PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS



JULES MASSENET

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 209

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s} : 35 cent.

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 17 au 23 Mai 1877

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^{r}	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCIX

JULES MASSENET

Avant la représentation du *Roi de Lahore*, Massenet était déjà, parmi ses confrères et aux yeux des amateurs éclairés, le jeune musicien généralement le plus estimé du jour, mais il n'appartenait pas encore à la Foule, bien que plusieurs de ses compositions eussent affronté déjà le feu de la rampe avec un certain éclat.

Aujourd'hui qu'il a eu l'honneur insigne et le rare privilège d'occuper à lui seul la scène de l'Opéra, le voilà devenu populaire; de tous côtés on l'admire ou on le discute, et l'on se sent devant lui en présence d'une individualité.

Travailleur infatigable, intelligence vive, esprit remuant et adroit, justement épris de renommée, Massenet se sait assez de valeur pour avoir le droit de prétendre à la première place; aussi n'est-il point de ceux dont on puisse craindre de voir ralentir l'ardeur.

Né à Montaud (Loire) le 12 mai 1842, il vient d'accomplir sa trente-cinquième année; il est dans l'âge où l'artiste produit d'ordinaire ses œuvres les plus fortes, où Halévy nous donnait la *Juive* et Rossini travaillait à son *Guillaume Tell*. L'opéra qui suivra le *Roi de Lahore* sera donc vraisemblablement la pierre de touche qui servira à mesurer le génie de Massenet; mais dès à présent, nous avons en lui un compositeur d'un rare mérite, qui peut marcher sans faux orgueil à la suite de Gounod et d'Ambroise Thomas, bien qu'il n'ait point encore atteint l'ampleur et l'autorité du second et que le premier le domine de très-haut par l'inspiration mélodique.

Tout enfant, Jules-Emile-Frédéric Massenet montra des aptitudes vraiment extraordinaires pour la musique. A onze ans à peine, en 1853, il obtenait un troisième accessit de solfége au Conservatoire, puis un second prix de piano, en 1854, dans la classe de M. Laurent, et successivement le premier accessit et le premier prix en 1856 et en 1859.

Avant d'être lauréat pour le piano, il suivait déjà la classe d'harmonie de Bazin, qu'il quittait en 1859 pour entrer dans celle de Reber, où il obtenait un premier accessit en 1860. Cette même année, il commença la composition dans la classe d'Ambroise Thomas et ses progrès furent si rapides que deux ans après, en 1862, il remportait un second prix de fugue et une mention honorable dans le concours de Rome avec sa cantate : *Mademoiselle de Montpensier*.

Enfin l'année suivante, en 1863, il obtenait ses derniers triomphes scolaires avec un premier prix de fugue et le premier grand prix de composition musicale qui l'envoyait à la Villa-Médicis.

David Rizzio, la cantate qui lui valut cette suprême distinction, fut chantée, le jour du concours, par Roger, Bonnehée et Caroline Duprez, puis l'excellent Gourdin remplaça Bonnehée lors de la deuxième audition à la distribution générale des prix.

A Rome, comme au Conservatoire de Paris, Massenet travailla avec une ardeur fébrile; il toucha dès ce moment à tous les genres de musique. Ses trois années de pensionnaire ne se passèrent pas en Italie; avide de tout connaître, il parcourut l'Allemagne étudiant les divers styles, composant, cherchant déjà à s'approprier les formes nouvelles de la musique d'outre-Rhin. C'est à Pesth qu'il fit ses premiers morceaux écrits pour le piano sous ce titre : *Scènes de bal* et qu'il jeta sur le papier les premiers éléments de ses *Suites d'orchestre*.

De Rome, il envoya une *Ouverture de concert* et un *Requiem*, puis il rapporta, en revenant de Paris, une composition très importante : *Pompéia*, qui fut exécutée au Casino. Pour donner une idée de la valeur de cette œuvre de jeunesse, il me suffira de dire que Massenet en a tiré l'introduction, la danse grecque et la plupart des airs antiques qui constituent sa partition des *Erynnies*. Ce détail important n'a été relaté, je crois, dans aucune des notices biographiques qui pullulent depuis un mois sur l'auteur du *Roi de Lahore*; le fait s'explique parce que cette fantaisie symphonique de *Pompéia* n'avait jamais été publiée.

Dans la même année 1866, Massenet fit exécuter aux Champs-Élysées deux fantaisies pour orchestre. Le 24 mars de l'année suivante, sa première *Suite d'orchestre* se joua aux Concerts populaires et à l'Athénée avec un brillant succès; puis, le 3 avril, il fit ses premiers débuts au théâtre par la *Grand'Tante*, petit ouvrage en un acte, paroles de J. Adenis et Grandvallet, représenté sur la scène de l'Opéra-Comique, interprété par Mlle Girard et par Mlle Heilbron et Capoul, tous deux aussi encore à leurs débuts et destinés comme le jeune compositeur à avoir leur grand jour de renommée.

La même année il donne encore au Théâtre-Lyrique la Cantate de commande pour le 15 août : *Paix et Liberté!* et échoue au concours où Diaz fut proclamé vainqueur, avec la *Coupe du roi de Thulé*, d'Édouard Blau et de Louis Gallet avec lequel il devait avoir une collaboration si assidue.

Jusque-là, Massenet n'a pas encore arrêté la voie dans laquelle il devra se maintenir; il a touché à tous les genres, et c'est surtout comme symphoniste éminent qu'il s'est révélé. De charmantes fantaisies : *Poëme d'Avril*, *Poëme du Souvenir*, *Chants intimes*, le *Roman d'Arlequin*, précédèrent sa seconde *Suite d'orchestre* qui fut exécutée aux Concerts populaires le 26 novembre 1871.

Une deuxième tentative à l'Opéra-Comique avec *Don César de Bazan*, ouvrage en 3 actes, représenté le 30 novembre 1872, ne fut pas heureuse. Massenet y rompait en visière avec les traditions des maîtres aimés à ce théâtre, en cherchant à remplacer la mélodie par le détail symphonique; le public n'accepta pas ces formules nouvelles et il eut raison, selon moi.

Marie-Magdeleine, oratorio représenté d'abord à l'Odéon avec Mmes Viardot, Mme Gueymard et Bosquin, puis repris à l'Opéra-Comique par Mme Carvalho, fut pour lui une éclatante revanche qui se continua avec son *Ève*, autre oratorio moins important, et surtout avec les *Erinnyes*, suite d'orchestre où son imagination éclate dans toute sa force.

Dans le genre symphonique comme dans la musique religieuse, Massenet s'est montré jusqu'ici passé maître. Ennemi de la banalité, il a toujours écrit avec une originalité d'idées qui peut aller jusqu'à la recherche, mais n'est jamais tombée dans la préciosité.

Comme son maître Ambroise Thomas, il est fin, élégant dans son orchestration, mais peut-être ses effets sont-ils plus variés et plus souples que ceux du savant directeur du Conservatoire.

Au théâtre, Massenet ne date à proprement parler que de quelques semaines. Le *Roi de Lahore* est le seul de ses ouvrages dramatiques avec lequel on puisse compter. A-t-il fait preuve dans cette grande composition d'une puissance d'inspiration suffisante pour nous garantir un nouveau maître sur la scène? Les uns disent oui, les autres non; mais si la mélodie n'est pas trouvée assez abondante par ceux-ci, tout le monde s'accorde à reconnaître que le vol de la Muse du jeune artiste a une envergure suffisante pour l'Opéra et chacun se plaît à voir en Massenet des qualités de premier ordre. Il est incontestable que sa place est bien plutôt à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique; il est de ceux qui peuvent faire grand; il a l'audace, la force d'expression aussi bien que la grâce et l'élégance. Nul ne sait mieux accoupler les instruments et en tirer de plus puissantes sonorités.

Si chez lui l'élément mélodique paraît moins riche que l'élément symphonique, cela tient simplement à la coupe nouvelle qu'il semble vouloir introduire pour la présentation de ses morceaux de chant. Pour ne pas tomber dans les formules anciennes, il reste quelquefois vague et indéterminé, mais il verra bientôt que la clarté est la première loi du théâtre.

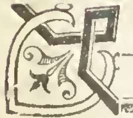
Le succès du *Roi de Lahore* ne sera pas pour lui les délices de Capoue. Massenet achève un grand oratorio : la *Vierge*, qui complètera avec *Ève* et *Marie-Magdeleine* la trilogie qu'il voulait faire sur la femme. Il espère l'avoir terminée pour la donner pendant l'Exposition de 1878. Puis après, il se vouera tout entier au grand Opéra.

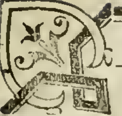
Deux œuvres d'une importance considérable sont déjà sur le chantier. Pour l'une, le *Cid*, il s'inspire de la composition primitive de Guilhem de Castro. L'autre : *Méduse*, est presque achevée; c'est un grand opéra en trois actes, sur un livret de Michel Carré et de Jules Barbier. Massenet l'avait écrit en vue de la Krauss, il y a quelque temps déjà; jamais il n'avait osé demander à la grande artiste de vouloir bien le présenter à la scène. Aujourd'hui qu'il a fait sérieusement ses preuves, il va sans doute mettre de côté sa modestie ou sa frayeur; alors, peut-être, serons-nous appelés bientôt à le juger sur ce nouvel ouvrage écrit dans les plus larges proportions.

En ce temps où la question d'argent prime toutes les autres, et où l'on voit malheureusement si souvent les artistes gâter leur talent, en cherchant à faire fortune par toutes espèces de moyens, il est bon de rencontrer un homme comme Massenet, soucieux de la dignité de son art, épris des choses élevées, ne sacrifiant jamais au Veau d'or.

Pour cela autant que pour son grand talent, il mérite l'estime du public, et si, plus heureux que la plupart des jeunes musiciens, il a su se produire devant la foule, nul ne saurait lui en vouloir de s'être beaucoup remué, car il n'a jamais employé d'autres moyens que son ardeur pour le travail et son opiniâtreté, deux qualités essentiellement précieuses.

FELIX JAHYER



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

GEORGE SAND

Puis viendra ensuite celui de

EDMOND ABOUT

REVUE DES THÉATRES

—o—

VARIÉTÉS

—

Première représentation de : *La Poudre d'escampette*, folie-vaudeville en trois actes, de MM. Bocage et Hennequin.

Pour vous raconter les mésaventures des sieurs Dubocal, Montengraine et Beausalé, tous trois membres du conseil de surveillance de la Société de Pantin-les-Bains, il nous faudrait faire défiler, une à une, sous vos yeux, toutes les scènes de la nouvelle *Folie* de M. Hennequin, l'heureux auteur des *Trois chapeaux*, du *Procès Vauradieux*, des *Dominos roses* et de *Bébé*, le joyeux continuateur de Labiche.

Ces sortes d'imbroglio ne se racontent pas plus qu'on ne saurait dépeindre la figure ahurie de Léonce, de Pradeau et de Baron, ces trois administrateurs d'un nouveau modèle, qui ont pris un jour la poudre d'escampette, parce qu'ils se sont aperçus que le grand-livre avait été gratté, et que le directeur de l'exploitation, auteur de ce forfait, était parti pour la Belgique dans la crainte de voir mal interpréter par la justice une simple rature.

Les mille incidents qui s'enchevêtrent à travers l'existence de ces malheureux sont inénarrables et deviennent autant de prétextes au fou rire des spectateurs. C'est de la bouffonnerie dans la bonne acception du mot. Tout cela est franchement gai et mené rondement par les artistes des Variétés.

Nous avons déjà nommé Pradeau, Léonce et Baron, il serait injuste d'oublier Dailly, et de ne pas compter pour quelque chose dans le succès la beauté séduisante de Mlle Gauthier.

LA FEMME QUI SAIT MARCHER

—

Peu de femmes savent marcher.

Marcher ne veut pas dire seulement avancer et reculer ; c'est aussi et surtout se mouvoir avec grâce et suivant une certaine loi d'harmonie qu'on ne saurait préciser.

Toutes les femmes étant coquettes par essence, toutes devraient savoir marcher.

Il n'en est rien.

. .

La coquetterie a deux pôles, deux sources, deux origines ; on trouve, en effet, chez toute femme, la coquetterie innée et la coquetterie apprise. Leur bon accord constitue cette sorte d'idéal qui est la transfiguration du sexe. Quand la coquetterie apprise dépasse, absorbe la coquetterie innée, la femme sacrifie trop à la vanité et aux fantaisies de l'imagination, cette *folle du logis*, qui est si souvent confondue avec le cœur : elle descend au lieu de monter.

Une femme apprend à danser, mais elle n'apprend pas à marcher. En vain le professeur de danse s'intitule maître de maintien ; il fera des élèves qui figureront avec distinction dans quelque quadrille à surprises, vêtues en coléoptères ou en déesses mythologiques, mais qui traverseront bourgeoisement, prosaïquement, gauchement une galerie inondée de lumière et peuplée de regards curieux, si le *savoir marcher* ne se rattache pas directement à leur coquetterie innée.

. .

Voyez plutôt. Sous bois, une petite marquise descend de calèche. Vous êtes frappé de l'expression et de la régularité de ses traits. Elle marche, le charme se brise. Ai-je dit qu'elle marchait ? Elle se remue lourdement. N'avez-vous pas senti trembler le sol sous la mousse humide ? Elle appuie le pied à plat (1), et son avant-corps a l'air de se jeter alternativement sur l'une et l'autre de ses pointes ? Est-ce donc cela marcher ?

Oh ! la jolie petite Vénus aux yeux bleus ! La voyez-vous là-bas, au bord de la pièce d'eau ? Les cygnes en sont amoureux, les papillons aussi ! l'Allemagne et l'Italie, incarnées dans l'une de leurs illustrations, se la disputeraient si son cœur était à prendre. Un grand peintre qui trône au Luxembourg, et qui brillait peu au dernier Salon, l'a vingt fois fait poser en imagination pour une Ève avant sa chute. Quel dommage ! elle marche en balancier de pendule.

Et cette brune langoureuse qui se promène sous les coudriers, cherchant la solitude ? A-t-elle quelque chagrin ? non ; elle n'en a jamais eu. Ce n'est pas sa faute, c'est celle de son cœur, qui est le plus franc philosophe de la terre. Si elle n'a pas d'ennuis, en revanche, elle a des fièvres périodiques, et ce n'est jamais le même médecin qui la guérit.

Il serait à désirer qu'elle ne se montrât qu'assise.

Ne dirait-on pas que ses jambes sont mues par des ressorts, et que son avant-corps lutte avec ces dernières pour ne pas les suivre ?

Ces trois femmes ont eu des professeurs de danse et de maintien, et pourtant, sur dix petites filles du peuple qui trottent sur l'asphalte matin et soir, neuf leur rendraient des points au *savoir-marcher*.

—

Pour l'homme, marcher, c'est mettre les pieds l'un devant l'autre, en se dandinant quelque peu, en arrondissant plus ou moins les coudes. Marcher, pour une femme, c'est se servir de ses pieds avec esprit et grâce, c'est mettre le corps tout entier à leur service. C'est, en outre, faire concourir les vêtements à la poésie de la marche.

Un lecteur malin ne manquera pas de s'écrier qu'il y a là toute une étude, et que je confonds la coquetterie apprise avec la coquetterie innée. Erreur ! Ce n'est qu'un instinct rectifié par le bon exemple.

Toute femme qui n'apporte pas cet instinct en naissant est une femme incomplète.

—

Ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer, dans quelque salon de la rive gauche, deux sœurs ?... comment les désignerai-je ? Des initiales seraient trop transparentes... Si j'avais à les peindre, j'emploierais pour l'aînée une fleur de grenadier et un lys blanc broyés dans un rayon de soleil ; pour la cadette, une rose thé et un bleu volubilis triturés dans un mystérieux clair de lune.

Celle ci ressemble à une apparition ; elle vient, elle glisse, elle fuit ; il n'y a rien de terrestre en elle. Celle-là a un port de reine, mais elle ne marche pas, elle est portée sur des roulettes.

On entend le bruit qu'elles font, ces vilaines roulettes.

C'est agaçant.

Elle a de si beaux yeux noirs, sa voix est si flûtée, ses dents sont si blanches, ses lèvres si roses !...

Adieu la poésie du rêve, et le rêve.

Dès qu'on revoit sa sœur, le charme renaît, les cœurs jeunes et vieux se prosternent et la proclament déesse.

Les robes traînantes sont de mode. Elles ont l'avantage de dissimuler un pied mal fait et des attaches communes. Il s'est trouvé des femmes qui, n'éprouvant pas le besoin de cacher leurs fines attaches et leurs pieds mignons, se sont néanmoins accommodées des robes longues.

Vous vous figurez qu'elles se sont étudiées à les relever par devant avec plus ou moins de grâce ; point.

Leur imagination n'a été pour rien dans ce petit manège.

Elles les ont relevées la première fois uniquement par instinct.

Vous m'allez objecter qu'on n'apporte pas cet instinct-là en naissant. Si j'ai dit instinct, c'est qu'apparemment j'ai pris la partie pour le tout. Ce n'est qu'un des mille reflets de l'instinct des femmes. Mais voyez combien la contagion de l'exemple est redoutable : les femmes qui ont mis à la mode les robes longues, et pour cause, n'ont pu résister à l'entraînement.

Seulement elles trichent et ne montrent que le bout du pied.

Êtes-vous en villégiature ?

Examinez cet escadron féminin. Belles mamans et jeunes filles se savent en vue. Par le plus beau soleil, sur le gazon le plus velouté, elles se retroussent... Vous constaterez le manège.

Je ne veux pas parler des femmes qui ont inventé les talons à l'échassier, les œillets métalliques, les lacets lacédémoniens, les bas étoilés, les coiffures *à la sauvagesse*, les robes adhérentes, les yeux pochés et les lèvres saignantes ; lorsqu'elles vont à pied, elles se perdent dans la foule des Phrynées qui accrochent à tout ce qu'elles portent l'enseigne de leur industrie.

Sans doute, on peut confondre ces dernières avec des *vertus* qui chancellent.

—

Aux bords de la mer, on ne voit plus que des robes traînantes. C'est embarrassant, mais aussi c'est du meilleur air.

La femme qui ne sait pas marcher ressemble, dans ce luxe d'étoffe, à une corvette ensablée.

Celle qui sait marcher a des airs de goëlette

(1) Le haut talon n'y fait rien, ou plutôt il la gêne.



poussée par une fraîche brise. Quelle grâce et quel balancement harmonieux! Tenez pour certain que ses pieds, s'ils sont de forme aristocratique, trouvent moyen de se montrer sans qu'elle le leur dise.

—

A la Présidence, comme à la Cour, c'est la robe comète. Autres temps, mêmes panaches. Le commerce ne s'en plaint pas, au contraire.

Pas de luxe, pas de pain.

Le malheureux qui crie contre le luxe tue bêtement sa « poule aux œufs d'or. »

A la Cour, qu'elle soit républicaine ou monarchique, il ne manque pas d'orgueilleuses et de déclassées, de bas en haut, qui ne savent pas manœuvrer leur *traîne*. Ne pas savoir marcher augmente leur supplice.

Il y a des hommes que leur élévation aplatit, et des femmes que la grande toilette tue.

Anne d'Autriche, toute jeune, avait la légèreté et la grâce de Diane dans sa marche.

Mme de Maintenon avait le pas lourd.

La duchesse de Bourgogne avait la flexibilité du roseau et le pas de la gazelle.

La petite duchesse du Maine marchait du talon et se tenait raide comme une barre d'acier. Elle avait les épaules hautes.

La fille du régent marchait les jambes écartées et les pieds en équerre; elle s'embarrassait dans ses jupes et faisait aller ses bras comme un garde-française.

Mme Dubarry effleurait à peine le sol. Elle avait plus d'esprit dans ses petits pieds cambrés que d'éclairs dans les yeux et de calculs dans la tête.

Marie-Antoinette avait de petits pieds mutins qui préféraient la liberté de l'alouette à la majesté royale. S'ils marchaient pour la reine, ils savaient être poétiquement graves; ils étaient adorables au service de l'auguste fermière.

L'impératrice Joséphine glissait en marchant.

Marie-Louise marchait tout d'une pièce.

—

Mais descendons de ces sphères éblouissantes, et revenons à nos boulevards parisiens, qui sont uniques dans le monde. Nous retrouvons sur l'asphalte la robe à traîne.

N'est-il pas une sorte de femmes pour qui tout est profit, même le ridicule? il faut qu'elles soient remarquées.

Passe encore, quand elles savent marcher.

—

Par un temps de pluie, la petite bourgeoise qui ne sait pas marcher relève sa robe de toute part, jusqu'à la hauteur du genou; elle éclabousse les passants et ses jupons font peur. Celle, au contraire, qui sait marcher, se sert avec tant d'habileté de ses pointes, qu'elle se conserve intacte, même au milieu du plus affreux macadam.

On dirait qu'une bonne fée la soulève, ou qu'un petit chemin sablé se déroule tout exprès devant elle.

L'empire de la femme qui sait marcher est plus grand qu'on se l'imagine.

—

Aux yeux de l'observateur, la femme qui se cache (il y a toujours deux femmes dans une femme, l'intérieure, l'extérieure; et l'intérieure a souvent de bonnes ou de mauvaises raisons pour se cacher), la femme qui se cache se trahit en marchant.

Bien marcher, mal marcher sont les deux grandes divisions; voilà pour le vulgaire. Il suffit au physiologiste d'un rapide examen pour distinguer à sa marche la femme commune de la femme distinguée, abstraction faite de la condition et du costume. Dans l'un et l'autre camp, les nuances se multiplient à l'infini, et ces nuances sont le reflet du caractère et de l'état où se trouvent l'imagination et le cœur.

Pour deviner la femme qui se cache, il faut l'observer seule, livrée à elle-même. Ses pieds trottent comme ses pensées, capricieux, emportés, indolents, vaporeux, craintifs ou décidés comme elle.

—

Le calme de la conscience, la quiétude de l'âme, se voient dans la régularité des pas; la vitesse n'y change rien. Les deux coquetteries se confondent en une seule, réservée, contenue, pudique.

La femme à remords marche sur des charbons ardents. Ses pieds tressaillent et souffrent comme son âme.

La femme qui va vers l'espérance ne marche pas, elle vole; ses pieds impatients ont des ailes.

La femme qui laisse le bonheur derrière elle a les pieds lourds comme le cœur; ils s'éloignent à regret et voudraient rebrousser chemin.

La femme colère marche du talon, ses jambes sont raides comme son caractère.

La femme douce et aimante marche d'un pas cadencé, ses pieds rasent le sol.

La femme infidèle...

Je réserve cette dernière observation par prudence et aussi par charité.

—

Les jeunes gens, très jeunes, aiment toutes les femmes; ils appellent cela aimer.

Un homme mûr, s'il a la pratique de la vie, quelque peu de race et un cœur délicat, n'aimera jamais que la femme qui sait marcher.

TOBY FLOGK.

SALON DE 1877

—

MM. DUPAIN. — ROLL. — WAUTERS. — TOUDOUZE. — EHRMANN. — CORMON. — DUBUFE FILS. — COURTAT. — PIERRE CABANEL. — H. DELACROIX. — AUBLET. — BECKER. — VAN BEERS.— RONOT. — LEHOUX. — MATOUT. — PERRAULT.— LESREL.— JADIN.—.MACHARD. — MAILLARD. — GASTON MÉLINGUE. — MAIGNAN. — G. DORÉ. — HUMBERT. — LÉON GLAIZE. — GERVEX.

III

Si, comme nous le pressentons, M. Jean-Paul Laurens obtient la Médaille d'honneur, à qui reviendra le Prix du Salon?

Ce prix, on le sait, ne peut appartenir qu'à un jeune homme âgé de moins de 32 ans, et n'est accordé qu'à un artiste dont les études sont dirigées vers la grande Ecole, c'est-à-dire ayant fait preuve déjà d'une science sérieuse du corps humain. Ainsi, M. Lucien Mélingue n'entrera pas probablement en ligne de bataille, parce que sa composition ne renferme aucune figure nue.

Puisque tel est le règlement, passons sans le discuter, — nous n'avons pas assez de place ici pour cela, — et cherchons un autre candidat que l'auteur du remarquable tableau du *Matin du 10 Thermidor*. Pour moi, je ne vois plus alors que deux concurrents sérieux : MM. Dupain et Roll.

M. Dupain expose deux toiles. L'une, *Saint Gervais et Saint Protais conduits au martyr*, ne saurait recommander sérieusement le jeune artiste. Le dessin n'en est pas mauvais, mais la composition est mesquine; les deux martyrs ne me semblent pas bien d'aplomb : ils tombent à gauche; l'ange n'a pas de corps sous son vêtement et le mouvement en est faux. La tonalité générale du tableau n'est pas harmonieuse; il y a des bleus d'une grande crudité.

La seconde est bien meilleure et mérite la plus sérieuse attention. La composition du *Bon Samaritain* est, en effet, bien ordonnancée. Il y a, sur le premier plan, un très beau groupe de trois personnages. Le corps du mourant se développe avec une grande sûreté de mouvements et une réelle élégance, l'anatomie en est étudiée soigneusement et rendue avec précision. Ce morceau seul est de nature à influencer fort justement le jury. C'est là l'œuvre d'un artiste convaincu et déjà assez habile pour profiter des avantages que donne le prix du Salon. J'aime moins la coloration de l'œuvre que le dessin. Le ciel, d'un bleu toujours cru, apparaît au fond d'une rue, dont la perspective est trop précipitée; mais si cela gâte l'effet général du tableau, ce ne sera pas suffisant pour nuire à M. Dupain dans l'esprit des membres de l'Institut.

M. Roll est plus personnel, sa brosse est plus puissante, il a le don de l'harmonie plus développé. Le seul tort de sa très belle composition, est de pouvoir être traitée de *large esquisse* par les peintres qui veulent voir toutes les parties d'une toile absolument *rendues* et *achevées*. Le nu y est largement représenté, mais si l'aspect général est excellent, le détail est négligé, et l'impression, toute bonne qu'elle est, peut satisfaire l'amateur et le public, et laisser un regret dans l'esprit du juge académique, qui veut qu'on serre de plus près la nature.

Le sujet : l'*Inondation dans la banlieue de Toulouse, en juin* 1875, est remarquablement conçu. M. Roll a fait un drame immense et saisissant; il impressionne et, chose plus rare, il émeut. L'effort de ce marinier cherchant à mettre sa barque à la portée de l'étreinte de ce malheureux qui se tord en implorant un aide est merveilleusement rendu; l'attitude hébétée de la vieille femme, dont la tête est perdue, en présence de ce grand désastre, est parfaite; le groupe de cette mère affolée, portant sur son bras son plus petit enfant et retenant de l'autre main, par la ceinture, le cadavre de son aîné, pendant qu'un troisième s'accroche à sa robe, forme un épisode touchant et terrible. Ces différentes petites scènes dramatiques se confondent dans un ensemble excellent et se meuvent dans un paysage absolument beau : sous un ciel ravagé par les nuages en furie, au milieu des eaux dévastatrices, on aperçoit dans le lointain les débris d'une maison effondrée. Tout cela respire l'horreur et la dévastation. Quelle que soit la décision du jury, si elle fait à M. Dupain une situation supérieure à celle de M. Roll, je suis certain que pas un des membres appelés à juger la toile de M. Roll ne contestera à ce jeune artiste un vigoureux tempérament de peintre.

Dans ce même salon d'entrée, quelques grandes toiles se présentent encore.

Un belge, M. Wauters, expose une *Marie de Bourgogne jurant de respecter les privilèges de la Commune*, dont la composition n'est pas sans mérite, mais dont la coloration *triste* et sans parti pris dans l'accentuation glace le spectateur.





Le même défaut existe dans la *Femme de Loth*, de M. Toudouze, où aucune draperie n'est peinte avec franchise, ce qui fait de cette toile une simple grisaille. L'ange est commun et le dessin de la jambe est trop *flamboyant*.

C'est encore par la coloration que pêche surtout le plafond de M. Ehrmann : les *Muses*. Toutes les draperies peintes en violet, orange, vert, jaune ou bleu, se perdent sur un ton gris général. Il y a, toutefois, dans ce tableau, une certaine distinction de lignes ; on y sent une recherche intelligente de la forme.

Le *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre*, par M. Cormon, est encore triste de ton. La composition mélodramatique ne s'impose pas.

Dans la *Mort d'Adonis*, par M. Dubufe fils, les couleurs sont, au contraire, trop voyantes ; ainsi le fond est noyé dans un bleu de Prusse qui jure avec la draperie couleur ciment sur laquelle est étendu le corps d'Adonis. Je ne m'explique pas bien d'où part le sang qui fait tache près de la tête du jeune homme. Comme dessin, je reprendrai la jambe droite de la jeune femme dont la cambrure est trop accentuée, et le torse d'Adonis, dont le développement excessif enlève toute grâce à la composition.

Comme étude du nu, je préfère de beaucoup *Agar et Ismaël*, par M. Courtat. Le corps de l'enfant est bien étudié et rendu avec ampleur et précision. L'harmonie générale du tableau est excellente.

C'est, au contraire, un papillotage dans les couleurs des draperies qui nuit à la composition de M. Pierre Cabanel : *Naufragés sur les côtes de Bretagne*. Ce drame me semble également bien *bourgeois*.

Le *Prométhée* de M. Henri Delacroix est brossé comme un décor, les lignes en sont tourmentées.

M. Aublet n'est pas en progrès. Son *Jésus réveillé pendant la tempête* offre une débauche de bras tendus dont l'effet n'est pas agréable. Il y a exagération dans la façon dont le drame est rendu.

Le *Saint Joseph* de M. Becker se recommande par de grandes qualités de dessin.

M. Van Beers vise à l'effet, dans son *Auto-da-fé*, qui a des qualités sérieuses de peinture, comme dans ses *Funérailles de Charles le Bon*, également traduites avec talent. Toutefois, plus de simplicité vaudrait encore mieux que ce déploiement de moyens entachés de mauvais goût.

La *Colère des Pharisiens*, par M. Ronot, forme également un drame un peu outré. La peinture en est empâtée et cotonneuse.

M. Lehoux, qui obtint de M. le directeur des beaux-arts le prix du Salon, en 1874, malgré le jugement du jury, qui constatait qu'il n'y avait pas lieu de le décerner, expose un *Saint Etienne* martyr, dans le goût de son *Saint Laurent*, de cette même année. Débauche de bras et de jambe, dessin incorrect, mauvaise perspective de l'ange et singulière idée de l'artiste de lui avoir mis dans les mains des pavés entourés d'auréoles.

Dans la même salle, le *Saint Jacques le Majeur*, par M. Matout, n'est qu'une grisaille. Les figures des personnages sont communes.

Pour nous reposer de ces dernières grandes toiles, dont nous avons dû parler parce que, malgré leurs défauts, elles se recommandent au moins par les tendances à vouloir faire le genre *élevé*, nous nous arrêterons avec plaisir devant *N. S. Jésus-Christ au tombeau*, par M. Perrault. C'est là une œuvre très serrée de dessin et peinte avec un réel talent. Le corps étendu, à la façon du *Christ* couché de Philippe de Champagne, s'allonge avec élégance. La tête est fort belle, l'ensemble a l'allure noble que comporte le sujet. Cette toile est un des meilleurs morceaux du Salon au point de vue de la perfection du *rendu*.

Citons encore parmi les œuvres de larges dimensions ou traitant des sujets élevés :

Les *Horreurs du pillage*, par M. Lesrel, toile qui me fait l'effet d'un petit tableau flamand grandi au carreau ; la *Résurrection de Lazare*, par M. Jadin, composition diffuse, scène mal remplie, dans laquelle la Madeleine a une pose *malheureuse* et où les nus sont assez laids à voir; —le *Passage de Vénus devant le Soleil*, plafond de M. Machard, moins harmonieux que les œuvres précédentes de cet excellent artiste ; — la *Mort de sainte Monique*, par M. Maillart, où les expressions sont un peu forcées ; — *Un dîner chez Molière, à Auteuil*, par M. Gaston Mélingue, peint avec une brosse facile; — l'*Attentat d'Agnani*, bonne peinture, mais composition sans clarté, par M. Maignan ; — *Jésus condamné*, par M. G. Doré, scène diffuse où se meuvent des milliers de petits personnages en zinc.

Je termine cette première série par trois toiles d'un réel mérite.

La première : *Jésus-Christ pardonne à la femme adultère*, par M. Humbert, est une œuvre sévèrement traitée ; j'aurais voulu le corps de la Madeleine moins de profil, et voir plus terminées les drapries comprises à la façon d'André del Sarte.

La seconde : *Fugitifs*, par M. Léon Glaize, bien bizarre de composition, mais d'un dessin très serré, large, précis, qui rappelle la grande manière de Ingres.

Enfin, la troisième : la *Communion à l'église de la Trinité*, par M. Gervex, provient d'un *Impressionniste*, dans la *bonne* acception du mot. J'aimerais à voir les petites communiantes moins confondues dans une masse blanche, et l'or du maître-autel d'une solidité plus accentuée. Le peintre pourrait, sans peine, en arriver là, ainsi qu'on peut en juger par les quelques figures, très bien faites, des jeunes mères qui assistent à la cérémonie, penchées sur la balustrade de pierre. En revanche, il ne reste plus que des louanges à adresser à ce tableau, au point de vue de l'harmonie générale et de l'impression bien sentie que reflète très heureusement la compositoin.

FÉLIX JAHYER

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un très-intéressant roman de M. Jules Kergomard sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Les Filles romanesques

A Madame Aline Bernard.

Vannes, 6 mai 1858.

Ne compte plus sur moi, chère Aline, mais ne te hâte pas trop de me taxer de folie. Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière lettre, je suis partie de Garlan, dimanche. Arrivée mardi à Vannes, je viens d'y passer quatre jours avec Laure, et j'en repars ce soir. Seulement, au lieu de poursuivre mon voyage vers Nantes et vers toi, je m'en retourne à Garlan, bien triste, je n'ai pas besoin de te le dire, de ne pouvoir, en usant et en abusant même de ton hospitalité, te prouver ainsi qu'à M. Bernard combien je suis sensible aux projets de bon accueil que m'annonçait votre amitié.

Ce changement inattendu dans mes résolutions est causé par un billet laconique, énigmatique, et par suite un peu inquiétant, que j'ai reçu ce matin de ma mère. Qu'en penses-tu? Elle m'écrit :

« Ne vous alarmez pas, ma fille, mais ajournez, je vous en prie, votre voyage à Nantes. Dieu merci ! nous nous portons tous bien à Garlan, et pourtant votre présence m'y est absolument nécessaire en ce moment. — Votre mère, Clorinde de Keraven, née de Garlan.

Avec toute autre personne, cette signature officielle et solennelle serait assez rassurante. Dans des circonstances réellement graves, on ne met pas d'ordinaire tant de dignité cérémonieuse. Mais je connais trop la manie d'étiquette aristocratique de ma mère, pour me fier à cet indice. Fût-elle menacée ou atteinte des plus grands malheurs, elle oublierait plus facilement de signer « Votre mère, » que d'ajouter à son nom de femme son nom de fille. Que peut-il être survenu à Garlan depuis mon départ? Voilà la cent et unième fois que je m'adresse cette question sans y pouvoir trouver une réponse seulement à moitié satisfaisante. L'an dernier, l'arrivée de quelques hôtes eût tout expliqué. Mais depuis que Renée est revenue de pension, ma mère peut se passer de moi pour faire les honneurs du *château*, ainsi qu'elle s'obstine à qualifier notre prosaïque bicoque. Ma sœur s'en acquitte fort bien, et aujourd'hui son amie Marcelle de Gury, qui est près d'elle depuis quinze jours, l'y aiderait au besoin. Ce ne peut donc être cela. Mais quoi donc, alors ?...

Quand j'ai quitté Garlan, tout y allait comme à l'ordinaire, c'est-à-dire le mieux du monde. Ma mère s'occupait exclusivement de l'administration de nos propriétés, pour son propre compte, pour celui de Renée, dont elle est la tutrice légale, et pour le mien (car je me suis, tu le sais, empressée, à la mort de M. de Meslay, de faire rentrer dans la communauté la part que mon mariage en avait distraite). Notre excellent oncle, le chevalier Hector de Plourin, s'obstinait, malgré ses soixante-dix ans, à faire rimer *boeage* avec *village*, *herbette* avec *coudrette*, et *fougère* avec *bergère*, au grand scandale de sa sœur, qui professe pour tous les vers, bons ou mauvais, et pour toute espèce de littérature en général, le dédain le plus profond ; mais à la grande joie des lecteurs de l'*Abeille de Morlaix*, qui trouvent, avec raison, cette versification galante et surannée plus amusante, en somme, que les élucubrations byroniennes et sépulcrales de collégiens échappés dont on les régale le plus souvent. Notre vieille bonne Françoise, — qui me parle bien souvent de toi, — grondait, geignait, trottait de la cuisine à l'étable, et du jardin à la basse-cour, malmenant un peu chacun de nous en paroles, mais nous adorant tous, et faisant, à elle seule, plus de besogne que les trois ou quatre fonctionnaires domestiques dont elle cumule les attributions.

Quant à Renée, elle se bornait à être belle





comme un ange, forte et souple comme une jeune cavale, et gaie comme un ciel d'avril. Tu ne saurais te figurer une telle activité rieuse, une telle exubérance de vie, une telle audace de bonheur. Cette enfant de dix-sept ans me représente la jeunesse dans son épanouissement le plus complet et le plus radieux. Elle a dans le regard, dans la voix, dans la démarche, des grâces, des harmonies, des séductions qui seraient inquiétantes, si la virginale ignorance de l'âme ne tempérait et n'innocentait l'éclat presque provoquant des dons extérieurs. Ce rayonnement moral, que les rigueurs de ma destinée m'ont fait perdre si vite, et que ma sœur possède, me met à l'aise pour achever son portrait d'un mot qui, sans cela, serait peu modeste, après ce que j'ai dit de sa beauté : Renée me ressemble d'une façon effrayante; seulement, elle a de plus que moi le bonheur.

Son amie, Marcelle de Gury, aussi jeune, également belle, quoique d'un autre genre de beauté, et tout aussi folle à l'occasion, est pourtant plus compliquée et plus difficile à analyser. Nature d'une précocité physique et morale un peu factice peut-être, elle a dans les traits et le regard une netteté et une précision, et dans l'esprit et la parole une assurance qui en font une femme déjà, lorsque Renée n'est et ne sera probablement longtemps encore qu'une enfant. Celle-ci charme et attire; l'autre s'impose. Ma sœur se laisserait peut-être faire reine, son amie voudrait gouverner.

En attendant, ces deux graves personnes semblaient, au moment de mon départ, occupées à comploter quelque usurpation sur les domaines compliqués de Françoise, qu'elles font enrager plus que de raison. Elles avaient ensemble des conférences à voix basse, pour lesquelles elles recherchaient volontiers les coins les plus reculé du salon et les allées les plus mystérieusement sombres du parc. Pauvre Françoise!..

Qui sait, pourtant ? Peut-être est-ce le cœur qui commence à s'éveiller dans ces jeunes poitrines. Les amies de pension ont toutes des frères ou des cousins , et, à défaut de réalités, n'a-t-on pas les chimères ? Malgré la bande noire des vieillards d'années ou d'idées, l'Espagne aura longtemps encore des châteaux hospitaliers pour les pèlerins hasardeux de l'idéal, et n'en restât-il plus, il ne manque pas au moins de chaumières pour abriter deux cœurs.

Allez donc, âmes romanesques et croyantes ! Vous vous tromperez peut-être et pleurerez en découvrant que les princes charmants sont rares, et que plusieurs sont aujourd'hui sans couronnes, mêmes de fleurs; mais cela vaut encore mieux, croyez-moi, que d'arriver au veuvage sans avoir connu l'amour.

Voilà Laure qui m'appelle pour dîner. Adieu. Je tends la main à ton mari, à toi mes joues, à tes deux petits anges mes lèvres. Je vous aime bien tous ; mais quand vous verrai-je désormais? Je t'écrirai dès mon arrivée à Garlan, pour t'expliquer le mystère. — Je suis réellement inquiète.

JANE.

—

Lettre de M. Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Château de Garlan (par Morlaix), 7 mai 1858.

Et surtout, insupportable croquant que tu es, ne vas pas t'aviser d'omettre, sur l'adresse de ta réponse à la présente, cette mention magique de *château*, sans laquelle on ne pénètre ici que sous les plus fâcheux auspices. Tu me brouillerais infailliblement avec la châtelaine, et, pour des raisons que je te donnerai au long ci-dessous, il est nécessaire que je me fasse au moins tolérer par elle.

Je me vois pourtant forcé de t'avouer, mais entre nous, que ce prétendu château est un affreux parallélipipède de maçonnerie, ayant tout juste autant de style, de majesté et d'apparence que le premier magasin à fourrage venu... Mais dans ce pays, où les anciennes demeures seigneuriales tombent en ruines ou sont, par économie, abandonnées aux paysans, cette déplaisante caserne ne s'en appelle pas moins un château, par la seule raison que c'est grand et habité par des bourgeois... Ah ! bénédiction ! quel blasphème viens-je d'écrire là ? si la descendante de tous les Garlan s'en doutait, en m'entendant constater ainsi sa dérogeance, elle me fermerait à l'instant au nez son cœur et sa maison, son château, veux-je dire,— qui ne me sont plus guère qu'entre baillés, tout fils unique de sa sœur unique que je sois, et si bonne qu'elle soit elle-même, en dehors du chapitre des distinctions sociales.

Tu ne te doutais guère, mon cher Raoul, que le noble sang des Garlan coulât dans les veines de ton très-peu aristocratique ami. Il est vrai que je n'ai jamais songé à te le dire, n'ayant pu découvrir encore en quoi consistait l'illustration de ma famille maternelle. Les hauts faits des Garlan se perdent, en effet, si littéralement dans la nuit des temps, qu'il est absolument impossible d'en retrouver la moindre trace. Aussi, serais-je plus fier —si je pouvais m'enorgueillir des mérites des autres, — de la modeste et récente *gloire* de mon aïeul paternel qui, juge de paix de son canton, se fit destituer par Napoléon, après s'être fait emprisonner et presque guillotiner par Robespierre, que des droits plus ou moins réels des vicomtes de Garlan à monter dans les carrosses du roi, droits qui étaient trop souvent accordés en échange de services d'une utilité ou d'une moralité douteuses.

Malgré la tendresse et la vénération que je garde à ma mère, il m'est absolument impossible de ne pas sourire, pour ne pas faire pis, au souvenir de son père, le dernier vicomte de Garlan. — Ce gentilhomme, après avoir été l'un des plus folâtres voltigeurs de la folâtre armée de Condé, ne brilla que par son absence sur les champs de bataille de la Vendée, ce dont, comme Français, je ne lui ferais pas un crime, si ses constantes intrigues royalistes, à la même époque, ne démontraient clairement qu'il y eut dans cette abstention plus de prudence que de patriotisme. Il n'en réussit pas moins, je ne sais par quels moyens, à retirer de l'indemnité une centaine de mille francs, lesquels auraient dû en bonne justice être donnés à ses créanciers qui, seuls, avaient été réellement lésés par les confiscations révolutionnaires. Ils eussent, dans tous les cas, été plus utilement employés, lesdits cent mille francs n'ayant servi à mon aïeul qu'à reprendre, aussitôt qu'il fut rentré dans le domaine de ses pères, la vie de vulgaires et niais désordres qui avaient conduit la petite noblesse de France au suicide bien avant que la Terreur l'envoyât à l'échafaud. Si bien qu'en 1830, il ne restait plus au vicomte de Garlan, rien que... trois enfants, ou plutôt deux, Mlles Clorinde et Claire de Garlan, — le chevalier de Plourin étant issu d'un premier mariage de ma grand'mère, déjà veuve, quand elle épousa mon aïeul. Or, nos gentilshommes campagnards, oisifs par conviction, ne pouvant épouser des filles sans dot, les deux pauvres descendantes de tant de preux anonymes n'auraient eu d'autre ressource que le couvent, si des motifs bien différents ne les avaient décidées à déroger. Claire, la cadette, aima mon père, avoué de la famille, et qui, malgré ses idées avancées, ne craignit pas d'épouser une fille noble en qui il avait deviné et a trouvé une noble femme. Quant à Clorinde, l'aînée, elle prit, en désespoir de cause et par dépit, M. *de* Keraven, un de ces bourgeois transfuges dont l'aristocratie accepte volontiers le dévouement ; auxquels elle affecte d'accorder, en échange, une particule usurpée, et dont elle se moque sans pitié dès qu'ils ont le dos tourné. Ces deux mariages ne se firent pourtant qu'après la mort de mon grand-père qui, tout en faisant dans ses actes très bon marché de l'aristocratie des sentiments, resta jusqu'au bout intraitable sur le chapitre de la noblesse de nom. Dans le monde, cela s'appelle des préjugés respectables. Je le veux bien ; mais je m'étonne de moins en moins que le respect s'en soit allé.

Ouf ! diras-tu. Et moi donc ! Ce n'est pas plus pour mon plaisir que pour le tien que j'entre dans ces détails généalogiques qui font ressembler le début de ma lettre à celui d'un roman. Mais ils étaient absolument nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre ; — car, il ne faut pas te le dissimuler, je commence à peine. Il n'est guère plus d'onze heures; la nuit est d'une douceur infinie, et il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour songer à dormir, quand on a de par le monde un ami pour lire les lettres que l'on écrit soi-même, la fenêtre grande ouverte sur un grand parc d'où montent de fraîches bouffées de brise et des chants de rossignols. J'ai d'ailleurs à te narrer des choses du plus palpitant intérêt, et qui te dédommageront largement des trois pages assez arides, je l'avoue, que je t'ai forcé de parcourir. Je ne commence peut-être pas aussi bien que les sirènes ; mais je finis mieux : écoute plutôt ma chanson.

(*A suivre.*) JULES KERGOMARD.

BIBLIOGRAPHIE

—

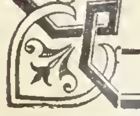
COURS D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

Madame Pape-Carpentier publie chez Hachette un nouveau cours d'enseignement pour les enfants des deux sexes. Ce cours est l'application aussi simple qu'ingénieuse d'un système complet d'éducation et d'instruction qui prend l'enfant dès le premier âge, au moment où il commence à se rendre compte des choses, et le conduit jusqu'à cette phase de son développement intellectuel ou moral où, possédant une somme d'éléments suffisants, une base certaine et solide d'instruction, il aborde ces hautes études qui élèvent et fortifient l'esprit et qu'on appelle encore les *humanités*.

On le voit donc, le cours de Mme Carpentier contient à peu près les matières qui forment dans les programmes universitaires l'objet de l'enseignement pour les classes préparatoires, élémentaires et de grammaire. Il est, du reste, pareillement divisé en trois périodes : élémentaire, moyenne et complémentaire, précédées de deux années préparatoires.

Ce qu'il présente de remarquable et de particulier, c'est la méthode employée, toute pratique et expérimentale. Cette méthode est celle qui a été appliquée depuis quelques années avec tant de succès dans les écoles professionnelles fondées par Mme Pape-Carpentier, avec l'appui et le concours de Mme Jules Simon.

En suivant naturellement l'esprit de l'enfant dans ses opérations libres et spontanées, cette méthode fait concourir son activité personnelle à son propre développement, et l'aide à devenir en quelque sorte le principal artisan de son instruction et de son développement moral.





C'est l'enseignement compris sous les noms divers d'*Enseignement par les yeux*, de *Leçons de Choses* ; c'est l'instruction par les faits, en un mot, la *Méthode naturelle.* Cet enseignement est jugé, aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il est compris et apprécié ; les Allemands en ont appliqué le principe à leurs écoles dites Realschule, et ils en ont obtenu des résultats remarquables.

Mme Pape-Carpentier fait paraître aujourd'hui la *Géographie* destinée à la période *moyenne.* Elle procède pour la Géographie comme pour le reste. Au lieu de charger la mémoire de l'enfant d'une certaine somme de notions apprises machinalement, d'une nomenclature sèche et fastidieuse, elle s'attache à lui présenter les choses, à les lui faire voir, à les lui faire comprendre. Il semble, à première vue, que ce soit là une idée bien simple que celle de cette méthode. Il a pourtant fallu bien du temps pour y arriver, bien des efforts pour la faire triompher.

Le petit volume que nous recevons aujourd'hui présente à l'enfant, sous une forme claire et familière, les notions de géographie qu'il doit posséder en sortant des classes de septième et de sixième, c'est-à-dire vers douze ans. Il lui explique d'une manière lucide et propre à frapper son esprit, les termes spéciaux que l'on récite si souvent sans en connaître le sens, il lui met sous les yeux ce qu'il apprend et, autant que possible, lui en fait sentir le pourquoi. Il lui donne des vues exactes des différentes contrées, le plus souvent des reproductions de photographies, bien autrement intéressantes pour lui que les vignettes grossières et parfois ridicules de la plupart des manuels.

L'enfant ne se borne pas à retenir par cœur une série de noms étrangers, que, le plus ordinairement, il écorche et défigure parce qu'il ne les comprend pas ; il *visite* plutôt le pays et trouve dans son livre, en même temps que sa leçon, un peu de l'attrait d'une relation de voyage.

Mme Pape-Carpentier a atteint son but. Elle a rendu un service de plus à l'instruction ; elle a mérité les suffrages des maîtres et la reconnaissance des parents tout en faisant... la joie des enfants. E. P.

ATHÉNOEUM

On annonce pour la fin de cette semaine l'inauguration d'une nouvelle salle élégante et spacieuse (550 places), admirablement appropriée pour spectacles divers, cercles artistiques, concerts, conférences, etc., située rue des Martyrs, n° 15, au centre du quartier le plus artistique de Paris.

Cette salle, qui prend le nom d'**Athénœum**, sera régie par notre collaborateur Félix Jahyer, auquel devront s'adresser les artistes, les conférenciers ou les amateurs qui désireront traiter de la location, soit pour une soirée, soit pour un nombre déterminé de séances pendant l'année, soit enfin pour l'année entière.

PETITES NOUVELLES

— Au lieu des reprises de l'*Africaine* et de la *Muette de Portici*, qui sont encore bien lointaines, ce que l'Opéra prépare, c'est, après le ballet de *Sylvia* (en 2 actes) pour la rentrée de la Sangalli, la reprise de la *Reine de Chypre*, avec Mlle Bloch, MM. Villaret et Lasalle.

— La comédie nouvelle que M. Alexandre Dumas destine au Théâtre-Français serait intitulée : l'*Invisible.*

— *Pepita*, de M. Delahaye, passera prochainement à l'Opéra-Comique.

— Plusieurs de nos confrères parlent du successeur de M. Lamoureux au pupitre de chef d'orchestre de l'Opéra-Comique. Or, M. Carvalho ne prendra sa résolution à cet égard que vers l'époque de la réouverture, c'est-à-dire vers le mois de septembre. Parmi les noms mis en avant se trouvent celui de M. Colonne et celui de M. Maton. On parle aussi du chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon.

— M. Vizentini vient de traiter pour deux ans avec M. Maton qui, à la réouverture, entrera au Théâtre-Lyrique comme directeur de la musique.

— La *Clef d'Or*, de MM. Octave Feuillet, et la *Courte échelle*, de MM. Ch. de La Rounat et Membrée, que le Théâtre-Lyrique devait donner cette année, sont renvoyées à la réouverture, c'est-à-dire au mois de septembre.

Thomas Sauvage a laissé un ouvrage important : c'est un opéra-comique en trois actes, la *Kermesse*, dont la musique est de M. Léon Gastine. M. Vizentini a cette partition entre les mains et elle sera représentée au Théâtre-Lyrique.

Mme Dartaux, qu'une longue maladie a tenue cet hiver éloignée du théâtre, vient de signer un engagement au Théâtre-Lyrique.

— Un journal s'adressant spécialement aux artistes des cirques de la France et de l'étranger, organe polyglotte, vient d'être créé par M. Alexandre Ducros, un littérateur qui a déjà fait, et brillamment, ses preuves.

Ce journal, qui a pour titre : *Le Cirque*, comble une lacune, en ce sens qu'il offre à toute une nombreuse catégorie d'individus, dignes d'intérêt tout au moins par les dangers constants que leur fait courir leur profession, les moyens de connaître tous les faits qui s'y rattachent, et qu'il crée un lien entre eux et les impresarios qui exploitent spécialement l'art acrobatique.

Le *Cirque* constate, en effet, tous les progrès, toutes les innovations qui se produisent dans ce genre de spectacle ; il est, par conséquent, un stimulant en même temps qu'un moyen de comparaison très-utile pour tous ceux qui suivent la carrière vertigineuse du trapèze volant et du tremplin.

Donc, tous nos souhaits pour la prospérité du *Cirque.*

— La nouveauté la plus importante en librairie, c'est la *Russie*, par D.-M. Wallace.

Cet ouvrage appelé au plus retentissant succès, emprunte aux événements actuels un véritable attrait d'actualité. L'auteur a mis six années entières à composer son livre, parcourant la Russie dans tous les sens, étudiant les institutions et observant les mœurs. C'est le tableau le plus complet et le plus vivant qui ait jamais été tracé du vaste empire moscovite. Peu de publications de cette valeur, réunissant à la fois un fond aussi solide et une forme aussi attrayante, ont été offertes au public sous l'aspect si éminemment populaire de livraisons à **10** centimes.

La première livraison, protégée par une élégante couverture, contient, à titre de prime gratuite, une carte de Russie coloriée.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 20 mai 1877, **Grandes eaux à Versailles.**

Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Fêtes de la Pentecôte : **Trains de plaisir de Paris au Havre**, du samedi 19 mai au lundi 21 mai 1877.

Aller et retour : 2e classe, 13 francs ; 3e classe, 10 francs.

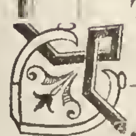
Aller : Départ de Paris (Saint Lazare), samedi 19 mai 1877, à 9 h. 30 du soir.

Retour : Départ du Havre, lundi 21 mai, à 8 h. du soir.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR.

GEORGE SAND

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 210

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 24 au 30 Mai 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^{r}	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCX

GEORGE SAND

Qui ne connaît la vie et les œuvres de George Sand? N'est-il pas superflu de donner des détails biographiques sur cette merveilleuse artiste, dont le génie a contribué à rehausser notre littérature! Chacun connaît sa vie, si souvent racontée, et sait que ce grand écrivain a pris naissance à La Châtre, en Berry, non loin de cette terre de Nohant où il a passé ses dernières années au milieu de ses enfants, de ses amis et de tous les artistes privilégiés de la nature : poëtes, peintres ou littérateurs, et où la mort est venue nous l'enlever le 8 juin dernier.

Donner la nomenclature de ses œuvres n'est pas davantage utile, car il n'est pas un lecteur vraiment intelligent qui n'ait tenu à honneur de parcourir son labeur tout entier, si vaste, si varié, si humain, si admirable de forme. Et comment, d'ailleurs, renfermer dans une simple notice tant de gloire et tant de grandeur!

Il ne me reste donc qu'à traduire mon admiration pour la mémoire de cette admirable figure littéraire qui restera populaire, parce qu'elle a fait vibrer toutes les cordes de notre cœur et satisfait à toutes les aspirations de notre esprit.

Aucun poëte, excepté Victor Hugo, n'a eu, en effet, autant d'inspirations sublimes que George Sand. Passant successivement d'une philosophie à une autre, variant ses formes littéraires avec un art infini, elle est restée toujours elle-même, et sa personnalité n'a jamais souffert de ses tentatives variées.

Aussi, sur sa tombe, le grand génie dont je viens de prononcer le nom a-t-il, dans sa langue sublime, admirablement résumé la valeur de George Sand lorsqu'il s'est écrié :

« Je pleure une morte et je salue une immortelle. »

« Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée; aujourd'hui, dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple. »

« Je la félicite parce que ce qu'elle a fait est grand, et je la remercie parce que ce qu'elle a fait est bon. Je me souviens qu'un jour, je lui ai écrit : Je vous remercie d'être une si grande âme. »

Quelles louanges ajouter à cet éloge partant de si haut? George Sand, en effet, n'était pas seulement un écrivain possédant une forme supérieure, c'était avant tout une *idée*. Sa fécondité tient du prodige et ses romans ne sont point de simples narrations dramatiques, mais des études de philosophie, de morale, d'économie sociale, de politique, des critiques d'art et de théâtre.

Depuis *Indiana*, *Lelia* et *Valentine*, que de chemins divers elle a parcourus! Quels souffles puissants dans ses moindres ouvrages!

Tout d'abord, c'est un grand esprit et un grand cœur qui se met à la recherche de la vérité et touche à toutes les idées sociales. Très discutée alors pour le *fond*, elle s'impose dès le premier jour par la *forme;* jamais l'intérêt ne fait défaut à ses œuvres. Dans l'une, comme dans les *Sept cordes de la Lyre*, c'est par la poésie qu'elle séduit; dans d'autres comme : *Simon*, *Jacques*, par exemple, c'est la philosophie qui captive; avec *Leone Leoni*, le drame passionné au plus haut degré.

Une transformation radicale s'opère bientôt et George Sand entre, dans sa seconde manière, avec des romans intimes où l'émotion domine et dont le charme ne saurait être dépassé. La *Mare au Diable*, *François le Champi*, la *Petite Fadette*, sont trois merveilleux tableaux de genre, qui firent et feront toujours l'admiration générale. Le style en est exquis, d'une adorable simplicité et cependant d'une largeur extraordinaire.

Cette période de la vie littéraire de George Sand passant du roman philosophique et social au roman descriptif où son génie d'écrivain va prendre encore une envergure plus grandiose, a été le point de départ d'un genre nouveau; mais les nombreux romanciers qui se sont faits les imitateurs de cette grande femme n'ont approché d'elle que de très-niol.

A la suite du *Marquis de Villemer*, de l'*Homme de neige*, de *Jean de Laroche*, de *Valvèdre*, se dessine alors toute une nuée d'ouvrages incomparables par le style. Je ne crois pas que jamais il ait été écrit de plus belles pages que les scènes descriptives du *Marquis de Villemer*. La nature s'y déroule sous nos yeux avec toutes ses splendeurs; aucun peintre n'a reproduit de plus vastes paysages, c'est le grandiose par excellence.

Comme toutes les grandes figures littéraires, George Sand a été séduite par le théâtre. Le succès ne pouvait point ne pas la suivre sur la scène, car elle avait trop de dons divers pour ne pas intéresser par plus d'un côté à la fois.

François le Champi fut un de ses plus beaux triomphes et l'Odéon le compte au nombre des ouvrages principaux de son répertoire. Plus de quatre cents représentations consacrèrent le succès de ce drame intime si plein d'une émotion sincère. *Claudie*, joué à la Porte-Saint-Martin, est également une admirable pièce de théâtre. Le *Pressoir*, que nous donna le Gymnase-Dramatique, compte encore parmi les œuvres très-attachantes dont le public sérieux aime à se nourrir et qui tranchent sur toutes les fadaises à la mode. *Piccolino*, qui vient d'être mis en opéra-comique par M. Victorien Sardou; *Mauprat*, dont la reprise a montré, de nouveau, la vitalité, et plus d'une autre comédie, telle que le *Marquis de Villemer* qui vient de passer de l'Odéon à la Comédie-Française, de George Sand, sont là pour prouver que le théâtre lui appartenait comme à nos meilleurs auteurs dramatiques.

Entrée dans la vie à cette grande époque où tant de figures puissantes exprimaient chaque matin une idée nouvelle; nourrie des inspirations des admirables poëtes, orateurs, philosophes et artistes de toutes sortes qui se disputaient la foule en la passionnant; douée elle-même de dons virils que peu d'hommes ont possédés, George Sand a pris bien vite une place à part au milieu de nos illustrations. Elle est du petit nombre des écrivains illustres qui ont produit de véritables chefs-d'œuvre et son nom se dressera dans l'avenir comme un des représentants les plus élevés de notre gloire nationale.

D'ailleurs, comme à tous les êtres privilégiés, il ne lui aura rien manqué pour affermir sa mémoire. Au milieu de l'enthousiasme général le plus évident, des détracteurs se sont produits, des âmes basses, des esprits rétrogrades ont essayé de ternir la splendeur de ce soleil éclatant. L'insulte est venue ramper autour d'elle, dans l'espoir de l'atteindre, de diminuer le rayonnement de ses idées et le courant de sentiments tout modernes avec lequel elle entraînait la jeunesse d'aujourd'hui. Mais les dents du serpent se brisent sur la lime, et le flambeau d'une intelligence comme celle de George Sand ne s'éteint pas sous le souffle impuissant de ces misérables dont la seule préoccupation est de propager l'outrage.

Et, pourtant, George Sand n'était pas seulement un grand esprit et un écrivain de génie; chez elle, la *femme* avait conservé les dons les plus précieux du cœur.

Excellente mère, généreuse pour les pauvres, aimable dans ses relations du monde, ayant un grand sentiment d'équité, elle se recommandait par une foule de qualités précieuses. Dans sa terre de Nohant, chacun l'adorait, et sa mort a été un véritable deuil non-seulement pour les lettres, dont elle a été la gloire, pour ses familiers dont elle faisait l'émerveillement, mais aussi pour tous ceux qui ressentaient les bienfaits de sa nature serviable. De pareilles personnalités sont trop rares pour qu'on ne manifeste publiquement pour elles son admiration.

FELIX JAHYER.




Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

EDMOND ABOUT

LA VANITÉ EN VOYAGE

C'est en voyage que la vanité de l'homme atteint son maximum d'expansion Ceux qui en ont beaucoup d'ordinaire, en montrent énormément; ceux qui en ont peu, en montrent beaucoup; et chez les plus simples, chez les plus modestes, on en signale toujours un peu.

On cause avec ses compagnons de route. On se questionne : « Allez-vous loin ? » La connaissance s'ébauche. On se tient sur la réserve tout d'abord ; puis peu à peu on se livre.

Les champs traversés, les récoltes servent de thème. « J'ai une propriété, dit l'un, dont le rapport, etc., etc. » Allez-vous répondre : « Moi, je n'en ai pas ! » Non, vous répondrez : « J'en ai une aussi ! » et certainement vous la ferez plus grande et plus productive que celle de votre interlocuteur.

On dit non pas ce qu'on *a*, mais ce qu'on *voudrait avoir ;* non pas ce qu'on *est*, mais ce qu'on *voudrait être*, ce qu'on a *rêvé d'être*. En somme, nous avons tous au cœur une ambition qui nous fait considérer comme médiocre notre position présente. Il est si doux de se persuader, ne fût-ce qu'un instant, que l'ambition est satisfaite et que le rêve est accompli !...

Un *suppléant* de juge de paix, en voyage, n'avouera jamais qu'il est *suppléant ;* il se dira *juge*. Un *adjoint* se dira *maire*. Un substitut se dira *procureur*. Et comment leur en vouloir? Que celui qui n'a jamais donné dans ce petit travers jette la première pierre à ces menteurs inoffensifs! Inoffensifs ! j'insiste là-dessus.

Ce n'est pas « *poudre aux yeux* » cela. *Poudre aux yeux* implique une arrière-pensée de duperie, une intention de tirer parti de ce grossissement qu'on se donne. Dans le cas qui nous occupe, rien de pareil : désir puéril de se hausser un peu, voilà tout. Faiblesse bien innocente!

Je viens de passer trois semaines hors de Paris. A l'hôtel où j'ai logé, à la table où j'ai mangé ces trois semaines, nous étions de trente à quarante. Loin de Paris, les connaissances vont vite. On se saluait, on se donnait la main. Du côté des hommes, on s'offrait mutuellement des cigares. Chacun racontait ses petites affaires....

J'ai la conviction intime que nous avons tous menti comme des arracheurs de dents !

L'Anglais du bout de la table était-il vraiment un amiral, ainsi que sa nièce, une longue miss aux dents jaunes, l'affirmait à tout instant? Hum!... Et cette nièce qui parlait de ses chevaux errant en liberté dans ses grands parcs, possédait-elle vraiment tous ces grands parcs et toute cette innombrable cavalerie ?

Ce Polonais taciturne, à longues moustaches blanches, était-il vraiment un officier supérieur de la dernière insurrection? etc., etc., etc.

Un des plus jolis types de *vaniteux en voyage*, c'est le *monsieur qui tient une plume*.

Sur ses cartes, sur sa malle, au-dessous du nom, on lit en gros caractères : *Homme de lettres*. Il a écrit ici et là, partout. Il a publié ceci et cela. Il s'est battu en duel vingt fois au moins. Si son nom n'est pas très connu, c'est qu'il a la manie du pseudonyme ; une coquetterie, que voulez-vous ?

Il laisse entendre qu'il était pour quelque chose dans *Alceste*, dans *Junius*, etc., etc., etc.

Vous savez bien ces fameuses lettres qui ont paru dans... et signées X Y Z! X Y Z, c'était lui!

A Paris, il a ses entrées partout. Il connaît toutes les célébrités du jour et tutoie toutes les actrices. Ici, le directeur du Casino a fait le méchant, il n'a pas été gentil avec lui, il aura de ses nouvelles... Il tient une plume et saura se venger.

Au contraire, il promet des réclames à ceux qui lui ont fait bonne mine. Au maître d'hôtel :

— Je vous jure que je mettrai votre établissement à la mode !

Bouche béante, les autres voyageurs sont là tout autour de lui, qui l'admirent. Il leur raconte des histoires drôles.

— Un jour, j'en ai envoyé une bien bonne au *Figaro*... Suit une histoire banale, ressassée, archi-connue. N'importe, elle a son petit succès de fou rire. A la campagne !...

— Oui, oui, je me souviens ! dit un érudit de la bande ; ah ! c'est vous qui l'avez inventée, celle-là ?

— C'est moi !

— Je vous fais mes sincères compliments. Elle est drôle !

Notre homme se rengorge.

Parfois, le *monsieur qui tient une plume* va plus loin. Il prend carrément et sans vergogne le nom d'un homme célèbre. Il s'intitule « *Edmond About* » ou « *Alphonse Daudet*. » Bienheureux About et Daudet quand le faussaire n'est pas un escroc !...

Cette manie toute récente des journaux à gros tirage de donner détails sur détails touchant la vie privée des hommes à renom, a donné naissance à une espèce nouvelle de vaniteux !

A cette même table d'hôte dont je vous parlais plus haut, il y avait un monsieur dont la vanité consistait à « *connaître tous ces gens-là*. »

— Je connais tous ces gens-là, disait-il ; Dumas est un intime à moi ; et ce cher ami Ulbach, est-il toujours aussi gros ? Ah ! la belle bibliothèque, cher monsieur ! les reliures surtout !... C'est admirable !... Vous n'avez pas connu Guichardet, dans le temps ? Quel original c'était !... Il avait un nez phénoménal !... Et Barrière ? Comment va-t-il ? A-t-il toujours l'air d'un sous-officier en bourgeois ?...

Vous voyez que le procédé n'est pas malin ; il aurait pu dire tout aussi bien : « J'ai connu Mirabeau, il était grêlé, » ou même : « J'ai connu Cicéron, il avait un pois chiche sur le visage. »

Avez-vous jamais rencontré, en voyage, un négociant qui ne racontât les splendeurs de sa maison de campagne à Ville d'Avray et qui ne fût pas à la veille de se retirer avec une jolie pelote ?...

Ce petit travers très fréquent, comme vous voyez, chez nos compatriotes, est encore plus commun, s'il est possible, en Italie et en Espagne.

Vous voyagez avec un Italien... Au bout de cinq minutes vous savez ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'était et ce qu'avait fait son père.

Quant aux Espagnols, dame ! ils descendent tous du Cid... à les entendre !...

Aussi quel plaisir de pincer un de ces outrecuidants personnages en flagrant délit de mensonge ?

Je voyageais un jour de Cordoue à Madrid avec un Espagnol fort bien élevé, du reste, et parlant le français avec une grande pureté. Il habite Paris cinq mois l'hiver; l'été, il habite l'Andalousie. Il était évident, pour tous, que cet Espagnol n'était pas le premier venu, mais notre homme tenait à se grossir encore.

Et tout d'abord, me montrant une espèce de gouvernante française qui voyageait avec lui, il se hâta de me dire devant cette pauvre fille : Ce n'est point ma parente, ceci, c'est ma bonne !

Ce début me fit mal augurer du bonhomme. Je flairai le vaniteux, et la suite de la conversation prouva que je ne m'étais point trompé. « Il était le plus grand propriétaire de l'Andalousie. Il avait à Madrid hôtel et maison montée, cuisinier français, carrosses, équipages, que sais-je encore? tout le train d'un archi-millionnaire! »

Le lendemain, à l'heure du dîner, me mettant à table à la modeste Fonda où j'étais descendu, qu'elle ne fut pas ma surprise de voir assis à ma droite mon richissime compagnon de route de la veille !

— Tiens ! tiens ! lui dis-je, vous voilà, vous?... eh bien ! et vos cuisiniers français ?

— Je leur ai donné *campo* pour aujourd'hui.

Et, ce disant, il ne put s'empêcher de prendre un pied de rouge : *sa serviette avait un rond !*

Après le dîner, je dis au maître d'hôtel :

— Je crains bien de vous avoir fait perdre une pratique !

En effet, il ne reparut pas le lendemain.

GABRIEL GUILLEMOT

SALON DE 1877

IV

LE PORTRAIT

MM. BONNAT. — BAUDRY. — GIACOMOTTI. — V. THIRION. — SAIN. — RENARD. PIATKOWSKI. — MAILLART. — JACQUAND. — LEMAN.— MUNKACSY. — MIRALLES. — ACLOQUE. — BAKALOWICZ.— Mme D'AUTEROCHE.— Mme ORTÈS. — Mlle NÉLIE JACQUEMART.— PORTAELS.— DE NEUVILLE.— MATHEY.— HEALY.— LEHMANN. — DE WINNE. — CORMON. — DUBUFE. — CHAPLIN. — ESCALIER. — DELAUNAY. — MEISSONIER. — CAROLUS DURAN

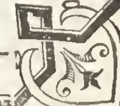
Je rencontre tant de gens qui me demandent mon opinion sur le portrait de M. Thiers, par M. Bonnat, que je prends le parti d'intervertir l'ordre que je m'étais tout d'abord proposé et de consacrer la place qui m'est réservée dans ce numéro aux portraits du Salon.

Nécessairement je commencerai par celui de M. Thiers, c'est le premier par ordre de mérite, et je le regarde même comme un vrai chef-d'œuvre.

Lorsqu'on a à rendre les traits d'un homme destiné à vivre par ses travaux dans la postérité, il n'est pas permis de faire un simple portrait ; il faut non-seulement graver à tout jamais les traits de son modèle, mais surtout rendre sa physionomie, refléter son âme, ne pas être seulement son *peintre* favori, mais devenir son véritable *historien*.

M. Bonnat ne pouvait pas s'y tromper; il avait à faire une étude de caractère bien plutôt qu'un portrait, il n'a pas faibli dans sa tâche et





jamais on ne nous avait reproduit cette figure typique de M. Thiers avec une aussi parfaite intelligence et une aussi complète réussite.

Il est là debout, enfermé dans sa redingote boutonnée jusqu'au menton, le bras droit est couché le long du corps, le bras gauche légèrement appuyé sur la main reposée sur la hanche. Sa physionomie calme et naturelle n'accuse aucune préoccupation du moment. Il ne pose pas, et rien autour de lui ne vient distraire le regard. Ce n'est pas plus l'écrivain que l'homme politique; c'est cette vivante incarnation de la bourgeoisie française parvenue, par la puissance de l'esprit, à la plus haute des situations, et dont M. Thiers est aussi bien l'image au physique qu'au moral. L'artiste n'a fait aucun effort pour poétiser son modèle, il a simplement gravé sa pensée aussi bien que ses traits dans cette tête d'une bonhomie qui n'a d'égale que la finesse. Et chose toujours, hélas! trop rare, la main de M. Bonnat l'a servi aussi bien que son intelligence, car jamais elle n'avait tenu la brosse avec une pareille sûreté et une aussi grande vigueur. Le dessin est irréprochable, le modelé d'une fermeté inouïe sans être sèche, la coloration brillante; l'aspect général impose une harmonie parfaite aussi bien dans la ligne que dans la couleur.

Tel n'est point le cas des portraits de M. Baudry, et tout en leur reconnaissant des qualités de premier ordre, je leur trouve des défauts peut-être voulus, mais dont je ne saurais complimenter l'artiste.

Ainsi, dans le meilleur des deux, celui de cette charmante fillette adossée à une porte et dont la robe d'un bleu tendre, mais d'une vivacité extraordinaire, attire le regard dès qu'on pénètre dans la salle où il est placé, je regrette de voir sur les jambes toutes mignonnes ces plaques de couleurs blanches que ne comporte pas la peau de satin que doit avoir forcément ce corps d'enfant. C'est là un *effet* qui est excusable seulement dans la peinture décorative. Et cette large oreille qui me gâte ce frais visage, n'y avait-il pas lieu de l'amoindrir au cas, fort peu probable, où elle serait l'expression d'une vérité.

Dans le portrait du *général Cousin de Montauban*, je reprocherai l'effet théâtral. M. Baudry me dira peut-être que son modèle lui a imposé cette petite mise en scène d'un officier d'ordonnance au second plan, et d'une troupe de soldats dans les lointains. Le général a, ma foi, bien pu désirer que l'on connut tous les privilèges de sa haute position; s'il en est ainsi, je retire ce premier grief et j'accepterai forcément les exigences toujours désastreuses d'une peinture quasi-officielle. Mais j'ai d'autres reproches à adresser à l'artiste. Son ciel n'est pas bon, la lumière y est trop froide pour provenir d'un soleil, sans doute voilé par les nuages, mais dont les rayons semblent pouvoir percer encore en maints endroits. Le cheval sur lequel s'appuie le général est d'une grandeur démesurée; sa chaire paraît transparente; la peinture est *mince*, comme pour un décor; en cela, M. Baudry a subi l'influence de ses derniers travaux. Maintenant je dirai à l'actif de cette grande toile, qu'elle témoigne d'une science réelle du dessin et d'une grande élégance de lignes.

Un excellent portrait est celui de M. *Dugué de la Fauconnerie*, le député, par M. Giacomotti. Dessin large et précis, modelé ferme, sans être *léché*, coloration vigoureuse, pose naturelle et sévère.

Le *Docteur C. P.*, par M. V. Thirion, et *M. Lambrecht* par M. Sain, sont simplement peints, finement modelés et d'une facture distinguée.

M. Renard, dont le portrait de vieille femme avait été si remarqué au dernier Salon, expose un portrait d'homme fouillé à l'excès; les chairs sont pierreuses. Il y a encore là, toutefois, de bonnes qualités de précision et de vie.

Notre confrère, M. Armand Gouzien, n'a pas été flatté par M. Piatkowski. La tête est petite, vieillotte; les mains épaisses. On dirait une photographie peinte; les manches du paletot qui se présentent en avant sont d'une grandeur démesurée et ont une importance exagérée.

Le *Docteur Depaul* est ressemblant, mais M. Maillart nous le représente comme atteint de la jaunisse.

Je passe successivement devant divers portraits d'hommes, par MM. Jacquand, Leman, Besnard, Cambon, Clairin, Cot, Massé, Lucien Mélingue, Munkacsy, Miralles, Aclocque, Bakolowicz, Mmes d'Auteroche, Ortès, Nélie Jacquemart qui se recommandent par des qualités diverses. Celui par Mme d'Auteroche me plaît infiniment.

M. Deroulède, le poète des *Chants du soldat*, nous est représenté deux fois en costume militaire. La plus importante des deux toiles, par la dimension, n'est pas la meilleure; elle est de M. Portaels; le ton en est triste. L'autre, par M. de Neuville, est plus vivante et peinte en pleine lumière.

Le peintre décorateur *Rubé*, dans son atelier, par M. Mathey, est un portrait conçu d'une façon plus bizarre qu'originale.

Celui de *M. Gambetta*, par M. Healy, est sans caractère et doit être fait d'après une simple photographie.

M. Lehmann, au contraire, a rendu avec une vérité et une sûreté merveilleuses les traits et la physionomie de *M. Naudet* et ceux de *M. Fremy*. Le dessin est sévère et précis, la peinture sobre et vigoureuse tout à la fois. Ce sont deux morceaux de premier ordre.

Le portrait du *Roi des Belges*, par M. de Winne, froid et d'une coloration triste, a cependant des qualités précieuses comme arrangement.

Pourquoi M. Cormon a-t-il donné à *M. Carrier-Belleuse* un teint pareil, ce n'est point assurément là celui de ce sculpteur. Les moustaches et les cheveux sont sans consistance; on dirait des nuages de fumée,

M. Dubufe a peint, dans un ton lie de vin désagréable, la figure de *M. Emile Augier*. Le portrait de *M. Harpigny*, par ce même artiste, est dur et sans lumière.

M. Chaplin a serré l'exécution de son portrait de M. *le duc d'Audiffret Pasquier*.

Je plains sincèrement ce pauvre Regnier, notre grand comédien retraité, d'avoir été déguisé en charbonnier par M. Escalier.

Après avoir cité un portrait très-fort par M. Delaunay, je terminerai la revue des portraits d'hommes par celui de M. *Alexandre Dumas* fils, par M. Meissonier. On y retrouve quelques-unes des qualités d'exécution merveilleuses de l'artiste. La pose est bonne, l'expression juste, cela vit bien; mais la tête semble avoir été prise entre deux portes, le front est retréci et ne plafonne pas; je trouve également la coloration des lèvres exagérée.

M. Carolus Durand n'est pas aussi heureux cette année qu'il l'avait été l'année dernière avec son portrait de M. *de Girardin*. Le bébé qui se détache sur fond bleu a une jolie petite tête bien rendue, mais ses jambes sont faibles. Quant à *Mme de L...*, elle ne pourrait pas se lever du sofa où elle est nonchalamment étendue, tant sa robe est lourde. De plus, ses pieds font un effet singulier, on se demande si c'est avec de la chair ou par des bas que l'artiste a rendu les extrémités des jambes.

(A suivre). FÉLIX JAHYER.

Les Filles romanesques

Lettre de M. Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

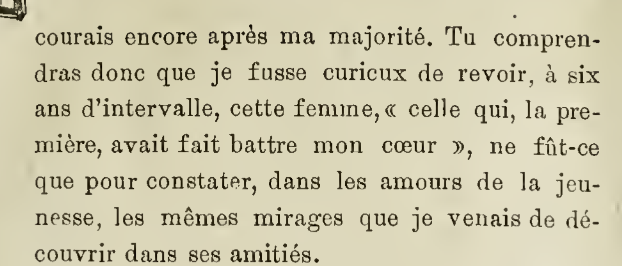
Suite.

Dès que j'ai eu terminé les affaires très-ennuyeuses, tu le sais, qui m'avaient appelé à Morlaix, j'ai éprouvé un énorme désir de dire adieu à ma ville natale. Ce n'est pas que je n'y aie encore quelques vieux et toujours chers amis, que j'aime à voir et que je vois le plus souvent possible; mais ce qui m'a toujours gâté, en province, les relations volontaires, ce sont les relations forcées. T'est-il arrivé, mon cher Raoul, de retrouver, depuis que tu es homme, certains camarades d'enfance ou d'adolescence avec lesquels tu avais vécu des jours, des mois et des années, dans la plus étroite et la plus agréable intimité, et d'être tout surpris, en t'apercevant qu'il te serait désormais impossible de passer un quart d'heure, sans mourir d'ennui, avec ces inséparables d'autrefois, que tu avais cru nécessaires à ta vie? Ah! que j'en ai revu, ces jours derniers, de ces anciens amis de collége que je tutoie parce qu'ils me tutoient, et avec lesquels je suis incapable d'échanger quatre paroles en dehors du chapitre intéressant mais borné de la pluie et du beau temps. Comment ai-je pu aimer des êtres qui n'ont avec moi aucun point de contact dans les idées ni dans les sentiments? Qui, d'eux ou de moi, a changé à ce point?

Or, quoique ma tante de Keraven n'ait jamais pu souffrir mon père à cause de ses opinions libérales et qu'elle me trouve moi-même inexcusable d'avoir mieux aimé être peintre à Paris qu'avoué à Morlaix, je savais bien qu'elle ne me pardonnerait pas d'avoir passé quinze jours à une lieue de son château sans aller lui rendre mes devoirs de neveu indigne mais empressé, et je ne crus pas devoir me dispenser de lui faire au moins une visite la veille de mon départ. Sachant d'ailleurs que ma cousine Jane, sa fille aînée, était revenue habiter Garlan depuis la mort de son mari, j'étais curieux de faire en sa personne, sur le sexe féminin, une expérience qui, à l'égard de l'autre sexe, était depuis longtemps pour moi très concluante.

Tu sauras que j'ai été à peu près élevé avec Jane, soit chez ma mère, soit chez la sienne, — laquelle, au milieu de beaucoup de travers d'esprit, avait et a encore de grandes qualités familiales. Enfant, je l'avais préférée à tous mes autres compagnons de jeu. Jeune fille, je l'avais un peu aimée d'amour, comme il convient de cousin à cousine, et, quoique je n'eusse jamais osé lui révéler ouvertement « ma flamme », je m'étais très sérieusement considéré comme trahi par elle le jour où, à seize ans, elle épousa M. de Meslay, un monsieur quelconque, conseiller à la cour d'appel de Rennes, lequel ne me sembla naturellement avoir et n'avait réellement sur moi d'autre supériorité que d'être riche quand j'étais pauvre, et de toucher à la cinquantaine au moment où je





courais encore après ma majorité. Tu comprendras donc que je fusse curieux de revoir, à six ans d'intervalle, cette femme, « celle qui, la première, avait fait battre mon cœur », ne fût-ce que pour constater, dans les amours de la jeunesse, les mêmes mirages que je venais de découvrir dans ses amitiés.

Je partis donc un matin, à pied, — la voiture m'ayant toujours semblé un moyen de locomotion à peine supportable pour les infirmes ou les gens pressés, et les chevaux de louage de Morlaix exposant les voyageurs sensibles, comme j'ai la prétention de l'être, à l'envie de renouveler un des épisodes d'une des plus jolies fables du faux bonhomme La Fontaine : *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Je savais d'ailleurs combien la campagne est charmante de Morlaix à Garlan, soit que l'on suive la route qui conduit à Lannion, et dont les grands accidents de terrain rendent les aspects si imprévus et si pittoresques; soit que l'on prenne par la traverse, — un chemin aux allures fantastiques et capricantes, couvert d'ombre en été, coupé de fondrières en hiver ; courant en toute saison, comme un vert lézard, entre les champs, les bois, les landes, les prairies ; en haut, en bas, à droite, à gauche ; rarement plat, jamais direct ; mais toujours adorable de couleur, d'ensemble et de détails.

J'eus la bonne inspiration de prendre cette dernière voie et la chance de n'être attendu par personne ; car il ne me fallut pas moins de quatre heures pour franchir une distance qui n'en demande pas à la rigueur plus d'une. Mais aussi quels gazons drus et nus j'ai foulés ! quelles chaumières baroques, lépreuses, dépenaillées, j'ai entrevues sous l'abri des chênes contrefaits ! quelles claires sources j'ai entendues gazouiller parmi les scolopendres et les cressons ! dans quels tunnels, aux parois de mousse et aux dômes de feuillage, je me suis engagé, au grand effroi des merles et des couleuvres ! quelles gammes de tons, quels kaléidoscopes de lumière !.... Ah ! mon cher ami, que la nature est belle, surtout dans ses aspects les plus dédaignés ! que nous avons bien fait de la prendre pour maîtresse ! mais combien il nous reste encore à la regarder pour connaître la moitié de ses splendeurs !

On a beau flâner en route, quand on va quelque part, on finit toujours par y arriver. Je me trouvai donc, vers trois heures de l'après-midi, brusquement arrêté par l'enceinte assez vaste du parc de Garlan. Quand je dis arrêté, c'est uniquement pour ne pas me donner la peine de chercher un mot moins prétentieux ; car cette enceinte, ne consistant qu'en un talus gazonneux peu élevé, planté d'ajoncs et de coudriers, est un obstacle purement moral que ne respectent guère les maraudeurs, ainsi que le constatent de nombreuses marques d'escalades. Il m'eût donc été facile de gagner dix minutes de marche, en franchissant la haie et en coupant à travers les bois, ainsi que je le faisais jadis, au lieu d'aller chercher, à l'entrée du bourg, la grille officielle. Pourtant, connaissant le fanatisme de correction de ma tante, et n'ayant aucun motif de le froisser trop ouvertement, je me résignai à prendre le dernier parti.

Mais il était écrit que je m'introduirais dans la demeure de mes nobles aïeux d'une façon non prévue par le code de l'étiquette.

Je suivais donc, sans songer à mal, un étroit sentier, longeant, à la lisière des blés, la rustique clôture, lorsque tout près et au-dessus de moi, du côté du parc, une voix jeune et sonore prononça distinctement les paroles suivantes :

— Ah ! vous voilà enfin ! J'attends depuis plus d'une heure. Avez-vous quelque chose pour moi ?

Et, comme je ne répondais naturellement pas à une demande qui ne pouvait m'être adressée, avant que j'eusse levé les yeux, un petit cri d'effroi se fit entendre, suivi du bruit qu'occasionne sur le gazon la course d'un pied léger. J'escaladai à moitié le *fossé*, et, caché derrière un épais buisson, je jetai un regard dans l'enceinte. A l'extrémité de l'allée intérieure qui suit parallèlement le sentier où je me trouvais, et dans la direction du château, deux femmes étaient arrêtées, et semblaient discuter vivement, en regardant fréquemment de mon côté. A leur pantomime, car je ne pouvais entendre leur voix, ni même bien distinguer leurs visages, je crus deviner que l'une s'efforçait de rassurer l'autre et de la ramener vers le point où je me trouvais. Celle-ci hésitait, mais finit par céder, et toutes deux se rapprochèrent lentement, mais non sans s'arrêter souvent pour regarder et écouter, comme si elles craignaient une surprise. Il ne fallait pas être précisément un Œdipe pour deviner que l'on revenait attendre le messager pour lequel on m'avait un peu légèrement pris d'abord. Or, curieux de pénétrer plus avant dans le petit mystère féminin où le hasard m'avait fait mettre le pied, et pensant que ma présence, si elle était connue, y nuirait beaucoup et m'empêcherait de rien apprendre, j'abandonnai mon poste, et, me glissant dans le sillon le plus rapproché, je me dissimulai assez bien dans les blés déjà hauts. J'y étais à peine depuis cinq minutes, lorsqu'un pas lourd et pressé résonna dans le sentier. A ce bruit, les branches s'agitèrent sur le fossé, et la tête brune d'une jeune fille parfaitement belle, mais qui m'était absolument inconnue, se montra au travers. Je n'eus d'ailleurs pas le temps d'examiner cette charmante apparition, car le nouveau passant, dont j'avais sans doute usurpé le rôle, atteignit le point où il était attendu, et je reconnus l'uniforme peu splendide d'un facteur rural. On lui adressa la même question qui m'avait été adressée ; il répondit négativement, et, sans s'arrêter, poursuivit sa route, tandis que la jeune fille disparaissait elle-même, après avoir, par un geste expressif, manifesté son vif mécontentement.

Je pus alors sortir de mon *repaire*, et, tout en cheminant, je me mis à réfléchir. La petite scène à laquelle je venais d'assister avait, malgré son peu de complications, un parfum de roman assez alléchant, et j'avoue que je suis romanesque en diable. Je sais bien que cela est très-mal porté aujourd'hui ; mais tant de choses vulgaires, bêtes ou ignobles, se pavanent en ce temps-ci sous le soleil, aux acclamations de la foule, que j'aime assez ne pas être comme tout le monde. Le grand grief que l'on fulmine contre ces pauvres romans, de ne pas ressembler à la réalité, fait précisément leur charme à mes yeux. La réalité de l'heure actuelle n'est pas déjà si séduisante que je me désole outre mesure quand une occasion se présente d'en sortir, ne fut-ce qu'en rêve, et les romans, — je parle des bons, — me procurant cet avantage, je les adore. Aussi, quand, au lieu d'être forcé de les chercher dans les livres, j'ai le bonheur de les rencontrer dans la vie, ma foi ! en cela comme en toutes choses, j'ai le courage de mon opinion. Les femmes romanesques, c'est-à-dire enthousiastes en matière de sentiment, sont assez rares aujourd'hui pour qu'il ne soit pas au moins curieux d'en rencontrer, et celle qui voudrait bien faire des folies pour moi, peut être sûre que je suis trop peu modeste pour la soupçonner bêtement d'être capable d'en faire autant pour le premier venu.

Ne va pas croire pourtant que ces réflexions me fussent suggérées par aucun motif personnel. Il eût fallu être plus inflammable que je ne le suis, pour me trouver déjà épris de la jeune fille que je venais de surprendre dans une démarche pouvant la faire soupçonner de correspondance clandestine, et partant amoureuse. Puisque la place était prise, il n'y avait d'ailleurs rien à espérer de ce côté. Mais, si connue que me fût la ténacité de la province à l'égard de certains préjugés, j'étais agréablement surpris d'y trouver en honneur des traditions que le beau sexe de Paris m'avait donné lieu de croire absolument disparues de la surface de la terre Le voisinage d'un cœur de femme, qui battait même pour un autre, me semblait doux et saint à habiter, ne fût-ce que quelques heures, et j'avais hâte de me trouver en face de ce phénomène. Je pressais donc le pas, lorsque des éclats de rire, partant de la fenêtre ouverte d'un pavillon situé entre le parc et le parterre, vinrent encore m'arrêter, et l'étrange conversation suivante arriva jusqu'à mes oreilles :

— Ah ! ah ! je vous y prends, « ménestrel félon ! » s'écria, sur un ton de menace comique, la voix que j'avais déjà entendue à deux reprises ; je parie que vous rimez un rondeau ou une vilanelle pour « quelque bergère de ces vallons, » quand vous m'aviez juré de me consacrer exclusivement « votre luth. »

— Non, « cruelle Iris, » répondit une autre voix un peu chevrotante mais toujours grasseyante, de moi bien connue, celle de mon oncle, le chevalier Hector de Plourin, surnommé le *Ménestrel*, tu devines probablement pourquoi ; — non, malgré « vos rigueurs » je ne cesserai de faire redire « aux échos d'alentour » le nom de celle pour qui je veux vivre si elle le permet, ou mourir si elle l'ordonne !

— Que faisiez-vous donc là, seul dans la « tour du Nord ? »

— Une romance à la gloire des « beaux yeux qui me tiennent en servage. »

— Eh bien ! chantez-la-moi.

— Oh ! oui ! chantez-la-nous, mon oncle, répéta une troisième voix qui, d'après son timbre et le titre qu'elle donnait au chevalier, me sembla devoir être celle de Jane, si étrange qu'il me parût de trouver de complicité dans l'escapade dont je venais d'être témoin, une femme que son mariage, sinon le nombre de ses années, devait me faire supposer beaucoup plus raisonnable.

— Chanter ! chanter ! c'est facile à dire, répliqua le chevalier. Mais j'ai fait mes vers sur ceux d'une autre romance dont je ne sais pas l'air.

— Comment l'appelez-vous, cette romance ?

— *Partant pour la Syrie.*

— Je ne le sais pas non plus, dirent presque ensemble les deux voix féminines.

Une idée folle, mais inspirée par la situation, me passa par la tête. Cet air était celui que préférait ma nourrice, sans se douter ni se soucier beaucoup, les eût-elle connues, des hautes destinées auxquelles il devait être appelé plus tard, et il avait été le premier ornement de ma mémoire

musicale. Je me plantai donc sous la fenêtre du pavillon, en vrai troubadour de pendule, c'est-à-dire le jarret tendu, les yeux en coulisse, et figurant avec ma canne le « luth » absent, je me mis, au risque de me faire jeter deux sous, à beugler, de la voix que tu me connais, la langoureuse musique demandée. D'abord un religieux silence, causé sans doute par la surprise, se fit parmi mes auditeurs, encore invisibles; puis, deux éclats de rire frais, perlés, sonores, s'élevèrent à l'unisson, puis enfin deux visages curieux se montrèrent. Dans l'un, je reconnus la demoiselle qui m'avait pris pour le facteur; dans l'autre, Jane,— mais, chose étrange! — Jane, aussi jeune et peut-être encore plus belle que lorsque je l'avais vue, six ans avant, pour la dernière fois. Je la contemplais avec une vraie stupéfaction lorsque le chevalier, se penchant au-dessus de ses deux jeunes compagnes et ne me reconnaissant pas, me demanda assez sèchement :

— Que voulez-vous, l'ami ?

— L'hospitalité, dans ce noble castel, pour un pauvre *imaigier* en voyage, répondis-je, en reprenant dans mes termes et mon accent, la plaisanterie que j'avais interrompue.

— Par les neuf chastes vierges du Permesse! s'écria le chevalier, après m'avoir examiné attentivement, c'est ce coquin de neveu, que ma sœur prétendait être mort à l'hôpital. Mais viens donc, mon pauvre Appelles; viens donc vite, que je te serre dans mes bras!

— Je veux bien, répondis-je, mais par où ?

— Parbleu! par la porte. Tu ne l'as pas oubliée, j'imagine ?

— Non certes; mais j'aimerais mieux une échelle de soie, ou seulement une main secourable, pour escalader ce balcon et vous rejoindre plus tôt.

Les deux châtelaines, qui avaient chuchoté à voix basse pendant ce dialogue, se reprirent à rire, probablement de ma métaphore du balcon, et me tendirent spontanément quatre petites mains que le peu d'élévation de la fenêtre me permettait d'atteindre très-facilement. J'en pris donc une à chacune d'elles, et posant le pied dans une crevasse de la muraille assez ébréchée, je pus saisir la barre des volets.

« Prends garde, Renée! dit à sa compagne et en se reculant elle même pour me faire place, la demoiselle à la lettre.

— Renée? m'écriai-je, comprenant enfin; et m'avançant vers la jeune sœur de Jane, dont j'avais, Dieu me pardonne! oublié l'existence, j'ajoutai : Quoi! c'est toi, ma petite cousine d'autrefois? Alors, mademoiselle, permettez-moi d'embrasser quand même la belle et grande cousine d'aujourd'hui.

Et j'avais déjà donné un commencement d'exécution à cette menace lorsque, à la porte du pavillon, apparut la majestueuse et étonnée figure de ma tante de Keraven, la dernière des Garlan, elle était pourpre...

Mais je tombe de sommeil et la situation me semble assez dramatique pour qu'à l'exemple d'un romancier en feuilletons, je remette « la suite au prochain numéro, » c'est-à-dire à une autre lettre. Tu me diras que je pourrais reprendre ce récit demain et te l'envoyer tout entier à la fois. Oh! que non pas, mon cher ami! Je te connais. Ta juste curiosité une fois satisfaite, tu oublierais totalement de me répondre; tandis que tu vas, au contraire, j'y compte, m'écrire de suite, pour avoir la fin de cette étonnante aventure. Je vais d'ailleurs demain à Morlaix pour affaires urgentes. Qu'il te suffise de savoir qu'ayant eu, ainsi que tu peux le prévoir, pas mal de peine à me faire admettre ici, je n'en tiens que davantage à y rester, et le plus longtemps possible. Jane est absente. L'amie de Renée se nomme Mlle Marcelle de Gury, et elle continue, je crois, à aller chaque jour, sans plus de succès, au devant du facteur. Quant à Renée... Ah! qu'elle est belle! mon cher Raoul... Décidément, je ne te dis rien de plus. Mais ces demoiselles chuchotent beaucoup et me lorgnent du coin de l'œil; moi, je rôde autour d'elles... Bonsoir.

OLIVIER MALET.

—

A Madame Aline Bernard.

Garlan, 9 mai 1858.

Je n'ai pas eu le courage de t'écrire hier soir, ma chère Aline. L'aurai-je ce matin? Je ne sais trop, mais je vais essayer. La situation où je me trouve est si étrange, si compliquée, si imprévue surtout; elle m'apparaît d'un moment à l'autre sous des aspects si divers et si opposés que je ne puis m'y reconnaître. Dans le peu de temps qui s'est écoulé depuis mon arrivée ici, j'ai passé tant de fois de la joie à la tristesse, et des appréhensions les plus douloureuses aux espérances les plus folles, que j'en suis brisée, sans savoir si c'est de bonheur ou d'amertume que mon cœur déborde.

Je te répéterai ce que m'écrivait ma mère l'autre jour : « Ne t'alarme pas. » Non, mais tends-moi la main; car, au milieu de ces alternatives d'éclatante lumière et d'obscurité absolue, je marche en aveugle, ignorant s'il est jour ou nuit, si je dors ou si je veille; mais désirant et redoutant à la fois presque autant le rêve que la réalité. Ne t'impatiente pas de ne point comprendre; je ne comprends guère moi-même. Je ris et je pleure en même temps, et les larmes me sont, je crois, aussi douces que le rire m'est douloureux....

Parmi toutes les suppositions que m'avait suggérées le billet de ma mère, celle que j'avais le plus entièrement rejetée, c'est-à-dire l'arrivée d'un hôte à Garlan, est précisément celle qui devait se réaliser. Mais cet hôte, le seul peut-être que je désirasse, était aussi le seul que je n'eusse j'amais osé espérer. Je l'attendais depuis si longtemps, que je ne croyais plus à la possibilité de sa venue, et que c'est à peine si j'y crois encore en ce moment. Et pourtant, il est ici; nous nous sommes revus, après six ans d'absence; nous nous sommes embrassés, et j'ai senti tout mon cœur passer dans cette étreinte. Mais lui... « Qui donc? qui donc? » t'entends-je demander avec une juste impatience.

Ah! pardonne-moi, Aline, non pas mes divagations présentes, mais mon silence passé. Tu t'es imaginée avoir toujours lu dans mon cœur, ainsi que, depuis notre enfance, tu m'as laissé lire dans le tien. Eh bien! si je ne t'ai pas menti, je ne t'ai pas tout dit. Il est un coin de ce cœur où personne, pas même toi, n'a jamais pénétré depuis longtemps, parce que je n'osais moi-même y regarder, tant je craignais la fascination de l'abîme, et tant surtout je l'aimais. Aujourd'hui, le danger est pour moi le même; mais que m'importe désormais, puisque, rentrée en possession de mon être, je n'ai plus à rendre compte qu'à ma conscience de mes douleurs ou de mes joies!... A ma conscience et à toi, douce compagne de mon enfance, qui est restée ma sœur d'élection; à toi qui, ayant pris le vrai chemin m'as épargné les reproches inutiles, lorsque tu m'as vue engagée dans une voie sans issue, où j'étais entrée sans te consulter, et d'où rien ne pouvait me faire sortir. Ah! c'est le sentiment de cette impuissance qui m'a interdit la plainte même avec toi, quoiqu'il m'en coûtât de te laisser croire que je pusse être même résignée à la situation que je m'étais faite, ou plutôt laissé faire.

Aline, toi qui me connais, as-tu jamais découvert en moi un instinct cupide? Et pourtant ayant épousé, malgré sa pauvreté, celui que ton cœur avait entre tous choisi, et ayant accepté avec joie et bravement supporté ta part de ses épreuves, qu'as-tu pensé de moi en me voyant, à seize ans, sans nécessité, sans contrainte, au moins apparente, associer ma vie à celle d'un homme qui avait trois fois mon âge, et qu'aucune supériorité morale, aucune auréole de gloire ou de malheur ne rendait digne d'un enthousiasme qui, s'il ne peut remplacer tout à fait l'amour, en peut faire au moins oublier l'absence? Sans cesser de m'aimer, je le sais, n'as-tu pas un peu douté d'un cœur à qui les éblouissements de la fortune faisaient si facilement oublier les belles chimères qui avaient peuplé nos rêves de jeunes filles? Oui, n'est-ce pas? Je le sentis à la tristesse de ta réponse à la lettre où je t'annonçais mon mariage. Tu acceptais le fait accompli; mais tu déplorais, sans me le dire, qu'il fût trop tard pour m'avertir et pour m'arrêter. Je le compris, ce blâme muet, et j'hésitai un moment; mais je ne crus pas qu'il me fût possible de reculer; je n'osai pas, et je ne me rendis compte de mon suicide que lorsqu'il était déjà consommé.

Oh! c'est odieux! Arracher un enfant à ses jeux; abuser de son ignorance de la vie; tuer à coups de lieux communs grossiers, la candide foi de son cœur à peine éclos; évoquer tous ses instincts encore endormis, d'ambition, de cupidité, d'orgueil, et profiter de son trouble et de son effroi pour la jeter aux bras d'un vieillard.. Non, il n'est pas de magistrat, il n'est pas de prêtre qui puisse, aux yeux de Dieu, légitimer une semblable profanation, — j'adoucis le mot; et le *monde* qui l'accepte et qui même l'encourage, s'il n'est pas bien infâme, est au moins bien naïvement corrompu!... Te l'avouerai-je, Aline? depuis ce jour, je ne puis plus *aimer* ma mère. J'ai beau me dire qu'en me poussant à ce riche mariage, elle a cru sincèrement agir en mère prudente, dévouée avant tout à l'intérêt de ses enfants; je ne puis lui pardonner d'avoir assez peu estimé mon cœur pour le croire capable de se contenter d'un tel bonheur.

(*A suivre.*) JULES KERGOMARD.

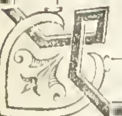
CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — La clôture de l'année théâtrale a eu lieu par la 48e représentation d'*Aida*.

— M. Auguste Dupont met la dernière main à un grand drame lyrique intitulé *Cromwell*, qu'il compte faire représenter au théâtre de la Monnaie.

— M. Emile Mathieu, un compositeur belge, achève en ce moment un opéra en deux actes, que nous verrons sur notre première scène dès le mois d'octobre.





— Mlle Dérivis sera remplacée à la Monnaie par Mlle Minnie Hauck, une jeune Américaine qui obtient à Berlin les plus grands succès. M. Chopin, basse chantante, venant de Lyon, remplacera M. Dauphin.

— Voici la liste complète des artistes réengagés pour la prochaine saison par MM. Calabrési et Stoumon : Mmes Hamaekers, Bernardi, Blum et Ismaël ; MM. Devoyod, Tournié, Bertin, Guérin et Chapuis.

— La direction reprendra *Lohengrin* et montera *Paul et Virginie, le Roi de Lahore* et *Cinq-Mars.*

— La *Poudre d'escampette*, la pièce nouvelle de MM. Hennequin, Bocage et Blum, sera représentée au théâtre des Galeries vers le 15 septembre, à la réouverture de la saison d'hiver.

— Une partie de la troupe de la Comédie-Française, — Coquelin en tête, — viendra donner des représentations aux Galeries du 15 août au 15 septembre. On nous fait espérer *Jean Dacier*.

— Petites nouvelles : M. Gourdon, comique des Galeries-Saint Hubert, vient d'être engagé à l'Alcazar. Mmes Wilhem, Pazza, MM. Barbe, Harville et Garnier sont réengagés aux Galeries. Mlle Despretz quitte ce théâtre, ainsi que M. Monroy, qui a signé pour le Parc.

— *Un drame au fond de la mer* se joue en ce moment au théâtre de l'Alhambra avec un succès modéré. MM. Candeilh, Barbe, Gourdon, Bilhaut, Harville; Mmes Pazza, Wilhem et Hadamard, tiennent convenablement leurs parties dans ce drame scientifique, très-bien monté à l'Alhambra.

— Mlle Mary Albert, chanteuse d'opérette, en représentations au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, vient d'être engagée par le directeur du Théâtre-Lyrique de Paris.

P. de P.

COURSES DE CHANTILLY

DU 20 MAI

Voici les résultats de la journée :

Prix de la Reine Blanche. — Dulcinée, à M. Moreau-Chaslon, 1re; Sans-Peur, 2e; Momères, 3e.

Prix du Gros-Chêne. — Pensacola, à M. Lupin, 1re; Aubépine, 2e; Jonville, 3e.

Prix des Ecuries. — Corneille et Malaga ont fait dead-heat; Céramée, 3e.

Prix de Diane. — La Jonchère, à M. Lupin, 1re; Hallatte, 2e; Vicomtesse, 3e.

Prix d'Apremont. — Pornic, à M. Desvignes, 1er; Gladia, 2e; Klit, 3e.

COURSES D'AUTEUIL

DU 21 MAI

Voici les résultats :

Prix de Meudon — Clin-Foc, au baron Finot, a battu d'une longueur Formarks, au baron de la Motte; Albéric, 3e.

Prix de la Source, 2,500 fr. — Lady Killer, au comte de Saint-Sauveur, 1re; Capitole, 2e; Hypothèse, 3e.

Le grand Steeple Chase de Paris avait réuni 17 concurrents. Congress, à lord Lonsdale, est arrivée 1re, battant de près de deux longueurs Revenge, à M. Swaine; Wild-Monarch est arrivé 3e.

Grande course de haies d'Auteuil. — 13 champions se sont disputé ce prix qui est resté à Miss-Lizzie, au capitaine Macholl; Vivienne, au comte de Saint-Sauveur, est arrivée 2e, et Bohémond, 3e.

Jeudi et dimanche, courses à Chantilly.

PETITES NOUVELLES

La première représentation d'une comédie inédite de M. Legouvé, intitulée la *Séparation*, a été donnée avant-hier au théâtre de Fontainebleau.

Le succès a été très-vif. Il y a eu des rappels après chaque acte, et à la fin un rappel général. Le public a demandé une deuxième représentation.

— La reprise du *Marquis de Villemer* aura lieu à la Comédie-Française, le lundi 28 mai.

— Le Théâtre-Historique, qui annonce sa fermeture pour la fin du mois, fera sa réouverture en septembre par un drame inédit de M. Claretie: *le Régiment de Champagne.*

— On parle beaucoup de la très-prochaine retraite de M. E. Perrin, qui, pour raison de santé, quitterait l'administration de la maison de Molière.

On parle, pour le remplacer, de M. Ed. Foussier.

— Les élèves soumis à la seconde épreuve pour le prix de Rome sont :

MM. Dutacq, Rousseau, Pop-Mearini, Broutin, Blanc et Dallier.

— La *Biche au Bois* vient d'être représentée avec succès au Grand-Théâtre de Bordeaux.

— Depuis huit jours, c'est Mlle Fechter qui remplace Mlle Chevrier dans le rôle de Marie de Gonzague, de l'opéra de *Cinq Mars*. Mlle Fechter se tire fort bien de cette lourde tâche.

— On répète activement, au Gymnase, la *Meunière de Marly*, avec Mmes Helmont et Legault et Saint-Germain pour principaux interprètes.

— Le jury de l'Exposition des Beaux-Arts a décerné hier les trois grandes récompenses attribuées aux exposants du Salon de 1877.

Ce sont :

Prix de Peinture : A M. Jean-Paul Laurens, né à Pourquereaux (Haute-Garonne), élève de MM. Bida et L. Cogniet.

L'œuvre qui a valu à M. Laurens le prix de peinture est : *L'état major autrichien devant le corps de Marceau.* Ce tableau, inscrit sous le numéro 1,227, se trouve dans le salon n° 7.

Prix de Sculpture : à M. Chapu (Henri-Michel-Antoine), né au Mée (Seine-et-Marne), élève de Pradier, de Duret et de L. Cogniet.

M. Chapu avait exposé deux statues :

1° La Pensée — statue en plâtre (modèle d'une statue qui doit être exécutée en marbre pour le monument de Daniel Stern, — Mme d'Agout) — et inscrite sous le n° 3,643; et 2° une statue en marbre de Berryer, destinée au Palais de justice, et inscrite sous le n° 3,644.

Prix du Salon : M. Henri Peinte, sculpteur, né à Cambrai (Nord), élève de Duret, Guillaume et Cavelier.

M. Peinte avait exposé une statue en plâtre: *Sarpédon*, sous le n° 4,661.

Le prix du Salon, fondé il a trois ans seulement, avait été donné jusqu'ici à trois artistes peintres : MM. Lehoux, Cormont et Sylvestre.

Le jury doit se réunir vendredi pour décerner les autres récompenses.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Vaubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

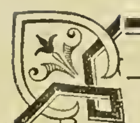
Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Masseuet. — George Sand.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



AVIS IMPORTANT

DERNIÈRE SEMAINE DE VENTE

Evacuation des Locaux

DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

PAR COMMISSAIRE-PRISEUR

Dans quelques jours, *matériel industriel:* comptoirs, rayons, chaises, appareils à gaz, literie du personnel, batterie et ustensiles de cuisine.

Les magasins viennent d'être loués par la Compagnie d'Assurances LE CONSERVATEUR, actuellement 102, rue de Richelieu.

La société de la Capitale est dissoute.

Vu l'urgence de la réalisation du stock des marchandises, les commissaires-experts ont dressé un dernier inventaire avec d'énormes réductions dont le public se rendra compte en relisant les annonces des vacations précédentes.

Cette vente constituera un événement unique dans les annales du commerce.

Les lots composant la 3e vacation ont été litteralement enlevés.

Magnifiques Soieries de Lyon, marques TAPISSIER et BONXET, abandonnées avec différences de 6 à 12 f. pr m.

Confections pour dames, en soie, richement garnies de vraies dentelles, abandonnées avec des différences de 25 à 100 f. par pièce.

Toiles fines pour chemises et **Toiles** pour drap en une seule largeur, abandonnées avec des differ. de 3 à 10 f. pr m

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

Dernière vacation expressément au comptant.

DÉSIGNATION SOMMAIRE DE QUELQUES LOTS:

Casimir rayé et carreaux, de 1 f. 45....	» 25	Camis. percale de 6 50	1 25
Tissu beige, rayures et petit damier, de 1 f. 75	» 35	Jupons blancs, grands volants, de 8 f. 75...	1 75
Armure et Mousse hte nouveauté..........	» 45	Mouch. batiste d. et h.	» 15
Alpaga noir pur mohair de 1 f. 75...........	» 55	Peign. Mulhouse de 9,50	1 75
Cachemire noir, chaîne double, de 4 f. 50...	1 35	Jaquettes dr. mat. de 65	15 »
Faille gros grain, de 7 f. 50...............	2 75	Paletots soie de 120 f.	29 »
Grenadine Pékin (Lyon), de 3 f. 90....	» 90	Bas bl. (Paris), de 1,45	» 25
Soie couleur, première marque, de 7 f. 50..	1 75	Chaussettes maille fine	» 25
Faille noire, gr. grain, de 12 f.............	3 90	Chemis. p. hommes de 8	1 45
Cols et faux-cols pour hom. et pr dam., la d.	» 10	Foyers de 6 50.........	1 45
Pantal. percale de 2 75	» 95	Créton. p. meub. de 2.25	» 45
Chem. dames de 6 50.	1 25	Couvert. coton de 10 50	2 90
		Rideaux mouss., le m.	» 25
		Serviettes éponges, gde taille................	» 25
		Services Saxe, 12 couv. et nappes de 75......	18 75
		Toile p. torch., de 1 f. 25	» 35
		Toile p. draps de 2 75	» 85
		Draps pr gr. lit, de 7 75	1 95
		Rid. mous. suisse, de 7 50	1 75

Avis. — *La rapidité de la Vente ne permet aucune expedition en province.*

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité. trait. par Mme *Delest* ré maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p,

GUÉRISON prompte des **Dartres Exémas**, psosiasis, demangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Parjs, cansult. de 1 à 4 h. Par correspoddance.

Année

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression. c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an.* S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

LE PETIT FINANCIER

PARIS

Journal financier le plus complet et le mieux renseigné paraissant trois fois par an.

0 75 c. par an pour Paris. — **1** fr. pour les Départem.



Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands** services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et **r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consulte gr^tes** de midi à 6 h. et par corresp. Expede

FER BRAVAIS



(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

DERNIERS JOURS

De la vente publique, après faillite, les grands magasins de nouveautés.

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Le Syndic de la faillite a autorise la vente à l'amiable. Le bail étant résilié, le propriétaire des locaux accorde seulement quelques jours pour terminer la vente des 1,623,000 francs de marchandises existant en magasin.

Les Experts-Liquidateurs out consenti à des pertes incroyables.

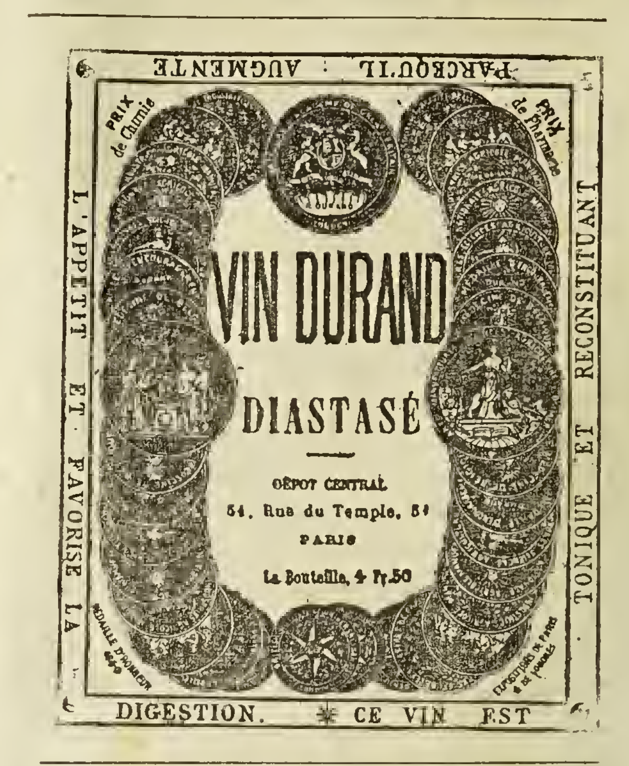
EXEMPLE :

Toile chanvre.........	» 40	Nouveautés pour robes	» 30
Toile pr chemises de 1 95	0 75	Alpaga noir de 1 fr. 95	» 60
Toile pour draps de 2 75	» 90	Pacha noir de 2 95.....	» 85
Madapolam de 0 95....	» 35	Cachemire de 4 90.....	1 95
Serviettes de toil. la douz	2 75	Faille noire de 8 50....	2 95
Mouch. Cholet la douz..	1 95	1,500 coupons drap pour pantal. de 1m20 de 25	6 90
Brodé riche de 0 95....	» 30	Chemis. p. homme de 5 75	1 95
Draps de lit de 15 fr...	3 25	Corsets riches de 8 50..	1 95
Tapis p. passage et escalier de 3 fr. 50, le m.	» 65	Cretonne, ameublement, dessins d'art de 2 75	» 60
Carpettes de 32 fr......	8 75		

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874_Chez tous les Papetiers



DES MALADIES de L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

BIJOUX ET BRILLANTS

A vendre d'urgence, à l'Entrepôt International, 51, Fg-Poissonnière, une consignation échue, consistant en plusieurs PARURES, MÉDAILLONS, PENDANTS et BAGUES richement garnis de très beaux brillants véritables et anciens, à tout prix acceptable (ensemble ou séparément), de dix heures à midi et de deux heures à six heures.

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

GUÉRIR vite à peu de frais — Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, ON Ssa Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-rtin, 26. san

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR.

EDMOND ABOUT

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 211

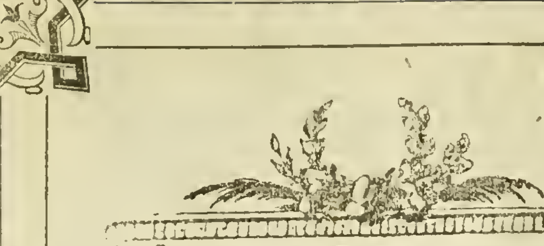
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

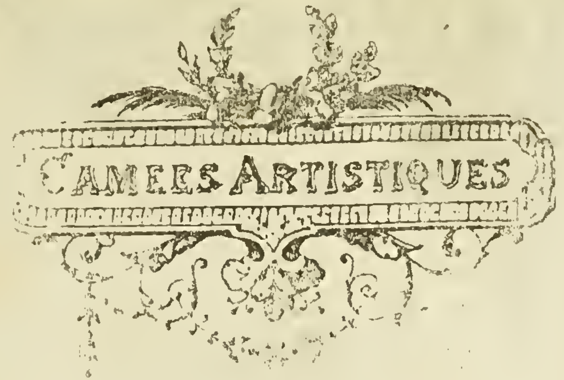
Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 31 Mai au 6 Juin 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.





CCXI

EDMOND ABOUT

—



On l'a souvent dit avant moi, mais je me plais à le répéter : About est un des millionnaires de l'esprit. Il descend directement de Voltaire par la spontanéité des idées, la verve gauloise, la haine qu'il professe pour le jésuitisme. Son style concis, rapide, nerveux, a la précision et la force ; quelques mots lui suffisent pour exprimer une pensée, pour rendre une image.

Enfant du peuple, Edmond About a conquis par le travail une instruction solide qui lui a permis de développer une intelligence d'élite.

Avant la Révolution, son grand-père habitait le bourg de Vergaville (Meurthe), où il était simplement jardinier de couvent. Parti volontairement pour l'armée, il en revint sous-lieutenant et épousa une fille de ferme de son endroit avec laquelle il eut sept enfants. Voici un trait charmant au sujet de cette union :

« Papa, les domestiques avec qui ça se marie? » disait un jour à About une de ses aimables fillettes.

« Avec mon grand'père, ma fille, » répondit le père, qui ne néglige rien pour donner à ses enfants une éducation forte, basée sur des principes vraiment démocratiques.

Le père d'About était l'aîné de ses six frères et sœurs. D'abord simple commis chez un petit épicier, puis voyageur de commerce, il finit par s'établir à son compte à Dieuze (Meurthe), dans une maisonnette ayant deux fenêtres de façade, sur la grande rue du village. C'est là que naquit notre futur normalien.

Elevé simplement avec sa sœur, il n'a point oublié les joies naïves de son enfance alors que, par exemple, allant au jour de l'au souhaiter la bonne année à ses parents, il était tout heureux de recevoir d'eux, comme étrennes, une tranche de l'orange qu'il avait prise dans la boutique et leur avait portée. Mais son père, tout épicier qu'il était, n'en avait pas moins des idées très arrêtées sur l'éducation à donner à ses enfants. Voltairien convaincu, il fit, une fois, huit jours de prison pour avoir bel et bien rossé un bedeau qui s'était permis de jeter bas, avec sa canne, le chapeau qu'il gardait sur sa tête, au moment du passage d'une procession.

A la mort de son père, en 1834, et alors âgé de 6 ans, Edmond About entra au collège de Dieuze et commença, là, un internat qui dura jusqu'à l'âge de 25 ans, époque de son retour de l'Ecole d'Athènes. De Dieuze, il alla au petit séminaire de Pont-à-Mousson, puis vint à l'institution Jauffret à Paris, et suivit les cours du lycée Charlemagne, où il remporta tous les prix. Premier prix des nouveaux en rhétorique, prix d'honneur en philosophie, il entra à l'Ecole normale la même année que Taine, Sarcey, Ordinaire et s'y trouva en même temps que Prévost-Paradol, Weiss, Villetard, Aron, et tant d'autres arrivés à se faire un nom. Pendant la troisième année de leur séjour à l'Ecole normale, les élèves étant appelés à faire un stage de professeur dans un lycée de Paris, About fut désigné pour enseigner la rhétorique à Bonaparte, conjointement avec Sarcey; mais ayant débuté dans son premier cours par une phrase trop élogieuse sur Voltaire, il manqua d'être révoqué ; c'est alors qu'il concourut pour l'Ecole d'Athènes, fut reçut, et passa deux années dans cette ville où tout évoque de si grands souvenirs et où se développèrent ses goûts artistiques.

De retour à Paris avec 700 francs d'économie et 800 francs de dettes, About refusa pourtant la place de professeur de rhétorique à Mâcon, et travailla avec sa plume pendant un an, sans réussir à placer ses écrits, ce qui faisait dire à sa femme de ménage : « Nous n'avons pas besoin d'acheter ici du papier pour les cabinets, monsieur travaille toute la journée rien que pour cela. »

Toutefois, en plaçant à droite et à gauche quelques articles à un centime la ligne et en donnant quelques leçons, il gagna 1,800 francs dans sa première année. Il habitait alors dans la rue Mazarine, à l'hôtel Mazarin, une chambre froide et étroite, sise sur une espèce de petit terre-plein sur lequel on n'arrivait qu'en montant par le toit. C'est là qu'il commença son délicieux roman : *La Grèce contemporaine.*

Depuis une année, il essayait en vain de placer un livre chez Hachette, lorsqu'au moment de la guerre de Crimée, il reçut de lui la commande d'un volume sur la Grèce, à la condition de le livrer avant un mois ; ce traité stipulait en paiement une somme de 800 francs pour 8 feuilles, et l'ouvrage restait la propriété de l'éditeur.

Mais lorsqu'au terme voulu, About livra la *Grèce contemporaine*, Hachette, normalien lui-même, et en mesure d'apprécier l'ouvrage, déchira son traité léonin avant de rien publier, et, par un autre, assura au jeune auteur 1,500 francs pour la première édition, et pareille somme pour chacune des éditions suivantes, lui laissant en outre la propriété du livre. About, touché jusqu'aux larmes de ce procédé si rare, jura de ne jamais publier un ouvrage en dehors de chez Hachette, avant que celui-ci ne l'eut refusé. Ce fut là le seul traité qu'il passa avec son unique éditeur, traité qui ne fut jamais écrit, mais toujours fidèlement observé.

Alors About marche à pas de géant. A partir de 1854, on voit se succéder sans temps d'arrêt, *Tolla*, un bijou; les *Mariages de Paris*, une pépinière de nouvelles charmantes ; *Germaine*, un vrai roman ; le *Roi des Montagnes*, un pur chef-d'œuvre ; *Trente et Quarante*, *Maître Pierre*, le *Cas de M. Guérin*, le *Nez d'un Notaire*, l'*Homme à l'Oreille cassée*, la *Question Romaine*, *Rome contemporaine*, et les *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, qui parurent dans l'*Opinion nationale ;* — *Madelon*, en 1863, un succès dix fois reproduit ; la *Vieille roche*, en 1865, trois volumes d'un style primesautier ; — le *Turco*, paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* et publié en volume en 1866; l'*Infâme*, en 1867 ; les *Mariages de province*, en 1868 ; — le *Fellah*, fait en 1869, à son retour d'Egypte.

A partir de 1870, Edmond About commence à s'adonner particulièrement à la politique. Il fait d'abord, au journal le *Soir*, une campagne en faveur de l'empire libéral. Il s'élève avec force contre le ministère Ollivier et le plébiscite. Puis pendant et après la guerre, il continue à donner dans le même journal une correspondance absolument remarquable et pleine de patriotisme. Enfin le 1er mai 1872, il prend la rédaction en chef du *XIXe Siècle*, qu'il conserve encore aujourd'hui.

C'est comme auteur dramatique, qu'About peut intéresser plus vivement nos lecteurs. Je n'ai garde de l'oublier et je suis à même de leur donner à ce sujet des renseignements tout à fait ignorés, car souvent le silence a été gardé sur la collaboration d'About à de nombreuses pièces. Voici d'ailleurs le répertoire théâtral complet du remarquable écrivain.

C'est avec *Guillery*, représenté en 1856 au Théâtre-Français, qu'Edmond About a mis pour la première fois les pieds sur la scène. L'auteur a lui-même très spirituellement indiqué le sort de son premier ouvrage en inscrivant sur la première page du livre imprimé : « Représenté pour l'*avant dernière fois*, le 1er février 1856. » Ce qui, vous le comprenez, veut dire nécessairement que *Guillery* n'eut qu'une représentation.

Il n'en fut pas de même de *Risette, ou les Millions de la Mansarde*, piécette en un acte qui fut jouée plus de 150 fois au Gymnase et qu'on représente souvent encore à droite et à gauche ; ni du *Capitaine Bitterlin*, dont Lesueur fit une de ses bonnes créations.

Cette fameuse opérette d'Offenbach : le *Savetier et le Financier*, qu'Hector Crémieux signa seul aux Bouffes, appartient de moitié au moins à Edmond About qui indiqua lui-même au musicien le rhythme du chœur (célèbre au passage Choiseul) : « *Il faut qu'un bon savetier, save, save, save...* »

Au Vaudeville : *Un Mariage de Paris*, avec M. de Najac, fut un succès, et *Retiré des affaires* réussit moins bien.

Au Palais Royal : la *Clé sous le paillasson*, vaudeville signé de Grangé seul, est aussi d'Edmond About.

A l'Odéon : *Gaetana* fut une bataille acharnée perdue par l'auteur ; puis vint *Vente au profit des pauvres*, avec M. de Najac, qui fut une réussite.

La *Tante dort*, opéra comique en un acte, musique de Caspers, représenté au Théâtre-Lyrique, et mis sous le nom seul de Crémieux, appartient encore de moitié à About.

Germaine, en collaboration avec Dennery et Crémieux, fut bien accueillie à la Gaîté, en 1858.

Nos Gens réussirent pleinement au Gymnase.

Enfin, *Histoire ancienne* sert souvent encore de lever de rideau à la Comédie-Française.

On le voit donc, le bagage d'About au théâtre est plus considérable qu'on le présume généralement. Mais il ne faudrait pas croire que le spirituel journaliste, l'éminent écrivain, y attache une importance trop grande ; cela a été plutôt pour lui un délassement qu'autre chose, avant qu'il ne se consacrât tout entier à la polémique et à la critique d'art.

Comme critique d'art, en effet, About est constamment resté sur la brèche depuis 1855. Il commença par un volume publié cette même année, sous ce titre : *Voyage à l'Exposition des beaux arts*. C'était le compte rendu des merveilles entassées au Champ de Mars, lors de la première grande Exposition universelle. Puis il fit le *Salon*, sans discontinuer pendant vingt-deux années consécutives, à l'*Opinion nationale*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Temps*, au *Petit Journal* et enfin au *XIXe Siècle*.

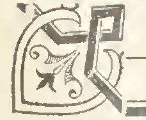
Pour juger de l'importance que les artistes attachent à ses critiques, il suffit de jeter un coup d'œil dans ses appartements. Baudry, Henner et *tutti quanti* s'estiment heureux de reproduire ses traits et ceux de ses charmants enfants, et les murs de ses appartements sont autant de panneaux que se plaisent à décorer les peintres en renom.

Ceci m'amène à laisser un peu l'*écrivain* de côté pour parler de l'*homme*.

Edmond About a vécu en Alsace, de 1858 à 1870, dans sa propriété de Schlittenbach, près Saverne (Bas-Rhin). C'est dans cette terre hospitalière que Francisque Sarcey a écrit ses premiers articles et que ce pauvre Charles Marchal fit son premier tableau. La guerre survenue, on sait le sort provisoirement réservé à ce beau et malheureux pays, About ne voulut ni louer ni vendre sa maison. Le président du Tribunal de Saverne s'étant présenté pour acquérir ce beau domaine, y fut reçu sur le seuil par Mme About, qui affirma que jamais un Allemand ne mettrait le pied dans cette demeure, ajoutant que mieux vaudrait la brûler que la vendre. C'est à M. Berger-Levrault, le grand imprimeur de Nancy, qu'Edmond About a concédé sa propriété à des conditions telles que c'est une simple cession momentanée sans bénéfices à recouvrer.

Je veux consacrer les quelques lignes qui me restent à parler de l'*intérieur* d'Edmond About. Rien n'est plus intéressant et plus touchant que la vie intime, telle qu'elle est comprise dans cette charmante maison de la rue de Douai, n° 6. Des six enfants qui composent la famille du célèbre publiciste, un est absent et fait son éducation en Suisse, où son imagination grandit en présence des merveilles de la nature. Les cinq autres trouvent dans la maison une instruction complète, non-seulement avec des professeurs de toute nature, mais parce qu'ils vivent dans un milieu où chaque objet parle à leur jeune intelligence. Rien n'est curieux comme les salles d'études où les trois fillettes, de neuf à douze ans, prennent leurs leçons. Elles ne renferment pas seulement une bibliothèque, des cartes géographiques, des sphères, des tableaux traitant du système métrique et des poids et mesures, de l'histoire naturelle, du règne minéral, etc., etc., mais encore on y trouve, à côté du piano, des machines à coudre ; car ce n'est pas seulement des femmes instruites, mais des ménagères que l'on veut former, et l'art de savoir faire la cuisine est aussi bien imposé à ces aimables enfants que leur est donnée la faculté de se pénétrer des beautés musicales. L'éducation du corps n'est pas plus négligée. About fait apprendre à ses enfants, garçons et filles, la gymnastique, la natation, l'équitation. Son second fils, un gamin de dix ans, boxe comme un Anglais. La plume éloquente d'About a maintes fois appuyé et encouragé les efforts de mon rédacteur en chef, pour la propagation de la gymnastique en France.

La chambre de *Mademoiselle* Suzanne, enfant qui compte quatre printemps, est particulièrement intéressante ; il y règne un soin extraordinaire. Si les poupées reposent sur le lit, revêtues de leurs plus beaux atours, si les bonshommes en pain d'épice s'alignent sur la commode, si le cheval de bois attend patiemment auprès de la fenêtre qu'on vienne réclamer ses services, l'armoire à glace est là pour satisfaire la coquetterie naissante, et quelques bons livres à images se





chargent de piquer la curiosité de l'enfant de façon à diriger son petit esprit vers des connaissances utiles. Il n'est pas jusqu'à *Monsieur* Michel, un futur grand homme de deux ans, qui tout en se permettant *d'ébaucher l'amant d'Amanda*, pour se conformer aux exigences de la mode, ne se montre pas moins très-appliqué à apprendre la langue anglaise dont la connaissance lui procure, avec des caresses, des chatteries auxquelles il a bien le droit de ne pas se montrer insensible.

Il faut voir About au milieu de sa petite famille pour savoir ce que c'est qu'un heureux père, et d'autre part l'on ne connaît point complétement sa physionomie si l'on ne s'est pas pénétré des attentions non-seulement paternelles, mais patriotiques, qu'il apporte à l'éducation des siens, et cela conjointement avec une épouse des plus distinguées. C'est pourquoi j'ai tenu à dévoiler ce coin de son existence, car à le voir si militant dans la vie politique, on pourrait supposer qu'il est de ceux pour qui la vie publique est tout, tandis qu'au contraire ce n'est pour lui qu'un moyen de grandir sa famille et de préparer, pour l'avenir, des descendants qui soient en mesure de porter dignement un nom qu'il a rendu célèbre.

FELIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

CECILE RITTER

(De l'Opéra-National-Lyrique)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Reprise de *Sylvia*, et rentrée de Mlle Sangalli. — Débuts de Mme Andrée Barbot.

Une indisposition de Mlle Sangalli arrêta l'année dernière, en plein succès, les représentations de *Sylvia*. Cette circonstance malheureuse avait consterné les abonnés de l'Opéra, qui sont privés du plaisir de voir des ballets depuis que les décors ont disparu dans l'incendie de la salle de la rue Le Peletier.

Avec *Coppelia*, un petit chef-d'œuvre, *Sylvia*, qui est également de M. Delibes, forme, en effet, tout le répertoire chorégraphique de la nouvelle salle. Le scénario est intéressant et la musique révèle une distinction des plus rares.

Les rhythmes y sont variés, originaux; l'orchestre fourmille d'effets ingénieux, personnels, d'un goût exquis. Quelques longueurs avaient été remarquées à la première représentation, elles ont aujourd'hui disparu et le ballet de *Sylvia* est assuré désormais de conserver longtemps sa place au répertoire.

La partition de M. Delibes nous ramène avec elle la Sangalli, un talent un peu *mâle*, mais d'une hardiesse superbe et d'une irrésistible puissance.

Quelle fougue! quels effets imprévus! Si ce n'est plus là cette danse française, élégante, délicate, admirablement réglée, d'une correction irréprochable, telle que la cultivent à un degré si éminent Mlle Beaugrand ou Mlle Fonta, c'est un entraînement plein de surprises et de séduction.

Le même soir, Mlle Krauss prenait possession du rôle d'Agathe dans le *Freyschutz*, elle y est réellement admirable.

Un début très important s'est effectué samedi dans le *Prophète*. Mlle Andrée Barbot, première chanteuse du théâtre de Rouen, a joué et chanté le rôle de Fidès, de façon à satisfaire les plus exigeants. Voix de contralto superbe, tempérament dramatique plein de fougue, cette jeune cantatrice a sa place toute marquée sur notre grande scène lyrique.

Déjà en mars 1872, Mlle Barbot avait fait une tentative à l'Opéra de Paris, dans le rôle de Léonore du *Trouvère*. Elle y fut si bien accueillie, que M. Halanzier lui fit signer un engagement de trois ans; mais son père la força à résilier, préférant exercer son talent en province avant de lui faire prendre pied à Paris. Mlle Barbot partit alors pour La Haye, de là passa à Anvers, puis vint à Rouen où ses succès furent constants. Nous espérons qu'elle considèrera son apprentissage comme terminé et qu'elle ne nous quittera plus, car l'Académie nationale de musique n'est pas riche en contralto.

Disons, à ce sujet, que Mlle Richard, que nous avons remarquée aux derniers concours du Conservatoire où elle a obtenu le second prix d'opéra, est engagée et doit débuter prochainement dans la reprise de la *Reine de Chypre*.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Premières représentations : *Raffaelo le Chanteur, La Promise d'un autre, Après Fontenoy.*

Le Théâtre-Lyrique ferme ses portes jeudi prochain; cela ne l'a pas empêché de nous donner lundi trois premières représentations. Que deviendront ces bluettes? Reparaîtront-elles à la réouverture; nous en doutons.

Après Fontenoy aurait cependant quelque droit au succès et pourrait être un agréable lever de rideau pendant quelques soirées. C'est l'histoire de deux serviteurs qui, après la prise du château de leurs maîtres, empruntent les habits du baron et de la baronne afin d'en imposer aux vainqueurs. La saynète est écrite avec soin par M. Galop d'Onquaire, et la musique de M. Wekerlin abonde en détails piquants et gracieux.

Les deux autres ouvrages, surtout: la *Promise d'un autre*, sont bien incolores et auront vécu ce que vivent les roses, — l'espace d'un matin. — Nous enregistrons donc simplement les noms de leurs auteurs : MM. Bordogni et de Courcelles.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de la *Boîte à Bibi*, folie-vaudeville en 3 actes, de MM. A. Duru et Saint-Agnan-Choler.

La *Boîte à Bibi* n'est autre qu'une armoire dans laquelle le séduisant Arthur se cache lorsque survient à l'improviste le trop vieux mari de la très-jeune baronne de Groslay.

Cette particularité est, un jour, connue de Mlle Verandah, chanteuse d'un Alcazar quelconque, amoureuse folle du susdit Arthur, et cette fille jalouse la révèle au vieux baron, espérant qu'ainsi elle et lui trouveront à la fois leur vengeance. Mais les choses ne se passent pas de la sorte; c'est le futur beau-père d'Arthur qui se met à la recherche du gandin, afin de lui planter au plus vite sa fille entre les bras, pour être en position de mener la vie de garçon, et qui finit par le trouver dans la *Boîte à bibi*.

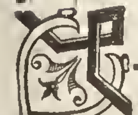
Alors commence une série interminable de quiproquos qui ne se peuvent raconter. Disons seulement que la pièce est amusante, bien que la charge en soit un peu outrée; la façon dont elle est enlevée par Brasseur, Lhéritier et Gil-Pérez, a puissamment contribué au succès, que n'ont pas compromis la beauté et la mutinerie, de Mlles Magnier, Raymonde et Faivre.

FANTAISIE

MADEMOISELLE BLOND-D'ÉPI

Je ne me trompe pas... C'est bien vous, Blond-d'Epi, ma mignonne? De retour à Paris de ce matin seulement après un assez long voyage, quel heureux hasard me met sur votre route? Voulez-vous mon bras? Non! Vous craignez que je ne vous compromette! Oh! d'auteur à comédienne, un bras offert, un bras accepté, cela ne tire pas à conséquence; pourtant. Enfin, vous tenez à demeurer dans toute la majesté de votre jupe à plis gracieux, soit! Et où allez-vous ainsi, Blond-d'Epi, par ce doux soleil de printemps?... à pied... dans une toilette des plus modestes...— une toilette de petite femme honnête qui se rend chez sa couturière! Oh! quel regard vous me lancez! « Pourquoi ne ressemblerais-je pas à une femme honnête? » me dites vous. Ne vous fâchez pas, Blond-d'Epi! ma comparaison n'avait rien de méchant en soi, je vous le jure. Je suis tout prêt, au contraire, à écrire... et à signer... — de mon sang si vous l'exigez...— que toute personne qui ne vous connaîtra pas, vous prendra toujours, au premier abord, pour une simple bourgeoise de la simple rue Saint-Denis. Hein! voilà encore que vous me faites la moue! Ma louange vous semble plus railleuse que ne vous le semblait mon impertinence! Franchement, Blond-d'Epi, je ne sais sur quel régisseur vous avez marché hier, mais vous êtes mal disposée ce matin.

Faisons notre paix bien vite, je vous en supplie! Tenez, nous voici justement à cet instant en face de notre ancien théâtre... Au parfum de quelques souvenirs couleur de rose, dissipons ce brouil-



lard de mauvaise humeur étendu entre nous. Vous souvient-il, Blond-d'Epi, des aimables années que vous avez passées là? Vous souvient-il, d'abord, de vos débuts sur cette scène, où vous arriviez... en dérogeant sans doute; — vos premiers pas dans l'art dramatique avaient eu lieu sur un terrain supérieur, — mais où vous attendait, en revanche, un accueil auquel le public de *là-bas*, — public collet-monté s'il en fut, — ne vous avait pas encore habituée. Ah! sur cette seconde scène on vous trouva de suite gentille et intelligente... et l'on s'empressa de vous le dire! En quelques mois, vous eûtes un nom, une position, presque un avenir!... Vous étiez de toutes les pièces à succès!... Et puis, moralement parlant, on vous mijotait tant dans cette maison, dont le maître et la maîtresse, — la crème des honnêtes gens, on ne peut le nier, — ont toujours été les admirateurs et les protecteurs-nés de toute jeune-première vertueuse!... — Vous étiez vertueuse alors, ô Blond-d'Epi, —du moins vous en aviez l'air si vous n'en aviez pas la complainte, — et monsieur et madame... Chose avaient sans cesse sur les lèvres l'éloge de vos yeux baissés, de votre front candide, de votre langage innocent... Un peu plus, et monsieur et madame... Chose vous auraient offert leur fils en mariage, — s'ils avaient eu un fils, — ou tout au moins la couronne de rosière... — si leur théâtre — comme Nanterre, la patrie bénie des gâteaux et des vierges, — eût eu le droit de cultiver ce genre de couronnes.

Vous souriez, Blond-d'Epi! Friponne! c'est que vous vous rappelez que vous vous moquiez tout bas de la bonhomie de monsieur et madame Chose, bien longtemps avant que n'eût sonné l'heure où ils devaient y voir clair... trop clair sur votre compte! Oui, oui, c'est juste! Comédienne à la ville comme au théâtre, vous trompiez tout le monde... excepté, cependant, ceux qui savaient, par expérience déjà, à quoi s'en tenir sur votre vertu. Oh! ne froncez pas le sourcil, Blond-d'Epi, je me hâte de reconnaître avant tout qu'en dépit de votre brûlant désir, à cette époque, de jeter votre bonnet par-dessus les moulins, vous n'aviez garde, néanmoins, de vous décoiffer encore tout à fait. C'était à des aspirants à votre main... c'était à des futurs, rien qu'à des futurs que vous accordiez... des espérances... rien que des espérances! un peu enjolivées, sans doute; mais un beau cadre a-t-il jamais nui à une belle gravure!

Tout à coup! Est-il bien possible, justes dieux! Pardonnez-moi cette exclamation poétique, ô Blond-d'Épi; mais c'est plus fort que moi, elle s'échappe comme une bombe de ma bouche, chaque fois que je me remémore ce jour ou plutôt ce soir où j'acquis la certitude que ce n'était point par-dessus des moulins, mais au delà des montagnes que vous vous étiez décidée à jeter votre bonnet. J'étais au théâtre, — un théâtre de boulevard, — à une première représentation quelconque. — Tout à coup!... est-il bien possible! justes dieux! dans une avant-scène, au milieu d'une foule de *comtesses* et de *baronnes* — dont les armoiries de famille consistent, le plus souvent, en *un cordon de sonnette flanqué d'une alène sur champ de vieilles bottes*, — que viens-je d'apercevoir couverte de fleurs et de diamants!.. qui viens-je d'entendre, parlant et riant, et croquant des bonbons tout haut, — malgré les *chut!* réitérés de l'orchestre...

Vous rougissez Blond-d'Épi. Ah! c'était alors que vous auriez dû rougir! Vous! vous compromettre de la sorte en pareille société! Fi! la vilaine petite! Mais qui donc vous avait dit que lorsqu'une jolie fille voulait mordre enfin à la pomme, il était nécessaire qu'elle s'entourât de drôlesses qui ne peuvent plus *mâchillonner* que dans des trognons? Qui donc encore vous avait conseillé de cueillir la première pomme — ou à peu près! que vous avez croquée... *officiellement!* Quoi! vous n'aviez qu'à vous baisser pour en prendre, Blond-d'Épi, ma mie, et vous... vous une artiste, vous choisissiez, comme frontispice à l'édition complète de vos amours, une atroce vignette, gravée à l'eau grasse, représentant *une tourterelle sautée à la casserole!*

Cette casserole vous a donné un mobilier en palissandre et un coupé, je le sais, Blond-d'Epi. Il y a des casseroles généreuses, prodigues même, c'est connu! Mais quoi qu'il en fût de l'étamage plus ou moins brillant de ce récipient culinaire, ô petit ange qui vouliez tomber, ne valait-il pas mieux reculer votre chute que de la faire au milieu d'un assemblage hétéroclite de cachemires... et de gibelottes... de diamants... et de petits oignons! Pouah! Blond-d'Epi, vous garderez longtemps une odeur de graillon, ma chère!

Vous rougissez encore. C'est avouer que vous reconnaissez vos torts. A tout péché miséricorde. Ne parlons donc plus du passé et occupons-nous du présent. Où en êtes-vous, voyons, maintenant, au théâtre et à la ville? Travaillez-vous beaucoup? Savez-vous mieux aimer? Allez-vous nous donner quelque création hors ligne? Rêvez-vous un peu plus et comptez-vous moins? Songez-y, Blond-d'Epi, vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler positivement une jolie femme! Vous n'êtes pas ce qu'on peut appeler absolument une comédienne! Vous avez de la gaieté, de l'entrain... mais peu d'esprit, comme jeu. Comme charmes, votre principal avantage c'est votre jeunesse. Si vous désirez parvenir, il vous faut donc étudier beaucoup encore. Si vous voulez être heureuse, il vous faut chercher et mériter le bonheur!

Mais qu'est-ce? vous me dites adieu précipitamment... Ah! ah! je comprends... Ce monsieur qui se dirige vers vous, c'est... Hein! mais je le connais, ce monsieur, au fait, c'est...

— C'est mon mari!

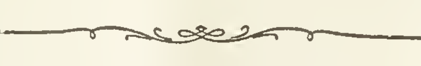
— Votre mari! qu'entends-je! Comment Blond-d'Epi! — Quittez donc Paris six mois pour être frappé, au retour, d'aussi déplorables surprises! ..— Comment, ma pauvre Blond-d'Epi, vous ne plaisantez pas? vous avez remplacé le bonnet de coton de la folie... qui raisonne... par l'éteignoir de la raison... qui divague! Vous êtes mariée, vous!... et à qui!...

— Monsieur, j'ai fait ce qui m'a convenu... D'ailleurs j'avais mes raisons pour me marier.— La mère Gigogne a bien les siennes!... Et puis... et puis, vous m'ennuyez, au bout du compte, avec vos leçons, vos conseils, vos critiques! Je ne vous demandais pas tout cela, moi! Adieu, monsieur. La première fois que vous me rencontrerez, vous m'obligerez en ne m'adressant point la parole.— Votre servante!

Et Blond-d'Epi s'éloigne. Elle court à son mari... qui court à elle.

Je leur donne six mois pour courir... en sens contraire.

SP.

SALON DE 1877

V

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

LE PORTRAIT. — LE GENRE

—

MM. Louis Deschamps. — Coroenne. — Wencker. — Yvon. — Ulmann. — Badin. — Eugène Thirion. — Delobbe — Vetter. — Trouillebert. — De Serres. — Hippolyte Dubois. — Tony Robert Fleury. — Parrot. — Perrignon. — De Pommayrac. — Piot-Normant. — Lematte. — Jacquet. — Mlle Abbema — Cabanel. — Benjamin Constant. — Paul Dubois. — Vibert. — Worms. — Mlle Tompkins. — De Curzon. — Charnay.

Depuis notre dernier numéro, le palais des Champs-Élysées s'est enrichi d'un parterre de fleurs qui vous attire malgré vous. La nature vient ravir un moment l'attention des promeneurs jusque-là tout entière consacrée à l'Art. Il est impossible de ne pas donner un coup d'œil ravi aux merveilles de nos horticulteurs.

Ici, ce sont les Azalées, les Renoncules, les Anémones, les Tulipes, aux couleurs éclatantes; les Pelargoniums grandiflores avec leurs tons tantôt roses et d'une tendresse chatoyante, tantôt blancs et légèrement tachetés de lilas; les Rhododendrons dont les têtes se dressent comme autant de panaches, les Pensées mises en boîtes et semblables à des papillons aux ailes diaprées; l'Authurium, dont la fleur imite une langue de feu; les Calcéolaires hybrides en forme de croissants et qui semblent faits en ruban de velours moucheté... et la Rose dans toutes ses variétés, depuis la *Jean Liabaud* presque noire, jusqu'au *Thé Sombreuil* d'une pâleur adorable; la *Reine*, la *France*, étalent leur rose tendre à côté du velouté rouge du *Souvenir du comte de Cavour*, du *Jacqueminot* foncé et du *Margottin*. La *Gloire de Dijon*, d'un jaune si pur, lutte en grandeur avec les *Paul Néron*, grosses comme des choux, et les *Lyonnais*; dont les feuilles se serrent et qui conservent toujours la forme d'un immense bouton.

Là, ce sont les plantes de serre et d'appartements: tous les Cactées imaginables avec leurs pointes aiguës; les Fougères dentelées; le Philodendron à larges feuilles; le Croton qui se teinte de jaune; les Chamœrops élégants aux têtes de palmiers; le Sabal, dont la feuille forme l'éventail; le Phornium, avec ses grandes lames coupantes; les Aloës dentelés; les gigantesques Latanias, etc., etc.

C'est tout un émerveillement auquel je m'arrache pour reprendre notre tournée à travers les portraits.

Quand j'aurai constaté le naturel de la pose et la souplesse du pinceau dans le portrait du *général Chareton*, par M. Louis Deschamps, et une charmante petite peinture, M. *V. L.*, par M. Coroënne j'aurai terminé avec les portraits d'hommes que j'ai remarqués.

Mlle Marthe G., par M. Wencker, est un des bons morceaux du Salon comme finesse de rendu, naturel et simplicité.

Mme D. par M. Yvon, offre des teintes *ciment* qui enlèvent la vie; la main ne paraît pas appartenir à la personne représentée.

Voici deux jolis bébés: *Mlle Marcelle*, par M. Ulmann, bien d'aplomb sur ses petites jambes, bien pomponnée, aimable peinture frisant un peu la mignardise, mais pour l'image d'un enfant, cela est très-rationnel; et *Mlle Lilie*, par M. Badin, expressive, solidement charpentée, bien *bébé* des pieds à la tête.

Les portraits par MM. Eugène Thirion, Delobbe, Vetter, Trouillebert, de Serres, Hippolyte Dubois, se recommandent par de réelles qualités.

M. Tony Robert-Fleury a largement traité le portrait de *Mme R. F.*, cette peinture sévère a également beaucoup d'attraits. J'aime bien aussi la petite toile représentant *M. G. P.*, très-soignée de rendu, bien éclairée, excellente d'expression.

Le portrait nº 1648, par M. Parrot, serait parfait, si les bras n'avaient pas une coloration trop différente de celle de la tête. L'autre portrait par le même artiste est tout à fait réussi. Ceux par MM. Pérignon et de Pommayrac conservent toujours la distinction de leurs lignes et l'élégance de leurs poses.

Mme H. C., par M. Piot-Normant, est d'une fine coloration. *Mme la comtesse de B.*, par M. Lematte, très-fouillée et renfermant de jolis détails, pêche par le coloris des chairs. M. Jacquet a modelé jusqu'à l'excès son joli portrait de *Mme M.*

Prenez garde, Mlle Abbema, vous tombez dans la charge; votre *Mme D.*, avec ses yeux de verre, ses lèvres en cire, et sa gorge qui fait l'effet d'un petit cœur à la crême, est une de ces hardiesses dont vous pourrez bien vous repentir.

Le chef-d'œuvre du Salon, en ce genre, car il y a un pur chef-d'œuvre, est l'adorable petite fillette que nous donne M. Paul Dubois. On ne va pas plus loin comme naturel, expression, clarté et solidité de la peinture. Tout est exquis dans cette petite tête intelligente. Depuis la chevelure qui tombe abondante et soyeuse, jusqu'à cette oreille fine et sanguine qui respire la vie. C'est là un vrai bijou pour un musée.

Choisissons maintenant parmi les tableaux de genre ceux qui nous ont semblé se recommander par des côtés vraiment artistiques. En entrant dans le premier salon, nous y trouvons MM. Vibert et Worms, deux maîtres, tous les deux très heureux, cette année, dans le choix et l'exécution de leurs petites toiles. Où M. Vibert a-t-il dépensé le plus de verve et d'esprit, est-ce dans le *Nouveau Commis* ou dans la *Sérénade ?* Je vous laisse à choisir, car pour moi, je suis bien embarrassé et mon œil étant également satisfait en regardant l'une ou l'autre de ses aimables compositions. De même pour M. Worms, dont la *Fleur préférée* et la *Fontaine du Taureau, à Grenade* se disputent le prix comme élégance des mouvements et harmonie des couleurs.

Au-dessus de la *Sérénade* de M. Vibert se dresse une gracieuse Italienne : *Rosa*, la fileuse, par Mlle Tompkins. Cela est bien ordonnancé, très juste comme lignes, harmonieux de tons et d'une brosse solide qui fait songer à M. Bonnat. Contrairement à Mlle Abbema, Mlle Tompkins soigne le détail, elle pense avec raison que des pieds et des mains ont une importance dans la nature, et que l'impression ne suffit pas pour animer une toile.

Elle est poétique et touchante la *Graziella*, de M. de Curzon, on retrouve dans cette belle figure l'élégance ordinaire du pinceau de cet excellent artiste.

M. Charnay, dont le pinceau solide et chatoyant rappelle celui de M. Firmin Girard, nous conduit dans un parc au temps des *Derniers beaux jours*. Rien n'est plus coquet que ces charmants petits personnages qui glissent à travers les arbres, francs d'allures, vifs, spirituels, aimables. Voilà une jolie petite composition grassement peinte et d'une harmonie générale excellente.

(*A suivre.*) FÉLIX JAHYER

Peines Perdues

A L. D...

Lorsque j'ouvre, ôtant les verroux,
La prison des Rimes vermeilles,
Et que mes vers volent à vous,
Ainsi qu'aux roses les abeilles,

Souvent vous vous tournez vers moi
Et vous souriez, sans mot dire.
O Sphinx! je connais le pourquoi
De ce mystérieux sourire.

C'est qu'hélas ! vainement je veux
Tresser des couronnes moi-même
Pour votre front, — car vos cheveux
Font un plus hautain diadème ;

Que j'ose en vain aux astres d'or
Ravir leurs clartés éternelles,
— Puisqu'un feu, plus divin encor,
Luit dans vos tranquilles prunelles ;

Et qu'en vain j'invoque la fleur
Odorante, la rare perle,
Le flot joyeux ou querelleur
Qui sur le rivage déferle;

— Puisque à vous bien louer toujours
Impuissant, des couleurs, des gammes,
Des parfums, des sons, des contours
Je fais d'indignes amalgames!

Aussi, tout en ne voulant pas
Refuser ces piètres hommages,
Comme vous constatez tout bas
La faiblesse de leurs images,

Vous souriez, fière de voir
Que, s'il faut vanter votre grâce,
La métaphore est sans pouvoir,
Et l'hyperbole s'embarrasse ;

Que l'essor le moins limité
Jusqu'à vous jamais ne s'élève,
Et que votre réalité
Est victorieuse du Rêve.

LOUIS DE GRAMONT

Les Filles Romanesques

Lettre de Jane à madame Aline Bernard.

(*Suite.*)

Quant à M. de Meslay, depuis qu'il est mort je m'efforce de ne plus penser à lui et j'y réussis assez bien. Qu'il dorme en paix! mais j'aime mieux l'oublier que de haïr jusqu'au souvenir de celui qui m'a, sans le savoir peut-être, mais bien réellement, ravalée à mes propres yeux en me forçant de mentir aux autres comme à lui. Je t'ai souvent écrit qu'il était bon pour moi, et cela était rigoureusement vrai. Il n'a jamais eu qu'un tort à mon égard, mais un tort que toutes les vertus du monde n'auraient jamais rendu excusable : celui de m'avoir, pendant quatre ans, imposé un amour qu'il m'était impossible de partager. Les fanatiques de morale toute faite me diront que je l'avais librement accepté. Non ! mille fois non ! Et la preuve, c'est qu'il ne m'avait jamais parlé de cet amour, pensant bien que, malgré mon ignorance, l'instinct seul m'eût fait le refuser. Mais ce n'est pas ainsi d'ailleurs qu'on procède en pareille circonstance. On fait circonvenir la pauvre enfant sur laquelle on a daigné fixer les yeux par tous ceux qu'elle aime, qu'elle respecte, et en qui elle a confiance ; on prend soi-même avec elle des airs paternels et inoffensifs ; on l'appelle volontiers son enfant chérie, l'ange consolateur de ses dernières années ; on effleure à peine d'un baiser ce chaste front dont le sourire est tout ce que l'on ambitionne... Elle, par faiblesse, par pitié, par respect, cède à cette voix qui, sans troubler le cœur, caresse les généreuses aspirations de l'âme elle croit se dévouer à un père ; et c'est trop tard, avec honte, avec désespoir, avec stupeur, qu'elle s'aperçoit qu'elle s'est donnée à un homme dont un contrat assure les droits !...

O misère, humiliation, servitude ! *Subir* non-seulement *sans amour*, mais avec répugnance, *la loi du mariage !* Ne pouvoir repousser des caresses qui répugnent et se reprocher de ne savoir pas assez mentir pour les rendre! Appartenir tout entière à quelqu'un qui, vous ayant achetée corps et âme, peut, quand il lui plaît, vous demander compte de l'un comme de l'autre ! L'esclave, au moins, si rude que soit sa chaîne, reste en pleine possession de son âme ; il peut maudire son maître tout bas, ou même tout haut, à ses risques et périls. Mais la femme mal appareillée, même sans son consentement raisonné, le seul qui soit valable, doit aimer quand même, ou du moins feindre d'aimer, tant qu'il n'a pas de torts matériels envers elle, l'homme auquel on l'a liée ; et il lui est interdit de songer une seconde à celui que son cœur eût peut-être choisi, si l'on avait laissé à son cœur le temps de naître et de s'interroger. Oh ! pourquoi ne m'a-t-il pas maltraitée, cet homme dont la bonté et l'amour ont fait pendant quatre ans mon supplice ? J'aurais pu le haïr, au moins, et le mépriser ouvertement, et le quitter peut-être, au lieu de me torturer le cœur de scrupules à propos d'une répugnance que je ne pouvais vaincre, et de me surprendre quelquefois avec horreur à me dire que sa mort serait l'affranchissement de tout mon être qui ne savait ni se donner, ni se révolter !

Pourtant, Dieu sait, et toi aussi, qui as, de loin, mais jour par jour, assisté à ma vie ; Dieu sait que, durant cet incessant martyre, pas un cri ne m'est échappé qui trahît ma secrète souffrance. Mais ce que je cachais à tous par dignité, c'était par orgueil que je tenais à ne pas te le laisser deviner. Quelque sûre que je fusse de te trouver toujours sympathique à ma destinée, je ne voulais pas mettre mes opulentes misères en face de tes humbles félicités. Si je romps aujourd'hui le silence sur ce sujet, si je te montre enfin à nu ce cœur que tu n'as, depuis longtemps, connu que sous un masque, c'est que j'ai besoin de me réhabiliter à mes yeux, aux tiens, et surtout à ceux d'un autre. Crois-tu, Aline, que, telle que je suis pour tous, c'est-à-dire une femme qui, sans l'excuse de la misère ou de l'enthousiasme, a fait un mariage riche mais sans amour ; crois-tu que je sois digne encore d'inspirer à Olivier... Ah ! son nom à la fin m'échappe, ce nom que mes lèvres se sont si longtemps interdit de prononcer. Au silence obstiné que j'ai gardé sur lui pendant ces dernières années, tu as dû penser que je l'avais complétement oublié, ce bon, ce gai, ce charmant compagnon de jeunesse, pour lequel ma préférence exclusive allait sans doute changer de nature, lorsque l'on crut utile, à la conspiration



matrimoniale qui s'ourdissait déjà et de longue main autour de mon ignorance, de détruire une affection qui pouvait d'un mot, d'un geste, d'un regard, se transformer en amour. Selon ma mère, Olivier était un jeune homme perdu, uniquement parce qu'il avait renoncé à se faire avoué pour devenir peintre. A vrai dire, je ne comprenais pas du tout pourquoi un artiste, si surtout il avait du talent, devait nécessairement déshonorer sa famille. Mais on me répondait par un argument irrésistible, en décidant qu'il n'aurait jamais de talent, et, lorsque j'insistais, on me réduisait au silence en me disant que j'étais trop jeune pour comprendre certaines choses. Si bien que, n'y entendant réellement rien, je finis par me figurer que ces choses mystérieuses pourraient bien être d'assez vilains mystères, et que, sans cesser d'aimer le souvenir d'Olivier, je m'habituai à le considérer comme absolument perdu pour moi, ainsi qu'il paraissait l'être pour tout le monde.

Mais si depuis mon mariage je ne t'ai jamais parlé de lui, c'est que du jour où *j'appartins* malgré moi à un autre, je m'aperçus que c'était à lui seul que j'aurais voulu me *donner*. L'odieuse et lamentable parodie de l'amour dans laquelle on m'imposait un rôle m'avait révélé, trop tard, hélas ! le jeune, le chaste, le vrai, le saint amour, celui dont on n'avait pas assez bien étouffé en moi le germe pour qu'il n'envahît pas mon cœur tout entier à la première douleur qui l'y réveillerait. Ah ! avec quel désespoir je vis m'apparaître cette vision radieuse qui m'eût quelques jours avant retenue au bord de l'abîme ! Mais avec quelle ivresse je me réfugiai par la pensée dans ce paradis perdu du passé où il m'était si doux d'oublier, quelques heures, les amertumes de l'enfer présent ! Plus était désormais impossible la réalisation de ce rêve, plus je m'y plongeais avec joie et avec confiance. Si j'avais été exposée à rencontrer Olivier, j'aurais eu peur de lui et plus encore de moi-même. Mais il était alors en Italie, où un grand prix de peinture lui avait permis d'aller poursuivre ses études. Comme je l'y suivais du cœur, jour par jour, pas à pas ! comme je m'associais à ses espérances ! comme je prenais ma part de ses découragements passagers ! comme, sans qu'il en ait rien su, j'étais constamment présente à sa vie, et comme je le ramenais d'autres fois se cacher avec moi dans nos familières retraites de Garlan, pour y revivre, mais embellies désormais des radieuses lueurs de l'amour, nos heureuses années de fraternelle amitié ! Tu l'as connu, Aline, et tu en relis encore chaque jour quelque page, ce magnifique poème de la tendresse partagée. Moi, je n'ai pu qu'en deviner les splendeurs ; mais les angoisses de la réalité d'où je jetais à peine un regard furtif sur l'idéal qui aurait pu être, m'en faisaient plus qu'à toi peut-être comprendre les inabordables félicités. Tendresse partagée ? ai-je dit. M'aimait-il, lui ? Eh ! qu'importe ! je savais, je sentais qu'il m'avait aimée, à son insu peut-être, comme moi-même, et à qui l'avenir était à jamais fermé, le passé suffisait.

Lorsque la mort de M. de Meslay m'eut rendu une liberté que je croyais perdue pour toujours, ce doute sur les sentiments d'Olivier à mon égard me fut moins facile à supporter. L'espérance avait, en revenant, ramené la crainte, et je ne me résignais plus autant à une absence qui prolongeait une incertitude dont j'avais pourtant peur de sortir. Je savais Olivier de retour en France, et je lui en voulais de ne pas avoir l'idée de revenir là où il devait, me semblait-il, se savoir si impatiemment attendu. Mais en voyant s'écouler les jours, les mois et les années, j'avais fini par me convaincre que s'il m'avait jamais aimée, il avait dû être justement désillusionné par mon mariage, et ne plus tenir beaucoup à un cœur qui n'avait pas su deviner le sien. En se prolongeant, le doute incline plus au désespoir qu'à l'espérance. Aussi, sans renier mon amour, je m'étais, je crois, interdit d'attendre pour lui toute chance favorable, lorsque hier, en arrivant ici, la première personne que j'ai rencontrée, ç'a été précisément celui-là auquel j'avais, non sans amertume, mais presque complétement renoncé.

Il est des joies si aiguës, qu'elles produisent d'abord le même effet que la plus vive douleur. Je sentis donc les jambes et le cœur me manquer à la fois, quand, à peine descendue de voiture, à la grille, je reconnus, sous le costume de travail qui l'eût rendu méconnaissable à toute autre, Olivier qui venait au devant de moi à travers le parterre. Je me serais certainement évanouie si ses bras qui m'entouraient ne m'eussent soutenue et ranimée. Je ne sais s'il s'aperçut de mon trouble, ni s'il en soupçonna la cause ; je ne me rappelle ni ce qu'il me dit d'abord, ni ce que je lui répondis ; je ne comprenais qu'une seule chose, c'est qu'il était enfin revenu, et que la vie, si longtemps interrompue en moi, me gonflait de nouveau le cœur, sous son étreinte à lui, et sous son baiser. Quand je repris un peu d'empire sur moi-même, je sentis ma main dans la sienne, et il me disait :

— Afin que je vous pardonne tout à fait d'être partie la veille de mon arrivée, laissez ma vanité se figurer, ma chère Jane, que je suis pour quelque chose dans votre retour inattendu.

Pourquoi n'eus-je pas le courage de lui dire la vérité, c'est-à-dire que j'ignorais sa présence à Garlan ? Pourquoi me sentis-je heureuse de ce qu'il ne me tutoyait plus, ainsi qu'il le faisait encore quand nous nous vîmes pour la dernière fois, six mois avant mon mariage ? Pourquoi voulus-je me persuader que si sa main me semblait froide quand la mienne tremblait, c'est que la violence de mon émotion ne me permettait pas de discerner si elle était ou non partagée ? Pourquoi, enfin, l'anxieuse attention que je portais à l'accent de ses paroles m'empêchait-elle d'en saisir le sens ? Ah ! demande-moi pourquoi j'étais ivre de bonheur et aussi d'angoisse, quoique mon pauvre cœur, qui se faisait de tout de graves symptômes, transformât cependant tout et rien en espérances !... En arrivant à la porte du salon, il s'arrêta et me dit en souriant :

JANE.

(*A suivre*)

JULES KERGOMARD.

PETITES NOUVELLES

— Ce soir, fermeture de six de nos principaux théâtres ; ce sont :

Le Théâtre-Lyrique,
L'Odéon,
Le Vaudeville,
Le Théâtre-Historique,
Les Bouffes,
Et la Renaissance.

L'Opéra-Comique et les Variétés attendront jusqu'au 15.

— Voici la liste complète des récompenses décernées par le jury aux exposants du Salon :

Médaille d'honneur. — MM. Laurens, peinture; Chapu (Antoine), sculpture.

Prix du Salon. — M. Peinte, sculpture.

SECTION DE PEINTURE

1res *médailles.* — MM. Lucien Mélingue, Alfr. Roll, E.-L. Dupain.

2es *médailles.* — MM. A.-N. Morot, J. Meynier, Al. Rapin, D.-P. Bergeret, Ed. Toudouze et Jos. Wencker.

3es *médailles.* — MM. Guil, Dubufe, L.-P. Robert, Chartran, Beauverie, Fréd. Bridgman, J.-B. Nemroz, Urbain, Bourgeois, Jules Badin, Lepic, Alfred Guillou, Louis Deschamps, Perret.

Mentions honorables. — MM. Paul Bréham, J.-L. Pallière, Courtois, Jules Ferry, Lemarié des Landelles, Vernier, Mlle Lemaire, J. Bérand, Villa, Auguin, Lix, Chabry, Gaston Mélingue, Hublin, Castelnau.

SECTION DE SCULPTURE

2 médailles de 1re classe, 4 médailles de 2e, 8 médailles de 3e, 18 mentions honorables

1res *médailles.* — MM. Just Becquet, Louis-Adolphe Eude.

2es *médailles.* — MM. Max Bourgeois, J.-A. Injalbert, L. E. Cougny, Jules Desbois.

3es *médailles.* — MM. H. Peinte, J.-A. Corbel, J.-A. Idrac, H. Ding, Hip. Moreau, J.-L. Mabile Hector Lemaire, J.-B. Dupuis (graveur en médailles).

Mentions honorables. — MM. L. Decorchemont, Fr. Roger, Ch. Beylard, Félix Martin, M. Lefèvre, Ed. Lormier, P.-B. Prouha, P. Morlon, L.-C. Janson, Borjeson, Guglielmo, Deneehau, Genito, Léonard, P. Mangin, Chéreau-Geefs et Garnier.

SECTION DE GRAVURE

1 médaille de 1re classe, 2 de 2e classe, 4 de 3e classe ; 5 mentions honorables.

1re *médaille.* — M. Redlich (eau-forte).

2es *médailles.* — MM. Laguillermie (eau-forte) ; Levasseur (gravure au burin).

3es *médailles.* — MM. Achille Jacquet (gravure au burin) ; Boilvin (eau-forte) ; Thiriat (gravure au burin ; Alphonse Lamotte (gravure sur bois).

Mentions honorables. — Mlle Pauline Laurens, MM. P. Teyssonnières, Artistide Le Couteux, tous trois graveurs ; MM. J.-L. Langeval (gravure sur bois) et J. M. Flamet (graveur).

SECTION D'ARCHITECTURE

1 médaille de 1re classe, 3 médailles de 2e classe, 3 médailles de 3e classe, 3 mentions honorables.

1re *médaille.* — M. Alphonse-P. Simil.

2es *médailles.* — MM. P.-L. Bénonville, Albert Ballu et Emile Ulmann.

3es *médailles.* — MM. P.-E. Gout, Al.-C. Reboul, E.-E. Wotling.

Mentions honorables. — MM. V.-F. Hugelin, Ad. Mangeant et P.-H. Mayeux.

— Les six concurrents admis au concours définitif pour le grand prix de composition musicale (grand prix de Rome) sont entrés en loge avant-hier samedi au Conservatoire.

On sait que le sujet de ce concours, qui dure vingt-cinq jours, pendant lesquels les jeunes musiciens rivaux ne sortent pas de leur loge, est une cantate à trois personnages, sur un sujet dramatique, et choisie après un concours préalable.

Quarante à cinquante poëmes avaient été déposés dans ce but au secrétariat du Conservatoire. C'est la moitié seulement du nombre constaté l'année dernière.

Le jury chargé de lire les cantates et d'installer les concurrents se compose de : MM. Ambroise Thomas, président ; Reber, F. Bazin, V. Massé, Reyer, tous cinq membres de la section musicale de l'Académie des beaux-arts.

M. Gounod, qui de droit fait partie du jury, s'était excusé.

Le choix du jury s'est porté sur une cantate intitulée *Rébecca*, dont l'auteur est M. Pierre Barbier, fils de M. Jules Barbier, le célèbre librettiste.

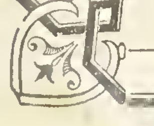
— *Pepita*, l'opéra en deux actes de M. Léon Delahaye, ne passera qu'en septembre à l'Opéra-Comique, lorsque ce théâtre fera sa réouverture.

La saison étant maintenant trop avancée pour risquer un ouvrage sur lequel on fonde des espérances de succès, il a été convenu entre M. Carvalho et les auteurs qu'on attendrait jusque là.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin va commencer les répétitions du *Juif-Errant.*

Les décors ont été commandés à M. Robecchi.

On parle de l'engagement de Mlle Céline Montaland pour le rôle de la reine Bacchanal.



UN CONSEIL A SUIVRE

—

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire. Jusqu'à présent, la science n'a encore trouvé aucun moyen certain de guérison, et son rôle se borne à soulager les phthisiques et à prolonger, à force de soins, leur existence de quelques années. Chacun sait qu'on recommande aux poitrinaires de passer l'hiver dans les climats chauds et autant que possible dans le voisinage des forêts de sapins, dont les émanations ont une action si favorable sur les poumons. Malheureusement, bien des malades ne peuvent pas se déplacer ; c'est spécialement à eux que cet article s'adresse.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

C'en est assez déjà pour que ce produit mérite de fixer l'attention des malades. Mais il faut bien se persuader que c'est surtout au début de la maladie qu'il faut prendre le remède. Le moindre rhume peut dégénérer en bronchite ; aussi convient-il, pour en tirer le plus grand profit possible, de se mettre au traitement du goudron dès que l'on commence à tousser. Cette recommandation est d'autant plus utile, que beaucoup de poitrinaires ne se doutent même pas de leur maladie et se croient seulement atteints d'un gros rhume ou d'une légère bronchite, alors que la phthisie est déjà déclarée.

Le goudron s'emploie sous forme d'eau de goudron. Autrefois on mettait du goudron dans le fond d'une carafe, on remplissait avec de l'eau qu'on agitait deux fois par jour, pendant une semaine, avant de l'employer; on obtient ainsi un produit peu actif, très-variable dans ses effets et d'un goût âcre et désagréable. Aujourd'hui on trouve chez tous les pharmaciens, sous le nom de *Goudron de Guyot*, une liqueur très concentrée de goudron qui permet de préparer instantanément, au moment du besoin, une eau de goudron très limpide, très aromatique et d'un goût assez agréable. On en verse une ou deux cuillerées à café dans un verre d'eau et on peut ainsi obtenir à volonté une eau de goudron plus ou moins chargée de principes aromatiques et d'un prix minime, à ce point, qu'un flacon du prix de 2 francs peut servir à préparer dix à douze litres de goudron. Du reste, une instruction détaillée accompagne chaque flacon.

C'est avec le *Goudron de Guyot* que les expériences ont été faites dans sept hôpitaux et hospices de Paris, ainsi qu'à Bruxelles, à Vienne et à Lisbonne.

M. Guyot prépare aussi des petites capsules rondes de la grosseur d'une pilule, qui, sous une mince couche de gélatine, contiennent du goudron de Norwége pur de tout mélange. Cette forme peut être recommandée aux personnes qui ont de l'aversion pour l'eau de goudron ou que leur position appelle à voyager fréquemment. Deux ou trois capsules de goudron de Guyot au moment du repas remplacent facilement l'usage de l'eau de goudron. Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient 60 capsules ; c'est assez dire à combien peu revient le traitement par les capsules de goudron de Guyot : dix à quinze centimes par jour.

Lorsqu'un rhume sera déjà ancien, ou lorsqu'on voudra obtenir un effet plus rapide, il conviendra de suivre le traitement par les capsules de goudron, en même temps que l'on prendra de l'eau de goudron aux repas et au moment de se coucher. Ce double traitement dispense de l'emploi des tisanes, pâtes et sirops, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LA SOUSCRIPTION DU COIN DE RUE

—

Voici quelques détails au sujet de la souscription dont nous publions plus loin l'annonce et sur laquelle nous attirons très-sérieusement l'attention de nos lecteurs.

Le COIN DE RUE est une vieille et respectable maison que tout le monde connaît. Son propriétaire, après avoir réalisé une fortune des plus brillantes, a cédé ses immeubles de la rue Montesquieu et de la rue des Bons-Enfants, ainsi que son fonds de commerce, à un groupe d'actionnaires, qui paraissent avoir fait une excellente opération.

Déjà, les actions font prime, et le cours de 525 francs, auquel des banquiers offrent une partie de ces titres à leur clientèle et au public, est susceptible d'une hausse aussi rapide que prochaine.

En effet, il résulte de documents incontestables, que les magasins du COIN DE RUE ont donné un bénéfice, net de tous frais, de 1 million 160,257 fr. 99 c. par an pendant les cinq dernières années.

La Société anonyme ne saurait réaliser des bénéfices moindres : tous les bons éléments du passé restant acquis à l'affaire et de nouvelles perspectives favorables résultant de la constitution sociale.

M. Larivière-Renouard a conservé dans la Société un intérêt prédominant et a accepté la présidence du conseil d'administration. Son intelligence et son habileté bien connues contribueront sans doute à doter rapidement cette affaire des extensions qu'elle comporte.

D'autres magasins de nouveautés, prospères, viendront sans doute par la suite agrandir le domaine de la Société.

Réduit aux résultats actuels, le dividende annuel des 18,000 actions ressortirait à plus de 50 francs par action.

Un pareil revenu suffirait à justifier un prix de beaucoup supérieur aux conditions établies dans l'annonce relative à un stock de 9,970 actions.

Du reste, l'affaire est présentée au public sous un patronage des plus recommandables. On est favorablement impressionné de voir figurer dans cette affaire le nom de l'ancienne maison de banque Léjayer et Cie, si appréciée du commerce parisien et si bien en mesure, par sa situation, de connaître la valeur réelle de nos grands magasins de nouveautés.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

—

Dimanche prochain, 3 juin 1877, GRANDES EAUX A VERSAILLES.

Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires, suivant les besoins du service.

Nous appelons toute l'attention de nos lecteurs sur un ouvrage éminemment intéressant et utile du docteur J. Rengade : **Les grands maux et les grands remèdes,** que la librairie G. Decaux édite par livraisons hebdomadaires à 15 centimes, illustrées de gravures soigneusement coloriées. C'est un *Traité d'hygiène et de médecine* populaires, écrit avec autant de conscience que de clarté ; un Manuel pratique de la santé, riche de tous les secrets découverts par la science moderne ; un livre indispensable à toutes les familles, où la jeune mère trouvera de précieux conseils sur l'art d'élever ses enfants, le malade découragé les remèdes à ses maux, le philanthrope les moyens de secourir promptement ceux qui souffrent. — L'ouvrage sera complet en 75 livraisons.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



9,970 Actions de 500 fr.

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME
DES
GRANDS MAGASINS
DU

COIN DE RUE

(Ancienne Maison LARIVIÈRE-RENOUARD)

Au Capital de 9,000,000 de francs

divisé en **18,000** Actions de **500** francs
SONT
MISES A LA DISPOSITION DU PUBLIC
AU PRIX DE **525** FRANCS

En prenant pour base les bénéfices réalisés par les Grands Magasins du COIN DE RUE pendant les cinq dernières années, soit :

1,160,257 fr. 99 c. par an.

(Extrait du rapport de l'expert, M. Piedferré, ancien chef de comptabilité du Crédit Foncier de France, rapport imprimé qu'on trouvera dans les Bureaux de souscription, ainsi que les Statuts.)

les actions cédées au prix de **525** francs sont assurées de recevoir un *dividende* de **10 °/₀** par an, dès l'année courante.

Président du Conseil d'administration :

M. LARIVIÈRE-RENOUARD, ✻, marchand de nouveautés ancien propriétaire du COIN DE RUE.

Sur le capital social de **Neuf Millions** de francs, une somme de **Trois Millions** a été affectée à l'achat des immeubles : 6 et 8, rue Montesquieu ; 18, 20 et 22, rue des Bons-Enfants, ayant coûté un prix supérieur au précédent propriétaire.

Ces immeubles sont employés, dans leur totalité, au commerce du COIN DE RUE, sauf un local rapportant à la Société 70,000 fr. de loyer annuel.

La Société utilise son capital, jusqu'à concurrence de **trois millions** de francs, à l'achat et au renouvellement constant des marchandises.

Indépendamment de la valeur représentée par un fonds de commerce rapportant **onze cent soixante mille francs de bénéfices nets par an**, on ne saurait évaluer à moins de 600,000 francs le matériel cédé à la Société, comprenant : l'installation des magasins, les chevaux, voitures, etc., etc.

VERSEMENTS :

En souscrivant	50 fr.
A la répartition	100 »
Le 10 juillet 1877	125 »
Le 10 août 1877	125 »
Le 10 septembre 1877	125 »
Total	525 fr.

Tout paiement anticipé donnera droit à une bonification d'intérêts a 5 °/₀. Les versements en retard seront passibles d'intérêts à 6 °/₀.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

LE JEUDI 7 JUIN 1877

de 10 heures du matin à 4 heures du soir

A PARIS : Chez **MM. LÉCUYER et Cᵉ**, *banquiers*, 17, rue de la Banque ;
— A la **BANQUE PARISIENNE**, 5, rue Saint-Georges, et à son bureau auxiliaire **A**, 41, rue de Rennes ;
A LYON : A la **BANQUE LYONNAISE**, 37, rue de Lyon ;
A SAINT-QUENTIN : Chez **MM. LÉCUYER et Cᵉ**, banquiers ;
Et dans les départements, chez tous les Banquiers et correspondants de la **Banque Parisienne** et de **MM. Lécuyer et Cᵉ**.

Souscriptions reçues sous réserve de réduction.

Les démarches pour l'admission à la cote officielle seront immédiatement remplies.

On peut, dès à présent, adresser les demandes, par correspondance, à la **Banque Parisienne** et chez MM. **Lécuyer et Cᵉ**.

LE PETIT FINANCIER

PARIS

Journal financier le plus complet et le mieux renseigné paraissant trois fois par an.

0 75 c. par an pour Paris. **1** fr. pour les Départem.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

AVIS IMPORTANT

DERNIÈRE SEMAINE DE VENTE

Evacuation des Locaux

DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

VENTE PUBLIQUE

des dernières marchandises

Samedi, dans la journée, le commissaire-priseur procèdera IRRÉVOCABLEMENT à l'inventaire du matériel: Comptoirs, Appareils à Gaz, etc, qui sera vendu

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Cette vacation, expressément au comptant, comprendra des lots de

Magnifiques Soieries de Lyon, marques Tapissier et Bonnet, abandonnées avec différences de 6 à 12 f. pʳ m.
Confections pour dames, en soie, richement garnies de vraies dentelles, abandonnées avec des différences de 25 à 100 f. par pièce.
Toiles fines pour chemises et **Toiles** pour draps en une seule larg., abandonnées avec des differ. de 3 à 10 f. pʳ m.
Et un stock, à tous les comptoirs, de **Coupes** et **Coupons, Articles défraîchis, Linge désassorti**, etc., etc., abandonnées PRESQUE POUR RIEN.

DÉSIGNATION SOMMAIRE DE QUELQUES LOTS :

Popeline rayée et carreaux, de 1 f. 45	» 25	Camis. percale de 6 50	1 25
Mohairs nouv. riche de 3 f. 50	» 90	Jupons blancs, grands volants, de 8 f. 75	1 75
Alpaga noir pur mohair de 1 f. 75	» 55	Mouch. batiste d. et h.	» 15
Cachemire noir, chaîne double, de 4 f. 50	1 35	Peign. Mulhouse de 9,50	1 75
Cachem. noir pure laine larg. 1 m. 20, de 6 f. 50	2 25	Vêtem. drap mat, de 110	29 »
Faille gros grain, de 7 f. 50	2 75	Paletots b. de soie, de 125	39 »
Grenadine Pékin (Lyon), de 3 f. 90	» 90	Bas bl. (Paris), de 1.45	» 25
Soie couleur, première marque, de 7 f. 50	1 75	Chaussettes maille fine	» 25
Faille noire, gr. grain, de 12 f.	3 90	Chemis. p. hommes de 8	1 45
Cols et faux-cols pour hom. et pʳ dam., la d.	» 10	Foyers de 6 50	1 45
Pantal. percale de 2 75	» 95	Creton. p. meub. de 2.25	» 45
Chem. dames de 6 50.	1 25	Couvert. coton de 10 50	2 90
		Rideaux mouss., le m.	» 25
		Serviettes éponges, gde taille	» 25
		Services Saxe, 12 couv. et nappes de 75	18 75
		Toile p. torch., de 1 f. 25	» 35
		Toile p. draps de 2 75	» 85
		Draps pʳ gr. lit, de 7 75	1 95
		Rid. mous. suisse, de 7 50	1 75

Avis. — *La rapidité de la Vente ne permet aucune xpédition en province.*

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nᵒˢ sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — **4 fr. par AN**

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

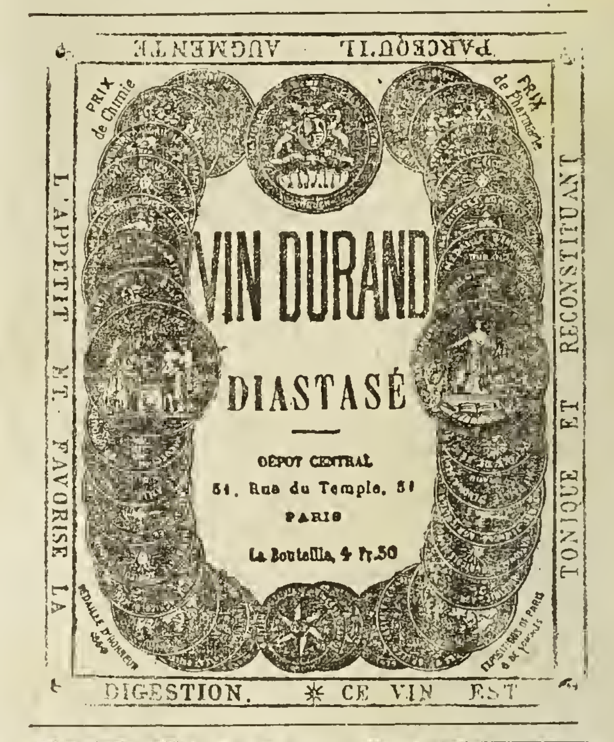
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MALADIES DES FEMMES causes de **stérilité**. trait. par Mᵐᵉ *Delest ré* maît. sage-femme, sucʳ de Mᵉ WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. fᵒ contre 1 fr. 50 imb.-p

GUÉRISON prompte des **Dartres Exémas**, psosiasis, demangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Parjs, cansult. de 1 à 4 h. Par correspoddance.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression. c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.



FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cⁱᵉ, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phⁱᵉˢ

(Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature. Envoi de la brochure franco.)

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dʳ **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la **Tour-St-Jacques**.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boite est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

GUÉRIR vite à peu de frais **L**e Dʳ Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, ON Ssa Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaiᵉres. Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-rtin, 26. san

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dʳ Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme*, goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !

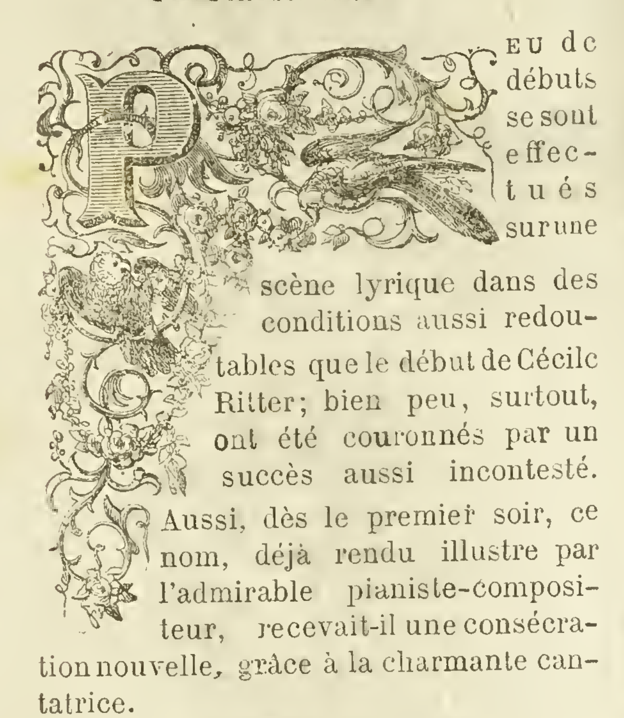



PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS
DRAME
OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE
COMEDIE
TRAGEDIE
MUSIQUE
Photoglyp. LEMERCIER.
Cliché LIEBERT.
CECILE RITTER
CINQUIÈME ANNEE. — NUMERO 2?2
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.
Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 7 Juin au 13 Juin 1877
PARIS : 30 cent. — DÉPARTS. : 35 cent.
ABONNEMENTS :
PARIS. . Un an, 14 fr. Six mois, 7 fr.
DÉPARTS id. 16 fr. id. 8 fr.
ÉTRANGR id. 20 fr. id. 10 fr.



CCXII

CÉCILE RITTER



Peu de débuts se sont effectués sur une scène lyrique dans des conditions aussi redoutables que le début de Cécile Ritter; bien peu, surtout, ont été couronnés par un succès aussi incontesté. Aussi, dès le premier soir, ce nom, déjà rendu illustre par l'admirable pianiste-compositeur, recevait-il une consécration nouvelle, grâce à la charmante cantatrice.

Cécile Ritter était prédestinée pour la musique. Née à Paris le 22 novembre 1859, c'est-à-dire le jour anniversaire de la fête de sainte Cécile, patronne des musiciens, elle est venue au monde dans la *salle Beethoven*, fondée dans le passage de l'*Opéra* par son père et par Théodore Ritter, son frère. Elle est donc de plus une véritable Parisienne du boulevard des Italiens.

Ce nom de Ritter n'est pas celui de la famille de la gracieuse cantatrice. Il fut donné par Listz au jeune pianiste quand il a commencé sa carrière de virtuose, et celui-ci l'a si bien porté, que son père et sa sœur se sont empressés de le prendre et de le garder.

Un jour pourtant, en raison de sa consonnance, ce nom de guerre faillit être fatal à Théodore Ritter. C'était après 1870; l'artiste était à Dieppe, où il venait pour donner un concert. Des bruits coururent qui le représentaient comme un Alsacien ayant opté pour la Prusse, et l'on se proposait de lui faire un mauvais accueil malgré son immense talent. Ritter, heureusement muni de son passeport, courut droit au maire, et lui prouva qu'il était natif de Nantes, ce qui calma aussitôt les esprits surexcités.

Le père de Théodore et de Cécile Ritter s'appelait M. Bennet; c'était un armateur de Marseille qui, après avoir fait construire quantité de navires et avoir réalisé une petite fortune, était venu s'établir à Paris.

Connu dans ses propriétés du Midi sous son nom véritable, M. Bennet s'appelait donc à Paris : M. Ritter. Il avait tout fait pour rendre fructueuse la carrière musicale de son fils aîné, le suivant dans tous les pays du monde où le jeune homme allait prendre les leçons des plus grands maîtres.

Théodore Ritter ne se perfectionnait pas seulement dans l'art du pianiste; il étudia sérieusement le chant, pendant sept années, en Italie avec les professeurs les plus en renom; aussi ce fut lui qui, remarquant l'excellente qualité de la voix de sa sœur et son intelligence musicale, se chargea de faire, seul, son éducation artistique.

Ami des Duprez, des Wartel, des Lefort, il tint secrètes auprès d'eux ses intentions sur l'avenir de la jeune virtuose et ne leur voulut demander aucun conseil, se réservant de la produire devant eux, comme en public, seulement au moment où il la croirait en mesure de tenir dignement à la scène les premiers emplois. Il n'eût point voulu qu'elle aborda le théâtre avant dix-neuf ou vingt ans, alors qu'elle pourrait être en pleine possession de ses moyens physiques ; le hasard en décida autrement.

Victor Massé venait d'achever un grand ouvrage. Conservant la jeunesse de ses inspirations et s'appliquant à la recherche de formules nouvelles, il pensait justement trouver, avec *Paul et Virginie*, un nouveau titre de gloire. Aussi voulait-il ne confier l'exécution de son œuvre qu'à des interprètes absolument en rapport avec les personnages qu'il mettait en scène.

Quel que soit le talent de Mlle de Rezké et de M. Villaret, par exemple, ils ne pourraient évidemment pas nous représenter les images de Paul et de Virginie. Capoul et la Patti semblaient seuls capables de réaliser le rêve du musicien-poëte. Capoul souscrivit immédiatement au désir de Victor Massé, mais il fallut promptement renoncer à l'idée d'obtenir l'assentiment de la Patti.

A défaut de l'admirable cantatrice, Mlle Heilbron seule semblait réunir les deux qualités indispensables : la maturité du talent et la vraisemblance physique. M. Vizentini lui apporta un jour un traité bien en règle. Mlle Heilbron le signa; mais lorsqu'il s'agit, six mois plus tard, de monter la pièce, elle le résilia, préférant, pour des raisons personnelles, ne pas quitter la Russie où elle se trouvait en ce moment.

Alors, plus de *soixante* Virginies furent successivement présentées au compositeur, sans trouver grâce devant lui. Enfin, un jour Albert Wolff, ami intime de la famille Ritter, dit à M. Vizentini que si Victor Massé et lui voulaient retarder de deux ans la représentation de leur ouvrage, il connaissait une Virginie parfaite. Le directeur apprenant alors que cette jeune fille, sœur du pianiste Ritter, était dès à présent en mesure de prendre le rôle et qu'il s'agissait simplement de vaincre la résolution de son frère, qui ne voulait pas qu'elle débuta avant dix-neuf ans, partit immédiatement pour Etretat, où se trouvait Théodore Ritter, et à force d'instances le décida à amener sa sœur chez Victor Massé.

En voyant entrer cette belle enfant de seize ans, le maître lui reconnut aussitôt une des deux qualités qu'il recherchait. Après l'avoir entendu chanter deux fragments de son œuvre, il lui sauta au cou, et toute la famille Massé fit fête à la nouvelle Virginie.

Cécile Ritter apprit avec ardeur et fut promptement en mesure de remplir ce rôle redoutable. Elle reçut, pour la comédie, des conseils de Regnier, le grand artiste retraité de la Comédie-Française, et son frère, comme toujours, dirigea, seul, son chant.

La première représentation de *Paul et Virginie* eut lieu au Théâtre-Lyrique, le 15 novembre 1876. Cécile Ritter n'avait pas encore accompli sa dix-septième année. Dès son apparition sur la scène, elle charma le public.

La brune fillette avait caché ses beaux cheveux noirs sous de longues tresses blondes et, dans sa robe de cachemire blanc, cette charmante enfant réalisait bien le type de jeunesse rêvé par les auteurs.

Sa voix puissante, étendue, d'un timbre sympathique, était conduite avec un art parfait; on sentit de suite en elle une forte éducation musicale.

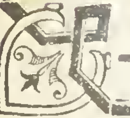
Dans ce rôle un peu violent, on craignit toutefois qu'elle n'arrivât à forcer son organe et peut-être à le compromettre. Il n'en fut rien ; en effet, la pièce a eu déjà quatre-vingt-treize représentations, et Cécile Ritter n'a laissé son rôle que pendant un seul jour et pour une raison toute particulière. Depuis trois mois entiers, elle est restée vaillante sur la brèche, conservant la pureté de sa voix généreuse et confirmant les promesses de son beau début. Je n'ai pas besoin de m'appesantir sur son succès, chacun sait combien il fut grand.

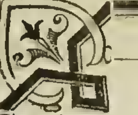
Engagée *en représentations*, elle est redevenue libre d'elle-même par suite de la fermeture du Théâtre-Lyrique.

Pasdeloup s'est assuré aussitôt son concours, ainsi que celui de Théodore Ritter, pour une grande tournée en province. Le célèbre directeur des *Concerts populaires*, avec son orchestre tout entier et les deux éminents artistes, se propose de jouer des symphonies, des concertos et des airs, dans plusieurs villes importantes, telles que Caen, Lille, Amiens, Saint-Quentin et Reims.

A la rentrée, comme le Théâtre-Lyrique ne jouera pas immédiatement *Paul et Virginie*, dont on garde la reprise pour le mois de mai, époque présumée de l'Exposition universelle, Cécile Ritter ne reparaîtra pas sur ce théâtre dans un autre ouvrage. Sa situation de fortune lui permet de n'employer son talent que dans des circonstances analogues à celles qui l'a fait connaître au public, et son frère tient beaucoup à ne pas la voir dépenser ses moyens sans profit pour sa propre réputation et pour le grand art dont tous les deux sont les respectueux et puissants interprètes.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Monsieur

LEGOUVÉ
(De l'Académie française)

REVUE DES THÉATRES

—

COMÉDIE FRANÇAISE

Le marquis de Villemer.
Rentrée de M. Worms.

Le *Marquis de Villemer*, ce chef-d'œuvre de George Sand, est enfin entré au répertoire de la Comédie-Française. La représentation de lundi a été une véritable solennité, à divers points de vue. La rentrée de Worms au théâtre de ses débuts, au milieu des admirables artistes de notre premier théâtre littéraire, s'est effectuée, comme on devait s'y attendre, de la façon la plus brillante.

Delaunay a été, comme toujours, dans le rôle du duc, plein d'esprit et de naturel; Mlles Croizette et Reichemberg ont été toutes deux charmantes, la première dans le rôle de Mlle de Saint-Genex, la seconde dans celui de Diane de Cintrailles.

OPÉRA-COMIQUE

—

Mme Galli-Marié a fait sa rentrée dans une reprise des *Dragons de Villars*, où Nicot jouait, pour la première fois, le rôle de Sylvain.

La représentation a été très bonne. On a revu avec plaisir la spirituelle artiste, toujours comédienne accomplie, sous les traits de Rose Friquet. Nicot a soupiré avec un charme parfait la délicieuse romance: *Ne parle pas, Rose, je t'en supplie*, et a enlevé avec crânerie le final du 3e acte si redoutable pour les ténors. Comme comédien, il est bien l'homme du personnage et s'est montré des plus sympathiques.

Barré, Barnolt et Mlle Ducasse, très à leur aise dans les rôles de Belamy, de Thibaut et de Georgette, ont complété un ensemble digne de l'Opéra-Comique.

AMBIGU-COMIQUE

Première représentation de *Anna*, comédie en 3 actes et en vers de M. le marquis de Clézieux.

Le nouveau directeur de l'Ambigu, M. Laforêt, semble tout à fait entré dans une voie regrettable, celle de mettre sa salle à la disposition des auteurs-amateurs assez riches pour supporter les frais d'exécution et de mise en scène de leur pièce. Le voici, depuis sa réouverture, à sa troisième tentative en ce genre, et celle-ci, plus encore que les précédentes, a échoué misérablement.

La presse n'avait pas été convoquée à la représentation d'*Anna*, la comédie *moderne* (le mot est de l'auteur), de M. le marquis de Clézieux. Il fallait bien que l'on fît ce soir-là le plus d'argent possible pour couvrir les frais du spectacle; car il était présumable que le *succès* ne serait pas tel qu'il permît de jouer souvent l'œuvre nouvelle.

Nous n'avons pas à nous plaindre de la décision prise par le directeur, ou plutôt, probablement, par l'auteur, puisque, de l'avis général, on a rarement joué une pièce plus nulle à tous les points de vue et moins divertissante.

Mais nous ne voyons pas sans un vif regret le théâtre légendaire de l'Ambigu, autrefois si prospère, n'être plus qu'une salle mise en location, alors surtout que son nouveau directeur, un de nos confrères en critique dramatique, nous avait si positivement annoncé qu'il était dans l'intention formelle d'y implanter le vrai drame littéraire qui ne trouve plus guère accès qu'au Théâtre-Historique ou à la Porte Saint-Martin.

LA CLOTURE

—

« Messieurs, on ferme !... »

Ce cri en usage dans les musées, les expositions de peinture et les jardins publics, est à l'heure présente le mot d'ordre de tous les théâtres. Voici enfin, — merci, mon Dieu ! — le temps chaud,

Et nos bons directeurs, vieux troupeau coutumier

de ce repos annuel, mettent, ont mis ou vont mettre la clef sous la porte de leurs établissements dramatiques, comiques ou lyriques.

Pendant deux ou trois mois, Paris va être veuf de bon nombre de ses théâtres. L'Odéon, les Italiens, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, les Bouffes, le Vaudeville, le Théâtre-Historique, les Folies-Dramatiques, le Théâtre-National Taitbout, et même les Menus, menus, menus... Plaisirs ont fermé déjà ou vont fermer bientôt.

Adieu, pour un bout de temps, les vocalises et les roulades, et les tirades ronflantes, et les dialogues hachés où les interlocuteurs se ripostent *du tac au tac* et se renvoient le mot comme deux raquettes un volant. Adieu les orchestres retentissants, les décors plus ou moins luxueux, les costumes plus ou moins flambants, les bravos et les coups de sifflet, les ovations et les tumultes, les triomphes et les chutes ! Nos directeurs ont, presque tous, prorogé leur troupe comme une simple assemblée législative. Tel a été leur bon plaisir, si l'on peut, sous un gouvernement républicain, employer cette formule de l'ancien régime.

Pour notre part, nous regrettons cette relâche quasi-générale. Il nous semble que dans une ville comme Paris, c'est-à-dire dans la capitale artistique et intellectuelle du monde, les plaisirs de l'esprit devraient ne jamais chômer, tenir bon contre toutes les températures et affronter toutes les variations atmosphériques avec un courage digne de l'illustre Mme Angot, que, comme on sait, « le tonnerre n'eût pu faire reculer. » Est-il rien de plus lugubre que les abords d'un théâtre clos, à partir de huit heures du soir ? Cet édifice, que l'on avait l'habitude de voir brillamment éclairé par ses nombreux becs de gaz ; entouré de vendeurs de programmes, de vieux « chands d' billets moins chers qu'au bureau » et de « cations d'lorgnettes » aux cris assourdissants; plein, enfin, du tohu-bohu des spectateurs, allant, venant, entrant, sortant, causant de la pièce de la soirée et des événements du jour; cet édifice si gai, si animé jadis, maintenant morne, silencieux, désert, plongé incessamment dans une obscurité complète, et livré, sans défense, aux ébats des rats et des souris, respire la désolation et l'ennui, et vous cause le même serrement de cœur que la vue d'un mort qu'on a aimé. Je sais, quant à moi, que j'aime mieux faire un long détour que de passer devant un théâtre pendant la durée de sa fermeture.

Pourquoi donc les directeurs s'obstinent-ils à prendre tous les ans des vacances ? Pourquoi ne cherchent-ils pas à braver les chaleurs et ne restent-ils pas ouverts, en abaissant leurs tarifs et montant de ces pièces dites *pièces d'été* qui exigent peu de frais ? L'été est précisément la saison où beaucoup d'étrangers et de provinciaux, trouvant qu'ils n'étouffent pas assez chez eux, viennent nous visiter et dépenser chez nous leur argent, ce qui est très gentil de leur part. Puis, combien de Parisiens ne peuvent s'absenter, retenus qu'ils sont par leurs affaires ? Or, outre les deux grands théâtres subventionnés, l'Opéra et les Français, dont on a bien vite épuisé le répertoire, il ne reste plus au public exotique et aux indigènes de la grande ville que le peu comique Ambigu, Cluny, le Château-d'Eau et deux ou trois autres théâtres du même genre, ce qui me paraît une ressource insuffisante et pour les fervents de l'art sérieux, et pour les simples boulevardiers.

Je sais bien que j'en parle fort à mon aise, moi qui, n'ayant jamais formé aucune entreprise commerciale, n'ai pas encore fait faillite. La non fermeture d'un théâtre est avant tout une question financière; et j'entends d'ici les directeurs me chanter avec un ensemble parfait, en pastichant, sur l'air de la *Belle Hélène*, un vers célèbre de La Fontaine :

« Hélas ! notre dèche est profonde :
» Donnez-nous de l'argent, n'en fût-il plus au monde !
» Nous voulons de l'argent ; donnez-nous de l'argent !

» si vous voulez que nos théâtres restent ouverts. »

Il n'y a, je le confesse, rien à ajouter à un argument semblable ; rien, si ce n'est peut-être la lettre écrite par M. Castellano, au sujet de cet écrasant et exorbitant droit des pauvres, qui a causé et causera encore tant de désastres théâtraux.

Là sans doute est le véritable nœud de l'affaire. Quand donc cette éternelle question du droit des pauvres, question vitale pour les théâtres, recevra-t-elle, comme depuis si longtemps on le demande, une solution favorable aux directeurs ? Alors ils pourront sans péril supprimer leur clôture annuelle, et Paris ne sera plus privé pendant trois mois d'une partie de ses divertissements.

En attendant, il faut nous contenter des plaisirs d'été, — et passer nos soirées :





Sous les ombrages chimériques de Mabille, au milieu d'un essaim de demoiselles de mœurs douces ;

Au Concert Besselièvre, où se donne rendez-vous une société moins *shocking*, — ce qui ne veut pas dire que toutes les femmes qu'on y rencontre soient des *Lucrèces ;* beaucoup d'entre elles sont tout au plus des *Lucrèces... Borgia*, — moins la férocité, s'entend ;

Dans les Skating-Rings, où les amateurs du pittoresque trouveront piquant de voir la *gomme* se livrer, au moment même des chaleurs, à un exercice des contrées septentrionales ;

Ou encore à l'Alcazar d'Eté, pour entendre la voix suave qui sort

Du p'tit bec à
Du p'tit bec à
Du p'tit bec à Bécat !

l'étoile actuelle des « Caf.-Conc. » Saluez !

Grâce à ces joies variées, nous tuerons le temps d'une façon plus ou moins agréable, en attendant qu'il nous tue d'une façon pas agréable du tout...

Et nous atteindrons ainsi, cahin-caha, septembre, qui rouvrira les théâtres, leur rendra la vie et le mouvement, et rassemblera de nouveau les artistes en ce moment dispersés.

LOUIS DE GRAMONT.

SALON DE 1877

VI

LE GENRE

MM. MUNKACSY. — ADAM. — LAUGÉE. — CH. MULLER. — MANET. — LECOMTE DU NOUY. — FIRMIN GIRARD. — LAMBRON. — CARAUD. — WILLEMS. — STEINHEIL. — BONVIN. — BRIGMAN. — BÉRAUD. — PAUL ROBERT. — AIMÉ PERRET. — FALGUIÈRE. — FEYEN-PERRIN. — FANTIN LATOUR. — COMTE — DUEZ. — VILLA. — NÉMOZ. — DETAILLE. — COUTURIER. — SERGENT. — PROTAIS. — DE NEUVILLE.

Le temps me presse, il me faut songer à la Sculpture, et je n'ai plus que deux ou trois feuilletons devant moi. Cela est regrettable, car à part les tableaux de genre, dont il me reste à parler, le paysage est là qui réclame mon attention, et je veux consacrer le plus de lignes possibles aux aquarelles qui remplissent toute une salle et forment un des points les plus intéressants du Salon.

M. Munkacsy a conquis d'un seul coup sa réputation avec le *Dernier jour d'un condamné ;* depuis, il n'a rien produit de comparable à cette première œuvre. Dans le *Récit de chasse*, exposé aujourd'hui, il y a de sérieuses qualités de composition et d'harmonie, mais on aimerait un peu plus de chaleur dans la peinture, afin d'atténuer la tonalité noire excessive répandue sur le tableau.

Dans la *Leçon de danse*, de M. Adam, il y a une certaine mièvrerie de pinceau, mais cela est spirituel, aimable et de bon aloi.

Le *Cierge à la madone*, sujet du XIII[e] siècle, traité par M. Laugée, m'intéresse peu; pourtant, je dois constater la valeur de l'exécution, en dépit de l'inutilité de l'idée.

Avec une *Mater dolorosa*, d'un grand sentiment, M. Muller expose un *Thomas Diafoirus*, qui est un véritable portrait du personnage créé par Molière. Cette figure béate, ces grandes mains pantelantes sont tout à fait réussies.

Me voilà devant le portrait de *Faure*, par M. Manet. C'est absolument grotesque. M. Manet n'a fait aucun progrès depuis seize ans, et la notoriété qu'il a acquise à force de camaraderie, est actuellement et heureusement de beaucoup réduite. Cet artiste ne sait ni dessiner, ni peindre, et je ne consentirai jamais à étudier sérieusement des œuvres qui me semblent toujours un défi jeté au bon sens public.

M. Leconte du Nouy dessine, au contraire, avec une remarquable précision ; il modèle savamment, et si sa *Porte de Sérail* n'est pas attrayante, c'est simplement parce que cela manque de fraîcheur.

M. Firmin Girard reste toujours un des favoris de la foule. Un *Montreur d'ours à Aurillac* forme une scène tout à fait divertissante. L'exécution en est d'une rare habileté. Sur ces deux ou trois cents personnages qui prennent part à la représentation, presque tous offrent un réel intérêt. On peut reprocher à M. Firmin Girard un peu de papillotage, en raison du raffinement des couleurs ; mais cet artiste est par excellence le peintre des *faits divers*.

M. Lambron a aussi un esprit fin et délié. Son *Suisse embrassant sa pupille* est bien amusant. La scène est complète, le dessin précis, l'expression parfaite.

Pourtant, cela n'a pas le charme des tableaux de M. Caraud. Ici, on trouve plus d'élégance, des formes aimables et une fraîcheur d'idées des plus rares. Sous ce rapport, le *Printemps* et l'*Abbé complaisant* sont des œuvres de tous points charmantes.

M. Willems dépasse qui que ce soit par la finesse d'exécution et par la distinction des lignes. Seulement, il a commis une erreur grossière dans son tableau : *Aux armes de Flandres*. La jeune femme en bleu qui est derrière sa compagne est d'abord tout à fait inutile ; ensuite, de la façon dont elle est placée, sa tête semble se lier avec celle de la jeune femme assise sur le premier plan ; cela fait songer à Millie-Christine. L'exécution est de premier ordre.

Une *Leçon d'Abélard*, par M. Steinheil, est une œuvre savamment composée, sans prétention et réellement imposante.

Cette science de l'ordonnancement est un des beaux côtés du talent de M. Bonvin. Il est impossible de mieux mettre en scène une action dramatique. Regardez le *Couvreur tombé*. Y a-t-il rien de plus émouvant et de plus complet comme composition ? Joignez à cela une exécution solide et un bonheur d'expression qu'on ne trouve que dans bien peu d'autres toiles au Salon.

M. Gérome a trouvé un rival dans son élève, M. Brigman, l'auteur des *Funérailles d'une momie*. Composition savante, exécution précise, coloration riche, harmonie générale, tout est à louer dans cette toile intéressante.

Le *Dimanche près Saint-Philippe-du-Roule*, par M. Béraud, est du réalisme absolu : contraste trop frappant dans les couleurs, mais excellence des attitudes, bonnes expressions et vie répandue dans ces petits personnages bien parisiens et bien modernes.

M. Paul Robert a un sentiment poétique très-prononcé. Dans ses *Zéphirs d'un beau soir*, il a bien compris les harmonies de la nature. Les lignes sont élégantes ; la couleur discrète, mais agréable. Ce genre de peinture est cependant un peu trop classique et jette un froid quand on passe devant lui.

On éprouve un sentiment tout à fait contraire devant le *Baptême bressan* de M. Aimé Perret. Là, c'est la vie, les personnages se meuvent en plein air, et la peinture a une couleur tout à fait brillante et aimable.

M. Falguière ne soutient pas sa réputation de peintre avec sa *Décollation de saint Jean* ; ses qualités sérieuses de dessin ne rachètent pas le manque de charme dans l'exécution.

Elle est belle cette jeune Parisienne que M. Feyen-Perrin nous représente appuyée contre une rampe de bois et regardant l'immensité de l'Océan. La vague et douce rêverie que reflète son âme se peint bien dans sa physionomie. Il y a là une grande impression poétique dont on aime à se pénétrer.

M. Fantin-Latour a mis beaucoup de naturel dans son tableau : *Lecture ;* le modelé demanderait plus de précision et le dessin n'est pas toujours correct, témoin l'avant-bras de la femme placée sur la gauche.

M. Comte a deux excellents tableaux de genre : les *Cartes* et la *Nièce de Don Quichotte*. Le pinceau est fin, distingué, les physionomies douces et aimables, l'harmonie des couleurs parfaite.

M. Duez est un coloriste attrayant. Sa *Fin d'octobre* représentant une famille au bord de la mer, est un des tableaux de genre les plus charmants du Salon.

La *Cigale* de M. Villa n'est pas très compréhensible comme composition, mais l'exécution en est précieuse. L'harmonie générale qui règne dans le costume aux milles couleurs, prouve le goût et le sentiment artistique du peintre.

Je dois réparer un oubli : je n'avais pas vu le *Thésée* partant pour combattre le Minotaure par M. Némoz ; sans cela j'en aurais vanté le style et l'excellence du dessin, lorsque je me suis occupé des grandes compositions.

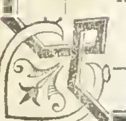
Les sujets militaires sont moins nombreux cette année que d'ordinaire. M. Detaille n'a pas eu une heureuse idée, en nous donnant son *Salut aux blessés*, c'est du chauvinisme, aujourd'hui moins en situation que jamais ; l'exécution en est remarquable et prouve un pinceau des plus exercés.

Les *Grandes manœuvres* de M. Dupray forment une excellente composition ; les personnages sont bien vivants et baignés dans une atmosphère harmonieuse.

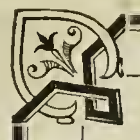
MM. Couturier et Sergent ont également traité des sujets militaires avec talent, le premier surtout est en grand progrès. M. Protais les domine encore tous les deux et ne s'efface, cette année, que devant M. de Neuville, dont la *Passerelle de la gare de Styring* est une œuvre des plus empoignantes. Rien n'est plus vivant, plus net, mieux étudié et mieux compris. On assiste à un véritable combat et le cœur frémit devant les horreurs de la guerre, aussi vigoureusement dépeintes. Dans l'ensemble comme par l'étude du détail, l'intérêt artistique ne faiblit pas un seul instant chez M. de Neuville : l'idée et le savoir dans l'exécution ont une valeur égale. Voilà un artiste d'un rare tempérament, une nature vraiment personnelle à qui la renommée est depuis longtemps acquise.

Dans notre prochain numéro, nous terminerons la Peinture par le Paysage, les Natures mortes et les Aquarelles.

FÉLIX JAHYER.







Les Filles Romanesques

Lettre de Jane à madame Aline Bernard.

(Suite.)

— Pardonnez-moi de ne pas vous accompagner plus loin. Mon costume m'interdit absolument vos domaines mondains. Mais à bientôt, n'est-ce pas ?

Et, m'ayant de nouveau serré la main, il s'éloigna, me laissant en présence de ma mère qui était seule au salon, Renée et son amie étant allées à Morlaix sous la conduite de l'oncle Hector. Ma mère m'embrassa gravement, me montra un fauteuil en face d'elle et me dit :

— Ma fille, je vous ai priée de revenir pour surveiller un peu votre sœur et Mlle de Gury, pendant le séjour au château de notre Raphaël, — pour les trois quarts de la province et pour ma mère en particulier, tous les peintres, fussent-ils paysagistes, sont des Raphaëls. — Ces demoiselles-là sont très romanesques et assez naïves pour se faisser prendre, de si mauvais ton qu'elles soient, aux façons excentriques de ce garçon. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Le chevalier, avec ses fadaises rimées, ne pourrait qu'aider à ce que je redoute. Et comme ce beau monsieur est établi ici pour je ne sais combien de temps...

— Y serait-il resté malgré vous ? demandai-je naïvement.

— Non certes ! j'aurais bien voulu voir cela ! J'aurais autant aimé qu'il se dispensât de venir. Mais puisque je ne pouvais décemment refuser de le recevoir, j'ai saisi cette occasion de lui faire restaurer nos portraits de famille, qui étaient dans un état réellement déplorable. Pourtant, je ne me soucie pas qu'il profite de mes occupations pour tourner la tête à l'une ou l'autre de ces enfants-là. C'est bien assez qu'elles l'entendent à table et au salon, le soir, parler de toutes sortes de niaiseries poétiques, artistiques et sentimentales, et professer des opinions très-inconvenantes sur les choses les plus dignes de respect...

— Oh ! ma mère, interrompis-je vivement, croyez-vous donc Olivier capable d'une pareille absence de tact ?

— Mon Dieu ! ce n'est pas qu'il manque de décence dans la forme. J'ai même été surprise de le trouver aussi convenable quand il le veut. Mais la caque sent toujours le hareng, et monsieur son père... Enfin, je crains pour Renée et pour son amie qui m'est confiée, l'influence de ses idées et aussi de ses allures. Il est entré ici comme on n'entre nulle part ; il serait très-beau garçon sans cette affreuse barbe. Mais les demoiselles d'aujourd'hui aiment aussi cela. Renée et Marcelle sont un peu familières avec lui ; il est rempli d'attention, de beaucoup trop d'attention pour elles. Ces petites têtes travaillent si vite...

— Est-ce qu'il s'occuperait particulièrement de l'une d'elles ? demandai-je avec anxiété.

— Qui sait ? Avec les principes qu'il a reçus, on est capable de tout ; et je vous prie, ma fille, d'y veiller sérieusement.

Malgré l'étrange et pénible doute que les paroles de ma mère me mettaient au cœur, je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que, pour satisfaire à bon marché une fantaisie de vanité, elle retenait chez elle un homme qui lui inspirait si peu de confiance ; et je montai dans ma chambre, moins pour changer de costume que pour me remettre un peu des émotions si différemment puissantes que je venais d'éprouver coup sur coup.

A l'heure du dîner, j'ai retrouvé Olivier au salon, et nous avons beaucoup causé. Quel esprit jeune et charmant ! Quelle distinction de sentiments et de manières ! Que de franchise et de naturel ! Quelle absence complète d'affectation et de banalité ! Je comprends bien que ma mère, qui, dans son fanatisme nobiliaire, prend volontiers pour type de l'élégance le premier hobereau titré du voisinage, en trouvant Olivier si différent, l'accuse de n'être pas comme tout le monde. Mais que je lui sais gré, moi, de n'être ni grossier comme certain baron, ni ignorant comme certain marquis que je pourrais nommer, si je ne craignais de mourir d'ennui rien qu'en songeant à ces fiers représentants des saines traditions aristocratiques. — Puis si, ma mère m'entendait !

Des éclats de rire, partant du parc, viennent de m'attirer à la fenêtre. C'est Olivier qui cause avec Renée et Marcelle. Allons, il faut commencer le rôle de *duègne* que ma mère m'impose. Mais ! est-ce bien pour lui obéir seulement que je le ferai ? Oh ! non ! je le sens ; car c'est ma destinée tout entière qui est en jeu en ce moment ; tout est pour moi contenu dans le terrible mot d'Hamlet : « Etre ou n'être pas .. aimée. » Adieu.

JANE

P. S.—Au moment de remettre ma lettre au facteur, je la rouvre pour faire à M. Bernard une réponse que j'avais compté lui donner de vive voix. Qu'il dispose comme il l'entendra des cent mille francs de mon douaire que je lui ai confiés, mais que surtout il ne m'en parle plus. Je ne me déciderai jamais à user pour mon compte de cet argent. Ma dot me suffit, et je ne veux rien garder de cet homme, pas même son nom, quand je puis m'en dispenser. Je songe quelquefois en frissonnant que, si j'avais été mère, il m'eût peut-être été impossible d'aimer *son* enfant.

Lettre d'Olivier Mallet à M. Raoul Saunier.

Château de Garlan, 13 mai 1858.

Ah ! homme de peu de curiosité ! tu ne me réponds pas. Aurais-tu par hasard osé concevoir l'espérance qu'en négligeant de me donner la réplique, tu réussirais à éviter tout à fait, ou du moins à me faire abréger mes confidences ? Que tu connais peu le cœur humain, en général, et le cœur de ton ami, en particulier, si tu l'as pu croire ! Où as-tu vu qu'il fut possible d'échapper aux confessions d'un poète ou d'un amoureux ?... Car je l'aime, cette belle, cette blonde, cette naïve, cette franche et un peu sauvage Renée, et sa mère aura beau froncer son sourcil olympien, et Jane, qui est revenue bien promptement et bien mal à propos, aura beau rôder autour de nous, avec des airs de Minerve mélancolique, elles ne m'empêcheront pas d'adorer, quand je l'ai enfin rencontrée, ni de forcer à m'aimer tôt ou tard celle qui m'a été, j'en suis sûr, destinée. La passion vraie est douée d'une énergie que nul obstacle, de quelque part qu'il vienne, ne saurait abattre.

Oui, elle est de retour, cette Jane, plus belle peut-être, plus sérieuse, plus femme que lorsque je l'ai aimée ; mais je n'ai plus retrouvé en mon cœur, du sentiment qu'elle m'a jadis inspiré, que l'amitié fraternelle,—à condition, toutefois, qu'après n'avoir pas su comprendre l'amour d'autrefois, elle ne cherche pas à m'empêcher d'atteindre celui d'aujourd'hui, car alors !... Ah ! c'est en la revoyant que j'ai réellement compris l'irrésistible fascination qu'exerce sur l'âme la sainte virginité. Certes, pour qui ne lui demanderait qu'une satisfaction des yeux et de l'esprit, Jane est supérieure à Renée. Sa beauté est plus complète, plus finie — pour me servir d'un mot du métier ; — elle possède dans les contours cette harmonie qui n'est encore qu'ébauchée dans sa sœur. Je cause plus volontiers, plus librement avec elle ; son intelligence a des éclairs là où celle de Renée, au moins égale, n'a encore que des lueurs. Et, pourtant, mon cœur, froid près de la femme, se trouble et s'enivre rien qu'à la vue de l'enfant. C'est que de ces deux fronts l'un rêve quand l'autre se souvient ; de ces deux regards l'un demande tout ce que l'autre dit ; de ces deux âmes enfin,— pages jumelles d'un même livre — l'une est blanche encore quand l'autre est remplie. Or, en supposant que celle-ci contienne un chef-d'œuvre, il n'égalera jamais celui dont ma fantaisie à moi, si petit que je sois, fait resplendir celle-là. En amour comme en art, chaque homme a droit à son feuillet blanc ; si informe que soit la création qu'il y trace, elle aura toujours sur toute autre l'inappréciable mérite d'être à lui.

Cela dit, je reviens à mon récit.

Elle était donc pourpre, ma noble tante de Keraven, née de Garlan, en voyant, à son arrivée dans le pavillon, un monsieur, entré, elle ne savait par où, dans son château, en train d'embrasser sa fille.

— Me direz-vous, monsieur le chevalier, ce que signifie tout cela ? s'écria-t-elle, en s'adressant d'un ton aussi imposant que peu gracieux à son frère interdit.

— Je vous l'expliquerai bien mieux moi-même, belle tante, répondis-je, pour venir au secours de mon vieux et excellent complice, et en baisant d'un air tout à fait galant la main de la châtelaine menaçante.

— Ah ! c'est vous, monsieur, reprit-elle sans se radoucir, j'aurais dû vous reconnaître plus tôt à ces façons d'agir qui n'appartiennent qu'au monde où vous vivez. Voudriez-vous m'expliquer par quelle fantaisie vous vous introduisez au château, sans vous faire présenter, ou tout au moins annoncer comme tout le monde ?

— Je charge donc de la présentation nos aïeux communs que voilà, répliquai-je en désignant du geste une douzaine de déplorables croûtes, décorées du nom de portraits de famille, que leur état de délabrement a fait reléguer sur les murailles du pavillon.

— Epargnez au moins, monsieur, vos railleries de mauvais goût à d'honorables ancêtres que vous ne respectez guère.

— Ma foi ! ni vous non plus, permettez-moi de vous le dire, belle tante, puisque vous les laissez comme les voilà. Mais il ne sera pas dit qu'il y aura un peintre dans la famille et qu'il aura été le complice d'un pareil abandon.

— Que voulez-vous dire ?

— Que, si vous daignez me le permettre, je réparerai « du temps l'irréparable outrage » à l'égard de ces précieux représentants du passé, lesquels, si l'on n'y porte remède promptement, menacent de ne représenter bientôt que le néant des grandeurs humaines.

La proposition chatouillait trop agréablement la vanité de ma tante pour qu'elle tînt compte





du ton assez lestement goguenard dont elle avait été faite.

— Vous vous croyez « capable » de restaurer ces portraits? me demanda-t-elle très-sérieusement, mais en se radoucissant beaucoup.

— Je l'espère, répondis-je modestement, en m'efforçant à grand peine de ne pas me départir du sérieux qu'un doute pareil, à l'égard d'une collection de cette valeur, aurait fait perdre au plus ignorant rapin.

— Et quand cela ?

— Tout de suite si vous voulez, belle tante.

— Alors, vous nous donnerez quelques jours, Olivier ; mais vous avouerez que c'est un peu votre faute si ma réception n'a pas été d'abord ce qu'elle aurait voulu être.

— Je l'avoue, et vous remercie d'une indulgence que je veux m'efforcer désormais de mériter, dis-je pour en finir.

Ma tante sourit de ma soumission ; le chevalier, d'aise de se voir délivré de la peur effroyable qu'il avait eue au début de cette scène d'être vertement tancé par sa sœur; moi, de me trouver admis dans la place, au moment où j'avais lieu de m'en croire à jamais exclu, et quand je tenais déjà à y rester. Je ne sais pas de quoi sourirent Renée et sa jeune amie, mais je parierais bien que ce ne fut pas de déplaisir. Ceci n'est pas de la fatuité, ainsi que tu feras peut-être semblant de le croire. En supposant que le cœur de l'une de ces jeunes filles fût occupé ailleurs, il en restait toujours une autre, pour qui j'étais, comme l'eût été n'importe qui à ma place : l'Inconnu!

En rentrant au château, ma tante, que les égards témoignés par moi à nos aïeux avaient rendue tout à fait aimable, m'apprit que Jane était partie la veille pour aller passer un mois à Nantes avec une de ses amies qui a « fait la folie d'épouser un jeune homme qu'elle aimait, malgré sa famille à elle, et malgré sa modeste position à lui. » C'est seulement depuis que je me suis rendu compte de la satisfaction égoïste que j'éprouvai à la nouvelle de cette absence, laquelle, connue la veille, m'eût pourtant empêché de faire cette visite à ma tante. A mes questions au sujet de la jeune personne qui nous suivait en compagnie de Renée et du chevalier, Mme de Keraven répondit qu'elle se nomme Marcelle de Gury, qu'elle a été en pension avec Renée à Rennes, et est fille d'un chef d'escadron d'artillerie sans fortune. Celui-ci se trouvant en tournée d'inspection, dans le département, avec le général Bonnet, a laissé sa fille à Garlan, et doit la reprendre, dans quelques jours, pour la mener à Paris, où il est attaché au ministère de la guerre.

Il fut convenu que je retournerais après le dîner à Morlaix, afin de me munir d'un attirail de peintre, et que je viendrais le lendemain habiter le château jusqu'à l'achèvement de mon travail. J'y suis depuis, et tu rirais pendant huit jours sans désemparer, mon cher Raoul, si tu soupçonnais seulement l'étrange besogne que j'ai sollicitée d'abord, et sans m'en rendre bien compte, pour apaiser le courroux de ma tante, et que je poursuis depuis et prolonge même autant que possible, afin de n'être pas obligé de partir. Ah ! mon ami, quelles peintures, mais quelles figures! Je ne crois pas que le vieux Poquelin ait jamais entrevu des marquis de Mascarille et des comtesses d'Escarbagnas, aussi maniérés, aussi pincés, aussi grotesques. Mais il faut avouer que l'on courrait bien des barraques de la foire avant de trouver un peintre de la force des confrères qui ont été chargés successivement de reproduire les traits de ces illustres personnages. Je me plais à croire que, dans un siècle de progrès comme le nôtre, on fera tôt ou tard des lois sévères contre les malfaiteurs qui se permettent de semblables monstruosités.

Avec quoi diable ça peut-il être peint ? La couleur n'adhère pas à la toile et s'enlève par plaques, si bien qu'il manque à l'un de mes aïeux une oreille, à l'autre le nez, à un troisième le menton. A celui que je tiens en ce moment, il ne restait absolument qu'un œil de tout le visage. Mais comme c'était le grand-père de ma tante, elle a entrepris de me le faire reconstruire d'après ses souvenirs et ses prétendues connaissances en l'art d'Apelles, ainsi que dirait le chevalier. Comme pendant au précieux œil qui nous reste, lequel est de face, elle en a donc ébauché un autre de trois quarts. A peu près entre les deux, elle a campé un nez aquilin de profil, et au-dessous une bouche dans une situation inappréciable. Le reste est à l'avenant. Mais elle assure que le tout est d'une ressemblance frappante, et me défend d'y rien changer. Allons soit! Je ne sais par quelles épreuves me fera passer Renée avant de m'accorder son amour, et il n'en est aucune que je ne sois prêt à accepter ; mais je lui défie bien, si fantasque qu'elle puisse être, de m'en imposer jamais une plus héroïque que ma complicité actuelle dans de pareils crimes.

Je serais déjà devenu inévitablement idiot ou enragé de dégoût de ce travail et de honte de moi-même, si le pavillon où je m'y livre ne s'illuminait parfois de la présence de Renée. Elle connaît trop le rigorisme de convenances de sa mère pour s'y hasarder seule ; aussi Mlle de Gury et elle induisent-elles tous les jours le chevalier à les y conduire. Mais le Ménestrel, qui est le meilleur et le plus distrait des hommes, ne tarde pas à sortir sans y penser et à s'égarer dans les « bocages » à la poursuite de quelques rimes champêtres et insuffisantes, destinées à la belle Marcelle, dont l'aimable vieillard s'est plus sérieusement, je crois, qu'il ne se l'imagine lui-même, constitué le dévoué *patito*. Les deux jeunes filles restent donc seules avec moi, ma tante étant trop constamment occupée de l'administration de sa propriété pour s'apercevoir de cette infraction aux règles de la bienséance. Eh bien ! moi, qui, tu le sais, agis assez lestement avec les créatures que vous avez là-bas le tort d'appeler des femmes, je me sens, vis-à-vis de ces innocences, beaucoup plus timide qu'elles ne le sont avec moi. Je ne trouve moyen de sortir avec elles d'un silence absurde qu'en les faisant rire, comme deux petites folles qu'elles sont, de nos fredaines de rapins, — celles, bien entendu, que peuvent entendre de candides oreilles. Tu vois que si j'aime le romanesque dans la vie, les mères prudentes n'ont pourtant pas à redouter que j'essaye de fasciner les jeunes âmes par des airs penchés et des phrases à panache. Lors donc que Renée ne serait pas d'une nature trop vivacement saine pour être bien sensible à l'amour poitrinaire ou épileptique, il me serait impossible de l'attaquer par ces procédés entièrement en dehors de mes moyens.

JULES KERGOMARD. (*A suivre*)



ATHENÆUM

—

On annonce pour mardi prochain l'inauguration de l'**Athenæum**, dont l'administration est confiée à notre collaborateur Félix Jahyer, rédacteur de *Paris-Théâtre*. Située 15, rue des Martyrs, c'est-à-dire au centre de Paris artistique, cette charmante salle, décorée avec un goût parfait et pouvant contenir environ six cents personnes, est on ne peut mieux appropriée pour concerts, conférences, spectacles et réunions de toute nature.

Les invitations pour la soirée d'ouverture du 12 juin seront exclusivement réservées à la presse, aux auteurs, compositeurs et aux artistes.

PETITES NOUVELLES

—

— Mlle Sarah Bernhardt fera sa rentrée mercredi prochain, à la Comédie-Française, en récitant une pièce de vers de M. Albert Delpit, intitulée : la *Vieillesse de Corneille*.

— On annonce le mariage de Mlle Reichemberg avec M. Mounet-Sully.

— Il est question de remonter, à l'Opéra-Comique, les *Diamants de la Couronne*, pour Mme Lacombe-Duprez, qui chante en ce moment à Nantes.

Ce qui n'empêchera pas d'ailleurs M. Carvalho de penser aussi au *Songe d'une nuit d'été*, avec Mme Devriès-Dereims dans le rôle principal, et M. Dauphin dans celui de Falstaff.

— Nous apprenons, à la dernière heure, le rengagement de Duchesne à l'Opéra-Comique.

Il fera sa rentrée dans les *Mousquetaires de la Reine*.

— Frédéric Achard doit créer le rôle principal de la *Clé d'Or*, de MM. Octave Feuillet et Eugène Gautier, au Théâtre-Lyrique ; le bruit court que Mlle Marimon serait engagée par M. Vizentini pour cet ouvrage.

— Voici les recettes des principaux théâtres de Paris dans le dernier exercice (avril 1876, mars 1877) :

Opéra	3.189.277 fr.
Théâtre-Français	1.589.127
Châtelet	1.396.435
Théâtre-Lyrique (Gaîté)	1.140.161
Variétés	998.638
Vaudeville	946.580
Opéra-Comique	904.153
Renaissance	832.376
Palais-Royal	824.695
Porte-Saint-Martin	696.779
Théâtre-Historique	639.013
Gymnase	536.155
Odéon	534.638
Folies-Dramatiques	488.268
Bouffes-Parisiens	428.437
Cluny	165.503
Beaumarchais	158.863
Château-d'Eau	151.583
Athénée	141.059
Ambigu	112.265
Taitbout	93.961
Menus-Plaisirs	65.579
Troisième Théâtre-Français	54.877
Folies-Marigny	43.196
Grand-Théâtre-Parisien	16.085





Les droits d'auteur de l'année théâtrale 1876-1877 ont été, pour Paris, de 1,710,000 fr.

Ils ont été, pour les départements, de 580,722 francs.

C'est-à-dire que Paris, à lui seul, a donné aux auteurs dramatiques et compositeurs trois fois autant que le reste de la France.

D'après le bulletin des auteurs, c'est le département de la Gironde qui a produit la plus forte somme de droits d'auteur, 68,746 fr. 25.

Viennent ensuite la Seine-Inférieure, 62,215 francs 15; les Bouches-du-Rhône, 61,304 fr. 45 ; le Rhône, 45,896 fr. 30.

L'Ariége est classé le dernier, avec la somme dérisoire de 24 fr.

— Un poëte de mérite, dont nous connaissons les œuvres morales, M. J. Poisle Desgranges, vient d'obtenir une médaille à la Société protectrice des animaux, et le conseil supérieur de la Société nationale d'encouragement au bien lui a décerné une médaille d'honneur pour son ouvrage intitulé : *Guide du bon maître et du bon domestique* (Jules Taride, éditeur).

— Pendant les chaleurs, nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs le *Phénol Bobeuf parfumé* comme le meilleur des dentifrices et la plus salutaire des eaux de toilette : il est souverain contre toutes les épidémies. — Gros : 7, rue Coq-Héron ; détail : Pharmacies, Herboristeries, etc.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

—

Dimanche prochain, 10 juin 1877, grandes eaux à Saint-Cloud. Billets d'aller et retours Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

—

Dimanche prochain, 10 juin 1877, le grand prix de CENT MILLE FRANCS sera couru au Bois de Boulogne.

Le champ de courses est desservi par la ligne d'Auteuil, stations de l'avenue du Bois de Boulogne, de Passy et d'Auteuil, et par la ligne de Versailles, rive droite, station de Suresnes, gare la plus rapprochée du champ de courses.

Des billets d'aller et retour, pour ces différentes stations, seront délivrés à la gare Saint-Lazare.

—

Par la *Poudre chinoise*, de F. Hubert, destruction complète de tous insectes ; succès garanti, 12, rue Gaillon, ci-devant, 1, rue Port-Mahon, Paris. Franco, 2 et 5 fr.

UN REMÈDE A BON MARCHÉ

Chacun sait combien, d'ordinaire, les rhumes, bronchites et autres affectations de ce genre sont tenaces, longs à guérir, et ce qu'il faut employer de tisanes, sirops et autres médicaments pour y arriver. De plus, personne n'ignore qu'un rhume négligé finit souvent par dégénérer en bronchite quand il ne se transforme pas en phthisie pulmonaire.

De nombreuses expériences viennent de prouver que le Goudron de Norwége, bien pur et convenablement préparé, a une efficacité que l'on pourrait presque dire merveilleuse pour guérir rapidement les maladies en question. Le Goudron ne peut pas se prendre tel quel, à cause de son goût désagréable et de sa nature visqueuse. Un pharmacien de Paris, M. Guyot, a imaginé de le renfermer dans des petites capsules rondes en gélatine, de la grosseur d'une pilule ordinaire. Rien de plus facile à avaler; la capsule se dissout et le goudron agit rapidement.

Deux ou trois capsules de Goudron de Guyot, prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisent le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et guérir la phthisie déjà bien déclarée; dans ce cas, le goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela, autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de goudron consient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir les véritables capsules de Goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules, du reste, se trouvent dans la plupart des pharmacies.

Dépôt à la pharmacie Guyot, rue de Seine, 61, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

—

HYGIÈNE NATURELLE

Les personnes affectées de maladies rebelles, empirées par les médicaments chimiques, ou celles atteintes de Virus contagieux et victimes d'une intoxication mercurielle, arsenicale, iodique, narcotique, opiacée, etc.; trouveront l'ANTIDOTE et le remède ou l'apaisement à leurs maux dans la *Méthode* des Sucs d'Herbes comestibles, concentrés et inaltérables, seuls Dépuratifs *naturels* du sang et reconstituants *physiologiques* de l'organisme humain, par Hureaux, auteur de *la Santé* ou Traité général de médecine domestique par les simples. Brochure 50 c., franco par la poste et chez l'auteur, à Paris, 10, rue des Martyrs.

LA LECTRICE, de M. Edouard Constant, vient de paraître à la librairie Calmann Lévy.

Remarquée par la critique et très-applaudie par le public, cette pièce émouvante est appelée, croyons-nous, à obtenir aussi un vif succès de lecture.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces.)

COLLECTION
du
PARIS-THEATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Bertou. — Elise Hugueret Delannay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Morean. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta — Ravel. — lphonsine. — Bouffé De le Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Fréderic Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Deugremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE VACATION

de la vente publique après faillite, qui aura lieu aujourd'hui et jours suivants.

AUX GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord.

Le bail étant résilié et vu la sommation de faire maison nette, les marchandises seront vendues à des conditions désastreuses et pour ainsi dire *données pour rien*.

UN APERÇU :

Article	Prix
TAPIS	
Tapis pr passage et escalier de 3 f.50 le m.	» 65
Descentes de lit de 5 50	1 45
Tapis foyers de 16 f...	5 75
Carpettes long. 2 m., larg. 1 m.50 de 29 f. à	8 75
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m.40 de 45 f. à	13 50
Carpettes long. 3 m. larg. 2 m.40 de 75 f. à	21 »
RIDEAUX	
Brodé riche de 0 90...	» 30
Guipure de 2 fr. 25...	0 45
Gaze vénitienne, riches dessins de 1,95..	0 35
Couvre-lits piqués et guipure de 25 f...	4 90
TOILES	
Toile chanvre........	» 40
Toile p. chemises.....	» 75
Toile pour drap, largeur 1 m. et 1 m. 10	» 90
Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 95 c., à..	» 35
Piqué blanc de 2 25...	» 70
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à	» 75
Serv. toilette, la douz.	2 75
Serviet. damas. de 15 f.	6 50
Serviet. damier de 28.	12 50
Services damassés 12 couverts, de 55 f....	12 50
Services de 75 f.......	25 »
Mouch. chol. la douz.	1 95
Mouch. toile de 18 f...	7 50
Draps cretonne, longueur 3 m., le drap.	3 25

Article	Prix
SOIERIES NOIRES	
Gros grain de 7 75....	3 25
Faille de 8 90........	3 90
Cachemire de 13 50...	5 50
DRAPERIES	
1,500 coupons drap p. pantalons de 1 m.20, de 25 f..............	6 90
Drap satin noir et marron de 16 le m..	5 50
NOUV. POUR ROBES	
tissu parfait, de 1,75	« 30
Alpaga noir de 1 95..	» 60
Pacha noir gros grain brillant de 2 95......	» 85
Cachemire nr de 4 75.	1 95
Cachemire nr largeur 1 m.20 de 7 50......	2 75
Cachemire nr de 10 50	3 50
CHEMISES HOMMES	
Chem. mad. de 4 90..	1 95
Chem. shirting de 6 50	2 75
Chem. cretonne blanch. coul. et écr. de 9 50..	3 75
Chem. dev. toile de 12	4 50
Bas finis de 2 40......	» 90
Gilets flan. de 7 90...	3 25
LINGERIES	
Camisoles madapolam	» 95
Corsets riches de 8 50.	1 95
Pant. brod. de 4 50	1 95
Chemises cret. de 4 50	1 75
Costum. nouv. de 35 f.	12 75
Peignoirs vol. de 15 f..	3 90
INDIENNE	
Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f.75.	» 60
Oxford rayures pour chemises de 2 f.45..	» 75

Expéditions en province aux frais de l'acheteur.

GRANDS MAGASINS DE SOLDES

A Jeanne d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, MOUCHOIRS, RIDEAUX, SERVIETTES et Nappes dépareillées, Lingerie, Bonneterie, Chemises Linge confectionné, etc.

VENTE 2 MILLIONS

PRESQUE POUR RIEN

Aujourd'hui et jours suivants

on vendra en détail et au bénéfice de tous, les articles ci-après et bien d'autres encore.

Article	Description	Prix
COUVERTURES	blanches pour grand lit, val. 8 fr., la couverture	2 45
MOUCHOIRS	batiste ourlés, toutes les grandeurs, val. 60 c., le mouchoir	» 15
MOUCHOIRS	garantis Cholet, valeur 7 fr., la douzaine..............	2 40
SERVIETTES	éponge et œil de perdrix, gde taille, val. 65 c., la serv.	» 20
SERVIETTES	pur fil à liteaux, pour restaurants, val. 15 fr., la douz.	5 90
TOILE	pur fil de main pour chemises et draps, valeur 2 fr., le mètre..............	» 75
RIDEAUX	brodés, brochés et guipure, valeur 1 fr., le mètre..............	» 25
RIDEAUX	mousseline brodée, riche encadrement, valeur 6 fr. Le rideau...	1 60
TOILE	américaine renforcée pour grand drap, largeur 1 m. 20, valeur 2 fr., le mètre..	» 75
DRAPS	de lit confectionnés, coton écru, le drap..............	1 45
CHEMISES	cretonne, grande taille, la chemise..............	1 25
CAMISOLES	beau shirting, petits plis garnis de broderies riches, la cam.	1 35
CORSETS	pour dames, toutes tailles, forme moderne, valeur 7 fr., le corset...	1 45
GANTS	noirs pour enfants, valeur 1 fr., la paire..............	» 10

AVIS Le grand magasin de soldes ne fait pas de réclame mensongère. Il donne ce qu'il annonce et remplace les articles non satisfaisants.

Pas d'expédition hors Paris et la Banlieue.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme elbP-.p maît. sage-femme, suer de Me WION-PIGALE, r. Molière, 5, *tsi*, *ré* Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 im ar

CONGÉ DÉFINITIF

Évacuation des Locaux

DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

La Société de la CAPITALE est dissoute

Il vient d'être signifié aux commissaires-liquidateurs, par le propriétaire de l'immeuble, d'avoir à livrer les magasins le **30 JUIN COURANT**, à midi, à la Compagnie d'assurances *Le Conservateur*, actuellement rue de Richelieu, 102, qui les a loués pour le *terme de juillet*.

Il faut donc que toutes les marchandises, à tous les rayons, soient complètement liquidées d'ici là.

Aujourd'hui et jours suivants

de 10 h. du matin à 6 h. du soir

GRANDE LIQUIDATION A L'AMIABLE

expressément au comptant

avec des pertes de 68 à 80 pour cent

sur toutes les marchandises indistinctement

DÉSIGNATION SOMMAIRE DE QUELQUES LOTS :

Magnifiques Soieries de Lyon, marques TAPISSIER e. BONNET, abandonnées avec différences de 6 à 12 f. pr mt

Confections pour dames, en soie, richement garnies de vraies dentelles, abandonnées avec des différences de 25 à 100 f. par pièce.

Toiles fines pour chemises et **Toiles** pour draps en une seule larg., abandonnées avec des differ. de 3 à 10 f. pr m.

Et un stock, à tous les comptoirs, de **Coupes et Coupons, Articles défraîchis, Linge désassorti,** etc., etc., abandonnées PRESQUE POUR RIEN.

Article	Prix
Popeline rayée et carreaux, de 1 f. 45....	» 25
Taffetas d'Orient, magnif. tissu de 3 75...	0 90
Alpaga noir pur mohair de 1 f. 75............	» 55
Cachemire noir, chaine double, de 4 f. 50...	1 35
Cachem. noir pure laine larg. 1 m.20, de 6 f. 50	2 25
Faille gros grain, de 7 f. 50..............	2 75
Grenadine Pékin (Lyon), de 3 f. 90....	» 90
Soie couleur, première marque, de 7 f. 50..	1 75
Faille noire, gr. grain, de 12 f..............	3 90
Cols et faux-cols pour hom. et pr dam., la d.	» 10
Pantal. percale de 2 75	» 95
Chem. dames de 6 50.	1 25

Article	Prix
Camis. percale de 6 50	1 25
Jupons blancs, grands volants, de 8 f. 75...	1 75
Mouch. batiste d. et h.	» 15
Peign. Mulhouse de 9,50	1 75
Jaquett. drap mât de 49	8 75
Paletots soie, de 110 f..	29 »
Bas bl. (Paris), de 1,45	» 25
Chaussettes maille fine	» 25
Chemis. p. hommes de 8	1 45
Foyers de 6 50........	1 45
Creton. p. meub. de 2.25	» 45
Couvert. coton de 10 50	2 90
Rideaux mouss., le m.	» 25
Serviettes éponges, gde taille..............	» 25
Services Saxe, 12 couv. et nappes de 75......	18 75
Toile p. torch., de 1 f. 25	» 35
Toile p. draps de 2 75	» 85
Draps pr gr. lit, de 7 75	1 95
Rid. mous. suisse, de 7 50	1 75

Avis. — *La rapidité de la Vente ne permet aucune expédition en province.*

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.



FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

8 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature*. Envoi de la brochure franco.)

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et signé par *Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression. c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*



Maladies

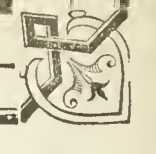
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd.

GUÉRIR vite à peu de frais — Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, ON Ssa Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Corresp. r. de la Verrerie, 99, r.St-rtin, 26.san

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !





Photoglyp. LEMERCIER. Cliché Pierre PETIT

ERNEST LEGOUVÉ

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 213

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 14 Juin au 20 Juin 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXIII

ERNEST LEGOUVÉ

—

e ne connais pas, au siècle où nous sommes, une figure littéraire plus aimable que M. Legouvé. Il possède une foule de dons naturels séduisants. Tour à tour romancier, auteur dramatique, conférencier, il a pour lui le privilége d'attacher le lecteur, de captiver le spectateur et de l'émouvoir par des moyens bien simples, mais bien rares : le goût et la distinction.

Né le 14 février 1807, à Paris, Ernest-Wilfried LEGOUVÉ est le fils de ce Legouvé (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste) qui était rempli de talents, à qui l'on doit plusieurs tragédies, telles que : *Richard III*, *Henri IV*, *Etéocle*, mais auquel ce vers resté célèbre :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère

a surtout fait une popularité que lui méritait le poëme entier dont il est extrait : le *Mérite des femmes*.

Nourri de brillantes études faites au collége Bourbon, Ernest Legouvé remporta dès 1829, à l'âge de vingt-deux ans, un prix de poésie à l'Académie française, avec un sujet qui dénotait son grand amour pour tout ce qui intéresse les lettres : la *Découverte de l'imprimerie*.

Ce succès l'encouragea dans cette voie, et plusieurs petits poëmes ingénieux et fort élégamment tournés sortirent successivement de sa plume.

Puis vinrent, dès 1833, des romans : *Max*, les *Vieillards* et, plus tard, *Edith de Falsen*, son meilleur ouvrage en ce genre.

Le théâtre, suprême ambition des littérateurs avides d'une gloire immédiate, devait nécessairement attirer le jeune écrivain. Son début, en collaboration avec Dinaux, fut un coup de maître. *Louise de Lignerolles*, représenté à la omédie Française en 1828, eut un succès de très-longue durée. Le *Guerrero*, tragédie en cinq actes et en vers, au même théâtre, en 1845, fit moins de bruit, mais *Adrienne Lecouvreur*, en collaboration avec Scribe, eut, grâce à Mlle Rachel, un long retentissement. Reprise de nos jours, cette comédie-drame a semblé un peu démodée ; elle n'en est pas moins une pièce très-habilement faite.

Les *Contes de la Reine de Navarre* et *Bataille de Dames*, faites toutes deux avec Scribe, sont deux comédies de tous points charmantes. La dernière, encore aujourd'hui au répertoire de la Comédie-Française, est une œuvre des plus ingénieuses et des plus agréables à voir représenter.

Par droit de conquête, qui la suivit, est également joué de temps à autre sur notre première scène, et a fait son tour de France à la grande satisfaction des amateurs de la belle et bonne comédie.

Puis vinrent, toujours à la Comédie-Française : le *Pamphlet*, les *Doigts de fées*, *Un jeune homme qui ne fait rien*, *A deux de jeu*, toutes pièces où le talent de l'auteur dramatique et le goût du littérateur s'unirent pour assurer le succès.

Après les *Doigts de fées*, M. Legouvé, qui venait de faire paraître un roman intéressant sous ce titre : *Beatrix*, y puisa une tragédie dont il voulait confier l'interprétation à Mlle Rachel, et qui ne fut jouée que plus tard, à l'Odéon, par Mme Ristori.

Ensuite, l'auteur académicien (car M. Legouvé avait été reçu membre de l'Académie française, en remplacement d'Ancelot, le 28 février 1856) ne crut pas descendre en faisant des excursions dans les théâtres de genre, et il donna *Miss Suzanne* au Gymnase-Dramatique, et les *Deux Reines*, à la salle Ventadour, puis il est revenu à la Comédie-Française, où il a encore donné récemment : la *Cigale chez les Fourmis*.

Le théâtre, on le voit, a toujours été une des grandes préoccupations de M. Legouvé. Il y a quelques jours, on donnait de lui, sur un théâtre de province, une pièce nouvelle : la *Séparation*, ouvrage qui va faire son tour de France sous les auspices d'une excellente comédienne, Mlle Delaporte.

Le poëte, le romancier et l'auteur dramatique ne complètent pas la physionomie d'Ernest Legouvé ; le conférencier est encore pour plus d'un quart dans la renommée de l'académicien.

C'est en 1847 que, pour la première fois, M. Legouvé fit des conférences publiques, et cela au Collége de France. Le sujet choisi par lui, était : l'*Histoire morale des femmes*. Nul ne le pouvait traiter avec un tact plus exquis, une plus suprême élégance.

Depuis quelques années, ses succès en ce genre priment tous les autres. Non-seulement sa parole est éloquente, mais nul plus que lui ne possède l'art de bien dire.

M. Legouvé sait, en effet, traiter à fond les sujets qu'il veut développer ; sa verve est inépuisable, sa gaieté entraînante, son esprit fin et délicat. Surtout il possède une qualité suprême : le savoir-vivre. Dans ses causeries familières, il aura toute l'énergie désirable sans jamais froisser personne ; ses conversations sont polies, affables même, de bonne compagnie. Le premier mérite pour lui est de plaire à son auditoire, et il réussit toujours à le charmer.

Il a de plus un talent de lecteur inimitable. Aussi sous la coupole de l'Institut et dans les grandes circonstances, plus d'un immortel feint-il un enrouement subit pour pouvoir faire éclore son discours ou son mémoire par la bouche du merveilleux diseur.

L'influence de M. Legouvé ne se fait pas seulement sentir par ses talents oratoires, il possède encore le don de la persuasion. Son jugement droit, la rigidité de ses principes, la sagacité de ses vues en font un des véritables directeurs de l'Académie française. S'il conduit de front une bataille, il paye de sa personne et assure la plupart du temps la victoire. Lors de l'élection d'Alexandre Dumas fils, comme hier encore, pour celle de Victorien Sardou, il a pesé fortement dans la balance. Homme de lettres, dans la grande et belle acception du mot, il appuiera avant tout le véritable écrivain, celui qui ne vit que par sa plume, et c'est encore là un titre à l'estime de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit.

Ernest Legouvé est certainement un des hommes les plus distingués du moment. Il résume en lui les qualités si précieuses de l'ancienne société française, l'affabilité des manières, l'art de bien dire, la vivacité de l'esprit contenue par un goût épuré, et la distinction dans la forme littéraire. Son nom est synonyme de délicatesse et de savoir-vivre aussi bien dans ses relations avec le monde que dans ses écrits. En dehors de son théâtre et de ses travaux de longue haleine, il a fait une foule de petits morceaux de littérature qui sont des chefs-d'œuvre de mesure et que les journaux reproduiront cent fois encore, au grand contentement de leurs lecteurs.

FÉLIX JAHYER.





REVUE DES THÉATRES

—

COMÉDIE FRANÇAISE

La Comédie-Française a fêté le 271e anniversaire de la naissance de Corneille avec l'éclat voulu pour ces sortes de représentations. L'élite de la troupe a donné; MM. Got et Delaunay ont été merveilleux de verve et d'originalité dans le *Menteur*; MM. Maubant et Mounet-Sully se sont surpassé dans les *Horaces*, ainsi que Mlle Dudlay, la nouvelle pensionnaire, qui a été rappelée après le quatrième acte où elle avait enlevé les fameuses *imprécations* avec une rare énergie.

Mlle Sarah Bernhardt faisait sa rentrée au théâtre après une cruelle maladie. On l'a accueillie par trois salves d'applaudissements bien chaleureux lorsqu'elle a récité, en grande artiste, la *Vieillesse de Corneille*, poésie de circonstance due à la plume de M. Albert Delpit.

AMBIGU-COMIQUE

Première représentation de : les *Environs de Paris, voyage d'agrément*, en 4 actes et 8 tableaux, de MM. Blondeau et Montréal, musique de M. Marc Chantagne.

C'est à des artistes en société et non plus à la direction Laforêt.... en vacances ? ?.... que nous devons le nouveau spectacle de l'Ambigu.

Aux drames énervants des auteurs-amateurs, le grand art n'a pas succédé; mais pour la saison d'été, une amusante folie comme les *Environs de Paris* a chance de réussir.

Ce voyage d'*agrément*, comme disent un peu présomptueusement MM. Blondeau et Montréal, n'est point ennuyeux à faire, et convient bien au public qui fréquente le théâtre par les chaleurs les plus tropicales. C'est l'ancien vaudeville populaire avec ses ariettes, ses flonflons, parsemé de coq-à-l'âne et de chansons à la mode aujourd'hui dans les cafés-concerts.

Les personnages sont de ceux que l'on voit d'ordinaire au Palais-Royal; il y a le beau-père ganache, le prétendu ridicule, la fiancée soit disant naïve et le terrible petit cousin. Ils vont tous faire une partie de noce dans les environs de Paris en attendant que M. le notaire veuille bien rédiger le contrat. On les rencontre successivement à Argenteuil, où ils dégustent le fameux vin, en partie à ânes à Montmorency, en canot entre Bercy et Charenton, à Nanterre, la patrie des rosières, et jusque dans la forêt de Bondy. Il y a de bonnes farces et des péripéties amusantes, bien qu'elles ne soient pas toujours neuves et dépassent quelquefois la mesure du goût.

On a ri, surtout vers la fin, et c'est là le principal. L'interprétation est bonne. Legrenay, Courcelles, Leriche, Mercier, sont des acteurs qui brûlent les planches, et parmi les actrices il en est plus d'une, telles que Mmes Claudia, Lynnès, Lemercier, Sylvana, Clara, dont le frais minois brûle les yeux, et dont le gazouillement caresse agréablement l'oreille.

Nous souhaitons bonne chance aux artistes en société.

CHATEAU-D'EAU

Reprise du *Fils de la Nuit*, drame en cinq actes et sept tableaux, de Victor Séjour.

Les artistes du Château-d'Eau continuent, à la grande joie du public du quartier auquel ils s'adressent, à reprendre les mélodrames qui firent florès autrefois.

Ils viennent de remonter le *Fils de la Nuit*, un des grands succès de Victor Séjour. Il n'est pas besoin de dire que cette pièce est terriblement démodée et écrite dans ce style amphigourique et faux dont les *mélodramaturges* ont eu le secret. Néanmoins on y trouve çà et là les qualités de puissance et d'originalité qui distinguaient Victor Séjour du commun de ses confrères ; et si la critique a quelque peu ri à certaines phrases par trop étranges, le gros public a paru s'intéresser grandement aux fantastiques aventures du fils des ducs de Scylla, devenu à la suite d'une substitution criminelle le pirate Ben-Leïl, et reconnu finalement, grâce à la *mèche blanche* de ses aïeux qui tranche sur sa noire chevelure. On a beaucoup applaudi le décor de la *corvette*.

M. Gravier imite Mounet-Sully à ravir dans le double rôle du duc de Scylla et de Ben-Leïl. Mlle Marie Vannoy a joué avec un grand charme le rôle de Myrta. Quant à Mme Abit, elle réussirait mieux, croyons-nous, dans l'opérette que dans le drame.

LE MONTREUR DE CURIOSITÉS

I

Philéas Taylor Barnum, Américain, né au village de Bethel, dans le Connecticut, nous apparaît comme le type le plus accompli des montreurs de phénomènes et de curiosités.

Son nom est connu du monde entier. Il a passé en proverbe, et lorsqu'on veut parler des faits et gestes d'un malin charlatan, d'un habile exhibiteur, on dit tout simplement, comme expression suprême : « C'est un Barnum. »

Sa carrière a commencé en 1834 ; il débuta dans les spéculations sur les phénomènes par l'exhibition d'une vieille négresse qu'il avait achetée d'un charlatan de Philadelphie.

Pour quel personnage donna-t-il cette femme ? Devinez... Non, vous ne le pourriez... Non, la badauderie parisienne ne permettrait pas pareille énormité... Barnum donna la négresse qui lui coûtait mille dollars,—car la chose se passait au temps où la traite des nègres florissait,—il donna, dis-je, cette négresse pour la nourrice de Washington, héros de l'indépendance américaine!

Conséquemment, le phénomène atteignait bel et bien l'âge de cent soixante ans !

Malgré l'invraisemblance du fait, les habitants de New-York s'y laissèrent prendre. Une foule alla voir, chaque jour, la nourrice de Washington. Mais cependant Barnum ne parvint pas, du premier coup, à la fortune. Loin de là, parcourant les divers États de l'Union, en compagnie d'écuyers et de saltimbanques, il mena vie errante et misérable, jusqu'à l'époque où, devenu possesseur de l'*American Musæum*, fameux cabinet de curiosités de New-York, il se distingua par d'ébouriffantes réclames et commença à passer pour le génie du *puff*, c'est-à dire du mensonge passé à l'état de spéculation et mis à la portée de tout le monde.

Notre homme ne dédaigna pas de montrer au public crédule un monstre antédiluvien... de sa fabrique ; puis une sirène des îles Fidgi, être fabuleux, comme vous le savez sans doute, moitié femme, moitié poisson, et qui sortait des mêmes ateliers que le monstre sus-indiqué; puis des géants, ou des animaux qu'il avait rendus difformes pour qu'ils devinssent plus intéressants ; puis des panoramas exécutés avec art, surtout avec un grand luxe d'imagination ; enfin l'illustre général *Tom-Pouce*, qui nous a visités, et que l'on croyait âgé de quinze ans quand il en avait seulement cinq.

Le général Tom-Pouce, fort bien dressé pour son rôle, admis dans plusieurs cours, notamment dans celles de la reine d'Angleterre et du roi Louis-Philippe Ier, eut des exhibitions qui mirent le sceau à la renommée de Phyléas Taylor Barnum. L'Europe, aussi bien que l'Amérique, célébra les mérites d'un homme qui savait découvrir et *lancer* les phénomènes.

L'exhibiteur, au surplus, habile au suprême degré dans la science des mystifications, ne s'en tint pas aux curiosités de bas étage. Il voulut rehausser sa profession par un coup d'éclat ; et bientôt tous les journaux des deux mondes annoncèrent une huitième merveille.

C'était la jeune cantatrice Jenny Lind, d'origine suédoise, engagée par Barnum, et dont les représentations dans l'Amérique du Nord ne furent qu'une longue suite d'ovations enthousiaste. Réclames, articles de journaux, puffs mirobolans, expédients de toutes sortes, rien ne manqua pour assurer le succès de Jenny Lind. La cantatrice obtint un tel succès que les places étaient partout vendues aux enchères. Elle fit une ample moisson de dollars, et Barnum ne gagna pas moins de trois millions.

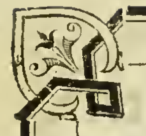
Barnum, appliquant ce précepte : « La fortune couronne les audacieux, » imagina un jour d'acheter et de montrer, en Amérique, « la maison où naquit Shakespeare. »

Or, qui pouvait ignorer que le grand William Shakespeare a pris naissance sur le sol anglais? Qui n'avait pas entendu dire que sa patrie était Strafford-sur-l'Avon, petite ville du comté de Warwick, et que les Anglais font de fréquents pèlerinages à sa maison natale ?

Cette fois, Barnum avait trop compté sur lui-même. La crédulité des Américains ne fut pas mise à l'épreuve. Les Anglais, qui n'aiment pas qu'on plaisante sur le compte de leur admirable Shakespeare, se fâchèrent tout de bon, et le beau projet de l'exhibiteur n'eut pas de suites.

—



II.

Sur les traces de Barnum, devenu millionnaire, une foule de gens aventureux s'élancèrent sans parvenir à la fortune.

Ils étaient pourtant du même groupe ; par malheur, ils opéraient dans les rues et sur les places, et ils n'avaient point affaire à la badauderie des riches Yankees de l'Amérique.

Chez nous, le montreur de curiosités date du moyen âge. Dans les premières foires privilégiées qu'établirent les rois de France, déjà apparaissaient des nomades qui faisaient voir des bêtes curieuses, des objets exotiques, des phénomènes plus ou moins réels. Leur race a fourmillé ; aujourd'hui, dans le plus humble village, les jours de fête patronale, vous rencontrez plusieurs Barnums au petit pied, et votre curiosité, si souvent déçue, se laisse toujours prendre aux promesses de la réclame.

Quelquefois, c'est une troupe de saltimbanques, de faiseurs de tours, qui met des curiosités dans son programme ; ordinairement, les montreurs de phénomènes ne sortent pas de leur spécialité.

Les premiers, nous en avons touché quelques mots ; les seconds forment une espèce d'amuseurs *sui generis*, et nous essayerons de les dépeindre avec détail.

Tout à coup, à Paris, par exemple, dans une rue passante, vous apercevez une boutique à louer...

Des hommes entr'ouvrent la porte de cette boutique, y placent une sorte de vestibule en rideaux blancs et rouges, avec une méchante table de bois destinée à servir de bureau d'entrée. Au-dessus de la porte ils étalent une grande pancarte en calicot peint, où se trouve le portrait « authentique » d'un phénomène extraordinaire, tel qu'on n'en a jamais vu de pareil, tel qu'on n'en reverra jamais.

« Le public ne paie que s'il est content. » Cette formule ne varie guère.

Si le phénomène reproduit exactement tout ce que l'affiche « illustrée » promet chaque spectateur donne en sortant dix centimes, et manifeste de cette manière sa satisfaction.

Toutefois, la plupart des montreurs de curiosités annoncent seulement cette latitude grande laissée au public, dont les dix centimes sont préalablement reçus, — et qui, ai-je besoin de le dire ? ne sont jamais restitués aux mécontents.

Il y a nombre de personnes, d'ailleurs, qui critiquent sans cesse les exhibitions, et qui déclarent constamment « que la chose ne mérite pas d'être vue. » Elles ne donneraient pas une obole, après avoir joui du spectacle qu'on leur offre.

Donc, il faut payer d'avance, sauf à manifester ensuite le blâme ou l'éloge.

Dans ces boutiques non terminées, qui servent de théâtres aux exhibiteurs, ou qui se transforment en bazars, les objets les plus divers viennent figurer.

Aujourd'hui, c'est la femme à barbe ou la géante de 15 ans; demain, c'est le phoque chanteur ou la sirène à deux têtes ; un autre jour, ce sont les jumeaux réunis ou quelques « habitants d'une île déserte. »

Il n'y a pas de limite à ces spectacles improvisés. Les passants s'y arrêtent, et après quelques représentations plus ou moins fructueuses, l'exhibiteur transporte ailleurs ses curiosités.

III

Autrefois, on rencontrait par les rues des montreurs ou des meneurs d'ours, de bêtes féroces muselés.

Ces industriels d'un genre tout particulier, vêtus assez salement, gagnaient leur vie à faire faire des tours aux animaux pour le plaisir des amateurs.

La danse de l'ours réjouissait fort les campagnards, parmi lesquels « Martin » obtenait une grande popularité. Mais Martin n'était docile que dans sa jeunesse.

Quel bruit dans un village, quand vers la rue principale débouchait une ménagerie ambulante! Quel bonheur de voir des animaux redoutables devenus doux comme des agneaux.

A Paris, on ne permettait déjà plus ces sortes d'exhibitions lorsque la province les voyait encore. Bien des accidents étaient arrivés. Certaines bêtes que l'on prétendait apprivoisées, et qui, durant plusieurs années, avaient montré un caractère tout à fait sociable, devenaient subitement dangereuses, s'élançaient sur leurs admirateurs et leur faisaient des morsures plus ou moins graves.

Aujourd'hui, les ménageries ambulantes existent toujours, et les dompteurs émérites ont continué leurs effrayants exercices dans des cirques ou sur la scène.

Les Anglais aiment beaucoup ces spectacles. Un de nos voisins d'outre-Manche, il y a quelques années, vint de Londres à Paris pour assister aux exercices d'un dompteur.

— Je l'ai suivi partout, disait-il, en Amérique et sur le continent; je veux être là quand son tigre le mangera.

Singulière destinée que celle des directeurs de ménageries. Leurs hôtes les enrichissent.... ou les croquent.

Mais revenons au type plus spécial du montreur de curiosités.

Longtemps le boulevard du Temple a été le champ de foire parisien des exhibiteurs, et vos parents n'ont certainement pas manqué de vous citer Curtius, le grand Curtius, l'incomparable Curtius, dont les figures de cire attiraient tous les habitants de la capitale

Mon oncle me conduisit souvent dans ce cabinet célèbre.

— Si tu as une bonne place, cette semaine, me disait-il, je te mènerai chez Curtius.

— Au Palais-Royal ?

— Non, au boulevard du Temple.

Car il faut vous dire, mes amis, que Curtius, dont le véritable nom était probablement Curtz, avait alors un salon au Palais-Royal et un autre sur le boulevard du Temple.

Pour ne pas toujours montrer les mêmes têtes, tous les ans il renouvelait son personnel en cire.

Le premier salon était généralement consacré aux grands hommes, aux illustres politiques, aux notabilités de la littérature, de la science et des arts. Dans le second, on voyait une agglomération de profonds scélérats.

Au boulevard du Temple, il y avait un aboyeur qui, placé à la porte du salon, comme Paillasse à la porte des tentes de saltimbanques, s'adressait au public et cultivait le boniment :

— Entrez, messieurs et dames, venez voir l'empoisonneur Desrues, qui fut roué vif en 1777.

Ou bien encore :

— Entrez voir Philippe-Egalité, Marat et Robespierre.

Il n'en coûtait que dix centimes pour contempler à distance les figures de cire de Curtius ; mais quiconque payait soixante centimes avait le droit d'approcher et de circuler près des bustes.

Tel fut le succès du montreur de curiosités, que ses recettes atteignaient le gros chiffre de trois cents francs par jour.

La figure de cire ne se voit plus guère qu'à l'état de mannequin, chez les coiffeurs et les tailleurs.

Ajoutons que le boulevard du Temple a cessé d'être la colonie des montreurs de curiosités.

IV

Si, au moment de terminer cet article, nous voulions nous transformer nous-même en montreur de curiosités, nous esquisserions les portraits des nombreux excentriques dont nos pères se sont amusés en passant, et dont vous rencontrez encore çà et là quelques derniers rejetons.

Citons seulement Fanchon la Vielleuse, connue autrefois de tous les Parisiens, qui prenaient plaisir à l'entendre, au commencement de ce siècle, comme ils ont applaudi, depuis trente années, l'homme à la vielle.

Citons les marchandes de plaisir, étrangement et coquettement habillées, annonçant leur marchandise avec un cri souvent répété, ou au moyen d'une crécelle ; les vendeurs de pain d'épices et de caramel ; les instituteurs de singes, de lièvres et de souris blanches ; Mangin, distributeur de crayons ; les débitants de vulnéraire ; les dentistes « admirés de l'Europe entière ; » les raccommodeurs de fontaines portant la redingote et le chapeau du Petit-Caporal.

Aussi longtemps que le bruit du tambour ou de la trompette attirera les curieux, nous verrons se succéder les montreurs de curiosités, les charlatans, les saltimbanques, et les groupes les plus variés d'artistes en plein vent.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

SALON DE 1877

VII

LE PAYSAGE

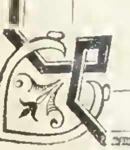
Marines. — Animaux. — Natures mortes.

MM. GUILLEMET. — DEFAUX. — BERNIER. — BUSSON. — BENOUVILLE. — CHABRY. — GOSSELIN. — DE KNYFF. — HERPIN. — HARPIGNIES — LAVIEILLE. — EUGÈNE MASSON. — BERTHELON. — YON. — LANSYER. — SÉGÉ. — HANOTEAU. — CLAYS. — MME LAVILLETTE. MASURE. — BALLAVOINE. — ROBERT MOLS. — VAN MARCKE. FERRY. — EUGÈNE LAMBERT. — MELIN. — PHILIPPE ROUSSEAU. — BERGERET. — DESGOFFES.

L'école du Paysage, depuis longtemps une de nos gloires artistiques, est encore très convenablement représentée au Salon de cette année, sans, toutefois, nous révéler un talent nouveau d'un ordre élevé. Ce sont les peintres déjà connus qui continuent leurs succès, et si les uns accusent des progrès, d'autres ne font que se maintenir dans leur juste réputation.

M. Guillemet, si remarqué depuis ses débuts, est au nombre des paysagistes épris de la nature ; il lutte franchement avec elle et est assez heureux pour lui dérober ses secrètes beautés. Son pinceau, à la fois vigoureux et fin, sait rendre avec la même habileté l'âpreté des sites, la richesse des terrains, la délicatesse des colorations du ciel des feuillages ou de l'eau.

Les « Falaises de Dieppe » renferment des oppositions énergiques sans être violentes, et le côté riant est délicieusement rendu par cette ai-





mable échappée sur la mer. Les « Environs d'Artemare, » plus complets peut-être au point de vue de l'exécution générale, frappent surtout par l'originalité du « faire. » M. Guillemet ne procède directement d'aucun maître, et comme tous les artistes d'un talent personnel, il a déjà ses imitateurs.

Parmi eux je citerai un artiste d'un grand talent, M. Defaux, qui, dans son tableau intitulé : « de Honfleur à Pennedepie, » s'est heureusement inspiré de la toile remarquable qui valut, l'année dernière, un rappel de seconde médaille à M. Guillemet.

M. Camille Bernier a donné une grandeur imposante à son immense paysage : « Sabotiers dans le bois de Quimerc'h. » La précision des détails ne nuit point à l'aspect général, et l'air circule bien entre ces arbres gigantesques. Cette toile serait précieuse dans un musée pour servir d'études aux jeunes paysagistes qui ont besoin de régler leur goût et d'apprendre comment on doit distribuer la lumière afin d'avoir des valeurs relatives indispensables pour obtenir une harmonie complète.

M. Busson n'a pas craint d'aborder franchement une coloration vive et tendre dans son « Village de Lavardin. » Bonne perspective, gaicté du site, finesse du rendu. C'est là une œuvre des plus remarquables.

Le « Lac d'Albano, » par M. Benouville, nous ramène à l'école classique; mais, je me hâte de le dire, exempte du « poncif. » Peu de paysagistes ont la ligne plus souple que M. Benouville ; il dispose les terrains avec une grande vérité, un mouvement extraordinaire ; cette nature « vit » et, de plus, elle est empreinte d'une rare poésie.

M. Pelouse, qui nous donna son chef-d'œuvre l'année dernière, a deux toiles d'une valeur inégale. Dans le « Douait » on retrouve sa brosse ferme, sévère et son talent d'observateur. L'autre, les « Prairies de Lesdomini, » est moins vigoureusement traitée.

La « Gorge du Riou-Mayou, » par M. Chabry, annonce un pinceau solide ; les eaux du Gave qui coule entre ces grandes roches, donnent bien la sensation exacte de la nature dans les Pyrénées.

Ici, la brosse large de M. Gosselin se montre dans la « Forêt de l'Isle-Adam » et contraste avec le dessin serré et la fine palette de M. de Knyff dans le « Bois de Stolen. »

M. Herpin a la ligne sévère ; M. Harpignies baigne ses terrains et ses arbres dans une atmosphère limpide. MM. Lavieille et Eugène Masson nous retracent la forêt de Fontainebleau chacun à leur manière, avec un tempérament bien différent, mais vraiment artistique.

M. Berthelon a une vive impression de la nature ; il sait animer un coin de bois ou l'entrée d'un village, en plaçant ici et là un petit personnage bien en situation.

A « Meudon, » nous respirons les fraîches senteurs du matin, qui s'élèvent entre les feuillages tendres des arbres aux touffes riantes. Près du « Charlemagne, » dans la forêt de Fontainebleau, la solitude est égayée par la petite bûcheronne qui ramasse ses fagots, comme aussi par les rayons du soleil qui dorent la cime des arbres et glissent sur la mousse qu'ils teintent de reflets harmonieux. Cette dernière œuvre est à la fois « serrée » et aimable d'exécution, ce qui n'est pas un mérite commun.

M. Yon sait choisir ses sites, et la coloration le « Bas-de-Villiers, » est un peu grise d'aspect, en raison de l'heure choisie par l'artiste ; on peut louer sans réserve le dessin précis.

M. Lansyer, avec un charmant *fouilli* porté sur le catalogue sous ce titre : « Avril en fleurs, » paysage tout pimpant, bien fait pour les amoureux qui aiment à se glisser au travers des branches, expose une des meilleures œuvres que je connaisse de lui : « Moulins à vent aux environs de Lille. » C'est absolument beau de lignes, d'une couleur fine et chatoyante et d'une rare distinction.

Les mêmes qualités se retrouvent dans la toile de M. Segé : « la Rivière de Lezardrieu, » œuvre d'un maître sûr de ses effets et doué d'un vif sentiment poétique.

M. Hanoteau est en veine depuis deux ans. Dans le « Chef de l'âtre, » quelle largeur de brosse, et dans le « Moulin, » comme tout est précis, distingué de ligne, habilement composé ! Cette dernière toile est certainement une des meilleures du Salon.

Je louerai sans réserves les chaudes marines de M. Clays, un peintre qui sait baigner dans l'air les moindres objets. J'aime les effets bizarres dont Mme La Villette remplit ses toiles, et aussi la façon hardie dont M. Masure nous présente les flots bleus de la Méditerranée, colorés ici par les rayons du soleil, là par la pâle clarté de de la lune.

Je ne puis passer devant les frais panneaux de M. Ballavoine, sans sourire à leur aimable coquetterie, et devant le « Quai du Louvre, » de M. Robert Mols, je m'arrête comme en face de la nature elle-même.

J'aime les gras pâturages de M. Van Marcke avec leurs animaux si vigoureux, et je trouve fort divertissant, comme aussi d'un aspect très vrai, les « Bêtes de compagnie poussées par la traque, » par M. Ferry.

Les « Chiens et les Chats, » de M. Eugène Lambert, ont autant d'esprit que par le passé ; ceux de M. Mélin sont toujours également d'une justesse de mouvement merveilleuse.

Le grand maître des natures mortes est encore M. Philippe Rousseau, avec son « Déjeuner» où se trouve un jambon qui fait l'admiration de tous les visiteurs indistinctement. Mais, M. Bergeret, dans son tableau : les « Crevettes, » rivalise avec les meilleurs peintres en ce genre. Ce jeune artiste a un talent bien personnel qui tient le milieu entre Philippe Rousseau et Vollon, sans les imiter le moins du monde.

Je terminerai la Peinture en vous invitant à remarquer avec quel goût M. Desgoffe a dû disposer les riches objets qu'il a copiés, soit au Louvre, soit au Musée d'artillerie. On ne pousse pas plus loin l'art du détail.

Que d'œuvres de mérite j'ai dû passer sous silence et dont j'aurais voulu vous entretenir ! Mais le Salon sera fermé dans une dizaine de jours, et je veux consacrer mon prochain et dernier article à l'Exposition de sculpture.

FÉLIX JAHYER.

Les Filles Romanesques

Lettre d'Olivier Mallet à M. Raoul Saunier.

(Suite.)

Je ne me ferai pourtant pas plus désintéressé que nature en te dissimulant que je ne manque aucune occasion de laisser entrevoir, non par des déclamations, mais par des exemples, que l'art marche aujourd'hui au moins de pair avec toutes les illustrations, et quelle part enviable une femme aimée peut prendre à l'enfantement des chefs-d'œuvre ! Sûr désormais de vivre de mon talent, je ne crois pas manquer de délicatesse en essayant d'associer une femme à une carrière qui, si elle n'est jamais glorieuse, sera toujours au moins honorable pour elle comme pour moi. Renée, plus encore que son amie, semble goûter assez ce sujet. Elle m'écoute avec un étonnement naïf et en fixant sur moi ses grands yeux bleus dont l'absence de timidité me trouble, quoi que j'en aie. Puis, quand elles m'ont quitté, je les vois par la fenêtre ouverte s'en aller bras dessus, bras dessous, le long des allées du parc, et souvent leurs regards, tournés de mon côté, me prouvent qu'elles parlent de moi.

De moi et d'un autre, probablement ; car je vois très-bien aussi, sans en avoir l'air, se renouveler chaque jour le petit manége de Mlle Marcelle avec le facteur. Mais je dois proclamer à sa décharge que, si elle ne manque pas de bonne volonté pour qu'il en soit autrement, le résultat est pourtant toujours le même, c'est-à-dire négatif. Voilà un amoureux bien paresseux à écrire. Quoiqu'elle ne me plaise pas beaucoup, j'avoue que Mlle de Gury mériterait cependant plus d'empressement. Je lui sais gré d'ailleurs d'aimer. L'esprit d'imitation est si fort, que ses confidences inspireront peut-être à Renée la bonne pensée de songer aussi—faute de mieux—à celui qui est là sous sa main, et qui ne lui fera pas, par conséquent, tant attendre une réponse.

Ris tant que tu voudras, sceptique que tu es, de mes innocentes amours d'écolier en vacances ; toutes les railleries du monde ne pourront faire que je n'en sois pas heureux.—Je devrais pourtant, pour être plus vrai, parler au passé, car, depuis que Jane est de retour, elle semble prendre plaisir à me faire enrager. Elle ne quitte presque plus les deux jeunes filles et les gêne probablement beaucoup pour parler de ton ami, comme elle me gêne dans mes petits manéges pour forcer Renée à s'occuper de moi. Pourquoi ma chère cousine est-elle revenue au bout de huit jours d'un voyage qui devait durer un mois ? Je soupçonne là-dessous quelque manœuvre machiavélique de la dernière des Garlan, qui aura voulu avoir une *sous-maîtresse* plus vigilante qu'elle-même. Moi qui m'arrangeais si bien d'elle et du chevalier ! Mais avec Jane, c'est une autre chanson ! Elle nous suit constamment des yeux, Renée et moi, et si le mariage très-peu romanesque qu'elle a fait jadis elle-même ne me rassurait sur les entraînements de son cœur, je croirais, le diable m'emporte ! que Mme de Meslay se rappelle un peu trop ce qui fut — et ce qui ne sera plus ! Mais parce qu'elle n'a pas voulu de moi, jadis, ce n'est pas une raison pour qu'elle empêche sa sœur d'en vouloir aujourd'hui. A moins qu'elle ait la prétention de la marier *convenablement* aussi ! Quoi qu'il en soit, Jane peut se vanter de m'être une cousine bien amère. On ne se met pas plus obstinément, et d'une façon plus agaçante, en tiers là où l'on n'a que faire. Mais je ne suis pas homme à refuser un cartel, et si elle veut la guerre—quoiqu'il m'en coûte et quel qu'en soit le motif—nous l'aurons.

Bah ! à part ces petites contrariétés et la déplorable besogne à laquelle je me suis condamné dans le pavillon, ma vie ici est des plus agréables. Ah ! combien je regrette peu, surtout depuis que j'ai quitté Morlaix, notre existence ha-



letante de Paris, où les plaisirs sont encore des fatigues, et où le repos nous use autant au moins que le travail. Hélas ! moi qui suis presque né aux champs, j'avais oublié la joyeuse et matinale chanson dont les merles saluent chaque jour mon réveil. Aussi avec quelle joie je l'ai entendue la première fois ! Avec quelle ivresse mes yeux attristés, chaque matin là-bas, par la vue de froides murailles, se plongent dans les horizons verdoyants qui se déroulent devant ma fenêtre ! Je m'habille à la hâte, j'allume un cigare et descends au jardin, où les fleurs s'entr'ouvrent pour recevoir la première visite des abeilles. J'y rencontre souvent Jane, et nous nous promenons quelquefois, une heure ou deux, le long des allées droites et couvertes de sable de mer, où les arbres fruitiers, encore chargés de rosée, laissent pleuvoir çà et là une perle. Nous causons de tout et de rien, de choses sérieuses ou puériles, de la pluie et du beau temps, selon l'état du ciel ou celui de notre esprit. Nous nous rappelons mutuellement nos souvenirs d'enfance, et nous en rions encore comme des enfants.

Quelle femme charmante que Mme de Meslay ! surtout quand, en l'absence de sa sœur, elle reprend avec moi toute la grâce, tout l'abandon affectueux et toute la liberté d'esprit que son rôle de mentor soupçonneux de Renée lui fait perdre trop souvent en d'autres moments ! Elle comprend ou devine si bien tout en art, en littérature, et surtout dans la pratique sans vulgarité de la vie ; nous nous rencontrons si souvent dans nos préférences et dans nos aspirations que, en retrouvant développés et mûris en elle tous les germes que j'aime à voir à peine indiqués chez sa sœur, je me surprends quelquefois à me dire : Pourquoi n'a-t-elle pas voulu m'aimer jadis ? Mais si l'été est la certitude de tout ce dont le printemps n'est que la promesse, l'impression de celui-ci n'en est pas moins séduisante, et, dès que Renée m'apparaît dans la virginale floraison de sa beauté et de son âme, je n'ai plus de regards et d'amour que pour elle.

Ce sont les soirées surtout qui sont charmantes. Après le dîner, qui réunit toute la famille dans une causerie générale, où le chevalier se joint à moi pour soutenir et porter haut le drapeau de la jeunesse, de la poésie et du sentiment, en face de l'hostilité déclarée de ma tante, de la réserve un peu affectée de Jane et de l'abstention pas du tout impartiale, je crois, de Renée et de Marcelle, nous faisons de longues promenades dans les petits chemins capricieux qui coupent en tous sens la campagne autour du château. Mme de Keraven s'en dispense, et je ne m'en plains pas ; car elle me gêne toujours un peu, malgré la complète innocence de ma conduite vis-à-vis de Renée. Rien n'est charmant comme ces flâneries sans but, où, tour à tour, chacun s'oublie en arrière à regarder un insecte, à cueillir une fleur, ou à rêver peut-être ; où l'on se rejoint un moment pour se disperser encore ; où la conversation suit les caprices de la route, tandis que le ciel s'éteint peu à peu, que le crapaud lance des fossés sa note mélancolique, et que les phalènes et les scarabées étourdis vous effleurent le visage de leur vol bourdonnant et effaré.

A quoi pensent ces jeunes filles, lorsqu'au lieu de se rapprocher, elles se tiennent au contraire à l'écart l'une de l'autre ? Mlle de Gury, je m'en doute ; mais Renée ? L'autre jour, elle effeuillait une pâquerette d'un air distrait.

Eh bien ! lui demandai-je en riant, pour ne pas effaroucher Jane, comment vous aime-t-il ?

— Qui donc ? répliqua-t-elle avec un étonnement si peu joué qu'il était impossible d'en suspecter la sincérité.

Elle n'aime évidemment personne, mais n'importe ! Il y a de l'amour dans l'air, et je ne vois pas pourquoi il n'en tomberait pas un peu sur moi.

De retour au château, on fait quelquefois de la musique au salon, les fenêtres grandes ouvertes, aux murmures et tièdes haleines du parc. Ces dames sont toutes trois musiciennes ; mais chacune selon son caractère propre. Mlle de Gury joue la difficulté avec beaucoup d'entrain et de brillant, mais sans la science réelle et le goût irréprochable que Jane déploie dans le chant large et expressif. Quant à Renée, fort maladroite pianiste, elle a une petite voix claire, perlée, suave et émue, qui, malgré ses hésitations ou peut-être à cause de cela, vous va droit au cœur. Peut-être devrais-je dire seulement : *me va*, car je suis forcé d'avouer que des juges sérieux pourraient, sans être injustes, se montrer pour elle sévères. Mais passons ; je n'ai pas, Dieu merci ! la sotte manie de me chicaner mon bonheur.

L'exhibition que font, tour à tour, à ma prière, ces trois charmantes personnes, de leurs petits ou grands talents, me fournit des surprises bien enivrantes, lorsque je trouve chaque soir, comme par hasard, sur le pupitre, les œuvres dont il m'est arrivé de parler la veille. Quand j'en remercie Renée, celle-ci s'en défend gauchement, et Jane nous regarde d'un air plein d'inquiétude et de reproches attristés. Ah ! ma chère cousine, vous vous défiez décidément trop de moi ; car, j'en atteste le ciel, mon habileté de séducteur ne mérite

« Ni cet excès d'honneur ni cette indignité. »

Tu ne saurais te figurer de quelles attentions excellentes je suis d'ailleurs l'objet de la part de tout le monde, même de ma terrible tante. Ah ! comme cette hospitalité est bonne à nous autres, habitués à cette vie de chacun-chez-soi de Paris, qui rend, si franche qu'elle soit, l'intimité impossible par la gêne que l'on craint toujours d'imposer en l'acceptant. Ici, on va, on vient, on sort, on rentre, on mange comme on veut et où l'on veut, et Mme de Keraven ellemême, si fanatique de l'étiquette, est la première à vous mettre à l'aise sur ce point.

Je vois se faner, le soir, dans les vases de ma chambre, les fleurs que Renée a cueillies le matin dans le jardin, et, quoiqu'elles me donnent quelquefois un peu de migraine la nuit, je les baise avec bonheur, ces fleurs que sa main a touchées. Adieu.

Olivier Malet.

Lettre d'Olivier Malet à Monsieur Raoul Saunier.

Château de Garlan, 19 mai 1858.

Tu t'obstines dans ton silence ; je m'obstinerai dans mon bavardage. Si tu ne lis pas mes lettres, tu en payeras au moins le port ; car je ne suppose pas que tu pousses l'abomination jusqu'à les refuser, au risque de laisser tomber mes chères confidences dans le sein, peu discret peut-être, des employés des postes chargés des rebuts. Si donc je ne reçois pas, courrier par courrier, une longue réponse à la présente, je te mets au régime de dix pages tous les jours, et nous verrons qui se lassera le premier. Il est peu probable que ce soit moi. Mes affaires tournent bien, et le bonheur rend bavard, je t'en avertis.

Ce n'est pas qu'il se soit rien passé de grave, au moins pour ceux qui ne considéreraient que les faits matériels ; et, pourtant, au découragement qui m'avait envahi ces derniers jours, a succédé, depuis hier, « le plus doux espoir. »

Hier matin, en flânant dans le parc, je m'étais assis et un peu assoupi, je crois, adossé extérieurement à un banc de gazon circulaire surmonté de buissons de genêts très-épais, lorsque j'ai entendu une discussion s'élever, ou plutôt se continuer tout près de moi, entre Renée et son amie, qui, grâce à la mousse épaisse des allées, y étaient entrées et s'y étaient assises sans que je m'en fusse aperçu.

— Tu es folle ! *Il* ne pense pas à moi, disait Renée d'un ton de regret.

— Il faut le forcer à y penser, répondit Marcelle.

— Comment.

— Comment, comment ? Tout t'embarrasse, toi ! Je te promets que, si je n'avais pas d'autres projets, je l'aurais déjà fait, et pour mon propre compte. *Il* en vaut bien la peine.

— Oui, certes. Mais tu sais bien que je n'ai pas d'imagination du tout, moi, et cela me semble si impossible....

— Impossible, non ; difficile, peut-être ; mais ce n'en serait que plus amusant à essayer. Voyons, tu as dix-sept ans, tu es très-belle, pas si sotte que tu veux bien le croire ou plutôt le dire, et tu n'oserais même pas tenter ce que nous voyons des femmes sans jeunesse, sans esprit et sans beauté, accomplir tous les jours ! Il faudrait qu'*il* fût bien farouche pour ne pas s'occuper de toi quand il verra que tu t'occupes de lui. Le tout, c'est de lui en donner l'idée, en supposant qu'il ne l'ait pas déjà, et que la crainte d'échouer ne l'ait pas, seule, comme toi, empêché de le montrer. Avant de partir d'ici, je veux...

La cloche du déjeuner s'est fait entendre, et toutes deux se sont éloignées en causant. J'ai fait un crochet dans les taillis et les ai rejointes à quelques pas du château. Renée a beaucoup rougi en me reconnaissant, et a semblé craindre que j'eusse entendu les dernières paroles de Marcelle, ce qui m'a confirmé dans l'opinion, peu modeste mais très-flatteuse, que c'était de moi qu'il venait d'être question. A dîner, Mlle de Gury a adressé brusquement à Renée cette demande, qui m'eût semblé plus naturel de me faire à moi-même :

— M. Malet connaît-il la collection de M. de Coathuel ?

— Non, mademoiselle, ai-je répondu ; et je le regretterais beaucoup, si je ne me défiais un peu des merveilles qu'on m'en a dites à Morlaix.

— Rien n'est plus facile que de vous convaincre de prévention. Le marquis est le plus aimable antiquaire que l'on puisse trouver ; Coathuel est à trois quarts de lieue d'ici, et si Mme de Meslay avait la bonté de nous y conduire, je reverrais, pour ma part, tout cela avec grand plaisir.

On arrangea immédiatement cette promenade pour le lendemain, et, aujourd'hui, par une après-midi splendide, et après avoir traversé l'étroite et riante vallée du Bois-de-la-Roche, en suivant les chemins creux les plus ombreux et en coupant les prairies les plus étincelantes de fleurs, notre petite caravane, composée de Renée, Marcelle, Jane, le chevalier et moi, pénétra dans les grands bois où se cache le manoir de Coathuel. Renée, sous prétexte de bottines neu-



ves, avait pris mon bras, celui du chevalier ayant été accaparé par sa « belle Iris, » qui écoutait en reine adorée, mais railleuse, les fadeurs traditionnelles sur le «ramage» des oiseaux qui peuplaient le « bocage. » Jane marchait seule, comme il convient à une veuve inconsolable.

T'es-tu jamais promené dans les bois, ayant au bras une femme aimée ? Tu me répondras oui, et tu me citeras Mlle Mimi ou Mlle Musette. Il me serait dès lors inutile de te parler d'un bonheur que tu ne saurais comprendre, toi dont les yeux païens s'obstinent à ne pas voir transparaître l'âme sous le contour. Je ne te dirai donc pas, de peur que tu le profanes, l'enivrement où m'avait plongé cette simple promenade, durant laquelle rien de significatif ne fut pourtant échangé entre Renée et moi, par la parole ni par le regard, lorsque nous atteignîmes le château de Coathuel,—une assez jolie petite machine du XIVe siècle, dans un état de conservation suffisant.

Dès que nous eûmes fait retentir la cloche, le marquis lui-même s'avança au devant de nous, dans le petit préau. Tu ne peux rien imaginer d'aussi sec, d'aussi pointu, d'aussi disloqué que le susdit marquis. A chaque mouvement de ses grands bras et de ses maigres jambes, il semble qu'il va se casser comme un pantin de bois, et l'on croit entendre, à chacun de ses pas, le bruit de ses articulations mal graissées. Nul, en revanche, ne pourrait rivaliser avec lui de galanterie vieillote, musquée, alambiquée, et, en somme, il faut en convenir, parfaitement aimable, si le grotesque de la forme n'en faisait trop oublier le fond. Figure-toi un Grassot gentilhomme, et tu ne seras encore qu'en deçà de la réalité. Eh bien ! avec cet extérieur, avec son âge qui doit dépasser le demi-siècle, avec son poil teint et ses dents d'une blancheur suspecte, avec son bredouillement de parole presque incompréhensible, le marquis ne se flatte pas moins d'être très-compromettant pour les plus jeunes et les plus jolies femmes, autour desquelles il papillonne sans cesse, pensant, avec raison, que les femmes mûres sont trop accaparées par les lycéens. Il paraît qu'en cela, M. de Coathuel ne fait pourtant qu'une erreur de date ; car on m'a assuré qu'il avait, — on ne peut soupçonner par quels maléfices, — obtenu dans l'aristocratie du pays des succès féminins assez flatteurs. Ce mystère, concernant le cœur de la femme, je ne me charge pas plus de l'expliquer que de le comprendre.

JULES KERGOMARD. *(A suivre)*

PETITES NOUVELLES

On annonce pour le mois d'octobre les brillantes reprises de la *Muette* et de l'*Africaine*.

Voici comment ces deux ouvrages seront distribués :

La Muette de Portici.

Masaniello	MM. Vergnet
Pietro	Manoury
Alphonse	Laurent
La princesse,	Mlle Daram

Le rôle de Fenella n'est pas encore distribué.

L'Africaine.

Selika	Mlle de Rezké
Vasco	MM. Salomon
Nelusko	Lasalle



— A l'Opéra-Comique, il est question de remonter les *Diamants de la Couronne*, avec Mme Lacombe-Duprez ; le *Songe d'une nuit d'été*, avec Mme Devriès-Dereims dans le rôle principal, et M. Dauphin dans celui de Falstaff.

— M. Jules Claretie a lu hier aux artistes du Théâtre-Historique un drame intitulé les *Patriotes de* 1792, qui servira à la réouverture de cette scène.

— Coquelin cadet va reprendre dans le *Testament de César Girodot*, qui, on le sait, appartient maintenant au répertoire de la Comédie-Française, le rôle d'Isidore, créé par Kime, à l'Odéon.

— On parle de représenter au Théâtre-Français la *Médée*, de M. Legouvé. Mlle Sarah Bernhardt jouerait le rôle de Médée, écrit primitivement pour Mlle Rachel.

— La nomination de M. Victorien Sardou à l'Académie française porte à huit le nombre des auteurs dramatiques académiciens : MM. Victor Hugo, Emile Augier, Jules Sandeau, Ernest Legouvé, Octave Feuillet, Camille Doucet, Alexandre Dumas et Sardou.

— L'Opéra-Comique vient de reprendre un des plus jolis levers de rideau de l'ancien Théâtre-Lyrique, *Mam'zelle Pénélope*, de M. Théodore de Lajarte.

— M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a ratifié le choix que M. Carvalho a fait de M. Danbé comme chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

— M. Léon Escudier, directeur du Théâtre-Italien, fait publier la note suivante :

« Il a couru sur les projets de Mme Patti des nouvelles inexactes.

» Des journaux de Paris ont annoncé tantôt que la célèbre artiste devait aller en Amérique, puis ils ont démenti ce fait ; tantôt qu'elle irait en Russie, et que les abonnements se faisaient sur la certitude de son engagement. Je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de vrai dans tous ces reportages.

» Mme Patti répète à qui veut l'entendre qu'elle a contracté un engagement avec le Théâtre-Italien de Paris, pour l'hiver prochain, et qu'elle n'a autorisé personne à dire qu'elle manquerait à son engagement.

» Mme Patti, d'ailleurs, ne pourrait aller en Russie que du consentement du marquis de Caux, qui a signé l'engagement de Paris, et vous n'avez pas oublié que, par décision de justice, Mme Patti n'est autorisée à chanter qu'à Paris, à Vienne et à Londres. Donc, tenez pour certain que la célèbre artiste, soit de bonne, soit de mauvaise grâce, chantera l'hiver prochain à la salle Ventadour. »

— L'administration du théâtre du Palais-Royal n'ayant pu arriver à la résiliation des engagements pris par MM. Brasseur et Gil-Pérès pour les mois de juillet et août, époque de leurs congés, le grand succès de la *Boîte à Bibi* sera forcément interrompu à la fin de juin. Cette pièce sera reprise au mois de septembre.

En attendant, on répète à ce théâtre une pièce de M. Ferrier, qui a pour principal interprète Mlle Hadingue, une débutante qu'on dit de première force.

— D'après son tableau, M. Vibert écrit le livret d'une opérette dont Offenbach doit composer la musique.

Titre : le *Nouveau Commis*.

— Le vicomte d'Osmont a livré au Théâtre-Lyrique les maquettes des décors et les dessins des costumes de son opéra comique, le *Partisan*, qui sera joué l'hiver prochain.

ÉTRANGER

La Monnaie, les Galeries, le Parc, le Molière, l'Alcazar, les Délassements, la Renaissance, ont fermé leurs portes au public et nous procurent, en ce moment, des loisirs forcés. Seul, le théâtre de l'Alhambra a le courage de représenter *Un Drame au fond de la mer*, une pièce à spectacle qui ne paraît guère tenter les Bruxellois, à en juger par leur peu d'empressement à aller voir les péripéties de ce drame aquatique.

— Mlle Minnie Hauck, engagée au théâtre de la Monnaie pour la prochaine saison, nous vient tout droit de Berlin, où la direction du Grand-Théâtre de cette ville lui payait *sept mille francs* pour *huit* représentations. On peut juger par là des sacrifices que les directeurs de la Monnaie ont dû faire pour s'attacher cette éminente artiste.

— Les théâtres de Bruxelles et des faubourgs ont donné, durant la campagne qui finit, 62,050 francs de droits d'auteurs. Les théâtres de province, en Belgique, n'ont donné seulement que 9,584 fr. pendant ce même exercice 1876-77.

— La *Boîte à Bibi*, de M. Duru, sera représentée au théâtre du Parc au commencement de septembre. On assure que c'est M. Brasseur qui viendra créer à Bruxelles le principal rôle de cette joyeuseté du Palais-Royal.

— On annonce la prochaine arrivée dans notre ville de la troupe des Bouffes-Parisiens. MM. Daubray, Colombey, Scipion et Fugère ; Mmes Prelly, Blanche Méry, etc., viendraient nous donner des représentations de la *Timbale*, de la *Sorrentine*, des *Trois Magots* et de la *Princesse de Trébizonde*.

— La direction de l'Alcazar vient de réengager Mme Delorme pour la saison prochaine.

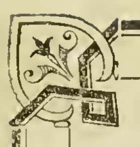
P. DE P.

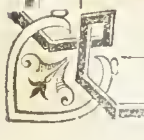
JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces.)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.









CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 214

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 21 Juin au 27 Juin 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCXIV

—

ADELINE DUDLAY

Adeline-Elie-Françoise Dulait est née à Bruxelles, en 1859. Elle appartient à une famille bien placée dans la magistrature de son pays. Tout enfant, elle manifesta un penchant très prononcé pour la carrière dramatique ; mais ses parents ne voulurent point tout d'abord seconder sa vocation.

Restée seule avec sa mère, et encore dans l'âge le plus tendre, elle fut cependant placée au Conservatoire royal de Bruxelles, mais dans une classe de piano, avec la perspective de borner ses études à la musique, qui pouvait lui ouvrir le professorat.

A l'âge de dix ans, la petite Dulait suivit donc les cours de solfége et de clavier, sans pouvoir obtenir de sa mère la faveur qu'elle sollicitait d'entrer dans une classe de déclamation. Jusqu'à l'âge de quinze ans, elle étudia le piano avec M. Dupont, et devint alors assez forte pour donner elle-même des leçons.

A cette époque, Gevaert, le directeur du Conservatoire de Bruxelles, avait remarqué en elle les germes d'une fort belle voix de contralto ; il engagea fortement sa mère à lui faire apprendre le chant ; mais, toujours dans la crainte de voir sa fille monter sur les planches, Mme Dulait ne voulut point suivre ce conseil.

Pourtant la vocation d'Adeline Dulait fut plus forte que la volonté maternelle. Dans le milieu de la journée, comme elle avait une ou deux heures de liberté, elle en profita pour se glisser dans la classe de Mlle Tordeus, ancien premier prix des Conservatoires de Bruxelles et de Paris, ex-artiste de notre Comédie-Française, et retirée, quoique fort jeune, au Conservatoire royal de Bruxelles, où elle professe la tragédie.

Mlle Tordeus devina promptement les ressources renfermées dans sa nature énergique. La seconde fois que l'enfant assistait à sa classe, l'artiste fut frappée de l'attention singulière avec laquelle Adeline Dulait écoutait une jeune élève réciter une poésie de Casimir Delavigne. Elle lui mit dans les mains la tragédie d'*Iphigénie*, et l'ardeur avec laquelle la fillette lança ces vers :

> Oui, vous l'aimez, perfide
> Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
> Ces bras que dans le sang vous avez vu baignés,
> etc., etc.

dans la scène du second acte avec Eryphile, détermina le professeur à s'occuper spécialement d'elle.

Mme Dulait consentit alors à ce que sa fille suivît les cours de déclamation de Mlle Tordeus, malgré un défaut de prononciation très marqué et qui tenait au mauvais placement de ses dents. Déterminée à tout pour suivre une vocation de plus en plus irrésistible, l'enfant de quinze ans préféra subir une cruelle opération dans la bouche plutôt que de renoncer à la tragédie. Au moyen de petits bois cloués dans les gencives, un habile opérateur lui redressa toutes les dents, et quelques jours avant son premier concours, lorsqu'elle venait à la classe, le professeur lui vit plus d'une fois la bouche ensanglantée, mais ne l'entendit jamais se plaindre.

Entrée depuis sept mois seulement chez Mlle Tordeus, Adeline Dulait remporta un second prix de tragédie en 1874, avec le premier acte d'*Esther*.

L'année suivante, elle obtenait un premier prix avec le premier acte de *Phèdre*, par trois voix contre trois, et seulement avec la faveur de la voix du président du jury, prépondérante en cas d'égal partage. Cette circonstance souleva une chaude manifestation dans la salle contre la jeune élève, d'autant plus qu'une de ses camarades (aujourd'hui encore inconnue) avait obtenu le premier prix de comédie, à l'unanimité.

A cette époque, Mme Dudlay mourut, laissant notre future tragédienne orpheline. Mlle Tordeus s'occupa dès lors activement de faire à son élève une situation pécuniaire au théâtre. Elle vint à Paris voir M. Henri de Bornier, qui la présenta à M. Perrin. Le directeur de la Comédie-Française proposa à Mlle Dulait un engagement immédiat, mais le professeur ne la trouvant pas en mesure de quitter le Conservatoire avant un nouveau concours, obtint pour elle une pension de 1200 francs de M. Perrin, avec condition de son retour à Paris aussitôt après l'examen de 1876.

L'avant-veille du jour fixé pour ce concours où elle devait remporter un prix d'excellence tout exceptionnel, Adeline Dulait fut prévenue par Mme Tordeus, que M. Perrin venait de lui télégraphier : une rare occasion s'offrait pour le début de la jeune tragédienne dans une pièce en répetition à la Comédie-Française. En effet, M. Parodi, l'auteur de *Rome vaincue*, se rendit à Bruxelles, pour entendre Mlle Dulait le jour de son concours, et en assistant au triomphe qu'elle remporta dans les *Horaces*, il envoya immédiatement une dépêche à M. Perrin, lui disant qu'il acceptait le lauréat du Conservatoire belge pour remplir le premier rôle dans son ouvrage

Huit jours après le concours, Adeline Dulait venait à Paris, répétait *Rome vaincue*, et ses débuts avaient lieu le 27 septembre suivant.

Son succès ne fut pas un seul instant douteux. Sa physionomie expressive, ses allures élégantes, l'énergie de son organe, sa grande intelligence dramatique, la firent applaudir à côté de Mme Sarah Bernhardt qui fut sublime ce soir-là.

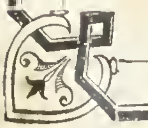
Un second début dans *Amphytrion*, au commencement de cette année, n'était pas de nature à nous fixer davantage sur sa valeur de tragédienne, le rôle de comédie qu'elle avait à jouer n'étant point du tout dans ses moyens. On l'attendait avec impatience dans un chef-d'œuvre de Corneille et de Racine avant de se prononcer définitivement sur son avenir.

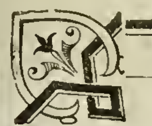
Il y a quelques jours, pour l'anniversaire de la naissance de Corneille, nous l'avons enfin entendue dans le terrible rôle de Camille, des *Horaces*. Elle y a été remarquable en bien des points de vue. Pleine de feu et d'énergie, elle a fait preuve en même temps d'une diction nette et d'un goût épuré. La voilà désormais classée à la Comédie-Française.

Adeline Dulait (appelée Dudlay, par M. Perrin, pour complaire davantage à l'oreille), se perfectionne actuellement avec Regnier, l'éminent sociétaire retraité de la Comédie-Française, qui donnera chaque jour une plus grande souplesse à sa prononciation. Elle n'a encore que dix-huit ans, et est destinée, je crois, à un bel avenir dramatique.

Recueillie après la mort de sa mère par un des vieux amis de sa famille, un descendant de Sedaine, homme plein d'érudition et de valeur, elle vit actuellement à Paris, chez une artiste-peintre, sa compatriote, dont nous avons fort remarqué un paysage au Salon de cette année. L'expression ardente de sa physionomie lui donne une beauté particulière ; on lit sur sa figure, extrêmement mobile, une vive intelligence et une rare volonté. Ses gestes nerveux n'ôtent rien à l'élégance de sa personne tout aimable et pleine de distinction ; ses manières affables attestent aussi bien sa bonne origine que l'excellence de son éducation.

Cte FELIX JAHYER.





Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

LHÉRIE

(De l'Opéra-Comique et de l'Opéra-National-Lyrique)

REVUE DES THÉATRES

—

OUVERTURE DE L'ATHENÆUM

—

Le mouvement des esprits devient chaque jour de plus en plus considérable à Paris ; aussi, verra-t-on avec plaisir l'ouverture d'une salle nouvelle appropriée de façon à pouvoir servir aussi bien à des représentations théâtrales et à des concerts qu'à des conférences et à des réunions de toutes sortes, à des cours lyriques et dramatiques, etc., etc.

La situation de cette salle, à deux pas des rues Laffite, Saint-Lazare et du faubourg Montmartre, c'est-à-dire au centre du Paris artistique, lui assure une vogue certaine. Et l'élégance et le goût avec laquelle elle a été décorée, les commodités qu'elle renferme, sa merveilleuse acoustic lui donnent une supériorité réelle sur la plupart de nos salles les plus en vogue.

Administrée par notre collaborateur Félix Jahyer, l'Athenæum n'ouvrira ses portes que pour des réunions choisies. Et c'est pour bien établir ces intentions que l'ouverture s'en est faite devant toute la presse et avec le concours des artistes les plus distingués des divers théâtres et concerts.

Par suite d'une erreur de l'administration du gaz, la soirée d'inauguration a failli être compromise par l'absence du luminaire ; mais grâce à l'admirable dévouement des artistes qui ont bien voulu chanter dans une salle éclairée à l'improviste, avec l'éclairage le plus pittoresque et le plus imprévu qu'on puisse imaginer, le succès du concert n'en a été que plus grand et l'on s'est beaucoup amusé.

MM. Nicot et Stéphanne, de l'Opéra-Comique, MM. Lauwers et Talazac, les deux excellents artistes qui ont chanté avec tant de talent la *Damnation de Faust*, de Berlioz, aux concerts du Châtelet ; les frères Lionnet, Coquelin — cadet, ayant pour accompagnateurs des maîtres-compositeurs : MM. Emile Bourgeois et Louis Lacombe, ont transporté le public. Aussi jamais ne reçurent-ils des applaudissements plus chaleureux ni plus sincères. Nous les remercions bien cordialement pour le dévouement et la bonne camaraderie qu'ils nous ont montrés en cette circonstance. Mlle Ducasse ainsi que Mme Judic, prévenues par M. Jahyer du contre-temps, voulaient venir quand même. Toutes deux, autant que leurs camarades hommes, ont droit aux plus vifs remerciements de l'administration de l'Athenæum.

On verra, par les extraits ci-dessous, empruntés aux principaux organes de la presse, combien le succès de l'ouverture de l'Athenæum a été franc, et la sympathie qui semble devoir entourer cette nouvelle entreprise artistique. Nous remercions bien vivement tous nos confrères, ceux à qui nous empruntons quelques lignes comme aussi ceux dont les comptes-rendus ne nous sont pas parvenus ou n'ont pu être reproduits ici faute de place.

« Cette semaine, qui a forcé tant de théâtres à fermer leurs portes, a vu s'ouvrir la porte d'un nouveau théâtre. C'est l'Athenæum qui est situé au numéro 15 de la rue des Martyrs. L'Athenæum n'est pas un café-concert, comme on pourrait le conjecturer ; car on n'y fume point. Ce n'est pas non plus un théâtre ; car le directeur ne me semble pas avoir de troupe. C'est une salle, tout simplement. Il a l'intention d'y jouer plus tard le vaudeville à couplets ou le vieil opéra-comique, que l'on appelait jadis *comédie à ariettes.*

....

» Il voulait révéler au public parisien l'existence de la salle, et il n'a trouvé rien de mieux que de nous inviter à une soirée d'inauguration, qui ne devait pas avoir de lendemain. Comme il appartient à la presse dramatique, il avait obtenu, pour cette soirée exceptionnelle, le concours d'un grand nombre d'artistes, appartenant à divers théâtres. C'était une sorte de représentation à bénéfice.

....

» On entre chez l'épicier d'en face ; on achète des paquets de bougies, on les allume ; le directeur se met à rire, il ouvre la grille, et nous voilà tous, un cierge à la main, qui entrons processionnellement dans cette vaste salle, dont nos bougies allumées rendaient les ombres encore plus obscures.

» Le directeur se pique au jeu ; il envoie les garçons qui mettent en réquisition dans tout le quartier les lampes, les quinquets, les chandeliers, les lanternes vénitiennes ; à mesure que l'un d'eux arrive portant quelque engin d'illumination, ce sont des exclamations et des fous rires dans cette nuit de la salle piquée de maigres lumières.

» Le directeur avait envoyé prévenir de l'accident les actrices qui avaient obligeamment prêté leur concours, Mme Judic et Mlle Ducasse, et leur avait donné contre-ordre. Pour les artistes hommes, on y avait mis moins de façons, ayant été pris au dernier moment. On avait compté qu'ils agréeraient des excuses faites sur place. Ils étaient donc tous venus.

» Quand ils apprirent la façon dont s'était dénoué ce joyeux imbroglio, tous se prêtèrent gaiement à la circonstance, et aucun d'eux n'eut à regretter la complaisance dont il avait fait preuve ; car jamais succès ne fut pareil à celui qu'ils remportèrent ce soir-là. Il n'y avait rien de plaisant comme d'entendre des applaudissements furieux partir d'une ombre épaisse, où se mouvaient vaguement des centaines de têtes.

» La représentation s'est composée de morceaux de chant, de récitations et de lectures.

FRANCISQUE SARCEY.
(*Le Temps.*)

—

« Inaugurer une salle de concerts, en plein mois de juin, par trente-cinq degrés de chaleur, c'est ce qu'on peut appeler sans exagération le comble de l'originalité. Tel est pourtant le cas de M. Félix Jahyer, Directeur officiel, et de M. Eugène Paz, directeur du Directeur de l'*Athenæum*, 15, rue des Martyrs.

» L'*Athenæum* est une ancienne brasserie que M. Paz a fait transformer en salle élégante destinée à des concerts, des distributions de prix, des réunions d'actionnaires et fêtes de tous genres.

» M. Félix Jahyer a pensé qu'il serait bon de convoquer la presse à la soirée d'ouverture, et c'est ce qui nous a valu, grâce à un incident imprévu, le concert le plus pittoresque et le plus divertissant auquel nous ayons jamais assisté. »

. . . .

» Le concert a réussi au delà de toutes les espérances. Jamais artistes n'ont été applaudis avec autant d'entrain. »

» Bref, on s'est beaucoup amusé.

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE
(*Le Figaro*)

—

« Cette inauguration a été la plus piquante qu'on puisse imaginer. »

. . . .

« MM. Nicot, Stephanne, Lauwers, Talazac, les frères Lionnet, Coquelin-cadet, ont prouvé qu'ils étaient gens d'esprit en consentant à paraître dans de telles conditions, et le public leur a témoigné sa gratitude pour leur aimable talent, par des ovations aussi chaudes que méritées. »

. . . .

« Enfin, malgré le contre-temps dû à la réglementation administrative, l'inauguration de l'*Athenæum* est accomplie. »

. . . .

« Cette salle nous a, en effet, paru commode et coquette.

» Puisse-t-elle être souvent pleine d'auditeurs qui, au lieu de se laisser entraîner dans les cafés-concerts ou dans les petits théâtres d'exhibition féminine, iront goûter là le plaisir sain d'entendre de la bonne musique, de la bonne poésie et de bons enseignements ! »

HENRI DE LAPOMMERAYE
(*La France*)

—

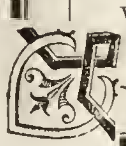
« Croirait-on que par cette chaleur torride, on vient d'ouvrir un nouveau théâtre ? et un théâtre charmant, situé rue des Martyrs, fondé par notre ami M. Eugène Paz, et administré par notre très cher confrère Félix Jahyer. Un théâtre où on pourra jouer la comédie, donner des concerts, faire des conférences. Une jolie salle, élégante, décorée avec goût, éclairée de mille becs de gaz.

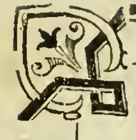
. . . .

» On s'est séparé de fort bonne humeur. *On s'est fort amusé !* comme dirait don César de Bazan avec une variante, et la jolie salle de l'*Athenæum* sera un jour fort courue, quand il y aura moins de rayons au soleil, et plus de rayons aux becs de gaz.

» Vous verrez l'hiver prochain. »

JULES CLARETIE
(*Petit Journal*)





« En annonçant hier l'ouverture de l'*Athenæum*, j'avais promis à nos lecteurs de leur dire ce qu'est cet établissement sur lequel personne n'était en mesure de me donner le moindre renseignement.

» Eh bien, l'*Athenæum* est une très jolie salle, située au numéro 15 de la rue des Martyrs, qui vient, sous la direction de M. Félix Jahyer, d'être inaugurée dans des conditions qui, pour être imprévues, n'en ont pas été moins divertissantes. »

. . . .

» En somme, très agréable début, qui, malgré l'imprévu, ou peut-être, à cause de cet imprévu, n'a manqué ni de gaieté, ni d'entrain. »

FRANÇOIS OSWALD

(*Le Gaulois*)

—

La presse était conviée hier soir à l'inauguration de l'*Athenæum*.

....

« L'inauguration n'a pas été de ce que de vains invités pensaient : on voulait leur faire admirer la salle, sa décoration, son aménagement intérieur, sa fraîcheur hivernale, etc.; mais on avait compté sans... le compteur du gaz, qui s'est trouvé clos de par ordre de la Compagnie, faute d'une autorisation officielle et directe de la Préfecture de la Seine. O administration que l'Europe nous envie !

....

» Pleins de bonne volonté les artistes se contentèrent de cette douce pénombre, et nous avons pu distinguer les visages de MM. Nicot et Stephanne de l'Opéra-Comique, qui ont chanté de charmantes choses très-applaudies.

» M. Louis Lacombe a accompagné lui-même deux œuvres magistrales de sa composition : *Malédiction* et *Jupiter* chantées par M. Lauwers et M. Talazac, et que le public a acclamées.

» Coquelin cadet a débité deux de ses drôleries les plus réussies, et les frères Lionnet se sont fait entendre dans un duetto fort agréable de l'un d'eux : la *Bonne Fée*, et dans le *Casseur de pierres*, de Droz.

» On attendait Mmes Judic et Ducasse, mais, dans son zèle galant, le directeur les avait, à la première alerte, prévenues de ne point se déranger ; elles ont été privées de cette réjouissante soirée, d'où chacun est sorti fort joyeux, ayant pour ainsi dire payé de sa personne dans ce pique-nique de luminaire.

(*Le Rappel.*)

—

« Et pendant que les théâtres ferment, voici une jolie, une charmante salle qui s'ouvre. C'est une salle de concerts, l'*Athenæum*, située au numéro 15 de la rue des Martyrs et dont notre confrère et collaborateur, M. Félix Jahyer, a organisé l'inauguration.

» Cette inauguration a eu lieu mardi dans une soirée à laquelle assistait toute la presse.

» Nous devons dire que cette fête musicale a été brillante ; mais le succès obtenu a coûté des efforts surhumains à M. Félix Jahyer qui, aux prises avec d'incroyables embarras, s'est conduit ce jour là en véritable héros.

....

» .... A l'heure de l'ouverture, on vient annoncer que les robinets des compteurs sont fermés. Il va falloir renvoyer le monde, — ou chanter dans les ténèbres.

» La situation manquait d'agrément, que faire? Renoncer à ouvrir? M. Jahyer n'y pensa pas un seul instant. On ouvrira, on chantera quand même, on épargnera au public d'élite, qui déjà arrivait, la plus désobligeante des déconvenues. Les artistes sont tous prêts, il ne manque que des lumières. Eh bien ! l'on s'en procurera. En quelques minutes, tous les magasins de bougies sont dévalisés. Les candélabres, les lanternes vénitiennes sont mises en réquisition, un éclairage splendide est improvisé. Et le concert a lieu, après un petit *speach* de M. Jahyer, qui a été accueilli par des bravos sympathiques.

» Et jamais artistes ne furent plus applaudis. Le concert a eu un succès énorme. »

. . . .

Achille DENIS.

(*L'Entr'acte.*)

—

« MM. Félix Jahyer et Paz, le directeur du fameux Gymnase qui porte son nom, ont ouvert hier, par une représentation offerte à la presse, aux auteurs et aux artistes, une jolie petite salle de concert à laquelle ils ont donné le nom un peu prétentieux de *Athenæum*.

« L'Athenæum, situé au numéro 15 de la rue des Martyrs, au fond d'une cour, est intelligemment disposé.

. . . .

« Nous espérons, pour nos excellents confrères, MM. Jahyer et Paz, que leur nouvelle salle attirera cet hiver de nombreux spectateurs... »

LELIO

(*La Liberté*)

—

Le service de première de l'*Athenæum* nous étant parvenu le.... lendemain de cette première, il nous est impossible de rendre compte de cette représentation, qui ne s'est pas passée sans incident, si j'en crois la chronique.

On avait compté sans... le compteur du gaz, qui s'est trouvé clos de par ordre de la compagnie, faute d'une autorisation de la préfecture de la Seine.

Quelqu'un eut une idée. Il dit aux directeurs : « Ouvrez votre théâtre et éclairons-le nous-mêmes. » Ce fut une traînée de lumière ; on dévalisa les épiciers d'alentour, et grâce à des bougies, à des lampes, à des lanternes vénitiennes, on parvint à éclairer avec un « giorno » très suffisant la coquette petite salle.

Pleins de bonne volonté, MM. Nicot et Stéphane, de l'Opéra-Comique, ont chanté de charmantes choses très applaudies.

M. Louis Lacombe a accompagné lui-même deux œuvres : *Malédiction* et *Jupiter*, chantées par M. Lauwers et M. Talazac.

. . . .

On attendait Mmes Judic et Ducasse ; mais le directeur les avait, à la première alerte, prévenues de ne point se déranger.

(*Paris-Journal.*) Emile LE MENDEL.

—

« Paris vient de s'augmenter d'un petit théâtre, rue des Martyrs, numéro 15.

....

» ..... Disons que nous nous réjouissons de l'installation de la nouvelle petite salle, car elle sera un asile ouvert à ces nombreux surnuméraires et à toutes ces Déjazets en herbe qui aspirent à monter en vainqueurs sur les planches.

....

» Or, puisque M. Félix Jahyer ouvre une issue à ces ambitions et à ces ambitieux, on ne peut que l'en féliciter.

» Que le succès lui soit propice !

....

» Malgré l'absence du gaz, et peut-être même à cause de cela, car le demi-jour favorise l'intimité entre assistants, la soirée d'inauguration de l'*Athenæum* s'est passée d'une façon gaie et amusante, grâce au concours de MM. Nicot et Stephanne de l'Opéra-Comique, Lauwers, Talazac, Anatole et Hippolyte Lionnet, et à la verve bizarrement comique de M. Coquelin cadet. »

Victor COCHINAT.

(*La Petite Presse*)

—

Une seule note discordante s'est élevée. Un courriériste *anonyme*, de passage sans doute à l'*Estafette*, vexé de n'avoir pas reçu des coupons *qui avaient cependant été adressés à son directeur*, — un de nos meilleurs amis, — a trouvé de bon goût de se plaindre dans le style et dans les termes suivants :

Il y avait aussi dans la soirée d'hier une inauguration. Il paraît qu'à la tête de cette affaire se trouvent un gymnaste et un confrère. Le gymnaste a peut-être le droit de sauter à pieds joints sur les procédés ; mais le confrère nous devait une invitation. Le plus vulgaire des marchands d'eau chaude ne manque jamais à cet usage.

Il paraît, d'ailleurs, que la soirée a été le comble du grotesque... comme inauguration. Le gaz et les principaux artistes manquaient. On a remplacé l'un par des bougies et l'autre par les facéties des spectateurs.

— Mauvais présage, me dit un ami qui s'était perdu dans ce quartier, une inauguration aux bougies, c'est signe de coulage.

STRAPONTIN

(*Estafette*)

Ce petit chef-d'œuvre de goût et de probité littéraires ne pouvait être relevé que devant son auteur ; nous nous sommes rendu aux bureaux du journal, mais nous n'avons pu parvenir à rencontrer le courriériste, personne n'ayant voulu nous donner son nom et son adresse.

Est-il besoin d'insister davantage sur cette petite malpropreté ?

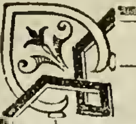
MON ENNEMI

—

Il y a longtemps de cela ; mettons cinq ans, mettons huit ans même. Je faisais alors de la littérature singulière, c'est-à-dire je ne m'occupais en aucune façon de mes confrères ; je ne songeais nullement à regarder par-dessus leurs épaules pour surprendre leurs procédés ; leurs habitudes et leurs manies m'étaient entièrement indifférentes. Comme un élève, le dernier venu dans un atelier de peinture, je m'étais modestement assis loin d'eux, me contentant de copier les portions les plus élémentaires du modèle qui posait pour tout le monde. Lorsque j'y pense, je devais paraître un être bizarre : j'avais l'admiration, la timidité, le silence.

Peu à peu l'ennui me saisit. Je ne pouvais ce-





pendant me plaindre de la chance, qui, m'ayant pris par la main, m'avait mis presque immédiatement à même de gagner ma vie à l'aide de *ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*, selon l'expression de M. Alphonse Karr. Seulement, je m'aperçus que mon ambition, sans être diminuée, s'apaisait et commençait à passer à l'état de chose convenue. Les rêves, les espérances, toute cette volée d'oiseaux qui gazouillent autour du travail ardent, se faisaient de jour en jour plus rares ; ils émigraient, cela était clair.

Je m'en étonnai beaucoup, car personne n'a vécu plus que moi de la vie du rêve, sans en excepter le moine-cavalier de la *Morte amoureuse*. Chaque nuit, régulièrement, le plafond de ma chambre à coucher s'entr'ouvrait, plein de choses miraculeuses ; un cortége défilait, conduit par le luxe et l'extravagance. Ce n'étaient que bals dans mon cerveau. Des métaphores à cheval gardaient la porte de ma pensée. On n'entrait que muni de billets d'invitation. Tout éblouissait ; un Charenton tendu de soie et inondé de lumières, au milieu duquel je me promenais jusqu'au matin, en compagnie d'une assez jolie fille, habillée avec un mauvais goût de théâtre — et qui était ma Jeunesse!

Ce n'était pas seulement pendant la nuit que je rêvais ; le jour me trouvait aussi bayant aux étoiles invisibles et marchant, moi vivant, dans le roman de mes désirs. De la rue d'Argenteuil, où je demeurais, à la Bibliothèque Mazarine, où j'allais quotidiennement travailler, il y avait, en traversant le sombre passage Saint-Roch et les éclatantes Tuileries, en suivant les quais joyeux, il y avait, dis-je, vingt minutes environ à tuer. En avant, le rêve du triomphe et de la carrière parcourue ! J'escomptais à caisse ouverte une renommée qui, je le crains bien aujourd'hui, fera défaut lors de l'échéance. Je me voyais *arrivé*, — oh ! le superbe mot! — et il me semblait que devant moi, derrière moi, un chœur s'élevait, en murmurant le discret et enthousiaste : — *C'est lui!*

Ne souriez pas ; je n'étais point aussi aisé à satisfaire que vous pourriez le croire : de rue en rue, de quai en quai, je franchissais bien vite la limite des succès paisibles, pour arriver aux fanfares de l'apothéose. Alors, je ne m'arrêtais plus, et il n'y avait pour moi rien de trop beau, rien de trop bon, rien de trop haut. Je m'incarnais successivement dans tous les acclamés de l'histoire : Pétrarque au Capitole, Corneille salué par le parterre et par le prince de Condé, Voltaire à la représentation d'*Irène*. Aucunes félicités ne m'échappaient dans ces vingt minutes de l'aller ou du retour : je bâtissais des palais, et j'accomplissais des voyages. Dans ce temps-là, je ne portais pas encore de lunettes.

Comme je vous le dis, cette fougue dans le rêve se détendit et s'effaça à moitié. Une nuit même, je m'aperçus que je dormais. Il était évident que mon esprit manquait de stimulant et que l'habitude avait mis sa rouille dans les ressorts de mon imagination. Précisément à la même époque, je venais d'être trompé par une Ernestine, — ce qui m'arrive plus souvent que de faire une comédie en cinq actes ; — et, comprenant que d'ici à quelques mois, je courais le risque de n'être pas aimé, je voulus être haï, mais haï d'un de mes semblables, d'un de mes collègues en l'art de parler et d'écrire correctement. Après la première maîtresse, le premier ennemi.

Cette idée m'enchanta ; je connaissais les sensations du premier rendez-vous et du premier serrement de main ; je fus désireux d'éprouver l'émotion du premier regard de colère et de la première crispation de poings. Comment avais-je pu rester jusque-là sans un ennemi ? C'était une situation ridicule, impossible. Un ennemi allait désormais jeter dans mon existence cette poignée de sel que recommandent toutes les *Cuisinières bourgeoises* de la philosophie. Je me mis donc immédiatement en quête d'une haine littéraire.

Il n'y a que le premier ennemi qui coûte, mais il coûte énormément — à rencontrer. Il fuit devant l'embuscade, il se dérobe aux tentatives d'agression, il fait le sourd et l'incrédule, il pardonne en souriant, et cette générosité surtout est irritante. J'eus le désagrément de le ressentir dès que je commençai à jeter quelques pierres dans les vitres de mes voisins, d'une main encore mal assurée. Un galant homme mit, à cette occasion, la tête à la fenêtre et me dit : — Prenez garde, mon petit ! si la première moitié de votre vie se passe à casser les vitres, la seconde moitié se passera à les remettre !

Les paroles de ce galant homme, dont le souvenir m'a poursuivi quelquefois, faillirent me faire renoncer à mon projet ; mais les perversités de l'esprit l'emportèrent sur les scrupules du cœur, et je me repris à ma recherche avec une âpreté nouvelle. Seulement, las de m'adresser à des indifférents et de les solliciter par le manteau, en leur disant : « — Ne vous plairait-il pas de me prendre en profonde et vigoureuse aversion? » j'essayai d'un autre système ; je fis, à mon usage personnel, un axiome ainsi conçu : « Pour faire un excellent ennemi, prenez un ami ! »

Et je pris un de mes amis. J'avais le choix alors : des bruns et des blonds, des châtains, même des rouges. Je marchais entre deux haies de poignées de mains. C'était le bon temps, mais le temps monotone ; il fallait en finir, nécessairement. Je choisis un de mes camarades d'enfance, et, m'accablant moi-même d'invectives, comme Lucien de Rubenpré, alors qu'il écrivait son fameux article contre Daniel d'Arthez, je me mis sérieusement à entreprendre sa démolition, roman par roman, comédie par comédie. (Pour la vente des matériaux, s'adresser chez le chaudronnier à côté.)

Le lendemain, pas plus tard que le lendemain, je rencontrai ce camarade ; je rayonnais, car je m'attendais à une explication sans misèricorde. Il me prit sous le bras, et de l'air le plus affable : — Quelle mouche te pique ? me demanda-t-il, et d'où te surviennent ces sévérités guerroyantes ? Puis il ajouta, ce brave garçon : — Va ! je ne t'en veux pas, si tu as dit ta pensée.

Il ne pouvait pas me faire plus de mal.

Trois ou quatre autres de mes intimes passèrent également au crible de mon ennui et de ma curiosité. J'eus pour eux des épigrammes inexcusables, des mots façonnés de telle sorte qu'ils restent dans la chair comme des balles, et que rien ne peut les en extraire. Je jouai de malheur. L'un deux, le plus cynique, m'écrivit : — Merci! Les autres ne me dirent pas autre chose que :—Vous prenez peut-être une mauvaise voie.

Cependant je commençais à ne plus m'ennuyer. Les rêves revenaient, mais ils étaient d'une autre nature. Voltaire, Corneille et Pétrarque n'en faisaient plus les frais; les redoutés avaient succédé aux acclamés : c'était Fréron, c'était Geoffroy, c'était Courier ; plumes grinçantes, lèvres fines, regards armés. Un autre ordre d'émotions, un nouveau genre de bravoure !

Je vis qu'il fallait employer les grands moyens pour arriver à mon but. Le « Aussi bête que monsieur, » lancé par Figaro à Brid'oison, me donna la mesure de ma polémique. J'eus enfin un ennemi, un ennemi bien à moi, pâlissant à mon nom et jurant qu'il se vengerait tôt ou tard. Ce jour-là, je me sentis grandi de deux pieds.

Que faisait mon ennemi ? que disait mon ennemi? Je ne vécus que pour mon ennemi pendant les premiers temps. L'avait-on vu la veille? S'il allait se raviser et se relâcher de sa rancune! Allons, vite, alchimiste de la haine, un article sous son dernier livre et souffle un feu d'enfer! Il faut que les gémissements et les imprécations de ton ennemi arrivent jusqu'à toi! — Mais s'il allait demander grâce ? — Pas de grâce !

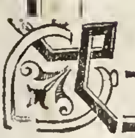
Ce fut presque un bonheur pour moi que cet ennemi. Redoutant à mon tour son contrôle, de la même façon qu'il abhorrait le mien, je surveillai de plus près mes écrits, j'émondai mon style. Au moment de livrer ma *copie* à la publicité, je me demandais toujours avec une certaine anxiété : Ce morceau sera-t-il goûté de mon ennemi ? — ou bien : Mon ennemi dira ce qu'il voudra, mais voilà une page contre laquelle toutes ses fureurs seront impuissantes.

Une fois, mon ennemi s'avisa de quitter Paris et de s'en aller en Italie, plus loin même, pour son plaisir. Il avait annoncé que son voyage durerait deux ans. La fureur me suffoqua. Renoncer à mon ennemi! à un ennemi conquis si chèrement! cette idée ne pouvait entrer dans ma tête. Pour qui désormais aurais-je de l'émulation ? qui est-ce qui donnerait de l'élan à ma plume, la joie secrète à mes veilles? qui est-ce qui sonnerait chaque matin à mes oreilles la diane du travail? Plus d'ennemi, plus de verve. Mon ennemi m'abandonnait, l'ingrat! et pourquoi? pour courir le monde, pour s'amuser, pour avoir des aventures. Sur le moment, cette nouvelle m'amputa les bras et les jambes. S'il s'était trouvé devant moi, je me serais jeté à ses pieds ; je l'aurais conjuré de rester, dans les termes les plus pathétiques; je l'aurais certainement attendri en lui démontrant l'odieux de sa conduite et l'isolement dans lequel il allait me laisser. Mais il était absent, le traître; il avait dépassé la frontière, le lâche; il se donnait des airs de touriste, en abusant de ma confiance et de ma sécurité.

Je courus après lui, je le rejoignis, et son étonnement égala son courroux. Il ne comprenait pas qu'il était devenu indispensable à mon existence ; il me pria de le laisser tranquille. Le laisser tranquille! Cette parole acheva de me mettre hors de moi ; ce que voyant, mon ennemi ne tarda pas plus longtemps à me provoquer. Je n'ai nul besoin de dire qu'il n'entrait pas du tout dans mes plans de lui ôter la vie ; je l'aurais plutôt fait assurer par la Compagnie du Phénix. Nous nous battîmes cependant, mais j'eus le soin de me faire blesser, — ce qui, dans ma pensée, devait éterniser ma haine et la sienne.

O mon ennemi! que je te remercie! aurait dit Sedaine. Après ce duel, l'opinion se retourna en ma faveur. On me plaignit, on trouva que mon ennemi était allé trop loin, on estima qu'il était dur « pour un jeune homme de mon avenir, » d'être, à ses débuts, en butte à des poursuites aussi acharnées. Il fut question de moi pour une mission et pour un consulat.

J'étais donc arrivé au comble de mes vœux :



j'avais un ennemi à perpétuité. Toutes mes attaques contre lui étaient justifiées dorénavant. — Hélas ! combien je m'abusais ! — Tout est instable en ce monde ; je l'éprouvai à l'heure où je m'y attendais le moins et lorsque rien ne semblait devoir m'arracher à mon ennemi, c'est-à-dire après un superbe et effroyable article qui devait être pour moi et pour lui les vaisseaux brûlés de Cortez.

Mon ennemi ne se révolta pas, mais il prit un parti extrême.

Il alla à la Bourse, y gagna une fortune et se fit agent de change.

Du moment qu'il n'était plus homme de lettres, il était mort pour moi.

Telle est l'histoire de mon premier ennemi, que je regrette souvent, — et que je n'ai pas encore remplacé.

CHARLES MONSELET.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro notre dernier article sur le Salon de 1877 et qui aura trait à la sculpture.

Les Filles Romanesques

Lettre d'Olivier Malet à Monsieur Raoul Saunier.

Mais comme ce n'est pas de ce Lovelace empaillé que je m'occupe, je poursuis mon récit. Le marquis salua profondément les dames, serra la main au chevalier, s'inclina aussi gracieusement que la chose lui est possible devant moi, et, offrant son bras à Jane, nous introduisit au salon, où quelques rafraîchissements nous furent offerts. Le chevalier me présenta dans toutes les règles ; le marquis me félicita sur mon « beau talent, » dont, je le parierais, il n'a pas la moindre idée ; puis, après un échange de banalités d'un quart d'heure, on procéda à l'examen de la collection. J'y ai fait trop peu d'attention pour rien affirmer ; mais il m'a semblé qu'elle consistait en un fatras de bric-à-brac assez vulgaire, au milieu duquel se perdent quelques objets réellement curieux, des émaux de Limoges, entre autres, dont le marquis ne paraît pas d'ailleurs faire plus de cas ni connaître plus la valeur que du reste. Mais, je le répète, je ne jetai sur tout cela qu'un regard distrait, préoccupé que j'étais de la manière d'être tout à fait insolite de Renée.

En sortant du salon pour passer dans la galerie, elle avait pris, soit erreur, soit intention, le bras que le marquis offrait à Jane, ainsi qu'il le devait, celle-ci étant la seule femme *de la société*. Marcelle s'était emparée du mien, et, pendant qu'elle me retenait en arrière pour regarder des objets plus ou moins insignifiants, j'entendais avec surprise Renée répondre aux compliments du marquis avec une coquetterie provocatrice que je ne lui connaissais pas. Je surprenais quelquefois son regard dirigé vers moi, dont elle remarquait l'attitude un peu étonnée. De qui se moquait-elle ? de lui ou de moi ? Je ne le compris pas bien d'abord ; mais ce manége ressemblait trop à celui de Marcelle avec le chevalier, manége qui n'empêchait pas Mlle de Gury d'aimer ailleurs, ainsi que le constataient ses expéditions à la rencontre du facteur pour que je ne me rassurasse pas promptement. Si Renée n'était pas tous les jours aussi brillante qu'elle se montrait en ce moment avec le marquis, c'est qu'elle était moins à l'aise avec moi, qui n'étais peut-être déjà plus pour elle tout le monde. J'ai bien moi-même plus d'esprit en causant avec Jane qu'en le faisant avec elle. Elle voulait donc uniquement se servir d'un autre pour me prouver qu'elle n'était pas la petite provinciale niaise que l'on aurait pu croire, et je ne pouvais me défendre d'être heureux de ce qui m'avait un moment inquiété.

Dès que le marquis nous eût quittés, après nous avoir reconduits jusqu'à la limite de ses bois, Renée reprit mon bras et conserva, jusqu'à son arrivée à Garlan, l'exubérance de verve folle et de coquetterie innocente, mais d'autant plus séduisante, qu'elle venait de me révéler pour la première fois. Elle semblait si gaie, si vivante, si heureuse, que je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque.

— Comment ne serais-je pas gaie ? me répondit-elle. Notre promenade est charmante ; le marquis de Coathuel nous a très-bien reçus, et....

— Et il vous a fait beaucoup de compliments, ajoutai-je en riant.

— Mais oui, ainsi que vous avez pu l'entendre, répliqua-t-elle sur le même ton.

— Vous aimez donc beaucoup les compliments, Renée ?

— Pas plus qu'une autre ; mais pas moins non plus.

— Et savez-vous pourquoi je ne vous en fais jamais, moi ? lui dis-je en baissant la voix et en ralentissant un peu le pas.

Elle me regarda fixement de ses grands yeux naïfs et interrogateurs ; puis, me quittant le bras à la grille de Garlan, elle me lança, dans un éclat de rire, ces paroles qui avaient tout l'air d'une provocation :

— Parce que vous ne tenez guère à me faire plaisir, probablement.

Qu'a-t-elle voulu dire ? Trouve-t elle que je tarde trop à me prononcer, et a-t-elle essayé de m'y contraindre aujourd'hui en excitant ma jalousie ? Le soir, elle paraissait plus sérieuse et aussi plus attendrie. Deux ou trois fois, j'ai surpris son regard arrêté sur moi avec une expression étrange. Elle échangeait, avec Mlle de Gury, des sourires d'intelligence. Ah ! je parlerai, je parlerai ! En m'en abstenant jusqu'ici, j'ai résisté uniquement à moi-même, dans la crainte d'effaroucher sa candeur ; mais puisqu'elle a compris mon silence, mes lèvres lui diront les ineffables paroles qui murmurent depuis si longtemps en mon cœur et voudraient s'en échapper.

OLIVIER MALET.

Lettre de Raoul Saunier à Monsieur Olivier Malet.

Paris, 25 mai 1858.

Ecoute une histoire, ô bon jeune homme !

Dans l'antiquité — voilà bien six ans de cela, et j'en avais dix-neuf ou à peu près — il advint à ton naïf ami d'être féru de la flamme la plus pure pour une enfant, non, un ange exilé dans notre fange. — Tiens ! ça rime. — Sylvie était son nom parmi les hommes. Les pervenches n'avaient pas plus d'azur que ses yeux ; la lune était beaucoup moins blonde que sa chevelure ; l'éther en personne n'était pas aussi éthéré que son âme. Oh ! que de pâquerettes nous effeuillâmes ! Quelles bottes de vergiss-mein-nicht nous consommâmes ! Quels nombreux volumes de prose et de vers nous lûmes !

— Décidément, j'aurais dû aller plus souvent à la ligne, cela aurait fait une élégie ! — Un jour, jour fatal ! nous dûmes nous séparer. Nos larmes coulèrent et nos lèvres se jurèrent que nous nous adorerions toujours. Elle tint parole.... jusqu'au jour où, ne pouvant se résigner à garder le beau nom de fille, quand son amie intime, plus jeune qu'elle de six mois, avait le droit de se faire appeler madame, le pauvre ange se hâta d'accepter la main d'un huissier laid, mais chauve, qui mettait immédiatement à ses pieds sa cravate blanche, ses lunettes d'or et ses exploits. J'ai revu l'an dernier cette créature divine mais peu patiente. Elle me parla avec enthousiasme des peintures du musée de Versailles, et elle répéta de sa plus douce voix le refrain des gaudrioles que chanta son époux au dessert !

Ecoute une autre histoire, ô excellent jeune homme !

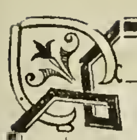
Dans des temps plus rapprochés de notre ère — il y a trois ans environ — celui qui écrit ces lignes, toujours candide, soupira pendant deux mois pour une enlumineuse laborieuse et vertueuse, perchée sur les toits voisins du sien. Œillades meurtrières, baisers livrés à l'haleine des zéphirs, poulets parfumés et incandescents, confiés à la petite poste, fleurs en pots et en bouquets transmises par l'Auvergnat du coin, il n'épargna rien pour attendrir l'inhumaine. Elle fut insensible à tout !... Ce qui me séduisait en elle, c'est qu'en pleine invasion de la crinoline, elle laissait sa petite robe tomber gracieusement et chastement le long de ses hanches, en beaux plis naturels qui lui donnaient des airs de statue. Je me figurai avoir rencontré enfin une femme de goût. Si bien que, poussé à bout par ses dédains, et réellement épris, le diable m'emporte ! je l'attendis un soir au passage, et lui fis les propositions les plus exorbitantes... « Pour un mot de vous, rien ne me sera impossible, m'écriai-je, que voulez-vous ? » Elle me regarda attentivement, hésita, puis répondit enfin : « Une crinoline ! » Tu penses bien que, malgré mon antipathie pour cet engin féminin, je me hâtai de combler ses vœux, et elle m'adora en conscience pendant trois mois. Mais, alors, un carabin dépravé lui ayant offert de remplacer, par un chapeau du passage du Saumon, le petit bonnet qu'elle avait porté jusque-là, elle me quitta pour le suivre au quartier Latin !...

Aimes-tu mieux des exemples moins personnels et plus récents, ô le meilleur des jeunes hommes ?

Rappelle-toi cette adorable enfant que nous regardions avec une admiration si scandaleuse aux Italiens, l'hiver dernier. Elle avait dix-sept ans, un million de dot, elle était belle comme les fées, et comtesse... Elle a épousé hier, pour être duchesse de X..., ce vieux satyre malsain de corps et d'âme, qui s'est vendu à tous les partis triomphants et qui les a tous trahis au jour de la défaite !... Rappelle-toi cette brune, fière et sculpturale créature qui a inspiré de si magnifiques vers et une si réelle passion à notre pauvre grand poète, Etienne Duval. Elle vient de le planter là pour avoir hôtel et équipage dans la personne du banquier Z..., deux fois banqueroutier, mais trois fois millionnaire ! Etienne est fou de désespoir, et on craint de ne pouvoir réveiller cette noble intelligence.

Que signifie et que prouve tout cela ? me demanderas-tu. Cela prouve que Icare voulant escalader le ciel ; les Amadis cherchant le saint



Graal ; Don Quichotte l'armet de Mambrin ; les alchimistes la pierre philosophale, et les mathématiciens la quadrature du cercle, étaient bien moins naïfs, bien moins fous, bien moins absurdes, bien moins grotesques que toi, ô mon grotesque, absurde, fol et naïf ami ! te livrant, au milieu du dix-neuvième siècle et en pleine terre de France, à la poursuite des jeunes filles romanesques. Mais, animal que tu es ! il n'y a plus que les femmes de quarante-cinq ans qui daignent s'apercevoir encore qu'un homme est jeune, beau, honnête, intelligent, et qu'il a au front l'auréole ou le pressentiment de la gloire.

Il n'y a plus qu'elles qui aiment et veulent être aimées, qui comprennent et apprécient la nature, l'art, la vertu, le génie, et encore sont-elles forcées de s'en cacher, de peur d'être soupçonnées de versification et de légèreté dans leur conduite. Quant aux jeunes filles, voilà longtemps qu'elles ont changé tout cela. Quelques-unes font bien semblant encore d'adorer les fleurs, la musique, les vers, la campagne, les oiseaux et le laitage. Mais si, par hasard, elles rêvent à quelque chose, c'est, sois-en sûr, uniquement à quelque vieux magot catarrheux goutteux, quinteux, bossu, boiteux, lépreux, grincheux, peu importe, pourvu qu'il leur donne beaucoup de bons billets de banque, de beaux hôtels, de fringante équipages, des diamants, des cachemires, des dentelles, et, si c'est possible, la considération qui s'attache à tout cela. En as-tu à leur offrir ? Non. Alors, ne t'obstine pas à une lutte d'où tu sortirais vaincu, c'est-à-dire ridicule certainement et peut-être malheureux.

Est-ce qu'il est une seule femme aujourd'hui, — en supposant qu'il y en ait jamais eu, — qui vaille, je ne dirai pas les larmes qu'elle fait verser à un homme raisonnable, mais même le temps qu'elle lui fait dépenser bêtement ?

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

— La façade de l'Opéra sera restaurée et nettoyée pour l'époque de l'Exposition, et l'on gravera sur le socle du buste d'Auber la date de la mort de l'illustre compositeur.

— Nous n'aurons pas *Aïda* à l'Opéra : malgré de pressantes sollicitations, M. Verdi refuse toujours de laisser représenter son œuvre chez M. Halanzier.

On recommence à parler, à l'Opéra, de la *Françoise de Rimini* de MM. Barbier et Ambroise Thomas. Cet ouvrage sera probablement joué pendant l'Exposition, et les répétitions commenceraient dès que l'*Africaine* aurait été reprise, c'est-à-dire très-prochainement.

M. Ambroise Thomas est encore indécis sur le choix des artistes qui chanteront les rôles de Paolo et de Françoise. Les deux principaux rôles de baryton et de basse sont, dès à présent, promis à MM. Lassalle et Gailhard.

— Le *Marquis de Villemer* lutte victorieusement contre la chaleur ; il avait donné le 5 juin, 6,549 fr., le 7, 6,808 fr. ; le 9, 6,054 fr. ; le 12, 4,714 fr. 75 ; et il donnait jeudi, 5,047 fr.

Coquelin cadet a joué hier, pour la première fois, le personnage d'Isidore du *Testament de César Girodot*, Mlle Barretta joue ce soir, pour la première fois, le rôle de Thérèse dans le *Mari qui pleure*.

—Le Comité de lecture de la Comédie-Française vient d'entendre deux ouvrages : *Henry VIII*, drame en cinq actes de M. Augustin-Gilbert Thierry, neveu du célèbre historien, et les *Heureux*, comédie de M. Edmond Cottinct. Ce dernier ouvrage est reçu à corrections ; le drame de M. Thierry n'a pas été admis.

— M. Charles Bridault est nommé secrétaire administrateur de l'Odéon, en remplacement de M. Georges Boyer, qui devient secrétaire de l'Opéra-Comique.

Nos sincères compliments à l'Odéon.

— Abel, l'ancien pensionnaire du Vaudeville, est engagé au Gymnase.

— Au Théâtre-Lyrique, dit M. Oswald, on peut enregistrer les résiliations et les départs de MM. Duchesne, Blum, Engel, Michot, Vatson, Melchisédec, Demasy, Mairis Labat, Bonnefoy, Justament, Danbé, Cœdés et Bourdeau; de MMmes C. Salla, C. Mézeray, Dalti, Daniele, Belgirard, Sallard, Soubre, Marcus et Parent.

Ce serait tout à fait maison neuve si M. Vizentini n'avait renouvelé ces jours-ci avec MM Bouhy, Gresse, Caisso, Lepers, Sotto Troy Mmes Engalli, B. Thibault, Sablairolles, Téon; et Girard.

M. Vizentini n'a encore signé que deux nouveaux engagements : Mlle Dartaux et le ténor Valdéjo.

Il vient également de traiter avec Lhérie pour une série de réprésentations de septembre à décembre. Le ténor commencerait par une reprise de *Si j'étais roi !* l'opéra populaire d'A. Adam.

M. Matton prend possession du pupitre de chef d'orchestre.

— On annonce la réouverture de l'Ecole de Natation du Pont-Royal.

LE SKATING-PALAIS.

Excelsior !

Telle paraît être la devise de *Skating-Palais*, qui s'est donné pour but de monter toujours plus haut à l'échelle du succès.

Non content d'offrir à ses clients la plus magnifique salle de patinage du monde, flanquée de salons aussi luxueusement meublés qu'aux défuntes Tuileries, son directeur fait en ce moment construire un véritable théâtre où il donnera l'un des ballets les plus applaudis du public l'hiver dernière.

— Mais où cela, applaudis ? demandez-vous

— Vous verrez !

Annonçons aussi les prochains exercices d'un ours, d'un singe et d'une autruche pâtineurs !

DISSOLUTION

C'est vraiment avec les grands magasins du Pont-Neuf qu'on est tenté de se dire : « Dix solutions ! »

Il ont, en effet, résolu plus de dix fois le problème de vendre à bon marché des vêtements aussi bien faits que par n'importe quel grand tailleur.

Rappelons l'*Elbeuf*, à 29 fr. ; le *Sedan*, à 35 fr. ; le *Complet d'été*, à 9 fr. 75 ; enfin, ces étonnants pardessus, à 12 fr., qui font la stupéfaction du public.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

COURSES DE CHEVAUX

Train de plaisir de Paris à Rouen. — Aller et retour, 2e classe, 8 fr. ; 3e classe, 5 fr. 50.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), dimanche 24 juin 1877, à 6 h. 15 matin.

Retour : Départ de Rouen (rive gauche), dimanche 24 juin, à 10 h. 5 soir.

—

Train de plaisir de Paris à Cherbourg, du samedi au lundi soir. — Aller et retour, 2e classe, 18 fr. ; 3e classe, 13 fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 23 juin 1877, à 10 h. 25 soir.

Retour : Départ de Cherbourg, lundi 25 juin 1877, à 8 h. 45 soir.

—

Dimanche prochain, 24 juin 1877, grandes eaux à Saint-Cloud.

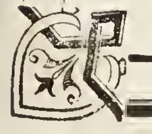
Billets d'aller et retour.

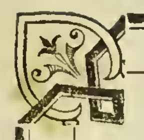
Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.





COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblauc. — Mounet-Sully. — Sarah Beruhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Ługuéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montalaud. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. – Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromeutin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosiue Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudouné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanue Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damaiu. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Frelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressounière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Autoiuette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massiu. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joucières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delaunoy. — Bouhy. — Clémeutine Schmidt. — Marie Marimon. — Baruolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeaune Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Meuu. — Teresina Singer. — Massiui. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Masseuet. — George Saud. — Edmnod About. — Cécile Ritter. — Legouvé.



LHÉRIE
Dans le *Bravo*

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 215

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 28 Juin au 4 Juillet 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^s. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

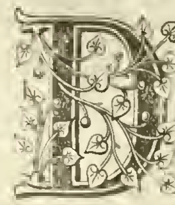
PARIS.	Un an, **14** fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id. **16** fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id. **20** fr.	id.	10 fr.



CCXV

LHÉRIE

—



Dans ces dix dernières années, Lhérie a été un des pensionnaires les plus en évidence et les plus réellement utiles à l'Opéra-Comique. Comme ténor léger d'abord, puis comme premier ténor, il a porté sans faiblir le fardeau du répertoire; et s'il a été six ans avant de faire une création, c'est lui à qui, depuis 1872, les jeunes compositeurs ont confié le soin de présenter leurs œuvres au public.

Cela ne veut point dire que Lhérie soit positivement le continuateur des Ponchard et des Roger, ni même de Montaubry, de Léon Achard et de Capoul ; mais en ce temps de disette, il a tenu une place honorable sur un théâtre dont la décadence s'affirme malheureusement chaque jour au point de vue de l'interprétation des chefs-d'œuvre du passé.

Le nom de Lhérie s'est produit pour la première fois en public le 24 juillet 1865, dans le concours de fin d'année du Conservatoire, où ce jeune artiste obtint un deuxième accessit d'opéra-comique. Il était élève de la classe de M. Morin et avait alors vingt et un ans. Ses camarades, lauréats de cette même année, se nommaient : Bosquin, Ponsard, Leroy, Melchissédec, Arsandaux, Devoyod, Mlles Bloch, Mauduit, Marie Rose et Seveste ; tous sont parvenus comme lui à se faire une situation au théâtre. Leroy et Lhérie furent engagés immédiatement à l'Opéra-Comique, bien qu'ils n'eussent point remporté de prix, mais un simple accessit.

Quand Lhérie débuta à la salle Favart, le lundi 23 avril 1866, par le rôle de Bénédict de l'*Ambassadrice*, les ténors en possession des premiers rôles s'appelaient Montaubry et Léon Achard ; Capoul et Leroy étaient les ténors légers avec qui il devait partager l'emploi.

Doué d'une physionomie agréable, d'une voix jolie et sympathique, il fut bien accueilli aux côtés de Marie Cabel pour qui se faisait cette reprise de l'œuvre charmante d'Auber.

Son second début eut lieu le 12 juillet suivant, dans Biroteau du *Caïd;* puis il termina ses épreuves, avec succès, le 26 du même mois, par Tonio, de la *Fille du Régiment*, où il se fit applaudir après Capoul.

Pendant deux ans qu'il occupa l'emploi de ténor léger, Lhérie joua successivement : Ruben, de *Joseph* (18 août 1866) ; Andréa, de *Haydée* (30 août 1866); Horace, de la *Colombe* (12 septembre 1866); Latimer, du *Songe d'une nuit d'été* (3 octobre 1866); Lorenzo, de *Fra Diavolo* (23 décembre 1866); Henri, de *Marie* (26 mai 1867); Ismaïloff, puis Danilowitz, de l'*Etoile du Nord* (6 juin 1867); Guy de Kerdel, de la *Grand'Tante* (4 décembre 1867).

Le 26 avril 1868, il prit possession de l'emploi des premiers ténors en jouant Mergy, du *Pré aux Clercs*, et ce fut lui qui remplit pour la première fois, à l'Opéra-Comique, le rôle de Sylvain, des *Dragons de Villars*, le 5 juin de la même année.

A cette époque, il rompit son engagement à la salle Favart, et partit à Marseille où il devint, au Grand-Théâtre, le camarade de Michot, Ismaël, Roudil, Derivis, Duwast et Falchieri. On lui trouva là de l'acquit et surtout beaucoup d'ardeur et on lui fit très bon accueil, principalement dans le *Postillon de Lonjumeau*, le *Barbier de Séville*, *Joseph*, l'*Aventurier*, etc., etc.

De Marseille, Lhérie alla à Bruxelles et dans les principales villes des provinces rhénanes.

Après la guerre, il revint à Paris, à l'Opéra-Comique, où il est resté jusqu'au commencement de cette année. Sa rentrée eut lieu le 11 juillet 1871, par le rôle formidable de Zampa. On constata de suite les progrès accomplis pendant son absence. Sa voix s'était aggrandie, son style avait également gagné en largeur et correction.

Depuis ce moment, Lhérie ne reprit plus les rôles de ténor léger, mais partagea avec Duchesne l'emploi de premier ténor. On le vit successivement dans Lorédan, de *Haydée* (9 sept. 1871) ; Georges Brown, de la *Dame blanche* (22 octobre 1871); Chapelou du *Postillon de Lonjumeau* (décembre 1871) ; Fra Diavolo, de *Fra Diavolo* (février 1872); Wilhem Meister, de *Mignon* (15 mars 1871).

Sa première création, après plus de cinq années de services intelligents et appréciés du public, se fit, le 12 janvier 1872, dans la *Princesse Jaune*, opéra-comique en un acte de M. Saint-Saëns, rôle de Kornelis. Le peu de valeur de l'ouvrage ne lui permit pas de s'y faire particulièrement remarquer.

Puis après avoir repris, dans l'*Ombre*, le rôle de Fabrice créé par Montjauze, il fit sa seconde création, le 30 septembre 1872, par le rôle du roi, dans *Don Cesar de Bazan*, œuvre médiocre de Massenet.

Roméo, de *Roméo et Juliette;* Gaston, du *Premier jour de bonheur*, en janvier et février 1873, montrèrent, l'un la force et l'autre la souplesse de son talent, et précédèrent *Le Roi l'a dit*, charmant ouvrage de Delibes, représenté le 24 mai suivant et dans lequel il créa avec un certain éclat le rôle de Benoît.

En 1874, Lhérie ajouta à son répertoire : Corentin, du *Pardon de Ploërmel;* — Horace, du *Domino noir*, et une nouvelle création : Angelo Palma, du *Florentin*, de Lenepveu.

Il créa ensuite : don José, dans la *Carmen*, de Bizet, le 3 mars 1875, puis reprit, en janvier 1876, dans le *Voyage en Chine*, le rôle de Henri de Kermoisan, joué successivement par Montaubry et Capoul.

Ayant rompu brusquement avec M. Du Locle, Lhérie accepta un engagement pour la Russie où il resta peu de temps. De retour à Paris, et sollicité par MM. Salvayre et Vizentini pour créer le *Bravo*, au lieu et place de Duchesne qui venait de quitter le Théâtre-Lyrique, il accepta cet honneur et partagea, avec Bouhy et Mlle Heilbronn, le succès de l'interprétation.

N'étant plus pour le moment lié à aucun théâtre par un engagement à l'année, Lhérie vient de traiter avec M. Vizentini pour une série de représentations à dater de l'époque de la réouverture de l'Opéra-National-Lyrique, au mois de septembre, jusqu'au 1er janvier prochain. On parle de lui confier une reprise de *Si j'étais roi*, le délicieux ouvrage d'Adolphe Adam qu'on a le tort de tenir trop souvent en dehors du répertoire.

Sans être un artiste de premier ordre, Lhérie possède, comme comédien et comme chanteur, plusieurs qualités très-appréciables : s'il manque un peu de distinction, il a de l'entrain, de la verve ; sa voix est très-étendue et bien timbrée. Excellent musicien, il a du style et phrase avec goût, bien qu'il cherche trop souvent à produire de l'effet en faisant passer brusquement le son de la voix de poitrine à la voix de tête.

Jeune encore, puisqu'il a à peine trente-trois ans, Lhérie n'est point arrivé à l'apogée de son talent. Il y a en lui de grands moyens, dont, par un travail opiniâtre, il pourrait tirer ample parti.

Sa place reste marquée, à Paris, soit à l'Opéra-Comique, dont il possède déjà les traditions, soit au Théâtre-Lyrique, où sa voix, longue et souple, se trouvera bien à l'aise dans l'interprétation des œuvres un peu cherchées et travaillées de nos jeunes compositeurs d'aujourd'hui.

FÉLIX JAHYER.







Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

MARTIN

(De la Comédie-Française)

REVUE DES THÉATRES

La semaine qui vient de s'écouler n'a présenté aucun intérêt au point de vue théâtral. Nous sommes en pleines vacances. A la fin du mois, deux salles encore : l'Opéra-Comique et le Vaudeville, fermeront leurs portes. Jusqu'au 1er octobre, l'Opéra et la Comédie-Française pourront, seuls, nous offrir quelques soirées dont nous aurons à parler. D'ici là, et à part notre Camée artistique, notre journal devra être presqu'exclusivement littéraire. En conséquence, nous nous sommes assuré la publication d'un certain nombre d'articles pleins d'humour et signés des noms les plus aimés parmi les écrivains fantaisistes d'aujourd'hui.

FRAGMENTS DES MÉMOIRES

DU SECRÉTAIRE D'UN HOMME ILLUSTRE

Dans ma jeunesse, je fréquentais un homme célèbre, à qui j'obéissais en tout. Il m'eût commandé de sauter du haut des tours Notre-Dame que je n'eusse pas hésité, tant sa réputation et son caractère m'imposaient de soumission. Ce grand homme avait la passion des faïences de Médicis, et on lui eût dit : « Telle pièce curieuse existe à Venise,» qu'il serait parti aussitôt, abandonnant travaux et affaires, pour augmenter sa collection d'une de ces faïences. Quand il ne parlait pas de lui ou de ses œuvres, mon maître n'avait à la bouche que faïences de Médicis. Il en raffolait et il en parlait sans cesse ; mais c'était plaisir de l'entendre, surtout pour un disciple fidèle qui *gobe* comme paroles d'Evangile les moindres mots du maître.

Un bas-bleu tenta de faire la connaissance du grand homme, quoiqu'il n'eût pas un fol enthousiasme pour les femmes qui écrivent ; mais le bas-bleu fit tant que mon maître se laissa entraîner à une invitation à dîner. Il en revint avec quatre manuscrits que la maîtresse de la maison avait glissés dans sa poche, et, à partir du fatal dîner, les lettres, les visites de la dame prirent un tel développement que le bas-bleu fut décidément consigné chez le concierge.

Pour bien faire comprendre à la dame son indiscrétion, le maître lui renvoya, non décachetés, un drame, une comédie, un poëme, un roman qu'elle l'avait prié de lire. En recevant le paquet, le bas-bleu se fâcha et écrivit à mon patron qu'il faisait partie de cette race d'êtres *sans idéal*, qui ne comprennent pas ce que le cœur d'une femme peut contenir de poésie.

— La rengaîne de rigueur ! s'écria le maître, heureux d'avoir rompu avec une fâcheuse de la plus dangereuse espèce ; mais, à quelques jours de là, mon patron rentrait les traits bouleversés.

— La scélérate m'a enlevé une faïence de Médicis ! s'écria-t-il.

Alors il me conta, non sans une vive indignation, que le bas-bleu ayant entendu vanter ces céramiques, était devenue avide d'en posséder : avec la passion que portent les femmes à tout ce qu'elles entreprennent, elle avait déniché chez un marchand une certaine tasse en faïence de Médicis, sur les traces de laquelle, lui, le chantre de cette céramique, courait depuis longtemps.

— Mon service était complet sans ce singe ! s'écria le maître, qui ne ménageait pas ses expressions. Mais je veux cette tasse, il me la faut, je l'aurai !

Cet homme de génie, enfant quand il s'agissait de bric-à-brac, appelait toutes les colères du ciel sur la tête du bas-bleu, avec qui, depuis les manuscrits renvoyés, il n'y avait plus moyen d'entretenir des relations.

Pendant un certain temps, je perdis de vue mon patron, qui avait coutume de disparaître tout à coup et coupait sa vie de travail par des voyages ; mais une nuit, un rêve singulier s'empara de moi. Le maître était devant mon lit, un sac de nuit à la main, et tenant de l'autre la fameuse tasse tant regrettée. Ce n'était pas un rêve, mais une réalité, avec ce détail pourtant que la tasse était absente. A cinq heures du matin, le maître s'écriait :

— Nous avons la tasse ! Il était écrit que cette tasse m'appartiendrait !

Tout en me frottant les yeux, j'écoutais, un peu ahuri, mon étrange patron :

— Ecoutez-moi, tout dépend de vous ! me disait-il.

Alors il improvisa un roman merveilleux, mêlé de pantomime et d'éclats de rire à la Falstaff. Cet homme, qui vivait difficilement de ses œuvres, dont la vie se passait au milieu des dettes, des protêts, des huissiers, oubliait ces misères pour s'amuser de ses propres inventions. En effet, elles étaient quelquefois d'un gros comique, témoin celle-ci.

Mon maître, en revenant de voyage, avait jeté les yeux sur moi pour entrer dans ses plans de comédie. Et il me réveillait à cinq heures du matin pour m'annoncer que je devais devenir amoureux du bas-bleu.

— Mais je ne connais pas la dame, répondis-je.

— Vous ferez connaissance par lettre. Vous arrivez de province, d'une certaine petite ville, n'importe laquelle, où il n'est question que du roman de cette drôlesse... qui enlève mes faïences, s'écrie-t-il avec un soupir. Mais tu me le paieras ! reprenait-il avec menace. — Le roman de ce bas-bleu est admirable d'un bout à l'autre. Je dis ad-mi-ra-ble !... George Sand n'a rien donné de mieux... Il n'est pas une page qui ne contienne des délicatesses dont, seul, le cœur féminin a le secret.

— Ne prétendiez-vous pas autrefois que ce roman était à crever d'ennui ?

— Sans doute ; mais je vous fais la leçon... Ce que je vous dis sommairement doit être amplifié par vous avec un enthousiasme considérable... L'œuvre de ce bas-bleu a une portée immense, songez-y... Mme de Staël eût tendu la main à l'auteur en l'appelant : « Ma sœur !... » Enfin, c'est une œuvre forte, bien pensée, bien conduite, etc.

— Il faut donc que je lise le livre ?

— Ah ! que ces jeunes gens sont naïfs ! Le mot *œuvre* ne suffit-il pas quand vous avez pour couronner le mot d'admirables bijoux, tels que : *Supérieure, inimitable, inouïe, chaleureuse, délicate, distinguée, puissante*... Avec la moitié de ces mots, Stendhal n'eût pas demandé plus de cinq minutes pour triompher de la belle... qui n'est pas belle.

— Mais vous me conseilliez d'écrire ?...

— Oui, pour commencer. Lettre enthousiaste de jeune homme de province, arrivant à Paris pour publier un volume de poésies.

— Je n'ai jamais fait de vers.

— Qu'importe ! Un jeune poëte est toujours intéressant... Ne craignez pas que la dame vous invite à réciter de vos poésies ! Elle vous lira — je vous plains, mais qu'y faire ? — un fragment inédit du livre qu'elle compose assurément.

— Mais si la dame ne répond pas à ma lettre ?

— Elle répondra... On ne lui envoie pas tellement de pareils témoignages d'enthousiasme qu'elle soit blasée... D'ailleurs, vous aurez manifesté le vif désir d'être admis à l'honneur de contempler de près l'auteur d'un livre qui vous a tiré tant de larmes. Ne riez pas, vous avez pleuré en lisant ce roman, c'est convenu. Vous êtes encore jeune, votre âme est tendre... Il faut qu'on voie les portes de ce jeune cœur ouvertes à toute illusion.

Et le diable d'homme, avec son rire à casser les vitres, s'amusait autant de ma stupéfaction que de l'invention du roman qui coulait de source de son esprit joyeux et rusé.

— La dame vous reçoit chez elle... Votre entrée décidera de tout... Devez-vous, en entrant, vous appuyer contre un meuble, comme ébloui par les charmes et la réputation d'une femme si célèbre ? Songez qu'un tendre embarras produit toujours un excellent effet. Si vous pouviez rougir en entrant !...

— Je ne sais pas rougir à volonté.

— Pâlissez, alors !

Mon maître commençait à m'effrayer.

— Ah ! le mauvais comédien ! Tombez à la renverse et ne me dites pas que vous ne savez comment tomber à la renverse ; il le faut... Surtout, attention à vos yeux... voilà l'essentiel... Soyez plat, niais même, mais que vos yeux conservent toute leur puissance... Vous devez voir d'un coup d'œil dans quel coin de l'appartement se trouve la fameuse faïence de Médicis... Je vous donne deux visites pour enlever au bas-bleu cette admirable tasse. Si vous ne me rapportez pas la faïence dans huit jours, je vous tiens pour un être sans consistance.

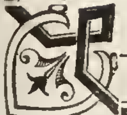
— Mais cette dame vendra peut-être fort cher la fameuse faïence ?

— Qu'importe ! Je crains plutôt qu'elle ne veuille s'en dessaisir ni pour or, ni pour argent... Vous devez offrir mieux à la personne.

— Quoi ?

— Vraiment, ce garçon-là ne paraît pas m'avoir fréquenté ! N'est-il pas entendu que vous tombez follement amoureux au premier coup d'œil ! Vous recevrez en entrant le coup de foudre auquel nulle femme ne résiste jamais... Un bas-bleu qui échapperait au coup de foudre ne serait pas un bas-bleu. Quand on sait jouer du coup de foudre, on conquiert la faïence de Médicis, ou on est un nigaud. Allons, bon succès, monsieur l'amoureux !

Et le maître partit en se frottant les mains, fier de sa combinaison. Mais je fus pris d'une certaine terreur. La besogne taillée par mon patron n'était pas facile à accomplir ; cependant je



parvins à rédiger une page d'enthousiasme modéré, et quoique je souhaitasse que la dame ne tombât pas dans le filet de ces adulations, il en arriva comme le maître l'avait pronostiqué. Par un petit billet j'obtins rendez-vous pour le lendemain, et je me rendis, non sans serrement de cœur, à l'adresse indiquée.

— Essayons de devenir flamme! me dis-je en montant lentement l'escalier.

Je sonnai d'une main tremblante. La porte s'ouvrit, et aussitôt parut la divinité qu'il s'agissait d'humaniser. La dame était coiffée d'un turban jaune, posé en arrière, qui mettait à découvert un gros front bombé, au bas duquel pointait un nez aigu avec des narines relevées en forme d'accent circonflexe. Un mystère faisait que ses sourcils, luisants et vernis, d'une courbe nette et comme obtenue à l'aide d'un tire-lignes, étaient d'un noir singulier à côté de boucles de cheveux d'un blond fade. Elle me tendit la main et à la place du fameux coup de foudre, je n'éprouvai qu'une sensation désagréable. Tout ce qu'il y a de poétique dans la femme, la voix, le geste, les ondulations, avait été sans doute dévoré par les efforts de l'esprit, car il ne sortait que des sons aigres de ce long cou au-dessous duquel se voyaient ces caves peu divertissantes appelées irrespectueusement salières.

— Je préférerais marcher à la conquête de l'oiseau Rock, me dis-je en entrant dans le sanctuaire du penseur.

Le cabinet de travail, noir et mélancolique, était rempli de journaux de modes qui, hebdomadairement, délivraient au bas-bleu la palme du génie. Sur la table, une pile de volumes, ayant pour titre *Olympiade*, annonçait que la dame faisait partie d'une société d'intelligences poétiques qui, moyennant une cotisation de vingt-cinq francs par an, trouvent dans la gloire pure la récompense due à leurs veilles et à leurs aspirations.

— Votre lettre est d'une belle âme! s'écria la dame. On voit, monsieur, que vous avez encore vos illusions.

— Ce n'est pas mon patron qui les arrose, pensais-je en songeant au singulier rôle qui m'amenait dans la maison.

— Gardez, gardez ces illusions le plus longtemps possible, monsieur, soupira le bas-bleu.

Une fois sur ce ton, la conversation se traîna dans une ornière mélancolique; mais j'écoutais à peine la dame, songeant à la faïence.

— Et mon œuvre ne vous a pas trop déplu, cher monsieur?

— Je l'ai dévorée, madame.

— Ah!

Sa figure s'illumina; mais bientôt ses lèvres s'avancèrent avec le mot aussi terrible que court;

— Et?...

— Oui, madame, répondis-je effrontément, j'ai lu votre livre...

Il me sembla que derrière moi mon patron me soufflait : « Délicieux. »

— J'ai lu votre livre délicieux et je l'ai relu.

— Ah! s'écria le bas-bleu, ah! vous vous êtes donné cette peine?

— Ce plaisir, madame.

La dame poussa un cri d'oiseau satisfait.

— Ainsi les caractères vous ont paru bien tracés?

— Les caractères sont admirables de force et de poésie.

Mais intérieurement je me demandais comment j'arriverais à parler faïence.

— Ah! vous y avez trouvé quelque poésie? dit le bas-bleu, essayant de prendre une voix de fauvette.

— Énormément de poésie, madame.

— Vous êtes un noble cœur, monsieur... Mais ne parliez-vous pas de force?

— Oui, madame; un caractère surtout m'a paru plein de force...

La dame parut étonnée; sa bouche se pinça.

— Quel caractère? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Je suis pris, pensai-je.

— Va toujours! me criait la voix diabolique du maître.

— Dans les situations les plus pathétiques, oui, je ne me trompe pas, pathétiques, repris-je, heureux d'avoir trouvé ce mot, il y a une force particulière, la force de l'art, la force esthétique, la force de la tendresse, la force du cœur, qui indique une nature fortement trempée... L'exquise délicatesse de l'âme n'implique pas une absence de force (je faisais mentalement une prière pour me tirer de ce pathos), et c'est ce qui distingue, madame, les esprits de votre trempe...

— Oui, oui! dit-elle, retrouvant sa voix d'oiseau attendri.

— Les femmes, à qui certains hommes ont refusé le don des grandes conceptions : l'*Iliade*, la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu* (dans quel guêpier me suis-je fourré! pensai-je), les femmes sont douées de qualités plus fines, plus délicates, plus... (en voilà assez, me dis-je), et c'est ainsi que j'ai cru devoir employer le mot force pour rendre les principales situations de votre œuvre, madame.

— Vous n'êtes pas un lecteur ordinaire, s'écria le bas-bleu.

J'allai répondre, quand, à mon oreille, retentit la voix invisible du maître :

— Et les faïences? me criait-il.

— Au diable les faïences! pensai-je, me gendarmant contre le despote.

— Vous m'engagez donc, cher monsieur, à donne au public un nouvel ouvrage... Parlez-moi franchement?

— Ce serait un crime, madame, que de priver vos admirateurs des fleurs écloses dans votre imagination; et quoique le public soit rebelle aujourd'hui aux manifestations de la pensée...

— Accompliras-tu enfin tes promesses? me cria le maître.

Effrayé de ce nouvel avertissement, je dus faire un soubresaut; et pour marquer à mon patron ma bonne volonté :

— Le public, dis-je, ne s'occupe plus que de faïences.

— Faïences! s'écria la dame étonnée du mot qui entrait si inopinément dans une conversation esthétique.

Alors, abandonnant les belles-lettres, j'abordai au rivage de la céramique, faisant miroiter aux yeux du bas-bleu l'émail de la faïence. J'insistai sur l'art si noble des anciens potiers et l'enthousiasme qu'excitent leurs produits.

— J'ai bien quelques pièces de faïence dans ma chambre à coucher, dit la dame d'un ton indifférent.

Mais la conversation poétique était son seul idéal, et tout en me demandant comment je pénétrerais dans la chambre à coucher, je me résignai pour le moment.

— Cette passion ne vous a pas choqué? me dit la dame.

— Rien n'est plus agréable à l'œil.

— A l'œil! s'écria le bas-bleu.

— Oui, dans un cabinet, accroché aux murs...

— Julie accrochée au mur! s'écria la dame.

— Quelle Julie? demandai-je.

— Avez-vous oublié déjà le nom de mon héroïne? me dit la dame d'un ton piqué.

Pénible conversation! A tout instant, j'essayais de revenir sur le terrain de la céramique, et le bas-bleu me rappelait à ses inventions romanesques; et toujours l'ombre du maître planait au-dessus de moi, gourmandant ma froideur. Ah! si j'avais pu prévoir la portée de la démarche à laquelle m'avait poussé mon patron! Parler d'un livre dont je n'avais même pas lu le titre, me mettait dans la situation d'un homme qui, la nuit, côtoie un précipice. Je craignais surtout que la dame ne m'invitât à préciser mes observations. Heureusement, les bas-bleus ne sont pas sans quelque analogie avec ces brochets voraces qui sans cesse ouvrent une large gueule insatiable. La dame avait soif de mes vagues compliments; cependant l'insistance avec laquelle j'entremêlais mes compliments d'éloges de la faïence frappa le bas-bleu.

— Pauvre jeune homme! vous avez souffert? me dit-elle. Et sans me donner le temps de répondre :

— Vous cherchez à oublier quelque chagrin de cœur?

Avec un profond soupir, la dame ajouta :

— Pauvre, pauvre jeune homme!

— Laisse couler une larme! me cria le maître.

Je baissai mélancoliquement la tête.

— Oui, dit le bas-bleu, vous avez besoin de consolations, et vous en avez cherché de factices dans de vaines collections; mais vous n'avez pu oublier vos chagrins, chère âme.

Par un élan cordial, la maigre personne me prit les mains. Je frissonnai et me reculai légèrement.

— Ne reparais pas sans la faïence! me cria mon impitoyable patron.

En ce moment, je poussai un réel soupir, auquel la dame se méprit. La vérité est que je souffrais de mon rôle. Où mène l'enthousiasme pour un homme illustre? Et à quoi bon?

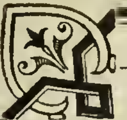
Ces grands esprits sont d'un affreux égoïsme; l'humanité, suivant eux, est attachée à leurs moindres actions, et tout doit répondre à leurs fantaisies. Aussi savent-ils peu de gré aux êtres qui les entourent du dévouement que sans cesse ils manifestent

Mon maître me reçut avec froideur quand je lui dis que je ne rapportais pas la faïence des Médicis. Et ce fut avec des éclats de rire considérables qu'il me paya mon zèle à souscrire à ses désirs. Il voulut connaître dans ses moindres détails l'insensée passion que j'avais été obligée de feindre pour visiter les appartements les plus secrets du bas-bleu. Et sa joie fut sans bornes quand je lui annonçai la fin de l'entreprise, c'est-à-dire la découverte de mauvaises tasses de fabrique anglaise moderne, sans rapports avec la faïence des Médicis.

CHAMPFLEURY.







SALON DE 1877

VIII

SCULPTURE

MM. Delaplanche. — Chatrousse. — Mercié. — Chapu. — Falguière. — Jouffroy. — Millet. — Moreau-Vauthier. — Prouha. — Hoursolle. Aizelin. — Cabet. — Gruyère. — Bourgeois. — Becquet. — Marqueste. — Perraud. — Léonard. — Cordier. — Morice. — Beylard. — Guglielmo. — de la Vingtrie. — Barrias. — Tony Noel. — Thomas. — Banjanet. — Pietro Calvi. — Grabowski. — Genito. — Hiolle. — Gautherin. — de Marcilly.

La sculpture, aussi bien que la peinture, ne doit pas puiser toutes ses inspirations dans le passé qui ne peut renaître ; l'art est fait pour se transformer comme se transforment les générations. Le passé, c'est l'immobilité; l'avenir, c'est le progrès. L'artiste d'aujourd'hui, qui s'applique à reproduire la société moderne, suit la route véritable, et ses œuvres sont celles qui nous intéressent le plus.

Il faut le reconnaître, nos sculpteurs cherchent depuis quelque temps à rajeunir leur art et réussissent à l'assouplir aux mœurs actuelles. Rudde a commencé à subordonner la matière à l'idée, et depuis lui, bon nombre d'artistes ont suivi sa trace, tout en faisant plus que lui peut-être, c'est-à-dire en cherchant le beau non-seulement dans la pureté des lignes, mais dans leur souplesse et en traduisant franchement la vie nouvelle, sans chercher à concilier les idées du jour avec celles d'autrefois.

L'année dernière, MM. Delaplanche et Chatrousse avaient marché franchement dans cette voie; l'un avec un groupe en marbre très important : « l'Education maternelle, » l'autre avec un charmant projet de statue : « la Parisienne, » dont nous nous attendions bien à voir le marbre cette année, serré d'exécution comme sait le faire l'auteur de « Source et Ruisselet, » de « Malheur aux vaincus, » et de tant d'œuvres où la force et la grâce se disputent la première place.

La « Parisienne » est, en effet, revenue au Salon de 1877, et sous ce titre plus général : « une Contemporaine, » — avec la ligne élégante, la souplesse des mouvements, la fraîcheur du modelé que le marbre fait infiniment mieux ressortir que le plâtre. Ce délicieux morceau de sculpture est, de tous ceux qui figurent au Salon, celui qui marche le plus *carrément* en avant. Il a pris naissance dans les entrailles même de la société moderne et fraye un chemin aux artistes de l'avenir; c'est pourquoi je consacre à M. Chatrousse les premières lignes de cette courte étude. Honneur aux hardis explorateurs, à ceux qui osent et savent sortir de la routine, sans toutefois renier les grandes traditions et oublier les immortels principes de l'art.

M. Delaplanche entre également très-franchement dans le présent avec sa statue : « la Musique » ; il laisse la lyre antique pour mettre le violon entre les mains de la jeune fille avec laquelle il veut personnifier cet art divin. Nous attendons avec impatience le marbre qui devra un peu corriger cette figure où brille l'enthousiasme, en lui donnant une plus parfaite distinction. Mais déjà quel sentiment délicieux, quel entrain, quelle souplesse et comme cela vit bien !

C'est encore un morceau bien moderne, ce magnifique bas-relief de M. Mercié : le « Génie des Arts », destiné à remplacer, sur le guichet du Louvre, le Napoléon III à cheval si franchement manqué par le grand sculpteur Barye. M. Mercié est la personnalité la plus puissante de notre jeune école. Depuis son séjour à Rome comme élève de l'Ecole, il n'a produit qu'une succession de chefs-d'œuvre : D'abord un « David » que l'on peut admirer dans la galerie du Luxembourg, ensuite ce « Gloria victis » dont le bronze se dresse imposant au square Montholon ; puis, l'année dernière, un buste de jeune adolescente, merveille de grâce et de fraîcheur.

Le « Génie des Arts » ne le cède en rien aux précédentes œuvres de l'artiste. La composition en est imposante. La jeune femme qui vole en avant du cheval est d'une beauté de lignes et d'un mouvement admirables. Le jeune homme qui symbolise le dieu de la Paix est porté fièrement sur l'aile du cheval ; il tient à la main le flambeau qui éclaire et indique d'un geste noble et hardi la route de l'avenir. Ce groupe attachant, d'un relief puissant, se détachera bien davantage lorsqu'il sera en place, les proportions n'en seront que plus justes, et la lumière vive du plein jour lui donnera un coloris superbe et en accentuera encore le mouvement.

Avec cette œuvre magistrale, M. Mercié expose une petite statuette en marbre, un véritable bijou: « Junon vaincue. » C'est là un délicieux pendant au petit « David » exposé l'année dernière.

Pour ravir la médaille d'honneur à Mercié, il ne fallait rien moins que l'union des deux compositions superbes de M. Chapu.

L'une : « Berryer, » statue en marbre, représente le grand avocat dans un de ces élans oratoires qui lui étaient si familiers. C'est une œuvre noblement conçue et exécutée avec force. L'autre, bien supérieure selon moi, est le modèle d'une statue « La Pensée », destinée à être exécutée en marbre pour le monument funèbre de Mme d'Agoult (Daniel Stern). On ne saurait rien imaginer de plus pur et de plus attachant. Les draperies s'arrangent en plis élégants autour des parties nues avec un art infini. Cela est suave et en même temps sévère ; voilà bien le grand art qui captive la pensée et charme les yeux.

Le « Lamartine » de M. Falguière et le « Saint-Bernard, » de M. Jouffroy, ne sont point des œuvres hors ligne, malgré la science qui s'y fait jour. Je leur préfère la « Cassandre » de M. Millet dont l'harmonie des lignes est supérieure.

Parmi les beaux marbres, je citerai : la « Néréide » de M. Moreau-Vauthier ; « l'Amour taillant son arc dans un laurier, » par M. Prouha, auquel je voudrais une physionomie plus vive ; — « Cet âge est sans pitié, » fine statue par M. Hoursolle ; — la « Pandore, » — de M. Aizelin, jolie et gracieuse ; — la sévère figure de M. Cabet, représentant « l'Année 1871 ; » — « Psyché, » par M. Gruyère, élégante et distinguée; — le « Mercure, » de M. Bourgeois, un peu trop classique, mais savamment modelé ; — et surtout « l'Ismaël, » de M. Becquet, un petit chef-d'œuvre de sentiment et de mouvement.

Citons encore pour le marbre : les deux bas-reliefs de M. Marqueste et de feu Perraud, puis enfin la « Rêverie, » buste par M. Léonard, représentant une charmante tête de jeune femme aussi pure d'expression que de lignes.

Plusieurs bronzes sont remarquables, notamment :

« Nymphe et Triton, » par M. Cordier ; « Hylas, » par M. Morice ; « Méléagre, » par M. Beylard ; un « Suivant de Bacchus, » par M. Guglielmo, et surtout le « Charmeur, » de M. de la Vingtrie, médaillé au dernier Salon, quand l'artiste en donna le projet avec le plâtre.

Les bustes et portraits les plus réussis sont suivant moi :

Pour le marbre : ceux de MM. Barrias, Tony-Noël, Thomas, feu Perraud, Banjault, Pietro Calvi, Grabowski.

Pour le bronze :

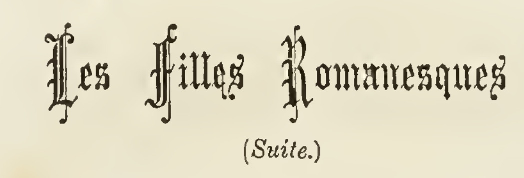
« Verdi », par M. Genito, très-remarquable de pensée et de plans ; — « Carpeaux » et « M. Jouffroy », par M. Hiolle ; — « M. Martinet », par M. Gautherin.

Je citerai encore la « Marquise de Sévigné » buste en plâtre teinté, par M. Chatrousse, modèle d'une terre cuite destinée à la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet et faite par l'artiste d'après une gravure du temps ; — enfin, un portrait plâtre, de M. Nogent Saint-Laurens, exécuté avec une grande simplicité et beaucoup de vérité, par M. Millet de Marcilly.

Les statues en plâtre, c'est-à-dire les projets nouveaux, d'autant plus intéressants que c'est parmi eux qu'on découvre les sculpteurs de l'avenir, sont en nombre très-imposant. Nous croyons qu'ils méritent une étude sérieuse; aussi remettons-nous au prochain numéro la fin de notre article sur la sculpture, article assez développé pour aujourd'hui, désirant mettre dans notre travail toute la sincérité que comporte un sujet aussi intéressant.

(*La fin au prochain numéro.*)

Félix Jahyer.



Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

Lettre de Raoul Saunier à Monsieur Olivier Malet.

Paris, 25 mai 1858.

Quelques poètes prétendent que oui, mais c'est uniquement par habitude de la rengaine, comme ils s'obstinent à faire « filer les étoiles » et « se coucher le soleil, » tout en sachant très-bien que ces deux hérésies astronomiques leur auraient valu un bon *pensum* au collége. Les moralistes à ailes de pigeon, qui traitaient le beau sexe-Dieu sait comment ! — déplorent qu'en ce temps-ci on ne respecte plus les femmes. Soit ; mais à qui la faute ? Tandis que l'antiquité en faisait des esclaves, le moyen-âge des machines à reproduction et le dix-huitième siècle des instruments de plaisir ; notre temps a essayé sérieusement d'en faire les égales et les compagnes de l'homme. Leur a-t-on assez parlé, — et en quel magnifique langage souvent ! — de leurs droits, de leur dignité, de leur pureté, de leur sainteté ! A-t-on assez exalté, — et très-sincèrement, — la splendeur de leur intelligence, l'infinité de leur cœur, la noblesse de leurs instincts ? Tant qu'il ne s'est agi que de renifler l'encens qu'on leur brûlait sous le nez, les femmes ont très-bien joué le rôle d'idoles qu'on leur imposait, quoiqu'elles fussent probablement les premières à sourire entre elles de leur divinité. Mais au lieu de faire éclater ladite divinité par les miracles de tendresse, de dévouement, de sacrifice qu'on avait la naïveté de leur supposer, elles ont ima-

giné qu'il serait plus profitable de tirer parti de la crédulité masculine au moyen du petit raisonnement suivant :

Puisque nous sommes, à ce qu'il paraît, des saintes et des anges, messieurs les mortels ne sauraient trop faire pour nous forcer à oublier leur grossière humanité. Or, toutes les divinités du monde, ayant de tout temps apprécié la sincérité et l'ardeur de la dévotion dans leurs adorateurs au prorata de leurs offrandes, nous prétendons ne pas déroger à cet usage antique et bien entendu. Donc, celui qui voudra aspirer à nos faveurs devra, en vertu du proverbe connu : « Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, » acquérir les nôtres au prix coûtant. Quant à la tendresse, au dévouement, au sacrifice, ces vertus difficiles sont évidemment imposées par le catéchisme aux croyants et non pas aux dieux. Il sera donc permis aux hommes de les pratiquer envers nous, après qu'ils auront, toutefois, rempli les devoirs essentiels hors lesquels il n'est pas pour eux de salut, savoir : Nous nipper splendidement, nous loger largement, nous nourrir délicatement, nous amuser constamment, nous obéir aveuglément. Quiconque, jeune ou vieux, beau ou laid, spirituel ou bête, sera en mesure de réaliser ce programme, sera libre de nous offrir son amour, et nous le lui rendrons... comme nous pourrons. Quant aux autres, fussent-ils doués de tous les charmes et de toutes les vertus, nous serons forcées de leur dire, comme dans les petites affiches : *Inutile de se présenter...!* »

N'est-ce pas vrai, voyons ? et ces préceptes que les lorettes seules osent énoncer, ne voyons-nous pas chaque jour des femmes dites bien élevées les mettre en pratique, — par-devant le maire et le curé, — qui ont lieu, en certains cas, il faut l'avouer, d'être bien fiers de la besogne qu'on leur impose ?... Tiens, je ne veux plus rien dire sur ce sujet. Il me vient au bout de la plume des termes très-précis, mais trop crus pour un monde

« Dont toute la pudeur n'est que dans les paroles. »

Ne va pas croire au moins que je sois assez bête pour mépriser, à cause de cela, le sexe féminin. Non ! c'est l'autre sexe plutôt, celui dont nous faisons partie, que je trouve un peu bien de son village de vouloir pêcher des perles dans une gouttière et cueillir des raisins sur un mât de cocagne. C'est nous qui cherchons midi à quatorze heures avec ces « jolis animaux » que le ciel nous a donnés pour le charme de nos yeux et la douceur de nos lèvres, et que nous voulons à toute force détourner de leur vocation, qui est d'être beaux, propres, bien nippés, de faire la roue au soleil pour se faire enrager les uns les autres, et de nous regarder nous damner, nous abrutir, nous ruiner, nous avilir ou nous couper la gorge, imbéciles que nous sommes ! pour des faveurs qu'avec un peu de patience, il nous serait si facile d'acheter plus tard, pour peu que nous sussions devenir assez vulgaires, assez plats, assez fripons et assez lâches pour y mettre le prix. Mais, en attendant, résignons-nous à être sacrifiés, nous qui n'aurions à offrir que de l'amour au premier pleutre venu qui pourra faire l'entrée triomphale de Jupiter chez Danaé !

Il est bien entendu que je ne parle ici que des demoiselles honnêtes et bien situées dans le monde ; celles qui ont une mère non adonnée au perroquet et au petit verre ; celles qui gardent dans la rue leurs doux regards et leurs naïfs sourires pour les gants clairs ; celles qui lisent exclusivement la littérature saine et abondante de la maison Mame, brevetée par NN. SS. les évêques ; celles, en un mot, dont le petit cœur se permet à peine de battre dans le trajet entre la mairie et l'église. Quant aux créatures dévergondées qui ont commencé par « se donner » à quelque gueux de notre espèce, uniquement parce que ce gueux leur plaisait à tort ou à raison, et qui, ne pouvant se résigner aux grandes spéculations ci-dessus mentionnées, ont bravement affronté avec lui de nombreux, longs et héroïques voyages dans le pays de la vache enragée ; celles-là, on les a tellement méprisées et raillées, les pauvrettes, qu'on les a forcées à faire comme les autres, c'est-à-dire à reconnaître que la beauté a évidemment été donnée à la femme pour être vendue, n'importe dans quel arrondissement, mais toujours au plus offrant et dernier enchérisseur.

Au lieu donc de chercher dans les châteaux ce merle blanc que l'on nomme l'amour, reviens vite et imite-moi. J'ai fait, au moyen d'une salade de homard offerte à propos, la conquête d'un petit mammifère répondant au nom mythologique d'Aglaé. C'est joli, gai, gourmand, frais, propret, coquet, ignorant et bête comme une pleine cloyère d'huîtres. J'ai failli la manger dans ce dîner, qui a triomphé de ce qu'elle appelle son cœur. Elle m'ennuie à crever après une heure de tête-à-tête. Aussi ai-je soin d'avoir toujours un oncle mourant ou une cousine en couche à la soixantième minute. Elle me jure qu'elle m'adore, et je la crois.... à peu près. Elle me plantera là certainement un de ces jours pour la première primeur venue ou le premier châle. Que m'importe, du reste ? Je la mets bien au défi de me tromper, — sinon en m'étant fidèle. Elle ne me rendra donc jamais malheureux et ne me fera pas perdre mon temps à la pleurer.

Quant à l'amour, lorsque j'éprouve le besoin d'aimer, — un vice que nous a donné la civilisation, — je vais au Louvre, au théâtre, ou je prends un livre. Monna Lisa, Violante, la Vénus de Milo et leurs immortelles sœurs, me sourient d'aussi bonne grâce que si j'étais millionnaire. Desdemona, Marguerite, Edmée de Mauprat, aiment et vivent ou meurent de leur amour sans s'informer si Bernard, Faust et Othello ont des actions du Crédit mobilier ou des Petites Voitures, — et mon cœur bat plus pour ces nobles et insaisissables chimères qu'il ne tressaillerait en étreignant la plus belle des réelles poupées de carton que je rencontre de par le monde. Va au diable, troubadour.

Raoul Saunier.

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard

Garlan, 25 mai 1858.

Aline ! Aline ! pourquoi ne puis-je aller vers toi ? ou plutôt, pourquoi suis-je revenue ? Pourquoi l'ai-je revu, lui ? Pourquoi ai-je porté à mes lèvres cette coupe enivrante de l'espérance où je ne devais trouver que la déception amère ? Si ma mère ne m'avait pas rappelée, les faits ici restant les mêmes, je n'aurais pas eu beaucoup à faire pour passer de ma tristesse résignée à la certitude de l'oubli ; tandis qu'aujourd'hui, si insensé qu'ait été mon rêve, je ne puis ni ne veux en accepter le réveil.

Aline ! c'est Renée qu'il aime ! Je suis jalouse de ma sœur. C'est horrible, mais c'est ainsi ! Je me suis longtemps refusée à l'évidence ; j'ai nié ce que voyaient mes yeux, ce qu'entendait mon oreille, ce que surtout sentait mon cœur. J'ai fui la lumière ardente qui m'aveuglait. Je me suis renfermée dans ma chambre des jours entiers, de peur d'avoir à acquérir des preuves nouvelles, et me figurant presque que, du moment où je cesserais d'en être témoin, les choses n'existeraient plus. Eh bien ! aucun raffinement ne devait manquer à mon martyre. Cette vérité dont je ne pouvais me décider à admettre la pensée, j'ai dû l'entendre de sa bouche. C'est Olivier lui-même qui m'a signifié mon arrêt.

Ah ! avec quelle ivresse férocement égoïste il me parlait de son amour pour une autre ; de l'irrésistible fascination qui l'entraîne vers elle, et des héroïques efforts qu'il est capable de faire pour l'obtenir ! Quelle passion dans ses yeux, quelle éloquence dans sa parole, quelle conviction d'avoir à donner autant de bonheur qu'il en demande ! Je m'imaginais par moment que c'était de moi, comme à moi, qu'il parlait, et s'il n'avait tenu mes mains dans les siennes, je me serais, en mon délire, jetée dans ses bras, pour lui donner à jamais tout entier mon cœur en échange du sien. Mais, chaque fois, j'étais ramenée à la réalité cruelle par un mot qui revenait sans cesse ; il m'appelait *sa sœur !* Sa sœur ? Ce titre, qu'au temps de mon esclavage j'avais à peine ambitionné, et dont il y a un mois à peine je me serais encore contentée ; ce terme d'affection me retombait sur le cœur comme une raillerie, comme une injure, comme un blasphème. Sa sœur ! C'est-à-dire le constant et impassible témoin d'un bonheur qui aurait pu, qui devait être à moi ! la discrète et dévouée confidente de leurs espérances aujourd'hui, et plus tard, peut être, de leurs ivresses ! O ironie plus amère encore que la torture ! se voir jeter en aumône les miettes du festin que l'on avait cru partager !....

Folle que j'étais ! Chaque jour, je remettais à t'écrire, m'obstinant à espérer pour moi-même, lorsque j'avais réussi à me figurer que rien de ce qu'avait redouté ma mère m'existait. Olivier ne s'occupait exclusivement ni de Renée ni de son amie. Il regardait, il est vrai, plus souvent ma sœur ; mais s'étant aperçu un jour que je remarquais sa contemplation, il me parla avec un enthousiasme tout artistique de sa beauté, et ajouta tout naturellement :

— Comme elle vous ressemble, Jane ! Je crois *nous* retrouver ici, il y a six ans.

— Regretteriez-vous ce temps ? lui demandai-je en l'observant.

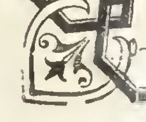
— Pas beaucoup aujourd'hui, je vous l'avoue. Il vaut décidément mieux être homme qu'enfant. C'est très-joli de regarder voler ses rêves ; mais il est encore meilleur de pouvoir les saisir.

Quelle était sa pensée ? Dans ma constante préoccupation de le deviner, j'oubliais le plus souvent de répondre à ses paroles, et je perdais l'occasion de les lui faire développer. Une autre fois, il me disait :

— Combien je déplore de ne savoir peindre que le paysage. J'aurais fait, d'après vous, Jane, un merveilleux portrait.

— Mais, lui répondis-je, il me semble que ce ne sont pas des paysages que vous restaurez dans le pavillon.

— Chut ! ne me trahissez pas, répliqua-t-il en riant. Si votre mère se doutait de mon ignorance, elle aurait lieu de craindre que je lui gâte nos ancêtres, et elle me mettrait à la porte, comme



un présomptueux que je suis, de m'être chargé de les réparer. Or, je me trouve trop bien ici pour désirer m'en aller.

Qui donc le retenait ? En le voyant, après s'être fait enfant avec Renée et Marcelle ; après s'être montré avec elles brillant, rieur et même paradoxal ; en le voyant revenir toujours vers moi aussi enjoué mais plus réellement affectueux ; en me sentant traitée par lui en égale ; il me semblait à moi aussi *nous* retrouver ici, il y a six ans. Je me disais que si un homme supérieur et sérieux se prête en souriant aux innocents caprices de jeunes filles fantasques et charmantes, il ne peut songer à associer à sa vie qu'une femme dont il puisse être apprécié et compris ; et je me sentais si bien cette femme, qu'il me semblait avoir rêvé mon triste mariage, et que, vierge de seize ans, je pressentais encore le premier aveu d'Olivier. Il ne faisait jamais la moindre allusion à ce qui s'était passé depuis, et M. de Meslay ne paraissait pas avoir jamais existé pour lui.

JULES KERGOMARD.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

M. Halanzier ne voulant pas interrompre les représentations du *Roi de Lahore*, vient de racheter le congé de M. Salomon. Mlle Baux, qui a déjà chanté le rôle de Sita, remplacera Mlle de Reszké, qui part en congé.

— Le comité de lecture de la Comédie-Française vient de recevoir à l'unanimité, sous le titre provisoire d'*André*, un drame en un acte, en prose, de M. Charles de la Rounat.

— Un nouveau trial est engagé à l'Opéra-Comique : il s'appelle M. Pamard.

— Voici la distribution complète et définitive, au Gymnase, des *Petites Marmites*, comédie en trois actes, de MM. Arthur Delavigne et Jacques Normand, dont les rôles ont été collationnés hier :

Le comte de Cenozon	MM. Landrol
Le baron de Montfaret	St-Germain
Le docteur	Malard
Octave	Corbin
François	Martin
Cyprien	Revel
La comtesse de Cenozon	Mmes H. Monnier
Lucienne	Legault
La comtesse Hilda Paolina	Dinelli
La comtesse de la Villedieu	Lenormand
Blanche de Lançay	Helmont
Julien, groom	Alice Giesz.

A la lecture, on a supprimé un rôle, celui de la douairière de Sainte-Eglise, qui devait être joué par Mme Prioleau.

— La pièce de réouverture du Vaudeville, au 4 septembre, aura pour titre : *Pierre*, comédie en quatre actes, de MM. Cormon et A. de Beauplan, et dont la distribution définitive a été ainsi arrêtée :

Mmes Doche et Réjane, MM. Delannoy, Parade, Berton et Munié.

Pour accompagner cette pièce, on jouera un lever de rideau de M. E. Lépine, le *Premier avril.* Interprètes : Mlle Barthet, MM. Joumard, Michel, Munié et Train.

— Le général Grant et sa femme ont assisté vendredi dernier à la représentation de la *Fille du Régiment*, à Covent-Garden.

Mlle Marimon, le ténor Piazza et M. Ciampi remplissaient les trois rôles principaux de l'opéra de Donizetti. Pendant l'entracte on a donné un ballet tiré d'*Aïda*.

Quand le général et sa femme sont entrés dans la loge qui leur était réservée, le rideau s'est levé instantanément et a laissé voir — ce qui constituait la surprise de la soirée — Mlle Albani, entourée des chœurs, qui se préparait à chanter l'hymne national américain : *The Star epangled Banner*.

Suivant l'usage anglais, toute la salle s'est tenue debout pendant l'exécution de ce chant: chaque strophe était suivie d'applaudissements et un hourra général a salué la fin du morceau.

— Mercredi, ont eu lieu, au Conservatoire, les examens pour le concours de tragédie et comédie fixé au 25 juillet. Une mesure rigoureuse a frappé deux élèves ayant concouru l'année dernière et qui, cette année, ont été éliminés. Voici les noms des concurrents : Classe de M. Bressant : MM. Lavaux, Blanche, Lenoir; Mlles Siroz, Mouget, Jullien Brindeau. Classe de M. Régnier: MM. Cressonnois, Charlet, Dewailly; Mlles Carrière, Millet, Vergnault. Classe de M. Monrose : MM. Barral, Michet, Brégaint, Guitry; Mlles Bernago, Lucas, Edel.

HIPPODROME

(DES CHAMPS-ELYSÉES)

Représentation équestre à 3 heures, les jeudi, samedi, dimanche, lundi. (Les autres jours réservés aux répétitions.)

Fêtes de nuit

Dimanche et jeudi, ascension aérostatique par Camille Dartois. Prix des places : loges, 5 fr.; premières, 3 fr.; secondes, 1 fr. 2 fr. promenoir-buffet.

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse, l'Oberland-Bernois, le lac de Genève, trouveront aux gares des chemins de fer de l'Est et de Lyon, au bureau central de la Compagnie de l'Est, rue Basse-du-Rempart, 50, aux bureaux de la Compagnie de Lyon : rue Saint-Lazare, 88, — rue des Petites-Ecuries, 11, — rue de Rennes, 45, et à l'Agence des chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, 4, des billets à *prix réduits*, valables pendant *un ou deux mois*, avec arrêt facultatif.

En France : dans toutes les villes du parcours de la ligne de l'Est, et sur la ligne de Lyon, à Culoz, Mâcon, Dijon et Fontainebleau ;

En Alsace : à Mulhouse;

En Suisse : à Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz, Giessbach, Interlaken, Thun, Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle et en revenant par celle de Lyon à Paris, on bien dans le sens inverse.

Les billets valables pendant un mois sont de 150 fr. 85 c., pour la première classe, et de 117 fr. 45 c. pour la seconde; les billets valables pendant deux mois coûtent 164 fr. 40 c. pour la première classe, et 127 fr. 65 c. pour la seconde.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Train de plaisir de Paris à Saint-Malo, prenant des voyageurs à la gare de Versailles (Chantiers), du samedi au lundi soir.

Aller et retour : 2e classe, 22 fr.; 3e classe, 18 fr.

Aller : Départ de Paris (Montparnasse), samedi 30 juin, à 9 h. 50 soir.

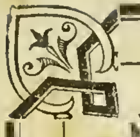
Aller : Départ de Versailles (Chantiers), samedi 30 juin, à 10 h. 20 soir.

Retour : Départ de Saint-Malo, lundi 2 juillet 1877, à 7 h. 45 soir.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.





LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

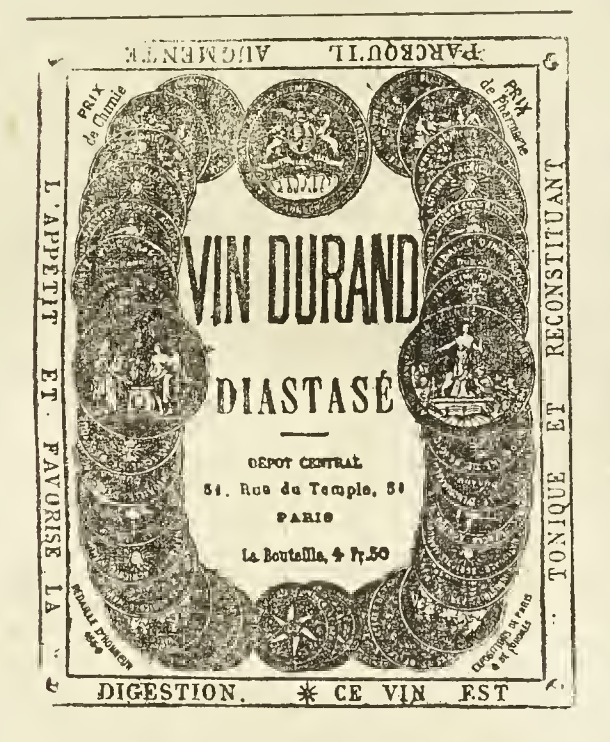
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.



DERNIÈRE SEMAINE DE VENTE

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

ETUDE de Me DABLIN, huissier à Paris, 5, fg St-Honoré

SOMMATION signifiée par le propriétaire de l'immeuble aux Liquidateurs d'avoir à quitter lesdits magasins, le **1er juillet prochain**, faire place nette, et rendre les clefs, sous peine d'exclusion, dont acte.

Plus de délais. Cet exploit officiel oblige à en finir

Les Commissaires-Liquidateurs ont donc résolu de commencer

AUJOURD'DHUI

LA VENTE A TOUT PRIX

de toutes les Marchandises, à tous les Comptoirs.

Magnifiques Soieries de Lyon, marq. Bonnet et Tapissier

Splendides Tissus fantaisie et lainages pour Robes et Costumes.

Confections pr Dames, paletots soie, jaquettes et peignoirs

Lingerie *finement confectionnée*, cols, manchettes, chemises, pantalons, jupons.

Toiles fines pour chemises, pour grands draps sans couture et pour torchons.

Services damassés, 12 couverts et grande nappe.

Bonneterie, chemises pr hommes, chaussettes, bas blancs.

Tapis et **Etoffes d'Ameublement**, foyers, cretonnes, etc.

Rideaux, mousseline brodée et brochée, dessins riches.

Les Magasins seront ouverts au public de 9 h. du matin à 6 h. du soir.

AVIS AUX MARCHANDS. La vente en gros se fera tous les jours de 8 h. à 10 h. du matin, et de 4 h. à 6 h. du soir.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

GRANDS MAGASINS DE SOLDES

A Jeanne d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

BLANC, TOILE, SERVIETTES, MOUCHOIRS, LINGE de table dépareillés et un peu défraîchis, Lingerie, Bonneterie, Chemises, etc.

VENTE 2 MILLIONS

Moitié Perte

AVIS Le grand magasin de soldes ne fait pas de réclames ridicules et mensongères. Il donne ce qu'il annonce et il remplace sans difficulté les articles non satisfaisants.

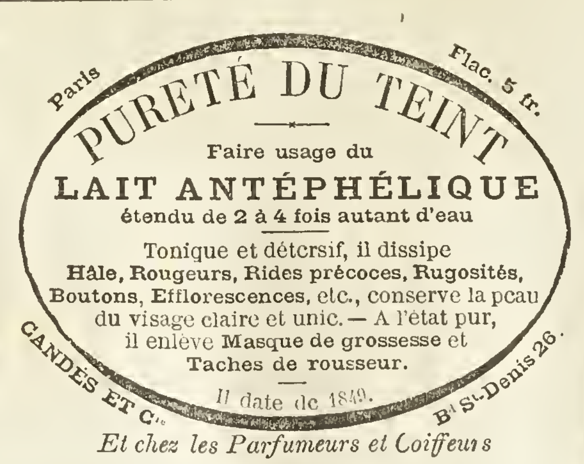
Aujourd'hui et Jours suivants jusqu'à 6 h. du soir

350 lots soldés dans la semaine seront vendus PRESQUE POUR RIEN

EXEMPLES:

RIDEAUX	brochés, brodés, valeur 1 fr., le mètre	» 25
RIDEAUX	brodés, riche encadrement, valeur 6 fr., le rideau	1 60
TOILE	pur fil de main pour chemises et draps, le mètre	» 75
TOILE	blanche extra-fine pous lingerie, valeur 3 fr., le mètre	1 25
SERVIETTES	damassées, pur fil, pour restaurant, val. 15 f., la douz	5 90
SERVIETTES	entièrement blanche, pour la toilette, val. 8 f., la douz.	3 95
SERVICES	de Saxe blanc, pur fil, 12 couverts, le service	13 75
MOUCHOIRS	Cholet, vignettes couleurs, la douz	2 40
DRAPS	de lit confectionnés, valeur 5 fr., le drap	1 95
NAPPES	dépareillée, 10 et 12 couverts, damassé fil, la nappe	4 90
PIQUÉ-BRILLANTÉ	pour camisoles, val. 1 f. 25, le mèt.	» 40
MOUCHOIRS	batiste, ourlés, valeur 60 c. le mouchoir	» 15
CHEMISES	pour hommes, un peu défraîchies, la chemise	1 35
BAS	coton blanc, brodés, pour enfants, la paire	» 20
CALEÇONS	toile de Manchester, pour hommes, le caleçon	2 25
OMBRELLES	bains de mer, valeur 6 fr., l'ombrelle	1 95
CHEMISES	pour dames, coton écru renforcé, la chemise	1 25
CAMISOLES	pour dames, petits plis, riche broderie, la camisole	1 25
JUPONS	pour dames, madapolam, grand volant, le jupon	1 45
CORSAGES	pour dames, magnifique percale, le corsage	» 75
CORSETS	pour enfants, valeur 2 fr., le corset	» 45
CORSETS	pour dames, valeur 6 fr., le corset	1 25
PEIGNOIRS	pour dames, piqué blanc, ruché, valeur 12 f., le peignoir	2 95

Pas d'expédition hors Paris et la Banlieue.



Et chez les Parfumeurs et Coiffeurs

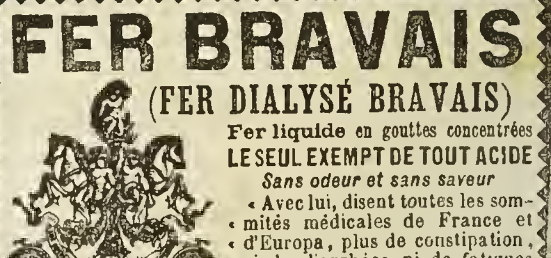
AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 an. de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et

---

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à M. FREYSSINGE, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)



Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europa, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT:

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies (*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an.* S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR

MARIE MARTIN

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 216

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 5 au 11 Juillet 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCXVI

MARIE MARTIN

Quelle que soit sa situation à la Comédie-Française, tout artiste qui est parvenu à y entrer acquiert, par le seul fait de son admission, une certaine notoriété et une juste considération.

Sur cette scène exceptionnelle, aucun emploi, si mince qu'il soit, ne saurait, en effet, être confié à des comédiens sans expérience. Il faut, pour assurer l'excellence des ensembles, que les plus petits rôles soient remplis par des artistes ayant puisé à la source des études sérieuses une tenue irréprochable, une diction nette, une intelligente compréhension de l'art dramatique.

Là, point de ces coryphées ridicules ou de ces comparses étranges qui font la joie du public dans la plupart de nos théâtres de genre. Sous les brillants habits d'un seigneur ou d'une grande dame des anciennes cours, comme sous la livrée des valets de tous les temps, on ne veut point rencontrer des figurants grotesques dont les allures et les manières jurent avec la société choisie au milieu de laquelle les auteurs les font mouvoir.

Aussi tel lauréat des Conservatoires, en mesure de briller dans les premiers emplois sur une scène secondaire, se contente-t-il de faire ses premiers pas dans la maison de Molière, en servant tout simplement d'entourage à nos maîtres comédiens. Il sait s'armer d'une utile patience, et attendre avec confiance le jour où un plus large soleil luira pour lui.

Au nombre des *grandes utilités* (comme cela se dit pour la classification des emplois dans les troupes de province) qui figurent actuellement dans le personnel du Théâtre-Français, on peut citer Mlle Martin. Si l'heure de la popularité n'a point encore sonné pour elle, il serait injuste, de la part des habitués de la Comédie-Française comme des véritables amateurs, de ne pas reconnaître les précieuses qualités qui la recommandent chaque jour davantage aux auteurs en quête d'interprètes intelligents et déjà en possession de réelles connaissances scéniques.

C'est encore au Conservatoire que Mlle Martin a fait ses études, et dans la classe de Bressant. Quand on remonte à l'année où elle remporta ses premiers succès, on retrouve parmi ses camarades d'alors des noms aujourd'hui très-brillants, ce qui prouve, malgré tout le mal qu'on se plaît journellement à en dire, l'excellence de l'institution de la rue du Faubourg-Poissonnière. Car nos lecteurs ont dû remarquer que chaque fois que nous sommes amenés à rechercher les débuts d'un jeune artiste au Conservatoire, nous retrouvons toujours à côté de lui les célébrités dramatiques ou lyriques de l'avenir.

Ainsi, aux concours du mois de juillet 1869, où Mlle Martin obtint sa première récompense, — un second accessit de comédie, — le premier prix était remporté par Mlle Croizette, et le second prix, par Marguerite Chapuy, l'éminente virtuose dont l'Opéra-Comique regrettera longtemps encore le départ précipité.

Comme la plupart des bons élèves du Conservatoire, Mlle Martin devait, à la sortie de ses classes, trouver une place à la Comédie-Française.

N'ayant point été un lauréat de première grandeur, elle n'eut point le bénéfice des débuts à effet, et entra par la petite porte ; et comme je l'ai dit plus haut, elle attend encore son heure de popularité.

Pensionnaire, déjà relativement ancienne, malgré son jeune âge, elle n'a point rempli une de ces carrières dramatiques où de nombreuses étapes sont marquées par des succès qu'on aime à rappeler. Mais, si ses services sont plus modestes, ils n'en sont pas moins réels. L'ancien et le nouveau répertoire ont trouvé en Mlle Martin une interprète distinguée. Aussi bien dans la Tragédie que dans la Comédie, on a pu utiliser avantageusement ses qualités physiques et dramatiques.

Sans entrer dans le détail des rôles qu'elle a joués depuis son admission au Théâtre-Français, détail qui serait ici fastidieux, puisqu'il ne porterait que sur la représentation de personnages secondaires, je me bornerai à rappeler deux grands ouvrages (une tragédie et une comédie), dans lesquels Mlle Martin s'est fait particulièrement remarquer.

Dans *Zaïre*, aux côtés de Mlle Sarah-Bernhardt qui y est admirable, et de Mounet-Sully, dont Orosmane est certainement le plus beau rôle, Mlle Martin a réellement tenu son personnage de confidente avec une sérieuse autorité. Délicieusement drapée dans le costume que reproduit aujourd'hui *Paris-Théâtre*, et mettant autant de style dans sa tenue que dans sa diction, elle a su trouver dans ses gestes comme dans son attitude des effets de beauté plastique qui n'ont point été en désaccord avec ceux de son inimitable camarade. De plus, son organe, plein de chaleur, a fait ressortir avec une émotion pénétrante toutes les parties tendres d'un rôle assez développé pour exiger de son interprète un double talent de femme et d'artiste.

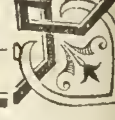
En rapprochant de ce personnage, d'un style sévère et élevé, la gracieuse jeune première du *Philosophe sans le savoir*, si naïvement mise en scène par Sedaine, et rendue par Mlle Martin avec une grande simplicité et beaucoup de charme, on peut se faire une idée complète du talent de la jeune comédienne. Aussi jolie dans ses atours de petite marquise que belle sous la tunique antique, elle a su mettre ici autant de bel humeur et d'amabilité qu'elle avait montré là d'émotion contenue et de force dramatique.

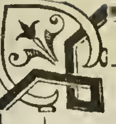
Mlle Martin est donc une jeune artiste dont on ne saurait trop encourager les efforts, et si nous ne pouvons lui donner une première place dans notre galerie, au moins la trouvons-nous digne d'y figurer, car nous constatons chaque jour en elle de sensibles progrès.

FÉLIX JAHYER.









Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

THÉODORE BARRIÈRE

REVUE DES THÉATRES

CLUNY

Première représentation de : Les *Deux Carnets*, comédie en trois actes, de Mme Louis Figuier.

La pièce nouvelle de Mme Louis Figuier est un vaudeville à imbroglios du genre dans lequel réussit si bien, d'ordinaire, M. Hennequin.

Mais l'auteur des *Dominos roses* a une expérience de la scène que ne possède pas l'auteur des *Deux Carnets*, et pour ces sortes de comédies à tiroir, le succès est tout entier dans la rapidité avec laquelle l'action se déroule.

Il y a du mouvement dans la pièce de Mme Figuier, mais trop d'invraisemblances non suffisamment justifiées. D'autre part, les situations qu'elle renferme ont été souvent mises à la scène, et avec un sens théâtral qui n'apparaît pas ici.

Quelle verve scénique, au contraire, dans ce vieux vaudeville, les *Souvenirs de jeunesse*, que l'on reprenait le même soir! Cette franche gaieté où perce de temps à autre une pointe de sentiment, aura toujours de l'action sur le public, et il est bien fâcheux que Lambert Thiboust n'ait pas eu des continuateurs.

FOLIES-DRAMATIQUES

Les artistes des Folies-Dramatiques viennent de se réunir en société pour exploiter ce théâtre, sous la direction de leur camarade, M. Haymé, pendant les mois de vacances que prend M. Cantin.

Ils ont choisi l'ancien genre autrefois joué sur cette petite scène avec tant de succès, et il serait vraiment fâcheux de les voir échouer dans leur entreprise, bien hardie par ces temps caniculaires.

Les *Enfants du Délire*, la *Fille bien gardée*, *Cadet-Roussel*, *Gribouille et Cie*, ont été enlevés avec beaucoup d'entrain par toute la petite troupe composée de MM. Dailly, Haymé, Maugé, Speck, Vavasseur, Mmes A. Fleury, Sevin, Frana, C. Lemonnier Maugé. Ces pièces très amusantes constituent, ainsi interprétées, un spectacle intéressant.

IL Y AURA DES FEMMES CHARMANTES

I

A Monsieur Marc Ducerneau, à Paris.

Mon cher Marc,

Paul a perdu son pari avant-hier soir. Je l'avais bien dit : c'était absurde! A peine avait-il fait soixante pas dans l'avenue des Champs-Elysées, les yeux bandés, qu'il est allé donner du pied contre le trottoir. Nous étions quinze à le suivre. Les gardiens de la paix, indifférents, avaient l'air de dire : « Nous la connaissons! »

C'est jeudi prochain que Paul s'exécute, et nous invite à manger les cinquante louis en question à la Maison-d'Or. On compte sur toi comme sur la centième représentation de *Dora*. Ne va pas inventer des prétextes d'affaires ou de moralité pour manquer à ce rendez-vous solennel. A notre âge, le plaisir est la seule chose sérieuse : *consacrons-lui nos jours!* (bis.)

Donc, à jeudi, rendez-vous au cercle, à sept heures, militairement. — *All right!*

Ton vieux complice,

ONÉSIME HÉBERT.

P. S. Il y aura des femmes charmantes.

II

COUP DE FOUDRE

C'était la première fois que Mme Ducerneau osait se permettre de décacheter une lettre adressée à son mari. Mais elle avait été tourmentée, la veille, par des pressentiments; elle avait rêvé « d'eau trouble, de chat et d'oculiste, » ce qui, selon les livres sybillins, correspond à une série d'événements funestes. Alors elle s'était portée à cet acte inouï d'audace conjugale. Il faut avouer qu'elle n'avait pas de chance.

Je manque de la science dramatique nécessaire pour rendre la douleur et l'indignation de Mme Ducerneau.

Que devait-elle faire ?

Elle pensa d'abord, et tout naturellement :

1° A anéantir cette impudente invitation.

Mauvais !

2° A la mettre soudainement sous les yeux de M. Ducerneau, en enfermant toute sa colère dans le « Qu'en dis-tu ? » de *Manlius*.

Mauvais ! mauvais !

Après avoir hésité entre plusieurs partis, Mme Ducerneau se décida à recacheter cette lettre, à la replacer parmi les autres, — et *à voir venir* son mari.

III

PARTIE POÉTIQUE. — EN DÉJEUNANT

MADAME

As-tu lu ton courrier, ce matin, mon ami?

MONSIEUR

Certainement. Pourquoi?

MADAME, *dissimulant.*

Goûte donc ce salmi.

MONSIEUR

Ah ! tu me fais songer qu'Eugène, en sa dernière,
De tous ses compliments me charge pour ta mère.

MADAME

Eugène?

MONSIEUR

Oui.

MADAME, *avec intention.*

C'est bien Eugène?... c'est le nom?...

MONSIEUR

C'est Eugène, te dis-je; es-tu malade?

MADAME

Non.

MONSIEUR

Il va tout à fait mieux; et de son mariage
L'affaire est terminée à son grand avantage.

MADAME, *amèrement.*

Une affaire ?

MONSIEUR

La noce a lieu le mois prochain.
Ainsi prépare-toi, Mathilde, dès demain ;
Car les fêtes seront, sans doute, éblouissantes.

MADAME, *l'observant.*

Surtout, *il y aura...*

MONSIEUR

Quoi?

MADAME

Des femmes charmantes!

MONSIEUR, *avec tranquillité.*

Certes ! .. C'est pour le quinze, et nous en appro- [chons.

MADAME, *à part.*

J'étouffe !

MONSIEUR

Fais-moi donc passer les cornichons.

IV

LE GRAND JOUR. — CE QU'ON APPELLE LA SCÈNE FILÉE

MADAME. — Tu sors, mon ami ?

MONSIEUR. — Comme d'habitude, mon amie.

MADAME. — Et tu vas ?...

MONSIEUR. — Au cercle, tout bonifacement. (*Il boutonne ses gants.*)

MADAME. — Au cercle?

MONSIEUR. — Adieu, chère belle.

MADAME. — Au moins, rentreras-tu de bonne heure?

MONSIEUR. — A l'heure accoutumée, aux environs de minuit.

MADAME. — Pas avant ?

MONSIEUR. — Avant, peut-être. Adieu.

MADAME. — Ecoute, Marc.

MONSIEUR. — Quoi ?

MADAME. — Sacrifie-moi cette soirée.

MONSIEUR. — Quel caprice !

MADAME. — Un caprice, tu l'as dit. Reste avec moi.

MONSIEUR. — Si je reste, qu'est-ce que nous ferons ?

MADAME. — Eh bien ! nous causerons au coin du feu ; nous parlerons du passé, de ce passé où tu m'aimais tant.

MONSIEUR. — C'est cela ; nous aurons l'air de jouer de l'Octave Feuillet.

MADAME. — Le grand mal !

MONSIEUR. — Ce n'est pas un crime, je le sais bien ; mais j'ai besoin d'aller à mon cercle ; c'est là que je fais toutes mes affaires, tu ne l'ignores pas.

MADAME. — Hélas!

MONSIEUR. — Allons, sois gentille ; je ne tarderai pas à revenir, je te le promets.

MADAME. — Tu es bien pressé.

MONSIEUR. — Le besoin d'air, de mouvement...

MADAME, *comme si quelque chose se brisait dans son cœur.* — Marc !

MONSIEUR. — Quoi encore ?

MADAME. — Attends une minute.

MONSIEUR. — Eh bien ?

MADAME. — Tu es habillé avec un soin tout particulier.

MONSIEUR. — Pas plus que les autres jours.

MADAME. — Mais si : je te trouve plus de recherche, plus de...

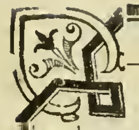
MONSIEUR, *avec complaisance.* — Cette nuance de pantalon est assez heureuse, en effet.

MADAME. — Ta cravate a quelque chose de dérangé. Approche.

MONSIEUR. — Me voici.

MADAME, *le serrant violemment au cou; avec explosion.* — IL Y AURA DES FEMMES CHARMANTES ! ! !






V

SUITE DE LA SCÈNE FILÉE

MONSIEUR. — Aïe! aïe!... au secours!... à moi!... Ouf!

MADAME. — Fourbe! hypocrite! lâche! traître! misérable! effronté! parjure! infâme! monstre! scélérat! libertin! infidèle! perfide! menteur! trompeur! coureur! débauché!... Ah! que je suis malheureuse! (*Elle tombe sur un canapé en sanglotant.*)

MONSIEUR, *se remettant.* — Quelle poigne!

MADAME. — Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

MONSIEUR, *sévère.* — Me ferez-vous l'honneur de m'apprendre le motif d'une agression d'un goût si contestable?

MADAME. — O duplicité!

MONSIEUR, *impatienté.* — Duplicité ou non, le motif, madame?

MADAME, *se redressant.* — Mais n'avez-vous donc pas assez entendu? IL Y AURA DES...

MONSIEUR, *se frappant le front.* — La lettre d'Onésime!

MADAME. — Oui, de votre digne complice!

MONSIEUR, *avec un admirable sang-froid.* — C'était donc pour aujourd'hui? Je l'avais absolument oublié.

MADAME. — Pas de feinte, monsieur! Ayez au moins le courage de votre ignominie.

MONSIEUR. — Je n'aurai le courage de rien du tout. Comment! c'est pour cela que tu te livres sur moi à des tentatives d'homicide par strangulation?

MADAME. — Nieras-tu qu'on t'ait écrit?

MONSIEUR. — Non, certes. Je ne peux pas empêcher les imbéciles de m'écrire. Mais je nierai que j'aie répondu.

MADAME. — Il t'attend cependant ce soir.

MONSIEUR. — Qui?

MADAME. — Cet Onésime.

MONSIEUR. — Qu'il attende, parbleu!

MADAME. — Voudrais-tu me faire croire, par hasard, que tu n'allais pas à ce rendez-vous?

MONSIEUR. — Le ciel m'écrase si j'en ai la moindre intention!

MADAME, *indécise.* — Marc! Marc!

MONSIEUR. — Je te le jure... et la preuve... (*Il déboutonne ses gants.*)

MADAME, *avec élan.* — Tu restes?

MONSIEUR. — Sans effort.

MADAME. — Merci, oh! merci!

MONSIEUR. — Octave Feuillet soit avec nous! (*Ils s'embrassent tendrement.*)

VI

LE MOT DE LA FIN. — L'AUTEUR A DES REMORDS

Eh bien! non, non!
Cela ne se passera pas ainsi!
Laissez-moi! laissez-moi!
Je veux parler!

Je parlerai, au risque de détruire tout l'intérêt que j'ai pu répandre sur ce petit drame intime.

Je dévoilerai ce mari capable d'avoir surpris la sympathie de quelques âmes candides.

Le repas en question avait eu lieu la veille!

Il avait été devancé d'un jour, sur la demande d'un des convives forcé de quitter Paris.

M. Marc Ducerneau s'y était montré d'une gaieté folle : il avait dansé un pas de caractère sur la table, aux applaudissements de Mlle Trompette et de Mlle Brindisi, — deux femmes charmantes...

VII

ENVOI A M. H. B...

Vous êtes marié, très marié, mon cher;
Personne plus que moi ne vous en félicite.
Parmi les gens heureux en tous lieux on vous [cite.
Voulez-vous rire un peu — des autres — par bel [air?

Ma muse, grâce au ciel, est une des plus folles;
On ne la comprend guère au delà de Paris.
Vous aimez cependant les choses que j'écris;
C'est que vous demeurez tout juste aux Bati- [gnolles.

Si je vous dédiais cette scène sans fiel?
Pourquoi pas? — Mais alors *motus* à votre femme!
J'y raille doucement un sexe pour lequel
Je suis toujours tout prêt à vendre ma pauvre [âme.

C'est l'œuvre d'un esprit qui, revenu du *Lac*,
Toujours trompé, se croit de plus en plus sagace;
Un obscur descendant du rayonnant Boccace;
Un séïde à tous crins de Mahomet-Balzac.

Balzac est ce grand maître, en malice émérite,
L'éclaireur sans pitié de ceux qu'on va dupant,
L'Astolphe qui ricane où Joconde s'irrite,
Le damné confesseur des filles du serpent;

C'est ce témoin narquois perché sur leurs fai- [blesses,
Comme un faune égrillard qui guette un couple [amant,
Et qui, derrière un arbre, épiant leurs caresses,
Entre deux longs baisers jette — un éternuement!

J'ai peut-être trop lu les *Contes drôlatiques*,
Et les ai lus trop tôt, je dois en convenir.
La moquerie a pris mes instincts poétiques,
Et, me voyant ému, m'a dit : — Ça va finir?...

Depuis, je vais riant des femmes que j'adore,
Sûr qu'on me le rend bien, qu'on me l'a bien [rendu,
Et qu'on me le rendra plus d'une fois encore.
— Donc, sauvons mon esprit, si mon cœur est [perdu!

CHARLES MONSELET.

SALON DE 1877

—

LA SCULPTURE

MM. IDRAC. — CAPTIER. — H. MOULIN. — LOUIS LEFÈVRE. — GUSTAVE DORÉ. — DING. — MABILLE. — SCHŒNEWERCK. — HIPPOLYTE MOREAU. — DECORCHEMONT. — MORLON. — TONY NOEL. — DENECHEAU. — COUGNY. — CORBEL. — ROGER. — GEEFS. — MAILLET. — GUGLIELMO. — BORJESON. — MENGIN. — — INJALBERT. — LEMAIRE. — CAMBOS. — GAUTHERIN. — PEINTE. — GUILLAUME.

IX

(*Suite et fin.*)

Un jeune artiste qui termine cette année ses études à l'Académie de France à Rome, M. Idrac, a très spirituellement traité un sujet assez neuf et assez hardi : « l'Amour piqué. » Il ne fait pas toujours bon, comme on pourrait le croire, de marcher sur des fleurs; le pauvre petit Cupidon, en mettant le pied sur une rose, en a fait sortir une guêpe. L'insecte, dérangé dans son nid parfumé, se venge en attaquant avec furie le pied du malencontreux promeneur. L'enfant, piqué au vif, éprouve une forte douleur; il relève sa jambe dans un mouvement fébrile, et toutes les parties de son corps prennent des attitudes désespérées. Le geste du bras, la pose du corps en avant, l'heureuse expression de la physionomie sont d'un naturel excellent. M. Idrac a soigneusement évité le « maniéré » et la sécheresse des angles, deux défauts dans lesquels son sujet pouvait le faire tomber. Sa petite statue est fort jolie, très amusante de naïveté; le marbre en sera charmant.

La « Rosée, » de M. Captier, se présente sous les traits d'une jeune femme laissant couler de ses deux mains tendues vers la terre, le jus des grappes qui renferment la liqueur nourrissante des moissons et des fleurs. Les lignes en sont assez pures et d'une fraîcheur qui convient à l'adolescence.

Comme opposition à ces aimables statuettes, je note en passant un monument sévère : « Gallia nostra, » par M. Hippolyte Moulin.

La « Marguerite à l'église, » de M. Louis Lefèvre, a des qualités d'arrangement et d'expression. C'est le moment où, agenouillée pour prier, la pauvre enfant entend la voix de Méphisto qui lui crie : « Marguerite! où donc ta tête, où donc ton cœur. » Elle tombe anéantie et la souplesse de ses mouvements accuse bien la terreur dont son cœur est rempli.

Les lauriers de Mlle Sarah Bernhardt empêchaient M. Gustave Doré de dormir. Le crayon du dessinateur, qui a enfanté tant de milliers de personnages, la brosse du peintre, qui recouvre avec tant de facilité des toiles d'une grandeur inusitée, ne suffisent point pour satisfaire l'infatigable besoin de produire dont M. Doré est travaillé.

L'artiste se présente pour la première fois, aujourd'hui, dans nos expositions de sculpture, non point avec un buste, ni même une statue, mais avec un groupe important : « la Parque et l'Amour. » La composition en est bonne, l'arrangement savant; l'exécution trahit l'inexpérience du sculpteur; est-ce bien là de la ronde-bosse? On sent trop le bas-relief en maints endroits; c'est maigre et timide; certains détails, les mains, par exemple, ne sont pas suffisamment terminés.

Nonchalamment assis, le corps appuyé sur le côté droit, « l'Enfant à la source, » de M. Ding, puise l'eau avec grâce et naturel. Le mouvement du corps est bon et les lignes s'harmonisent agréablement.

« Icare, essayant ses ailes, » par M. Mabille, est une œuvre plus savante que la précédente. La tête me paraît petite, mais l'exécution générale est nerveuse et d'une sûreté de plans remarquable. Comme composition, je louerai le geste hardi du fils de Dédale attachant ses ailes avec de la cire pour s'échapper du labyrinthe où Minos l'a fait enfermer avec son père.

Encore une œuvre savante : « le Mime dompteur, » groupe en plâtre, de M. Schœnewerck.

Un Buveur, « uno Buvitore, » par M. Hippolyte Moreau, est une statue bien étudiée de plans et très expressive.

Il y a des qualités de recherches intelligentes dans « le Jeune martyr, » de M. Decorchemont, et aussi dans le groupe de M. Morlon : « Bacchus et Silène, » où il y a en plus une certaine habileté de main; le bras gauche de l'enfant me semble un peu long.

Sous ce titre : « Méditation, » M. Tony Noël, s'inspirant des stances : « les Amours, » de Ronsard, nous représente une charmante jeune femme pensive en présence d'une tête de mort. Le modelé des chairs est souple et gras, les lignes sont élégantes ; on sent une main expérimentée.

Couchée sur un rayon de lune, la « Phœbé » de M. Denécheau, s'envole gracieusement à travers les nuages. Le sujet est joliment conçu et bien ordonnancé.

Non loin de là, « Une épave », par M. Cougny, porte la pensée vers un sujet moins riant. Un jeune homme a ramassé un crucifix et le contemple plongé dans une sombre rêverie. Le sentiment est bon, l'exécution a de la souplesse et témoigne de précieuses qualités.

Je citerai comme œuvres soigneusement étudiées : la « Colombe et la Fourmi », par M. Corbel ; le « Sommeil d'Omphale », par M. Roger ; « Léonidas, aux Thermopyles, exhortant ses soldats », par M. Geefs ; le « Droit du plus fort » charmant modèle de fontaine, par M. Chéret ; un « César », de M. Maillet, savante composition, mais dont le sens m'échappe ; « Abel », par M. Guglielmo ; un « Pêcheur de Capri », par M. Borjeson ; un « Jeune chevrier », par M. Mengin.

La « Tentation, » bas-relief envoyé de Rome par M. Injalbert, élève de l'Académie de France, témoigne d'un réel savoir. La composition est mouvementée, les lignes en sont correctes et en même temps pleines de souplesse.

« L'Amour maternel », par M. Lemaire, forme un groupe charmant d'une mère et de son bébé ; le jeu de l'enfant est naturel et tout à fait aimable. Cela est d'un bon sentiment moderne.

M. Cambos a comme enveloppé sa statue de « Lydie » dans une atmosphère de poésie et d'enivrante volupté.

Dans le genre gracieux et empreint d'une douce poésie, se classe encore la « Clotilde de Surville, » de M. Gautherin, d'une grande délicatesse d'exécution.

Le prix du Salon, a été remporté par le « Sarpedon », de M. Henri Peinte. L'image de ce jeune héros, fils de Jupiter, a été bien comprise par l'artiste. Le brillant guerrier est grand et vigoureux, mais d'une taille élégante. Ses membres pleins de force n'ont pas perdu le charme de la jeunesse. Sa tête est fine, expressive, empreinte de noblesse.

Il s'apprête au combat ; sa main tend l'arc d'où la flèche va partir rapide et meurtrière, le mouvement est nerveux et pourtant plein de grâce. Il y a évidemment dans cette statue des parties où l'inexpérience se sent encore, mais on y trouve de fort belles promesses pour l'avenir ; c'est l'œuvre d'un véritable artiste et nous avons dit, dès le premier jour, combien nous la trouvions intéressante.

Je terminerai ce trop court aperçu sur les plâtres par l'éloge d'un maître dont la sculpture moderne s'honore, et qui, depuis si longtemps, tient une des premières places à nos expositions.

M. Guillaume, l'éminent directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, a cette année un envoi considérable, et par la grandeur et par la portée. Son buste, de « M. Ingres », est une véritable composition comme ordonnancement. L'illustre peintre revivra tout entier sous le ciseau du sculpteur, il est impossible de rendre plus complétement une « physionomie ».

Le groupe : « Mariage romain » est un morceau de premier ordre qui s'impose par l'élévation de la pensée et la simplicité sévère de l'exécution. Assis aux côtés l'un de l'autre, la main dans la main, les jeunes époux sont bien à l'acte imposant qu'ils vont célébrer. La figure de l'homme respire la force, la foi dans l'avenir, le sentiment du devoir à accomplir ; celle de la jeune femme est remplie de douceur, ses yeux se voilent par un sentiment de chasteté et de modestie, tous les deux semblent confiants et pleins d'un égal contentement. Je souhaite voir le marbre de ce beau groupe passer par un de nos plus prochains salons pour aller ensuite au Luxembourg où il enrichira notre galerie moderne de sculpture.

FÉLIX JAHYER.



Les Filles Romanesques

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard

Etait-ce indulgence pour une erreur d'enfant dont il ne voulait pas faire la femme responsable ? Etait-ce indifférence pour une trahison pardonnée, parce qu'il avait cessé d'en souffrir, ou n'en avait jamais souffert ? O incertitudes cruelles mais enivrantes ! combien je vous regrette ! Quelles bouffées d'espérances folles m'inondaient le cœur parfois, après mes heures les plus amères et les plus découragées ! Avec quelles puériles joies, je redoublais pour lui d'attentions et de prévenances ; avec quel soin jaloux je choisissais les plus belles fleurs pour en orner sa chambre ; comme je savais déterrer à tout prix à Morlaix, ou même faire venir d'ailleurs, la musique pour laquelle il avait témoigné quelque préférence ! Eh bien ! quoique ce fût le plus souvent Renée qu'il en remerciât ; quoique jamais, dans nos nombreux tête-à-tête, il ne lui échappât ni une parole ni un regard précis qui eût l'air d'un regret de notre passé ou d'un espoir pour un avenir commun, j'avais tant besoin de croire, que je m'attachais à des brins de paille à défaut de branches, et que j'ai été foudroyée avant d'avoir vu l'éclair !

Ce matin, ayant vu sortir successivement du pavillon où travaille Olivier, Marcelle et mon oncle Hector, qui y étaient entrés avec Renée, je descendis rapidement de ma chambre, et, traversant le parterre, je m'élançai dans l'étroit escalier. Arrivée en haut, je m'arrêtai sur le palier pour respirer, et, à travers la porte entr'ouverte, —si elle avait été fermée j'aurais cédé peut-être à la tentation d'écouter, — j'entendis Olivier et Renée éclater de rire. Ce qui les égayait ainsi ne devait pas être bien coupable, car, en me voyant paraître, ni l'un ni l'autre ne parut troublé. Lui peignait ; elle, debout à quelque distance, derrière son chevalet, s'efforçait, je crois, d'imiter la pose maniérée de je ne sais laquelle de nos aïeules. Renée, qui se savait en faute, — ma mère lui a défendu de rester seule à l'atelier, —ne tarda pas à s'esquiver, et je me disposais à la suivre, lorsque Olivier, se levant, m'arrêta et me dit, d'un ton moitié railleur moitié sérieux :

— Avouez, ma chère Jane, que votre mère vous a imposé une mission désagréable ; car il me serait trop pénible de croire que vous agissez ainsi de vous-même.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je, un peu honteuse de comprendre trop bien.

— Que ma tante vous a chargée d'entraver les manœuvres perfides qu'elle me soupçonne capable d'employer pour tourner la tête à Renée.

— Et quand cela serait ? répliquai-je un peu sèchement. En le faisant, elle serait dans son droit de mère, comme moi dans mon devoir de fille, et même de sœur, en lui obéissant.

— Oui, mais votre cœur loyal obéit évidemment à regret, puisque, malgré votre attentive surveillance, vous n'avez encore rien découvert.

— Parce qu'il n'y a rien, n'est-ce pas, Olivier ? Pour ma part, j'en suis bien sûre, dis-je vivement.

— Il ne faudrait pas en jurer, Jane. Il y a beaucoup, au contraire.... mais pas ce que ma tante suppose.

Je me sentais défaillir. Il me prit les mains, et, me faisant asseoir sur le vieux canapé, il reprit, debout devant moi :

— Ecoutez-moi, ma chère Jane, ma bonne camarade d'autrefois, et je veux le croire, ma sincère amie d'aujourd'hui. — Et il me serra les mains qu'il n'avait pas quittées.—J'aime Renée ! je l'aime d'un amour sérieux et profond. Aussi, le seul maléfice dont je me sois servi pour tâcher de me faire aimer d'elle, c'est mon amour même, et encore n'ai-je pas voulu lui en parler avant d'être sûr qu'il serait accepté et partagé.

— Elle vous aime ? m'écriai-je en me levant à moitié.

— Je ne l'ai pas dit, répondit-il, parce que je n'en suis pas certain encore ; mais le meilleur moyen de m'en assurer c'est de le lui demander.

— C'est ce que vous ne ferez pas, Olivier !

— C'est ce que je ferai, au contraire, Jane, et ce qui serait déjà fait si vous n'étiez venue ici. Voyons, reprit-il, en reprenant mes deux mains et en s'inclinant vers moi, pourquoi tremblez-vous ainsi ? Me prenez-vous pour un Lovelace ou un don Juan, capable de séduire une enfant par des sérénades et des escalades. Terrible séducteur, en effet, qui, depuis quinze jours, n'a pas même murmuré à l'oreille de sa victime un mot qu'une mère ne pût entendre...

— Pourquoi ne pas vous adresser à elle, alors ?

— Parce qu'elle me mettrait infailliblement à la porte et profiterait de mon absence pour me faire perdre le peu de chemin que je puis avoir fait dans le cœur de Renée.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Je vous l'ai dit. J'irai loyalement à Renée et lui proposerai ma vie. Si elle a assez de confiance en moi pour accepter les chances de l'avenir, je puis lui offrir dès aujourd'hui une existence, sinon brillante, au moins suffisante et honorable. Si elle a de l'ambition, comme je lui en reconnais le droit, qu'elle me fixe un but et un terme, et, avec l'espérance de la posséder comme récompense, il n'est pas d'épreuve que je ne subisse avec joie, et, je le sens, dont je ne puisse triompher. Une fois sûr d'elle, je me charge de me faire agréer de votre mère ; car la confiance que j'ai en mon amour ne peut me tromper. Jane ! Jane ! ma sœur chérie, confiez-moi le bonheur de Renée. Laissez-moi, sans crainte que je le profane, faire chanter dans son cœur l'hymne infini que j'entends vibrer dans le mien. Je n'abuserai pas du trésor de sainte innocence




que vous avez jusqu'ici préservé en elle. Je n'aurai, du jour où elle sera à moi, d'autre but que de la faire aussi heureuse et aussi enviée qu'elle est belle déjà ; car elle est belle, n'est-ce pas, Jane ? Elle vous ressemble, et c'est sans doute pour cela que je l'ai aimée dès le premier regard...

Il parla longtemps encore, et je l'écoutais, muette et anéantie, et sans trouver un mot à répondre aux questions et aux prières qu'il m'a dressait ; mais mes quatre années de perpétuelle dissimulation m'ont assez appris à garder les apparences et à refouler en moi les émotions les plus violentes et les plus douloureuses, pour que j'aie pu, sans me trahir et sans mourir, subir cette heure d'angoisse, et l'arrivée du chevalier me permit de m'échapper sans rien promettre.

Promettre quoi? De l'aider à se faire aimer de Renée ? Je ne le ferai certes pas ; je ne puis tromper ainsi la confiance de ma mère... Ah ! misérable que je suis ! je cherche à mentir aux autres et à moi même ; car je sens bien que ce n'est pas pour ma mère que j'agirais en entravant l'amour de ces deux êtres : ce serait uniquement dans l'intérêt de mon propre amour et de ma jalousie!

Allons, il faut sécher mes yeux, faire taire mon cœur, forcer mes lèvres à sourire. Le masque doit être aimable, si pâle que soit le visage dessous. Nous attendons demain M. de Gury, qui vient reprendre sa fille. Le général Bonnet l'accompagnera probablement. Si je ne faisais pas bonne contenance, on croirait que j'ai le mauvais goût de pleurer mon mari.

JANE

(*A suivre.*) JULES KERGOMARD.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

On nous écrit de la Bourboule :

Le Casino de la Compagnie fermière vient d'être inauguré avec beaucoup d'éclat, grâce à l'excellent orchestre dirigé par M. Marius Boullard, le sympathique chef-d'orchestre des Variétés. Parmi les artistes qui font partie de cet excellent orchestre, nous citerons MM. Janssen, Thibault et Portehaut, trois violons soli de premier ordre ; Corlieu, première flûte du théâtre Lyrique, Perpignan, clarinette ; Coyon, basson et Pierret, violoncelle de l'Opéra-Comique.

— Le nouvel établissement des Thermes commencera à fonctionner aujourd'hui ; l'installation en est admirablement entendue et conçue dans des proportions grandioses, qui lui permettront de répondre à tous les besoins de malades et à toutes les prescriptions médicales.

—

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris Théâtre).

— Nous tenons de bonne source que le *Roi de Lahore*, de Massenet, ne sera pas représenté cette année à Bruxelles.

— Voici le programme définitif des nouveautés et des reprises importantes qui seront données, la saison prochaine, au théâtre de la Monnaie :

Cinq Mars, de Gounod, avec les remaniements promis par l'auteur ; — *Paul et Virginie*, de Massé ; — Le *Timbre d'Argent*, de Saint-Saëns, avec les nouvelles modifications apportées à la musique et à la mise en scène ; — *Georges Dandin*, opéra inédit de M. Emile Mathieu, un Belge; — puis, comme reprise : la *Statue*, le *Philtre*, *Lohengrin* et *Roméo et Juliette*.

— Les artistes des Variétés, de Paris, — Baron, Daniel Bac, Deschamps et Mlle Baretti en tête, — sont venus donner une représentation au théâtre des Galeries qui a fortement mécontenté le public. Il y avait foule, on était accouru dans l'intention de passer une bonne soirée et de faire connaissance de la troupe des Variétés, mais on a été aussitôt déçu en assistant au piètre spectacle des *Charbonniers*, joués par Baron, Deschamps et Mlle Baretti, et de la *Permission de minuit*, avec Baron et Daniel Bac. — La presse bruxelloise a jugé très sévèrement l'interprétation de ces deux piècettes.

— Une soi disant « troupe des Folies Bergère » a donné l'autre soir une seule représentation au théâtre de l'Alhambra. Le public, mystifié, a témoigné sa mauvaise humeur par des protestations et des sifflets à l'adresse des artistes insuffisants qui se disaient appartenir à la troupe des Folies-Bergère? ? ?

— On donne en ce moment, à l'Alhambra, des représentations *populaires*, organisées par une pléïade d'artistes réunis en société. Le *Juif Errant*, d'Eugène Sue, fait les frais du programme.

P. LE P.

PETITES NOUVELLES

M. Halanzier pense pouvoir représenter la *Reine de Chypre* du 20 au 25 du mois de juillet. La somme de 250,000 fr. a été dépensée en décors et en costumes. En fait de décorations cuivrées et sonores, signalons vingt-quatre trompettes de scène à long tube.

Le rôle de la reine de Chypre sera tenu jusqu'au 10 août par Mme Rosine Bloch, à laquelle succédera Mlle Barbot.

— Le Théâtre-Français va reprendre le *Jeu de l'Amour et du Hasard* pour Mme Broizat, qui jouera Sylvia, et Mlle Samary, qui jouera Lisette.

On annonce aussi le *Barbier de Séville* avec deux interprètes nouveaux : Almaviva joué par M. Febvre, et Rosine par Mlle Barretta.

— Le décret organique de Moscou (1812) prévoyait que les sociétaires du Théâtre-Français auraient droit à une pension de retraite de 4,000 fr. après vingt ans de services.

La concession de ces pensions, prélevées sur la rente dotale et sur les bénéfices réalisés par la Société, est entourée des garanties les plus sérieuses, c'est la direction des Beaux-Arts qui les liquide, la section des finances du Conseil d'Etat les approuve et un décret les ratifie.

En 1823, le chiffre de ces pensions avait été porté de 4,000 à 5,000 fr. ; mais, plus tard, la situation financière de la Compagnie ne permettant pas la continuation de cet avantage, on avait dû faire retour aux dispositions du décret de Moscou.

Sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, le conseil d'Etat vient d'approuver une nouvelle convention passée entre les sociétaires de la Comédie Française, convention qui leur restitue le bénéfice de l'ordonnance de 1823, c'est-à-dire le droit à la pension de 5,000 fr.

— L'Opéra-Comique, le Vaudeville et les Variétés ayant fermé leurs portes au public le premier juillet, il n'existe aujourd'hui d'autres théâtres ouverts que les suivants :

L'Opéra, la Comédie-Française, le Châtelet, le Gymnase, le Palais-Royal, la Porte-Saint-Martin, les Folies-Dramatiques, le Théâtre-Cluny, le Château-d'Eau, le Théâtre-Taitbout, les Bouffes-du-Nord et l'Hippodrome ; total : 12.

—Vendredi a eu lieu, au Conservatoire, devant MM. Ambroise Thomas, Reber, Massé, Bazin et Reyer, à côté desquels siégeaient, comme adjoints, MM. Semet, Th. Dubois et Guiraud, la première audition des œuvres acceptées au concours pour les prix de Rome.

Voici dans quel ordre se sont fait entendre les concurrents :

1° Broutin, élève de M. Victor Massé, chanté par Mlle Mézeray, MM. Warot et Lauwers;

2° M. Rousseau, second prix de 1876, élève de M. François Bazin, chanté par Mme Fursch-Madier, MM. Verguet et Auguez ;

3° M. Blanc, élève de M. Bazin, chanté par Mlle Mendès, élève du Conservatoire, MM. Manoury et Furts ;

4° M. Dallier, élève de M. Bazin, chanté par Mlle Daram, MM. Bosquin et Boudouresque ;

5° M. Pop Mearini, élève de M. Massé, chanté par Mme Boidin-Puisais, MM. Talazac et Queulain ;

6° M. Dutacq, élève de M. Reber, second prix de 1876, chanté par Mme Lacombe-Duprez. MM. Valdéjo et Dufriche.

Samedi, le jury, réuni pour décerner le prix, a décidé qu'il n'y aurait pas de premier Prix.

Le second prix a été remporté par M. Blanc, élève de M. Bazin.

— M. Gounod, nous assure-t-on, aurait accepté un poëme de MM. L. Détroyat et Armand Sylvestre dont le sujet est emprunté à l'*Alcade de Zalaméa*, de Calderon.

— Voici la distribution des rôles de la *Chaste Suzanne*, qui va passer prochainement au théâtre du Palais-Royal :

Vernouillet	MM. Hyacinthe.
Pontcavel	Luguet.
Bigourdan	Montbars.
Florestan	Numa.
Un tambour	Bourgeotte.
Suzanne	Mmes J. Haling.
Paméla	Faivre.
Frosine	M. Leroux.
Mme Perruchet	Mathilde.
Berthe	Ghinassi.
Jeanne	Hellen.
Thérèse	Dieule.

Jeunes pensionnaires — chasseurs et sapeurs de la garde nationale.

— Mlle Desclauzas est engagée à la Renaissance.

Mlle Desclauzas jouera un des rôles principaux dans la pièce que doivent donner cet hiver, à la Renaissance, MM. Meilhac, Halévy et Lecocq.

— M. Cantin rouvrira les Folies-Dramatiques avec les *Cloches de Corneville*, auxquelles succédera le nouvel ouvrage de MM. Clairville, Delacour et Lacome, *Pâques fleuries*.

Mme Favart, de MM. Chivot, Duru et Offenbach, ne passera qu'après.

C'est la gentille Mme Girard qui jouera Mme Favart.

— L'acteur Homerville jouait au Havre dans le *Voyage à la lune*. L'un des personnages de la pièce, le roi V'lan, a la spécialité du calembour, les artistes chargés de jouer ce personnage brodent parfois sur le canevas indiqué par l'auteur.

C'est ainsi que dernièrement l'un des acteurs demanda à Homerville qui jouait le rôle de V'lan :

— Quelle ressemblance y a-t-il entre les députés actuels et une pièce de cinquante centimes ?

— C'est qu'ils sont également *dix sous* (dissous).

Cette plaisanterie a été l'objet d'un procès-verbal. Homerville a été traduit avec son directeur devant le tribunal de simple police. Il a été condamné à 1 fr. d'amende, pour délit de contravention consistant dans l'intercalation de *vingt-neuf mots n'appartenant pas au texte de la pièce*. Le directeur, M. Jourdan-Blondel, a été déclaré civilement responsable.

— Le succès continue à s'affirmer de plus en plus à l'Hippodrome. Cet établissement n'a, du reste, rien négligé, et son excellente troupe recueille chaque jour les bravos d'un public très nombreux. Nous avons surtout remarqué, parmi les artistes, M. Léonati, l'homme au vélocipède ascensionnel, les frères Rizarelli, gymnastes d'un mérite hors ligne ; Mmes Liria et Nena, si gracieuses dans leur périlleux exercice de la corde indienne ; les deux frères Hickin, clowns inénarrables, deux tire bouchons en maillots ; les écuyers Bradbury, Nelson, Benhamo, Soulié, et Mmes Bradbury, Adèle, Pelet, Nelson, fort remarquables dans le steeple-chase.

Une mention particulière à l'intrépide aéronaute C. Dartois, et de chaleureux encouragements à M. Léon Dufils et à son orchestre, si habilement conduit.

—

Bibliothèque des cours de l'Association Polytechnique.

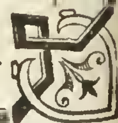
OUVRAGES PARUS

La Vapeur et l'Electricité appliquées aux Arts et à l'Industrie, par M. G. Dumont. 1 vol. in-12, avec nombreuses figures intercalées dans le texte.

Notions générales d'Astronomie populaire, par M. Emile Mouchelet, avec une préface par M. Dumas. 1 vol. in-12.

Grammaire française, par M. Edm. Douay.

Cette Bibliothèque est une publication offi-

cielle faite par le Conseil de l'Association Polytechnique. Chaque ouvrage ne paraît qu'après examen et avec l'approbation du Conseil. Cet examen a pour but de choisir, dans la grande variété des cours professés, ceux qui semblent conçus dans l'esprit le plus pratique et suivant les méthodes les plus simples. Ce contrôle respecte la liberté des auteurs qui gardent la responsabilité de leurs théories ou de leurs opinions dans l'ordre purement scientifique ou littéraire.

Publiés dans ces conditions, sous un patronage aussi autorisé, ces traités élémentaires constituent un système complet d'enseignement primaire supérieur; ils serviront de guides aux maîtres pour l'enseignement libre des adultes.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 8 juillet 1877, grandes eaux à Saint-Cloud.

Billets d'aller et retour.

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

TRAIN DE PLAISIR DE PARIS A GRANVILLE

Du samedi 7 juillet au mardi 10 juillet.

Aller et retour : 2e classe, 18 francs; 3e classe, 13 francs.

Aller : Départ de Paris (Montparnasse), samedi 7 juillet 1877, à 9 h. 20 soir.

Retour : Départ de Granville, mardi 10 juillet 1877, à 9 h. 10 soir.

EXCURSION A L'ILE DE JERSEY

Cette excursion aura lieu de Granville, le 9 juillet, à 3 h. du soir, avec retour de Jersey, le 10, à 2 h. 30 du soir, au prix de 10 francs, aller et retour.

VOITURES-COUPÉS DANS LES TRAINS

La Compagnie a l'honneur d'informer le public qu'à dater du 25 juin 1877, des *Voitures-Coupés* seront ordinairement placées dans les trains dont la désignation suit :

LIGNE DE PARIS AU HAVRE

Paris au Havre. — Train rapide n. 29, partant de Paris (St Lazare) à midi 55.

Train express n. 45, partant de Paris (St-Lazare) à 6 heures 30 soir.

Havre à Paris. — Train rapide n. 20, partant du Havre à midi 15.

Train express n. 36 *bis*, partant du Havre à 6 heures 50 soir.

LIGNE DE PARIS A DIEPPE

Paris à Dieppe. — Tr. Express n° 125, partant de Paris (St-Lazare) à 10 h. 15 matin. — Train rapide n° 29, partant de Paris (St-Lazare) à midi 55. — Train express n. 117, partant de Paris (St-Lazare) à 8 h. soir.

Dieppe à Paris. — Train Express de Marée (départ de Dieppe à heures variables). — Train rapide n° 20, partant de Dieppe à midi 27. — Train express n° 36, partant de Dieppe à 7 h. 20 soir.

LIGNE DE PARIS à TROUVILLE-DEAUVILLE

Paris à Trouville-Deauville. — Train rapide n° 25, partant de Paris (St-Lazare) à 11 h. 25 matin. — Train express n° 55, partant de Paris (St-Lazare) à 6 h. 55 soir.

Trouville-Deauville à Paris. — Train rapide n° 24, partant de Trouville-Deauville à 1 h. 25 soir. — Train express n° 38, partant de Trouville-Deauville à 7 h. 35 soir.

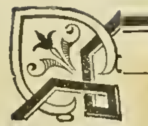
LIGNE DE PARIS A SAINT-MALO

Paris (St-Lazare) à St-Malo. — Train rapide n° 9, partant de Paris (St-Lazare) à 11 h. 57 matin.

St-Malo à Paris (Montparnasse). — Train express n° 18, partant de Saint-Malo à 1 h. soir.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

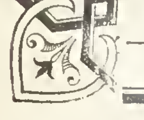
Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourdse. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmnod About. — Cécile Ritter. — Legouvé.







CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 217

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 12 au 18 Juillet 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCXVII

THEODORE BARRIÈRE

—

L'auteur des *Parisiens*, des *Faux-Bonshommes*, des *Filles de Marbre*, du *Feu au Couvent*, du *Piano de Berthe*, de *Cendrillon*, de l'*Héritage de M Plumet*, des *Jocrisses de l'amour*, de la *Vie de Bohême* et de près de cent autres comédies nerveuses et fines, où la vie déborde palpitante et réelle, d'où le trait satirique s'élance rapide pour frapper juste, et dans lesquelles *vivent* les personnages les plus divers par leur nature, l'âpre *Desgenais; Dufouré*, type exacte de l'égoïsme le plus honteux ; *Marco*, la fille de marbre; *Raphaël*, le cœur de feu; *Cendrillon*, à la fois la jeunesse adorable, la beauté inconsciente, l'âme tendre et mélancolique, etc.... Théodore Barrière, bien qu'il n'ait point su tirer entièrement parti des facultés dramatiques merveilleuses dont il a donné tant de preuves en maintes occasions, est encore une des figures les plus intéressantes du théâtre moderne.

Né à Paris en 1823, il appartenait à une famille de graveurs-géographes, et commença de bonne heure à suivre la profession paternelle, mais son goût pour le théâtre fut si vif, dès son jeune âge, qu'il quitta bientôt tout autre travail pour se lancer dans la carrière dramatique. Fréquentant assidûment les spectacles, il rechercha la compagnie des auteurs et des artistes et parvint à faire représenter, à l'âge de dix-sept ans, un ouvrage fait en collaboration, qui fut suivi de quelques autres sans réelle importance. Le succès ne lui arriva pas avant quelques années, mais sitôt qu'il l'eut obtenu, avec la *Vie de Bohême*, sa nature fiévreuse et opiniâtre lui fit entasser œuvres sur œuvres ; la fécondité extraordinaire de son cerveau, l'ardeur sans égale de son tempérament dramatique, ne lui permirent pas malheureusement de se recueillir suffisamment pour *écrire* une comédie avec la même supériorité qu'il sut en jeter les plans et y faire vivre des personnages. Rarement il travailla seul, parce qu'il avait soif de produire, et que la préoccupation d'avoir une renommée immédiate, comme le désir de faire fortune, primèrent chez lui tout autre besoin.

Son talent primesautier doit tout á sa nature impétueuse, à son caractère rageur, fantastique, à son cœur généreux mais promptement désillusionné, à son esprit ardent et d'une vivacité vertigineuse. La réflexion est interdite à son cerveau brûlant, il faut, que chez lui, la séve trop abondante s'écoule rapide, entraînant sa raison, comme le torrent impétueux brise la digue qui le veut retenir, et c'est pourquoi il a bâti pièces sur pièces, les remplissant des jets brillants de sa féconde imagination, étonnant par la vigueur de ses allures, la netteté de ses expressions, la verve incisive de ses mots. Ah ! s'il avait pu, écoutant des conseils qui lui furent cent fois donnés par ses véritables amis, se renfermer en lui-même, mûrir ses idées, et considérer sérieusement que ses œuvres étaient dignes de lui survivre, il les eût nourries d'un style plus châtié, il en eût élagué certains mots dont la portée était toute dans l'actualité, en ne faisant plus aucune de ces concessions qui blessent le goût pour satisfaire aux besoins des masses, il devenait le véritable successeur de Beaumarchais.

Quand on embrasse d'un coup d'œil général l'œuvre entière de Barrière, on est frappé de cet esprit hâtif qui entreprend tout ét ne veut rien terminer; on s'étonne et on regrette qu'au milieu de cette multitude d'œuvres menées à la vapeur et écloses comme la fleur dans la serre chaude, avec toute l'apparence de la perfection, mais n'ayant pas acquis tout leur parfum naturel, on n'en puisse trouver une privilégiée de son auteur et qu'il ait caressée avec un amour particulier.

Aussi, Barrière ne laissera-t-il pas son théâtre à la postérité, alors qu'il lui eût suffi d'un peu de travail de cabinet pour faire des chefs-d'œuvre avec des comédies telles que les *Faux-bonshommes*, les *Parisiens* et plusieurs autres où il ne manque que la grandeur du style, la beauté de la forme littéraire, mais dont les qualités scéniques sont absolument de premier ordre.

Par le tableau ci-dessous, renfermant l'œuvre complète de Théodore Barrière, on va juger de la fécondité de l'auteur dramatique et on le suivra sur les diverses scènes où se sont produits ses plus grands succès.

Les *Pages de Louis XII*, vaudeville en 2 actes, avec Ferdinand de Villeneuve, Renaissance, 6 février 1840 ;

Jeanne de Naples, avec A. Poujol, Gymnase, 19 novembre 1842 ;

Rosière et Nourrice, vaudeville en 1 acte, avec Clairville, A. Bourgeois et Tournemine, Beaumarchais. 19 novembre 1842 ;

Le *Seigneur des broussailles*, comédie en 3 actes, avec Georges Duval. Odéon, 28 mars 1845 ;

Les *Sauvages pour rire*, vaudeville en 1 acte, avec Paul Lamarle et A. Vitu, Luxembourg, février 1846 ;

Les *Fifres de la garde*, vaudeville en 2 actes, avec Paul Foulquemont, á Beaumarchais, 29 mai 1847 ;

Les *Charpentiers*, drame en 3 actes, à Beaumarchais, le 25 septembre 1847 ;

Les *Chroniques Bretonnes*, vaudeville en 1 acte, avec Clairville et Foulquemont, aux Variétés, le 28 novembre 1847 ;

Les *Portraits*, comédie en 1 acte, avec A. Decourcelles, à la Comédie-Française, le 27 juillet 1848 ;

Un *Vilain Monsieur*, vaudeville en 1 acte, avec Decourcelles, aux Variétés, 14 novembre 1848 ;

Les *Douze travaux d'Hercule*, vaudeville en 2 actes, avec A. Decourcelles, Variétés, 23 novembre 1848 ;

La *Petite Cousine*, vaudeville en 1 acte, avec Decourcelles, Variétés, 7 janvier 1849 ;

Un *Duel chez Ninon*, vaudeville en 1 acte, avec Michel Carré, Gymnase, 20 mai 1849 ;

La VIE DE BOHEME, pièce en 5 actes, avec Henri Murger, Variétés, 22 novembre 1849 ;

Laurence, drame en 2 actes, avec M. Carré et J. Barbier, Gymnase, 17 janvier 1850 ;

Les *Métamorphoses de Jeannette*, vaudeville en 1 acte, avec A. Supersac, Variétés, 20 janvier 1850 ;

Quand on attend sa belle, vaudeville en 1 acte, avec Bayard, Palais-Royal, 29 septembre 1850 ;

La *Plus belle nuit de la vie*, vaudeville en 1 acte, avec M. Carré, 12 octobre 1850 ;

UN MONSIEUR QUI SUIT LES FEMMES, vaudeville en 2 actes, avec A. Decourcelles, Palais-Royal, 18 novembre 1850 ;

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL, vaudeville en 1 acte, avec Decourcelles, Palais-Royal, 17 janvier 1851 ;

Le *Jardin des Hespérides*, pièce en 1 acte, avec Léon Battu et M. Carré, Palais-Royal, 3 février 1851 ;

Manon Lescaut, drame en 4 actes, avec Marc Fournier, Gymnase, 12 mars 1851 ;

MIDI A QUATORZE HEURES, vaudeville en 1 acte, Gymnase, 9 avril 1851 ;

English exhibition, vaudeville en 2 actes, avec E. Grangé et A. Delacour, Palais-Royal, 12 juillet 1851 ;

Un *Roi de la Mode*, vaudeville en 3 actes, avec Decourcelles et J. Barbier, Variétés, 25 septembre 1851 ;

Tambour battant, vaudeville en 1 acte, avec Decourcelles et Morand, Palais-Royal, 30 octobre 1851 ;

Le PIANO DE BERTHE, vaudeville en 1 acte, avec Jules Lorin et Grasset, Gymnase, 20 mars 1852 ;

Une *Petite fille de la grande armée*, vaudeville en 2 actes, avec Perrot, Gymnase, 8 mai 1852 ;

Une *Vengeance*, vaudeville en 1 acte, avec Decourcelles, Variétés, 12 mai 1852 ;

Les *Femmes de Gavarni*, vaudeville en 4 actes, avec A. Decourcelles et Léon Beauvallet, Variétés, 3 juin 1852 ;

La *Tête de Martin*, vaudeville en 1 acte, avec Grangé et Decourcelles, Palais-Royal, 22 juillet 1852 ;

La *Boisière*, drame en 5 actes, avec Jaime fils, Gaîté, 2 mars 1853 ;

Une *Femme dans une fontaine*, vaudeville en un acte, avec Derosne et Lambert Thiboust, Palais-Royal, 9 avril 1853 ;

Quand on veut tuer son chien, vaudeville en un acte, avec Jules Lorin, Variétés, 30 avril 1853 ;

Les *Filles de marbre*, drame en 5 actes, avec prologue, avec Lambert Thiboust, Vaudeville, 17 mai 1853 ;

Le *Lis dans la Vallée*, drame en 5 actes, avec A. de Beauplan, Comédie-Française, 14 juin 1853 ;

L'*Ane mort*, drame en 5 actes, avec Jaime fils, Gaîté, 18 juin 1853 ;

Les *Moutons de Panurge*, pièce en 3 actes avec divers, Délassements-Comiques, 12 juillet 1853 ;

La *Vie d'une comédienne*, drame en 5 actes, avec A. Bourgeois. Porte St-Martin, 22 mars 1854 ;

La *Vie en rose*, pièce en 5 actes, avec H. de Kock. Vaudeville, 1er avril 1854 ;

Les *Bâtons dans les roues*. vaudeville en un acte, Palais-Royal. 2 octobre 1854 ;

Monsieur mon fils, vaudeville en 2 actes, avec A. Decourcelles, Variétés, 22 décembre 1854 ;

Les *Parisiens*, comédie en 3 actes, Vaudeville, 28 décembre 1854 ;

L'*Histoire de Paris*, drame en 2 actes, avec Henri de Kock, Cirque, 29 septembre 1855 ;

Les *Infidèles*, comédie en un acte, avec A. Bourgeois. Vaudeville, 20 février 1856 ;

Calino, vaudeville en un acte, avec Bauchery, Vaudeville, 12 mars 1856 ;

Les *Toilettes tapageuses*, comédie en un acte, avec Dumanoir. Gymnase, 4 octobre 1856 ;

Les FAUX-BONSHOMMES, pièce en 4 actes, avec E. Capendu, Vaudeville, 11 novembre 1856 ;

Le *Château des Ambrières*, drame en 5 actes, avec Taillade, Cirque, 22 décembre 1856 ;

Les *Bourgeois Gentilshommes*, vaudeville en trois actes, avec Dumanoir, Gymnase, 13 juin 1857 ;

Les *Fausses bonnes femmes*, pièce en 5 actes, avec Capendu. Vaudeville 7 janvier 1858 ;

L'HÉRITAGE DE MONSIEUR PLUMET, comédie en 4 actes, avec Capendu, Gymnase, 17 mai 1858 ;

CENDRILLON, comédie en 5 actes, Gymnase, 22 décembre 1858 ;

L'*Outrage*, drame en 5 actes, avec E. Plouvier, Porte St-Martin, 25 février 1859 ;

Les *Gens nerveux*, vaudeville en 3 actes, avec Sardou, Palais-Royal, 4 novembre 1859 ;

Le FEU AU COUVENT, comédie en un acte, Comédie-Française, 13 mars 1860 ;

Une pécheresse, drame en 5 actes, avec Mme Regnault de Prebois, Gaîté, 25 mai 1860 ;

La *Maison du Pont Notre-Dame*, drame en 5 actes avec H. de Kock, Ambigu, 22 septembre 1860 ;

L'*Ange de Minuit*, drame en 5 actes, avec E. Plouvier, Ambigu, 5 mars 1861 ;

Une Corneille qui abat des noix, vaudeville en 3 actes avec Lambert Thiboust, Palais-Royal, 8 octobre 1862 ;

Les *Ivresses* ou la *Chanson de l'amour*, pièce en 4 actes avec Lambert Thiboust, Vaudeville, 13 octobre 1862 ;

Le *Bout de l'an de l'amour*, pièce en un acte, Gymnase, 26 mars 1853 ;

Le *Jardinier et son Seigneur*, opéra-comique en un acte, musique de Léo Delibes, Théâtre-Lyrique, 1er mai 1863 ;

Le *Démon du Jeu*, comédie en 5 actes, Gymnase, 16 juillet 1862 ;

L'*Infortunée Caroline*, vaudeville en 3 actes, avec Lambert Thiboust, Variétés, 21 décembre 18 3 ;

Un MÉNAGE EN VILLE, comédie en 3 actes, Gymnase, 17 octobre 1864 ;

Aux crochets d'un gendre, Vaudeville, 1864 ;

Les JOCRISSES DE L'AMOUR, comédie en 3 actes, Palais-Royal, février 1865 ;

Encore un chapitre, vaudeville en 1 acte, Beaumarchais, 6 septembre 1845.

Le *Chic*, comédie en 3 actes, avec Lambert Thiboust, Palais-Royal, mars 1866 ;

Les *Brebis galeuses*, comédie en 4 actes, Vaudeville 1867 ;

Le *Roman d'une honnête femme*, comédie en 4 actes, Gymnase, novembre 1867 ;

Le *Roi Théodoros*, pièce en 5 actes, au Chatelet, 1868.

Un *Monsieur qui attend ses témoins*, Vaudeville, 1873.

Dianah, Vaudeville. 16 juin 1873.

Le *Chemin de Damas*, Vaudeville.

La *Comtesse de Sommerive*, Gymnase, 1873,

Les *Scandales d'hier*, Vaudeville, 1876.

A cette longue nomenclature il faut ajouter : *Malheur aux vaincus !* une grande comédie en cinq actes dont la censure impériale ne voulut pas autoriser la représentation et qui parut en livre au commencement de 1866. C'est peut-être l'œuvre la mieux écrite de Théodore Barrière, elle est noble d'allures et pleine de sentiments élevés; son succés, à la scène, eût été retentissant.

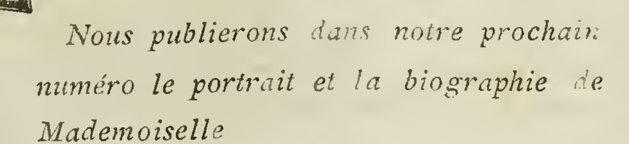
Contrairement à la plupart de ses confrères, auteurs dramatiques, Barrière n'a jamais fait de romans. Le théâtre absorbe toutes ses facultés ; c'est qu'il en connaissait admirablement toutes les exigences; il en avait le mouvement et possédait le *vis comica* des anciens.

Dans les journaux, il a publié quelques articles, mais principalement des lettres pleines d'esprit, ayant eu souvent à se défendre, parce qu'il fut toujours, de son côté, très prompt à l'attaque.

En dehors du théâtre, Barrière est une nature tantôt affectueuse, tantôt brutale. Il n'aime pas qu'on lui prête du sentiment, et pourtant on lui connaît beaucoup de cœur. Je sais, pour ma part, plus d'un trait qui l'honorent, mais dont il redouterait la publicité. Misanthrope et hypochondriaque, il est on ne peut plus charmant, à ses heures. Sa conversation offre toujours de l'intérêt; sa parole est brève, son esprit a une concision qui grave dans la mémoire de l'auditeur les mots satiriques et les traits piquants qu'il lance à profusion. Il a beaucoup d'entrain, mais sa gaicté est plus factice que réelle. Vivant dans un cercle trop étroit comme relations, Barrière n'a point su donner à son nom tout le prestige qui entoure celui de beaucoup de ses rivaux et même de ses inférieurs. Ce nom restera cependant dans l'histoire dramatique de la première moitié de ce siècle.

FÉLIX JAHYER.





Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

SABLAIROLLES

(De l'Opéra - National - Lyrique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

ÉMILE DE GIRARDIN

REVUE DES THEATRES

—

PALAIS-ROYAL

Première représentation de la *Chaste Suzanne*, vaudeville en 2 actes, de M. Paul Ferrier, avec musique nouvelle de M. ··· et Bariller.

La *Chaste Suzanne* est une véritable opérette ; la musique y tient une place considérable. Malheureusement, comme le libretto, elle manque de l'entrain indispensable pour ces sortes d'ouvrages.

Nous regrettons voir M. Paul Ferrier faire des excursions dans le domaine du Palais-Royal. Son esprit fin et délicat est mieux à sa place dans des pièces littéraires; l'auteur de *Chez l'Avocat* n'a pas le bon gros rire et la franche gaieté des Labiche et des Gondinet.

Cette chaste Suzanne est une petite fille des plus délurées. Placée par son tuteur, M. Bigourdan, dans un pensionnat, elle se fait mettre à la porte parce qu'elle ne fait rien pour arrêter les *assiduités* de M. Florestan, son maître à chanter Bigourdan, qui ne demanderait pas mieux de garder sa pupille chez lui s'il n'avait pas une épouse excessivement jalouse, la place alors dans une maison de modes tenue par son vieil ami Vernouillet. Celui-ci vient chercher sa demoiselle de boutique à domicile, l'emmène et n'attend même pas qu'elle soit dans l'exercice de ses devoirs pour lui conter fleurette ; Suzanne pousse des cris de paon, la garde accourt, flanque Vernouillet au poste et met la demoiselle en consigne.

Jusque-là, rien que de bien naturel dans la comédie, mais, alors, les invraisemblances arrivent. Suzanne, sur une menace du chef de poste, se fait cantinière du bataillon de garde nationale que celui-ci commande; puis après s'être brouillée avec Florestan, elle se raccommode avec lui, tout en conservant *sa position dans l'armée*. Tout cela est mêlé d'incidents qui ne se peuvent raconter, mais dont on ne saurait vanter la nouveauté ni la verve. Nous ne croyons pas à un succès de bien longue durée.

La pièce servait de débuts à une jeune artiste, Mlle Jane Hading, arrivant à Paris précédée d'une grande réputation faite en province où elle jouait les Judic et les Jeanne Granier Mlle Hading a une physionomie piquante, la beauté du *diable*, comme l'on dit généralement. Elle ne manque pas de talent, mais elle a gâté, le premier soir, par une exubérance d'entrain, ses qualités ordinaires. Une cabale s'est formée contre elle à une des représentations suivantes, mais rien ne l'autorisait, car Mlle Jane Hading, sans avoir le droit de se croire déja une artiste, ne mérite pas une telle sévérité: nous croyons, au contraire, qu'avec le temps, elle peut être très bien à sa place au Palais-Royal.

Hyacinthe, Luguet, Montbars, Numa, sont très amusants et font passer sur bien des longueurs. En costume de sapeur de la garde nationale, Hyacinthe a provoqué un rire interminable.

LES BÉBÉS

—

Voulez-vous de belles feuilles vertes, grands quinconces aux ombrages paisibles ? Filez entre les branches, gai soleil ; et vous, promeneurs studieux, flâneurs contemplatifs, mamans aux fraîches toilettes, nourrices bavardes, enfants braillards, bébés affamés, prenez possession de votre royaume : ces longues allées vous appartiennent.

C'est aujourd'hui dimanche. Fête et joie ! Le marchand de gaufres pare sa boutique et rallume son réchaud. La nappe blanche s'étend sur la table et des montagnes de gâteaux dorés attirent le consommateur.

La loueuse de chaise a revêtu son tablier et ses grandes poches aux sous. Le gardien, votre croquemitaine, chers bébés chéris ! a frisé sa moustache, fourbi son épée innocente et endossé son bel habit. Voyez comme le théâtre de Guignol s'est fait beau et reluit au soleil, sous sa toile rayée.

Dimanche le veut ainsi.

Malheureux ceux auxquels ces grands arbres du Luxembourg ne rappellent pas un de ces souvenirs qui restent au cœur comme au vase son premier parfum.

J'y fus général, sous ces arbres, général empanaché comme un marchand d'eau de Cologne, et armé jusqu'aux dents. J'y commandais entre la cabane du marchand de journaux et le kiosque du marchand de gaufres. Point de modestie; mon autorité s'étendait bel et bien jusqu'au bassin, quoique les grands cygnes blancs me fissent un peu peur. Embuscades derrière les troncs d'arbre, postes avancés derrière les nourrices, surprises, combats à l'arme blanche, combats à la hache, attaque de tirailleurs, poussière, lutte, carnage, et pas de sang répandu. Après quoi la maman nous essuyait le front, relevait nos cheveux en désordre, et nous arrachait à la bataille, dont nous rêvions la nuit.

Maintenant que je traverse ce jardin, cette armée de bébés et de nourrices, en m'appuyant sur ma canne et en tirant la jambe, comme je regrette mon chapeau de général, mon plumet en papier, mon sabre en bois et mon pistolet à ressort ! Car mon pistolet *partait*. Ce fut la cause de mon rapide avancement.

Ebattez-vous, sainte marmaille ; bavardez, nourrices rondelettes, en gourmandant votre sapeur-pompier. Brodez tranquilles, jeunes mères, en vous moquant un peu des voisines ; et vous, flâneurs réfléchis, contemplez un peu ce charmant tableau-là. Ce sont des bébés qui construisent un jardin.

Jouer au sable ! jeu vieux comme le monde et toujours amusant. Les montagnes s'alignent, des petits brins de bois piqués sur la colline simulent à s'y méprendre d'adorables jardins anglais dans les allées duquel le bébé pose gravement ses petits petons incertains. Que ne donnerait-il pas, ce cher petit homme, pour compléter son œuvre en créant un bassin dans son parc, — un bassin, une rigole, trois gouttes d'eau !

Plus loin, le sable est plus humide, et dans la montagne qui résiste les petits doigts percent un tunnel. Travail de géant que la botte d'un passant va tout à l'heure anéantir. Quel est le passant qui respecte la montagne du bébé ? Aussi, le gaillard s'en venge. Voyez plutôt ce monsieur en redingote marron, qui lit gravement sur son banc la *Revue des Deux-Mondes*; nos travailleurs ont accumulé autour de lui des amas de sable et de poussière ; les basques de son habit n'ont déjà plus de couleur.

Mais laissons passer cet attelage qui traverse avec fracas. Quatre chevaux, deux ficelles et un cinquième cheval qui fait le cocher. Pas plus difficile que cela, et l'on se croit en chaise de poste. Que de pays l'on a vu le soir !

Il y a des cochers qui préfèrent être cheval, des chevaux qui aiment mieux être cocher ; premier symptôme d'ambition.

Et le bébé solitaire qui traîne solitairement son omnibus autour du maréchal de gaufres en lorgnant la boutique ! Consommateur infatigable, mais mauvaise paye.

Apercevez-vous là-bas, sous les platanes, cet amas de nourrices, troupeau de laitières bourguignonnes, et à leurs pieds, vautrés sur un tapis, tous ces petits philosophes aux fesses roses, qui ne demandent au bon Dieu qu'un brin de soleil, du lolo pur et la paix pour être heureux. Souvent un accident trouble ce calme délicieux. La Bourguignonne, qui se méfie, s'élance... Il est trop tard.

On n'arrête pas le cours des fleuves, dit Giboyer.

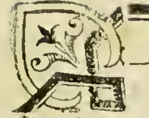
Quelquefois le désastre est plus grave, on le répare comme on peut ; mais le philosophe, qui aime ces désastres-là, se révolte et braille en se jurant de recommencer.

Ce petit monde est délicieux, on aime les enfants ; mais cette affection pour l'espèce en général devient bien autrement douce lorsqu'il ne s'agit plus du bébé, mais bien de *son* bébé.

Les célibataires peuvent ne pas lire ce qui suit, je désire causer en famille. Entre gens du métier on se comprend mieux.

Je suis père, chère madame, mais j'ai été *papa*, et, comme toujours, papa d'un amour d'enfant. De son bonnet s'échappait une mèche blonde et frisée qui faisait notre bonheur, et quand je touchais du doigt son cou blanc, il éclatait de rire et me montrait ses petites perles blanches en me prenant la tête dans ses deux bras.

Sa première dent fut un événement. On se mettait au jour pour mieux voir, et les grands parents braquaient leur binocle sur ce petit point blanc ; et moi, le cou tendu, je démontrais, j'ex-



pliquais, je prouvais. J'avais raison, et, du coup, je courus à la cave chercher dans le bon coin une bouteille de choix.

La dent de mon fils! On parla de sa carrière pendant le dîner, et au dessert grand'maman chanta son couplet.

Après cette dent il en vint d'autres, et avec elles les larmes et les douleurs; mais aussi, lorsqu'il fut armé de toutes pièces, comme il mordait fièrement son morceau de pain, comme il attaquait vigoureusement sa côtelette, pour faire *tomme papa.*

Tomme papa! Vous souvenez-vous combien ces deux mots réchauffent le cœur et que de méfaits ils font pardonner!

Mon grand bonheur — est-ce aussi le vôtre? — était d'assister au petit lever de mon chéri. Je savais son heure. J'écartais doucement les rideaux de son berceau et j'attendais en le regardant.

Le plus souvent, je le trouvais étendu en diagonale, perdu dans le chaos des draps et des couvertures, les jambes en l'air, les bras croisés au-dessus de sa tête; souvent sa petite main potelée serrait encore le joujou qui l'avait endormi la veille, et de sa bouche entr'ouverte s'échappait le murmure régulier de sa douce respiration. La chaleur du dodo avait donné à ses joues les tons d'une pêche bien mûre. Sa peau était tiède, et la transpiration de la nuit faisait briller sur son front de petites perles imperceptibles.

Bientôt sa main faisait un mouvement, son pied repoussait la couverture, tout son corps se remuait, il se frottait un œil, étendait ses bras, puis son regard, sous sa paupière à peine soulevé, se fixait sur moi.

Il me souriait en murmurant tout bas, si bas que je retenais ma respiration pour saisir toutes les nuances de sa petite musique:

— Bonzou, petit pé.

— Bonjour, mon petit homme, tu as donc bien dormi?

Nous nous tendions les bras et nous nous embrassions comme de vieux camarades.

Alors la causerie commençait. Il causait comme les alouettes chantent au soleil du matin. C'étaient des histoires interminables.

Il me racontait ses rêves, en demandant après chaque phrase sa *bonne petite panade avec beaucoup de beurre dedans.* Et quand cette bonne panade arrivait fumante, quel éclat de rire, quelle joie, comme il s'élançait vers elle en se pendant à ses rideaux! son œil brillait avec une larme au coin, et le gazouillement recommençait.

D'autres fois, il venait me surprendre dans mon lit; je faisais semblant de dormir et il me tirait la barbe en me criant dans l'oreille. Je feignais une grande frayeur et je jurais de me venger. De là, combats dans l'édredon, retranchement derrière l'oreiller, etc. En signe de victoire, je le chatouillais; alors il frissonnait en laissant échapper cet éclat de rire franc et involontaire des enfants heureux. Il enfouissait sa tête dans ses deux épaules comme une tortue qui se retire dans sa coque et me menaçait de son pied dodu et rose. La peau de son talon était si fine que la joue d'une jeune fille en eût été fière. De combien de baisers je couvrais ces chers petons, quand, le soir, au coin du feu, je faisais chauffer sa longue chemise de nuit!

On m'avait interdit de le déshabiller, sous prétexte que je compliquais les nœuds au lieu de les défaire.

Tout cela était charmant, mais quand il fallait sévir et arrêter court la gaminerie qui allait trop loin, il baissait lentement les paupières, tandis que, les narines soulevées, ses petites lèvres tremblantes, il essayait de retenir sous ses grands cils une grosse larme brillante.

Quel courage ne faut-il pas pour ne pas calmer par un baiser cet orage qui va éclater, pour ne pas consoler ce petit cœur qui se gonfle, pour ne pas sécher cette larme qui déborde et va devenir torrent.

L'expression d'un enfant est alors si touchante, il y a tant de douleur dans une larme chaude qui tombe lentement, tant de douleur dans ce petit visage qui se contracte, dans cette poitrine chérie qui se soulève!

Tout cela est bien loin... Les années se sont écoulées sans parvenir à effacer ces souvenirs aimés; et maintenant que mon bébé a trente ans et de grandes moustaches, lorsqu'il me tend sa large main en me disant de sa voix de basse:

— Bonjour, mon père.

Il me semble que l'écho me répète dans le lointain ces mots chéris d'autrefois:

— « Bonzou, petit pé! »

Z...



Madrigal

A L. D.

Reine devant qui les rois
Trembleraient, vous êtes cause
Qu'esprit inquiet, je crois
Presque à la métempsycose

Comme d'un jardin, l'été,
De vous un parfum s'envole:
C'est que vous avez été
Quelque douce fleur frivole;

Et vous rayonnez un feu
Qui vous enveloppe toute:
C'est que plus tard au ciel bleu
Vous serez astre, sans doute.

Ainsi les esprits sacrés
Qu'une forme exquise voile
Passent par ces trois degrés:
La fleur, la femme, l'étoile.

On est une rose: un jour
De la senteur printanière
Dieu fait une âme; à son tour
L'âme se change en lumière.

Louis de Gramont.

QUELQUES FICELLES PARISIENNES

Il est certain qu'on trouverait plutôt une aiguille dans une botte de foin que de la petite monnaie dans la bourse d'un cocher, à la sortie d'un bal ou quand il pleut à verse. Il ne peut quitter son siége, les rênes l'embarrassent, il n'atteint sa poche qu'à grand'peine, et ne trouve jamais la monnaie attendue par le bourgeois ou la dame qui se morfond à la pluie. De guerre lasse, on rentre ou l'on s'en va, et le rusé cocher encaisse, grâce à ses lenteurs, un triple pourboire.

⁂

(Au restaurant, à cinq heures précises.)

— Garçon! une grive.

— Monsieur, elles ne sont pas prêtes.

(A six heures sonnant.)

— Eh bien, garçon, et cette grive?

— Monsieur, il n'y en a plus.

La vérité est qu'il n'y avait de grives que sur la carte.

⁂

La scène se passe dans les régions de la rue Saint-Georges, vers deux heures après-midi. — Un coupé contenant une charmante biche s'arrête à deux pas de vous.

— Quel heureux hasard, cher, de vous rencontrer dans ces parages!

— Le hasard est fort aimable pour moi...Vous permettez?

Et vous voilà dans le coupé, tête-à-tête avec une chatte qui vous fait mille agaceries. Votre cœur, après tout, n'est pas de bronze; il commence à battre un peu plus vite. Toutefois, la belle fait ses visites, et vous attendez çà et là dans la voiture, sauf à reprendre la conversation interrompue. A la cinquième halte, une petite camériste délurée vient vous présenter les excuses de votre aimable compagne, qui est retenue à dîner, et vous prie de ne pas l'attendre.

Traduction: — Quatre heures de coupé à trois francs, total douze.

⁂

Tout le monde sait que le budget de très hautes et puissantes dames les biches pèse particulièrement sur trois classes de contribuables, savoir: 1° les petits messieurs du report à qui la clôture a souri; 2° les vieux beaux à qui Plutus prête tous leurs moyens de séduction, 3° enfin, — il faut bien le dire, — les oiseaux de passage que, du fond des pays étrangers ou des départements, la Providence de ces dames fait tomber sur Paris, comme la manne au désert.

Naturellement, elles dînent et soupent beaucoup, je veux dire souvent, et presque toujours dans certains établissements honorés de leur prédilection. L'amphytrion, peu familier avec ces maisons-là, s'étonne de voir le menu dicté par les biches se composer invariablement de mets bizarres, impossibles et ruineux; volontiers demanderaient-elles des nids de phénix saupoudrés de perles et de saphirs. Il en résulte que le quart d'heure de Rabelais fait ouvrir de grands yeux aux étrangers.

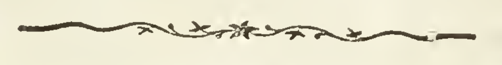
Quelle grimace feraient-ils donc s'il leur était donné de voir leur idole passer au comptoir et y palper, à titre de commission, le quart de la somme si complaisamment enflée, à leurs dépens?

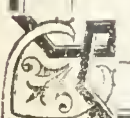
⁂

« *Merrrci, môssieur!* » crie d'une voix de Stentor un garçon de café à qui je ne donne rien en sortant.

Son intention est de m'humilier, en attirant l'attention sur moi, parce que je me soustrais à la tyrannie absurde du pourboire.

Charles Reboux.







(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre d'Olivier Malet à M. Raoul Saunier.

Garlan, 30 mai 1858.

Elle m'aime, Raoul! elle m'aime! elle m'aime! Voilà deux heures que ces deux mots magiques me remontent sans cesse du cœur aux lèvres, comme une source d'intarissables délices. Elle m'aime! tout me l'a dit: son chaste regard baissé, sa rougeur, son trouble et son silence même était un aveu plus éloquent que ne l'eût été la plus folle étreinte. O irrésistible, mais ineffable pouvoir de la candeur qui s'ignore! virginité de l'âme et du visage! Elle m'aime! et c'est moi qui lui ai révélé le mystère qui sommeillait en elle. Je lui ai appris le nom des charmantes inquiétudes, des aspirations inavouées, des vagues espérances qui lui gonflaient le cœur; et l'écho que j'évoquais a répondu à ce nom par le mien. Mon Dieu! que la vie est douce, le ciel riant, la nature splendide! Qu'il est charmant d'être jeune de cœur comme d'années, et d'aimer, et de le murmurer, et de le dire tout haut, et de le crier au vent, au nuage, à l'oiseau qui passent, lorsque, au milieu de l'indifférence des choses et des hommes, on sent en soi résonner cette mélodie divine: Elle m'aime!

Je serai à Paris dans quatre jours. Tu ne comprends pas cela, toi, n'est-ce pas? Elle m'aime, et je pars. Ah! que m'importe l'absence! Avec le bonheur que j'emporte, avec la certitude de la posséder, je pourrais vivre des années sans la voir. Sans la voir! non! car son image est tellement inhérente en moi, que mon cœur me la représentera toujours plus belle, plus enivrante, plus adorée que ne le sauraient faire mes yeux. L'absence, comme la mort, n'est qu'un mot incompréhensible pour l'amour. Mais il faut que je travaille, et je ne pourrais le faire près d'elle, n'ayant pas le courage de regarder quoi que ce soit quand je puis la regarder. Il faut que je travaille et que j'atteigne l'incontestable succès qui doit, non pas me conquérir son amour, puisqu'elle me le donne sur parole, mais me permettre de demander à la dernière des Garlan la main de son héritière. Si je venais dire, aujourd'hui, à cette illustre personne: « On m'accorde quelque talent, j'ai gagné l'an dernier six mille francs, et j'ai lieu d'espérer que j'en gagnerai chaque année davantage. Avec les cinquante mille francs que possède votre fille, nous pouvons vivre modestement dès aujourd'hui, grâce à l'amour dans le présent et à l'espérance dans l'avenir. J'aime Renée, Renée m'aime; donnez-la-moi. » A ce discours, ma terrible tante répondrait infailliblement en me bannissant à jamais de ses domaines, comme un croquant qui aurait abusé de son hospitalité pour s'élever de force à sa noble alliance. Mais le jour où un franc succès me permettra de revenir ici avec un peu de renommée et pas mal de billets de banque, Mme de (?) Keraven, qui — au grand scandale probablement de ses aïeux, lesquels s'honoraient de ne savoir pas lire — administre très-sagement ses propriétés Mme de Keraven, dis-je, s'apercevra que le nom célèbre d'un peintre qui peut gagner une vingtaine de mille francs par an, vaut peut-être celui, très ignoré, de tel de ses nobles voisins qui vend son gibier pour vivre; — et ce petit calcul roturier abaissera d'autant sa superbe fierté à mon égard.

Or, le succès qui doit produire ce résultat, je me sens capable de l'obtenir. Tu me connais assez pour ne pas m'accuser de présomption; et ce que j'ai fait ne fût-il pas un garant de ce que je puis faire, le but poursuivi par moi me mettrait forcément à la hauteur nécessaire pour l'atteindre. Je me prive donc, non sans regret, mais résolûment du bonheur que je possède aujourd'hui; mais c'est pour le conquérir tout entier plus tard. Il y a là-dessus beaucoup de proverbes dont je te fais grâce.

Jane, dont je me défiais, et avec qui je commençais malgré moi à tourner à l'aigre, a été charmante quand elle a connu la « pureté de mes intentions. » Pour l'empêcher de rester mon ennemie, je l'ai contrainte de devenir mon alliée. Je suis allé franchement à elle et lui ai fait ma confidence tout entière. A son attitude durant cette petite scène, j'ai eu une peur du diable d'être plus « heureux » que je ne voulais. Il m'est revenu certains soupçons que Mme de Meslay, en me contrecarrant dans mes projets sur Renée, agissait autant pour son propre compte que pour celui de sa mère. Mais, depuis, elle m'a forcé de reconnaître que je suis un abominable fat, presque indigne de la fraternelle affection dont elle ne cesse de me donner des preuves. Quelle femme adorable! quelle intelligence élevée! quel noble cœur! et combien, à qui ne tiendrait pas, comme moi, à créer son idole, elle aurait encore de bonheur à donner! Renée, me fût-elle moins exclusivement chère, je crois que je voudrais encore l'épouser, afin de rester le frère de sa sœur.

Depuis le départ de Mlle de Gury — car elle est partie voilà quatre jours avec son père, qui est venu ici la chercher, en compagnie du général Bonnet, une bien belle culotte de peau, celui-ci, oh! oui! — depuis lors, les allures de la maison avaient beaucoup changé, et, à mon avis, ne s'étaient pas améliorées. Le chevalier, ne pouvant se consoler de la perte de sa « belle Iris, » s'égarait de plus en plus dans les sombres « bocages » du parc, dont je le soupçonne d'avoir endommagé quelques arbres par sa versification. Jane, impénétrable depuis notre explication, ne sortait guère du château, et Renée, n'ayant plus personne pour lui servir de chaperon, m'abandonnait sans compensation, dans le pavillon, au rebutant travail—aujourd'hui terminé, grâce au ciel! — que je poursuivais uniquement pour rester auprès d'elle. Mes journées tournaient à un spleen féroce. Il me prenait à chaque instant de furieuses envies de manquer de respect à mes aïeux en démolissant à grands coups de pieds leurs laides images. Heureusement qu'au moment où j'allais céder peut-être à cette tentation, Jane et Renée sont venues ce matin me demander de les accompagner jusqu'au moulin du Bois-de-la Roche où elles allaient porter quelques friandises à un enfant malade. Je ne me suis pas fait prier, comme bien tu penses, et nous avons pris par le plus long, c'est-à-dire que, gagnant par la grande route la chapelle de Saint-Hubert, nous avons remonté la lisière des bois, où les écureuils se poursuivaient de branche en branche, et où les geais dominaient de leur agaçant bavardage la symphonie un peu barbare, je l'avoue, mais d'un charme étrange, qu'exécutent les petits oiseaux à l'approche de midi.

Tandis que mes deux cousines causaient en breton avec la meunière, je poursuivis le long du biez et m'assis, pour les attendre, à l'ombre des peupliers, où elles ne tardèrent pas à venir me rejoindre. Renée proposa de se reposer en cet endroit un moment, et nous restâmes un quart d'heure environ sans prononcer une parole; mais tous trois comme enivrés de la paix, de la fraîcheur et de la riante verdure de l'étroit vallon. Renée et Jane étaient tout près l'une de l'autre, au bord de l'eau, et moi, deux pas plus loin et un peu au-dessous. Renée avait ôté son large chapeau de paille, et, plongeant son bras nu dans le tranquille miroir, elle s'amusait à le retirer brusquement et à faire pleuvoir, de l'extrémité de ses petits doigts effilés, de brillants chapelets d'étincelantes pierreries. Je la couvais des yeux avec ivresse, et si prompt que je fusse à éteindre mon regard quand elle se retournait vers moi, elle le surprit deux ou trois fois, et me sembla y répondre avec une expression naïvement provocatrice. Comme si elle eût été de complicité avec nous, Jane laissait ses yeux, un peu rêveurs, s'égarer sur les bouquets d'aunes qui dessinent les nombreux méandres de la rivière. Au bout de quelque temps, elle se leva pour cueillir une petite camomille qui se cachait à demi dans l'herbe, à quelques pas plus loin; de là elle en aperçut une autre, puis une autre, et elle disparut bientôt derrière les buissons. Renée qui, occupée de son jeu, n'avait pas remarqué d'abord l'absence de sa sœur, en se trouvant seule avec moi, voulut partir aussi; mais, craignant de laisser échapper une occasion que je cherchais depuis longtemps et que je soupçonnais Jane de m'avoir ménagée, je lui dis:

— Restez encore un moment, Renée, je vous en prie...

— Pourquoi donc? demanda-t-elle.

— Parce que j'ai à vous parler de choses qui ne sauraient être dites ni écoutées en aucun moment, ni dans aucun lieu plus favorable.

— Mais... dit-elle, en faisant un mouvement encore, et en promenant autour d'elle un regard de pudique inquiétude.

— Ne craignez rien, Renée, repris-je. Je ne vous dirai pas une parole que le retour de Jane ici m'empêchât de prononcer. Si je devais rester près de vous, je ne prononcerais même pas un mot, qui effraie à tort les âmes candides. J'attendrais que mon cœur, sans autre interprète, se fit comprendre du vôtre, et que vous me répondiez dans le même langage, si toutefois vous le voulez. Mais je pars demain, Renée, et je veux vous dire, avant, que je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue; que je suis resté ici uniquement pour vous, et que, si je me décide à vous quitter, c'est pour revenir plus vite vous demander, en présence de votre mère, la réponse à la prière que je vous fais à vous seule aujourd'hui. Si je ne m'adresse pas maintenant à elle, c'est que je crains la défiance de l'avenir naturelle aux personnes de son âge, tandis que vous, qui n'avez pas de passé, vous pouvez y croire plus aisément. Je ne veux réclamer de vous, en ce moment, Renée, ni aveu, ni promesse. Je craindrais de devoir l'une et l'autre à une surprise. Mais vous me connaissez; vous savez que je vous aime; interrogez votre cœur en mon absence, et pendant ce temps, je suis sûr d'acquérir ce qu'il faut pour vous obtenir de votre mère, si je suis assez heureux pour vous obtenir d'abord de vous-même. Laissez-moi seulement d'ici là vous adorer et vivre de la pensée que, de loin, vous vous associerez à mes espérances, à mes efforts — et à mon bonheur, si je réussis...



Elle m'écoutait sans rien dire, levant à peine quelquefois son beau regard, et le rabaissant dès qu'il rencontrait le mien ; essayant de se lever mais toujours retenue par la force magnétique qui émanait de moi et l'enveloppait tout entière. Je pris sa petite main, encore humide, qui se roidit d'abord sous mon étreinte, et qui finit par s'y abandonner. La pauvre enfant regardait autour d'elle d'un air effaré qui semblait me demander grâce. J'eus pitié d'un trouble dont j'étais trop heureux pour ne pas le comprendre. Je baisai sa main tremblante et murmurai :

— Merci. Puisque vous ne dites pas non, je ne vous demande rien de plus pour être bien heureux..

— Prenez garde ! s'écria-t-elle, en dégageant brusquement ses doigts ; et, se levant avec vivacité, elle courut au-devant de Jane, qui venait de reparaître à quelque distance.

Je restai quelque temps surpris, incertain, puis enfin enivré de la joie qui me gonflait le cœur. — Renée ne dit rien à Jane de ce qui venait de se passer entre nous. Je le regrettai d'abord et compris ensuite qu'elle n'eût pas osé devant moi. Pendant un moment où Renée s'était un peu attardée en chemin, je pris la main de Jane.

Elle m'aime ! elle m'aime !... lui dis-je, ivre de joie. Jane, gardez-moi mon bonheur et ne permettez pas qu'on me le vole ni qu'on me le détruise.

Jane me rendit mon affectueuse étreinte, et Renée nous ayant rejoints, rien de plus ne fut dit entre nous.

Ce soir, en présence de sa mère, j'ai déposé sur le front de ma belle fiancée le baiser d'adieu... et d'espérance. Je partirai demain avant que les habitants du château soient levés ; mais qu'avons-nous besoin, elle et moi, de nous revoir, jusqu'au jour où nous le ferons pour ne plus nous quitter ? Renée sait bien que j'emporte avec moi son adorable image, et j'espère, moi, que mon souvenir errant par ici, traversera quelquefois ses rêves.

OLIVIER MALET.

P. S. — Je prends demain matin le paquebot à Morlaix. Si tu n'as rien de mieux à faire, viens à ma rencontre jusqu'au Havre où je compte rester un jour. Ne fût-ce que pour voir un homme heureux — cela en vaut la peine.

Autre P. S. — Ah ! l'on a bien raison de dire que le bonheur est égoïste J'allais oublier de te raconter que j'ai à peu près découvert le mystère de Mlle de Gury, — ou tout au moins le héros desdites amours. C'est un jeune capitaine d'état-major qui, ainsi que M. de Gury, accompagne dans sa tournée d'inspection le général Bonnet.

(A suivre.) JULES KERGOMARD.

Nous extrayons les intéressants détails qui suivent du rapport fait et prononcé en assemblée générale, au nom du Comité des artistes dramatiques, par M. E. Gouyet, sociétaire-rapporteur.

« Nous sommes heureux de vous annoncer que les ressources de notre caisse nous ont permis, depuis notre dernière assemblée générale, de liquider 24 pensions nouvelles.

Premières à partir du 1er janvier 1877

Sociétaires de 1840 :

1. Mme Suzanne Brohan, 70 ans, 26 ans de théâtre, 400 fr.
2. Mme Nathalie-Martel, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr.
3. M. Alexandre Michel, 64 ans, 45 ans de théâtre, 500 fr.
4. M. Latouche, 62 ans, 38 ans de théâtre, 500 francs.
5. M. Victor Avocat, 79 ans, 58 ans de théâtre, 500 fr.
6. M. Brindeau, 62 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr.
7. Mme Vasseur Martineau, 60 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr.
8. Mme Pauline Cogniard, 61 ans, 20 ans de théâtre, 300 fr.

M. Alexandre Michel et Mme Cogniard sont décédés sans avoir profité de la pension liquidée à leur profit.

Deuxièmes à partir du 27 juillet 1877

1. Mme Vve Emile Taigny, 60 ans, 32 ans de théâtre, 500 fr.
2. M. Gustave Roger, 62 ans, 38 ans de théâtre, 500 fr.
3. M. Desroches Valnay, 60 ans, 41 ans de théâtre, 500 fr.
4. M. Perret Théol, 64 ans, 42 ans de théâtre, 500 fr.
5. Mme Ed. Gorneau, 60 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr.
6. M. Eugène Monrose, 60 ans, 37 ans de théâtre, 500 fr.
7. M. Andran, 61 ans, 26 ans de théâtre, 400 fr.
8. M. Desbordes Julien, 65 ans, 47 ans de théâtre, 500 fr.
9. Mme Laperdrix, 65 ans, 21 ans de théâtre, 300 fr.
10. Mme Delphine Lagrange, 61 ans, 34 ans de théâtre, 500 fr.
11. Mme Vve Genet, 61 ans, 32 ans de théâtre, 300 fr.
12. Mme Aglaë Grognet, 1842, 61 ans, 30 ans de théâtre, 500 fr.
13. M. Courtois, récemment décédé, 64 ans, 40 ans de théâtre, 500 fr.
14. M. Neveu, 63 ans, 44 ans de théâtre, 500 fr.
15. M. Machanette, 63 ans, 35 ans de théâtre, 500 fr.

Le nombre des pensionnaires s'élève à 219, soit 146 hommes, 73 dames.

60 pensionnaires touchent 200 fr.; 42 touchent 300 ; 5 touchent 400 et 112 touchent 500. Depuis l'institution des pensions de droit, le Comité a liquidé 440 pensions. »

Après la lecture du rapport, fréquemment applaudi, on a procédé à l'élection de sept membres du Comité pour l'année 1877-78. Ont été nommés :

MM. Surville	249	voix
Lhéritier	249	»
Valdéjo	247	»
Berton	247	»
Gailhard	246	»
Berthelier	245	»
Faure	244	»

PETITES NOUVELLES

M. Deldevez ayant donné sa démission pour raison de santé, M. Halanzier, par une décision à la date du 5 juillet, vient de nommer M. Ch. Lamoureux premier chef d'orchestre de l'Opéra.

M. Ch. Lamoureux ne prendra possession de sa nouvelle situation que dans quelques mois, ce changement coïncidera probablement avec la reprise de l'*Africaine*.

⁂

Voici la distribution d'*Andromaque*, qu'on va reprendre au Théâtre-Français :

Oreste,	MM. Mounet-Sully.
Pyrrhus,	Laroche.
Andromaque,	Mlles Sarah-Bernhardt.
Hermione,	Dudlay.

⁂

M. Bertrand a reçu une comédie en trois actes de MM. Gondinet et Saint-Albin, qui sera jouée cet hiver, avec M. Dupuis et Mme Chaumont dans les principaux rôles.

⁂

Les *Patriotes de 92*, le drame de M. Jules Claretie, sont interdits par la censure.

La réouverture du Théâtre-Historique se fera au mois de septembre par la reprise du *Drame au fond de la mer*.

⁂

Les concours à huis clos ont commencé au Conservatoire. Vendredi et samedi derniers ont été consacrés au concours de solfége des chanteurs.

Le jury, présidé par M. Ambroise Thomas, directeur de l'école, se composait de MM. Bourgault-Ducoudray, Adrien Boïeldieu, Wekerlin. Valenti, Vervoitte, Oscar Comettant, Prumier, Albert Lavignac.

Voici le résultat de ce concours, qui paraît avoir été des plus satisfaisants :

HOMMES

Première médaille : MM. Villaret et Lorrain ;
Deuxième médaille : MM. Durat et Carroul ;
Troisième médaille : MM. Perrin et Gruyer.

FEMMES

Première médaille : Mlles Boy, Janvier et Tisserand ;

Deuxième médaille : Mlles Garnier, Dupuis et Coyon ;

Troisième médaille : Mlles Peniève, Bouvey et Praeger.

⁂

Voici les dates des concours publics du Conservatoire :

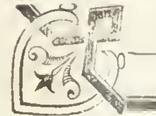
Lundi 23 juillet : chant.
Mardi 24 : piano.
Mercredi 25 : tragédie, comédie.
Jeudi 26 : opéra-comique.
Vendredi 27 : violoncelle, violon.
Samedi 28 : opéra.
Lundi 30 : instruments à vent.

La distribution des prix aura lieu le samedi 4 août, sous la présidence de M. Brunet, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

On trouvera plus loin les conditions de l'emprunt fait en ce moment par la Chambre de commerce de la ville de Calais, d'une somme de 6,112,000 fr. destinée à être versée à l'Etat qui la remboursera en 12 annuités.

6,112 obligations sont émises à 1,000 fr., rapportant 47 fr. 50 d'intérêts par an, et par les garanties d'Etat qu'elles offrent présentent à l'épargne un placement de premier rang. La Chambre de commerce de Calais reste en outre responsable de la totalité de l'emprunt.

Si l'on considère que le 5 0/0 francais est aujourd'hui à près de 108 fr., on verra qu'il y a



avantage à mettre en portefeuille quelques obligations d'Emprunt de ville d'une sécurité aussi absolue que la rente et qui par leur nature échappent aux fluctuations de la politique.

C'est sous les auspices de l'honorable maison L. Sée fils et Cie, à Paris, qu'est ouvert l'emprunt de Calais. Il n'est pas à douter qu'il n'obtienne le succès retentissant des précédents emprunts de ville faits par la même maison.

. ˙ .

On nous écrit de Nancy :

« Notre Exposition continue à attirer beaucoup de monde. Les nombreux et remarquables envois de la maison Hermann-Lachapelle sont l'objet de la curiosité générale : 1° Ses trois beaux types de machines locomobiles et portatives dont cette maison s'est fait une spécialité ; 2° sa machine verticale qui fonctionne avec le même succès dans toutes les parties du monde et qui a valu, en France, à M. Hermann-Lachapelle le surnom de vulgarisateur de la vapeur ; 3° une belle machine horizontale sur roues de la force de huit chevaux et une autre, de douze chevaux sur patins et à retour de flamme, fort belles machines que les connaisseurs admirent beaucoup ; 4° enfin, le matériel agricole où l'on remarque, entre autres machines-outils, la batteuse à double nettoyage, et surtout le moulin dit *Moulin Hermann-Lachapelle*, qui fut, à Compiègne, l'objet d'un si attentif examen de la part du maréchal de Mac-Mahon.

» Ce moulin, en effet, bâti d'une seule pièce sur colonne-beffroi en fonte, expédié tout monté, prêt à moudre, facile à placer, à faire diriger par n'importe qui, est un vrai chef-d'œuvre de simplicité. Tous les meuniers, fermiers et propriétaires, les chefs d'exploitations d'établissements scolaires et religieux, tous les administrateurs de localités où s'organise le battage des grains en commun, sont frappés des services que doit rendre cet outil destiné à devenir le meuble indispensable de toute agglomération qui a un nombreux personnel à nourrir.

» Le moulin Hermann-Lachapelle sera bientôt aussi populaire dans les campagnes que sa machine verticale est populaire parmi les travailleurs de la France et de l'étranger. »

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

A L'OCCASION DES GRANDES RÉGATES, samedi, 14 juillet 1877, TRAIN DE PLAISIR DE **Paris** à **Dieppe**.

Aller et retour : 3e classe, **10** fr.; 2e classe, **13** fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 14 juillet 1877, à minuit 20 (Nuit du samedi au dimanche).

Retour : Départ de Dieppe, dimanche 15 juillet 1877, à 8 h. 50 soir.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat — Villaret. — Léonide Leblanc — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Carou. — Céline Montalaud. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marle Heilbronu. — Laferrière. — Gabrielle Kranss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudouné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta — Ravel. — lphonsiue. — Bouffé. Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargu il. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bonffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Eruesto Rossi. — Mlle Bianca. Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard Baron. — Mme Prelly. — Hyaciuthe. — Madeleine Brohan. — Salomon — Mlle Valérie — Rouvière — Céline Chaumont. — esueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — ffenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massiu. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Margnerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Heury Mounier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Hélèua Sauz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanue Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

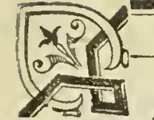
5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmnod About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V Fillion et Cie, 18, **rue des Martyrs.**





Nous lisons dans l'*Estafette* :

ACCIDENT :

Un épouvantable accident est arrivé à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Un jeune étudiant en médecine, le fils de M. Bachelet, professeur d'histoire au lycée, souffrant d'une intolérable rage de dents, a voulu la calmer avec du chloroforme, mais il en a pris une trop forte dose, et il a expiré sans avoir repris connaissance. La consternation a été grande à cette nouvelle qui plonge dans le deuil une des plus honorables familles de Rouen.

A la triste nouvelle que nous lisons de la mort de ce jeune homme, nous déplorons que l'*Eau orientale Bazana* soit encore si peu connue : elle n'offre jamais aucun danger, ne contenant pas de substances dangereuses ni de narcotiques ; elle guérit sûrement les plus grandes rages de dents et toute autre indisposition dentaire.

Livrée au commerce depuis peu, elle a déjà fait des guérisons étonnantes dans des conditions d'âge et de souffrance opposées. — Nous recommandons tout spécialement et consciencieusement cette eau à nos lecteurs. — En vente à la pharmacie Normale, 19, rue Drouot. Prix du flacon : 3 fr. 50.

Mme EMILIE DUBOIS, sage-femme de 1re classe, reçoit pensionnaires. Consultation tous les jours, 1 à 4 h. 70, faub. Saint-Denis.

DISPARITION CETTE SEMAINE
DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

La vente de tout le *matériel* par le ministère de Me LECOQ, commissaire-priseur, 20, rue de la Victoire, est affichée pour le 20 juillet courant et les *Magasins doivent être évacués pour le 15.*

Pour la **DERNIÈRE VACATION** qui s'ouvrira

Aujourd'hui

Les liquidateurs ont résolu de céder aux sollicitations du public de province et de le faire profiter des pertes sans exemple auxquelles ils ont consenti.

Toute commande accompagnée d'un bon sur la poste du montant de sa valeur (condition de rigueur) sera donc immédiatement expédiée cette semaine. Port aux frais de l'acheteur.

DÉSIGNATION DE QUELQUES LOTS :

Cols pour dames, sans commentaire, la douz...	»	05
Popeline fantaisie, valant réellement 1 f. 45, le mètre	»	55
Chalys, différents genre, pour robes et costumes, ayant coûté 4 fr. 50 le mètre, réduit à....	»	95
Brillantine noire, qualité extra, ayant valu 2 fr. 50, le mètre	»	90
Cachemire français noir, pure laine, grande largeur, valant 7 fr. 50 le mètre, réduit à......	2	25
Grenadine noire, chaine soie de Lyon, valeur réelle 4 fr 50 le mètre, réduit à.........	1	45
Soieries fantaisie divers genres, ayant valu 7 fr. 50, le mètre réduit à	2	25
Drap de soie noir, qualité extra, usage garanti, valant à Lyon 11 fr. le mètre..	4	90
Coupes belle faille noire, ayant valu 16 fr. le mètre, réduit à	5	90
Chemises pr hommes, [illegible] encolures, plastrons toile de l'Inde, val. reelle 11 f. la chemise	3	25
Toile pour chemises, pur fil de main, ayant valu 3 fr. 50 le mètre	1	25
Toile pour draps, pur fil de main. ayant valu 4 fr. 75, le mètre	1	75

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.



Faire usage du
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
étendu de 2 à 4 fois autant d'eau

Tonique et détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc.**, conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève **Masque de grossesse** et **Taches de rousseur.**

CANDÈS ET Cie, Bd St-Denis 26.
Il date de 1849.

Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5,** près la Tour-St-Jacques.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! [illegible] encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)



Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabrique ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

EMPRUNT
DE LA
Chambre de Commerce de Calais
EMISSION
DE 6,112 OBLIGATIONS

de 1,000 fr., rapportant 47 fr. 50.

Remboursables en 10 *années, jusqu'en* 1888.

Conformément au traité passé entre la Chambre de Commerce de Calais et MM. Ld Sée fils et Cie, banquiers à Paris.

La loi votée le 14 décembre 1875, a autorisé la **Chambre de Commerce de Calais** à emprunter une somme de **Quinze millions de francs** pour être versée à l'Etat, qui rembourse ladite somme en 12 annuités.

Ces obligations sont garanties par :

1° Les **Annuités** de l'Etat représentant le capital et 4 0/0 d'intérêt.

2° Le produit du droit de tonnage.

La *Chambre de Commerce de Calais* est en outre responsable de la totalité de l'emprunt.

C'EST DONC UN PLACEMENT DE PREMIER ORDRE.

Taux d'émission : 1,000 fr.

50 fr. payables en souscrivant,
150 — à la répartition,
200 fr. le 15 juin 1878,
200 fr. le 15 décembre 1878,
200 fr. le 15 juin 1879,
200 fr. le 15 décembre 1879.

COUPONS ET AMORTISSEMENT : 30 juin et 31 décembre, payables à **Calais, Lille** et **Paris.**

Jusqu'à la libération intégrale, les porteurs de titres jouiront d'un revenu de 4 3/4 0/0 sur les sommes versées aux époques ci-dessus indiquées.

Les versements anticipés recevront l'intérêt à raison de 4 0/0 l'an.

Les souscriptions du premier jour seront privilégiées.

On souscrit les 12 et 13 juillet 1877

A CALAIS : chez MM. BELLART ET FILS.
A Arras : chez M. LEGRELLE-FAGNIEZ.
A Lille : CRÉDIT DU NORD et MM. PÉROT ET Ce.
A PARIS : chez MM. Ld. SÉE FILS ET Ce, 11, rue du Conservatoire.
A Marseille : à la SOCIÉTÉ MARSEILLAISE.
A Strasbourg : BANQUE D'ALSACE ET DE LORRAINE ET CH. STAEHLING, L. VALENTIN ET Ce.
A Colmar et à Mulhouse } chez MM. AB. SÉE ET FILS
A Metz : à la BANQUE D'ALSACE ET DE LORRAINE, — chez MM. CH. ET E. GOUDCHAUX ET Ce.







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR.

SABLAIROLLES

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 218

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi,
Du 19 au 26 juillet 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCXVIII.

SABLAIROLLES.

Quand M. Bagier prit en mains les destinées du Théâtre-Lyrique-Français, au commencement de l'année 1875, cet ancien directeur du Théâtre-Italien choisit la salle Ventadour, qu'il avait si longtemps administrée avec bonheur, pour y planter sa tente et y courir à nouveau les chances d'une nouvelle exploitation musicale.

N'ayant pas, à proprement parler, une *troupe*, il monta avec précipitation le *Freyschutz*, de Weber, avec des artistes en ce moment disponibles et pris à droite et à gauche, en France comme à l'étranger.

Cette pauvre Reboux, morte dernièrement si subitement, encore en pleine jeunesse, prenait la succession de Mmes Gueymard et Carvalho, dans le rôle formidable d'Agathe; Jourdan, enlevé depuis quinze années par la Belgique à la France, avait l'imprudence d'essayer une rentrée dans le rôle de Max, écrit pour une voix plus jeune et plus fraîche que la sienne; Giraudet, le remarquable père Joseph de *Cinq-Mars*, prêtait son organe magistral et sa physionomie singulière au personnage diabolique de Caspard, et pour compléter un ensemble absolument disparate, la gentille Annette apparaissait sous les traits aimables d'une toute jeune fille dont l'accent très-prononcé trahissait une origine étrangère.

Cette jeune fille, presqu'une enfant, était Mlle Sablairolles, une pensionnaire du roi de Hollande, hollandaise elle-même, qui, bien qu'aux prises avec les difficultés de la prononciation française, venait bravement chercher une place sur une scène parisienne, pour des raisons tout intimes, assurait-on, raisons dont il ne m'appartient pas de parler ici, si ce n'est pour dire qu'elles font honneur à son éducation et à la délicatesse de son esprit. Une figure vive et intelligente, une taille petite mais bien prise, des gestes gracieux, sa voix d'un mince volume, mais d'une sonorité douce et agréable, et jusqu'à son parler offrant une saveur particulière, la rendirent sympathique au public; elle fut bien accueillie dans cette soirée d'inauguration du Théâtre-Lyrique-Français, le 12 janvier 1875.

Mais les représentations du *Freyschutz*, et même la direction de M. Bagier ne durèrent qu'un très court espace de temps. Un mois à peine, après la soirée d'ouverture, le Théâtre-Lyrique ferma ses portes pour ne rouvrir qu'une année plus tard, sous le nom d'Opéra-National-Lyrique, dans la salle de la Gaîté, au square des Arts-et-Métiers, avec M. Vizentini comme directeur.

A cette époque, par suite d'une circonstance toute particulière, Mlle Sablairolles aurait peut-être changé la carrière française contre la carrière italienne; on annonçait, en effet, son mariage avec M. Pitiot, jeune baryton de beaucoup d'avenir, qui tenait les premiers rôles, sous le nom de Rinaldi, dans la troupe italienne de M. Strakosch. Mais cet artiste distingué fut enlevé par une mort presque subite.

Mlle Sablairolles offrit ses services au nouvel impressario du Théâtre-Lyrique, qui les accepta; elle fait partie de la troupe depuis l'origine et vient encore de renouveler son engagement.

Ses débuts, à ce théâtre, se firent dans le rôle de Fatime d'*Oberon*, le 8 juin 1876. Elle y montra la même gentillesse que dans Annette du *Freyschutz*, et fut considérée, dès ce jour, comme un talent aimable, pouvant tenir avec distinction les seconds emplois.

On lui confia, en effet, la reprise de deux petits ouvrages où elle se montra comédienne agréable et chanteuse de goût : les *Charmeurs*, opéra-comique en un acte de Leuven et de Poise, le 12 octobre 1876, et les *Troqueurs*, œuvre de la première jeunesse d'Hérold, que l'on aurait mieux fait de laisser dans les bibliothèques, et qui, joué le 5 décembre de la même année, ne put tenir l'affiche bien longtemps.

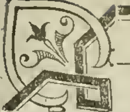
A l'acquit de Mlle Sablairolles, je tiens à compter le petit rôle de Charles des *Rendez-vous bourgeois*, que je lui ai vu jouer, lors d'une représentation extraordinaire donnée, le 18 février dernier, au bénéfice de M. Vizentini père. Elle y a déployé une véritable intelligence, par la justesse de ses gestes et la finesse de sa physionomie; il y avait évidemment là des promesses d'avenir comme comédienne.

Dans le *Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, représenté pour la première fois le 23 février 1877, Mlle Sablairolles a fait sa première création par le personnage de Rosa. Elle y obtint un succès de très-bon aloi, et chaque soir on lui faisait bisser, en compagnie de Caisso, la ballade du Papillon et de la Rose.

Nous pouvons donc classer parmi les chanteuses légères de l'avenir la toute jeune pensionnaire de M. Vizentini. Si, aujourd'hui, elle plaît surtout par la grâce mutine de sa personne et la fraîcheur de son organe, on sent déjà, dans son jeu intelligent et dans le goût avec lequel elle s'applique à chanter, une artiste appelée à tenir avec distinction une place sérieuse sur une de nos scènes musicales.

Pendant la fermeture de l'Opéra-National-Lyrique, Mlle Sablairolles est partie faire une petite tournée dans nos villes d'eaux; nous la retrouverons à la réouverture du théâtre, dans le *Timbre d'argent*, si, toutefois, l'œuvre compliquée de M. Saint-Saëns est née viable et peut être considérée par M. Vizentini comme pouvant offrir les chances d'une reprise avantageuse pour ses intérêts directoriaux. Mais en tous cas, surtout si l'on en juge par la quantité considérable d'ouvrages annoncés comme devant être représentés pendant la saison prochaine, Mlle Sablairolles ne manquera pas d'occasions pour se produire avantageusement, et confirmer la bonne opinion que le public a de son talent.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

ÉMILE DE GIRARDIN

REVUE DES THEATRES

—

OPÉRA

Par suite du congé de Mlle de Rezké et du désir exprimé par M. Massenet que le rôle de Sida ne soit pas confié à une autre interprète que celle qui l'a si remarquablement créé, les représentations du *Roi de Lahore* vont être momentanément interrompues.

Pendant les dernières soirées, M. Salomon avait été remplacé par M. Vergnet. Plus heureux que son prédécesseur, M. Vergnet a donné une couleur au personnage d'Alim dont il a fait ressortir avec talent les trop rares phrases empreintes de tendresse et de sentiment. Le jeune artiste s'est également montré comme premier ténor de force, il a lancé les nombreux *si* bémol dont sa partie est émaillée avec une franchise musicale et un éclat qui ont provoqué de chaleureux applaudissements. La prise en possession de ce rôle est pour lui un très grand succès que toute la presse enregistrera.

Vendredi, pour la dernière représentation, le public a fait à chaque artiste une véritable ovation.

GYMNASE-DRAMATIQUE

—

Première représentation de : *Le Cousin Florestan*, comédie en un acte et en vers de M. Pierre Elzéar.

La nouvelle comédie que le Gymnase ne craint pas de nous offrir par ces temps de chaleur et en pleines vacances théâtrales, n'est point faite pour piquer bien vivement la curiosité du public.

C'est une petite intrigue tout à fait anodine et entre un mari passablement sot et sa femme heureusement douée d'une vertu solide, car ce n'est pas la faute de celui-ci si elle ne succombe pas aux épreuves ridicules auxquelles il la soumet.

Un sujet assez dépourvu d'action et surtout écrit en vers, aurait besoin d'être rempli de détails piquants nombreux et variés, comme les savait si bien trouver Alfred de Musset, dont M. Pierre Elzéar nous a semblé vouloir s'inspirer. Malheureusement, le *Cousin Florestan* ne renferme pas de traits saillants et les vers y sont tout bonnement frappés avec correction, ce qui n'est pas suffisant.

Landrol et Mlle Legault, malgré leur réel talent, ne parviennent pas à rendre amusante cette pâle comédie, dont le répertoire de ce charmant théâtre ne gardera certainement pas trace.

FOLIES-DRAMATIQUES

—

On vient de reprendre les *Mystères de l'Été*, de Lambert Thiboust et M. Delacour. Cette pièce fut jouée aux Variétés en 1853. Elle avait pour principaux interprètes Leclère, Lassagne, Mmes Boisgontier et Alix Ozy. L'intrigue est toujours amusante et les mots fort drôles.

MM. Vavasseur et Maugé, Mmes Fleury et C. Lemonnier ont joué avec entrain; c'est un succès.

LAFERRIÈRE

—

Laferrière a succombé, dimanche 15 juillet, à neuf heures et demie du matin, par suite d'une hypertrophie du cœur.

Paris-Théâtre, dans son numéro du 4 décembre 1873, a donné la biographie complète de cet éminent comédien ; nos lecteurs pourront s'y reporter pour apprécier la longue et brillante carrière d'un artiste dont le nom a été et restera longtemps encore très-populaire.

La lettre de faire part, qui nous est envoyée par la Société des Artistes dramatiques, porte que Laferrière n'était âgé que de soixante-sept ans. Plusieurs raisons nous font croire que la date de naissance indiquée sur cette lettre est erronée; Laferrière était certainement né dans les dernières années du siècle dernier, il nous l'a plus d'une fois lui-même affirmé ; il serait donc mort à environ quatre vingts ans!

Laferrière a été conduit à sa dernière demeure, au cimetière Montmartre, au milieu d'une affluence considérable d'amis et d'admirateurs. Sa mort est un deuil véritable pour l'art dramatique, dont il fut un des plus vaillants champions pendant près d'un demi-siècle. Aussi, *Paris-Théâtre* associe-t-il pleinement ses regrets à ce deuil artistique.

A LA CAMPAGNE

—

Ah! qu'on est bien dans ma cahute, mon cher ami! Vraie cahute d'opéra-comique, que Ciceri signerait. Deux tourelles rondes aux toits pointus, un immense pigeonnier féodal dont on aperçoit la vieille tête rousse à deux lieues à la ronde. Une maisonnette moitié ferme et moitié château, aux greniers immenses, aux caves profondes, aux murs noirâtres et tapissés de roses, et tout cela caché dans un bois où chante la fauvette et que borde la rivière. C'est là, cher ami, que j'ai planté ma tente et transporté mes sabots.

Dès le matin, le soleil emplit *mon manoir*, les rossignols font leur vacarme, les coqs chantent, tout s'agite... j'ouvre un œil. C'est la joie, c'est le bonheur de vivre. Les peupliers qui sont au bout du pré sont encore dans le brouillard bleuâtre du matin, et la rosée brille en gouttelettes d'argent sur le sommet des herbes. Vite hors du lit. Contrevents et volets, criez sur vos vieux gonds rouillés et rentrez dans la muraille. Salut, verdure ! salut, soleil ! salut, campagne! Et je fais ma ronde en chantant à pleins poumons un grand air de circonstance. Je vais embrasser mon bébé, qui étend ses petits bras en clignottant de l'œil, sous le soleil qui transperce gaiement les rideaux de son lit. Puis je cours à mes navets. Ils poussent, cher ami, ils poussent droits et drus comme de fiers navets qu'ils sont. Seulement j'en ai trop semé. Si même, — la chose est délicate à dire,— si... l'un de vos lecteurs voulait m'en prendre trois ou quatre sacs! Rien n'est bon comme le navet dans le bouillon, et pectoral plus que je ne saurais dire.

Mes petits pois sont adorables et d'un vert qui émeut. Mes carottes! les aimables carottes ! Je ne vous dis rien de mes choux, c'est une merveille! Poussez, pommes de terre amies ; poussez, mes mignonnes, chauffez-vous au beau soleil, buvez-moi cette fraîche rosée ; engraissez-vous, belles truffes blanches, et méfiez-vous des taupes.

Vous le voyez, je suis campagnard, paysan. J'ai marchandé un bonnet de coton à mèche. Je ne veux plus me servir que d'un briquet, et je marche courbé en deux pour ne point oublier les durs travaux de la terre. Je mange tous les jours de la soupe aux choux qu'on m'apporte fumante dans une soupière décorée d'un coq. J'avions ben pu de plaisir à la manger ainsi.

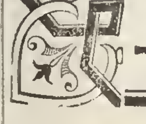
Donc, cher bon, ne me parlez plus de Paris, je n'en veux plus entendre parler, et je compte bien, à mon retour, demander au moins trois fois ma route aux cantonniers de l'endroit pour retrouver le Palais-Royal. Il faut avouer, cependant, qu'on y prend d'agréables demi-tasses, dans ce Palais-Royal ; et les journaux ! — Pas de cognac, Monsieur, troisième balustrade à gauche, pavillon deuxième rang ! Arrière, souvenirs du passé. J'ai honte de le dire, en vérité, je pensais à la Rotonde !

Quand j'ai mangé ma soupe aux choux, je vais m'étendre sous les grands arbres. La rivière coule à mes pieds, lente, transparente, et les roseaux se penchent en tremblotant sous l'effort du courant. Tout est calme et reposé à cette heure de midi. Pas un oiseau qui vole, pas une feuille qui bouge. De temps en temps, le murmure lointain d'une voiture qui passe là-bas sur la route m'arrive à travers le bois ; puis rien.

Asseyez-vous donc près de moi, sur ce beau divan de mousse, — n'est-ce pas qu'on est bien? — et causons un peu.

Songez-vous qu'à l'heure qu'il est, en ce moment même, un nombre énorme de Parisiens, vêtus de drap, coiffés de noir, traversent haletants la place du Carrousel, la sueur au front et... chut ! — ce sont mes amis qui se promènent. Voyez, au bord de l'eau, là à nos pieds, dans ce rayon de soleil, cette nuée de microscopiques poissons qui s'avancent en remuant la queue. Parlez bas, le soupir d'une mouche les ferait fuir. Comme ils furettent, comme ils cherchent, dans cette eau transparente dont ils ne sortiront que pour sauter dans la friture.— L'avant-garde fait un demi-tour, — c'est sans doute un danger qui les menace, une panique qui s'empare d'eux. En un instant, tout s'échappe et disparaît dans l'ombre d'un nénuphar.

Poisson, homme ou oiseau, le bébé est toujours le même. Il s'agite par petits mouvements incertains et naïfs. Un rien l'effraye, un rien le rassure. Sa faiblesse le protége et sa grâce le fait aimer.



Tous paysans que nous sommes, nous ne sommes pas complétement privés de la vie du luxe et des élégances mondaines. Souvent on aperçoit, dans le vert des prés, un point blanc sur un point noir. Le tout s'avance rapidement en soulevant un nuage de poussière. C'est un cavalier qui regagne la ville, presse son cheval et regarde à sa montre. Quelle nécessité le pousse ainsi écumant et fougueux, malgré la poussière de la route et les ardeurs du soleil de juin ? Où vas-tu, noble coursier ?

« Je conduis mon maître à l'absinthe ! » répond la pauvre bête. Et il reprend son galop.

Les beaux fils de Touraine aiment les apéritifs. — Plaisir de l'estomac, moyen de passer le temps, occasion de changer de cravate, tout les porte au café ; aussi que de cafés dans cette bonne ville de Tours ! Aux heures d'absinthe, les trottoirs s'encombrent de chaises, de bancs, de petites tables. Alors a lieu l'exhibition des toilettes les plus délicatement printanières. Ganté de vert tendre, cravaté d'azur, vêtu de blanc, coiffé de paille, paré, enrubané comme une mariée, esclave de la mode et de ses escarpins, le Tourangeau s'étale et demande, en remuant sa badine, un journal et de l'eau glacée. Il aime à dire les mots des autres et à passer pour bien informé. Heureuse vie, toute de paresse, de digestion et d'enfantine vanité !

Ce beau jardin de la France, comme on dit avec raison, cache dans les plis de ses côteaux bon nombre de vieux châteaux féodaux, admirables ruines du seizième siècle, habitées par les plus beaux noms de France. Cette aristocratie de vieille date, ces vieux blasons qui ont vu les croisades, ont fait naître dans toute la contrée l'amour, la soif du *de* et du titre. Pas une de ces maisonnettes à pierre blanche qui ne soit *de quelque chose*. Pas un ferblantier, pas un marchand de vin, tant soit peu enrichi et ayant donjon sur Loire, qui ne cherche, en se promenant sur sa terrasse, le moyen d'anoblir le nom de ses pères, et ce moyen, il le trouve toujours. On dit que le pays est fiévreux. Voilà la fièvre qui le tourmente. Une fois son nouveau nom trouvé, le ferblantier parle de ses aïeux, timidement d'abord, puis avec conviction. Alors il dit *tu* à son domestique et met ses enfants chez les Jésuites.

La Loire se prête si bien, d'ailleurs, à cette vie couleur de rose, et ces petits châteaux pour rire, construits en pierre blanche et posés sur le côteau comme sur une étagère, semblent si bien faits pour paresser à l'ombre en regardant l'eau couler.

Sur la terrasse qui domine la route, une corbeille de dames en toilettes blanches et roses s'ennuient gracieusement en contemplant les langueurs de ce grand fleuve oisif qui s'étale en bâillant. On songe à Auteuil, on se souvient de Bellevue, mais on trouve que ces dames sont là pour le plaisir des yeux.

Là-bas, sur la route blanchâtre, un nuage de poussière apparaît. Dans ce nuage roule quelque chose qui miroite. Les dames en rose se lèvent et se penchent en ouvrant leur ombrelle et en abaissant leur chapeau.

— Ce quelque chose qui miroite, serait-ce une visite ?

— Une visite, chère belle ! deux heures de passées ! On causerait chiffons, rubans, voyage... Si ça pouvait être Mme de S..., qui a tant d'esprit, ou Mme de K..., qui est si laide ! Sa laideur égaye toujours un peu. Ou bien encore X..., cet aimable officier de Saumur, dont les histoires font toujours rougir. Qu'il est aimable, ce garçon-là !

L'officier de Saumur joue en Touraine un rôle important. Il édite, explique, annote les faits-Paris délicats des journaux ; il joue de la trompe comme un ange, conduit les promenades, dresse les chevaux, demande les demoiselles à marier, ne les obtient pas toujours, mais s'en console en faisant la cour aux mères. Il organise les concerts, joue la comédie et dîne souvent en ville. Pas un moment à lui. On en raffole. Il aime les femmes et en est adoré. Quand il arrive, la gaieté éclate, le sourire déride tous les fronts et le baromètre remonte.

Donc, la Touraine est un pays de gants paille et de robes blanches, de dîners interminables, de cavalcades, d'attelages brillants et de livrées dorées qui traversent la plaine au nez des vaches qui regardent sans s'émouvoir ; de visites, de cancans, de luxe et de paresse. On y joue du piano autant qu'à Auteuil et presque aussi mal. — L'avantage incontestable de cette riante contrée, c'est qu'on n'y est jamais malade, et si l'on appelle le bon docteur, c'est pour entendre sa petite voix de ténor, qu'il manie comme Ponchard. S'habiller, se déshabiller, choisir une cravate ou un ruban qui soit parfaitement en rapport avec l'état du ciel et celui de l'âme, voilà la vie qu'on mène. On se visite beaucoup et l'on cause quelquefois.

— Vous savez, mignonne, que M. de L... est au lit ?

— Ah ! vraiment ! — si petit et malade ! Tous les malheurs à la fois. Et qu'est-ce qu'il a ?

— Ne m'en parlez pas, un accident affreux : sa femme qui n'a pas le pied léger, comme vous savez, a marché dessus en passant dans le salon. Il a la manie de se fourrer dans les coins... ; sa femme a beau lui dire, c'est comme si elle chantait.

— Oh ! si elle chantait, son mari serait bien obligé de sortir de son coin et d'aller se promener !

— Il n'en est pas moins vrai qu'elle est désolée, cette chère comtesse. — Songez donc, c'est navrant ; si pareille chose vous arrivait !

— Pourquoi n'attache-t-elle pas un grelot à la cravate de son mari pour être prévenue de sa présence ?

— C'est bien ce qu'elle va faire aussitôt que la tête du comte sera réparée.

— Ah ! on la répare. — Pourquoi faire ?

— Vous êtes une méchante ! c'est un homme adorable... Allez-vous à la préfecture, samedi ?

— Non certes, on y a trop soif. — D'ailleurs, je suis priée chez notre chère voisine, vous savez, cette chère Anna ; elle n'a pas assez de cheveux, mais quel cœur ! Vous la détestez bien un peu, je crois ? C'est singulier, tout le monde est comme vous... etc., etc.

Et maintenant, cher ami, que je vous ai donné un petit échantillon de la conversation des dames de l'endroit, je retourne arroser mes légumes et rentrer mon foin.

Bien à vous de tout cœur.

Z...

Polichinelle et le Chat

PANTOMIME

—

PERSONNAGES

LE CHAT (caractère agressif et irascible).

UN POLICHINELLE D'ENFANT (personnage muet).

POLICHINELLE, seul.

Il est étendu dans un coin de l'appartement, sur le parquet, abandonné par son maître, parti pour l'école.

POLICHINELLE, LE CHAT

Le chat entre, une pelotte de coton à la gueule, et, après l'avoir salie en la traînant dans les escaliers, le chat capricieux la laisse de côté comme une chose inutile.

Tout en rôdant autour de la chambre, le chat aperçoit Polichinelle. Aussitôt son œil brille, ses oreilles se dressent, sa queue frétille inquiète.

— Qu'est-ce que cela ? se demande-t-il.

Se ramassant sur ses pattes, le corps allongé, l'œil aux aguets, le chat épie les mouvements de l'ennemi.

Polichinelle ne donnant aucun signe de vie, le chat défiant fait lentement le tour de la salle, avec les apparences d'une complète indifférence ; mais son œil vert ne quitte pas l'être bizarre qui pourrait feindre le sommeil pour triompher d'un adversaire sans défense.

Par des courbes savantes, insensiblement le chat s'est rapproché de Polichinelle qu'il a reconnu.

— *Ffff* !

Tel est le cri de guerre dont il salue son adversaire.

Polichinelle, plein d'indifférence, reste étendu sur le flanc.

Le chat pousse un second cri de guerre.

— *Fffffff* !

Ce cri est suivi d'un roulement de tonnerre qu'on ne croirait pas pouvoir sortir d'un si petit corps.

— *Rrrrrrrr* !

La colère gonfle le chat tout entier, dont le dos s'élève insensiblement comme la bosse d'un chameau.

Sur cette bosse se dressent des poils hérissés.

Le chat grince les dents, et véritablement il a perdu le caractère de beauté qui résulte d'une âme paisible.

Honteux sans doute de cet accès de fureur, le chat s'éloigne en marchant de côté, le dos en demi-cercle, le museau pointu et les oreilles toujours aiguës, par un reste d'irritation.

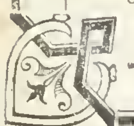
Il s'arrête un instant, réfléchit sur la conduite qu'il convient de tenir vis-à-vis de cet adversaire inoffensif.

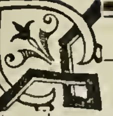
Puis il s'étend dans la position d'un sphinx ; mais sa queue ondulante, qui frappe convulsivement le parquet à droite et à gauche, montre que loin d'imiter les calmes attitudes des sphinx égyptiens, le chat conserve de sourdes rancunes.

Il médite aussi profondément qu'un froid diplomate, qui, dans son cabinet, la main posée sur une carte de l'Europe, s'écrie :

« Il faut détruire cet empire ! »

Les chats couvent de méchants projets avec une astuce diabolique, se pelotonnent en rond sur un fauteuil, ferment leurs paupières et feignent





l'apathie la plus absolue jusqu'au moment où leurs combinaisons étant mûres, ils vont droit à la conquête qui a tourmenté leur cerveau.

Un instant, le chat paraît vouloir laisser en paix son ennemi ; mais tout à coup il se précipite sur Polichinelle et lui enfonce ses griffes dans la poitrine.

Polichinelle est sans défense ; son maître est à l'école, le chat le sait et profite du moment.

Il ne craint pas de gâter les riches broderies de l'habit de Polichinelle.

Sans pitié et sans remords, il s'attaque à un être qui reposait en paix, et c'est alors qu'oubliant tous le soins prodigués à son éducation, de mauvais instincts éclatent, qui rappellent la terrible famille à laquelle il appartient.

Ce n'est plus un chat, c'est un chacal.

Les moustaches roides comme un bâton, les oreilles déployées comme la capote d'un cabriolet, mêlant les jurements aux crachats, il s'acharne sur son adversaire inoffensif, déchire ses habits, traîne l'infortuné Polichinelle sur le parquet, l'abandonne, piétine encore le cadavre, le fait sauter en l'air, et finalement arrache sa perruque.

Ainsi le chat s'est vengé sur Polichinelle des nombreux coups de bâton que délivrait dans sa barraque, depuis des temps immémoriaux, le terrible bossu à des animaux sans défense, et comme un triomphateur il s'assied gravement sur le cadavre du vaincu.

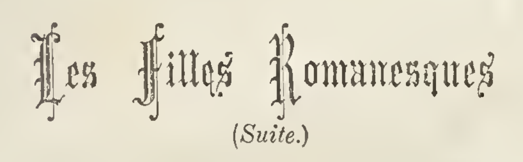
A quoi l'a mené cette vengeance ? Le chat le sait-il ? Pourrait-il le dire? En a-t-il la conscience ?

Pourtant, le calme a fait place à l'irritation. Les effarements de son poil sont remplacés par des rondeurs soyeuses, et, grimpé sur Polichinelle que maintenant il méprise profondément, le chat offre les attitudes tranquilles de ses frères de l'Egypte enveloppés dans des bandelettes sacrées.

Ses yeux verts s'ouvrent grands au soleil qu'il regarde sans sourciller. Sérieux comme un magistrat qui vient de prononcer la condamnation du criminel, il ne s'inquiète guère des propos que les esprits vulgaires tiendront sur sa conduite.

Et l'apaisement étant rentré dans cette âme vindicative, le chat sort de la chambre froid et silencieux comme un tigre repu.

CHAMPFLEURY.



(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre d'Olivier Malet à M. Raoul Saunier

Il est très-beau garçon, possède un titre de comte, chose qui n'est pas, je crois, indifférente à la fière Marcelle — et a devant lui, par ces temps de guerre, un très-brillant avenir. Il m'est déjà très-sympathique, ce charmant conquérant, et il ne dépendra pas de moi que nous ne devenions amis, — ainsi que le sont déjà celles que nous avons choisies l'un et l'autre.

Le jour qu'ont passé ces hôtes à Garlan, j'avais été peu surpris de rencontrer, le matin, le capitaine de X... en conférence dans le verger avec Christophe, le brosseur du général Bonnet. « Affaire de service, » me dis-je à moi-même, en répondant discrètement, de loin, au salut du jeune officier. Mais ne pouvant me payer de même motif, lorsqu'une heure après je dérangeai une autre conférence, dans le parc, cette fois, entre le même Christophe et la belle Marcelle, qui parut fort contrariée en m'apercevant, force me fut de chercher autre chose. Or, la première entrevue, insignifiante en elle-même, ne l'était plus, rapprochée de la seconde, et il ne fallait pas être bien *malin* pour conclure à un petit mystère romanesque où le fidèle Christophe servait d'intermédiaire entre les deux jeunes gens.

Malgré la complète indifférence qu'ils affectaient l'un pour l'autre quand ils se trouvaient en présence, c'est donc évidemment là le héros dont Mlle de Gury attendait si impatiemment les lettres. Mais pourquoi n'écrivait-il pas ? Bah ! qu'importe ! Ils sont partis ensemble et ils n'auront plus besoin de la poste désormais. Mais quelles belles confidences vont échanger Renée et Marcelle à propos de ce jeune homme et de moi. Je regrette de ne le pas mieux connaître, lui ; nous aurions pu faire de même à propos d'elles, et cela t'eût relevé du rôle de confident que tu devras subir encore — et sans représailles ! Ah ! mon ami, pardonne-moi ; assez vite vient l'âge où l'homme réfléchit et calcule : si tu t'obstines à ne pas vouloir le faire pour ton compte, laisse au moins les enfants — garçons ou filles — aimer.

Lettre de Mlle Marcelle de Gury
à Mlle Renée de Keraven.

Paris, 30 mai 1858.

Me voici, depuis hier, et pour peu de temps, je l'espère, rentrée dans l'affreux petit quatrième étage dont je t'ai si souvent parlé. Ah ! ma chère Renée, que la médiocrité, laide partout, est hideuse à Paris. Si peu que j'aime la campagne, et, entre nous, si peu splendide que soit ton « château, » le souvenir de l'existence large et libre de Garlan me rend plus insupportable que jamais la vie resserrée et marmiteuse à laquelle la fidélité de mon père à ce qu'il appelle ses convictions m'a condamnée.

Comme si le premier devoir d'un homme n'était pas de songer à sa famille, au lieu de s'entêter à ne pas faire comme tout le monde. S'il avait voulu dissimuler un peu plus ses préférences légitimistes, sous tous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1830, le commandant de Gury serait aujourd'hui général au moins, et moi je ne serais pas une fille sans dot, réduite à passer sa jeunesse dans un taudis ou à l'associer aux «espérances,» réalisables ou non, de quelque petit monsieur, très-bon peut-être, très-honnête sans doute, mais certainement très-pauvre, lequel m'initierait, en attendant, aux félicités infinies « d'une chaumière et son cœur. » Mais cela ne sera certes pas.

Le ciel ne m'aura pas donné la beauté et l'intelligence, pour que je n'en sache rien faire ; et je ne me sentirai pas tous les instincts et tous les besoins de la fortune et de l'élégance, pour me borner à jeter un regard d'envie sur toutes les joies de la terre, sans en jouir jamais. C'est seulement depuis un an, à notre sortie du pensionnat, que je connais la gêne ; mais j'en ai assez vu pour être certaine que je ne suis pas faite pour y rester. Il y a des femmes riches qui étaient nées pour être des ménagères laborieuses et économes ; moi, je manquerais ma destinée si je ne devenais pas millionnaire — et je le serai ! D'après cette profession de foi qui, tu le sais, a toujours été la mienne, tu penses bien que je ne manquerai pas l'occasion qui se présente de réaliser mon ambition.

Dès la première fois que j'ai vu le général Bonnet, célibataire et « affligé de quarante mille francs de rente, je n'ai songé qu'à faire comprendre à ce héros que les myrtes sont le complément nécessaire des lauriers — pour me servir du style du chevalier. Eh bien ! on ne croirait pas combien ces foudres de guerre, si indomptables devant les ennemis, s'empressent de rendre les armes aux belles — quand celles-ci savent les prendre. Il m'a suffi de ces deux jours de voyage pour réduire le mien à des extrémités qui me permettent dès aujourd'hui de crier : Victoire !

Tu sais que Christophe n'ayant osé remettre à son maître aucun de mes petits poulets mystérieux et allégoriques, je n'ai pu y recevoir aucune réponse pendant mon séjour à Garlan. Malgré la déception que j'éprouvais chaque jour en n'obtenant du facteur que le même résultat négatif, — j'espère que tu useras, pour notre correspondance, de ce moyen prudent ; — combien je me réjouis aujourd'hui de la timidité du domestique de M. Bonnet. Ce moyen était trop romanesque pour ne pas effaroucher un peu mon très prosaïque guerrier. Heureusement que je me suis aperçue à temps de la fausse voie où j'allais m'engager et que j'ai pu en changer immédiatement. Tu as dû remarquer ma contenance réservée et sérieuse pendant la dernière demi-journée que j'ai passée à Garlan en présence du général. Ce changement dans mes manières provenait d'un détail de l'explication que j'avais eue, dans le parc, avec Christophe, aussitôt son arrivée. Ce fidèle et naïf serviteur m'avait dit, en me parlant de son maître :

« Mon général dit comme ça, sauf votre respect, mademoiselle, que les femmes c'est « embêtant » parce que « ça » dérange ; que « ça » empêche de fumer, de jurer quand on est en colère et de dormir dans un bon fauteuil, auprès du feu, quand on a bien dîné ; que, depuis quelque temps surtout, « ça » se permet de parler de choses qui ne font pas partie du service, tandis que la plus belle parole du sexe c'est le silence, comme l'immobilité est le plus beau mouvement du soldat. Pour ce qui est de vos petites écritures, mon général jure que s'il fait jamais prisonnier celui qui a inventé le papier, il le fera fusiller, pour l'avoir forcé à faire des rapports sur les « piles » qu'il a données aux Arabes — qui ne savent pas lire... »

Je me suis tenue pour avertie. J'ai d'abord pris vis-à-vis du général cette attitude grave qui a dû t'étonner un peu, et que le bel Olivier a aussi remarquée, je crois, autant qu'il peut remarquer quelque chose en dehors de ce qui le préoccupe. Mais c'est durant le voyage que j'ai déployé envers M. Bonnet toutes les ressources de ma stratégie. Tu as pu voir qu'à notre départ de Garlan le jeune capitaine de X... est monté sur le siége, nous laissant l'intérieur, au général, à mon père et à moi. A peine « notre » chaise de poste courait-elle depuis un quart-d'heure, que j'ai dit de mon air le plus gracieux :

— Pourquoi ne fumez-vous pas, général ?

— Je crains de vous incommoder, mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un ton qui semblait me prier instamment d'insister.

— J'aime beaucoup, au contraire, l'odeur du tabac, et le seul défaut que je connaisse à mon père, c'est de ne pas fumer.

— En ce cas, il me sera, je l'avoue, fort agréa-



ble de vous paraître parfait — en supposant toutefois qu'il ne me manque que cela, comme à ce cher commandant.

J'avais bien envie de lui répondre quelque chose de très flatteur; mais me rappelant à propos qu'il ne fallait pas l'inquiéter par mon esprit, je me résignai à être bête pour plaire plus sûrement. Le général fuma deux cigares en causant canons rayés et boulets coniques avec mon père. Je m'abstins sans peine de me mêler à leur conversation ; mais j'eus l'adresse de feindre d'y prendre un grand intérêt. Pourtant, au bout d'une heure, les effets du dîner copieux de Garlan commencèrent à se faire sentir sur M. Bonnet. Je voyais ses paupières alourdies faire d'héroïques, mais impuissants efforts pour ne pas se clore. Je me hâtai de mettre en pratique mon second moyen de séduction. Je m'accotai dans mon coin et fermai les yeux. Cela mit mon héros à son aise et, au bout de cinq minutes, je l'entendis ronfler d'une façon aussi majestueuse que l'ont pu faire jamais ses canons. Alors, je me «réveillai» et me mis à préparer de nouvelles combinaisons d'attaque. Je ne pus parvenir à trouver un prétexte convenable pour lui prouver, de suite, que je ne me scandaliserais pas plus de l'entendre jurer que de le voir dormir et fumer, et il me fallait laisser ce détail au hasard. Mais quand le général se réveilla au bout de deux heures, j'avais arrangé un petit plan de campagne assez satisfaisant.

— Eh bien ! me dit-il, en se disposant à allumer un nouveau cigare, eh bien ! si toutes les femmes étaient aussi accommodantes que vous, ma chère demoiselle, il y aurait moyen de s'entendre.

— Je trouve, répondis-je, qu'elles ont tort de négliger le seul moyen qui leur reste de se rendre supportables dans l'état d'infériorité où les relèguent forcément leur rôle dans le monde et leur éducation. Puisqu'elles ne peuvent ni ne doivent intervenir en rien dans les sérieuses préoccupations des hommes, elles devraient au moins s'efforcer de ne pas leur interdire des distractions et des délassements dont ils ont tant besoin.

— Ah ! que c'est bien parler cela ! Si l'on pouvait espérer rencontrer dans le monde quelques demoiselles aussi raisonnables que vous, ce serait à regretter de ne plus être mariable.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nos jeunes aides de camp nous font une concurrence trop facile.

— Ah ! je n'admets pas que le général Bonnet puisse être jamais battu, m'écriai-je d'un ton enjoué, mais avec un regard très-sérieux.

— Vraiment, répliqua-t-il, moitié inquiet, moitié charmé.

— Vous vous amusez, je crois, général, du bavardage de cet enfant, demanda, en intervenant, mon père qui avait jusque-là lu et classé des notes contenues dans un carton.

— Ma foi oui ! répondit M. Bonnet, et je vous félicite, mon cher commandant, de l'excellente éducation qu'elle a reçue.

Je t'épargne la suite du voyage. Le général déjà charmé, fut tout à fait séduit lorsque, à Rennes, je lui proposai d'écrire sous sa dictée un rapport confidentiel qu'il ne voulait pas, par conséquent, faire connaître à son secrétaire. Moi qui ne suis pas du métier, je ne puis abuser de ces profonds secrets que je ne comprends d'ailleurs pas. Je me permis seulement quelques corrections au style un peu sabré de ce mémoire. Tout le reste de la route fut employé par moi à insinuer adroitement à M. Bonnet, que « le destin le plus enviable pour une jeune fille, c'est de s'abriter modestement à l'ombre des lauriers d'un héros tel que lui ; qu'une âme sérieuse fait peu de cas de la jeunesse et de la beauté d'un mari, et que donner du bonheur à qui le mérite, c'est en acquérir soi-même et du meilleur. » Figure-toi cette trascendante rhétorique assaisonnée de petits soins filiaux, et de regards affectueusement respectueux, et tu comprendras que le général, en descendant à sa porte, de la chaise de poste qui devait nous reconduire mon père et moi, nous ait invités l'un et l'autre à venir dîner « en famille » le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui. Je te quitte pour m'habiller. Il faut que je sois sous les armes ; car ce sera, j'espère, la bataille décisive.

Un mot pourtant sur toi, ma chère petite, rien qu'un mot, mais très-important : Défie-toi du bel Olivier ! ce garçon-là me semble très-dangereux pour toi, qui ne peux te défendre tout à fait de quelques velléités sentimentales. D'abord, il est très-amoureux, et l'amour est une maladie contagieuse ; il est très-bien, très-aimable et il a du talent. — J'ai rencontré hier, ici, un de ses amis et confrères, un certain M. Raoul Saunier, qui a rodé autour de moi, comme s'il me trouvait de son goût. Il n'est pas mal, et s'il est bien sage, je lui accorderai peut-être «plus tard,» la succession du chevalier ! — Ce jeune homme m'a assuré que ton cousin était destiné à devenir un de nos premiers peintres de paysage. Je le veux bien, je le crois même ; mais c'est une raison de plus pour que je te crie : Prends-garde ! Si tu cesses un moment d'être sur la défensive, tu te trouveras un jour toute surprise d'être engagée à un homme qui, en attendant la gloire, condamnera les dix plus belles années de ta vie à grignotter piteusement, comme nous le faisons aujourd'hui mon père et moi, une dizaine de mille francs, dans un coin de Paris. Ce serait bien agréable pour toi, quand t'arrivera la maréchale Bonnet de Gury — car il faudra bien que mon mari devienne maréchal et ajoute mon nom au sien, afin qu'on n'ait pas la tentation trop naturelle de m'appeler Mme Bonnet de Coton — ce serait bien agréable, n'est-ce pas, de me recevoir dans un pauvre petit salon tendu de perse, ou de venir toi-même à mon hôtel en remise ?

Crois-moi, chère enfant ! débarrasse-toi le plus tôt possible de ce petit monsieur, et ne lui donne surtout aucune espérance. Puisqu'il en a de si belles par lui-même, qu'il s'en contente. Epouse, si tu peux, le marquis de Coathuel. Il a, dit-on, une cinquantaine de mille francs de rente, juste ce que j'aurai moi-même. Tu seras marquise et moi maréchale. Nous pourrons nous voir sans froissement de part ni d'autre, et nous ferons maigrir de jalousie nos anciennes *amies* de Rennes, les unes si fières de leur fortune avec moi, et les autres de leur noblesse authentique avec toi, quand, venant voir « les merveilles de la capitale, « elles nous regarderont, de leurs fiacres poussifs, passer en fringant équipage, pour aller au Bois, ou, de leurs troisièmes galeries, nous lorgneront, trônant en grande toilette dans notre loge fermée des Italiens.

Cette lettre étant uniquement pour toi, je ne t'y dis rien pour ta mère ni pour ta sœur. — Qu'avait donc, celle ci, le dernier jour que j'ai passé là-bas ? Elle semblait si désolée qu'on eût pu la croire inconsolable... de son veuvage. — Je leur écrirai une lettre officielle de remerciement. Quant à toi, songe sérieusement à mes recommandations pour ce qui te concerne et fais des vœux pour moi. Nous serions toutes deux impardonnables si nous laissions passer le bonheur devant nous sans le prendre. Pour ma part, j'affirme bien que si cela arrive, ce ne sera certes pas par ma faute. — A bientôt, n'est-ce pas ?

MARCELLE DE GURY.

JULES KERGOMARD. (*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

— Mlle Daram a joué hier, pour la première fois, le rôle de Marguerite, de *Faust.* Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

— Nous parlerons également de la reprise du *Barbier de Séville* à la Comédie-Française, reprise qui a lieu au moment où nous mettons sous presse.

Febvre et Mlle Baretta ont rempli pour la première fois les rôles d'Almaviva et de Rosine.

— Les journaux ont reçu la dépêche suivante :

« Prière de démentir l'engagement de Mme Patti pour l'Amérique. C'est une fausse nouvelle ; *rien n'a été fait.* Remerciements.

« FRANCHI. »

Cette dépêche, qui émane de M. Franchi, l'homme d'affaires attitré de Mme A. Patti, nous présente tous les caractères de véracité possibles.

— Une des premières reprises dont s'occupera M. Carvalho, dans la prochaine saison de l'Opéra-Comique, sera celle de la *Perle du Brésil*, de Félicien David.

Le traité a été signé entre le directeur de la salle Favart et l'exécuteur testamentaire du compositeur.

On se souvient de l'éclatant succès de *la Perle* à l'ancien Théâtre-Lyrique : Cent cinquante représentations de Mme Carvalho dans cette œuvre portèrent très-haut l'admiration du public pour le musicien et sa grande interprète.

Le rôle de la *Perle* sera rempli par Mlle Mendès, actuellement encore au Conservatoire, et sur laquelle on compte beaucoup.

— Les *Surprises de l'Amour*, de Marivaux, arrangées en opéra-comique par M. Poise, sont destinées, par ce compositeur, à la salle Favart.

Cette pièce, représentée d'abord à la Comédie-Italienne, fut remaniée par Marivaux lorsqu'elle passa au répertoire du Théâtre-Français. La version première était plus mouvementée ; c'est celle-là que M. Poise a choisie.

— Mme Heilbronn est définitivement engagée au Théâtre-Lyrique. Elle y fera sa rentrée au commencement de novembre dans le rôle de Violetta, du *Bravo*, qu'elle a créé.

— La bibliothèque du Conservatoire vient de faire une acquisition nouvelle.

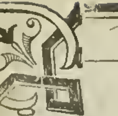
La famille de Mlle Bertin vient d'envoyer la grande partition manuscrite de la *Esméralda* au Conservatoire, en y joignant la partition-orchestre du *Fausto*, dont la musique est également de Mlle Bertin.

Mlle Bertin, morte il y a peu de temps, était, comme on sait, un compositeur distingué.

C'est pour elle expressément que Victor Hugo écrivit le poëme de la *Esmeralda*, tiré de *Notre-Dame-de-Paris*.

Cet opéra fut donné par l'Académie royale de musique en novembre 1836.





— Voici les résultats des derniers concours à huis-clos du Conservatoire :

SOLFÈGE (instrumentistes).

Classes des hommes.

29 concurrents.

1res *Médailles :* MM. Domergue, élève de M. Gillette ; Gaillard, élève de M. N. Alkan ; Landry, élève de M. Marmontel fils ; Loyer, élève de M. Lavignac ; Kaiser, élève de M. Alkan ; Honnoré, élève de M. Lavignac ; Mathé, élève de M. Alkan.

2es *Médailles :* MM. Lucas, élève de M. Alkan; Agnès, élève de M. Rougnon ; Roger, élève de M. Marmontel fils ; Poncin, élève de M. Alkan.

3es *Médailles :* MM. Arone (Fernand), élève de M. Alkan , Lemaire (Georges), élève de M. Lavignac ; Melodia, élève de M. Marmontel fils ; Plantevignes et Vizentini, élèves de M. Lavignac.

Classes des femmes.

55 concurrentes.

1res *Médailles :* Mlles Lefrançois, élève de Mlle Roulle ; Lizeray, élève de Mme Devrainne ; Ruelle, élève de Mlle Roulle ; Taffin, élève de Mme Devrainne; de Larriba,élève de Mlle Roulle ; Coryn, élève de Mlle Hardouin ; Gonthier, élève de Mlle Roulle ; Crambade, élève de Mlle Renaud ; Rocher, élève de Mlle Hardouin.

2es *Médailles :* Mlles Martyn, Valbert, élèves de Mlle Donne ; Colombier, élève de Mlle Hardouin ; Bardout, Dowling (Albertine), Ramat (Marguerite), élèves de Mlle Donne.

3es *Médailles :* Mlles Delacour, élève de M. Le Bel ; Vernaut, élève de Mlle Donne ; Domenech (Claire), élève de Mme Mercié-Porte ; Astruc, élève de Mlle Renaud ; Gutzwiller, élève de M. Le Bel ; Demasur (Anna), élève de Mlle Donne.

CONTRE-BASSE (professeur, M. Labro).

8 concurrents.

1er *prix :* M. Goldstein.

2e *prix :* MM. Morel et Gosselin.

1er *accessit :* M. Derigny.

2e *accessit :* MM. Jacob et Bouter.

— Les concours publics commenceront le 25 juillet par celui de chant.

— On parle avec éloge du nouveau roman de M. Gourdon de Genouillac : *Une Vie d'Enfer*, qui vient de paraître à la librairie Dentu. C'est qu'il y a dans ce récit dramatique une peinture émouvante de l'existence terrible d'une femme jalouse mariée à un homme plus jeune qu'elle. Aux savantes combinaisons d'un crime odieux qui confond l'esprit du lecteur, sont mêlées les ingénieuses péripéties d'une action pleine d'intérêt. Il y a beaucoup de talent d'observation dans ce livre qui est à la fois une étude de mœurs, un roman judiciaire et un tableau mouvementé d'un coin de la vie parisienne. C'est un succès de plus pour l'auteur de l'*Avocat Bayadère*, le *Crime de* 1804, etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

A l'occasion des courses de chevaux des 22 et 23 juillet 1877 :

Train de plaisir de Paris au Havre

Aller et retour : 2e classe, 13 fr.; 3e cl. 10 fr.

Aller : départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 21 juillet 1877, à 9 h. 30 m. soir.

Retour : départ du Havre, lundi 23 juillet 1877, à 8 h. soir.

En outre, les billets spéciaux de Paris au Havre (*Aller et Retour*), dits de Bains de Mer, seront, par exception, valables du samedi au mardi 24 juillet inclusivement.

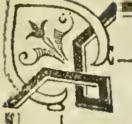
Prix des Billets : 1re cl., 33 fr.; 2e cl., 24 fr.

MALADIES DE L'ESTOMAC (V. aux annonces).

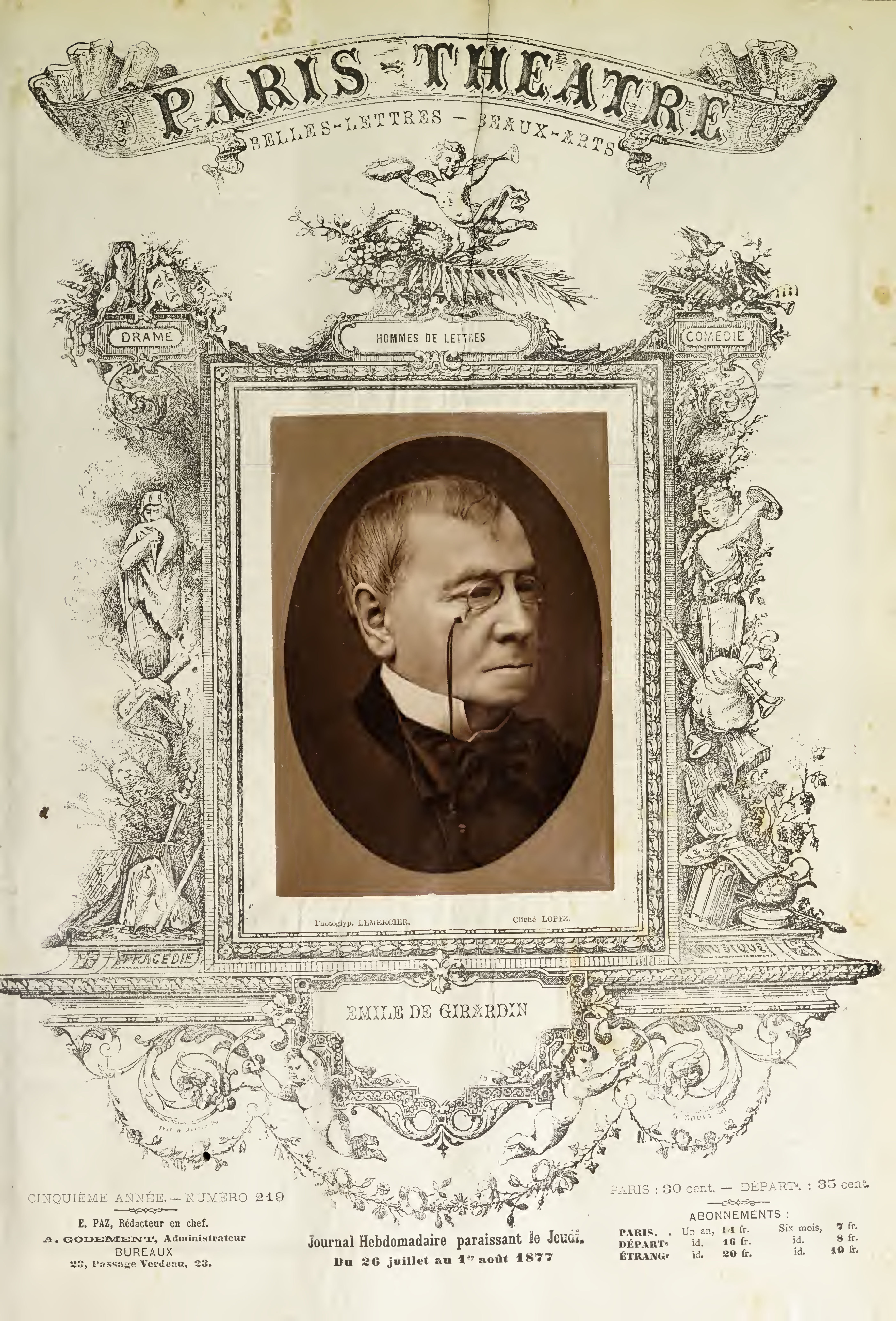
JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.





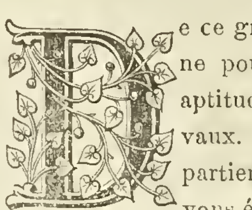

PARIS-THEATRE
BELLES-LETTRES — BEAUX-ARTS
DRAME
HOMMES DE LETTRES
COMEDIE
Photoglyp. LEMERCIER.
Cliché LOPEZ.
TRAGEDIE
MUSIQUE
EMILE DE GIRARDIN
CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 219
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.
Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 26 juillet au 1er août 1877
PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.
ABONNEMENTS :
PARIS. . Un an, 14 fr. Six mois, 7 fr.
DÉPARTs id. 16 fr. id. 8 fr.
ÉTRANGr id. 20 fr. id. 10 fr.



CCXIX

—

EMILE DE GIRARDIN



De ce grand remueur d'idées, nous ne pourrons définir toutes les aptitudes, esquisser tous les travaux. Le publiciste ne nous appartient pas tout entier, nous devons écarter le côté politique qui a joué et joue encore aujourd'hui un si grand rôle dans la longue et laborieuse carrière de M. Emile de Girardin; mais, pour parler de l'écrivain, du journaliste, de l'auteur dramatique, du penseur, du moraliste, et de l'*homme*, la place, si longue que nous la prenions aujourd'hui par exception, n'est-elle pas encore insuffisante!

Né de parents inconnus selon la loi; déclaré à Paris le 22 juin 1806, sous le nom d'Emile de Lamothe, par une demoiselle de Lamothe, lingère, qui se disait sa mère, Emile de Girardin porta ce premier nom jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

A cette époque, usant des droits que lui donnait sa majorité, il revendiqua les noms de ses père et mère véritables : le général comte Alexandre de Girardin et Adélaïde Marie Fagnan, fille de M. Fagnan, commis général aux finances, fort belle personne dont Greuze a illustré les traits dans celui de ses tableaux dénommé : *la Jeune fille à la colombe*.

Le nom de Girardin, qu'il porta désormais, lui fut reconnu par son père dix ans plus tard, par une déclaration faite à la Chambre des députés et consignée dans le *Moniteur* du 24 décembre 1837, afin d'éclairer une commission nommée pour s'assurer de la nationalité d'Emile de Girardin, élu député de l'arrondissement de Bourganeuf.

L'enfance de M. de Girardin avait été, d'ailleurs, l'objet de toute la sollicitude de ses parents: seulement sa mère, mariée à un M. Dupuy, conseiller à la Cour royale de Paris, fit jusqu'au dernier moment tous ses efforts pour que son fils n'eût jamais connaissance de son origine. En raison de cela on avait éloigné l'enfant de Paris. Placé en pension dans un bourg de la Normandie, il y resta jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

En 1824, grâce à la protection d'une grande dame de la cour, il entre dans les bureaux de la maison du roi. Puis, il quitte bientôt cette position pour celle d'employé chez un agent de change. Là, par suite de fausse spéculation, il perd une partie de son petit avoir. Que devenir alors? En ce moment abandonné par les siens, il songe au métier militaire, mais la mauvaise chance le poursuit, on le déclare impropre pour faire un soldat.

Heureusement, Emile de Girardin était doué d'une rare énergie, il avait vingt ans et la foi dans son intelligence. Ne songeant plus, dès lors, qu'à metre à profit ses études, ses lectures nombreuses, il saisit une plume et se fit écrivain.

En 1827, à vingt et un ans, Emile de Girardin publia, sous son vrai nom qu'il venait de reconquérir, son premier ouvrage : *Emile*. Ce livre fut si goûté par la critique qu'il valut à son auteur une place d'inspecteur des Beaux-Arts.

Nous ne suivons M. de Girardin, pas à pas, à travers ses travaux multipliés, que pour faire connaître les titres de ses ouvrages, et, négligeant le côté politique, nous parlerons de son talent et de sa personne, de son caractère et de ses habitudes, toutes choses intéressantes chez un homme de sa notoriété.

Après *Emile*, M. de Girardin se fit immédiatement journaliste; nul, plus que lui, n'en avait les instincts et les qualités obligées. Il fonda successivement :

Le 5 avril 1828 : Le *Voleur* qui atteint en peu de mois un tirage de 120,000 numéros ;

Le 1er octobre 1829 : La *Mode*, où collaborèrent Eugène Sue, Balzac et George Sand ;

En 1831 : Le *Journal des Connaissances utiles;*

En 1833 : Le *Musée des Familles ;*

En 1834 : L'*Almanach de France*, dont le premier tirage dépassa un million d'exemplaires ;

Puis : L'*Atlas de France*, par départements ;

L'*Atlas universel ;*

Le *Journal des instituteurs primaires ;*

Le *Panthéon littéraire ;*

Le *Musée des Familles ;*

Le 1er juillet 1836, il fonda la *Presse* où il combattit comme homme politique jusqu'à fin 1856, époque à laquelle il se retira de ce journal qu'il vendit à M. Millaud moyennant 800,000 francs.

A partir de 1857, Emile de Girardin publie brochures sur brochures : le *Droit*, la *Liberté*, *Questions de mon temps*.

En 1859 : la *Guerre*, le *Libre Vote*, l'*Equilibre européen*, le *Désarmement européen*, l'*Empereur Napoléon III et la France*, l'*Empereur Napoléon III et l'Europe*, *Conquête et Nationalité*, *Désarmement et Matérialisme ;* en 1860 : *Civilisation algérienne ;* en 1861 : un *Suicide politique ;* la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat*.

En 1862, il reprend la direction de la *Presse*, qu'il cède à M. Clément Duvernois, en 1866. — Il achète alors la *Liberté*, qu'il vend, en 1870, à M. Détroyat. En 1873, il devient bailleur de fonds du *Journal officiel ;* en février 1873, il est nommé président de la Société anonyme d'exploitation du *Petit Journal*, et enfin le 15 novembre 1874, il fonde la *France*, dont il est actuellement le directeur politique et qu'il conduit avec une verdeur d'esprit, un entrain, une vigueur qu'il n'a jamais lui-même dépassé dans sa carrière si bien remplie.

De 1863 à 1874 Emile de Girardin, publiciste, a fait paraître, comme ouvrages :

Paix et Liberté, 1 vol., 1863;

Force ou Richesse, 1 vol., 1864 ;

Pouvoir et Impuissance, 1 vol., 1865;

Le *Succès*, 1 vol., 1866 ,

Le *Condamné du 6 mars*, 1 vol., 1867 ;

La *Voix dans le Désert*, 1 vol., 1868 ;

L'*Ornière*, 1 vol., 1869;

Le *Gouffre*, 1 vol., 1870;

Questions philosophiques, 1 vol.;

Les *Droits de la pensée*, 1 vol.;

Du Droit de punir, 1 vol.:

L'*Homme et la Femme*, 1 vol ;

L'*Egale de son fils*, 1 vol.;

Toutes ces productions ne suffisaient pas à sa fiévreuse activité; le théâtre a été également caressé par lui avec amour.

On lui doit :

La *Fille du Millionnaire*, comédie en trois actes.

Le *Supplice d'une Femme*, comédie en trois actes, représentée à la Comédie-Française le 29 avril 1865. Le manuscrit apporté à ce théâtre par M. de Girardin fut remanié par M. Dumas fils, ce qui donna lieu à une polémique entre les deux auteurs. La pièce ne fut pas signée et la collaboration se maintient encore aujourd'hui sous l'anonymat; mais M. de Girardin revendique hautement, et c'est son droit, la donnée de l'œuvre, les situations poignantes et les idées morales qu'elle contient.

Les *Deux Sœurs*, comédie en trois actes, représentée au Vaudeville le 12 août 1865, et qui ne réussit pas.

Les *Trois Amants*, comédie en deux actes.

Le *Malheur d'être belle*, comédie en un acte.

Le *Mariage d'honneur*, comédie en un acte parue dans le *Nain Jaune*.

Les *Hommes sont ce que les Femmes les font*, proverbe en un acte paru en septembre 1868 dans la *Liberté*.

Voilà l'œuvre de M. Emile de Girardin ; on voit quelle importance elle a, et pourtant elle ne forme pas la moitié de sa véritable production toute entière, qui fait plus que se doubler par l'innombrable quantité d'articles que cet infatigable lutteur a publiés.

Qui pourrait définir le talent de ce fécond publiciste, dont le grand mérite est la marche continuelle en avant? C'est avec des citations prises dans ses écrits qu'il me semble plus facile de peindre son caractère et de faire connaître sa nature. Il a dit, lui-même, quelque part :

« A aucune condition, je ne veux reculer dans le passé. »

« S'arrêter à regarder le passé, c'est tourner le dos à l'avenir. »

Aussi a-t-il cherché et trouvé chaque jour une idée nouvelle.

En lui il faut encore louer sans réserve le courage; il n'a jamais reculé devant ses opinions : Je ne sais plus où il a écrit :

« Ce qui fait l'indépendance, ce n'est pas la situation, c'est le caractère. »

« Toute concession est une faute et un mensonge. »

Emile de Girardin aimait à préciser sa pensée; écoutez-le parler lui-même :

« Je ne sais dire que ce que je pense, et je ne sais employer que les mots qui ont un sens précis, une signification positive. »

« Ma plume n'a pas l'art des réticences et n'a jamais voulu l'apprendre. »

Et encore :

« On peut m'ôter ma liberté; mon indépendance jamais! »

« Je ne relève que de ce que j'approuve. »

« Mon esprit indompté n'a jamais porté aucun joug. »

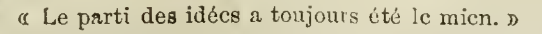
« Je n'emprunte à personne ses yeux pour voir, ses oreilles pour entendre, son esprit pour réfléchir, sa conscience pour juger, sa plume pour écrire. »

« On peut regarder à mon cou, on n'y verra les marques d'aucun collier. »

« Mon isolement a toujours fait ma force. »

« J'observe tout, je ne nie rien. »

« Quelque hardie qu'elle soit, aucune idée ne me fait peur, à la condition que cette idée ne sera pas violemment imposée, mais qu'elle pourra être librement discutée. »



« Le parti des idées a toujours été le mien. »

Comme moraliste et philosophe, on peut cueillir à travers son œuvre une foule de maximes élevées ou de pensées délicates. En voici quelques-unes prises au hasard :

« Gloire et liberté sont rivales... plus que cela, elles sont ennemies ! »

« L'ingratitude grandit ceux qu'elle outrage. »

« La logique des choses finit toujours par l'emporter sur l'inconséquence des hommes. »

« Il n'y a qu'une légitimité, c'est la supériorité. »

« Qui est supérieur est légitime. »

Et quelle jolie définition de la maternité :

« La maternité ! ce devrait être la vertu de la femme, son honneur et son bonheur, son émulation et sa récompense !

» Par la maternité, la femme se relève et s'élève. Elle n'est plus irresponsable et désœuvrée. Elle tient dans ses mains — elle le sait — l'œuvre de l'avenir, et elle en répond. La trame qu'elle ourdit est celle de l'humanité. La fonction qu'elle accomplit est la plus haute, la plus noble, la plus difficile de toutes les fonctions. En est-il, en effet, de plus difficile, de plus noble et de plus haute que celle de concevoir un enfant, de le porter neuf mois dans ses entrailles, de lui donner la vie au risque de perdre la sienne, de l'allaiter pendant plus d'une année, de l'élever, de l'instruire, de discerner ses qualités, de reconnaître ses défauts, de former son caractère, son cœur et son esprit? Pour changer les destinées d'un peuple, il suffit souvent d'un progrès entrepris et accompli par un *homme*. Toute mère, dans son légitime orgueil, peut espérer d'être illustrée par son fils... ? »

Émile de Girardin s'est marié deux fois. Le 1er juin 1831, il avait épousé Delphine Gay, qui contribua à illustrer son nom. Le 31 octobre 1856, il se remaria avec la veuve du prince Frédéric de Nassau.

Je n'ai pas à parler ici du duel malheureux qui est tout entier du ressort de la politique. Je consacrerai les dernières lignes de cette trop courte esquisse à l'*homme*, à son caractère, à sa nature et à ses habitudes.

Émile de Girardin a souvent été présenté pour une individualité absorbante. C'est une grave erreur; il est très-personnel, sans doute, mais c'est un esprit très-libéral. En voici un exemple :

Brouillé avec Dumas fils depuis les représentations du *Supplice d'une Femme*, il a laissé paraître dans le *Petit Journal* les articles de ses collaborateurs sans se préoccuper s'ils faisaient ou non l'éloge du célèbre académicien. Un jour qu'un de ses principaux rédacteurs s'excusait auprès de lui d'un compte rendu louangeur fait sur la *Princesse Georges*, il répondit : « Le directeur du journal ne doit pas épouser les querelles de l'auteur dramatique. »

Émile de Girardin est un pur citadin. La campagne ne l'attire pas. Il ne va jamais aux eaux ni en excursions. Jusqu'à ces dernières années, il se contentait seulement de faire, tous les jours, une promenade à cheval. Mais il y a renoncé parce que son cheval de selle est devenu trop vieux et qu'il ne veut pas le remplacer.

A part quarante-huit heures passées de temps à autre avec son fils et sa belle-fille, qui habitent le château d'Agnès (Oise), — d'où il a lancé, il y a deux ans environ, ses fameuses lettres, — il se tient continuellement à Paris dans son splendide hôtel de la rue de Lapeyrouse, centre où viennent passer tour à tour les sommités politiques de tous les partis.

Là, le plus petit homme de lettres est reçu avec la même affabilité que le plus grand personnage. Les honneurs de son salon sont faits avec une grâce aimable par sa bru, charmante jeune femme italienne, fille du comte Vimercati.

Dans cet hôtel de Lapeyrouse, les arts ont une demeure princière. La superbe statue de George Sand, due au ciseau de Clesinger, vient d'en sortir tout dernièrement pour aller orner le foyer de la Comédie-Française. Ce don magnifique, fait par M. de Girardin à notre première scène dramatique, laisse à peine un vide dans sa maison, tant les chefs-d'œuvre y abondent. Clesinger lui-même y figure encore avec une *Cléopâtre* et un *Auguste* de grande beauté. Le superbe *Taureau romain*, en marbre rouge, est également une des richesses de la sculpture.

La peinture est largement représentée, M. de Girardin achetant des tableaux à presque tous les Salons annuels. Très lié jadis avec Rachel, il possède le beau portrait d'elle, en style pompeïen, fait par Amaury Duval.

Avec son portrait, par Carolus Duran, si admiré au Salon de 1876, et qui est actuellement dans sa chambre à coucher, M. de Girardin a un buste de lui dû au ciseau d'Antoine Etex. En ce moment, deux autres statuaires sont occupés à le reproduire, et parmi eux est Mlle Sarah Bernhardt.

Son cabinet de travail est un des plus beaux de Paris. C'est une immense pièce carrée, au milieu de laquelle est un grand bureau-table où sont déposés les papiers et brochures du jour. Dans ce cabinet de travail, il n'y a absolument que ce qu'on pourrait appeler une *bibliothèque courante*, savoir : recueils de lois, recueils de jurisprudence, cartons où sont réunis toutes les coupures faites dans les journaux au jour le jour, et toutes les brochures nouvellement publiées.

Sa bibliothèque, proprement dite, occupe toute l'aile de l'hôtel. Les rayons sont à hauteur de la main et forment comme une cimaise au-dessus de laquelle sont apposés les tableaux qui constituent sa galerie. Dans les intervalles laissés par les toiles et dans les encoignures figurent les statues et les objets d'art.

Les rayons de cette bibliothèque sont presqu'exclusivement remplis par des livres utiles. M. de Girardin n'estime les livres que pour l'usage qu'il en peut faire, pour les services qu'ils peuvent lui rendre. Ce sont principalement des ouvrages d'histoire, de statistique et d'économie politique.

Emile de Girardin va souvent au théâtre, pour lequel il prend un vif intérêt. A part cela il passe la plus grande partie de son temps dans son cabinet. Il travaille de préférence dans la matinée. Quand on l'y trouve vêtu d'une de ses trois robes de chambre, l'une blanche, la seconde marron, l'autre rouge, toutes les trois en laine ou en flanelle, il accuse presque son âge, qui est aujourd'hui de 70 ans.

A la ville, au contraire, il porte l'habit ou des vestons courts qui le rajeunissent de vingt ans.

La vivacité de son esprit est d'ailleurs telle qu'on ne peut le considérer autrement que comme un homme dans toute la plénitude de sa force.

Emile de Girardin a été loué et critiqué avec passion, comme le sont tous les hommes d'une grande valeur ; mais quelle que soit l'opinion qu'on émette sur son talent, il restera comme une des figures les plus personnelles et les plus intéressantes de notre temps.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mlle

GIRARD

(des Folies-Dramatiques)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

VERGNET

(de l'Académie nationale de musique.)

REVUE DES THEATRES

OPÉRA

FAUST. — Mlle Daram.

Mlle Daram, une des cantatrices les plus sympathiques au public de l'Opéra, a abordé pour la première fois, mercredi, le rôle de Marguerite, de *Faust*, rendu si redoutable par Mmes Carvalho, Nilsson et Fidès-Devriès.

Le succès a couronné la tentative hardie de la jeune artiste. La voix chaude et pénétrante de Mlle Daram fait très-bien ressortir les divines mélodies de Gounod. L'air des Bijoux a été détaillé avec une grande pureté et beaucoup de charme. Les parties dramatiques n'ont pas été moins bien rendues.

Gailhard a été superbe dans Méphistophélès. Bosquin chante Faust avec un style élégant.

Les ensembles sont toujours excellents et la mise en scène merveilleuse.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise du *Barbier de Séville*. — Débuts de M. d'Avrigny.

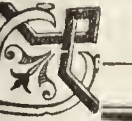
Le *Barbier de Séville* était un des triomphes de ce beau comédien qui a nom Bressant. Elégant, distingué, brillant, virile, Bressant donnait à Almaviva à la fois une ampleur et une grâce admirables. Le remplacer était difficile. Febvre, sans le faire oublier, a gagné la partie qu'il jouait non sans péril. Comme son prédécesseur, il accuse l'*homme* sans préjudice pour l'*amoureux*; il sait séduire, sans tomber dans la mièvrerie. Son succès s'est surtout accentué à la scène de l'ivresse où il a été vraiment remarquable.

Mlle Baretta jouait aussi pour la première fois dans la comédie célèbre de Beaumarchais. C'est une Rosine adorable, d'une grâce séduisante, d'une jeunesse exquise.

Coquelin et Figaro ne font qu'un. Le premier est la personnification complète du second.

Coquelin cadet, Basile, est un cuistre de la plus belle espèce.

Les autres rôles sont tenus avec cette supériorité à laquelle la Comédie-Française nous a habitué depuis longtemps déjà.





— M. Davrigny, engagé à la Comédie-Française, depuis le mois d'août 1876, à la suite de son premier prix de comédie remporté aux derniers concours du Conservatoire, vient seulement d'effectuer consécutivement les trois épreuves de ses débuts dans le *Tartufe*, le *Dépit amoureux* et Cléante de l'*Avare*.

D'une tournure élégante et d'une physionomie distinguée, ce jeune artiste, qui sait dire avec naturel et simplicité, promet un excellent jeune premier pour l'avenir. Dès aujourd'hui, il peut déjà remplacer très-avantageusement M. Prudhon dans le répertoire de Molière.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de les *Trois Bourgeois*, un acte, de MM. Grangé et Bernard.

Jolie petite pièce, amusante et bien conduite avec esprit et délicatesse.

La scène se passe dans un château.

Un M. de Lussan, jeune homme de famille, repose tranquillement dans sa chambre, quand il voit entrer une jeune fille charmante, un bougeoir à la main. Mlle Berthe, c'est le nom de la visiteuse, s'est trompée de porte, elle croyait entrer dans la chambre de son amie, elle s'excuse et va sortir, lorsqu'on entend du bruit dans le corridor; force lui est alors d'attendre un moment. Mais on frappe à la porte de M. de Lussan. Mlle Berthe, honteuse de se voir surprise dans la chambre d'un jeune homme, se cache aussitôt. Entre Chambillard, un ami de M. de Lussan. On cause quelques minutes, Chambillard s'en va. Berthe va donc pouvoir partir à son tour. Erreur! Chambillard rentre presque aussitôt, il n'a pas trouvé sa femme dans sa chambre, il s'est souvenu d'avoir vu deux bougeoirs allumés chez de Lussan, il soupçonne sa femme et son ami, et vient faire perquisition chez ce dernier. Qu'y trouve-t-il caché, on le comprend : Mlle Berthe !... et la nuit !... et chez un jeune homme !...

Mais rien que de très naturel quand on connaît la cause de cette entrevue nocturne, et les deux jeunes gens qui ont eu le temps de se trouver mutuellement aimables en tirent la conséquence de leur mariage.

Achard et Mlle Legault ont enlevé avec esprit cette très jolie petite pièce. Mlle Legault a obtenu un de ses meilleurs succès, elle a été tout simplement ravissante.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de : la *Lune sans miel*, comédie-vaudeville en trois actes de Varin et M. Delacour.

Varin, le joyeux auteur des *Saltimbanques* et de cent autres pièces applaudies au Palais-Royal et aux Variétés, avait laissé une œuvre inachevée sous ce titre : la *Lune sans miel*. M. Delacour, un autre vaudevilliste également habitué au succès, l'a sortie des cartons de son ancien collaborateur et vient de la présenter au Palais-Royal, après l'avoir arrangée au goût du jour : elle a bruyamment réussi.

C'est l'histoire d'un mari qui trouve toujours sur son chemin un monsieur Pépinster, jadis fiancé à sa femme et dont la présence, à tout instant du jour et partout, vient troubler les premiers temps du mariage, ce qu'on est convenu d'appeler : la lune de miel.

Fatigué de tous ces contre-temps et se voyant condamné à la lune sans miel, l'époux passe à l'étranger, va divorcer en Belgique et prend pour femme une demoiselle de magasin dont le passé n'a été troublé par aucun amour.

On voit, par ce simple exposé, ce que deux auteurs expérimentés peuvent faire d'un pareil sujet. MM. Varin et Delacour en ont tiré tout le parti possible et leur amusante comédie-vaudeville est destinée à tenir longtemps l'affiche du Palais-Royal.

La pièce est fort bien jouée, quoiqu'elle ne soit confiée à aucun chef d'emploi ; les jeunes recrues de ce fortuné théâtre, MM. Calvin, Numa, Montbars, ont enlevé toutes les situations avec une verve endiablée, et les charmantes demoiselles Lemercier et Raymonde, avec leur gracieux minois et leur tournure agaçante, ont aidé au succès qui n'a pas été un instant douteux.

CONSERVATOIRE NATIONAL

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Séance du 23 juillet 1877

CONCOURS DU CHANT

Le Jury, présidé par M. Ambroise Thomas, était composé de MM. Gounod, F. Bazin, E. Gautier, Wartel, Bonnehée, A. de Beauplan, Guillot de Sainbris et Lassalle.

RÉSULTAT DU CONCOURS

HOMMES

Premiers prix. — MM. Talazac et Sellier. — Deuxièmes prix. — MM. Lorrain et Doyen. — Premiers accessits. — MM. Denoyé, Durat et Villaret. — Deuxième accessit. — M. Moulièrat.

FEMMES

Premiers prix. — Mlle Richard, Mmes Castillon et Boidin-Puisais. — Deuxièmes prix. — Mlles Carol et Fauvelle. — Premiers accessits. — Mlles Mendès et Vaillant. — Deuxièmes accessits. — Mlles Thuillier, Janvier et Lucie Dupuis.

Concours très intéressant; aussi, l'affluence des spectateurs, déjà considérable le matin, s'accroît dans la seconde partie de la journée, au point que l'atmosphère devient insupportable dans la salle.

Les loges et les balcons sont presqu'exclusivement occupés par les dames et les demoiselles, dont les fraîches toilettes et les visages aimables répandent comme une brise légère à travers la chaleur accablante.

Le concours des hommes nous donne un chanteur de style, Talazac; une voix de baryton onctueuse et admirablement timbrée, M. Doyen; un comédien expérimenté, M. Lorrain; un véritable ténor de force, M. Sellier, et un fort gracieux ténor léger, M. Villaret, fils de l'excellent artiste de l'Opéra, et encore une basse-taille cuivrée : M. Denoyé, et un laruette : M. Speck. Les autres concurrents ont quelques qualités, mais insuffisantes pour le présent.

Le concours des femmes, à peu près égal en valeur, quoiqu'un peu inférieur, promet plus qu'il ne tient. A part Mlles Richard et Carol, aujourd'hui en mesure d'aborder la scène, l'une comme contralto et la seconde comme soprano, les autres jeunes personnes les mieux douées ont besoin d'étudier encore une année au moins. Parmi elles, nous citerons la gracieuse demoiselle Fauvelle, qui possède une voix d'une grande douceur et chante avec beaucoup de goût et d'intelligence; Mlle Vaillant, talent naissant, tout à fait aimable, et Mlle Thuillier, une toute jeune fille, intelligente, gracieuse, et dont la petite voix, pure et agréable, vocalise déjà avec goût et agilité.

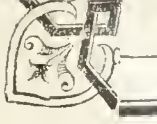
Deux premiers prix ont été donnés à Mmes Castillon et Boidin-Puisais, anciennes élèves dont on a voulu récompenser les efforts. Ces dames savent aujourd'hui chanter, elles peuvent elles-mêmes professer désormais ; mais nous croyons qu'au théâtre elles ne trouveront pas le succès qui attend Mlle Richard et les jeunes filles que nous venons de nommer.

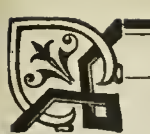
Nous avons trouvé encore de sérieuses qualités chez Mlles Mendès et Deschamps et nous encourageons bien volontiers aussi Mlles Lucie Dupuis, Bénel, Janvier, Hamman, Garnier, Polonsky et Penière-Fougère. Les autres nous ont semblé beaucoup plus faibles.

Au résumé, concours des plus satisfaisants, et nos sincères compliments aux excellents professeurs du Conservatoire.

La Demoiselle du Château.

Au-dessus d'un vieux mur moussu, à arabesques de briques, s'élève le château, tranquille et loin du monde. Ses hauts toits d'ardoise se confondent presque avec la teinte gris-bleu du ciel.





Sous le soleil de midi, les fleurs en plomb des girouettes scintillent, les cordons de pierres saillantes qui règnent à tous les angles projettent sur le mur des ombres nettes comme celles d'un plan ; au-dessus des fenêtres, des têtes de Nymphes et de Faunes souriants accrochent la lumière du bout de leur nez retroussé et de leur joue rebondie. Pas un souffle dans l'air, pas un mouvement dans la grande cour sablée ; les massifs de fleurs de la pelouse et les lauriers dans leurs caisses semblent assoupis, aussi immobiles que les deux sphinx de pierre accroupis de chaque côté du perron. Seul, un jet d'eau babille agitant capricieusement son panache diamanté au-dessus de sa vasque de marbre. De loin en loin, on entend le hennissement d'un cheval, le chant d'un coq, la cloche du village sonnant seulement l'heure, et là-bas, au fond des bois qui couvrent la colline, le coup de fusil lointain d'un chasseur.

Dans une chambre du château, pleine de fleurs, dans le demi-jour des persiennes fermées, une jeune fille est accoudée devant son piano ; une de ses mains soutient sa tête affaissée, l'autre repose distraite sur les touches muettes ; son regard fixe semble chercher quelque sens mystérieux à la partition ouverte devant elle. A quoi rêve-t-elle ?

« Suis-je belle ? se dit-elle. Oui ! quand je me vois dans la glace, je suis toute aise de m'y voir telle que je me rêve ; quand j'y recontre mon regard, je suis toute troublée, tant il dit de choses sans que j'y cherche : je l'ignorerais, que je lirais ma beauté dans les yeux de tous. Partout où je passe, on s'interrompt et tous les regards se fixent sur moi. Plus d'une fois, j'ai surpris à ma grand'mère, quand elle me regarde, la même expression que je lui vois quand elle prie en contemplant l'autel. Un jour, il m'a suffi de regarder fixement un palefrenier ivre qui menaçait mon frère, pour le faire balbutier et se découvrir. Je tressaille peut-être sous le premier regard d'un inconnu, mais pour peu qu'il m'approche une seconde fois, je le domine et ne le crains plus.

» Je suis belle, cela est certain, et je suis heureuse. Quoi que je souhaite, mon père et mes frères se disputent le plaisir d'accomplir le premier ce que j'ai désiré. Ce château est le plus beau que je connaisse, tantôt calme et recueilli, tantôt bruyant et tout en fête. Beauté, richesse, plaisirs, que me manque-t-il donc ? Le sais-je ? Mais je m'ennuie, parfois à en pleurer.

» Tous les matins, j'espère ; tout le jour, j'attends ; et le soir arrive aussi triste que la veille !

» Aussi, j'aime tout ce qui peut rompre la monotonie de ces longues journées où jamais rien ne m'arrive, j'aime surtout sortir. Rien de gai comme l'instant du départ : au bas du perron, les chevaux de la calèche piaffent impatients ; je franchis lestement le marche-pied et m'asseois à ma place accoutumée avec toute sorte de petits apprêts ; je drape ma robe sur les coussins, je rajuste les brides de mon chapeau, je fais bouffer mes bandeaux, je fixe le dernier bouton de mes gants, et toute heureuse, je me blottis sous la petite tente de soie que me fait mon ombrelle. Mon père vient s'asseoir près de moi, souriant à cette ardeur, tandis que mes frères montent à cheval pour galoper à nos côtés. La grande grille crie sur ses gonds, le sable grince sous les roues et nous voilà sur la grande route. L'air m'y semble plus vif, les arbres plus verts et le ciel plus vaste, sur ce grand chemin qui peut mener à l'inconnu. Nous n'allons que faire une visite pareille à celle que nous avons faite la veille ; mais, qui sait ? il m'arrivera peut-être quelque chose en route.

» Quelques heures après, nous revenons. La grille se referme, on dételle, et tout rentre dans l'ordre accoutumé sans qu'il me soit rien arrivé !

» Il est pourtant des jours où j'espère plus que d'autres ; il y a alors beaucoup de monde au château ; les jours de chasse, par exemple. Des rires et des voix d'hommes retentissent dans la cour ; des bottes éperonnées résonnent sur le perron ; les chiens jappent et la fanfare éclate. Que j'aime ces joyeux bruits du matin, pleins de promesses pour la journée ! A peine ai-je besoin qu'un cavalier prenne mon pied pour m'aider à monter en selle, tant je m'élance à cheval leste et gaie. Bien sûr, il m'arrivera quelque chose aujourd'hui.

» Parfois, ces jours-là, j'ai des instants délicieux, en galopant à bride abattue dans quelque grande plaine. Sous le bois, je suis triste et me replie sur moi-même ; je ne respire vraiment qu'en plaine. Là, je galope, je galope, et les villages que j'aperçois au flanc des coteaux, les châteaux enfouis dans les arbres, les champs que je traverse, les nuages qui roulent au-dessus de ma tête, m'apparaissent comme dans un rêve. Mon cœur bat fort dans ma poitrine haletante ; les âcres parfums de la campagne, la rapidité de la course, l'air vif me grisent. J'ai surtout bonheur à sentir le vent me frappant en face, si violent parfois qu'il fait tomber mon tocquet et dénoue mes cheveux ; tout mon corps frissonne d'aise sous ses caresses ; je sens comme des baisers sur mes lèvres, comme une main dans mes cheveux dénoués, et des mots d'amour sifflent à mes oreilles... Au terme de ma course, comme je caresse de la main le cou de mon bon cheval ! parfois je l'ai embrassé de bonheur.

» Mais la chasse se termine sans rien de nouveau. Au milieu des joyeuses causeries du retour, je reste parfois silencieuse, affaissée sur ma selle. On me croit lasse, moi qui recommencerais ! Et je rentre au logis toute pensive et regrettant je ne sais quoi ! Il ne m'est encore rien arrivé aujourd'hui !

» Est-ce donc là toute la vie que cette succession de longs jours uniformes comme les grandes allées taillées du parc ? N'en dois-je jamais plus connaître que ce que j'en entrevois à travers les glaces de ma voiture ou du haut de mon cheval, toujours escortée de cavaliers respectueux écartant de moi les obstacles que j'aurais plaisir à vaincre ? Si rien n'y doit changer, cette vie n'est-elle pas celle de ces sottes plantes, cultivées à grands frais, qu'on transporte dans leur caisse partout où est le soleil, et qu'on rentre sous un poêle au premier froid ?...

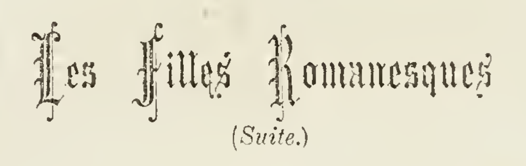
» Entre toutes, une fantaisie singulière me revient souvent à l'esprit. La grande avenue du château commence à notre perron et va jusqu'à la grande route qui la traverse ; de l'autre côté de cette route, le terrain s'élève, l'avenue continue et s'interrompt brusquement en haut de la montée. Je ne sais rien de plus mystérieux que cette grande allée abandonnée s'ouvrant sur le vide ; c'est précisément de ce côté que le soleil se couche, et tous les soirs ces grands arbres se détachent en noir sur le ciel embrasé. Quels mondes ne doit-on pas entrevoir de là-haut ! Je me figure des espaces à perte de vue, des villes à l'infini. Je n'ose en parler à mon père, ni à mes frères, qui se moqueraient de moi ; mais que de fois j'ai songé à m'échapper seule, une nuit, et au risque de me déchirer les mains et le visage, à m'en aller franchir le fossé et la haie vive qui séparent de la route cette fin de l'avenue, et savoir enfin ce qu'il y a au delà.

» Tous les soirs, malgré moi, mes yeux se fixent sur ce point du ciel où le soleil disparaît, et dans la poussière dorée du couchant s'ouvre pour moi le pays des rêves.

» Un soir, par un temps d'orage, mon frère jouait sur le piano un motif de *Don Juan* ; à un certain passage de l'air, j'ai vu distinctement, à la lueur d'un éclair, un cavalier accourant du fond de cette avenue au grand galop de son cheval. C'était Don Juan lui-même. Il venait me chercher ; d'un seul effort il me saisit et me jeta devant lui en travers de sa selle. Je n'avais pas peur ; seulement, j'aurais voulu voir son visage que cachait son grand manteau... »

Ta, ta, ta !... quelles sornettes nous contez-vous là, mademoiselle ? Bénissez le sort qui vous a préparé cette heureuse vie tranquille dans des allées de parc bien taillées, au milieu d'une belle famille de cavaliers respectueux. Promenez-vous tant qu'il vous plaira dans ce pays des chimères, dussiez-vous de temps en temps pousser quelque gros soupir ; ces petits espoirs déçus, ces jolis rêves non réalisés donnent d'ailleurs à votre beauté ce grain de mélancolie qui l'achève. Mais, croyez-moi, ne descendez jamais de votre voiture, que jamais vos petits pieds ne se souillent au contact de la réalité bête et boueuse. Savez-vous ce qu'il y a au bout de la mystérieuse avenue ? Un grand champ de navets. J'en arrive et me demande si c'est là que vous trouveriez le bon mari dont vous avez besoin, que vous méritez et que je vous souhaite, cher petit chef-d'œuvre !

M...



(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre de Jane de Meslay à Mme Aline Bernard.

Garlan, 3 juin 1858.

Oui, je suis libre, puisque tous nos hôtes sont partis ; mais je suis désespérée, et je n'irai pas te voir en ce moment, ma chère Aline. Je me reproche déjà bien assez d'attrister ton tranquille bonheur du récit de mes misères, sans aller encore faire subir aux tiens les inégalités d'humeur qui, quoi que je fisse, ne les leur révéleraient que trop.

En te permettant, ou plutôt en te demandant de me plaindre de loin, je suis moins fière que tu ne l'as été jadis avec moi. Lorsque tu traversais les jours d'épreuve des premières années de ton mariage, tu n'as jamais laissé mon affection te venir en aide, et si je devinais les privations que tu supportais avec un héroïque courage, tu repoussais jusqu'à ma pitié. Eh bien ! tu avais raison ; car cette pitié n'était pas sincère. C'était de l'envie que, du milieu de mon existence brillante, j'éprouvais pour ces luttes que ton mari et toi vous traversiez en vous tenant par la main et en vous parlant du cœur. Combien de fois, dans mon splendide salon de Rennes, entourée d'un luxe qui m'était odieux, en ce qu'il était le prix de mon esclavage ; combien de fois je me suis



surprise à songer à la pauvre mansarde où tu attendais avec tant d'impatience le retour de ton mari, après de longues et arides journées de travail. Comme je me figurais votre joie en vous embrassant, en vos causeries d'espérances auprès du berceau de l'enfant endormi. Moi, je redoutais, au contraire, l'arrivée de celui auquel je me trouvais liée, et, si une autre image se présentait à moi, je me reprochais, comme un crime, de ne pas l'avoir chassée assez vite et avec assez d'indignation.

D'où vient que le souvenir de ce temps funeste, que j'avais assez bien réussi à éloigner de moi, depuis un an, me revient si fréquent et si douloureux aujourd'hui? Ah! c'est que ce passé pèse encore sur le présent; c'est que les stigmates de l'esclavage désignent encore l'affranchie, et lui ferment à jamais l'avenir. Ah! c'est cruel, Aline; mais c'est juste. Il serait, en vérité, trop commode de vendre quelques années de sa vie et de son âme, et, une fois « son temps fini, » de pouvoir réclamer avec les avantages matériels de sa vénalité, le rang volontairement abdiqué parmi les nobles créatures qu'aucun calcul suspect n'effleura. Aussi cela n'est-il pas. Des femmes qui acceptent le mariage sans l'amour qui seul le rend légitime, les unes n'arrivent au veuvage espéré, — car il en est qui spéculent sur l'âge avancé du maître qu'elles se donnent, — que quand il est trop tard pour en profiter; les autres, « moins déçues, » — mon Dieu! mon Dieu! on a pourtant le droit de penser et de dire cela de moi! — les autres doivent renoncer à l'espoir de se réhabiliter jamais, et de pouvoir se faire aimer d'un cœur délicat. Ah! tu es jeune, tu es belle, mais tu es riche! ... Explique donc, si tu l'oses, comment tu as gagné cette fortune!

Aline, j'ai beau me dire qu'aucun sentiment d'ambition ni d'orgueil ne m'a poussé à ce mariage; que je n'étais qu'une enfant, encore incapable d'apprécier les choses comme je le fais aujourd'hui; j'ai beau voir autour de moi le monde, non-seulement indulgent pour des unions pareilles, mais encore s'efforçant d'en propager l'usage dans l'intérêt de ses plaisirs à lui, je n'en sens pas moins la conscience humaine qui se révolte, et, fût-il le seul, ce serait trop! — un cœur qui me dédaigne, ou qui, tout au moins, me plaint d'avoir renoncé au droit de me faire aimer. Ah! il en devait être ainsi. Quoi! il trouvait en ma sœur tout ce qu'il a jadis pu aimer en moi: la jeunesse, la beauté, la tendresse encore sans objet, mais déjà débordante; il revoyait la Jane d'autrefois, et il serait venu demander à celle d'aujourd'hui la candeur, la foi, l'espérance froidement étouffées par elle, et quand des lèvres vierges appelaient les siennes, essuyer sur ma bouche la trace de baisers payés?... Non! c'eût été trop absurde! Pouvait-il deviner l'inépuisable source d'abnégation, de dévouement et d'amour, que la douleur, en y frappant, a fait jaillir en mon cœur, et qui, en remplissant de bonheur le présent, eût, sinon supprimé, au moins absous le passé irréparable? Eh bien! c'est là, Aline, ma consolation égoïste et cruelle de me dire que nul ne l'aimera comme je l'aurais aimé, moi. Ne me méprise pas trop pour ces passagères défaillances dont je suis la première à rougir, et dont je me relève chaque fois plus forte et plus résignée. J'accomplirai le devoir que je m'impose dès aujourd'hui: de faire que Renée, dussé-je lui transmettre mon âme, donne à Olivier tout ce que j'aurais voulu lui donner. Si je dois accepter mon martyre, il faut, pour que je m'y soumette sans révolte, que « lui, » du moins, soit heureux. Il faut que l'amour de ma sœur s'élève à la hauteur qu'eut atteinte le mien.

Mais de quoi m'inquiété-je, et comment ne l'aimerait-elle pas? Olivier me l'a dit d'ailleurs, à la suite d'un tête-à-tête que je leur ai ménagé, durant la dernière promenade que nous avons faite, la veille de son départ. Comme il semblait enivré de son bonheur! Et quand il me demandait de lui garder ce trésor, pendant son absence, qu'il se doutait peu des larmes brûlantes qui me retombaient sur le cœur et qui me suffoquaient! Pourtant Renée ne m'a rien confié de son cher secret. Peut-être qu'ignorant ma complicité actuelle, elle craint ma sévérité passée, lorsque j'essayais de me persuader à moi-même que je ne faisais, en la surveillant, qu'obéir aux ordres de ma mère. Je crois bien d'ailleurs qu'elle a une confidente, plus abordable que moi. Son amie Marcelle nous a écrit à toutes une lettre de remercîments assez insignifiante; mais je ne jurerais pas que les promenades de Renée dans les endroits et aux heures où passe le facteur, ne couvrent une correspondance plus intime, où les grands secrets de cœur de ces demoiselles sont débattus.

Pour moi, je n'y vois pas beaucoup de mal, connaissant celui de Renée, et supposant l'autre de même nature. Ma mère serait probablement d'un autre avis, mais, malgré le respect que je lui porte, je lui sais trop peu de gré de la manière dont elle a arrangé ma vie, pour ne pas m'en rapporter plus à moi qu'à elle pour l'avenir de ma sœur.

Je crois que le chevalier pourrait bien aussi se trouver de complicité dans ces charmants mystères. Cet aimable, excellent et inoffensif vieillard est pour Renée, je dois l'avouer, un confident plus jeune que moi. Il existe d'ailleurs entre ces deux enfants une communauté de petits chagrins qui doit plus que jamais les rendre sympathiques l'un à l'autre. Malgré ses soixante-dix ans, mon oncle Hector s'était pris pour Mlle de Gury d'un véritable amour platonique, paternel, et pourtant un peu passionné, qui donnait lieu entre Marcelle et lui à un échange parfois très-amusant de madrigaux et de marivaudages. Or, maintenant qu'il languit de l'absence de l'objet aimé, il est bien possible qu'il confie à Renée ses peines, quand celle-ci l'admet à partager ses joies. Ils font ensemble de très-longues promenades dans les environs, d'où ils reviennent tous deux l'une ivre de ses rêves, l'autre plus abattu de ses regrets. Ah! ce n'est pas dans cette âme heureuse que tu devrais t'épancher, pauvre vieux cœur blessé! C'est à moi, si tu veux être compris, qu'il faut parler d'amour dédaigné. Tu n'aurais pas à craindre de ma part la pitié railleuse que ta souffrance, puérile peut-être, mais réelle, obtient à grand' peine de ces lèvres où les folles chansons du bonheur se pressent. Faute de pouvoir le satisfaire ou le guérir, je saurais au moins respecter ton amour, qui n'est pas, en définitive, plus ridicule que le mien, — puisque tous deux sont sans avenir.

JANE.

Lettre de Renée de Keraven
à Mlle Marcelle de Gury.

Château de Garlan, 4 juin 1858.

Si j'avais eu besoin de ta lettre pour me tenir sur mes gardes, ta lettre, ma chère Marcelle, aurait eu le tort d'arriver trop tard. Le danger que tu redoutes était déjà passé. Mais rassure-toi, je suis sortie sans encombre des embûches que tu avais si bien prévues. Mon cher cousin m'a fait sa déclaration, — je ne crois pas qu'il fût possible de l'en empêcher; — mais s'il emporte les plus belles espérances, sache bien que c'est uniquement celles qu'il a prises; car je me suis scrupuleusement abstenue de lui en donner aucune. Que pouvais-je faire de mieux? Il m'a demandé de lui permettre de m'aimer et de devenir un grand homme, grâce à cet amour. Il eût été réellement trop cruel d'entraver l'avenir de cet aimable garçon en lui refusant une autorisation aussi peu onéreuse pour moi. Je ne lui ai donc pas défendu de m'adorer; mais je me suis bien gardée de l'y encourager, — ce qui est bien différent. Si donc mon amour lui fait défaut, comme c'est probable, il n'aura aucun reproche à m'adresser et il s'en consolera avec la gloire que ledit amour lui aura aidé à acquérir. Il restera donc encore mon obligé.

Ah! ma chère, que l'on fait bien de nous prémunir contre ces entraînements romanesques qui font dépendre toute une destinée d'une minute d'attendrissement, provoqué par un regard suppliant et une parole persuasive. Quand Olivier me disait son amour et sa confiance dans l'avenir qu'il m'offrait de partager, il y avait dans l'expression de ses yeux, dans l'accent de sa voix, dans tout son être, une force d'attraction à laquelle je me laissais aller par instants.

JULES KERGOMARD. *(A suivre.)*

PETITES NOUVELLES

— On annonce la reprise de la *Reine de Chypre* pour la semaine prochaine, avec Lassalle, Villaret et Mlle Rosine Bloch.

Des coupures seront faites dans la partition d'Halévy. Ne criez pas au sacrilége; c'est le maëstro lui-même qui a voulu ces coupures. Il avait laissé à ce sujet des indications que possédait l'Opéra; et M. Halanzier a depuis quelques jours entre les mains un témoignage certain des intentions d'Halévy: c'est une partition de la *Reine de Chypre*, sur laquelle l'illustre compositeur a noté de sa main les parties qu'il désirait voir retrancher de son œuvre et écrit les variantes qu'il jugeait préférables au texte primitif.

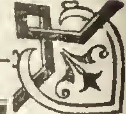
Ce précieux exemplaire s'est trouvé dans un lot de musique acheté par M. d'Aubel, organiste, chez un marchand de bric-à-brac. M. d'Aubel, en apprenant la reprise prochaine de la *Reine de Chypre*, a eu l'heureuse idée de mettre son trésor à la disposition du directeur de l'Opéra.

— Capoul accepte les propositions de M. Halanzier; c'est donc Capoul qui créera le rôle de Paolo dans *Françoise de Rimini*.

— A la Comédie-Française, on prépare une reprise du *Voyage à Dieppe*.

M. Davrigny, un jeune artiste sur lequel nous aurons à revenir, et dont les débuts dans *Tartufe* ont été très remarquables et très remarqués, paraîtra dans l'amusante comédie de *Fulgence et Wafflart*.

— MM. de Najac et Hennequin écrivent en ce



moment un livret d'opéra-comique en trois actes sur une partition entièrement terminée d'Albert Grisar.

Il va sans dire qu'il ne restera rien du poëme primitif.

Cet ouvrage doit être prêt pour le 1er décembre et passera pendant l'Exposition.

En collaboration avec M. Deffès, l'aimable musicien auquel on doit le *Café du Roi*, M. de Najac met également la dernière main à un autre ouvrage en trois actes, qui sera livré à l'Opéra-Comique le 1er septembre.

Titre : La *Nuit de noces*.

— C'est M. Charles Monselet qui a été chargé par M. Carvalho d'arranger, pour M. Poise, les *Méprises de l'Amour*, de Marivaux.

— L'engagement de M. Geoffroy aux Variétés, successivement annoncé, puis démenti, est aujourd'hui un fait accompli.

C'est au 1er septembre que l'excellent artiste deviendra le pensionnaire de M. Bertrand.

— La *Tsigane*, de Johann Strauss, ne passera à la Renaissance que dans la première quinzaine d'octobre.

Mlle Zulma Bouffar, qui est à Aix-les-Bains, et M. Ismaël, qui est à Canterets, ont emporté avec eux leurs rôles, dont ils sont enthousiasmés.

C'est dans la *Tsigane* que débutera Mlle Berthe Jost.

— Les *Exilés* seront encore joués jusqu'au 5 du mois prochain.

On compte faire ensuite cinq jours de relâche et donner le *Juif-Errant* le 10 août

— La réouverture du Théâtre-Historique aura lieu le 1er août, si le temps le permet, par une reprise du *Drame au fond de la mer*.

Ensuite viendra le *Régiment de Champagne*, de M. Claretie.

— Mlle Favart va partir prochainement pour un voyage d'excursion artistique en Suisse.

Elle y jouera le *Supplice d'une femme*, qu'elle a créé à la Comédie-Française, et qui est resté le plus vivant succès de son répertoire.

Voici les villes que Mme Favart va visiter : Vesoul, Belfort, Bâle, Soleure, Bienne, Neuchâtel, Zurich, la Chaux-de-Fonds, Berne, Lausanne, Vevey, Evian, Genève, Annecy, Aix-les-Bains, Chambéry, Grenoble.

Les artistes principaux qui accompagnent la sociétaire du Théâtre-Français sont MM. Montlouis et Cornaglia.

Dans sa séance de jeudi, la Société d'Anthropologie de Paris a nommé une commission composée de MM. le docteur Broca, Girard de Rialle, docteur Dally, docteur Bordier et Mazard, pour examiner les curieux Nubiens Amras, qui sont arrivés au Jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne, avec le convoi d'animaux que nous avons annoncé.

Ces Nubiens sont couleur bronze florentin ; leurs cheveux sont lisses et arrangés en toupet sur le sommet de la tête, leur taille est haute et très mince. — La présence de ces types curieux est, pour nos savants, une véritable bonne fortune. Ils pourront étudier non-seulement les hommes de ces lointaines régions, mais aussi leurs armes et leurs trophées, car ils ont tout apporté avec eux : lances, longues épées, instruments de musique, peaux et crânes d'hippopotames, de léopards, de crocodiles, etc., etc.

Rectification. — Dans votre numéro du 11 courant, sous la rubrique : « On nous écrit de Nancy, » en signalant les machines à vapeur verticales et horizontales, demi-fixes et locomobiles, et notamment mon type de moulin, votre correspondant a omis d'ajouter que cette exposition était faite par la maison Hermann-Lachapelle, constructeur mécanicien de Paris, dont les ateliers sont rue du Faubourg-Poissonnière, 144.

La lettre suivante est une nouvelle preuve de l'efficacité du traitement du docteur **Brohon** pour les personnes atteintes de surdité :

« Monsieur,

» Veuillez m'envoyer sans retard, par grande vitesse, les médicaments nécessaires à mon traitement, car je sens que leur usage me guérit de plus en plus.

» Vve Barbarin, rue St-Louis, n° 20.

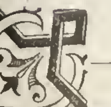
» Clermont-Ferrand, 16 juillet 1877. »

Par ces chaleurs, on recommande tout particulièrement le Phénol-Bobœuf (prix Montyon) comme le désinfectant le plus hygiénique et le préservatif le plus sûr contre les épidémies. Dans les pharmacies, drogueries, herboristeries, épiceries.

N'allez pas à la campagne, aux eaux, aux bains de mer sans un flacon d'*Anisine-Marc*, ce merveilleux anti-névralgique russe, qui fait disparaître *en une minute* les plus fortes souffrances. Prix : 5 fr. et franco 5 fr. 50 contre mandat ou timbres. Adr. MM. Jochelson et Cie, 39, rue Richer (*conserver cette adresse*).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.





EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C[e]
quai des Augustins, 35

LECTURES POUR LA CAMPAGNE
Ouvrages du **Prince J. LUBOMIRSKI**
Fonctionnaires et Boyards :
— *Tatiana*. 1 vol. 3 f.50
— *Muller*. 1 vol. .... 3 f. »
— *Schelm*. 1 vol. .... 3 f. »
Un Drame sous Catherine II. 1 vol... 3 f. »
Un Nomade, *Safar Hadji*. 1 vol. .... 3 f. »
Souvenirs de la Vie militaire en Russie. 1 vol. .... 3 f. »

Baron de WOGAN
Dolorita.— *Une Tombe dans les forêts vierges*. 1 vol. .... 3 f. »
Six mois dans le Far-West. 1 vol. Portr. 3 f.50
Du Far-West à Bornéo. 1 vol. .... 3 f. »
Le Pirate malais. Récits de voyages. 1 v. 3 f.50

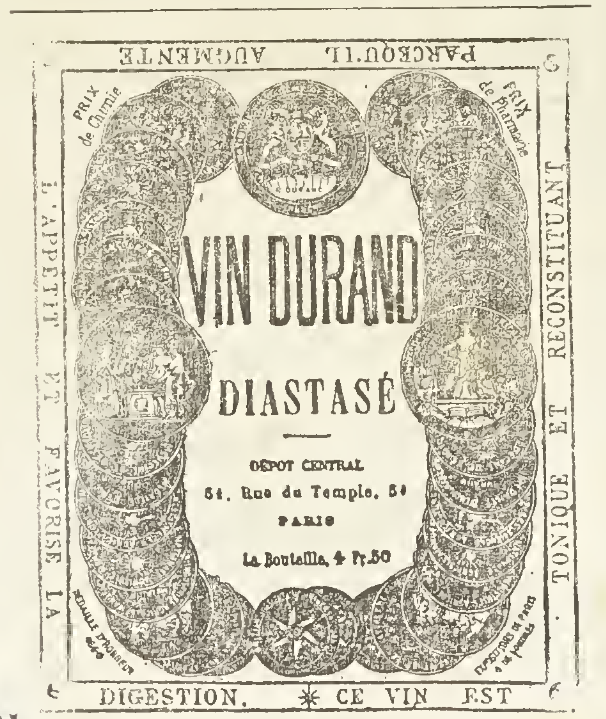
CH. D'HERICAULT
Le Secret des Valbrége, 1 vol. .... 3 f. »
Mémoires de mon Oncle (1787-1791). 1 vol. in-12 .... 3 f. »
Les Cousins de Normandie. Roman pastoral sous la Terreur. 1 vol. .... 3 f. »
Thermidor. Paris et la banlieue en 1794. 2 v. 6 f. »

Mme THUR T
Mademoiselle de Sassenay. 2 vol. in.12. 7 f. »
Le comte d'Elcaïret. 1 vol. in-12 .... 3 f. »
Belle-Mère et Belle-Fille. 1 vol. in-12.. 3 f. »

ERN. LEGOUVÉ
Théâtre complet en vers. 1 vol. 3 f.50
Histoire morale des Femmes. 1 vol.... 3 f.50
Edith de Falsen. 1 vol. .... 3 f. »
Sully. 1 vol. 1 f.50

Mlle MELANIE BOUROTTE
Au Village. *Conquêtes rurales d'un Commandant*. 1 vol. 2 f.50
Les Métamorphoses de Féruc l'Estrange.— Le Reboisement des Montagnes. 1 v. 2 f.50
Les Confidences de Claudine. 1 vol..... 3 f. »

Oblomoff, par J. Gontcharoff, trad. de Ch. Deulin. 1 vol. .... 3 f. »
L'Idole, par Paul Perret. 1 vol. .... 3 f. »
Pauvres et Mendiants, roman des questions sociales, par G. de La Landelle. 1 vol...... 3 f.50
Le Serf de la princesse Latone, par Augusta Coupey. 1 vol. 3 f.50
Nouvelles asiatiques, par le comte de Gobineau. 1 vol. 3 f.50
Journal d'une Désœuvrée, par G. de Parseval. 1 vol. .... 3 f. »
Le Président de Brosses en Italie. Lettres écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2 vol in-12. 7 f. »
Souvenirs d'un voyageur (Amérique, Allemagne), par X. Marmier, 1 vol. 3 f.50
A travers le Monde, la vie orientale, la vie créole, par Mme M. de Hell. 1 vol. 3 f.50
Les steppes de la mer Caspienne, par la même. 1 vol. in-12 .... 3 f.50
Espagne. Traditions, mœurs et littérature, par Ant. de Latour. 1 vol. in-12 .... 3 f.50
Un Descente aux Enfers. Le golfe de Naples, etc., par H. Johanet. 1 vol. avec une carte. 3 f. »
La Veuve de l'Hetmann, p[r] de Valbezen. 1 v. 3 f. »
La Société Française *pendant la Révolution et sous le Directoire*, par J. et Edm. de Goncourt, 2 vol. in-12 .... 7 f. »
L'Aventure d'une âme en peine, par Gilb. Aug. Thierry, 3[e] édit. 1 vol. in-12 .... 3 f.50
Voyage au pays des Chimères, par Antonin Rondelet. 1 vol. in-12 .... 3 f.50
Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord, par Parkmann, traduit par la comtesse de Clermont-Tonnerre. 1 vol. in-12 .... 4 f. »
Histoires américaines, par Auger. 1 vol. 3 f. »
Récits d'Outre-Mer, par Ed. Auger. 1 vol. 3 f. »
Un peu partout. *Du Danube au Bosphore. Du Bosphore aux Alpes*. 2 vol. .... 6 f. »
Histoires de chasse, p[r] Bénédict Revoil. 1 v. 3 f. »
Contes émouvants, par J. Améro. 1 vol. 3 f. »
Le long de la vie, p[r] Mad. Blanchecotte. 1 v. 3 f. »



DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les librairies, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.



Grand Magasin de Soldes
A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin, 43 (angle de la rue de la Victoire)

Vente 2 Millions, presque pour Rien !

On lit dans le *Figaro* et dans le *Petit Journal* :

Il vient de se produire dans Paris un événement commercial qui a son importance. Une maison de Nouveautés considérable vient de tomber pour ne plus se relever et les marchandises (**seulement celles reconnues irréprochables par des experts officiels**) ont été achetées à **vil prix** par le Grand Magasin de Soldes **A JEANNE D'ARC**, qui va les vendre au profit de tous, c'est-à-dire **à plus de 60 0/0 de perte.**

Environ 125 colis, paniers, caisses, etc., seront déballés et classés dans les journées de samedi et dimanche et la vente commencera

Aujourd'hui et jours suivants, à dix heures du matin

Le public économe qui lit les annonces et qui lira attentivement l'aperçu ci-dessous conviendra que jamais, ni à Paris ni ailleurs, **JAMAIS ON N'A RIEN VU DE SEMBLABLE**

EXEMPLE :

Rideaux riches dessins Bayadère, valeur 1 fr., le mètre	»	25
Rideaux brodés avec bordure très riche, valeur 6 fr. le rideau	1	75
Mouchoirs Cholet, vignettes couleurs, 2 lisières, valeur 4 f. 50, la douzaine	1	80
Serviettes blanches pour la toilette, à liteaux, valeur 8 fr., la douzaine	3	50
Services damassés blanc, pur fil, 12 serviettes et une grande nappe, le tout	13	75
Toile blanche, pur fil de main, pour chemises, valeur 1 fr. 75, le mètre	»	75
Toile demi-blanc pour grand drap, larg. 1 m. 10 c., valeur 2 fr. 25, le mètre	»	95
Nappes dépareillées, damassées et unies, pur fil, 8 et 10 couverts, valeur 9 fr., la nappe	3	90
Draps de lit confectionnés, coton écru renforcé, valeur 5 fr., le drap	1	75
Tabliers cotonnade bon teint, valeur 1 fr. 25, le tablier	»	65
Couvertures blanches coton, longue soie, val. 6 fr., la couverture	1	95
Piqué blanc, haute nouveauté pour robes et costumes, valeur 4 fr., le mètre	»	95
Corsets pour enfants, coutil et satin, valeur 2 fr, le corset	»	35
Corsets pour gr. personnes, toutes les pointures, valeur 5 fr., le corset	»	95
Peignoirs pour dames, magnifique piqué blanc, valeur 8 fr., le peignoir	2	45
Peignoirs toile rayée, haute nouveauté pour la campagne, valeur 25 fr., le peignoir	6	50
Chemises pour Dames, coton écru renforcé. Valeur 4 fr., la chemise	1	20
Bavettes piqué blanc, avec garnitures brodées. Valeur 1 fr. 50, la bavette	»	20
Chemises pour dames, feston et grand plastron entièrement brodé. Valeur 9 fr., la chemise	2	95
Camisoles percale, petits plis, rangées de broderie. Valeur 3 fr. 50, la camisole	1	35
Chemises de nuit, percale petits plis avec rangées de broderie. Valeur 8 fr., la chemise	3	25
Jupons madapolam, à grand volant. Valeur 5 fr. le jupon	1	45
Jupons à grand volant, magnifique feston brodé à la main. Valeur 9 fr., le jupon	3	75
Parures et **Cols** mousseline, haute nouveauté. Valeur 2 fr. 50, la parure	»	55
Bas blancs pour enfants, belle qualité. Valeur 95 centimes, la paire	»	20
Bas de Paris entièrement finis, admirables de qualité. Valeur réelle 3 fr. 50 la paire, la 1/2 douzaine	8	70
Chaussettes pour hommes, hautes nouveautés. Valeur 90 centimes, la paire	»	25
Chemises pour hommes, Shirting, col, poignet, plastron toile. Valeur 8 fr., la chemise	2	95
Chemises pour hommes, cretonne et percale couleurs. Valeur 8 fr., la chemise	2	45
Faux-Cols percale et toile, pour jeunes gens. Valeur 5 fr. 50, la douzaine	»	75
Faux-Cols percale et toile, pour hommes. Valeur 7 fr., la douzaine	2	45
Gants noirs, fil d'écosse, pour enfants. Valeur 1 fr., la paire	»	10

Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

GUÉRIR vite a peu de **frais.** Le D[r] Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le D[r] Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la Revalescière guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse ; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant, par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*.

EVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C. limited. 26, place Vendôme, et **8, rue Castiglione. PARIS,** et partout chez les Pharmaciens et Epiciers.





CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 220

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 2 au 8 août 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^s^. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMEES ARTISTIQUES

CCXX

—

Mlle JULIETTE GIRARD

Quand je voyais défiler, un des jours de la semaine dernière, au Conservatoire national de musique, une dizaine de jeunes filles qui venaient concourir pour obtenir un prix d'opéra-comique, je cherchais en vain quelle était celle qui, dans l'avenir, pourrait tenir, au théâtre, l'emploi des *Dugazon*, si aimé de nos pères. Mme Girard, la mère de la charmante enfant dont nous nous occupons aujourd'hui, en aurait été la dernière expression, si elle-même n'avait préféré faire souvent des excursions dans le domaine de la forte chanteuse.

Juliette Girard, dont l'opérette a eu la bonne fortune de conquérir le talent avant même qu'il n'eût donné des preuves en public, pourrait devenir une Dugazon de premier ordre ; et si j'étais directeur de l'Opéra-Comique, je ferais de sérieux sacrifices pour l'arracher aux théâtres de genre, persuadé que j'y retrouverais amplement mon compte. Caroline Lefebvre, aujourd'hui Mme Faure, faisait recette à l'Opéra-Comique avec une petite pièce telle que l'*Epreuve villageoise* ou le *Chien du Jardinier ;* il en serait de même avec Mlle Juliette Girard, dont l'autorité est déjà très réelle sur le public, bien qu'elle n'ait encore joué que dans deux ouvrages.

C'est à la comédie et non point à la carrière musicale que l'excellente artiste de l'ancien Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique destinait tout d'abord sa fille.

L'enfant avait été placée au Conservatoir dans la classe de l'éminent professeur Regnier, et l'année dernière, à l'âge de dix-sept ans, elle obtenait un premier accessit de comédie, avec une scène du *Philosophe marié*, rôle de Finette. Chacun avait remarqué son espièglerie, sa verve, sa finesse, l'expression entraînante de sa physionomie, ses allures libres et naturelles, et voyait en elle une soubrette d'avenir pour la Comédie-Française. On la remettait à l'année suivante, c'est-à-dire aux concours de la semaine dernière, pour lui voir remporter un beau premier prix de comédie.

Mais le sort en a décidé autrement. Juliette Girard possédait une fort jolie petite voix que lui connaissaient, seules, les personnes vivant dans l'intimité de sa famille. Après ce premier succès obtenu, on s'occupa d'elle davantage. Le cercle de ses connaissances s'agrandit ; des directeurs de théâtre, des journalistes, des directeurs d'agences dramatiques vinrent la complimenter, furent séduits par la vivacité de son intelligence, et l'un de ces derniers, M. Giacomelli, s'étant assuré de la bonne qualité de sa voix, lui proposa un engagement brillant si elle voulait quitter la comédie pour l'opérette.

A dix-sept ans, cela pouvait être bien hardi de braver les feux de la rampe, alors qu'on avait à peine commencé à faire les exercices du théâtre. L'agent dramatique avait bien compris que la petite Girard était de ces natures privilégiées qui s'imposent quand même ; et comme il ne doutait pas avec elle du succès, et qu'il se sentait en mesure de tirer immédiatement parti de son talent, peu lui importait si les études de sa *prima donna* avaient été suffisamment mûries.

Il eut même l'habileté de l'enserrer dans un engagement vis-à-vis de lui-même ; aussi, n'est-ce point avec M. Cantin, directeur des Folies-Dramatiques, mais avec M. Giacomelli que le traité est passé.

Six mois après son premier accessit de comédie remporté au Conservatoire, le 10 février 1877, et à l'âge de dix-sept ans et demi, Juliette Girard débutait sur le théâtre des Folies-Dramatiques par le rôle de Carlinette, dans la *Foire Saint-Laurent*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Saint-Albin, Hector Crémieux et Ernest Blum, musique de Jacques Offenbach.

La presse fut unanime à constater que Juliette Girard était une des plus brillantes étoiles que l'opérette eût fait éclore. Son jeu naturel, plein de franchise, son gracieux physique, sa voix claire, jeune, fraîche, mordante, d'une rare souplesse, la rendirent immédiatement sympathique au public ; elle était devenue du premier coup l'*étoile* de ce théâtre.

Pourtant son succès devait s'accroître bien davantage à sa seconde création : Serpolette, dans les *Cloches de Corneville*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux de MM. Clairville et Ch. Gabet, [musique de Robert Planquette, représenté le 19 avril 1877.

Ce n'était plus un succès, mais un vrai triomphe ; tous ses couplets furent bissés ; il en est même qu'elle dut répéter trois fois tous les soirs. On ne saurait, en effet, se montrer plus aimable, plus agaçante, plus pimpante, avoir un sourire plus malin, une taille plus souple, une voix plus séduisante. C'est une création absolument parfaite dans cet ordre d'idées.

En ce moment, à Bordeaux, Juliette Girard se voit chaque soir, comme à Paris, choyée et applaudie à outrance ; partout où elle ira ce sera de même, car bien réellement on ne peut faire mieux en ce genre.

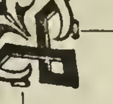
Après ce sincère aveu de mon admiration pour son talent, si jeune et si séduisant justement par sa fraîcheur, que Mlle Girard me permette de lui donner un conseil.

Dans les *Cloches de Corneville*, où je la trouve *parfaite*, elle sait rendre, avec un goût merveilleux, des détails bien scabreux, évite toute trivialité, joue *naïvement*, *sincèrement*. Qu'il en soit toujours ainsi.

Que l'idée de complaire davantage aux *habitués* de son théâtre ne la grise pas, qu'elle ne se laisse point aller à *souligner* le mot, à cligner de l'œil, à marquer le geste, comme le fait actuellement une de ses plus jeunes camarades d'une scène voisine, autrefois exquise elle aussi, et que les lauriers de Mme Théo semblent aujourd'hui empêcher de dormir.

Un *rien* sépare ce *merveilleux* du *commun*. Cette fraîcheur délicieuse, cette naïveté adorable peuvent être gâtées par trop de tempérament dramatique, et Mlle Gérard me paraît en avoir énormément. Cette enfant a le droit de prétendre à un grand avenir, elle peut et doit viser plus haut que l'opérette, il y a dans sa nature une étoffe considérable pour y tailler un premier sujet d'opéra-comique.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

VERGNET

(de l'Académie nationale de musique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

GÉLABERT

Et de

MILHER

(des Folies-Dramatiques)

tous deux représentés dans leur costume des Cloches de Corneville, *le dernier grand succès de ce théâtre.*

CONSERVATOIRE NATIONAL

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

—

Séance du 25 juillet 1877

CONCOURS DE TRAGÉDIE ET DE COMÉDIE

Jury : MM. A. Thomas, président ; Legouvé, A. Dumas, Camille Doucet, Jules Barbier, Perrin, Edouard Thierry, Duquesnel, A. de Beauplan, Got, Delaunay.

RÉSULTATS OBTENUS

TRAGÉDIE

HOMMES

Pas de premier ni de second prix.
Premier accessit. — M. Guitry, élève de M. Monrose.

FEMMES

Premier prix. — Mlle Jullien, élève de M. Bressant.

COMÉDIE

HOMMES

Premier prix. — M. Barral, élève de M. Monrose.
Pas de deuxième prix.
Premiers accessits. — MM. Cressonnois, élève de M. Regnier. — Charley, élève de M. Regnier.
Deuxièmes accessits. — MM. de Wailly, élève de M. Regnier. — Brémont, élève de M. Regnier.

FEMMES

Premier prix. — Mlle Carrière, élève de M. Regnier.
Deuxième prix. — Mlle Sisoz, élève de M. Bressant.
Premiers accessits. — Mlle Julien, élève de M. Bressant. — Maillet, élève de M. Regnier.

La Comédie-Française est dignement représentée dans la salle. MM. Got et Delaunay sont dans la loge du jury ; Laroche, Talbot et la plupart des jeunes : Coquelin-cadet, Dupont-Veruon, Volny, Davrigny, Joliet, Villain; puis, Mmes Favart, Judith, l'ancienne pensiounaire, Provost-Ponsin, Reichenberg, Samary, Fayolle, Thénard. Les autres théâtres comptent également bon nombre de leurs artistes. Parmi les directeurs, nous remarquons, outre MM. Perrin et Duquesnel, jurés, MM. Montigny, Larochelle et Cantin.

On commence par la tragédie. Les concurrents sont peu nombreux ; trois seulement nous intéressent : M. Levanz, qui a beaucoup d'acquit, sans être brillant; une jeune femme, Mlle Julienne, très bien douée physiquement, ayant une diction juste et des allures distinguées ; et surtout un tout jeune homme de seize ans, M. Guitry.

M. Guitry nous promet un premier sujet pour l'avenir. Il a le geste sobre, la tournure élégante, de la décision, de l'énergie. Nous compterons certainement bientôt avec lui.

Dans la comédie, c'est encore M. Guitry qui uous procure le plus de plaisir. Il a joué une scène de *Don Juan d'Autriche* avec une rare distinction et beaucoup de feu. Pourtant, il n'a obtenu aucune distinction. C'est sans doute parce qu'on le veut diriger vers la tragédie.

Quoiqu'il eu soit, il n'y a pas deux opinions sur M. Guitry : c'est un artiste d'un grand avenir. Qu'il travaille le plus longtemps possible au Conservatoire et nous lui garantissons de beaux succès.

Après lui, nous rendrons immédiatement justice à un élève fort savant : M. Barral. C'est une précieuse recrue pour l'emploi des *financiers*, et surtout pour jouer les Orgon, les Harpagon et les Arnolphe.

Parmi les autres concurrents, hommes, nous voyons encore M. Leloir, un tout jeune comique intelligent; M. Cressonnois, qui imite *trop* l'excellent Coquelin-cadet, et M. Charley, dont la diction est lourde, mais le masque très-théâtral ; enfin, M. Brémont qui possède un bon organe et dit simplement.

Mlle Carrière a triomphé sur toutes ses camarades femmes. Petite, la figure pointue en casse-noisette, les allures sèches et saccadées, cette jeune fille a beaucoup d'acquit et doit à cela son succès; au théâtre, il lui manquera le plus précieux des dons : *le charme.*

Ce ne sera point le fait de Mlle Sisoz, le second prix. Avec son minois fûté, son regard malin, sa physionomie ouverte, Mlle Sisoz portera sur le public. De même, Mlle Bernage deviendra une charmante comédienne, elle a déjà uu fort bel organe, du naturel et de la tenue. Mlle Julien a bien détaillé la grande scène d'Arsinoë, dans le *Misanthrope :* tenue excellente, figure aimable et sympathique, qualités réelles de diction.

Citons encore une belle fille un peu novice, Mlle Brindeau ; une jolie personne, Mlle Maillet, et nous aurons constaté tout ce qu'offrait d'intéressant ce concours de comédie qui, à part M. Guitry, comédien encore en herbe, mais très intelligent, ne promet aucun sujet de premier ordre, mais dont l'ensemble accuse du travail et de l'application.

Séance du 26 juillet 1877.

CONCOURS D'OPÉRA-COMIQUE

Jury : MM. Ambroise Thomas, président ; Gounod, F. Bazin, Semet, Boïeldieu, E. Gautier, A. de Beauplan, Carvalho, Jules Barbier.

RÉSULTATS OBTENUS

HOMMES

Pas de premier prix.

Deuxième prix.

M. Talazac, élève de M. Mocker.
M. Jourdan, élève de M. Ponchard.

Pas d'accessits.

FEMMES

Premier prix.
Mlle Mendès, élève de M. Ponchard.

Deuxième prix.
Mme Castillon, élève de M. Ponchard.

Premiers accessits.
Mlle Dupuis, élève de M. Ponchard.
Mlle Fauvelle, élève de M. Ponchard.

Deuxièmes accessits.
Mlle Bou art, élève de M. Mocker.
Mlle Vaillant, élève de M. Ponchard.

Le concours d'opéra-comique nous a semblé fort ordinaire. Nous avons retrouvé de bons chanteurs, mais point de vrais comédiens. Tous ces jeunes gens, hommes ou femmes, ne semblent pas se préoccuper de l'art de bien dire le poëme. Où sont les Couderc, les Mocker, les Sainte-Foy, les Faure-Lefebvre, les Lemercier de l'avenir? Qui dit opéra-comique dit : musique et comédie tout à la fois. Pour interpréter ces chefs-d'œuvre qu'on appelle le *Pré-aux-Clercs*, le *Domino noir*, la *Dame Blanche*, le *Chalet*, les *Noces de Jeannette*... (dont malgré les tendances actuelles du jour, il faudra lougtemps eucore subir la supériorité), il faut des artistes à la fois comédiens et chanteurs, des acteurs à l'esprit ouvert, aux allures souples, sachant, dans une situation, représenter absolument le personnage, donner un caractère à la physionomie qu'ils sont chargés de reproduire.

Mocker et Ponchard, deux excellents artistes, passés maîtres eu ce genre, sont pourtant à la tête des études du Conservatoire pour l'opéra-comique. Pourquoi, dès lors, le *Chant* l'emporte-t-il sur le *Jeu* ? Les deux doivent s'équilibrer dans une exacte mesure.

Aux coucours de cette aunée, les hommes sont principalement inexpérimentés. Le meilleur pour dire le livret a été un M. Perrin, qui n'a pas pris part à la lutte et a donué seulement la réplique.

Inutile de nous occuper des faibles; ils prendront, s'ils le peuvent, leur revanche, l'année prochaine. Voyons seulement les élus : MM. Talazac et Jourdan, et un *oublié*, M. Villaret, fils.

M. Talazac est un fort beau chanteur. Ce n'est plus un élève; il a la voix, le style, le savoir. C'est avec trop d'ampleur qu'il a rendu la scèue principale de la *Sirène*. A l'Opéra est sa place, et nous sommes trop partisans du beau talent déjà acquis par ce jeune homme pour regretter qu'ou ne lui aie pas donné un premier prix. Sa nature, en effet, n'est pas celle d'un chanteur d'opéra-comique.

Mais, ce que nous regrettons vivement, c'est de voir qu'ou l'ait désigné pour une récompense égale à celle obtenue par M. Jourdan. M. Talazac a été, il est

vrai, porté en premier; pourtant tous les deux semblent être placés: *ex-æquo*, puisqu'ils ont remporté chacun un second prix. M. Jourdan n'a pas une voix timbrée, il crie. S'il possède quelques qualités comme comédien, il a malheureusement des défauts forts sensibles: monotonie de l'organe, du phrasé, des attitudes, des gestes. Nous le trouvons très-inférieur, non-seulement à M. Talazac, mais à M. Villaret.

M. Villaret est bien un peu lourd, physiquement, mais il paraît fort intelligent, il dit avec chaleur et, au moins, possède-t-il une voix charmante, juste, très-agréable dans les notes élevées. Nous sommes étonnés qu'il n'ait pas trouvé grâce devant le jury.

Les demoiselles, sans être plus comédiennes, offrent plus de promesses sous le rapport du savoir dire. Exceptons pourtant le second prix, Mme Castillon, tout à fait hors d'état de tenir un emploi sur une scène d'opéra-comique en raison de ses moyens physiques fort pauvres, et de la souplesse de sa nature.

Si l'on a voulu récompenser en elle le travail, la docilité, l'application, la mémoire, nous comprenons la récompense qu'elle a obtenue. Peut-être fera-t-elle un professeur intelligent, mais une cantatrice de théâtre, jamais. Nous lui préférons infiniment des jeunes filles moins instruites, préparées de *moins longue date*, mais infiniment mieux douées, telles que Mlles Fauvelle, Boulart, Vaillant et Dupuis.

Une seule des élèves femmes s'est sérieusement produite au concours: c'est Mlle Mendès, qui a pris une éclatante revanche de son concours de chant.

Après avoir donné dans la coulisse d'assez maigres vocalises, Mlle Mendès a largement traduit son grand récitatif d'entrée dans le *Songe d'une nuit d'été*, et enlevé avec ampleur le duo suivant. Sa voix est pleine, énergique; seulement, le médium vaut mieux que les notes élevées, et nous avons remarqué la regrettable tendance qu'on a mis à lui faire chanter des airs écrits trop haut pour elle.

Mlle Mendès est engagée à l'Opéra-Comique, où, à la réouverture, elle doit apporter son concours à une reprise de la *Perle du Brésil*. Comme physique, elle a beaucoup de caractère, et sera très-appréciée à la scène. Seulement, elle devra assouplir énormément son chant et sa nature. La délicatesse exquise qu'avait Mme Carvalho, créatrice de ce chef-d'œuvre, lui fait absolument défaut. Nous croyons Mlle Mendès intelligente, et nous comptons sur elle; mais à la seule condition qu'elle ne se croie pas *arrivée* actuellement, et que les conseils qui ne manqueront pas de lui être donnés soient ponctuellement suivis.

Séance du 30 juillet 1877.

OPÉRA

Jury: MM. A. Thomas, président; Ch. Gounod, F. Bazin, E Gautier, V. Joncières, A. de Beauplan, Halanzier, Vizentini, Gailhard.
Professeur: M. Obin.

RESULTATS OBTENUS

HOMMES

Pas de premier prix.
Deuxième prix. — MM. Talazac, Lorrain et Sellier.
Premier accessit (à l'unanimité). — M. Denoyé.
Deuxième accessit. — M. Francqueville.

FEMMES

Premier prix (à l'unanimité). — Mlle Richard.
Deuxième prix. — M. Hamann.
Premier accessit (à l'unanimité). — Mlle Carol.

Concours remarquable, bien supérieur à celui du chant et surtout de l'Opéra-Comique. Quatre élèves hommes et quatre élèves femmes, sur onze concurrents, ont donné les preuves de très belles qualités; une artiste supérieure s'est révélée et a obtenu un des plus beaux prix (à l'unanimité) qui ait été décernés depuis longtemps.

Mlle Richard, en effet, n'a plus rien montré de *l'élève*, dans ce concours d'opéra; elle a joué et chanté avec une autorité incontestable, et si bien qu'à l'Académie nationale de musique, personne ne sera de taille à la gêner dans la prise en possession des grands rôles de contralto. Ce n'est pas seulement, en effet, une jolie personne et une magnifique voix, c'est un tempérament dramatique. Elle a remué profondément la salle, à plusieurs reprises, par ses attitudes superbes, son émotion communicative, l'ampleur de ses gestes. Au quatrième acte de la *Favorite* et au cinquième acte de la *Reine de Chypre*, son jeu accusant des situations différentes s'est montré sous deux aspects d'une opposition bien tranchée. Ici, tour à tour suppliante, tendre et passionnée; là, fière, hautaine, énergique, affirmant, l'œil en feu, qu'elle saura porter une couronne qu'on lui dispute. Ces deux grandes inspirations de Donizetti et d'Halévy ont trouvé en elle une interprète de haute race. Il s'est produit à ce moment une chose de bon augure pour la reprise de la *Reine de Chypre* à l'Opéra. Le public a été littéralement enlevé par le quatuor final, chanté d'ailleurs comme il ne le sera pas mieux chez M. Halanzier, par Mlle Richard, MM. Talazac, Carroul et Auguez (de l'Opéra). Ce dernier a été vivement et justement acclamé; comment n'emploie-t-on pas plus souvent un artiste doué d'une voix aussi superbe et d'un style aussi magistral?

Mlle Carol a joué Valentine au troisième acte des *Huguenots*, et chanté sa partie dans le duo de Rachel et Eudoxie, de la *Juive*, avec une grande sûreté et une louable sobriété de gestes. La respiration m'a semblé un peu courte et la voix plus mince qu'elle ne m'avait paru lors du concours de chant.

Mme Boidin-Puisais a faiblement joué la scène des Bijoux de l'acte du Jardin, de *Faust*, et mieux rendu la scène de la Chapelle.

Mlle Hamann, après avoir chanté d'une façon bien insuffisante son air d'entrée, au cinquième acte de *Robert le Diable*, a fait preuve dans le grand trio final de beaucoup d'intelligence et d'un réel sentiment dramatique.

M. Talazac a chanté la *Favorite* et la *Reine de Chypre* avec Mlle Richard. Parfait chanteur, il peut encore acquérir comme comédien; mais dès aujourd'hui, c'est un véritable artiste apte à tenir un premier emploi sur une de nos grandes scènes lyriques.

M. Sellier, par sa voix d'une richesse merveilleuse, trouvera toujours grâce devant le public; il a cependant beaucoup à apprendre. Il ne me semble pas avoir l'oreille bien musicale, il fausse dans les passages de demi-teinte.

MM. Lorrain et Denoyé lui sont bien supérieurs comme *artistes*. Le premier a chanté le « Souviens-toi du passé » de *Faust* avec ampleur et dans le vrai caractère de l'œuvre; le second sera un Bertram, un Marcel, un Méphistophélès de grande école. Son organe puissant, métallique, d'une sonorité pleine, ne chevrote point; il a donné un *fa* dièze d'une rondeur parfaite; intelligent, d'un physique imposant, M. Denoyé promet un beau premier prix pour le prochain concours.

Nous donnons maintenant les résultats des concours de Piano, Violon, Violoncelle et instruments à vent, sans entrer dans des considérations détaillées et en nous bornant à constater que les concours de Piano ont été excessivement remarquables, surtout celui des élèves femmes, qui est un des plus brillants que l'on ai vus depuis longtemps.

Séance du 24 juillet 1877

CONCOURS DE PIANO

Jury: MM. A. Thomas, président; Eugène Guiraud, Jaëll, Dubois, Delioux, Duvernois, Lacombe, Fissot, Pfeffer.

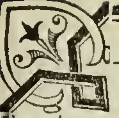
RÉSULTATS OBTENUS

HOMMES

Premiers prix. — MM. Trago, élève de M. Mathias; Zimenès, élève de M. Marmontel; Rabeau, élève de M. Mathias.
Deuxième prix. — MM. Bellaigue, élève de M. Marmontel; Debussy, élève de M. Marmontel.
Premiers accessits. — MM. O. Kelly, élève de M. Mathias; Fournier, élève de M. Mathias.
Deuxième accessit. — M. Guiart, élève de M. Marmontel.

FEMMES

Premiers prix. — Mlles Heyberger, élève de Mme Massart; Miclos, élève de Mme Massart; Carrier-Belleuse, élève de M. Delaborde.
Deuxièmes prix. — Mlles Colombier, élève de Le Couppey. — Sibberberg, élève de Mme Massard.



Premiers accessits. Mlles Halbronn, élève de M. Le Couppey. — Chandelier, élève de Mme Massart. — Juliette Lévy, élève de Mme Massart.

Deuxièmes accessits. — Mlles Welsch, élève de M. Delaborde. — Moll, élève de M. Le Couppey. — Blum, élève de M. Le Couppey.

Séance du 27 juillet 1877

CONCOURS DE VIOLONCELLE ET DE VIOLON

Jury : MM. A. Thomas, président; Deldevez, Altès, Pasdeloup, Colonne, Lebouc, Sarasate, Regnier, Colin.

RÉSULTATS OBTENUS

VIOLONCELLE

Premier prix. — Mlle Gatineau, élève de M. Franchomme.

Deuxième Prix (à l'unanimité). — M. Marthe, élève de M. Franchomme.

Premier accessit. — M. Riff, élève de M. Franchomme.

Deuxième accessit. — M. Alard, élève de M. Franchomme.

VIOLON

Premiers prix. — MM. Berthelier, élève de M. Massart. — Haguenauer, élève de M. Dancla. — Heymann, élève de M. Maurin.

Deuxièmes prix. — MM. Remy, élève de M. Massart. — Gibier, élève de M. Sauzay..

Premiers accessits. — MM. Nicosia, élève de M. Sauzay. — Mendels, élève de M. Massart. — Lantier, élève de M. Massart.

Deuxièmes accessits. — MM. Mirame, élève de M. Dancla. — Nadaud, élève de M. Dancla.

Ces deux concours sont fort satisfaisants, bien qu'il ne s'y soit révélé aucun artiste hors ligne.

Séance du 29 juillet 1877.

INSTRUMENTS A VENT

TROMPETTE

Pas de prix. — 1er accessit : M. Rivot.

TROMBONE

1er prix : M. Clarisse.
Pas de second prix.
1er accessit : M. Poupet.
2e accessit : M. Guyon.

FLUTE

Pas de 1er prix.
2e prix : MM. Séga, Vendeur.
1er accessit : M. Lematte.
2e accessit : M. Bondues.

HAUTBOIS

1er prix : MM. Dorel, Kelsen.
Pas de second prix.
1er accessit : MM. Hour, Dreyfus.
2e accessit : M. Auvray.

CLARINETTE

1er prix : M. Perpignan.
2e prix : M. Taffin.
1er accessit : M. Salingue.
2e accessit : M. Selmer.

BASSON

1er prix : M. Bourdeau.
2e prix : M. Agnès.
1er accessit : M. Klosé.
2e accessit : M. Brizy.

COR

1er prix : M. Reine.
2e prix : M. Brive.
Pas de 1er accessit.
2e accessit : M. Oustruy.

CORNET A PISTON

1er prix : M. Franquin.
2e prix : M. Durietz.
Pas de 1er accessit.
2e accessit : M. Manich.

Samedi prochain, 4 août, la distribution solennelle des prix, médailles et diplômes, aura lieu comme d'ordinaire, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre de Mlle Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

Il n'employait pas de grands mots pour me convaincre; il répétait constamment : « Je vous aime, Renée; laissez-moi vous le prouver, et quand je vous aurai communiqué la foi qui me remplit le cœur, laissez-moi être heureux du bonheur que je vous aurai donné. » Eh bien ! à présent qu'Olivier est parti, je t'avoue, à toi, ce que, s'il était resté, je ne me serais peut-être que trop tard avoué à moi-même : je bénis le ciel d'avoir évité l'abîme que la passion creuse sous les pas des imprudents qui s'y hasardent; mais j'en aimais le vertige et j'avais plus de regret de le fuir que de crainte d'y succomber. Aujourd'hui encore je ne puis me défendre de dire : C'est dommage ! c'est dommage que la raison défende ce qui semble au cœur si charmant ! c'est dommage que l'amour ne résiste pas aux réalités de la vie, ainsi que l'assurent les personnes qui en ont fait l'expérience ! c'est dommage que tous ces beaux contes de fées, remplis d'amours incomparables, de constances éternelles, de fortunes subites et incalculables, de princes charmants et de princesses plus belles que le jour, ne soient que des... contes de fées. Je me résignerais volontiers à être un mois ou deux Cendrillon ou Peau-d'Ane, à la condition d'épouser après le fils du roi. Tu auras beau dire, ce serait plus amusant que d'épouser de suite M. Bonnet ou M. de Coathuel. Certes, c'est joli d'être maréchale ou marquise ; mais je ne verrais pas grand mal à supprimer le marquis et le maréchal. Entre nous, ils ne sont pas beaux nos amoureux — et c'est effrayant d'y penser, — un mari, ça embrasse, n'est-ce pas ?

Allons, ne te fâche pas; je resterai digne de toi, et je n'oublierai pas ce que dit ma mère, qu'une fille bien née et bien élevée aime toujours son mari. Laissant donc mon cher cousin courir tout seul les sentiers hasardeux de la gloire, je marcherai paisiblement sur la grand'route qui mène à la fortune, dont on ne peut se passer aujourd'hui. Pendant qu'Olivier fera des chefs-d'œuvre, il ne sera pas mauvais peut-être que j'acquière les moyens de les lui acheter pour l'empêcher de mourir de faim à l'ombre de ses lauriers. Poursuis donc la conquête si bien commencée de ton héros; moi, je me mets dès demain en campagne contre mon gentilhomme. Puisque tu abandonnes les manœuvres romanesques, je m'en empare. Le marquis n'a pas encore « renoncé à plaire, » et le meilleur moyen de le captiver, c'est de flatter cette manie. Tu as pu voir que, quand je m'en mêle, je sais être très-séduisante, dans le genre folâtre, comme toi dans le genre sérieux; sans me vanter, je crois que M. de Coathuel n'a plus l'habitude de voir des femmes de mon âge et de ma tournure faire des folies pour lui. Eh bien ! je veux si bien l'ensorceler qu'il mette à mes pieds, avant trois mois, son nom, sa fortune et sa personne, — que je m'empresserai de ramasser pêle-mêle, de peur d'oublier volontairement la dernière de ces trois choses si je me consultais. Maintenant qu'Olivier est parti, on me laisse un peu plus de liberté, et je vais en abuser pour mener bon train le siége de Coathuel. Le chevalier, sans s'en douter, comme toujours, va me servir de complice. Cela le distraira de « l'ingrate Iris qui a fui nos vallons, » et pour suivre un rival encore ! Pauvre chevalier !

Ne serait-ce pas le cas de crier aussi au général et au marquis : « Prenez garde ! » Bah ! ils ne seront pas, en définitive, tant à plaindre, quand ils présenteront dans le monde des femmes comme nous. Bien d'autres, et j'en pourrais nommer, voudraient être exposés aux mêmes dangers qu'eux. Dépêchons-nous donc de faire leur bonheur — et le nôtre.

Sur ce, Madame la maréchale future,

J'ai l'honneur d'être,
de votre future Excellence,
l'amie très-dévouée,
future marquise de Coathuel.
Pour le présent : RÉNÉE DE KERAVEN.

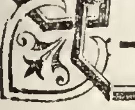
—

Lettre de Mlle Marcelle de Gury à Mlle Renée de Keraven.

Paris, 18 juin 1858.

Ah ! que tu m'impatientes, ma chère Renée, avec tes éternelles bergeries. Je ne t'aurais jamais crue si provinciale ni si bourgeoise que cela. Aimer un petit cousin ? Mais ça ne se fait plus du tout ! c'est passé de mode, avec les manches plates et les coiffures à la Ninon. Je crains que la poésie de mirliton du chevalier exerce sur toi à la longue une fâcheuse influence, puisque, à peine livrée à toi-même, tu sembles hésiter entre des niaiseries de pensionnaire en vacances, et de sérieuses et magnifiques réalités. Heureusement que le bel Olivier est parti, sans quoi, je te vois d'ici roucoulant avec lui les fades « nocturnes » des sempiternelles amours. La belle affaire de pouvoir vivre en rêve six mois, un an, deux peut-être, dans ce royaume des fées plus ou moins réalisable, où la tendresse partagée fait supporter ou plutôt supprime les vulgaires nécessités de notre vulgaire nature, et permet à l'âme d'habiter les nuages, si l'inévitable réveil de cette fantasmagorie est un intérieur gêné, beaucoup d'enfants à emmailloter, à décrotter, à raccommoder; des robes de mérinos aux grands jours, et un mari qui vous reproche un beau matin de n'avoir plus la beauté, que la vie à laquelle il vous a condamnée a détruite !...

C'est dommage, dis-tu ? Oui, c'est dommage aussi que l'on ne puisse aller se promener dans la lune, faire chanter au rossignol la musique de Rossini, et porter en parure toutes les étoiles du firmament ! c'est dommage certainement ; mais ni toi, ni moi, ni personne n'y pouvant rien, il est plus raisonnable, au lieu de se lamenter sur les imperfections de notre destinée, de faire son possible pour la corriger et l'améliorer, avec les moyens qui nous sont fournis par la Providence. Car enfin, si le ciel qui nous a faites pauvres nous a donné, par compensation, la beauté et l'esprit, c'est apparemment qu'il avait ses raisons pour cela Il ne manque pas de femmes sottes et laides pour soigner le pot-au-feu, rattacher les boutons et réconforter le cœur des pauvres diables d'élus auxquels il a inoculé la vocation de la gloire et de la misère. Qu'avons-nous besoin de nous en mêler ? Nous nous acquitterions aussi mal de ce rôle modeste, que ces estimables créatures de notre rôle brillant. A quoi bon alors en changer? Je ne saurais donc te le trop répéter : Epouse le marquis ! épouse le marquis ! Si tu ne suis pas mes conseils, tu n'auras même pas à me reprocher, pour ton excuse, de ne t'avoir pas prêché d'exemple.



Pendant que tu perds à regretter une chaumière le temps que tu pourrais employer à acquérir un château, moi je touche déjà au but. Le général ne résiste plus que d'une aile, et pour la forme, et si je ne l'accable pas de suite, c'est uniquement pour laisser à son amour-propre la consolation d'une capitulation honorable. Un guerrier jusqu'ici invincible a bien droit à quelques égards. Honneur au courage malheureux ! Si, d'ailleurs, M. Bonnet s'apercevait, à quelque fanfare prématurée de l'ennemi, qu'il est en train d'essuyer une belle et belle déroute, il serait capable d'essayer un effort désespéré qui le sauverait peut-être. La suprême habileté de ma politique est donc de lui persuader qu'il n'est seulement pas attaqué, et que s'il entre en pourparlers, c'est uniquement par conviction et par sympathie pour le drapeau qu'il a, à tort, combattu jusqu'ici.

Je me suis laissée, dans ma dernière lettre, partant pour aller dîner chez le général, ou plutôt m'habillant dans cette intention. Le choix de ma toilette, pour cette circonstance, demandait quelque tact, et je me suis trouvée, je crois, à la hauteur des événements. Il s'agissait d'être à la fois très-modeste et assez élégante, ni trop frivole, ni trop sérieuse. J'ai donc mis une robe de soie bleue très-ample, mais sans volants, garnis au cou et au jabot de dentelle noire; un simple anneau d'or pour bracelet, et rien dans les cheveux. Par-dessus, un paletot de velours noir tout uni, et un chapeau de paille, avec un brin de lilas dissimulé sous la passe : équipage de demoiselle sans dot et sans prétention, vouée autant par goût que par nécessité au mariage de raison.

(*A suivre.*)

JULES KERGOMARD.

PETITES NOUVELLES

—Mme Lina Belle débutera à l'Opéra, dans le rôle du page des *Huguenots*. Son entrée à l'Opéra lui coûte un dédit de 6,000 fr. qu'elle a dû payer à M. Bertrand, directeur des Variétés.

Mme Lina Bell faisait partie de la troupe des Variétés, quand M. du Locle lui proposa d'entrer à l'Opéra-Comique. M. Bertrand consentit à laisser partir sa pensionnaire, à la condition qu'à l'expiration de son engagement à l'Opéra-Comique, elle se mettrait à sa disposition. On se souvient do l'effet que produisit dans l'air du pâtre, du *Pardon de Ploërmel*, la voix de Mme Lina-Bell. M. Bertrand ne l'a certes pas oublié, et il n'a pas voulu, de son plein gré, laisser échapper une artiste que d'ailleurs lui demandait M. Lecocq pour sa prochaine opérette; aussi a-t-il exigé le dédi intégral stipulé dans son contrat avec Mme Lina-Bell.

— M. Ambroise Thomas, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est nommé membre de la Commission supérieure des expositions internationales.

— Le *Déserteur*, de Monsigny, sera repris à l'Opéra-Comique pendant la prochaine campagne.

— M. Jules Steemann, qui était chef des chœurs sous les anciennes directions de l'Opéra-Comique, et dont M. Carvalho s'est séparé, entre pour le même emploi au Théâtre-Italien.

—Tamberlick et l'Albani chanteront les principaux rôles du *Nerone*, de MM. Jules Barbier et Rubinstein, que le Théâtre-Italien doit donner cet hiver.

— M. de Flotow compose en ce moment deux opéras, l'un a pour titre *Sakountala*, l'autre les *Musiciens*. Un des personnages de ce dernier ouvrage sera le divin Mozart.

— Deux pièces en un acte sont en ce moment en répétition au Gymnase et passeront aussitôt que les recettes de *Bébé* le permettront :

1° Les *Roses montantes*, comédie en un acte, de M. Troupié-Béziers, jouée par MM. Pujol, Malard; Mlle Monnier;

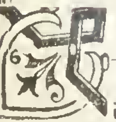
2° Les *Maris mécontents*, comédie en un acte, de M. Jannet, jouée par MM. Lenormant, Ch. Pascal; Mmes Lenormant, Dinelli.

—Au Palais-Royal, on annonce une prochaine reprise de la *Station Champbaudet*, et la première représentation de *Bérangère et Anatole*, opérette-monologue, de M. Paul Poirson, musique de M. Massenet, pour la continuation des débuts de Mlle Jane Hading.

— M. Lacome, l'auteur applaudi de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, est de retour à Paris. Sa partition de *Pâques fleuries*, destinée aux Folies-Dramatiques, est entièrement terminée.

La réouverture de ce théâtre aura lieu, le 1er septembre, par la reprise des *Cloches de Corneville*.

— Nous apprenons la mort de M. Warot, chef d'orchestre, musicien de grand talent et père du sympathique ténor.



Chemins de fer de l'Ouest.

SAISON DE 1877

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à prix réduits valables du Samedi au Lundi inclusivement, à dater du 5 mai

DE PARIS A

	1re classe F.	2e classe F.
Dieppe — Le Tréport, Criel...	30 »	22 »
Motteville — Saint-Valery-en-Caux, Veules..............	30 »	22 »
Yvetot — Veulettes..........	30 »	22 »
Le Havre — Ste-Adresse, Bruneval......................	33 »	24 »
Les Ifs — Etretat, Bruneval..	33 »	24 »
Fécamp — Yport, Etretat, les Petites-Dalles............	33 »	24 »
Trouville-Deauville — Villerville, Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Le Home-Varaville...........	33 »	24 »
Honfleur..................	33 »	24 »
Caen — Lion-sur-Mer, Luc, Langrune, St-Aubin, Bernières, Courseulles........	33 »	24 »
Bayeux — Arromanches, Port-en-Bessin, Asnelles........	40 »	30 »
Isigny — Grand-Camp, Ste-Marie-du-Mont...........	44 »	33 »
Valognes — Port-Bail, Carteret, Quinéville, Saint-Vaast-de-la-Hougue............	50 »	38 »
Cherbourg..................	55 »	42 »
Granville — St-Pair.........	49 50	38 50
St-Malo-St-Servan — Dinard-St-Enogat, Paramé.......	66 »	49 50
Le Tréport, par Serqueux et Abancourt, à partir du 1er juillet seulement..........	33 20	»

EAUX THERMALES

Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay..........	21 50	16 »
Bagnoles de l'Orne, par Briouze et la Ferté-Macé. Ces prix comprennent le parcours total	46 »	35 »

Départ par tous les Trains du Samedi et du Dimanche.

Retour par tous les Trains du Dimanche et du Lundi.

Nota. — Les prix ci dessus ne s'appliquent qu'au parcours en chemin de fer. Les billets de 2e classe ne seront admis que dans les Trains qui comportent des voitures de cette classe.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE

CIUDAD REAL A BADAJOZ

& D'ALMORCHON AUX MINES DE HOUILLE DE BELMEZ

Approuvée et constituée par décrets royaux des 20 août 1861 et 7 décembre 1864, et par acte authentique du 31 mai 1872.

CONCESSIONNAIRE DE LA LIGNE DIRECTE

DE MADRID A CIUDAD REAL

PAR LA LOI DU 15 DÉCEMBRE 1876

CAPITAL SOCIAL : 50.000,000 DE FRANCS

Représenté par 100,000 actions de 500 francs chacune entièrement libérées.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à 63,754 Obligations de 500 Francs

CHAQUE OBLIGATION RAPPORTE

25 FRANCS d'intérêt annuel

Payable à Paris, à la Société de Crédit Industriel et Commercial, à Bruxelles et à Madrid.

Net de tous impôts présents ou futurs, soit 12 fr 50 net par semestre,

LES 1er AVRIL ET 1er OCTOBRE DE CHAQUE ANNÉE

Amortissement au pair en 90 ans par tirages semestriels à partir du 1er octobre 1877.

Cet emprunt représente la seule dette sociale.

Il est garanti par :

privilége hypothécaire en premier rang sur les 405 kilomètres actuellement en exploitation, inscrits aux registres de la propriété les 29 mai et 12 juin 1877, ainsi que sur les 170 kilomètres en construction entre Madrid et Ciudad Real (*suivant acte authentique passé à Madrid le 2 juillet 1877.*)

Les 405 kilomètres en exploitation ont produit, pendant les 4 derniers exercices, une moyenne de bénéfice net de Fr. 1,435,779 par an.

PRIX D'ÉMISSION : 398 FR. 50

(*Jouissance du 1er octobre 1877.*)

PAYABLES		
En souscrivant..............................	30	»
A la répartition............................	68	50
Le 1er septembre 1877...............	100	»
Le 15 octobre 1877	100	»
Le 1er décembre 1877.................	100	»
Total à verser..... Fr.	398	50

Ce qui représente un placement à 6 fr. 25 % sans tenir compte de l'amortissement.

On peut se libérer par anticipation, sous escompte de 5 %.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE :

Le Jeudi 2 Août 1877

A PARIS : A la Société générale de Crédit Industriel et Commercial, rue de la Victoire, 72;

A BRUXELLES : A la Banque de Bruxelles, 22, rue Royale;

A MADRID : Au siége social.

La répartition se fera proportionnellement.

Les démarches nécessaires seront faites, dès la clôture de la souscription, pour faire admettre ces titres à la cote officielle de Paris. Les obligations seront cotées aux bourses de Madrid et de Bruxelles

Dès à présent, on peut souscrire par lettre.

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de juillet a produit 90 f. pour 5000 f.

On peut retirer le capital à volonté.

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre

MALADIES DE L'ESTOMAC voir aux annonces

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

30 ANS DE SUCCÈS — 80,000 CURES PAR AN.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle rétablit l'appétit bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies, gastrites, gastro entérite, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Brehan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques unes des 80,000 cures :

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure No 65,112

M. E. Payard, de *Gastralgie et Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure No 62,845

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure No 70,421

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible et des médecins hors ligne avait déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

Quatrefois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : ¼ kil., 2 fr. 25, ½ kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes, de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Co., LIMITED, 26, Place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (3)

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

LE MARDI 31 JUILLET 1877

a 240,000 Obligations

de la Compagnie des Chemins de fer de

BONE-GUELMA

ET PROLONGEMENTS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE TRENTE MILLIONS

ÉMISSION AUTORISÉE PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE

EN DATE DU 21 JUILLET 1877

Intérêt annuel : 15 francs

Payables à Paris, les 1er février et août de chaque année

Remboursement à 500 Francs en 92 Tirages annuels

A partir de janvier 1884

LE PREMIER REMBOURSEMENT AURA LIEU LE 1er FÉVRIER 1885

Les conventions établissant la garantie d'intérêt accordée par l'Etat (article 3 de la Convention principale et article 2 de la Convention additionnelle) ont été approuvées par la loi du 26 mars 1877.

Aux termes de l'article 4 de cette même loi, le produit net de cette Emission sera déposé au Trésor et ne sera remis à la Compagnie, au fur et à mesure de l'avancement des travaux, que sur autorisation du ministre des travaux publics et du ministre des finances.

Conformément à l'autorisation donnée par le ministre des finances, ces obligations figureront à la cote officielle sous la rubrique :

OBLIGATIONS BONE-GUELMA

INTÉRÊT ET AMORTISSEMENT GARANTIS PAR L'ÉTAT

PRIX : 306 fr. 25

Jouissance du 1er août 1877

PAYABLES COMME SUIT :

En souscrivant	Fr.	30	»
A la répartition	Fr.	51	25
Du 5 au 10 octobre 1877 ..	Fr.	75	»
Du 5 au 10 novembre 1877 ..	Fr.	75	»
Du 5 au 10 décembre 1877...	Fr.	75	»
Total ..	Fr.	306	25

Les souscripteurs auront, à toute époque, à partir de la répartition, la faculté d'anticiper la totalité des versements, sous bonification d'intérêt à 3 0/0 l'an. Ceux qui useront de cette faculté à la répartition bénéficieront d'un escompte de 1 fr. 75 par titre. En tenant compte de cette bonification, l'obligation entièrement libérée à la répartition ressortira à 302 fr. 50.

La souscription sera ouverte

LE MARDI 31 JUILLET

A la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, à Paris 3, rue d'Antin et dans ses succursales de

BRUXELLES, GENÈVE ET AMSTERDAM

Au COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS, à Paris, 14, rue Bergère et dans ses Agences en France de Lyon, Marseille et Nantes.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Les lettres devront être accompagnées du montant du premier versement.

LES SOUSCRIPTIONS PAR LISTE NE SONT PAS ADMISES.

Si les demandes dépassent le montant total de l'émission, les souscriptions seront soumises à une réduction proportionnelle.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



Paris — **PURETÉ DU TEINT** — Flac. 5 fr.

Faire usage du

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

étendu de 2 à 4 fois autant d'eau

Tonique et détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc.**, conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève **Masque de grossesse** et **Taches de rousseur.**

Il date de 1849.

CANDÈS ET Cie. — Bd St-Denis 26.

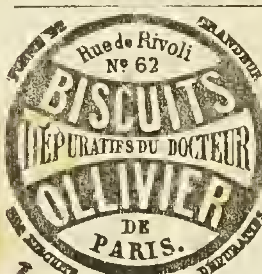
Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: **écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.**

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.



Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GOUTTE et gravelle, traitement guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

MASQUE DE GROSSESSE Taches de rousseur, hâle, détruits radicalement par le **VINAIGRE ANASPELIDE** de Mme **JUNK** de Trèves, maîtresse sage-femme, **Paris, r. St-Lazare, 100. Flac. 5 fr.** Envoi contre mandat ou timbre.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Seul adopté dans tous les Hôpitaux

Ordonné par tous les principaux Médecins

ANÉMIE, CHLOROSE, ÉPUISEMENT

PERTES D'APPÉTIT, PAUVRETÉ DU SANG

FLUEURS BLANCHES, CONSOMPTION

Le **Fer Dialysé** dont M. BRAVAIS a créé la vraie formule (fabriqué d'après les données qu'il possède seul et avec des appareils spéciaux), ne peut être imité. Il **ne peut être que contrefait.** Le public est donc prié d'exiger sur la *capsule, l'étiquette ou le flacon*, le nom, la signature et la marque de fabrique ci-contre, comme garantie.

DÉPÔT PRINCIPAL A PARIS.

13, Rue Lafayette (quartier de l'Opéra)

Usine et Fabrique à Asnières

AUX CHEVAUX MARINS — ENGLISH DISPENSARY

3 Médailles, Exposition de Paris, Bruxelles, Philadelphie, de France et de l'Etranger, pour combattre :

DÉBILITÉ, FAIBLESSE DES ENFANTS

LYMPHATISME, DIGESTIONS DIFFICILES

NÉVRALGIES, STÉRILITÉ, PALPITATIONS, ETC.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce produit incomparable est de citer les appréciations du **Fer dialysé Bravais** faites par les premiers médecins de France et même de l'Europe :

« Bien que personne ne puisse assigner de limite aux découvertes de la science, dit un de ces médecins, je doute qu'on puisse jamais trouver un ferrugineux d'une efficacité plus énergique, plus absolue que le **Fer dialysé Bravais**, possédant des avantages supérieurs à tous les ferrugineux, sans avoir un seul de leurs inconvénients. »

(Envoi de la brochure franco).

*Se trouve dans les principales Pharmacies de France et de l'étranger, où l'on trouve **aussi le** Sirop, les Pilules, la Liqueur et les Pastilles de Fer dialysé Bravais.*

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 30 ans, la **Revalescière** guérit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an.** Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait, étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Expédit. contre bon de poste. Les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.*

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C., limited, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens et Épiciers.

GUÉRIR vite à peu de **frais.** Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Retentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies, Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remedes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle,* ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

EAU BAZANA PHARMACIE NORMALE 19, rue Drouot, Paris.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

VENTE 2 MILLIONS, presque pour rien !

Marchandises irréprochables provenant d'une maison de nouveautés considérable qui vient de tomber pour ne plus se relever.

Aujourd'hui et jours suivants

on vendra à dire d'experts la fin de la première série dont l'annonce a produit, il y a huit jours, une si **vive sensation.**

DÉSIGNATION DE QUELQUES ARTICLES:

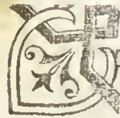
Rideaux riches dessins Bayadère, valeur 1 fr., le mètre	»	25
Mouchoirs Cholet, vignettes couleurs, 2 lisières, valeur 4 f. 50, la douzaine	1	80
Serviettes blanches pour la toilette, à liteaux, valeur 8 fr., la douzaine	3	50
Services damassés blanc, pur fil, 12 serviettes et une grande nappe, le tout	13	75
Toile blanche, pur fil de main, pour chemises, valeur 1 fr. 75, le mètre	»	75
Toile demi-blanc pour grand drap, larg. 1 m. 10 c., valeur 2 fr. 25, le mètre	»	95
Nappes dépareillées, damassées et unies, pur fil, valeur 9 fr., la nappe	3	90
Draps de lit confectionnés, coton écru renforcé, valeur 5 fr., le drap	1	75
Corsets pour enfants, coutil et satin, valeur 2 fr., le corset	»	35
Peignoirs pour dames, magnifique piqué blanc, valeur 8 fr., le peignoir	2	45
Peignoirs toile rayée, haute nouveauté pour la campagne, valeur 25 fr., le peignoir	6	50
Chemises pour Dames, coton écru renforcé. Valeur 4 fr., la chemise	1	20
Chemises pour dames, feston et grand plastron entièrement brodé. Valeur 9 fr., la chemise	2	95
Camisoles percale, petits plis, rangées de broderie. Valeur 2 fr. 50, la camisole	1	35
Chemises de nuit, percale petits plis avec rangées de broderie. Valeur 8 fr., la chemise	3	25
Jupons à grand volant, magnifique feston brodé à la main. Valeur 9 fr., le jupon	3	75
Bas blancs pour enfants, belle qualité. Valeur 95 centimes, la paire	»	20
Chaussettes pour hommes, hautes nouveautés. Valeur 90 centimes, la paire	»	25
Chemises pour hommes, cretonne et percale couleurs. Valeur 8 fr., la chemise	2	45
Faux-Cols percale et toile, pour hommes. Valeur 7 fr., la douzaine	2	45

Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

Un grand nombre de personnes, effrayées de l'emploi des narcotiques, me demandent mon avis sur l'**Eau orientale Bazana**. Différents accidents tout récents et la mort d'un étudiant de Rouen, qui en avait fait usage pour apaiser une rage de dents, donnent à cette question plus d'à-propos que jamais.

Je réponds : Grâce à l'EAU BAZANA, exempte de substances narcotisées, ces accidents ne sont plus à craindre. Cette eau, dont s'occupe tout le corps médical, et que j'ai expérimentée consciencieusement avec mes confrères les docteurs Masse et Lewis, non-seulement guérit pour toujours le mal de dents, mais encore elle assainit la bouche, raffermit les gencives, neutralise la carie. C'est un précieux auxilliaire pour la thérapeutique dentaire.

Docteur A. SORLIN.







VERGNET

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 221

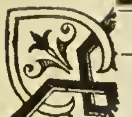
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 9 au 15 août 1877

PARIS : 30 cent. — DEPART^s. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

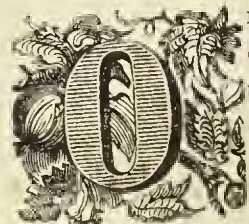
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXI

VERGNET.



On ne saurait trop répéter combien, la plupart du temps, il faut de patience et de courage aux jeunes gens tourmentés par la vocation artistique pour parvenir à la situation qu'ils méritent.

Vergnet, aujourd'hui en possession d'une belle place à l'Opéra, est un exemple à citer parmi ceux qui ont été soumis à de dures épreuves avant d'atteindre le but qu'ils se proposaient.

Modeste et craintif, il ne fut peut-être jamais arrivé si la nature ne l'avait doué d'un organe vraiment exceptionnel ; car pour faire valoir ses connaissances musicales, il eût fallu qu'il devint solliciteur, ce qui était absolument contraire à sa nature.

Avant de se faire ouvrir les portes du Conservatoire, pour y étudier l'art du chant, on va voir par quels chemins a dû passer le jeune et brillant ténor.

Edmond-Alphonse-Jean VERGNET est né à Montpellier (Hérault) le 4 juillet 1850, d'une famille de commerçants. Dès l'âge le plus tendre, ses goûts pour la musique s'affirmèrent. Dans la maison qu'habitait son père, demeurait un violoniste auprès duquel l'enfant se rendait aussitôt qu'il entendait l'artiste travailler ; celui-ci remarquant l'attention que son admirateur prêtait à ses études, lui promit de lui donner des leçons. Vergnet avait de 7 à 8 ans, lorsqu'il commença à apprendre le solfége avec ce violoniste, et il lui dut les premiers éléments de la musique.

Venu à Paris, à l'âge de dix ans, avec son père, Vergnet continua l'étude du violon avec un élève de M. Sauzay.

Rentré, lui-même, dans la classe de ce professeur au Conservatoire, il y resta de 1864 à 1867

Comme il lui fallait subvenir aux moyens de l'existence, Vergnet, tout en étant au Conservatoire, avait obtenu une place à l'orchestre de la Porte-Saint-Martin. Pendant trois années consécutives, de 1867 à 1870, il fit partie de l'orchestre dans différents théâtres, au Châtelet, au Théâtre-Lyrique, à la Gaîté, à l'Ambigu et au Vaudeville. En 1870, il devint soldat et fit la campagne au 59e de ligne.

Après la guerre il retourna d'abord à la Porte-Saint-Martin où M. Vizentini était alors chef d'orchestre, puis s'engagea dans divers cafés-concerts, le café du XIXe Siècle, le café de l'Horloge, etc...

Remontons maintenant à l'origine du chanteur. Lorsqu'il était au Conservatoire, Vergnet chantait souvent au foyer avec ceux de ses camarades qui travaillaient le chant. Un d'entre eux, M. Meyronnet, que nous avons vu depuis ténor à la Gaîté, sous Offenbach, lui proposa de le présenter à M. Grosset, dans la classe duquel il était alors élève au Conservatoire. Devant les hésitations de Vergnet, l'affaire n'eut pas de suites.

Plus tard, dans une représentation extraordinaire donnée avec le concours de Capoul, à la Porte-Saint-Martin, où Vergnet était rentré à l'orchestre, notre violoniste fut tellement frappé de la beauté de l'air de *Joseph*, que ce chanteur rendait dans la perfection, qu'il l'acheta et se mit à l'étudier. Un jour qu'il était allé voir le chef d'orchestre du café du XIXe Siècle, en ce moment au petit foyer de l'Alhambra, il lui parla de cet air et l'exécuta devant lui en présence de la directrice de l'établissement, Mme Piccolo, la mère de la charmante Théo.

Mme Piccolo le complimenta vivement et lui offrit un engagement comme chanteur à l'Alhambra. Vergnet, timide à l'excès, se dit n'être pas en mesure de répondre à ces propositions. « Signez tout de même, poursuivit la directrice, je vous distribuerai des morceaux et vous les apprendrez au fur et à mesure.» Comme Vergnet n'avait que 90 fr. par mois à l'orchestre de la Porte-Saint-Martin, et qu'on lui offrait 7 fr. par jour, il finit par accepter, donna sa démission à M. Vizentini et signa un engagement de cinq mois avec Mme Piccolo. Toutefois, horriblement *blagué* par ses camarades de la Porte-Saint-Martin, il n'osait plus paraître sur la scène ; il fallut qu'il y fut pour ainsi dire jeté par ses nouveaux confrères du café-chantant.

A l'Alhambra, Vergnet débuta par la *Légende du roi Gambrinus*, d'O. Métra, et chanta entre autres romances à succès du jour : *Tout le long du ruisseau*, de Karl Van Berg, le *Vengeur*, etc., etc.

L'Alhambra ayant changé de direction avant l'expiration de l'engagement de Vergnet, celui-ci reçut de son nouveau directeur des offres de *diminution* d'appointements. Il ne les accepta pas, préféra résilier et signa un engagement avec l'Eldorado, de Lyon.

Après avoir chanté là durant trois mois, le futur ténor de l'Académie nationale de musique revint à Paris où il resta pendant quelque temps sans position. Il n'avait pour toute ressource que d'aller chanter une fois par semaine, le dimanche, *et quand il faisait beau*, au café Calliope, tout en haut de Belleville, au coin du boulevard Puebla et de la rue de Paris. Il touchait là *douze* francs.

DOUZE francs par semaine !... ET QUAND IL FAISAIT BEAU!!!

Au bout de quelques mois de misère, Vergnet trouva un engagement dans un café-concert de Saint-Etienne (Loire) : les Bouffes-Stéphanois. Il fit là la connaissance d'un ancien élève de Roger qui, ayant remarqué la beauté de sa voix, lui persuada de tenter l'entrée du Conservatoire et lui offrit une lettre pour son maître. Toujours se défiant de lui, Vergnet hésita longtemps, puis se décida enfin à regagner Paris, muni de la précieuse missive pour le professeur du Conservatoire.

Mais il se présenta vainement plusieurs fois chez Roger, ne put jamais le rencontrer, et ne reçut même pas de réponse à une lettre explicative qu'il déposa chez lui.

Que faire alors ? Piqué au vif, Vergnet eut un moment d'énergie, il résolut de se présenter tout simplement au concours d'admission. Il envoya ses papiers pour son inscription et, en attendant le jour de l'examen, il alla chanter au café-concert de la Pépinière, car quoi qu'à peine âgé de 22 ans, il était déjà marié et père de famille et des besoins multiples se dressaient devant lui.

Etant là, on lui fit des propositions pour être mis en pourparlers avec M. Strakosch ; mais ayant reçu du Conservatoire sa lettre d'avis à concourir, il voulut passer d'abord cet examen, chanta les couplets « Comme la plume au vent, » de *Rigoletto* et ayant été reçu avec le numéro UN, il ne pensa plus à autre chose qu'à entreprendre des études sérieuses.

Entré, en octobre 1872, dans la classe de chant de M. Bax de Saint-Yves, Vergnet continua néanmoins à chanter au Conservatoire de la Pépinière, ayant obtenu cette faveur exceptionnelle de M. A. Thomas qui comprenait très-bien qu'il fallait que le brave garçon fût laissé à même de donner le pain à sa famille.

En juillet 1873, Vergnet, reconnu excellent musicien, fut autorisé à prendre part aux concours généraux du mois de juillet. Il y obtint un deuxième prix de chant, avec l'air de *Joseph*. Après l'examen qui suivit ce concours, Vergnet obtint une pension du Conservatoire, avec interdiction d'accepter toute espèce d'engagement dans un café-concert. Rappelons qu'avant l'obtention de cette pension, Vergnet avait chanté au Châtelet la *Ruth* de Franck, et aux concerts Lamoureux, le *Messie* d'Haendel.

En juillet 1874, Vergnet fut avec Manoury un des plus brillants lauréats que le Conservatoire ait connu depuis longtemps ; il obtint un premier prix de chant, avec l'air de *Guido et Ginevra*, un second prix d'opéra comique, dans le rôle de Lyonel, de l'*Eclair*, et un premier prix d'Opéra avec le duo de la *Reine de Chypre*, que lui et Manoury chantèrent avec un art remarquable.

Immédiatement engagé à l'Opéra, Vergnet y fit promptement ses débuts par le rôle de Raimbaut de *Robert le Diable*, le 2 septembre suivant. Puis il a paru successivement depuis :

Le 30 novembre 1874, dans *Faust* ;
Le 8 janvier 1875, dans la *Juive* ;
Le 31 mars 1875, dans *Hamlet* ;
Le 29 novembre 1875, dans *Don Juan* ;
Le 30 juin 1876, dans la *Favorite* ;
Le 25 avril 1877, dans le *Freyschutz* ;
Enfin le 27 juin dernier, dans le *Roi de Lahore*.

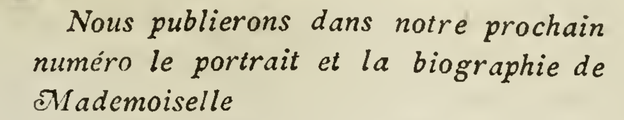
Doué d'une voix d'un timbre extrêmement agréable, souple et énergique au besoin, Vergnet possède, de plus, des qualités de style fort élevées. Il sait *chanter*, ne crie jamais et nuance avec une grande délicatesse de goût. Ce n'est pas un simple *premier ténor*, c'est un *artiste*. Rarement on n'a mieux chanté que lui l'air si suave et si périlleux du quatrième acte de *Don Juan* Après avoir sagement ménagé cet organe d'élite, pendant trois années, M. Halanzier semble vouloir lui confier aujourd'hui l'emploi des ténors de force. La façon dont Vergnet a rempli cette tâche difficile dans le *Roi de Lahore*, ne laisse aucune inquiétude sur la solidité de sa voix, dont l'émission savante excluera toute fatigue. Nous nous attendons donc à lui voir aborder successivement tous les grands rôles du répertoire et nous ne doutons pas qu'il n'en soit à la hauteur comme musicien et comme chanteur.

Vergnet vient de renouveler un brillant engagement avec M. Halanzier. Le voilà donc tout à fait *arrivé*, et à même de donner à sa nombreuse famille (il a eu six enfants et il lui en reste encore quatre) un bien-être qu'il doit non-seulement à ses dons naturels, mais à son travail et à sa persévérance. Très aimé et estimé de ses camarades, et ne comptant que des amis en raison de la douceur et de l'aménité de son caractère, il a pu voir chacun applaudir chaleureusement à la décision que vient de prendre le directeur de l'Opéra, de conserver à notre première scène lyrique un artiste de sa valeur.

FELIX JAHYER.







Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

GELABERT

(des Folies-Dramatiques)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

MILHER

(des Folies-Dramatiques)

Ces deux portraits dans les costumes des Cloches de Corneville, *dont le succès vient de s'affirmer à nouveau à la reprise de ce charmant ouvrage.*

REVUE THÉATRALE

COMEDIE-FRANÇAISE

Reprise d'*Andromaque*

Cette reprise servait de troisième début à Mlle Adeline Dudlay, et de rentrée à Mlle Sarah-Bernhardt et à M. Mounet-Sully.

La représentation a été remarquable à plusieurs points de vue. Le chef-d'œuvre de Racine, remis à la scène avec un goût parfait de décors et de costumes, a été interprété avec un ensemble excellent.

Mlle Sarah-Bernhardt, on en était certain d'avance, devait être et a été la perfection même dans le rôle d'Andromaque, si tendre, si plein de sensibilité, écrit dans un style si pur et si suave. Aussi s'est-elle vue l'objet d'une ovation indescriptible, après le troisième acte. Nous ne croyons pas qu'on puisse s'élever plus haut dans l'art d'émouvoir; jamais accents plus pathétiques n'ont empoigné, avec plus de puissance, une salle tout entière.

A côté d'elle, Mlle Adeline Dudlay avait fort à faire en abordant le terrible rôle d'Hermione. Sans égaler en autorité son admirable camarade, la jeune débutante a déployé assez d'énergie pour assurer son succès. Rappelée après la chute du rideau, Mlle Dudlay a été chaleureusement applaudie. C'est décidément une vraie tragédienne qui sera une grande artiste après une année ou deux d'exercice.

Le personnage d'Oreste, qui a servi de début à la Comédie-Française à M. Mounet-Sully, est resté un de ses meilleurs rôles. Sans doute le tragédien n'y est pas parfait, il outre plus d'un effet, mais il y est supérieur en certains endroits.

Laroche se montre moins brillant, mais plus égal dans le rôle de Pyrrhus qu'il joue avec beaucoup de tenue et de correction.

Les personnages secondaires sont tenus avec le plus grand soin.

Cette reprise fait honneur à la Comédie-Française. Aussi le public a-t-il semblé prendre un vif plaisir à l'interprétation du chef-d'œuvre de ce « polisson » de Racine, dont le génie, si français, survivra, quoiqu'en peuvent dire certains critiques, à bon nombre de transformations successives de l'art dramatique.

FOLIES-DRAMATIQUES

Les Folies-Dramatiques ont fait leur réouverture lundi avec les *Cloches de Corneville*. Le charmant ouvrage de M. Robert Planquette a eu le même succès qu'à la création.

Mlles Girard et Gelabert, M. Milher ont été très applaudis, ainsi que Luco.

Avec ce spectacle, M. Cantin peut braver la canicule et attendre patiemment la rentrée des touristes. On va mettre en répétition la nouvelle opérette d'Offenbach et préparer en même temps *Pâques Fleuries*, de M. Lacôme, l'heureux auteur de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*.

CONSERVATOIRE NATIONAL

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Distribution des Prix pour le cours d'études de l'année 1877

Samedi a eu lieu, au Conservatoire, la distribution solennelle des prix aux élèves de notre Ecole nationale de musique et de déclamation.

Comme cela a lieu tous les ans, la séance était présidée par le ministre de l'instruction publique. M. Brunet s'est borné, pour son discours, à coordonner ensemble les notes qui lui ont été données par l'administration. Il a félicité les élèves de la valeur des concours de l'année; les a engagé à travailler; leur a rappelé les pertes faites par l'art dramatique en 1877: Volnys, Pradher, Hisson, Priola, Sainte-Foy, Batiste, Bertini et Laferrière, MM. de Beauchesne et Rety père; puis ensuite, il a esquissé une courte biographie de Félicien David.

M. Brunet a encore félicité les directeurs de nos théâtres subventionnés et la Société des Concerts, d'avoir ouvert leur porte aux compositeurs modernes. Il a dit que si la musique dramatique avait son splendide palais, la musique symphonique était à la veille d'avoir le sien; elle aura la salle du Trocadéro, construite pour l'Exposition universelle de 1878 et dont la Ville de Paris restera dotée pour l'avenir.

Enfin, le ministre, après avoir offert les palmes académiques à Mme Massart, à MM. Collin, Bax de St Yves et Obin, « dont le mérite et les succès sont hautement affirmés par les résultats des concours de 1877 », a fait savoir à M. Gounod que, sur sa proposition, le Président de la République lui conférait le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Ici, les applaudissements sont partis de tous les coins de la salle, et à ce moment, M. Ambroise Thomas a donné l'accolade à son illustre confrère.

Après ces quelques paroles prononcées par le ministre, la distribution des prix a commencé; chaque lauréat a défilé devant les professeurs du Conservatoire rassemblés et devant un public qui ne ménageait pas ses bravos. Mlles Richard et Heyberger ont été principalement l'objet de chaleureux applaudissements.

Le concert qui a terminé cette solennité a été fort brillant.

Mlle Heyberger a exécuté avec un brio entraînant et une délicatesse exquise le Scherzo, op. 31, de Chopin.

M. Sellier a chanté son grand air de *Guillaume Tell* avec ce fameux *ut* de poitrine dont, je ne sais vraiment pourquoi, le public prend plaisir à s'émerveiller.

Mlle Gatineau, dont le violoncelle vibre et chante avec tant d'âme, a exécuté un thème de *Haendel* varié, par son habile professeur, M. Franchomme.

Puis sont venues les scènes de déclamation dramatiques et lyriques.

La Tragédie avait pour représentants Mlle Jullien et M. Guitry, dans une scène du 2e acte de *Bazajet*.

Pour la Comédie, M. Barral, Mlles Carrière et Sisos ont joué la fameuse scène entre Orgon, Dorine et Marianne, au second acte du *Tartuffe*.

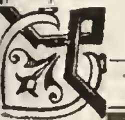
L'Opéra comique a eu pour interprètes Mlle Mendès et M. Jourdan, dans des fragments du 2e acte du *Songe d'une nuit d'Eté*.

Enfin l'Opéra a terminé brillamment le concert, avec la grande scène et le duo du 4e acte de la *Favorite*, par Mlle Richard et M. Talazac, qui ont été applaudis à outrance et le méritaient bien.

A quatre heures, la séance était terminée, et le public nombreux et élégant qui avait assisté à ces intéressants exercices, paraissait très-satisfait des succès justement obtenus par les principaux lauréats des concours de 1877.

LA CLEF DES CHAMPS

Adieu, chenets du foyer, fauteuil douillet, robe de chambre ouatée. Adieu, Parisiens, je vous quitte sans la moindre larme. Le soleil chauffe, il est sept heures du matin, les caisses, les malles, les paquets s'entassent en montagnes dans l'antichambre. Je pars là-bas où le ciel est bleu





et l'horizon vert, là-bas où les rossignols chantent quand sonne l'Angélus...

— Mon ami, n'oublie pas les parapluies! me dit ma femme.

— Petit père, me dit mon bébé, faut-il emporter mon fusil qui part, pour aller à la chasse?

... Où les rossignols chantent quand sonne l'Angélus. Là-bas où la Loire, qui s'étale en longues nappes d'argent, fait plier les roseaux de la rive...

— Dix colis dessus et quatre personnes dedans! c'est-y pas un malheur de charger une voiture comme cela!

— Vous aurez pourboire, mon ami.

— Voyons, montons.

— Au revoir!

— Portez-vous bien!

— Bon voyage!

— Vous nous écrirez?

— Adieu, ne faites pas d'imprudences!

— Très bien! sans doute.

— Merci.

— Bon train, cocher.—Au chemin de fer d'Orléans!

La voiture roule.

— Pour l'amour de Dieu, allez plus vite; nous n'arriverons jamais!

— Plus de temps qu'il ne nous en faut, mon bourgeois.

A mesure que l'on s'approche de la gare, les voitures arrivent plus nombreuses. Dans la cour, il y a un encombrement de chevaux, de bagages, de voyageurs, qui fait plaisir à voir. Les employés à veste bleue ouvrent les portières, s'emparent de vos malles, amènent avec fracas leurs brouettes à quatre roues, qu'on croit toujours avoir dans les jambes.

On me pousse, on me heurte. J'allais oublier les parapluies dans la voiture. Mon bébé se pend à ma redingote dans la crainte de me perdre.

— As-tu pris le carton à chapeau?

— Vous allez briser ma petite caisse!

— Bon! j'ai laissé la clef de mon secrétaire.

— Où allez-vous? crie l'employé; par quel train partez-vous?

— Vous pouvez bien le garder, votre pourboire! En voilà un tire-liard! Dix colis dessus et quatre dedans!

— Permettez! je vous ai donné vingt-cinq centimes de pourboire!

— Mais dépêchez-vous donc d'aller prendre vos billets, vous n'avez que le temps!

Et vous restez ahuri, ne sachant auquel entendre, le porte-monnaie à la main, le paquet de parapluies sous le bras et le sac de nuit à vos pieds, entre votre femme qui vous presse, le bébé qui crie, la bonne qui perd la tête, des cochers qui jurent et des employés qui vous heurtent. Joignez à cela le bruit confus des gens qui se disent adieu, des nourrices qui pleurent, des bagages qu'on jette au pesage, des sifflets de locomotives et de la voix grave de l'employé au guichet:

—Deux premières: 92 fr. 73; une première Blois 19 fr. 95; et le son argentin de la monnaie d'or et d'argent qui sautille sur la tablette.

— Monsieur l'employé, pourriez-vous me donner un renseignement?

— Cela ne me regarde pas: au bureau des renseignements, porte B, corridor 7, à gauche.

— Oh! c'est un tout petit renseignement, je voudrais savoir l'heure.

— Athénaïs! mon Dieu, où est Athénaïs!... j'en perdrai la tête.

— Entrez dans la salle, messieurs les voyageurs pour la ligne de Bordeaux.

— Athénaïs!... (A la vendeuse de journaux): Vous ne l'auriez pas vue, mademoiselle? blanche avec des taches jaunes, un peu replète et pas muselée..

— Demandez le *Moniteur*, le *Charivari*, le *Paris-Théâtre*, le *Journal amusant*.

— Oh! n'oublie pas de m'écrire, dis, mon ange! Tu trouveras la clef dans le tiroir... dans le coin... dans un gant... Oh! tu m'écriras, dis? Et puis pour l'argent?

— Oui, oui, je t'écrirai, adieu! (Il l'étouffe d'un baiser et se précipite.)

— Demandez la *Revue des Sports*, la *Vie parisienne*.

LA VENDEUSE. — Choisissez, monsieur, c'est coupé d'avance. Nous avons ce qui se fait de mieux. Voici la tablette des romans. Désirez-vous quelque chose de gai?

LE MONSIEUR (cherchant avec précipitation).— C'est que je n'ai qu'un instant, je devrais être en voiture. Donnez-moi un livre sérieux et bien écrit.

— Tout ce que j'ai ici est bien écrit.

— En voiture pour la ligne de Bordeaux!

— Ah! ça n'est pas sans peine! Tous nos bagages sont enregistrés: 11 fr. 72 de surcroît... Enfin! — Vous êtes tous là? — Où sont les billets?

— Mais dépêchez-vous donc, monsieur!

— Je n'ai que quatre billets, il m'en faut cinq; — où diable ai-je pu le mettre?... Ah! je l'ai dans la main. Je perds la tête, en vérité.

(Une voix dans le lointain:) — Athénaïs! ma mignonne; elle n'est pas muselée, monsieur, et si coureuse!

Et on recommande le voyage aux personnes malades!

Quoi qu'il en soit, on finit toujours par être placé dans un compartiment quelconque. Les premiers arrivés, qui déjà ont pris possession des places vides, vous regardent d'un mauvais œil. Il faut déranger les sacs de nuit. Une dame est obligée d'ôter ses pieds qu'elle étalait sur la banquette. On vous maudit, tandis que soufflant, étourdi, en nage, vous poussez un *enfin!* auquel répond la sonnette, puis le sifflet, puis le bruit des roues qui font rebondir en passant les plaques en fonte de la voie. On part.. nous sommes partis!

Quel est le voyageur que ce premier tour de roue trouve insensible?

Ne laisse-t-on pas toujours un ami, des habitudes, un chez soi, un rien qui vous rattache, et que ce premier tour de roue brise violemment? Quel est le Parisien aux oreilles duquel ne retentit pas alors le fameux: « Pas de crème! » du café de la Rotonde? qui n'aperçoive pas, comme dans un rêve confus, les boulevards illuminés et les 15,000 flâneurs qui se promènent en fumant? Et la *Patrie* du soir que je lisais avant dîner! et les affiches de spectacle! et M. Crockett qui va se faire manger sans moi! et mes longues flâneries!.. Oui, mais la Touraine!—On est ému.

On a beau vous numéroter, vous encaisser, vous emporter dans l'espace comme un ballot de cassonade, si machine que l'on soit et qu'on veuille devenir, on ne peut pas supprimer complétement le piston sentimental qui s'agite en ce moment-là.

Tout le monde est grave dans la voiture; on s'observe et l'on se juge. Généralement les dames ôtent un gant et relissent leurs cheveux ou les ébouriffent un peu davantage, suivant le genre de coiffure.

— Je vous demande mille pardons, monsieur vous me marchez sur le pied.

LE BÉBÉ (à l'oreille de son père.) — Dis donc, papa, pourquoi que le monsieur qui est là a le nez rouge avec des poils dessus? Faut-il lui demander, dis?

— Plus tard, mon ami!

Le sort en est jeté, voici Charenton, voici la Marne; adieu Paris, salut campagne!

Il me reste juste la place de vous serrer la main, mon bon ami. Je vous écrirai bientôt, si les pommes de terre et les foins me le permettent.

Bonne amitié.

Votre Z... bien dévoué.





Les Filles Romanesques

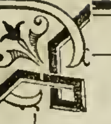
(*Suite.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre de Mlle Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

Ah! ma chère Renée, ce n'est pas bien beau, chez le général; il faudra renouveler mobilier, vaisselle, tentures: à peu près tout; mais c'est bien amusant, va, de se trouver, même quand ils ne vous appartiennent encore qu'en espérance, entourée du bien-être, du luxe et de l'abondance pour lesquels on est née et que l'on n'a jamais connus que chez les autres. Au moment où Christophe annonçait que le café était servi au salon, j'ai insisté pour qu'on l'apportât dans la salle à manger, où le général pourrait au moins fumer. Pour l'y encourager, j'ai été sur le point de lui demander une cigarette; mais ç'eût été un peu bien osé avec un homme qui a été jeune au temps où la reine Berthe filait peut-être, mais où les femmes ne fumaient pas encore, je le crains. Il était si charmé de moi qu'il a ordonné d'atteler immédiatement après dîner, me laissant choisir entre une loge à l'Opéra et une promenade au bois.

Malgré mon désir d'entendre *Herculanum*, soupçonnant que M. Bonnet ne devait pas adorer la musique, j'ai prudemment opté pour la course au bois en voiture. Nous avons passé au Pré-Catelan; nous avons pris des glaces au Chalet, et nous sommes rentrés à Paris, enchantés tous deux de la même personne, — c'est-à-dire de moi. Car tu penses bien que je n'ai, durant cette soirée, négligé aucun prétexte de laisser pressentir au général combien il avait tort de rester garçon quand il y avait de par le monde une fille charmante et n'aspirant qu'à faire le bonheur de celui qui voudrait bien faire le sien. Il avait déjà, je pense, à moitié compris son aveuglement; car en me donnant la main pour descendre de voiture à notre porte, il m'a vivement et naïvement remerciée de lui avoir procuré une aussi charmante soirée, sans le déranger. Je lui ai répondu par une révérence qui voulait dire qu'il dépendait de lui seul d'en avoir de pareilles tous les jours, — sauf lacunes ou modifications! ai-je ajouté pourtant à part moi.



« Il est charmant, le général, » m'a dit sans malice mon père en rentrant dans notre chez nous, qui me parut plus déplorable encore que six heures auparavant. Je ne sais si c'est chez lui distraction ou parti pris, mais M. de Gury semble ne rien voir de mon petit manége avec le général. Je ne serais pas surprise qu'il se fît à dessein plus myope et plus sourd que ne le sont d'habitude les pères et même les mères, lesquels, en thèse générale, ne découvrent nos affaires amoureuses, plus ou moins sérieuses, que quand il est trop tard pour rien empêcher. Mon père ne serait peut-être pas fâché de me voir faire un riche mariage, — ni moi non plus! et je suis toute prête à combler ses vœux sous ce rapport. Qui donc osera prétendre que je ne suis pas une fille obéissante?

Quelques jours après ce dîner, mon père m'a dit d'un ton railleur, en revenant du ministère : « Vous avez décidément fait la conquête du général Bonnet, ma chère Marcelle. »

J'avais envie de répondre que c'était bien mon intention; mais j'ai préféré faire semblant de rire aussi. « Il est entré aujourd'hui dans mon bureau, a repris mon père, et il y est resté une heure au moins à me parler de vous. » Je n'ai rien répliqué; mais j'ai fait mon profit du renseignement. Si bien que le lendemain, l'ayant rencontré dans un salon, j'ai été d'une amabilité excessive avec M. Raoul Saunier qui me fait décidément la cour. Si ce monsieur a pris mes agaceries pour argent comptant, il risque de compter deux fois; car elles n'avaient d'autre but que de tenir en haleine le général qui, causant avec je ne sais qui, à quelques pas plus loin, semblait plus préoccupé de notre conversation que de la sienne. J'ai assez bien réussi. Un quart d'heure après, le général s'est approché de moi qui me trouvais isolée en ce moment, et il m'a demandé avec un accent d'un enjouement suspect :

— Quel est donc ce beau jeune homme qui vous faisait tant rire tout à l'heure, mademoiselle Marcelle?

Et quand je le lui eus nommé :

— C'est un de vos heureux prétendants?

— Hélas! non, ai-je répondu. Nous ne sommes assez riches ni l'un ni l'autre pour nous permettre la folie de nous aimer, lors même que nous y songerions. Pauvreté et pauvreté engendrent misère. — une vilaine postérité, n'est-ce pas, général? Mais vous n'en savez rien, vous qui êtes né millionnaire.

— La belle avance! Peut-être vaudrait-il mieux être né trente ou quarante ans plus tard.

— Bah! c'est un lieu commun que tout le monde répète, et auquel personne ne croit, — surtout les jeunes gens, qui en sont réduits à désirer ce que leurs aînés possèdent. Est-ce que l'on est riche quand on est jeune? Est-ce que l'on est célèbre? Est-ce qu'on a le droit d'aimer? Tenez, voyez ce M. Saunier. Il a vingt-cinq ans; il est peintre et a du talent. Eh bien! il aurait beau être amoureux de moi, une fille sans dot, il ne pourrait m'épouser; tandis que vous, général, vous seriez reçu à bras ouverts par les plus nobles et les plus riches héritières, — si vous n'étiez un célibataire incorrigible.

— Incorrigible? peut-être parce que personne ne voudrait se charger d'entreprendre la cure.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? pourquoi? Voyons, le voudriez-vous, vous?

— Oh! moi; ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Je le quittai sur cette réplique ambiguë, dont il a dû chercher le sens toute la soirée, si j'en juge par son air préoccupé. Nous nous sommes revus presque tous les jours suivants. Une fois, il est venu nous prendre en voiture pour aller au bois; une autre fois, il a passé la soirée sur notre terrasse, et quoiqu'il n'aime pas le thé, à ce que m'a dit Christophe, il n'a pas osé refuser la tasse que je lui ai offerte, de mes blanches mains, — avec beaucoup de sucre. Je lui fais des allumettes pour son cigare; je me suis chargée d'acheter pour lui du linge de table, dont il a dit par hasard avoir besoin; j'écoute de graves dissertations sur l'organisation de l'armée et les modifications à y apporter; je lui demande le récit de quelque épisode de la guerre d'Afrique auquel il a pris part, et j'éclate de rire quand il lui arrive de colorer un peu trop sa narration. Il est si bien habitué à moi, que je suis sûre de ne plus « l'embêter » du tout. Quand j'ai été bien éclairée à ce sujet, j'ai hasardé le grand coup. Avant-hier, il nous avait envoyé, dans l'après-midi, un coupon de loge pour une première représentation au Vaudeville. Au moment de partir, j'ai déclaré à mon père que j'avais la migraine et que je n'irais pas. Mon père s'est défié de cette migraine subite; il s'est impatienté et est sorti de mauvaise humeur, pour aller je ne sais où. Au lieu de me coucher, j'ai fait une petite toilette de maison assez savante; j'ai pris un livre et me suis installée au salon. A neuf heures, coup de sonnette prévu. Le général fait son entrée, et je le reçois avec une politesse froide, mais digne.

— Qu'y a-t-il donc? demande-t-il, sans remarquer d'abord mon accueil; Gury est-il malade... ou vous, chère demoiselle Marcelle?

— Mon père est sorti, général, et moi je me porte bien.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus, alors?

— Asseyez-vous, général; allumez votre cigare et écoutez-moi, je vous prie, ai-je répliqué d'un ton solennel.

Il a fait ce que je lui disais, avec la ponctualité qu'il devait apporter, jadis, dans les divers mouvements de l'exercice, et en me regardant d'un air inquiet; et moi j'ai repris sans sourciller :

— Nous avons cru, vous, mon père et moi, que rien n'était plus naturel que de se voir souvent, quand on se convenait beaucoup, à tort ou à raison. Nous nous sommes trompés!

— Comment cela?

— Il est des situations où les relations les plus simples prennent aux yeux du monde une signification à laquelle les intéressés sont toujours les derniers à songer, ou plutôt à laquelle ils ne songent que quand la malveillance les y force, et souvent trop tard!

— Je vous avoue, ma chère demoiselle Marcelle, que je ne comprends pas du tout.

— Il est d'autant plus cruel pour moi d'être dans la nécessité de m'expliquer clairement, sur un sujet aussi délicat pour une jeune fille. Mais on m'a trop peu épargnée pour que je m'épargne moi-même.

— De grâce, achevez.

— Eh bien! vous êtes illustre et riche, général; moi, je ne suis qu'une pauvre fille sans dot... Comme il serait absurde de supposer que vous me faites la cour, on a deviné et répété que c'est moi qui vous la fais...

— Qui a dit cela? sac...bleu! s'est-il écrié, en se levant furieux.

— Peu importe. Le nom des coupables, connu par vous, n'empêcherait pas l'accusation d'avoir été formulée. Or, la noblesse n'ayant guère plus autre chose aujourd'hui, il faut qu'elle garde au moins sa fierté. Vous comprenez..., ai-je conclu en me levant.

— Je comprends que vous me mettez à la porte, n'est-ce pas? a-t-il demandé d'un air vraiment désespéré. Est-ce que Gury...

— Mon père ne sait pas un mot de ceci, et je vous supplie, général, de ne lui en rien dire.

Mon père est rentré en ce moment. Le général avait bien envie de parler; mais il n'a pas osé enfreindre ma défense, et il est parti au bout de quelques minutes, en jetant un regard de désespoir profond et comique sur l'affreux paradis dont je venais de le bannir. Comme il n'est qu'un moyen d'y rentrer, ou plutôt de nous en créer un autre, je compte bien qu'il le trouvera, et j'attends...

MARCELLE DE GURY.

Lettre d'Olivier Malet à Madame Jane de Meslay

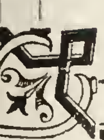
Avon (par Fontainebleau), 9 juin 1858.

Puisque notre amitié d'autrefois a résisté à l'absence et aux années, laissez-moi, ma chère Jane, comme compensation à l'exil que je m'impose, renouer des relations qui ne peuvent plus et qui n'auraient jamais dû être interrompues. Comme on gaspille son bonheur, Jane! comme on se prive sans motif des plus vraies et des plus douces joies! comme, sous le plus futile prétexte de nécessité — ambition, fortune, avenir, — on se retranche aisément les seules félicités réellement précieuses et nécessaires, celles du cœur. Comment se fait il qu'après avoir été aussi exclusivement attachés l'un à l'autre que nous l'étions pendant notre enfance et notre adolescence, nous soyons restés plus de six ans sans nous adresser, de loin et de temps en temps, la moindre marque de souvenir? Parce que chacun de nous avait ou croyait avoir à faire sa vie, fallait-il en bannir volontairement les premières et les plus fortes impressions? — Je parle pour moi, chère Jane, pour moi, qui en reviens par choix aujourd'hui à la sœur qui m'avait été donnée, et qu'aveugle comme on l'est toujours, je n'avais pas su conserver. Qui nous eût dit, lorsque nous courions ensemble les champs et les bois, que cette petite Renée, dont nous aimions assez à nous débarrasser pour nous livrer plus librement à nos graves occupations d'écoliers paresseux, au préjudice des pauvres oiseaux dont nous dénichions les nids et des malheureux paysans dont nous ne respections guère les pommes vertes; — qui nous eut dit, Jane, que ce serait elle qui viendrait renouer un jour une amitié que nous prétendions naïvement devoir être indissoluble? C'est ainsi pourtant. Elle nous a refaits, et à jamais j'espère, frère et sœur comme autrefois, ou plutôt mieux qu'autrefois.

Vous ne sauriez vous figurer, chère Jane, les projets charmants que je forme ici pour un avenir que je m'efforce de rapprocher le plus possible, et combien vous vous trouvez nécessaire toujours à la réalisation de ces projets. On dit que l'amour est un égoïsme à deux. Pour ma part, je ne puis l'admettre; car je nous trouve trois toujours, et je ne désespère pas même d'arriver à quatre, vous verrez!

(A suivre.)

JULES KERGOMARD.







REVUE DES THEATRES

DÉPARTEMENTS

Lyon.—On a inauguré cette semaine le nouveau théâtre populaire des Célestins, théâtre incendié en 1871, et qui rappelle aux Lyonnais un demi-siècle de soirées charmantes, pendant lesquelles ils ont pu applaudir successivement les principaux sujets des théâtres de Paris où se jouent la comédie et le vaudeville.

Plusieurs de ces artistes avaient débuté sur la petite scène des Célestins avant de captiver la faveur du public parisien.

Le théâtre est à peine terminé. Cependant, après des années et des mois de délai, il a fallu l'ouvrir le 1er août, et il a été ouvert sans apparat officiel,par la représentation du *Demi-Monde*, et un monologue de circonstance : *Mesdames et Messieurs*.

Les autorités du département et de la ville étaient dans leurs loges. Une foule animée remplissait l'intérieur et les abords de la salle construite par l'architecte André, et dont les principales décorations sont dues au pinceau du peintre Hirsch, originaire de Lyon, mais habitant Paris.

Trois bustes en bronze de Scribe, Alfred de Musset et Victor Hugo, ornent les tympans des trois grandes baies de la façade.

Bordeaux. — *Rabagas* est décédé après quelques représentations. On peut dire qu'il est mort d'inanition, car voici le tableau des recettes faites pendant les premières représentations :

1re, 2,328 fr, ; 2e, 655 ; 3e, 375 ; 4e, 345 ; 5e, 270.

Rabagas a donc suivi une série mortellement décroissante, en dépit du concours plus chaleureux qu'efficace qui lui a été prêté par le *Journal de Bordeaux* d'une part et de l'autre par la *Guienne*.

ÉTRANGER

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — Les directeurs du théâtre royal de la Monnaie viennent d'engager, pour la saison prochaine, Mme Fursch-Madier, falcon, qui a créé à Bruxelles, avec tant de succès, le rôle d'Aïda.

— A l'engagement de Mme Fursch-Madier, ajoutons ceux de Mlles Minnie Hanck, chanteuse légère, et Luric, première dugazon ; — M. Queyrel, basse noble, qui nous vient de Marseille ; M. Ghien, baryton d'opéra comique ; M. Chopin, basse chantante, retour de Lyon ; et M. Lefebvre, un second ténor.

— M. Victor Massé est arrivé à Bruxelles ; il y vient donner les premiers soins à son *Paul et Virginie*, que la Monnaie doit monter dans le courant de la prochaine saison.

— Le grand concours pour le *prix de Rome* a donné les résultats suivants : le premier prix a été décerné à l'unanimité à M. Edgard Tumel : le second prix a été partagé entre M. Simart, d'Anvers, et M. de Pauw, de Bruxelles.

— M. Coquelin est attendu à Bruxelles à la fin de ce mois. Il jouera *Jean Dacier* à la réouverture du théâtre des Galeries.

M. Humbert, directeur du théâtre de l'Alcazar, nous offrira, l'hiver prochain, la primeur d'un opéra-bouffe en trois actes : *la Fatanitza*, d'un compositeur allemand, M. Von Suppé, l'auteur d'un opéra-comique bien connu : le *Poëte et le Paysan*. — La *Fatanitza* n'a jamais été jouée qu'en Allemagne et en Autriche ; le sujet est, dit-on, tout d'actualité, il s'agit d'une guerre d'Orient quelconque où Turcs et Russes jouent les principaux rôles. Mme Peschard viendrait créer, en septembre, le rôle de la Fatanitza.

— Le directeur de l'Alcazar montera encore, avec la *Fatanitza*, deux opéras *inédits : La Fée des Bruyères*, opéra-comique en trois actes, de Scribe et J. Adenis, musique de S. David. La *Nuit de Saint-Germain*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. G. Hirsch et R. de Saint-Arroman, musique de G. Serpette.

PETITES NOUVELLES

L'Opéra a donné la première représentation de la reprise de la *Reine de Chypre*. Nous rendrons compte jeudi prochain de cette très-importante solennité.

— *Hernani* reparaîtra à la Comédie-Française avec Mlle Sarah-Bernhardt dans le rôle de Dona Sol, et Mounet-Sully dans celui d'Hernani.

— La pièce que M. Barbier doit lire aux artistes de la Comédie-Française aura pour titre : l'*Homme à plaindre*.

— M. Barral, premier prix de comédie du Conservatoire, vient d'être engagé à la Comédie-Française.

— A l'Opéra-Comique, on songe à la réouverture. Ce n'est que le 1er novembre que le grand succès de M. Gounod, *Cinq-Mars*, sera repris, avec les additions dont nous avons parlé. M. Carvalho songe à une distribution exceptionnelle.

On va bientôt mettre en répétitions les *Méprises de l'Amour*. Mlle Irma Marié, ex-artiste des Bouffes-Parisiens, débutera à l'Opéra-Comique dans cette pièce à côté de sa sœur aînée, Mme Galli-Marié.

— M. Alexandre Dumas a livré le manuscrit de *Joseph Balsamo* au directeur de l'Odéon.

— Le Gymnase vient de recevoir une comédie en un acte, en prose, de M. Paul Alexis.

Titre : *Celle qu'on n'épouse pas*.

— MM. Lafontaine et Georges Richard ont lu aux artistes de ce théâtre leur pièce en trois actes.

L'interprétation est confiée à Landrol, Pujol, Corbin, Georges, Bernès, Francès, Blondel, Martin, Pascal, Revel ; Mmes Legault, Fromentin, Geneviève Dupuis, Prioleau, Dinelli... et à Lafontaine, l'un des auteurs.

— MM. Larochelle et Ritt viennent de signer leur traité avec la Société des auteurs dramatiques pour l'Ambigu-Comique. Ils paieront 10 0/0 et 40 francs de billets par soirée.

La distribution de la reprise de la *Tour de Nesle* à ce théâtre est presque arrêtée par les directeurs.

M. Dumaine jouera Buridan; Mme Marie-Laurent reprendra le rôle de Marguerite de Bourgogne.

Après la reprise de la *Tour de Nesle*, on jouera un drame inédit de MM. d'Ennery et Poupart-Davyl.

— La salle des Bouffes-Parisiens est aux mains des tapissiers, des peintres et des machinistes.

La réouverture aura lieu le 1er septembre avec la continuation des représentations de la reprise de *Madame l'Archiduc*.

On annonce la réception des pièces suivantes à ce théâtre :

La *Lectrice de l'Infante*, trois actes de MM. Ferrier et Serpette ;

Une pièce turque de MM. L. Halévy et Ferrier, musique d'Offenbach ;

Trois actes, dont le livret est de MM. Dennery et Siraudin ;

Trois actes de M. Ollivier, la musique de M. Laurent de Rillé.

Trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Chabrier.

— Le même jour où Mme Patti recevait la notification de sa séparation de corps avec son mari, elle faisait déposer par son agent, M. Franchi, entre les mains de M. Escudier, directeur des Italiens, la somme de cent mille francs, montant du dédit de son engagement.

Mme Patti a également télégraphié à M. Strakosch, de New-York, qu'elle acceptait les propositions de celui-ci pour les Etats-Unis, savoir : dix mille francs par représentation et un bénéfice ; cinquante-une représentations garanties, soit plus d'un demi-million.

L'engagement des Etats-Unis consolera certainement la marquise de Caux de la petite perte de *cent mille francs* qu'elle vient de subir.

— Pilati, l'ancien chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin, vient de mourir à l'âge de 68 ans. Il avait composé un nombre considérable d'opéras-comiques, de ballets, d'airs de vaudeville. Malgré un travail opiniâtre, Pilati n'était pas parvenu à la fortune. Il est mort à l'hôpital Saint-Louis.

— Une des célébrités de l'ancienne Académie impériale de musique, la danseuse si réputée qui a créé *Manon Lescaut*, la *Somnambule*, etc., a été enterrée la semaine dernière à Amiens.

Mme Montessu était la sœur de Paul l'Aérien, le danseur également célèbre qui a introduit différentes innovations dans la chorégraphie moderne.



Pour renseignements et commandes s'adresser à l'inventeur, Bernhard, 20, rue du Roule (près des Halles centrales), Paris.

N'allez pas à la campagne, aux eaux, aux bains de mer sans un flacon d'*Anisine-Marc*, ce merveilleux anti-névralgique russe, qui fait disparaître *en une minute* les plus fortes souffrances. Prix : 5 fr. et franco 5 fr. 50 contre mandat ou timbres. Adr. MM. Jochelson et Cie, 39, rue Richer (*conserver cette adresse*).

SANTE A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

30 ANS DE SUCCÈS—80,000 CURES PAR AN.

La Revalescière Du Barry est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moelle, des poumons, nerfs, chairs et os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant ; combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises dihestions(dyspepsies, gastrites,gastro-entérite,gastralgies,constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonment palpitations,diarrhée,dysenterie,gonflement étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant,ou après certains plats compromettants : oignons,ail, etc., ou boissons alcooliques,même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse.

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Brehan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc. Voici quelques unes des 80,000 cures :

Mademoiselle Martin, de *Suppression des règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n. 65,311. Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre revalescière m'a rendu la santé.

A. Brunelière, curé.

Phthisie. — Roberts d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Quatrefois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière* enlèvent toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. En boîtes, de 4, 7 et 16 francs. — La *Revalescière chocolatée* rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus énervés. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c. ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt chez (*mettre ici les dépositaires de la localité*) et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Co., Limited, 26, Place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (4)

Le 4e numéro du JOURNAL DES VOYAGES qui paraît aujourd'hui contient, en dehors des 16 grandes pages de récits dramatiques, une belle *carte coloriée* des GRANDES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES. Prix : 15 c. chez tous les libraires.

MALADIES DE L'ESTOMAC voir aux annonces

CANCER de sa curabilité sans opération, par le dr CABARET, 1 v. en vente, mais. de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Tr

---

PRÉCIEUX TÉMOIGNAGES

Madame B... (épouse de Monsieur B..., *Président à la Cour de Lyon*) certifie avoir été guérie d'une névralgie qui s'était portée sur les dents, il y a un mois environ, par trois aspirations de quelques gouttes de l'Eau de M. A. Baer. La névralgie n'est pas revenue depuis cette époque. *Lyon, le 18 mars 1867.* Signé B...

Mon cher Herland,

Vous me demandez si j'ai essayé l'Eau antinévralgique Alph. Baer. et les résultats que j'ai pu en obtenir. Je m'empresse de vous répondre en vous donnant les deux observations dans lesquelles cette Eau m'a parfaitement réussi...

Brest, 30 Juin 1873. Signé : BROUMICHE, Médecin prpal de la Marine, Commandr de la Légion d'honneur.

Envoi franco contre Mandat. Grand flacon, 10f 50; flacon, 4f 50; 1/2 flacon, 3f

Dépôt Gal, Pharmacie du Dr VERCHÈRE, 22, r. des Halles, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppressions c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

Grands Magasins de Soldes

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

VENTE 2 MILLIONS, presque pour rien!

Marchandises irréprochables provenant d'une maison de nouveautés considérable qui vient de tomber pour ne plus se relever.

AVIS.— La vente au profit de tons de la deuxième série aura lieu irrévocablement *Aujourd'hui et jours suivants*

Nous n'hésitons pas à lui prédire l'**IMMENSE RETENTISSEMENT** qu'a eu la première, il y a deux semaines.

DÉSIGNATION DE QUELQUES ARTICLES :

Serviettes anglaises, pour la toilette, belle qualité, valeur 65 c. la serviette	» 20
Serviettes-éponges,pour la toilette, qnalité extra, valeur 8 fr., la douzaine	3 50
Services damassés blanc, pur fil, 6 serviettes et une grande nappe, le tout	8 50
Draps de lit confectionnés, cretonne écrue renforcée, valeur 5 fr., le drap	1 75
Tabliers cotonnade bon teint, valeur 1 fr. 50, le tablier	» 65
Torchons ourlés, pur fil de chanvre, valeur 7 f. la douzaine	3 75
Nappes dépareillées, damassé blanc, pur fil, valeur 9 fr., la nappe	3 90
Mouchoirs Cholet, 2 lisières, vignettes couleurs, valeur 45 c., le mouchoir	» 15
Cretonne américaine, tissu demi-blanc, extra-fort pour chemises, valeur 95 c., le mètre	» 40
Rideaux nouveautés, garantis fond suisse, gde largeur, valeur 1 fr. le mètre	» 25
Rideaux assortiment dépareillé et un peu défraîchi, valeur 6 et 7 f., le rideau	1 95
Faille noire, soie admirable de la meilleure fabrique de Lyon, valeur 9 f. le mètre	3 90
Alpaga noir très brillant, pour robes et costumes, valeur 2 f., le mètre	» 75
Chemises de jour pour dames, cretonne renforcée, écrue, valeur 4 fr., la chemise	1 20
Robes enfants, jusqu'à 7 ans, nouveautés, avec riches garnitures, valeur 5 f., la robe	1 95
Chemises de nuit, pour dames, percale petits plis et broderie. Valeur 8 fr., la chemise	3 25
Corsets pour gr. personnes, baleines russes, valeur 4 fr., le corset	» 95
Bas de Paris entièrement finis, admirable coton jumel, vendus partout 3 f. 50 la paire, la 1/2 douz.	8 70
Chaussettes nouveautés pour hommes, à bords côte, valeur 95 c., la paire	» 25
Bas coton blanc pour enfants, valeur 75 centimes, la paire	» 20
Caleçons pour hommes, coton blanc, léger et fort, valeur moyenne 5 f., le caleçon	1 25
Chemises pour hommes, véritable toile de Manchester, valeur 8 fr., la chemise	2 45
Faux-Cols pour jeunes gens, percale et toile, valeur 4 f., la douzaine	» 75
Ombrelles bains de mer, pour hommes et dames, valeur 6 f., l'ombrelle	1 95
Chemises pour hommes, mi-toile fil, valeur 9 fr., la chemise	2 95

Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE
DIDIER et Cie
quai des Augustins, 35.

Le Secret des Valrége, par Ch. d'Héricault, 1 vol. in-12 ... 3 f. 50
Du même auteur : **Les Cousins de Normandie**, 2e édition, 1 vol. in-12 ... 3 f. »
— **Thermidor**, Paris et la banlieue en 1794, 2 vol. in-12 ... 6 f. »
Valentine, par Hipp. Audeval, 1 vol. in-12. 3 f. »
Du même auteur: **Paris et Province**, 1 v. 3 f. »
— **Les Cœurs simples**, 1 vol. in-12 ... 3 f. »

LIBRAIRIE **AUDOT, NIGLAUS** et Cie
8, *rue Garancière, Paris*

Vient de paraître, la 5e édition l'**Art de faire à peu de frais les feux d'artifice**, par L.-F. Audot, augmenté d'un chapitre sur la lumière électrique, oxydrique, au magnésium, lanternes magiques, fontaines lumineuses, tubes Geissler, moteurs électriques, télégraphes d'appartement, moulin à lumière, etc. Un vol. in-18 jésus, orné de 85 figures intercalées dans le texte. Prix : 3 fr. 25 *franco*.

Librairie HACHETTE et Cie
79, boulevard Saint-Germain, à Paris

GUIDES JOANNE

GRANDS GUIDES

FRANCE, par A.-J. JOANNE

I. **Paris illustré** ... 12 »
II. **Environs de Paris illustrés** ... 9 »
III. **Jura et Alpes Françaises** ... 15 »
IV. **Provence, Alpes-Maritimes, Corse** ... 11 »
V. **Auvergne, Morvan, Velay** ... 10 »
VI. **De la Loire à la Garonne** ... 14 »
VII. **Pyrénées** ... 12 »
VIII. **Bretagne** ... 10 »
IX. **Normandie** ... 10 »
X. **Nord** ... 8 »
XI. **Vosges et Ardennes** ... 11 »

Guide du Voyageur en France, par Richard ... 12 »
Plombières, par Lhéritier et Lemoine ... 4 50
Versailles, par A. Joanne ... 3 »
Pau, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes ... 3 »
Nouveau plan de Paris ... 2 50
Algérie, Tunis et Tanger, par L. Piesse ... 12 »
Itinéraires illustrés des Chemins de fer français (30 vol.)

ETRANGER

Allemagne du Nord, par A. Joanne ... 12 »
Bords du Rhin illustrés, par le même ... 7 »
Train de plaisir des bords du Rhin ... 4 »
Grande-Bretagne, par A. Esquiros ... 16 »
Hollande, par le même ... 6 »
Espagne et Portugal, par Germond de Lavigne ... 18 »
Italie du Nord, par J.-A. du Pays ... 12 »
— **du Sud** ... 15 »
Europe, par A. Joanne ... 22 »
Les Bains d'Europe ... 10 »
Orient, *1re partie*, Grèce et Turquie d'Europe, par le Dr Isambert, br. 22 fr.; cart. ... 25
2e partie : Egypte (sous presse).
3e partie : Syrie, Palestine et Turquie d'Asie (en préparation).
Suisse, par A. Joanne ... 15 »

GUIDES-DIAMANT

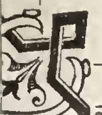
FRANCE

Aix-les-Bains, broché ... 1 50
France, par A. Joanne ... 6 »
Paris-Diamant, par A. Joanne ... 3 50
Le même, en anglais ... 3 50
Normandie, par le même ... 4 »
Bretagne, par le même ... 4 »
Pyrénées, par le même ... 5 »
Vosges, Alsace et Ardennes, par P. Joanne ... 5 »
Dauphiné et Savoie, par Ad. Joanne ... 7 50
Bordeaux, Arcachon, Royan, par le même ... 2 50
Trouville et les bains de mer du Calvados, par le même ... 3 »
Boulogne, Calais, Dunkerque, par Michelant ... 3 »
Dieppe et le Tréport, par Ad. Joanne ... 2 50
Le Havre, Etretat, Fécamp, par le même ... 3 »
Lyon et ses environs, par le même ... 3 »
Marseille et ses environs, par A. Saurel ... 3 »
Vichy, par L. Piesse ... 2 50
Le Mont-Dore, par L. Piesse ... 3 »
Biarritz, par G. de Lavigne ... 2 50
Hyères et Toulon, par A. Joanne ... 2 50
Stations d'hiver de la Méditerranée (Les) ... 3 50

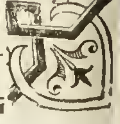
ÉTRANGER

Allemagne Méridionale, *Munich, Vienne, Pest* ... 4 »
Bade et la Forêt-Noire, par A. Joanne ... 3 »
Espagne et Portugal, par G. de Lavigne ... 4 »
Londres et ses environs, par Rousselet ... 5 »
Belgique, par A.-J. du Pays ... 4 50
Hollande (sous presse).
Italie et Sicile, par A.-J. du Pays ... 4 »
Rome, par A.-J. du Pays, avec grand plan ... 5 »
Spa et ses environs, par A. Joanne ... 2 50
Suisse, par Adolphe et Paul Joanne ... 6 »
Vals et ses environs, par J. Chabalier ... 3 »

GUIDES-DIAMANT DE LA CONVERSATION









CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 222

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 16 au 22 août 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	10 fr.



CCXXII

CONCHITA GÉLABERT





Quand un artiste parvient à la renommée, j'ai un plaisir extrême à me rappeler que j'ai pronostiqué ses succès à venir.

A la date du mercredi 26 juillet 1876, alors que Mlle Gélabert prenait part aux concours de fin d'année du Conservatoire, et alors qu'elle n'était qu'une enfant de dix-sept ans tout à fait inconnue, j'écrivais dans l'*Entr'acte* :

Pour le concours de chant : « Ce même morceau (l'air des Bijoux, de *Faust*, a été dit également avec beaucoup de grâce par Mlle Gélabert, une toute jeune fille, à la physionomie attachante et dont l'intelligence semble vive et distinguée. Un peu plus de largeur dans certains passages, et ce serait parfait. Mlle Gélabert n'a eu qu'un second accessit. J'ai le regret de ne pas partager, en cette circonstance, l'opinion du jury; je lui eusse donné un second prix. Le public a semblé être de mon avis, car il a fait à la jeune concurrente une chaleureuse réception. Mlle Gélabert n'a que dix-neuf ans, c'est encore une promesse sérieuse pour l'année prochaine. »

Et pour le concours d'opéra-comique, trois jours après : « J'aime beaucoup aussi le frais talent de Mlle Gélabert : physionomie fine et intelligente, gestes gracieux, jeu bien réglé; ce sont là d'excellentes qualités pour la scène. De plus, Mlle Gélabert sait chanter. Elle a su rendre avec émotion la belle romance : *Faudra-t-il donc, pâle, éperdue*, ainsi que le trio qui suit, dans le *Val d'Andorre*. Il y a certainement là une artiste, et je l'attends avec sécurité au concours prochain. »

Si le jury ne partagea pas complétement mon avis, M. Cantin, directeur des Folies-Dramatiques, pensa comme moi, car il n'attendit même pas la jeune élève à l'année suivante, il l'engagea immédiatement à son théâtre, et il n'a eu qu'à se louer depuis de cette détermination, bien qu'elle fût peut-être précipitée.

Mlle Gélabert, *Conchita* (synonyme de *Conception* ou de *Marie*), est née à Madrid, en 1858, de parents espagnols. Son père était journaliste. Il mourut il y a six ans, après la guerre, et la laissa seule avec sa mère.

L'enfant était douée d'une jolie voix et avait manifesté du goût pour la musique. Après la perte du soutien de sa famille, elle songea à utiliser ses dons naturels.

En 1874, à 16 ans, elle entra au Conservatoire, dans la classe de M. Bax de Saint-Yves.

En 1875, elle obtenait une médaille de solfège et était admise aux concours publics de chant, où elle se fit entendre dans l'air des *Noces de Figaro*. On remarqua dès ce moment sa jolie voix et la gentillesse de sa petite personne.

En 1876, elle obtint aux concours de fin d'année : un second accessit de chant (classe de M. Bax de Saint-Yves) et un premier accessit d'opéra-comique (classe de Mocker). J'ai dit plus haut comment elle mérita mieux que ces récompenses.

Engagée en 1876 par M. Cantin, elle débuta aux Folies-Dramatiques dans : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, charmant opéra-comique de M. Lacome; son succès fut complet. Distinguée, fine comme comédienne, elle montra, avec une petite voix, un grand talent de chanteuse. On s'aperçut bien de l'excellence de son éducation musicale, et on fêta en elle une virtuose comme l'opérette n'en avait pas souvent révélé.

Les *Cloches de Corneville*, de M. Robert Planquette, lui servirent de second début et aussi lui procurèrent son second succès. Le rôle de Germaine fut joué par elle avec une naïveté charmante, une grâce décente, une aimable simplicité. Dans plusieurs duos qui constituaient de la véritable musique d'opéra-comique, et dans la *Légende des Cloches*, elle put montrer son talent de chanteuse et provoqua de chaleureux applaudissements.

Deux créations aussi réussies suffisaient pour classer Mlle Gélabert au nombre des véritables artistes ; aussi n'hésitons-nous pas à la présenter à nos lecteurs comme un talent d'avenir.

A Bordeaux, où la *tête de troupe* des Folies-Dramatiques vient d'obtenir un si beau succès au Grand-Théâtre avec les *Cloches de Corneville*, Mlle Gélabert a été fêtée par tous les amateurs de théâtre de l'endroit. Sa représentation à bénéfice n'a été qu'un long triomphe, on l'a ensevelie sous les fleurs, et les cadeaux ont plu de toutes parts.

A peine avait-elle paru sur les planches que Mlle Gélabert faillit être enlevée au théâtre par un riche mariage, Bien que les pourparlers entre les deux familles aient été forts courts, la presse entière s'est beaucoup occupée (en ce temps-là) de cette affaire, ce qui prouve la sympathie dont la jeune artiste était déjà entourée. Elle dut alors payer à M. Cantin un dédit de 20,000 francs, puisque l'engagement était résiliée de son fait, et bien que le mariage ne se fit pas, Mlle Gélabert n'en supporta pas moins cette perte sérieuse.

Aujourd'hui, son traité passé avec la direction des Folies-Dramatiques est expiré. M. Cantin voudrait conserver sa pensionnaire, mais aux mêmes appointements que par le passé. Celle-ci réclame, à bon droit, de plus forts honoraires; il y a tiraillements, et à l'heure qu'il est, l'affaire est pendante. Mlle Gélabert ayant reçu de très-avantageuses propositions de Paris et de l'étranger, ne veut pas se réengager dans les mêmes conditions qu'à son début ; elle sait fort bien que le public des Folies tient à la voir et à l'entendre, et on ne peut lui en vouloir de demander la récompense de services déjà rendus à la direction.

M. Cantin, qui est non-seulement un homme habile, mais un excellent directeur, se rendra certainement aux justes exigences de sa pensionnaire. Lui qui rehausse le genre de son théâtre en substituant l'opéra-comique léger et charmant à l'opérette grivoise et commune, il sait trop bien qu'à côté d'une prima donna, mutine, espiègle, et *pas bégueule*, comme la toute gentille Juliette Girard, il lui faut une autre *note*, la note *émue*, et une autre chanteuse plus expérimentée, plus rompue aux exigences de la musique, ne bornant pas son savoir à détailler le *couplet*, mais sachant *vocaliser* et pouvant, au besoin, diriger un ensemble musical.

Aussi suis-je certain que le petit différend signalé entre le directeur et l'artiste s'aplanira promptement; je souhaite même et j'espère qu'à l'heure qu'il est, l'engagement de Mlle Gélabert est renouvelé aux conditions voulues par la charmante Jeanneton et la sympathique Germaine.

FÉLIX JAHYER.







Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

MILHER

(des Folies-Dramatiques)

dans le costume Gaspard, des Cloches de Corneville, *le grand succès du jour à ce théâtre.*

REVUE THÉATRALE

OPÉRA

Reprise de la *Reine de Chypre.*

Créé, le 22 décembre 1841, par Duprez, Baroilhet, Massol, Bouché, F. Prévost et Mme Stolz, l'opéra de la *Reine de Chypre* n'avait pas été représenté à Paris depuis 1858, c'est-à-dire depuis bientôt *vingt* ans. Cette reprise est donc pour beaucoup de spectateurs comme une véritable première représentation.

A sa création, l'œuvre d'Halévy enthousiasma le public, les mots de *musique sublime* furent prononcés et la réputation du compositeur grandit aussitôt, bien que le jeune maître eût déjà à son actif: la *Juive* et l'*Éclair*, deux chefs-d'œuvre chacun en leur genre.

La *Reine de Chypre* est restée un fort bel ouvrage, digne de notre première scène lyrique, abondant en mélodies pleines d'ampleur et d'une rare distinction. Pourtant nous n'hésitons pas à lui préférer la *Juive*, où les mélodies sont peut-être moins variées, mais dont l'ensemble est plus solidement charpenté.

On semble, depuis quelque temps, revenir sur le compte d'Halévy, auquel on n'épargna pas les critiques de son vivant. C'est un très bon signe, car peu de musiciens ont mieux connu le théâtre que l'auteur de la *Juive*, de *Charles VI* et de la *Reine de Chypre*. Toujours distingué dans ses rhythmes, brillant dans son orchestration, Halévy est certainement un compositeur dramatique de l'ordre le plus élevé.

Nous n'avons pas à raconter le livret remarquable de M. de Saint-Georges, poëme un peu sombre, mais offrant des situations musicales, ce que ne savent plus faire nos librettistes modernes qui ont d'ailleurs le *bon goût* de mépriser Scribe, Saint-Georges, de Leuwen et tous ces ingénieux auteurs des œuvres desquels l'Opéra et l'Opéra-Comique ont vécu et vivront encore pendant si longtemps. Parlons seulement des mélodies si nombreuses que renferme la partition, et qui ont retrouvé aujourd'hui, comme au premier soir, la faveur du public. Ce sont:

Au 1er acte: la romance de Gérard: Le *Ciel est radieux;* suivie du duo avec Catarina: *En ce jour plein de charmes, désormais plus d'alarmes;* — le duo de Mocenigo et d'Andrea: *Sommes-nous seuls ici?*

Au 2e acte: L'air célèbre: le *Gondolier dans sa pauvre nacelle,* et le grand duo final entre Catarina et Gérard: *Arbitre de ma vie.*

Au 3e acte: L'ensemble: *Buvons à Chypre,* et le chœur où se trouvent les couplets de Mocenigo, si connus: *Tout n'est dans ce bas monde;* et le fameux duo de Gérard et de Lusignan: *Vous qui de la chevalerie,* dont l'andante: *Triste exilé sur la terre étrangère,* est d'un pathétique si émouvant.

Au 4e acte: Le Ballet: la *Cypriote,* le chœur triomphal et le finale;

Au 5e acte: La belle cavatine de Lusignan: *A ton noble courage;* le duo entre Gérard et Catarina et le beau quatuor: *En cet instant suprême.*

Tous ces motifs traités de main de maître ont été chaleureusement applaudis, bien que, il faut le dire, l'interprétation n'ait pas été parfaite le premier soir.

M. Villaret était fatigué. Plusieurs fois sa bonne volonté et son courage l'avaient trahi; mais hâtons-nous de le dire, il a été remarquable aux représentations suivantes.

Mlle Bloch est fort belle dans ses magnifiques costumes, elle a une voix d'une ampleur superbe mais qui manque d'accent, elle n'a point mis cette passion, ces élans dramatiques dont la jeune Mlle Richard a fait preuve dans le même ouvrage, aux concours du Conservatoire. C'est, en somme cependant, une imposante Catarina.

Lassalle, Caron et Menu tiennent très bien les rôles de Lusignan, de Mocenigo et d'Andréa Cornaro. La voix superbe de Lassalle a fait merveille au duo: *Triste exilé!*

L'orchestre a été remarquable de pression, d'entrain, de couleur.

Quant à la mise en scène, décors et costumes sont éblouissants. Dans le Casino de Nicosie, les étoffes de brocar, d'argent, de moire, sont d'un éclat à rappeler Veronèse et Titien.

Les deux vues de Rhodes, présentent l'aspect le plus grandiose et le plus imposant. Les ballets sont réglés avec beaucoup d'art et entraînants; en un mot, toute cette pompe est bien réellement ce qui convient au premier théâtre du monde et mérite au directeur de l'Opéra des éloges sans restriction.

CHATELET

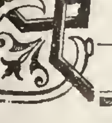
Reprise des *Sept Châteaux du Diable*

M. Castellano a rouvert avec cette féerie déjà plusieurs fois centenaire, et il n'y a aucune raison pour qu'elle ne parcourre pas encore une très-longue carrière, étant donné le luxe de la reprise actuelle. Que demande le public qui va voir une féerie? Des décors, des costumes et des trucs ingénieux. On sera servi à souhait avec les *Sept Châteaux du Diable.* Les décors de l'*Enfer*, des *Jardins de la Luxure*, de *Ninive*, du *Pays de Cocagne* et de sa classique *Apothéose* finale, sont véritablement éblouissants. Deux ballets superbes, la *Fête des Houris* et la *Fête chez Sardanapale*, reposent agréablement des changements à vue continuels, et Mlle Céline Rozier s'y est fait applaudir pour sa grâce, sa beauté, sa souplesse et la vigueur de ses tours de reins. Quant à l'interprétation, qui est de moindre importance dans ces sortes d'ouvrages, — le poëme ne servant guère qu'à occuper le public dans l'intervalle de deux trucs,— elle est plus que satisfaisante. Tissier est très-amusant en Satan; Mlle Donvé est une mignonne Azélie; et Mlle Tassilly (Regaillette), qui succède à Thérésa, par sa crânerie, sa gaieté, sa rondeur, a plu autant que sa devancière, sinon davantage. On a également beaucoup applaudi une jeune violoniste, du nom de Wallace, véritable petit prodige qui sera connu demain de tout Paris. — Au résumé, un spectacle attrayant et un succès de plus à l'actif de l'infatigable directeur qui gère avec tant d'habileté les deux théâtres de la place du Châtelet.

A LA CAMPAGNE

La dernière gerbe est rentrée, et ces beaux épis dorés qui se balançaient au soleil s'entrouvrent maintenant sous les coups des batteurs. Les granges sont pleines, les greniers regorgent et le meunier frotte déjà ses grosses mains en buvant le coup du matin.

Vous voyez les pains de quatre livres, aimables Parisiens, mais vous ne connaissez pas les moissons jaunissantes, les teintes dorées du soleil d'août sur les épis mûrs, l'éclat argentin de la faux qui passe et repasse dans le chaume et son mouvement régulier. Vous ne connaissez pas ces charrettes où les gerbes s'accumulent en montagnes si hautes, que le cheval disparaît sous les épis qui traînent à terre. Vous ne connaissez pas les jouissances du retour après une journée de fatigue et de soleil; le retour à la chaumière, où la famille attend autour d'une grande terrine de soupe fumante. On dételle les chevaux fatigués, on met dans un coin les fourches et les râteaux, on essuie de sa manche un front bruni et ruisselant et l'on embrasse la marmaille. Pauvre et chère marmaille, dorée comme les blés, vêtue de haillons qui cachent de beaux petits corps robustes et bien portants. Tout ce monde joue, court, crie dans la poussière de la route et s'arrête stupéfait, les yeux grands ouverts et les doigts dans le nez au premier passant. La culotte trop grande et que retient sur l'épaule une fraction de la bretelle paternelle est de mille morceaux différents. Il y a dans toutes ces pièces bigarrées un souvenir de toute la famille. Ici une bande de jupon, là un bout de cravate rouge, plus loin un carré de tablier bleu... Ça n'en est pas moins une culotte royalement fendue par derrière et ornée



de gros boutons. Les boutons manquent souvent et la chemise flotte au gré du zéphyr.

Est-ce mon goût pour les enfants qui m'aveugle ? J'adore ces petits poussins mal emplumés et vous ne sauriez croire que de précautions je prends, que de détours diplomatiques j'emploie pour m'attirer leur confiance et m'asseoir au milieu d'eux. Ils sont farouches, mes petits sauvages, et s'enfuient au moindre mot comme des lapins qu'un chien surprend ; mais bientôt ils se rassurent, s'approchent en prenant le plus long et en fourrant leurs deux mains rouges dans les boucles confuses d'une chevelure mal peignée. Ils sourient sans répondre, puis la glace se brise et le bavardage éclate en un patois naïf, étrange qu'on comprend et qu'on aime après quelques efforts, mais qui dans les premiers temps joue le grec à s'y méprendre.

Ce sont des histoires interminables sur le père un tel, qu'on ne connaît pas du tout et qui se trouve être un héros; des récits indéchiffrables sur la vache à la mère Cornet qu'est tombée dans l'eau... et M. Ferrand, le maître d'école, qu'a mis sur un bout de papier la ressemblance du clocher ! On voit la cloche. Un troupeau d'oies coupe l'histoire en deux et tous les petits bavards de se perdre dans la poussière, qu'ils avalent avec délices.

Donc, la moisson est superbe et rentrée. Les foins qui bordent l'eau, quoique plus tardifs, sont eux-mêmes tombés sous le fer du faucheur, en sorte que ma petite rivière court tranquille et s'étale sur une véritable pelouse. Elle est si limpide et si gracieuse dans ce simple appareil! elle se contourne si coquettement sur ce tapis vert, la belle aux cheveux d'argent ! Elle est si charmante avec ses touffes de roseaux qui lui restent encore comme une coiffure de bal et les pierrettes blanches qui roulent sur ses bords !

Au moindre souffle de vent son front se ride, sa surface s'inquiète et dans le miroir qui tremble, les grands arbres du moulin s'estompent et s'effacent. Elle est profonde, ma chère rivière ; profonde et fraîche en ces jours de chaleur, n'est-ce pas l'idéal ? Aussi j'y plonge avec délices, et n'était la crainte de troubler son calme et de la tourmenter par mes ébats, du matin au soir je serais dans son lit. Quand mes pieds touchent au fond, je sens un sable fin dont seraient fières les allées d'un parc et lorsque, par un élan indiscret, je file entre deux eaux, j'aperçois des escouades de carpes et de brochets qui s'enfuient devant moi dans les mystérieuses profondeurs de son cristal liquide.

Point d'indiscret et point de promeneurs sur ces bords paisibles et mon bateau est le seul témoin des douces caresses que je prodigue à mon humide maîtresse. Habillée de bleu et doublée de blanc, ma barque est docile comme celle d'une romance ; aussi, confiant en elle, je me couche souvent sur son frêle plancher, roulé dans mon peignoir, les yeux à demi-fermés, et engourdi comme un lézard qui s'endort au soleil, je me laisse vivre durant de longues heures au gré du courant, au gré des roseaux qui frôlent les bords du bateau, au gré de la fumée d'un tabac parfumé, au gré des nuages qui passent au-dessus de ma tête, lents et bizarres comme des fantômes Ils s'allongent, étendent leurs grands membres blanchâtres et disparaissent derrière les peupliers qui terminent l'horizon. Les insectes qui se croient seuls se poursuivent, bourdonnent, s'ébattent et s'aiment autour de moi comme si j'étais des leurs. Une hirondelle que mon immobilité trompe passe en poussant son petit cri et effleure presque ma barbe de son aile rapide et aiguë. C'est ainsi que ne gênant personne, je suis heureux et je supporte la chaleur.

L'autre jour, je paressais délicieusement au fond de mon bateau quand un lointain clapotement de l'eau m'a réveillé soudain. J'ai prêté attention, on causait, on donnait des ordres. J'ai regardé alors en me soulevant du coude, et j'ai aperçu au loin le bord de la rivière couvert de pêcheurs et de pêcheuses. Pêcheuses en élégantes toilettes, pêcheurs en favoris roulés, vêtus de blanc et gantés de suède. Les travailleurs clapotaient dans l'eau, tirant de leurs bras brûlés les longues cordes d'un immense filet. J'étais furieux qu'on troublât ma rivière, et ravi de ce charmant spectacle. De loin, mon petit fleuve semblait couler au milieu des fleurs. Ombrelles roses, blanches ou bleues, robes éclatantes sur le vert pré, chapeaux de paille aux frais rubans, épaules satinées sous la transparente mousseline.. Je regardai la pêche avec soin.

Les plus nonchalantes de ces gracieuses châtelaines s'étaient cachées dans les saules, lorgnant les travailleurs, et donnant des conseils avec de petits éclats de rire communs aux gens qui ont de belles dents. Les autres suivaient en bateau. L'une d'elles ramait de ses jolis bras nus, accrochant ses bracelets, inondant ses voisines, éclatant de rire en jurant que tout allait pour le mieux, étalant enfin les preuves de la plus ravissante maladresse.

Cependant le filet était lourd, la rive escarpée et les herbes du bord entravaient le travail. Alors on a mis habit bas, et tout le monde s'est pendu aux cordes sous les yeux de cette séduisante galerie.

Monsieur de C..., qui porte trois bornes-fontaines en sautoir sur champ de gueule, tirait comme un forcené (habitude de famille, son père étais commissionnaire), si bien que son pied a glissé sur l'herbe, et qu'étant au bord de l'eau...

— V'là monsieur le comte qui tombe dans la ruelle ! s'est écrié un paysan. Le mot a eu du succès. On a repêché mon homme, et ce bon abbé est venu lui prodiguer quelques consolations.

C'est un fait à remarquer, dans ce riant pays, qu'il n'est point de partie, de promenade, de dîner, sans ce bon abbé qui me paraît du reste accepter gaîment ce rôle de grande utilité. L'abbé ne se porte guère, cependant, que dans l'après-midi et principalement lorsqu'on se promène en voiture. Dans ce dernier cas, il est indispensable. Cela sent sa grande famille d'une lieue, et d'ailleurs le voisinage d'une robe noire blanchit la peau, tout le monde sait cela.

Ce bon abbé assistait donc à la pêche, et quand il fallut sortir de l'eau l'énorme filet plein d'herbes bourbeuses et de poissons argentés, il releva bravement sa soutane et mit la main à l'œuvre.

La pêche était miraculeuse. Tout le monde entra dans l'eau. On approcha de grands baquets où l'on jetait à la volée carpes et brochets. L'eau jaillissait en perles d'argent sous les pas pressés et les écailles humides et brillantes lançaient au soleil de rapides éclairs comme des diamants cachés dans l'herbe.

La rameuse aux bracelets trempait son ongle rose dans le baquet grouillant où pinçait du bout de ses doigts effilés la queue glissante d'un gros brochet, et cela en riant comme une folle ; puis ravie de son courage, et effrayée de son audace, elle courait vers l'abbé avec un petit air fanfaron.

Tout cela était charmant à voir, mais ma rivière chérie a conservé les traces de cette bruyante expédition, et les herbes qui tapissent ses rives sont flétries et foulées comme au lendemain d'un combat.

Z.

SUB UMBRA

A L. D.

Comme ici-bas le rimeur souffre,
Car le monde à son essor nuit.
L'étrange attraction du gouffre
Tourne son âme vers la nuit.

Même au sein d'une immense orgie
Où les autres sont joyeux, seul
Il éprouve la nostalgie
Insatiable du linceul;

Et lorsque son front devient blême,
Il s'écrie : « Hosannah! bientôt
» Je vais te résoudre, problème !
» Énigme! Je lirai ton mot. »

Car la mort, c'est l'hiéroglyphe
Qu'enfin l'on déchiffre, en disant
Au sphynx dont on brise la griffe :
« Je vois ton mystère, à présent ; »

C'est l'apparition prochaine
D'un nouvel et vaste horizon ;
C'est la rupture de la chaîne,
L'écroulement de la prison ;

C'est, derrière l'ombre, la flamme ;
La fuite aux pays azurés,
Et le vol éperdu de l'âme
Dans les éthers démesurés !

Oui, la Mort clémente se penche
Sur les songeurs aux yeux ternis,
Et leur offre, de sa main blanche,
La clef des mondes infinis.

Et moi, cependant, je frissonne
Comme au bruit d'un sinistre glas.
En songeant que l'heure qui sonne
Peut être la dernière, hélas!

Et cette idée : « Au lieu de lampes,
» Des soleils avoir la lueur, »
Me glace, et sur mes froides tempes
Perlent des gouttes de sueur.

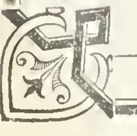
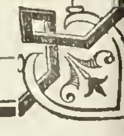
Certes, la mort en elle-même
N'a rien qui me puisse émouvoir;
Mais, madame, quel anathème!
Mourir, c'est assez de vous voir...

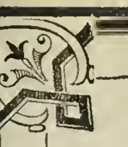
Tant que de votre apothéose
Le moment n'est pas arrivé,
S'endormir, la paupière close
A jamais, c'est être privé

De vos yeux, vivantes opales,
Dont les regards nous rendent fous,
De vos lèvres, de vos mains pâles,
De tout ce qu'on adore en vous !

Mourant, j'irais grossir la troupe
Des penseurs au front génial,
Et boire à l'enivrante coupe
Où l'on s'abreuve d'idéal.

Ma tête, plus jamais honnie,
D'un nimbe altier s'entourerait ;
Et la merveilleuse harmonie
Me livrerait son doux secret.



Mais que m'importent tous les astres,
Sphères aux flamboyants essieux
Et les immuables pilastres
Soutenant le dôme des cieux?

Tout le plaisir métaphysique
Tient dans l'instant où je vous vois,
Je n'entends aucune musique
Quand je n'entends pas votre voix;

Et moi qui sais qu'en vos prunelles
Le feu suprême étincela,
Devant les clartés éternelles,
Je crierais : « C'est la nuit, cela! »

Donc, j'ai l'acharnement de vivre
Dans ma coupable lâcheté;
De la mort, qui pourtant délivre,
Je voudrais être racheté.

Le grand repos, espoir du Bonze,
Me fait peur; mon cachot m'est cher,
Et je laisse l'ongle de bronze
S'enfoncer encor dans ma chair.

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE.

Lettre d'Olivier Malet à Madame Jane de Meslay

Mais en attendant nous demeurerons ensemble, le voulez-vous, Jane? soit à Garlan, l'été, soit à Paris où vous viendriez partager notre petit nid d'artistes. En réunissant toutes nos richesses, nous pouvons nous y créer une existence très-suffisante pour des gens qui préfèrent les plaisirs délicats de l'esprit et du cœur aux ruineuses et niaises satisfactions de la vanité. Des livres toujours, de bonne musique souvent, une loge au théâtre quelquefois, un appartement que je me charge de rendre charmant sans lambris dorés, et des amis choisis et non imposés : — Cela ne vous tente-t-il pas un peu, Jane? Vous nous serez bien utile, allez, à Renée et à moi : à elle, pour lui apprendre à m'aimer assez; à moi, pour m'empêcher de l'aimer trop. Elle sera notre enfant chérie à tous deux, n'est-ce pas? Nous la gâterons ensemble, et nous réussirons bien, je l'espère, sinon à réaliser tous ses beaux rêves de jeune fille, du moins à lui faire accepter sans regret la réalité.

Puis qui sait, Jane? J'ai, de par le monde, un excellent ami, dont le seul défaut est un scepticisme un peu affecté peut-être, mais très-entêté à l'égard des femmes. Nulle plus que vous n'est capable de convertir ce malheureux hérétique, et, quand vous le connaîtrez..., vous ne trouverez pas probablement aussi absurde qu'en ce moment mon projet de marier les autres, quand j'aurais besoin de songer d'abord à moi-même. Ah! c'est que je suis si heureux que je voudrais associer la terre entière à ma joie, et qu'à défaut d'humains, dans la solitude où je suis venu chercher le recueillement dont j'ai besoin pour mon travail, je me surprends à serrer dans mes bras les arbres qui m'abritent et à envoyer des baisers au ciel qui me sourit. Adieu, Jane; parlez souvent de moi à Renée; dites-lui le peu de bien que vous pensez de votre ancien et dévoué camarade, et laissez-moi me dire à l'avance votre frère.

OLIVIER MALET.

Lettre de Mlle Renée de Kéraven à Mlle Marcell de Gury.

Château de Garlan, 14 juin 1858.

Si je ne t'ai pas répondu plus tôt, ma chère Marcelle, c'est que, d'après ta dernière lettre, j'attendais chaque jour l'annonce du dénoûment, aujourd'hui très-prochain, de ton roman, et aussi parce que je t'en voulais un peu de tes sermons à coutre-temps. A qui en as-tu, dis-moi, avec tes récriminations et tes conseils? Pour je ne sais plus quels regrets puérils qui ont pu me venir sous la plume, et parce que j'ai rendu justice aux qualités d'Olivier, me crois tu assez enfant pour me lancer dans ces rêves d'amours romanesques, au bout desquels on trouve toujours les désenchantements de la réalité? Je ne suis pas plus folle que toi, ma chère, et je n'oublie pas qu'il me faut remonter au rang d'où la mésalliance de ma mère nous a fait descendre. Si tu savais combien je me sens humiliée chaque fois qu'en prononçant notre nom, on appuie avec affectation sur une particule que l'on sait bien ne pas nous appartenir, tu ne me croirais pas, charitablement, disposée à devenir madame Malet, lorsque j'ai sous la main un marquis et un marquisat non contestés, qui me permettront de regarder de haut, à mon tour, la noblesse plus ou moins apocryphe dont j'ai trop longtemps subi les dédains. J'ai, par bonheur, une réponse triomphante à faire à tes ridicules craintes, et je ne doute pas qu'en voyant ce que j'ai déjà fait, au moment où tu m'adressais des reproches, et ce que j'avais fait depuis, tu daigneras reconnaître que je ne suis ni aussi « bourgeoise » ni aussi « provinciale » que tu affectes de le croire.

Ainsi que je te l'ai dit, je crois, je me suis d'abord servie envers « mon » marquis, encore assez romanesque, des petits moyens que tu as renoncé à temps à employer envers « ton » prosaïque général. Pendant toute une semaine, il a donc reçu par la poste, chaque jour, une enveloppe parfumée, contenant tantôt un brin de myosotis, tantôt une pensée, tantôt une pâquerette accompagnée de ses pétales détachées, ou bien d'une petite écriture, déguisée, bien entendu, mais toujours féminine, une sentence d'une tendresse voilée et pourtant très significative : le tout devant faire voir au marquis que « quelqu'un » l'aimait un peu, beaucoup, passionnément et... sans espoir. Pourtant, ces galantes missives ne pouvant obtenir de réponse, et ayant, d'ailleurs, l'inconvénient d'attirer les recherches de M. de Coathuel vers la société de Morlaix, où elles étaient jetées à la boîte par notre facteur, — lequel a gardé le meilleur souvenir de... tes gratifications, — je ne tardai pas à reconnaître la nécessité d'une attaque plus directe sur un cœur qu'un pareil régime devait, me semblait-il, avoir suffisamment préparé à de plus substantiels aliments. Mais, soit qu'il fût occupé à découvrir, à Morlaix, la malheureuse victime de ses irrésistibles attraits, soit qu'il ne daignât pas songer à rabaisser ses suppositions jusqu'à ton humble amie, le marquis ne paraissait pas à Garlan, où il faisait, avant, d'assez fréquentes visites de voisinage. La montagne ne venant pas à moi, je dus donc me décider, comme Mahomet, à aller vers la montagne, et, sans hésiter, je me mis en route, escorté du fidèle « Ali, » — c'est-à-dire de mon oncle Hector. Je n'eus pas la naïveté de lui proposer d'aller à Coathuel. Malgré sa candeur, il se fût peut-être douté de quelque chose. Mais en sortant un jour pour une de nos promenades, je me plaignis que la mer fût si éloignée de nous, et qu'on ne la vît même pas du château.

— Quel dommage, ajoutai-je innocemment, quel dommage que nous ne soyons pas à Coathuel; — de là, au moins, on voit la mer.

— Tiens, je ne l'ai jamais vue, et je doute même que ce soit possible, répondit-il.

— Moi, j'en suis sûre.

— Je parierais que non.

— Parions, cher oncle, — et allons de suite vérifier le fait.

Il rentra pour prendre une longue-vue, et nous nous mîmes en route par la traverse *immédiatement.* Je souligne ce mot, parce que, dix minutes plus tard, celui que j'allais chercher chez lui arrivait à Garlan par la grande route. Or, si nous avions tardé, le chevalier et moi, à partir, nous rencontrions le marquis, nous rentrions pour le recevoir, nous n'allions pas, par conséquent, à Coathuel, et au lieu de la brillante entrée en campagne que j'ai à te raconter, tout se bornait à une visite où, quoi que je pusse faire, je n'aurais pas probablement beaucoup gagné de terrain. Quand je pense que si j'avais eu le marquis en tête à tête avec ma sœur, j'aurais eu la sottise de revenir de suite à la maison, eût-il fallu, pour cela, laisser mon oncle à moitié chemin; je m'effraye de voir comment on peut manquer son but en y marchant par les moyens qui semblent les plus naturels. Heureusement que je ne me doutais de rien, et que nous arrivâmes sans encombre, au bout d'une heure de marche, par le charmant et capricieux sentier que tu connais, au gîte vide du gibier que je poursuivais. Quoique je fusse convaincue à l'avance d'avoir perdu mon pari, je me prêtai avec une complaisance exemplaire aux minutieuses et consciencieuses tentatives de mon oncle pour apercevoir cette mer fantastique que je lui avais annoncée. J'espérais qu'en rôdant dans tous les environs du château, nous serions aperçus par le marquis, et qu'avec sa galanterie habituelle, il viendrait se présenter de lui-même aux « coups » que je me préparais à lui porter. Nous errâmes donc, une heure au moins, de l'avenue à la chaussée des étangs et de l'esplanade aux bois les plus élevés, le chevalier braquant de partout sa lunette vers l'horizon, tandis que j'interrogeais des yeux seulement, mais avec non moins d'intérêt, les abords du château. Mais M. de Coathuel était aussi invisible que la mer, et l'absence obstinée du premier m'impatientait naturellement beaucoup plus que la non apparition très prévue de la seconde. Ne me résignant donc pas aussi facilement à perdre mon temps que mon pari, je feignis de m'entêter, et soutins au chevalier que les arbres nous empêchaient seuls de découvrir l'objet en litige entre nous, et que, des fenêtres du château, on devait certainement être plus heureux.

— Eh bien! j'en aurai le cœur net tout à fait! s'écria-t-il.

— Comment donc? demandai-je.

— En montant, s'il le faut, jusque sur le toit.

— Mais, M. de Coathuel est sans doute chez lui, et il ne serait pas convenable que je lui fisse une visite sans ma mère ou ma sœur.

— Bah! le marquis est très galant.

— N'importe, maman « nous gronderait certainement. »

Tu sais combien le chevalier a peur de ma mère. Il parut donc renoncer à son projet; mais comme ce n'était pas là mon affaire, je repris :

— Il y aurait un moyen, mon oncle. Entrez au




château seul, et moi je vous attendrai quelque part, par là, dans les bois. »

Il se rendit à cette proposition, et s'en alla sonner à la grille, tandis que je m'éloignais un peu sous les arbres, dans la direction de l'étang inférieur, et sans perdre de vue la porte par laquelle j'espérais bien que le marquis reconduirait le chevalier et d'où, pour peu que je m'y prêtasse, il ne pourrait manquer de m'apercevoir, et de venir au moins me saluer. Mais il était écrit que tout me réussirait, ce jour-là, à rebours de mes prévisions. Le marquis ne paraissait pas, et le chevalier ne revenait pas davantage. Au bout d'une demi-heure, perdant patience, j'allais me décider à sonner à mon tour à la grille, pour réclamer au moins ce dernier, lorsque des aboiements de chiens me firent me retourner, et je me trouvai en face de M. de Coathuel lui-même, qui descendait le sentier par lequel la traverse aboutit à la chaussée. Il me sembla si évident qu'il devait, au premier regard, deviner ce qui m'avait amenée là, que je perdis contenance — heureusement! — Car je n'aurais certes jamais imaginé une entrée en matière aussi habile que celle dont ma maladresse voulut bien me gratifier. Je perdis donc contenance; je reculai d'un pas et, comme je me trouvais tout au bord de l'étang, j'y tombai... Mais en sentant le terrain me manquer sous les pieds, j'avais puisé dans l'imminence du danger l'énergie nécessaire pour exécuter avec grâce, au moins, cette chute inévitable. Je me trouvai donc debout, dans la vase, il est vrai, mais dans une attitude convenable et n'ayant, en définitive, de l'eau que jusqu'au genou. En me voyant chanceler, le marquis s'était élancé vers moi en poussant un cri. Il aurait pu se borner à me tendre la main de la rive peu escarpée; mais en vrai paladin, il se mit aussi à l'eau et m'aida à en sortir. Je n'avais pas eu la moindre peur, sachant bien qu'il n'y avait aucun danger; mais quand je fus certaine qu'il n'y avait rien eu, pourtant, dans tout cela, qui pût prêter à rire, la chose essentielle à éviter, je songeai qu'un petit évanouissement ne pouvait être nuisible, et je me hâtai de me laisser aller « avec la plus grande convenance » sur le gazon où le marquis m'avait immédiatement déposée au sortir de mon bain. Cela ne m'empêcha pas, tu le penses bien, de l'entendre appeler; de voir arriver un, deux, trois domestiques, avec le chevalier effaré; de me sentir emporter au château et placer d'abord dans un fauteuil, devant la cheminée du salon, où un grand feu fut bientôt allumé. Je crus devoir alors reprendre mes sens, et le marquis se trouvant précisément penché vers moi pour me faire respirer des sels, je lui pris la main et lui jurai « une reconnaissance éternelle » d'un ton très ému, et avec un regard qui manqua bien son but s'il ne fut pas éloquent.

— Mais cette pauvre chère belle demoiselle ne peut pas rester comme cela, monsieur le marquis, s'écria, en s'élançant près de moi Mme Lebraz, la grosse femme de charge de Coathuel : avant qu'elle soit séchée, elle a le temps de s'enrhumer dix fois.

— C'est vrai, répondit le marquis d'un ton de réel intérêt; mais comment faire ?

— Si monsieur le marquis voulait envoyer chercher à Garlan d'autres vêtements, et si mademoiselle voulait mettre, en attendant, quelques-uns des miens...

— Mais, ma bonne dame, dit M. de Coathuel, en riant avec moi à l'idée de me voir endosser les amples nippes de la respectable matrone, Mlle de Keraven est beaucoup moins grande et moins... large que vous...

— Dame! je ne vois alors qu'un autre moyen : c'est que mademoiselle se couche jusqu'au retour du messager.

— Je n'en ferai certes rien, m'écriai je.

— Je vous en supplie, mademoiselle, dit le marquis; songez que vous êtes chez moi, et que je serais responsable vis-à vis de votre famille, pour ne pas parler de moi-même, des suites que pourrait avoir cet accident.

— Eh bien! j'y consens; mais c'est uniquement, monsieur le marquis, afin que vous alliez aussi changer de costume. Je ne me pardonnerais jamais de vous avoir occasionné, par ma maladresse, quelque chose de plus grave que tous les embarras que je vous donne.

— Moi! s'écria-t-il d'un air dégagé, en s'efforçant de transformer en éclat de rire une quinte de toux, dont j'avais, depuis quelque temps, remarqué les préludes; moi, je suis trop heureux d'avoir eu occasion de faire pour une « dame, » et en plein été, un peu moins que je ne fais chaque jour, en hiver, pour le stupide plaisir de tuer une bécasse.

— En diminuant la valeur du service rendu, vous me privez du bonheur de la reconnaissance, dis-je d'un ton et avec un regard plein de reproches.

— En ce cas, je me rétracte, conclut-il en me baisant très galamment la main.

Pendant qu'il ordonnait à un domestique d'atteler le tilbury, afin de pouvoir rapporter ma défroque, j'écrivis deux mots à Jane pour lui dire de ne pas s'inquiéter de ma mésaventure, et lui recommander de ne pas en informer maman. Après quoi je suivis la majestueuse Mme Lebraz dans la chambre qu'elle m'avait fait préparer, tandis que M. de Coathuel s'enfermait dans la sienne, avec le pauvre chevalier, que l'idée du retour à Garlan rendait tout penaud.

— Il est réellement trop bon, M. le marquis, dis-je à Mme Lebraz, pendant qu'elle m'aidait à défaire ma toilette trempée.

— Ah! mademoiselle, vous ne pouvez vous figurer à quel point il est bon « cet homme, » répondit la femme de charge, d'un accent très convaincu. Aussi quel dommage qu'il ne veuille pas se marier! Ce n'est pas dans mon intérêt ce que j'en dis, puisque, s'il nous venait une marquise, elle me reprendrait probablement une bonne partie de mon autorité au château. Mais c'est un meurtre de laisser s'éteindre une aussi ancienne famille, quand tant de maisons de petite noblesse, ou même sans noblesse du tout, font tant de fracas dans le pays.

— Pourquoi donc M. de Coathuel ne veut-il pas se marier? demandai-je, sans relever la naïve impertinence que venait de laisser échapper Mme Lebraz.

— Bah! des idées folles, ma chère demoiselle. Quand je lui fais la même question, quelquefois, le matin, en lui préparant sa toilette, M. le marquis veut bien me répondre qu'il ne fera jamais qu'un mariage d'amour.

— Eh bien! qui l'en empêche ?

— Dame! entre nous, mon maître n'a plus vingt-cinq ans, et il n'en prétend pas moins qu'une femme jeune, belle et bien élevée, — il ne tient ni à la noblesse ni à la fortune, — ait pour lui un de ces amours comme on en voit dans les romans — des bêtises!...

— Et vous croyez que c'est impossible, madame Lebraz ?

— Ma foi! ça ne serait toujours pas mon idée, à moi, qui ne suis « plus » ni jeune ni belle, et qui n'ai jamais été « éduquée, » d'aimer « comme ça » un homme d'âge, qui n'a que la peau sur les os, qui se teint les cheveux, qui a de fausses dents, et qui...

— C'est précisément parce que vous n'avez pas été « éduquée, » ma bonne dame, dis-je, en interrompant cette révélation sans aucune intention malveillante, mais qui n'en était pas moins menaçante, des beautés physiques de mon amoureux; car, autrement, vous sauriez que les demoiselles bien élevées ne cherchent dans l'homme qu'elles aiment que les qualités du cœur. Or, vous dites vous-même que M. de Coathuel est très bon; tout le monde sait qu'il est aussi parfait gentilhomme par ses manières que par sa naissance; il n'y a donc pas de raisons pourquoi il n'inspire pas un amour très sérieux à une femme qui serait elle-même digne de lui.

— Ah! que je suis contente de ce que vous me dites là, mademoiselle. Est-ce que vous me permettez de le répéter à mon maître ?

— Je ne vois rien qui vous en empêche.

— Et de vous nommer, si, comme c'est probable, il me demande qui m'a dit cela ?

— Et de me nommer aussi, madame Lebraz, si cela vous convient. Cette opinion sur M. de Coathuel ne peut me compromettre en rien, puisque je suis aujourd'hui fiancée à un autre, ajoutai-je avec un soupir qui pouvait laisser soupçonner du regret.

— Ah! c'est dommage! s'exclama la femme de charge, qui l'avait sans doute pris ainsi.

Cette intéressante conversation fut interrompue par l'arrivée de ma sœur, laquelle, peu rassurée par mon billet, était venue avec le domestique qui me rapportait des vêtements.

(A suivre)

JULES KERGOMARD.

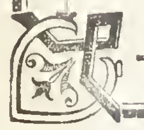
PETITES NOUVELLES

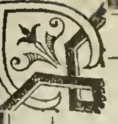
— Mlle Thérésa Carol, qui a obtenu cette année au Conservatoire le 2e prix de chant et le 1er accessit d'opéra, vient de signer un engagement avec l'Opéra-Comique. Elle débutera dans *Zampa*. Mlle Carol est Toulousaine; elle était arrivée au Conservatoire précédée d'une réputation précoce : elle avait tenu au Conservatoire de sa ville natale, une suppléance de professeur.

— La pièce que MM. Emile de Najac et Hennequin terminent pour le Gymnase sera intitulée : *Les beaux Parents*.

— Mlle Lesage, qui a reçu un accueil des plus sympathiques de la presse et du public, dans la séance des élèves de M. Talbot, vient d'être engagée pour trois ans au théâtre du Gymnase.

— C'est décidément Mlle Girard, l'étoile des Folies-Dramatiques, qui créera le principal rôle dans *Mademoiselle Favart*, l'opéra-comique en trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de M. Offenbach, dont les répétitions vont commencer incessamment.





— M. Léo Delibes, le compositeur distingué de *Coppelia*, *Sylvia* et le *Roi l'a dit*, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Emile Bourgeois, pianiste-compositeur, appelé à faire exécuter quelques-unes de ses œuvres devant le roi de Hollande à Bagnères-de-Luchon, vient d'obtenir un légitime succès. Sa Majesté l'a vivement félicité et, en le décorant de la grande médaille des arts, il a daigné l'assurer de sa bienveillante sympathie.

— Le Gymnase a donné la première représentation de *Marthe*, comédie en quatre actes, pour les débuts de M. Abel, transfuge du Vaudeville. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Nous aurons également à parler, jeudi prochain, de la reprise du *Juif-Errant*, avec Paulin-Ménier, à la Porte-Saint-Martin.

— On prête à M. Halanzier l'intention de remonter d'une façon grandiose l'opéra d'Halévy : *Charles VI*.

— Plusieurs journaux annoncent que Mlle Richard, la triomphatrice de cette année au Conservatoire, reprendra le rôle de la *Reine de Chypre* à l'Opéra lorsque Mlle Bloch partira en congé à la fin du mois d'août. C'est une erreur. Ce rôle a été répété et l'est encore tous les jours par Mlle Andrée Barbot ; c'est elle qui succédera à Mlle Bloch. On assure que la jeune artiste est très remarquable dans ce rôle, tout à fait dans ses moyens et dans sa voix.

— Après l'*Eclair* et la *Dame blanche*, avec lesquels l'Opéra-Comique ouvrira, nous aurons le *Déserteur*, de Monsigny, avec Furst dans le rôle d'Alexis, et Barré dans celui de Montauciel.

JARDIN ZOOLOGIQUE

D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amzans et les animaux qu'ils accompagnent resteront au Jardin d'acclimatation jusqu'en septembre.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publies jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Bertou. — Elise Duguéret. — Delannay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montalaud. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta. — Ravel. — [illegible]lphonsine, — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — [illegible]esueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — [illegible]ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Deugremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sauz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

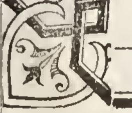
Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

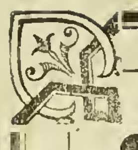
Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

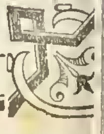
Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris











Photoglyp. LEMERCIER. Cliché NADAR

MILHER
(Rôle de Gaspard)
dans les *Cloches de Corneville*

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 223

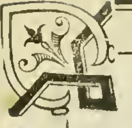
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 23 au 29 août 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.





CCXXIII

—

MILHER



J'ai toujours considéré Milher comme un artiste supérieur aux acteurs qui composent le milieu dans lequel il s'est tenu jusqu'ici. Il y a certainement autre chose en lui qu'un farceur d'opérette et, si parfait que je l'ai trouvé dans Géromé de l'*Œil crevé* ou Valentin du *Petit Faust*, c'est avec regret que j'ai assisté à ces triomphes pour lui si capable de réussir sur une scène d'un ordre plus élevé. Enfin, le voilà sorti de cette impasse; il est actuellement engagé au Palais-Royal; nous serons à même de juger, là, toute sa valeur.

Édouard Hermil, au théâtre : *Milher*, est né à Marseille le 25 septembre 1834; il appartient à une famille de commerçants. Son père lui fit faire toutes ses études au lycée de cette ville.

Reçu bachelier ès-lettres, Milher se destina à la médecine et prit une première inscription à l'Hôtel-Dieu de Marseille. Mais doué d'une sensibilité excessive, et s'étant trouvé mal un jour qu'il assistait à l'opération du sein à une femme, il donna sur-le-champ sa démission.

De bonne heure Milher avait manifesté un goût très vif pour le théâtre. Avant même d'étudier la médecine, il avait joué la comédie dans les salons. Fait assez curieux, la première fois qu'il s'essaya, ce fut dans le salon de M. Achard, frère d'Amédée Achard, l'auteur de *Belle-Rose* et de tant d'œuvres charmantes, et parmi les assistants se trouvait Offenbach, que d'ailleurs il perdit de vue aussitôt après et pendant fort longtemps, et dont il ne fut pas appelé à interpréter les ouvrages.

Ayant renoncé définitivement à la médecine, Milher fut conduit à suivre la carrière dramatique, non-seulement par son amour pour la scène mais aussi par suite d'une liaison théâtrale.

Ses premiers débuts se firent à Lyon, en 1858, dans un emploi non défini, en jouant des rôles tout à fait secondaires. Pendant la saison suivante, engagé à Hombourg, il prend le grand emploi, pour la province, des premiers comiques.

De Hombourg, il va, l'année d'après, à Reims; puis, la saison qui suit, à Rouen. Dans cette ville, Milher joue le grand répertoire avec un talent reconnu. Ses meilleurs rôles furent Marécat, de *Nos Intimes*, et Isidore, du *Testament de César Girodot*.

Laferrière, en représentations à Rouen, le remarqua dans les *Mémoires du Diable*, où il jouait, à côté de lui, le rôle de Gautier; aussi dès son retour à Paris, parla-t-il de son talent à Harel, alors directeur des Folies-Dramatiques, qui, sur cette précieuse recommandation, signa avec Milher un bon engagement.

C'était un mois avant la démolition des anciennes Folies du boulevard du Temple. Milher débuta, là, dans les *Deux paires de bretelles* et les *Anglais en voyage*.

Venu avec la troupe des Folies-Dramatiques au boulevard Saint-Martin ou, pour mieux dire, rue de Bondy, Milher y parut dans toutes les pièces importantes qui constituaient alors le répertoire de ce théâtre; je citerai parmi elles : les *Calicots*, les *Orphéonistes en voyage*, l'*Ange de mes rêves*, *Que c'est comme un bouquet de fleurs*, le *Grand Journal*, les *Voyageurs pour l'Exposition*, et surtout les *Cinq francs d'un bourgeois de Paris*, où, dans un de ces rôles affectionnés par Geoffroy, il donna la mesure de sa valeur, sachant créer un type, le faire vivre, et pouvant communiquer à la foule ses moindres impressions. Ceux qui l'ont vu dans cet ouvrage peuvent avoir une idée de la véritable nature de son talent apte à jouer tout les grands rôles tenus à Paris soit par Geoffroy, soit par Delannoy ou Parade.

Arrive l'opérette, la fatale opérette qui a fait dévier tant de jeunes talents. Que va faire Milher qui venait d'attirer sérieusement l'attention sur son nom? Ne se sentant ni le goût pour ce genre de spectacle, ni la voix nécessaire pour y tenir une place au premier rang, il alla trouver M. Moreau-Sainti, alors directeur des Folies-Dramatiques, et lui offrit la résiliation de son engagement. Celui-ci refusa.

Etant sur le point de mettre en répétitions une opérette nouvelle sur laquelle il comptait beaucoup, l'*Œil crevé*, M. Moreau-Sainti, qui, à juste raison, tenait beaucoup à conserver son meilleur pensionnaire, laissa à Milher le choix, dans cette pièce, entre le rôle du Bailly et celui du Marquis. Après avoir assisté à la lecture, l'artiste ne vit rien à faire pour lui, avec l'un où l'autre de ces personnages, mais il dit qu'il accepterait volontiers le bout de rôle d'un gendarme qui se bornait à dire quelques mots, mais offrait l'occasion de créer un type.

Hervé, le *maestro* de l'*Œil crevé*, fut ravi de cette proposition; il en profita tout aussitôt pour donner au personnage de Géromé une importance tout autre que celle qu'il avait d'abord. On sait quel succès ce fut pour Milher; Géromé devint légendaire grâce à la façon dont l'artiste en dessina la silhouette.

Alors vinrent opérettes sur opérettes : *Chilpéric*, où Milher joua Riein avec tant de succès encore; le *Canard à trois becs*, le *Petit Faust*, dont le personnage de Valentin est resté, pour lui, un de ses meilleurs rôles en ce genre; les *Turcs* (rôle d'Ala-Boum); la *Boîte de Pandore* (rôle du Destin); *Héloïse et Abélard*; la *Belle Bourbonnaise*, *Alice de Nevers*, le *Clair de lune*, la *Tour du Chien-Vert*, le *Ruy-Blas d'en face*; la *Fiancée du roi de Garbe*; les *Blanchisseuses de Berg-op-Zoom*; la *Belle-Poule*; *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* et enfin les *Cloches de Corneville*, son dernier et son meilleur rôle dans les opérettes. Il a en effet, crée ce personnage de Gaspard avec un grand talent de comédien. Là, gestes, attitudes, diction sont d'un artiste de premier ordre. Paulin-Ménier, qui assistait à la première représentation, applaudissait un rival nouveau, avec la plus grande cordialité, je dois le dire.

Après cette superbe création Milher a été engagé au théâtre du Palais-Royal, mais il n'y entrera qu'en janvier, ayant obtenu l'autorisation d'aller créer les *Cloches de Corneville* à Bruxelles et à Marseille, après les avoir données déjà au grand théâtre de Bordeaux.

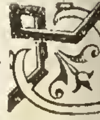
Sur cette nouvelle scène, Milher aura un emploi bien défini; il aidera Geoffroy, dont le service est trop chargé, et Lhéritier, toujours excellent, mais qui commence à se faire vieux. Il ne prendra point d'ailleurs à ce dernier ses rôles de ganache où il est inimitable, mais il jouera les *vieux* typiques, les rôles marqués, dans lesquels il saura se faire une place tout à fait personnelle.

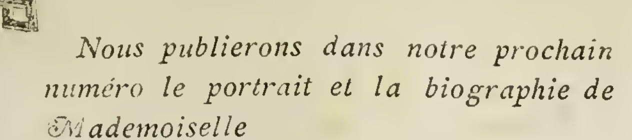
Milher n'est pas seulement un comédien de race, il est aussi auteur dramatique. Tous les ans, depuis son arrivée à Paris, il a donné une *Revue* dans divers petits théâtres. Je citerai entr'autres productions de ce genre : *Paris sens dessus dessous*, avec Eugène Roger de Beauvoir, au petit théâtre boulevard Richard Lenoir, en 1867; *Tout le monde sur le gril*, à la Fidélité; *A la Tour*, à la Tour-d'Auvergne; *V'là Paris qui passe* et *Entre deux bocks*, à l'Alcazar. En outre, il a fait représenter quelques petits vaudevilles dans des théâtres secondaires. Toutes ces petites pièces ont gaiement réussi.

FELIX JAHYER.









Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

JANE ESSLER

dans le *Drack*, comédie de George Sand.

REVUE THÉATRALE

GYMNASE

Première représentation de : *Marthe*, comédie en 4 actes de M. G. Ohnet.

La comédie de *Marthe* nous présente la rivalité d'une mère et d'une belle-fille ; le sujet, on le voit, n'est pas neuf. Balzac, Empis, et plusieurs autres depuis, l'ont mis à la scène avec une autorité qu'est loin de posséder M. Ohnet.

Il y a de plus, dans la pièce nouvelle, de fréquentes inconséquences par lesquelles l'intérêt se trouve languir démesurément. Aussi l'accueil du public a-t-il été assez froid.

Les amours de Mme Aubertin, la belle-mère de Marthe, et de M. de Brivade ne procurent pas grande émotion. Tous deux font preuve d'une abnégation bien naïve en présence de la passion de la jeune fille; et le frère de Marthe, Jean le militaire, n'est pas approuvé lorsqu'il vient provoquer en duel M. de Brivade, un brave homme calomnié et d'une nature incapable de faire le moindre mal.

La pièce se termine par un double mariage : Marthe épouse celui qu'elle aime et Mme Aubertin s'en console en se mariant à un vieil ami, le baron d'Alayrac.

Le dialogue rachète un peu la pauvreté dramatique, et l'interprétation se tient dans une bonne moyenne. Mme Fromentin, Mlles Legault, Dinelli, MM. St-Germain, Pujol, Landrol, Francès ont bien tenu leur rôle. M. Abel faisait son entrée au Gymnase dans le rôle de Jean; il vient là pour prendre la succession de Worms; sa soirée de début lui a été très favorable.

PORTE-SAINT-MARTIN

Reprise du *Juif-Errant*

Le *Juif-Errant* est un de ces drames qui reparaissent de temps à autre, obtenant toujours le même succès. Cela tient à plusieurs causes : d'abord, à la juste popularité acquise au roman d'Eugène Sue; ensuite à l'intérêt poignant qu'offre le sujet et encore à l'interprétation, qui a trouvé, de tous temps, des artistes sachant s'identifier aux personnages vraiment typiques que l'œuvre renferme.

Dagobert et les deux orphelines confiées à sa garde ont toujours le don d'émouvoir la foule ; Rodin est un de ces caractères qui impressionnent vivement, il finit par s'imposer malgré son infamie; Couche-tout-Nu et la reine Bacchanal apportent une note gaie qui est bien dans le caractère parisien; la Maycux tirerait des larmes du cœur le plus insensible, et enfin le Juif-Errant représente le côté pittoresque légendaire si cher à la masse du public du boulevard.

Actuellement Rodin, c'est Paulin Ménier. Le comédien populaire a pris possession de cette figure dans laquelle Chilly avait dépensé toute son habileté scénique. Dans la grande scène où Rodin s'élève menaçant devant d'Aigrigny, Paulin Ménier a été vraiment admirable de vigueur et d'autorité; dans tout le reste du rôle il a rendu les moindres pensées de ce personnage jésuitique avec une finesse et une précision merveilleuses.

Lacressonnière est aussi sympathique que l'était Dumaine dans le brave vieux Dagobert, il a bien le type de cet héroïque soldat ; son jeu chaleureux va droit au cœur; aussi a-t-il, en plusieurs endroits, ému vivement la salle entière.

Laray est complet dans le rôle du Juif-Errant, auquel convenaient bien son physique et ses allures imposantes.

Deshayes se montre très réjouissant et très-élégant, trop peut-être, dans Couche-tout-Nu; et Mlle Céline Montaland est une reine Bacchanal d'une beauté éclatante, comme n'en ont jamais vu les carrefours et les places publiques.

Mentionnons encore Mlles Marie Laure et Charlotte Raynard, naïves et touchantes dans les personnages de Rose et de Blanche; Mme Lacressonnière, une sympathique Maycux; Mme Daubrun, très naturelle dans la femme de Dagobert; Mme Paul Deshayes, qui porte avec aisance la toilette éblouissante d'Adrienne de Cardoville; M. Edgard Martin, fort digne dans le rôle du jeune missionnaire Gabriel; M. Fabrègues, un Agricol vraiment amoureux et plein de chaleur; enfin M. Gobin, d'un grotesque amusant dans le personnage de Gringalet. En somme, l'interprétation est tout à fait bonne.

La mise en scène aidera également au succès : les décors sont superbes, les costumes fort riches, et l'on a fait de la scène du carnaval un tableau magnifique avec un véritable bœuf gras de toute beauté, des voitures où sont attelés des chevaux fringants, et une mascarade complète dansant et tourbillonnant avec un entrain sans pareil.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de : *Bérengère et Anatole*, saynète par M. Poirson, musique de M. Barillier

C'est pour Mlle Jane Hading, la nouvelle recrue du Palais-Royal, que cette piécette a sans doute été bâtie. Elle consiste, en effet, à peu près tout entière dans un long monologue mêlé de chant écrit pour faire valoir les qualités diverses de la jeune étoile marseillaise.

D'intrigue, il n'y en a pas; inutile donc de détailler le scénario qui, d'ailleurs, n'offre pas grand intérêt. Mlle Jane Hading avait là un rôle bien dangereux; elle ne s'en est pas mal tiré, mais nous lui souhaitons une autre occasion prochaine pour conquérir plus sûrement les faveurs du public; nous croyons, en effet, qu'elle possède ce qu'il faut pour plaire aussi bien à Paris qu'en province.

La Grève des Poètes

L'histoire que je vais vous narrer, à défaut d'autre mérite, a tout au moins celui de l'invraisemblance. *Le vrai peut quelquefois...* Vous connaissez l'autre hémistiche. Alors, mais alors seulement, la vérité a des chances pour n'être pas trouvée trop fastidieuse.

Ceci dit, commençons.

***

Il y avait une fois un pays où régnaient de saines doctrines. C'était le pays de Cocagne des Bourgeois. Les indigènes se piquaient d'être gens pratiques. Ils en eussent remontré, en fait de calcul, à Barême. Même ils avaient su introduire dans la table de Pythagore des variantes ingénieuses. Au lieu de dire : 2 *fois* 2 *font* 4, comme le commun des mortels, eux disaient, — tantôt : 2 *fois* 2 *font* 3 ; c'était quand ils devaient payer ; et tantôt : 2 *fois* 2 *font* 5 ; c'était quand il leur fallait recevoir.

Là on ne parlait que de la hausse et de la baisse, que de négociations au comptant ou à terme, que d'opérations de primes contre primes, que de rentes, d'actions et de dividendes, et autres sujets palpitants.

Point n'est besoin d'ajouter, certes, que les mots : « poésie, rêve, idéal, chimère, » et *tutti quanti*, si d'aventure les proférait quelque étourneau, immédiatement provoquaient sur les lèvres un béat sourire, une douce gaîté dans les âmes, je veux dire dans les cerveaux.

Or, en ce pays, il y avait un certain nombre de jeunes gens qui n'étaient ni médecins, ni avocats, ni notaires, ni avoués, ni pharmaciens, ni photographes, ni bureaucrates, qui, en un mot, avaient énergiquement refusé « d'embrasser une carrière, » de « se créer une position. »

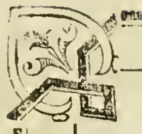
Quand leurs vénérables auteurs leur avaient demandé, avec des larmes dans la voix, ce qu'ils voulaient être, ils n'avaient pas craint de répondre :

— Poëtes lyriques !

Déclaration monstrueuse qui leur avait valu *illico* l'expulsion du logis paternel, accompagnée de toutes sortes de malédictions et de prédictions dont la plus douce fut qu'ils périraient sur l'échafaud.

Et ces jeunes gens sans foi ni loi s'en étaient allés vivre dans des mansardes ; et ils avaient mis à exécution leurs projets effroyables. Ils perpétraient des vers petits et grands, des odes, des



sonnets, des ballades, des rondeaux, des stances, des poëmes de longue haleine. C'est à cela qu'ils passaient leurs jours, parfois leurs nuits. Et la foudre ne tombait pas sur ces coupables!

En revanche, ces éphèbes encouraient la réprobation publique. Ils étaient mis au ban de la société. Quand ils passaient dans les rues, livides, maigres, faméliques, vêtus d'habits montrant la corde, coiffés de *galurins* invraisemblables, on les montrait au doigt; et les mères recommandaient à leurs bourgeoises progénitures de fuir comme le choléra cette compagnie pernicieuse.

Et ces poëtes, accablés ainsi sous le mépris général, finirent par être plus malheureux que les pierres du chemin, que foulent, broient, triturent sans cesse les pieds des hommes, les sabots des chevaux et les roues des lourdes charrettes. Et ils mangeaient d'une façon qu'on peut taxer d'insuffisante; car, lorsqu'ils allaient proposer leurs élucubrations aux éditeurs, directeurs de théâtre, rédacteurs en chef de journaux, dam! ceux-ci vous les recevaient comme des joueurs de quilles un caniche...

Et leur disaient, d'un ton narquois :

— Des *verse!* des *verse!* quelle diable d'idée avez-vous de fabriquer de ces machines-là? PERSONNE N'EN VEUT PLUS!

De temps à autre, nonobstant, par pitié, on leur insérait une pièce de vers très-courte, on leur éditait une plaquette très mince, on leur jouait un lever de rideau à très peu de personnages...

Et ça leur rapportait tout de suite un vague *louis*, qui, instantanément, passait de leur poche dans celle de l'hôtelier ou du gargotier...

Ce qui n'empêchait point les bourgeois de dire :

— Ces poëtes! dès que ça a *quèques* sous, ça les mange avec des drôlesses!

.˙.

Or, un de nos rimeurs avait un oncle. Cet oncle était *dans les affaires.* Brouillé avec son neveu, cela va de soi; mais il mourut subitement, intestat. Voilà le neveu, héritier unique, qui, du jour au lendemain, se trouve à la tête d'une fortune immense.

Il commença par se griser fort proprement, comme c'était son devoir, pour noyer son chagrin du trépas d'un si bon oncle. Huit jours après, encore *inter pocula*, il eut une inspiration géniale.

Il rassembla tous ses confrères en poésie, et leur tint à peu près ce langage :

« Messieurs et chers collègues,

» Puisqu'on nous dédaigne, dédaignons la vile multitude. Le monde nous conspue. Conspuons le monde. Retirons-nous sous notre tente, à l'instar d'Akhilleus aux pieds légers, après que la jeune Briséïs se la fut *brisée...is* vers le domicile du roi barbu, qui s'avançait, bu. Je vous offre une hospitalité *escossoise* dans le castel avunculaire, *id est* la table, le logement et les accessoires, sous cette condition de ne plus pondre un vers ou tout au moins d'allumer une cigarette avec, sitôt pondu. Acceptez-vous? J'ai idée que nous allons rire. »

D'enthousiastes hourrahs accueillirent cette proposition. L'exécution en suivit l'adoption sans délai. Les poëtes jetèrent plumes, encriers, crayons, papier, et tout ce qu'il faut pour écrire par les fenêtres du château et se mirent à banqueter, festoyer et humer le piot en hommes qui jamais ne s'étaient vus à pareille noce.

.˙.

Cependant, au dehors, les bourgeois, cessant d'ouïr parler d'art, de littérature, et ne lisant plus nulle part une ligne de poésie, furent d'abord étonnés.

Puis ils n'y pensèrent plus et vaquèrent à leurs affaires, tranquilles comme ce Baptiste dont le calme est proverbial.

Cette tranquillité fut de durée fort courte. Au bout de huit jours, à l'étonnement primitif succéda un vague malaise. On s'abordait en se disant : « C'est drôle... Qu'est-ce qu'il y a donc? »

Il y avait qu'il n'y avait plus de vers, plus de sonnets, plus de ballades, plus de beaux drames, plus de bouches parlant d'idéal, plus d'œuvres saines et fortes...

Et il fut avéré que l'homme, si bourgeois soit-il, ne vit pas seulement de pain...

Et qu'il a besoin des poëtes, ne serait-ce que pour les couvrir de sarcasmes et de boue!

.˙.

Après un mois, les bourgeois étaient hydrophobes. Et les poëtes buvaient toujours!...

Une députation des notables s'en fut au château où s'étaient enfermés les grévistes de la pensée, et les supplia, au nom de la nation en deuil, d'oublier le passé, de sortir de leur repos et de reprendre leurs bonnes plumes de Tolède.

Mais les poëtes furent inflexibles.

Et le plus ivre de la troupe, du haut d'une tourelle, cria aux notables désolés un monosyllabe rimant richement avec *luth.*

Et les notables consternés se retirèrent.

.˙.

Alors les Bourgeois conçurent le projet de se passer des rimeurs...

Et ils essayèrent de faire des vers eux-mêmes!

Mais, comme le divin oiseau bleu, qui chante en l'âme des poëtes, ne voulait point loger sous ces crânes obtus, ils ne purent y parvenir.

Seulement ils s'obstinaient, et, roulant sans trêve des hémistiches dans leurs têtes, ils ne s'occupèrent plus de la vie réelle, ils négligèrent leurs intérêts...

En sorte que *les affaires ne marchaient plus,*... PARCE QU'IL N'Y AVAIT PLUS DE POETES!!!

.˙.

Ce désastreux résultat dûment constaté, toute la population valide, au nombre de six cent soixante-quinze mille, sans compter les femmes et les petits enfants, prit les armes, et se rendit en chœur au manoir où les poëtes continuaient leur colossale ripaille.

Là, il fut signifié à ceux-ci : que ça ne pouvait pas durer comme ça;

Que les bourgeois reconnaissaient leurs torts;

Qu'on accorderait aux poëtes tout ce qu'ils demanderaient;

Mais que, s'ils persistaient dans leur mutisme, on prendrait d'assaut leur retraite, et on les contraindrait à rimer, bon gré mal gré!

Alors les poëtes transigèrent.

Magnanimes, ils consentirent à rentrer dans l'humanité, à reprendre leurs écritoires, et à republier le fruit de leurs veilles;

Mais à condition :

Qu'on leur ferait à tous des pensions raisonnables;

Qu'on les traiterait dorénavant avec infiniment d'égards;

Qu'ils auraient le pas sur tous les fonctionnaires dans les cérémonies publiques;

Que les gros capitalistes se feraient un plaisir de leur accorder en mariage leurs filles uniques;

Etc., etc.

Conditions auxquelles les bourgeois souscrivirent avec des transports d'allégresse et de reconnaissance. »

.˙.

J'ai trouvé cette historiette dans un vieux grimoire rédigé en ancien français; et je l'ai de mon mieux translatée du *vieil languaige* en idiôme du temps présent.

J'ignore dans quel pays la chose s'est passée, l'auteur original ayant omis de le dire. Il y a, d'ailleurs, des lacunes dans le manuscrit.

Par exemple, ce que je sais, c'est que je donnerais bien cent sous, — un jour que j'aurais dix francs, — pour que l'aventure se renouvelât prochainement dans ma belle patrie... sinon avec des circonstances identiques, au moins avec le même dénoûment...

Ce, pour la plus grande joie et la plus grande gloire des poëtes lyriques et non autres!

LOUIS DE GRAMONT.

LA LEGENDE DE MARTIN

Il y avait, voilà déjà bien longtemps, à Tours en Touraine, un certain Martin, homme honnête et craignant Dieu. Il n'était pas à plaindre, car il était comme qui dirait sous-officier dans la gendarmerie, et il avait une femme et son cheval à lui.

Or, par un hiver dont on parle encore dans le pays, Martin, qui était sorti avec son grand manteau ample et bien doublé, revint avec ce manteau plus petit de moitié, de manière que sa femme, le voyant tout étriqué et morfondu, l'accabla de reproches et d'injures au lieu de lui donner sa soupe pour le réchauffer. Martin aurait bien pu se disputer avec sa femme, mais il comprit qu'il valait mieux s'en aller, et se rendit à jeun chez son colonel, au bout de la ville.

C'était un dimanche, et tout le monde était sur la grande place. Il n'y eut qu'un cri contre Martin et son manteau.

Les uns disaient qu'il avait la prétention d'imposer à ses concitoyens cette mode également condamnée par le goût et l'hygiène. — D'autres parlaient de débine (il mangeait sa solde, etc., etc.), et tous convenaient que c'était une horreur!

Martin, qui n'était point bête en tout, s'aperçut bien de l'effet qu'il produisait, et il arriva tout triste chez son colonel.

Ce fut bien pis. Ah, fichtre! (pardon, mesdames!) s'écria cet officier supérieur, vous avez coupé la moitié de votre manteau.

Il est impossible de tromper son colonel : Martin avoua le fait.

— Eh bien, voilà du propre! triple escadron! vous avez détruit ou tout au moins endommagé des effets de grand équipement! ce qui constitue le crime prévu et puni par l'article 3391 du règlement.

Martin tomba à genoux et convint qu'ayant vu un pauvre mourant de froid, il avait eu la faiblesse de partager son manteau avec lui. Le colonel était bon, il aimait Martin. Il lui dit qu'il en serait quitte pour remplacer le manteau de ses deniers et donner sa démission. Martin de le remercier et de courir chez lui.

Autre malheur, sa femme s'était enfuie avec tout ce qu'elle avait pu emporter.

Ce fut le dernier coup. Une clameur générale s'éleva contre le pauvre homme. Il fallait qu'il fut bien méchant pour que sa femme eût pris un parti si violent.



Sa carrière était brisée ; il ne put trouver à se placer. Il tomba dans la misère et, par suite, dans le mépris.

Enfin Dieu eut pitié de lui et lui inspira une idée.

Il portait le même nom que Monseigneur l'évêque de Tours, et peut-être était-il son parent éloigné. Il l'alla trouver et lui conta ses misères.

Son Éminence venait justement de perdre un âne qui portait le grain au moulin. Elle offrit au pauvre Martin de le remplacer, ce que celui-ci accepta avec joie ; et, comme Sa Grandeur aurait eu honte qu'on vît un chrétien faire un pareil métier, elle lui fit revêtir la peau de son prédécesseur.

Or, un jour, Martin rencontra Monseigneur le duc de la Rochefoucault, lieutenant des armées du roi et membre de l'Académie française, qui lui dit :

« En vain on se récrie, nous sommes ce qu'en général on pense de nous.

» — Hélas! dit Martin, la foule me prend pour un âne. A peine quelques-uns voient que je suis un homme, encore me prennent-ils pour un gredin. Il me semble que je suis tout bonnement un pauvre diable, chrétien et charitable. Ma réputation n'en est pas moins établie, et, dans ce pays, on dit et l'on dira toujours, Martin l'âne! »

A Dieu ne plaise que nous restions sur cette réflexion amère qui pourrait contrister les justes et scandaliser les faibles. Nous pouvons rassurer ceux-ci et consoler ceux-là.

Martin n'en continua pas moins à se montrer charitable en toutes occasions, et ses bonnes œuvres, attribuées par l'opinion publique à Monseigneur, ont enfin amené la canonisation de ce dernier.

Tant il est vrai que, même en ce monde périssable, le bien que nous faisons profite toujours à nous ou aux autres.

JACQUES.

Les Filles Romanesques

(*Suite.*)

Lettre de Mlle Renée de Kéraven à Mlle Marcelle de Gury.

A l'inquiétude qu'elle marqua d'abord succéda, quand elle se fut assurée que je n'avais rien, une attitude assez énigmatique où le mécontentement et la joie semblaient se mêler à doses égales. Sans y faire grande attention, je m'habillai, aidée par elle, et nous descendîmes au salon, où le marquis et le chevalier nous attendaient. Jane coupa court, un peu brusquement, aux adieux émaillés de gratitude de ma part, et de galanterie de la sienne, que nous nous faisions, le marquis et moi. Elle refusa obstinément de nous laisser reconduire en voiture, comme le proposait M. de Coathuel, et nous revînmes presque sans rien dire, ma sœur, le chevalier et moi, par le chemin que j'avais suivi avec celui-ci pour venir. Jane ne dit rien à maman ; mais elle ne cessa, toute la soirée, de m'observer d'une façon étrange. A qui en a-t-elle? car, depuis, elle est avec moi d'une brusquerie que je ne lui connaissais pas, soit dans ses témoignages d'affection, soit dans ses mouvements d'impatience. Bah! que m'importe! les choses marchent à mon gré avec le marquis, et c'est là l'important. Il eût fallu, en effet, qu'il fût bien prosaïque, ce gentilhomme, pour ne pas venir, dès le lendemain, s'informer de la santé de celle qu'il avait « arrachée aux flots, » et il eût fallu que celle-ci fût bien ingrate pour ne pas le recevoir de manière à lui donner l'envie de revenir souvent.

Ce grave événement n'ayant pas eu de suites fâcheuses, je crus adroit, pour préparer au marquis un accès plus facile encore dans la maison, de révéler à ma mère le signalé service qu'il avait rendu à l'un de ses enfants. Malgré les pudiques dénégations du héros, je peignis l'aventure sous des couleurs si dramatiques, que ma mère crut sérieusement que ma vie avait été menacée, et témoigna à mon sauveur combien elle était heureuse : 1° que je ne fusse pas morte; 2° que ce malheur lui eût été épargné par un gentilhomme aussi noble, aussi charmant, aussi séduisant que M. le marquis de Coathuel.

Tu penses bien que je fis chorus, autant que le permettait ma modestie. Le marquis avait beau se récrier, minauder, rougir même, il n'en avalait pas moins avec délices le breuvage empoisonné de la flatterie, et un petit incident, que je n'avais qu'à moitié provoqué, vint achever de le griser.

Il était assis près d'une petite table où se trouve, comme dans une pièce de théâtre, « tout ce qu'il faut pour écrire. »

C'est là que j'ai quelques livres, que j'ouvre... quand j'ai le temps, et mon buvard, pour ma correspondance non secrète, comme la nôtre. Après avoir successivement, et tout en causant, entr'ouvert un volume de Lamartine et joué avec un couteau à papier en bois sculpté, le marquis prit une boîte à enveloppes qui contient précisément celles dont je m'étais servie pour mes petits messages. Je l'observais et remarquai qu'après avoir regardé avec attention lesdites enveloppes, il approchait insensiblement, et sans en avoir l'air, la boîte de son visage. Or, tous les objets à mon usage sont parfumés, tu t'en souviens, avec je ne sais quelle plante exotique très rare, qu'un officier de marine, de nos amis, a rapportée de ses voyages. Cette odeur, très pénétrante et peu connue, donna sans doute à penser au marquis, car il releva sur moi son regard avec une vivacité très significative. Je rougis, je crois, et détournai les yeux, certainement, avec une confusion moitié sincère, moitié volontaire. Le marquis eut un geste intraduisible de fatuité, et, se levant d'un air sûr de son fait, il prit congé de nous, en mettant dans le salut qu'il m'adressa une expression d'enivrement et de soumission du meilleur augure.

Depuis, il est revenu plusieurs fois; mais la surveillance de Jane ne lui a pas permis d'abord de me rien dire de précis. Pourtant, hier, profitant d'un moment où ma mère avait appelé ma sœur, sans songer qu'elle me laissait en tête-à-tête avec le marquis ; celui-ci me dit tout bas :

— Mme Lebraz m'a beaucoup parlé de vous, mademoiselle.

Et, comme je ne répondais pas et paraissais fort embarrassée, il ajouta d'un ton de réelle anxiété :

— Est-il vrai que vous soyez fiancée ?

— Oui, fis-je d'une voix étranglée.

— Et... vous aimez ce...

La rentrée de Jane empêcha M. de Coathuel de terminer sa question un peu indiscrète. Mais j'y répondis par un regard de victime si peu résignée, qu'un éclair de ravissement lui passa dans les yeux. Moi, je me levai immédiatement et remontai dans ma chambre. Quelques minutes après, je vis le marquis traverser le parterre pour sortir. Il se retourna vers la maison. J'étais assez mal cachée par mon rideau pour qu'il devinât très bien ma présence. Il fit un geste très dramatique, où je crois bien avoir découvert une protestation d'éternelle fidélité, et il disparut!!!

— Eh bien! ma chère Marcelle, es-tu contente? Il me semble que, quoique tu en dises, je ne suis pas trop indigne de toi. Pour me le prouver, annonce-moi donc vite ta victoire définitive. Afin de ne pas rester en arrière, je ferai de plus héroïques efforts, et il y aura bientôt, je l'espère, dans le monde, quatre heureux de plus : le général Bonnet, le marquis de Coathuel, toi et ton amie.

RENÉE DE KÉRAVEN.

—

TROISIÈME PARTIE

—

A madame Jane de Meslay.

Paris, 18 juin 1858.

Jane, pourquoi ne me répondez-vous pas? Je suis inquiet. Pardonnez-moi ce mensonge : ce n'était pas pour vous parler de vous, chère sœur, que je vous écrivais l'autre jour; mais afin que vous me parliez d'elle. Dans la solitude où je m'étais réfugié pour n'être distrait par rien de sa chère image, cette image ne me suffisait déjà plus. J'avais peur d'avoir rêvé tant de bonheur. J'avais besoin qu'il me fût confirmé. Je regrettais d'être revenu et d'avoir volontairement ajourné ce qui pouvait se faire de suite, si elle m'aimait autant que je l'aime. Puis, ce doute affreux se dressait devant moi : — M'aime-t-elle? — N'y pouvant tenir, je suis revenu à Paris, et, pour savoir quelque chose d'elle, je suis allé faire à M. de Gury une visite dont je m'étais jusque-là dispensé, ne voulant pas perdre dans les relations du monde une seule des minutes que je réservais toutes à la réalisation du but que je me suis marqué. Je n'ai trouvé personne. Mais mon ami Raoul Saunier, — celui dont je vous parlais l'autre jour, — vient de m'annoncer une étrange nouvelle : c'est que Mlle Marcelle, qu'il a rencontrée ces derniers temps je ne sais où, et pour laquelle il avait déjà, me semble-t-il, un peu d'inclination, épouse... le général Bonnet!!!

Quoi! cette belle jeune fille que j'ai vue, voilà un mois à peine, courir avec votre sœur les bois de Garlan, et qui, — j'ai quelque raison de le croire, — lui confiait alors un petit roman d'amour assez semblable au nôtre, à Renée et à moi; quoi! cette enfant qui semblait si heureuse de ses dix-sept ans, si fière de sa beauté, et aussi, je le soupçonne, si vaine de son nom, — elle serait jetée, par quelque motif d'ambition de son père, à ce soldat vulgaire et presque valétudinaire! Le croyez-vous, Jane? Si cela est, vous devez en être informée. Mlle de Gury l'aura écrit à Renée. Combien celle-ci doit être triste de voir son amie faire un pareil mariage, et qui sait avec quelles larmes elle a dû recevoir la confidence déjà! Répondez-moi sur tout cela, Jane, et surtout parlez-moi de Renée. Dites-moi, répétez-moi qu'elle m'aime; prouvez-le-moi ; j'ai beau croire à son amour, j'ai plus peur encore d'y avoir cru trop facilement. Dites-moi ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle pense, et forcez-la à penser à moi. Mais ne lui parlez pas de mes défaillances, et de mes craintes. Elle m'en voudrait, avec raison, de



ne pas me contenter d'une espérance qu'elle ne peut tromper, après m'avoir permis d'en vivre. Ne me trahissez pas. Assurez-la seulement que je l'aime, qu'je suis heureux et que je travaille — pour être plus heureux encore! — C'est la vérité; mais écrivez-moi, Jane, écrivez-moi, je vous en supplie.

OLIVIER MALET.

—

A Mademoiselle Renée de Kéraven.

Paris, 18 juin 1858.

J'avoue humblement que j'aurais dû t'écrire voilà trois jours déjà, c'est-à-dire dès que mon sort a été fixé; mais juge toi-même si je l'ai pu, ma chère Renée.

Jeudi, vers deux heures de l'après-midi, mon père arrive tout effaré de son bureau me communiquer une dépêche qu'il vient de recevoir par une estafette, et par laquelle le général Bonnet se décide, après sept jours d'exil et de réflexions, à mettre à mes pieds, si je veux l'épouser de suite, — tu n'as pas de temps à perdre pour te mettre en route, et j'écris à ta mère à ce sujet, par ce courrier, — ses soixante ans, sa gloire et deux cent mille francs qui me seront constitués en dot au contrat. M. Bonnet demandait une prompte réponse. Je m'empressai d'accepter, et mon père étant allé de suite lui porter la nouvelle de son bonheur, mon fiancé revint avec lui m'en remercier. Il était une heure du matin quand il s'en alla, et il me sembla, ma lettre ne pouvant, dans tous les cas, partir que par le courrier du soir, que j'aurais bien le temps de t'écrire à mon réveil. Je rêvai beaucoup à ma corbeille, un peu aux embellissements à faire au logement du général, au cas où nous le garderions, et pas du tout audit général.

Le vendredi, jour néfaste! M. Bonnet, sous prétexte de me faire sa cour, arriva pour déjeuner, nous emmena, mon père et moi, dîner au cabaret, et ne nous quitta qu'à minuit. C'est long, quatorze heures de tête-à-tête! et je suis bien pressée d'être mariée; car, trop prolongées, de telles amours tourneraient au cauchemar. Ah! ma chère enfant, que l'amour rend bêtes les hommes les plus raisonnables, et surtout ceux-là. Enfin, passons.

Hier, enfin, par compensation, j'ai reçu la visite de Mme la colonelle M..., à qui M. Bonnet a confié trente mille francs pour la corbeille, et qui venait me prendre, afin de ne faire ses achats que d'après mon goût. Nous avons couru toute la journée de magasin en magasin, et nous n'avons pas fini! Je suis encore toute éblouie des merveilles que nous avons vues, et quand je pense qu'une partie de tout cela sera bientôt à moi, il me semble que je rêve!

Aujourd'hui dimanche, nous ne pouvons poursuivre notre razzia, et c'est ce qui fait que je trouve un moment pour t'écrire. Je ne te dirai pourtant rien de ma corbeille jusqu'à ce que je la voie tout entière, et que je sois bien sûre qu'elle ne m'échappera pas. Je veux seulement te répéter mon refrain : Epouse le marquis! épouse le marquis! Je n'ai jamais plus compris que depuis hier la nécessité d'être riche, et il faut que tu le sois. Je suis assez contente de ta petite expédition aquatique à Coathuel. Poursuis donc ta tâche avant de quitter Garlan, d'acquérir une certitude. C'est le plus agréable cadeau de noce que tu puisses m'apporter.

MARCELLE DE GURY.

—

A Madame Aline Bernard.

Garlan, 20 juin 1858.

Tu me diras, ma chère Aline, que je mens ou que je rêve, — j'ai peine moi-même à me figurer que je suis éveillée! — Tu trouveras que c'est monstrueux, impossible, incroyable, — et je le trouve comme toi! — et pourtant je ne puis plus en douter : le fait est là, évident, avoué, palpable et navrant, hélas! pour qui voudrait qu'il en fût autrement, afin de n'être pas forcé de prendre en pitié, sinon en haine, ce que l'on désirerait aimer. Il faut que nous soyons bien vieilles, Aline, pour que les choses se soient tellement transformées depuis nous. Toi, tu as épousé, malgré tout, celui que ton cœur avait choisi; moi — et j'avais la naïveté de me croire un peu déchue pour cela! — moi « je me suis laissé » marier, avec plus de tristesse que de joie, je puis le dire, à un homme qui, jusqu'au dernier jour, ne réclamait de moi qu'une affection filiale... Eh bien! aujourd'hui, toi et moi, ma chère enfant, sous peine de n'être pas de notre époque, nous trahirions des amants jeunes, beaux, excellents et célèbres, et nous ferions des folies pour épouser des vieillards!

(A suivre) JULES KERGOMARD.

CHRONIQUE DES THÉATRES

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (Correspondance particulière du *Paris-Théâtre.*) — La réouverture du théâtre de la Monnaie aura lieu le 2 septembre, par les *Huguenots.* Le lendemain, début de Mlle Minnie Hauck, première chanteuse, dans le rôle de Marguerite, de *Faust.* Ensuite viendront : le *Philtre*, d'Auber, qui n'a pas été joué à Bruxelles depuis plus de trente ans; les *Amoureux de Catherine*, *Robert le Diable* et *Aïda*, pour la rentrée de Mme Fursch-Madier.

— Le *Mystère*, opéra inédit, paroles de M. E. Cadol, musique de M. L. Verken, l'auteur du *Pierrot fantôme*, sera représenté sur notre première scène lyrique dans le courant de la saison.

— M. Th. Letellier, ancien directeur du théâtre de la Monnaie, vient de succomber, à Bruxelles, à la maladie dont il était atteint. Contrairement à la nouvelle donnée par le *Figaro*, M. Letellier n'a pas été transféré à la maison de santé d'Uccle. Ses facultés mentales n'étaient pas troublées; il s'est éteint dans son domicile, entouré de sa famille et de ses amis.

— Les représentations de Coquelin commenceront cette semaine au théâtre des Galeries-Saint-Hubert. M. Coquelin jouera *Jean Dacier*, drame en 5 actes, de M. Lomon, l'une de ses dernières créations à la Comédie-Française.

— M. Devil, directeur du théâtre des Galeries, a conclu les engagements suivants : Mlles Laurent (Gymnase), jeune première; Stainville, ingénuité; France, soubrette (des Folies-Dramatiques), et Stephen, duègne; MM. Noël-Martin (de l'Odéon), jeune premier; Pagès, comique; Walter et Brouette. La direction a réengagé : MM. Barbe, Garnier, Billault, Harville et Noblet; Mmes Jeanne Pazza et Willhem.

— L'Alcazar rouvrira ses portes à la fin de cette semaine par la reprise de la *Timbale d'argent*, qui servira de débuts aux artistes nouvellement engagés.

Parmi les quatre premières chanteuses qui figurent sur le tableau de la troupe, on cite particulièrement Mlle d'Aulnay, une jeune étoile de grand avenir.

Les *Cloches de Corneville*, dont le *Paris-Théâtre* a constaté le grand succès aux Folies-Dramatiques, seront représentées sur la scène de l'Alcazar au commencement du mois d'octobre.

— M. Humbert vient de commander deux opéras-bouffes : 1° à M. Vogel (auteur de la *Filleule du roi*) et à M. Dubreuil (auteur de la *Belle Bourbonnaise*); 2° à MM. Lacome (auteur de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*) et Michel Masson.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

Les débuts de Mlle Richard, à l'Opéra, auront lieu dans le rôle de Léonore de la *Favorite.*

Dès le retour de Mlle Krauss, dont le congé expire le 1er septembre, on répétera l'*Africaine*, et très-activement.

— Une maladie nerveuse, dont est atteint depuis longtemps déjà M. Victor Massé, l'a déterminé à demander un congé de six mois nécessaire à son complet rétablissement et à sa convalescence, congé que l'administration de l'Opéra s'est empressée de lui accorder.

Pendant cette absence, M. Hustache, sous-chef des chœurs, le remplacera et sera secondé par M. Clements, souffleur.

— M. Jourdan, Mme Castillon et Mlle Carol, lauréats des derniers concours, sont engagés à l'Opéra-Comique à partir du 1er septembre. Si nous ajoutons à ces trois noms celui de Mlle Mendès, qui a signé depuis quelque temps déjà avec M. Carvalho; celui de M. Talazac, qui doit débuter au Théâtre-Lyrique, et ceux de M. Sellier et de Mlle Richard à l'Opéra, nous trouvons que le Conservatoire a fourni, cette année, sept sujets à nos scènes musicales.

— C'est Mlle Berthe Thibault qui chantera cet hiver dans *Giralda.* Mlle Marimon chantera la *Clef d'or*, que le Théâtre-Lyrique prépare pour sa réouverture.

Bouhy conserve le rôle du roi.

— Les *Inutiles*, créés au Théâtre-Cluny, doivent entrer au répertoire de l'Odéon.

— C'est Mlle Vergin qui répète au Théâtre-Lyrique le rôle de Graziella dans la pièce du même nom; premier début, au théâtre de M. Choudens, fils de l'éditeur bien connu.

— Cinq théâtres sont aux mains des ouvriers : l'Odéon, le Vaudeville, les Variétés, l'Ambigu et les Bouffes.

Les travaux des Variétés ont une grande importance, car le plancher de la salle menaçait ruine, et au premier coup de marteau donné au fronton triangulaire pour boucher deux crevasses, tout le fronton s'est effondré; enfin la toiture était dans un état déplorable. Les réparations et les embellissements sont sur le point d'être terminés.

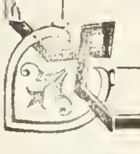
— La réouverture du Vaudeville aura lieu le 5 septembre. Le premier spectacle se composera de *Pierre*, la comédie en quatre actes de MM. Cormon et A. de Beauplan, pour la rentrée de Mme Doche, et d'un acte de MM. Narrey et Ab. Dreyfus : *Chez elle!*

Viendra ensuite le *Club*, comédie en trois actes, de MM. Edmond Gondinet et Félix Cohen.

— MM. Paul Ferrier et Gaston Serpette ont lu aux artistes des Bouffes-Parisiens leur *Lectrice de l'Infante*, dont la première représentation doit avoir lieu dans le courant du mois de septembre.

— M. Gondinet travaille aussi pour le Gymnase. Ce théâtre jouera de lui, cet hiver, une pièce en quatre actes, intitulée : la *Belle madame Donis*, et tirée du roman que M. Hector Malot a publié dans le *Siècle.*

Le Théâtre-Historique fait salle comble tous les soirs avec *Un drame au fond de la mer;*






mais cela ne l'empêche pas de préparer avec la plus grande activité sa campagne d'hiver.

On vient, en effet, de commencer les répétitions du grand drame historique de M. Jules Claretie : *Le Régiment de Champagne*.

Voici la désignation des principaux rôles :

Louis XIV	MM. Randoux
Roger	Montal
Bernard de Pardaillan	Cosset
Le comte de Pardaillan	Bouyer
Moulineau	Gabriel
La Fanfare	Coulombier
Cornélius Lievyn	Donato
Nicolas Chevalier	Ach
Le maréchal de Villars	Reykers
Le colonel de Navailles	Brelet
Hector Biroquet	Berthet
La comtesse Eliane de Nangis	Mmes Méa
Thérèse	Schmidt
Le petit Jacques	Marie Dubreuil
Mme Charme	Boutin

Une des scènes principales de l'ouvrage reproduit la plus belle page de la fin du règne de Louis XIV.

Les décors et les costumes sont à peu près terminés à l'heure qu'il est ; ils seront, dit-on, des merveilles d'exactitude.

Le *Régiment de Champagne* a pour dénouement la bataille de Denain.

— Charles Lecocq a terminé la musique de l'opérette en trois actes que la Renaissance doit donner cet hiver.

En voici la distribution :

Mercédès	Mmes Théo
Raphaël	Peschard
Casilda	Luce
Dona Séraphina	Descot
Rosita	Blot
Don José	MM. Daubray
Don Gill	Scipion
Le docteur	Bienfait (début)
Don Henrique	Minart (début)
Annibal	Maxnère
Pedrille	Jannin
Antonio	Dubois

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 26 août 1877,

Grandes eaux, joutes nautiques et feu d'artifice à Versailles.

Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

FÊTES DU HAVRE

A l'occasion du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, samedi 25 août 1877, train de plaisir de Paris au Havre.

Aller et retour : 2e classe, 13 fr.; 3e classe, 10 fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 25 août 1877, à 9 heures 30 soir.

Retour : Départ du Havre, nuit du lundi 27 au mardi 28 août 1877, à 1 h. matin.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

A l'occasion des courses de chevaux, train de plaisir de Paris à Dieppe.

Aller et retour : 2e classe, 13 fr.; 3e classe, 10 fr.

Départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 25 août 1877, à minuit 20 (nuit de samedi au dimanche).

Départ de Dieppe, dimanche 26 août 1877, à 8 h. 50 soir.

JARDIN ZOOLOGIQUE

D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amzans et les animaux qu'ils accompagnent resteront au Jardin d'acclimatation jusqu'en septembre.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces).

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Manbant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — lphonsine. — Bouffé. Delle Sedic. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — esueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — ffenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victor e Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

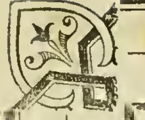
Paris..........	*un an*,	14 *fr.*;	*six mois*,	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.*,	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.*;	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris





LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

LIBRAIRIE AUDOT, NIGLAUS et Cie

8, *rue Garancière, Paris*

Vient de paraître, la 5e édition l'**Art de faire à peu de frais les feux d'artifice**, par L.-F. Audot, augmenté d'un chapitre sur la lumière électrique, oxydrique, au magnésium, lanternes magiques, fontaines lumineuses, tubes Geissler, moteurs électriques, télégraphes d'appartement, moulin à lumière, etc. Un vol. in-18 jésus, orné de 85 figures intercalées dans le texte. Prix : 3 fr. 25 *franco*.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. — Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.



Chez les Parfumeurs et les Coiffeurs

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabrique ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

Guérison prompte, Soulagement immédiat de toutes les Maladies de l'**ESTOMAC** par la Poudre de Beaufort au Valérianate de Narcéine. *franco* partout, contre 5 fr.—FREYSSINGE, pharmacien, 97, rue de Rennes. — 103, rue Montmartre et les Pharmacies.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers

GUÉRIR vite à peu de **frais**. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Operation, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26. *Affr.*

En donnant son LIVRE à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traitcà forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre Rhumatisme,* goutte dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans ! Mais encore une fois : qui et quoi peut guérir ? Est-ce le pharmacien en vendant ses remèdes, où le médecin qui sait les prescrire selon le cas ? De deux choses l'une, où le pharmacien est le préparateur des spécifiques, où il est le médecin, en les vendant avec conseils gratuitement.

SANTÉ SANS MÉDECINE NI FRAIS, NI PURGES

Rendue par la douce Farine de Santé,

REVALESCIÈRE { DU BARRY de LONDRES

AUX ESTOMACS, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG.

31 ANS DE CURES DE MILLIONS D'ADULTES ET D'ENFANTS LES PLUS MALADES.

DU BARRY & Cie (limited). PARIS, 8, RUE CASTIGLIONE, PARIS

Et partout chez les bons Pharmaciens et Épiciers.

La Revalescière du Barry guérit les membranes muqueuses de l'estomac et des intestins, elle est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, des chairs et des os ; elle rétablit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, guérissant depuis trente ans les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorrhoïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dyssenterie, gonflements, étourdissements, bourdonnements dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraine, surdité, nausées et vomissements après repas ou en grossesse ; douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruptions, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, faiblesse, sueurs diurnes et nocturnes, hydropisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, des maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. — Trente ans de succès invariable. 85,000 cures rebelles à tout autre traitement.

Egalement préférable au lait, à la panade et à la nourrice, elle est par excellence le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Elle raffermit les chairs des personnes affaiblies ou boursouflées. Quatre fois plus nutritive que la viande sans échauffer, elle économise encore 5 fois son prix en médecine.

EXTRAIT DES 85,000 CURES DE MALADIES REBELLES A TOUT AUTRE TRAITEMENT

Cure n° 62,476. — « Dieu soit béni ! la **Revalescière du Barry** a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé, » Sainte-Romaine-des-Iles. »

Certificat n° 99,211. — Orvaux, 15 avril 1875.

Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma 93e année du bien-être d'une santé parfaite. — J'ai l'honneur, etc. LEROY, curé.

Cure n° 89,625. — Avignon, 18 avril 1876.

Que Dieu vous rende tout le bien que vous m'avez fait. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'une maladie épouvantable de vingt ans. — J'avais des oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. Contre toutes ces angoisses, tous les remèdes avaient échoué, la Revalescière m'en a sauvé complétement.

BOREL, née CARBONNETTY, rue du Balai, 11.

Cure n° 48,614. — Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de **Maladie du foie**, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 45,270. — **Phthisie.** — M. Roberts, d'une consomption pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Cure n° 40,842. — Mme Marie Joly, de 50 ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gauthier, à Luzarches, d'une **Constipation opiniâtre**, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure n° 62,845. — M. Boillet, curé à Ecrainville, de 36 ans d'**Asthme** avec étouffements.

Cure n° 47,122. — **Epuisement.** — M. Baldwin, de délabrement le plus complet, de paralysie des membres par suite d'excès de jeunesse.

Cure n° 76,418. — Depuis 5 ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre **Revalescière** m'a sauvé la vie. — Verdun, 14 janvier 1872. ERNEST CATTÉ, *Musicien au 63e de ligne.*

Cure n° 74,442. — Depuis que je fais usage de votre bienfaisante *Revalescière*, je ressens une nouvelle vigueur ; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous mes membres. MEYFFRET, curé. Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes).

Cure n° 75,124. — M. et Mme Léger, 32, r. Bichat, faubourg du Temple, Paris, d'une **Maladie du foie**, avec vomissements et diarrhées horribles qui avaient résisté à tout traitement pendant 16 ans.

Cure n° 79.721. — Mme Chauvet-Pizzala, passage Pommeraye, 5, 7, 9, à Nantes, d'**anémie**, d'**épuisements** et d'**étouffements.**

Cure n° 73,810. — Riez (Basses-Alpes).

Depuis deux ans, je souffrais de crampes aiguës au creux de l'estomac. Votre précieuse *Revalescère* vient de m'en guérir. COTTE.

Cure n° 68,711. — M. l'abbé Pierre Castelli, d'**Epuisement** complet, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la *Revalescière* l'a rajeuni. « Je prêche, je confesse, je visite les malades, je fais des voyages assez longs à pied, et je me sens l'esprit lucide et la mémoire fraîche ».

Cure n° 62,986. — Mlle Martin, d'**Aménorrhée** (suppression des règles) et **Danse de St-Guy** déclarée incurable, parfaitement guérie par la Revalescière.

Cure n° 65,112. — M. Payard, de **Gastralgie, Diabète et Vomissements.** Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 68,413. — M. Lacan père, de sept ans de **Paralysie** des jambes, des bras et de la langue.

Cure n° 69,913. — La sœur Julie, d'une **Névralgie** à la tête.

Cure n° 65,911. — M. le curé A. Brunellière, à Vervant, d'une **Dyspepsie** de huit ans, et après que les médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Prix de la REVALESCIÈRE en boîtes de fer-blanc **1/4** kil., **2** fr. **25** c.; **1/2** kil., **4** fr.; **1** kil., **7** fr.; **6** kil., **32** fr. **12** kil., **60** fr. Même prix pour la Révalescière chocolatée. **Du BARRY et Co (limited), place Vendôme, 26, et 8, rue Castiglione, Paris,** et chez les bons Pharm. et Epiciers, partout. — Les boites, 32 fr. et 60 fr., s'expédient *franco* contre bon de poste.





JANE ESSLER
(Dans le *Drack*)
Comédie de G. Sand et Plouvier

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMERO 224

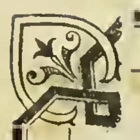
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 30 août au 5 septembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTᵗ. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTᵗ	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGᵉ	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CAMÉES ARTISTIQUES

CCXXIV

JANE ESSLER

C'est sous le costume léger de l'*Amour* que Jane Essler fit ses premiers débuts à la scène. Cela se passait le 31 décembre 1853, dans une *féerie* en 3 actes et 12 tableaux de Ch. Potier, A. Monnier et Ed. Martin : le *Pays des Patraques*, aux Délassements-Comiques !

Avant d'être Chimène, Andromaque, Claudie, la Reine Margot, et de donner un cachet personnel et étrange à tant de personnages appartenant à toutes les époques, la brillante comédienne ne nous apparut tout d'abord que sous les traits d'une fort jolie femme, ce qui, déjà, est bien quelque chose.

Aux Délassements-Comiques, durant deux années, elle borne son ambition à captiver les yeux de son public en jouant des rôles de peu d'importance au point de vue artistique, dans les *Animaux de Grandville*, une *Bonne Fille*, les *Papillons et les Fleurs*, *Voilà ce qui vient de paraître*, *Nous nous sommes trompés*, *D'zing, boum, boum !*

Mais, tout d'uncoup, ces sortes de succès ne suffisent plus à Jane Essler, l'artiste se sent vivre chez la femme ; elle court chez l'illustre tragédienne Georges Weimer lui demander des conseils, désireuse de s'atteler au char de Melpomène.

Bientôt on est étonné de la voir réciter des vers avec une irréprochable correction, dans des représentations extraordinaires, et le 2 mars 1856, elle paraît à l'Odéon sous les traits de la Chimène du *Cid*, où elle déploie une grande sensibilité et beaucoup d'énergie. La continuation de ses débuts, le 9 mars suivant, dans *Andromaque* (rôle d'Andromaque), consacre son talent de tragédienne, et elle partage désormais les charges du répertoire, à ce théâtre, avec Mme Toscan. Rodogune, son troisième essai, ne laisse plus de doute sur son avenir.

George Sand la choisit alors pour représenter Claudie dans sa pièce de ce nom, créée à la Porte-Saint-Martin par Lia Félix et que l'Odéon allait reprendre le 16 octobre suivant. Jane Essler s'y montra fort touchante, naturelle, et y obtint un vrai triomphe.

Pendant les deux années qu'elle resta à l'Odéon, nous la retrouvons dans *Mme de Montarcy*, où elle succède à Mlle Thuillier en décembre 1856, et dans trois créations importantes: France, de *France de Simiers*, le 10 mars 1857 ; Marguerite, de *André Gérard*, à côté de Frédérick Lemaître, le 30 avril suivant, et Louise, de *Louise Miller*, traduction en vers par Raoul Bravard de la pièce célèbre de Schiller, qui servit à la réouverture de l'Odéon, le 10 septembre de la même année.

Le 12 février 1858 elle alla créer, à la Porte-Saint-Martin, la *Moresque*, mauvais drame d'Hugelmann ; puis passa aussitôt après au Vaudeville, où elle devait faire plusieurs belles créations. Ses débuts, sur cette scène, eurent lieu le 22 novembre 1858 dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, dont elle créa le principal rôle avec un souffle puissant.

Le 27 avril 1859, création encore importante : Renée, dans la *Seconde jeunesse*, de Mario Uchard. Puis vinrent successivement :

Le 29 juillet 1859 : les *Femmes honnêtes* (rôle de Juliette); cette pièce servant de débuts, au Vaudeville, à Saint-Germain et à la charmante Bérengère.

En 1860, toujours place de la Bourse : Mimi, dans une reprise de la *Vie de Bohème*; Louise, dans *Ce qui plait aux femmes*, de Ponsard (création) ; puis elle succède à Mme Doche, dans la *Pénélope normande* et la *Dame aux Camélias*; le 31 décembre de la même année elle crée encore : Mme de Lahorie, dans les *Femmes fortes*, de Sardou, et Félicienne, dans l'*Etincelle*, de Meilhac.

En 1861, après avoir joué la Baronne, de la jolie petite pièce : une *Tasse de thé*, Jane Essler entre à l'Ambigu, où ses créations sont nombreuses et la rendent, chaque jour, plus populaire. En voici la nomenclature :

Le 21 août 1861, Cora, dans *Cora ou l'Esclavage*, drame de Jules Barbier, qu'elle joue avec une grâce touchante et une énergie sauvage tout à la fois ;

Le 17 octobre, Jane, dans le *Lac de Glenaston ;*

Puis, après une reprise de la *Vie de Bohème*, le rôle de Louis XIII, dans la *Bouquetière des Innocents*, où elle saisit avec un naturel parfait le caractère timide du monarque (15 janvier 1862);

Le 26 avril 1862, Mario, dans les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, un de ses plus beaux succès ;

Le 12 août 1862, Marie Giraud, dans les *Mystères du Temple;*

Le 16 octobre suivant, la Mégriotte, dans *Cadet-Roussel;*

Le 8 novembre, elle reprend la Mayeux, du *Juif-Errant;*

Le 31 janvier 1863, Henriette d'Angleterre, dans *François-les-Bas bleus*.

Revenue au Vaudeville le 12 octobre 1863 pour y jouer Faustie, des *Ressources de Quinola*, de Balzac, elle y reste deux ans et y fait cinq créations, savoir :

Le 30 janvier 1864, Mme Fernel, dans *M. et Mme Fernel ;*

Le 28 septembre ; Le Drack, dans le *Drack*, de G. Sand et Ed. Plouvier;

Le 28 décembre, Andrée, dans la *Charmeuse*, de Mario Uchard;

Le 17 février 1865, Louise, dans la *Belle au Bois dormant*, d'Octave Feuillet;

Le 4 novembre, Marthe, dans la *Famille Benoiton*, de Sardou.

Elle passe ensuite à l'Odéon, créer Mme de Brisson, dans la *Conjuration d'Amboise*, de Louis Bouilhet, le 29 octobre 1866; revient au Vaudeville pour une reprise de la *Vie Nouvelle* (rôle de Pasca Maria, le 21 avril 1867 ; retourne à l'Odéon, le 19 septembre suivant, reprendre Mario des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, puis, entre à la Gaîté où elle joue, le 29 février 1868, la *Reine Margot*, d'Alexandre Dumas. Après ce beau drame, elle fait au même théâtre, le 1re décembre, de la même année, une reprise de la *Madone des Roses*, et va de là à la Porte-Saint-Martin jouer dans la reprise de *Mathilde*, d'Eugène Sue, le rôle d'Ursule, la femme coupable rivale de l'héroïne dans le célèbre roman.

De fin 1870 à fin 1872, pendant la guerre, la Commune et l'année qui les a suivies, Jane Essler disparaît momentanément de la scène. Sa réapparition a lieu dans Camille du *Centenaire*, la dernière création du célèbre comédien Lafont.

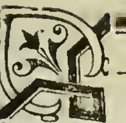
Rentrée au Vaudeville en mai 1873 pour une reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*, elle y fait ses dernières créations : Jeanne Fromental dans *Marcelle*, le 6 octobre 1874, et la princesse Danilowitz dans le *Chemin de Damas*, le 19 novembre 1874. Depuis, elle n'a pas reparu.

En parcourant cette longue nomenclature, on se fait une idée exacte de l'importance de la carrière dramatique de Jane Essler; il me reste à définir, en quelques lignes, la nature de son talent.

Jane Essler, bien que comptant, au nombre de ses plus grandes qualités, la correction dans la diction, est, ce que j'appellerai : une *irrégulière* dans l'art. Elle met une empreinte d'originalité sur toutes ses créations. Ici : touchante et vraie jusqu'à l'éloquence; là : pathétique, sévère, fatale, on la trouve presque toujours préoccupée de donner une physionomie étrange au personnage qu'elle interprète. Tout-à-l'heure enjouée, vive et pleine de naïveté, la voilà bientôt pensive, sombre, et déployant une énergie sauvage. Le sentiment de la couleur l'absorbe le plus souvent, et c'est lorsqu'elle se laisse aller à sa nature prime-sautière que son action est plus grande sur le public. Nature ardente et enfiévrée, les situations surnaturelles lui plaisent ; aussi est-ce pour cela que dans Mario des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, nous la trouvons absolument entraînante de même que nous la déclarons tout à fait poétique dans le Drack, cet être immatériel, ce lutin de la mer dont l'âme est transparente à travers l'enveloppe corporelle. Aussi, je le répète, si Jane Essler a eu de belles soirées et de grands triomphes au théâtre, elle les doit à sa physionomie étrange mais toujours poétique, à ses allures fantasques qui n'excluent point la grâce, à la vivacité extraordinaire de ses gestes tout autant qu'à son excellente éducation artistique et à sa diction correcte et naturelle. Son passage sur nos principales scènes parisiennes ne sera pas de longtemps effacé dans le souvenir de ceux qui l'ont vue et applaudie.

FÉLIX JAHYER.





Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

MARAIS

(du Théâtre de l'Odéon)

Costume, dans les *Danicheff*

REVUE THÉATRALE

CLUNY

Reprise de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*. Représentations de M. Jenneval.

Le mélodrame célèbre de Victor Ducange et Dinaux a trouvé dans Frédérick-Lemaître un interprète si merveilleux qu'il est resté inaccessible aux artistes même les plus renommés. Dumaine, Taillade, Paulin-Ménier n'oseraient affronter une pareille comparaison. Le comédien de génie donnait une physionomie si puissante et si fatale à Georges de Germany, qu'il imprimait la terreur sur tous les visages et tenait la salle sous le coup de la plus indescriptible émotion.

M. Jenneval, un acteur gâté par la province, ne pouvait réveiller nos souvenirs qu'à son grand désavantage. Sa parole saccadée, sèche, ses poses triviales nous ont fort déplu dans les deux premiers actes, alors que Georges est en pleine jeunesse. Dans la seconde partie du drame, ces défauts se sont moins fait sentir et il a fait preuve d'une certaine autorité, sans toutefois dépasser de beaucoup la moyenne de ses camarades. Ce n'est donc pas lui, mais la pièce ellemême qui attirera le monde au théâtre Cluny.

En effet, malgré son style vieillot en maints endroits, ce mélodrame renferme des situations véritablement empoignantes. L'interprétation, très faible en commençant, s'est sensiblement améliorée à partir du troisième acte et les deux derniers ont été suffisamment bien exécutés pour émouvoir le public. Deux jeunes personnes, Mlles de Severy et Jeanne Thery, la petite Pauline, très naturelle et pleine de sentiment, un bon comique du nom d'Herbert, méritent des éloges pour l'intelligence qu'ils ont mise au service des auteurs. M. Paul Clèves doit également être félicité en raison des soins apportés dans la mise en scène; les décors et costumes sont très convenables pour un petit théâtre.

BIEN JOUÉ

PERSONNAGES

Le baron DU ROSIER, gentilhomme industriel, obèse et millionnaire, soixante ans.

LORIN, ex-jeune premier de Carpentras, oncle de Stella, tête jaune et osseuse, ornée de deux accroche-cœurs gris, collés aux tempes; cinquante ans.

OSCAR DU ROSIER, neveu du baron; vingt-cinq ans.

STELLA DU MOULIN, ingénue... au théâtre des Variétés.

NÉRINE, sa femme de chambre et son ancienne camarade.

(La scène se passe chez Stella, dans un petit salon, à cinq heures du matin.)

—

PREMIÈRE MANCHE

NÉRINE (agitée et rangeant machinalement).— Cinq heures! Stella n'est pas encore rentrée de ce bal! Et M. le baron, qui entend si peu la plaisanterie, comment va-t-il prendre celle-là? Un millionnaire généreux, ça ne se trouve pas tous les jours dans le pas d'un âne!

(La porte s'ouvre et Stella paraît.)

NÉRINE. — Enfin, te voilà! Grâce au ciel tu es arrivée avant le baron, qui doit rugir à cette heure comme un Othello.

STELLA (rejetant en arrière le capuchon de son domino). — Eh! que m'importe ton baron! (Tirant de sa ceinture un petit poignard d'argent admirablement ciselé.) Que dis-tu de ce bijou?

NÉRINE. — Très joli; c'est de l'argent?

STELLA. — Parbleu!

NÉRINE. — C'est lui qui te l'a donné?

STELLA. — Non, je le lui ai pris. Eh bien! vois-tu, Nérine, je n'échangerais pas ce poignard contre tous les trésors de la terre.

NÉRINE. — Un amour vrai, et pour un M. Horace Chambert, un artiste; mauvaise affaire!

STELLA. — Quant au barou...

NÉRINE. — Oui, parlons du baron; tu connais sa jalousie; comment comptes-tu dérouter ses soupçons?

STELLA. — Ma chère Nérine, j'ai inspiré à cet homme une de ces passions qui rendent aveugle et sourd; je me moque donc de sa jalousie, il en souffrira seul et il l'aura mérité. Sa femme était charmante, belle et irréprochable, et il l'a fait mourir de chagrin; cela criait vengeance, et la vengeance c'est moi!

NÉRINE. — Allons, je le déclare indigne de notre intérêt; il n'a que ce qu'il mérite.

STELLA. — Il ne l'a même pas : l'orage a passé sur sa tête sans l'atteindre. Croirais-tu qu'Horace et moi, nous n'en sommes encore qu'au ton respectueux? Et il quitte demain Paris pour aller s'enfouir six mois dans un coin de la Normandie, du côté de Jumiéges.

NÉRINE. — Merci, mon Dieu! merci! Non que je n'aie confiance dans la solidité de tes principes, mais... enfin, une distance de soixante lieues ne gâte rien.

STELLA. — Ce sera l'avis de mon oncle Lorin, que le baron a su mettre dans les intérêts de sa jalousie en le rendant responsable de ma conduite. Aux termes de leur traité, ma vertu fait sa fortune, un écart la détruit; aussi veille-t-il sur moi avec la sollicitude d'une mère et l'anxiété d'un avare. Mais devine qui j'ai rencontré à ce bal? Une conquête providentiolle, un jeune homme qui m'offre sa main, met à mes pieds l'héritage d'un oncle qu'il avait laissé mourant en quittant Paris, et qui me déclare se nommer... Oscar du Rosier!

NÉRINE. — Tableau!

STELLA. — Juge de sa stupeur et de mon fou rire quand je lui apprends que son oncle, le baron du Rosier, est rétabli et qu'il aspire à ma main.

NÉRINE. — Pauvre jeune homme! Mais revenons au baron; crois-tu qu'il n'ait aucun soupçon?

STELLA. — Comment veux-tu que je sache cela? (Elle se met à accommoder sa chevelure avec la grâce d'une chatte faisant sa toilette.)

NÉRINE. — Cependant, la chose est assez grave...

STELLA.— Au fait, tu m'y fais songer, je viens de rencontrer sur mon passage mon cher oncle qui m'a mis furtivement un billet dans la main et s'est esquivé aussitôt.

NÉRINE (vivement). — Et ce billet?

STELLA. — Je l'ai glissé dans ma poche, où je l'avais complétement oublié. (Elle tire le billet de sa poche, y jette un coup d'œil, et le tendant nonchalamment à Nérine.) Tiens, le baron sait tout.

NÉRINE. — Pas possible?

STELLA. — Vois plutôt.

NÉRINE (lisant). — « Le baron sait tout, grâce » à son neveu Oscar, qui vous a recounue à vo- » tre masque bleu; faites-le disparaître et avi- » sez. » (A Stella.) Et tu es là, calme et tranquille!

STELLA (toujours occupée de sa chevelure). — Quand je me plongerais dans les larmes, en serais-je plus avancée?

NÉRINE. — Voyons, que comptes-tu faire?

STELLA. — Sur ce point, je n'en sais pas plus que toi!

NÉRINE. — Il faut chercher.

STELLA. — Cela me fatigue.

NÉRINE. — Eh bien! combinons ensemble les moyens de défense.

STELLA (souriant). — Mes moyens de défense! je m'en occupe en ce moment.

NÉRINE. — Tu cherches une idée?

STELLA. — Non, je me fais belle.

(On frappe violemment à la porte.)

NÉRINE (effrayée). — Qui peut frapper de la sorte?

STELLA (tranquille). — Parbleu, c'est lui!

NÉRINE. — Je cours ouvrir.

STELLA. — Garde-t'en bien.

NÉRINE. — Tu vas augmenter sa fureur.

STELLA. — Je vais l'étonner par mon impertinence; c'est déjà un pas de fait.

LE BARON (du dehors). — Ouvrez donc!

NÉRINE. — Stella, il est furieux, et je t'engage...

STELLA.— Ne t'inquiète pas, c'est une manière de prendre le haut du pavé; chaque minute d'attente est un argument en ma faveur.

NÉRINE. — Je ne dis pas, mais...

STELLA. — Aide-moi à ôter mon domino, Nérine.

NÉRINE. — Voilà; et maintenant...

STELLA.—Maintenant, passe-moi mon peignoir le plus coquet, j'ai besoin de tous mes moyens de conviction.

NÉRINE. — Ah! tu crois...

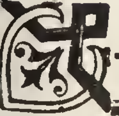
STELLA. — Qu'une femme décolletée n'a jamais tort.

NÉRINE. — Allons, voilà ton peignoir de mousseline, le plus éloquent de tous.

(Le baron ébranle la porte.)

NÉRINE. — Pour le coup, Stella, je crois qu'il serait imprudent de mettre sa patience à une plus longue épreuve.

STELLA (se posant une mouche sous l'œil). — Il te reste un peu de naïveté dans l'âme, ma pauvre Nérine, il faut te défaire de cela si tu veux parvenir. Sache donc que la patience d'un vieillard amoureux est inépuisable, et que sa passion s'accroît en raison des tortures qu'on lui fait subir.





NÉRINE. — Ah! tu t'entends à triturer le cœur de l'homme, il faut en convenir.

STELLA. — Le cœur de l'homme, Nérine, est une noix qu'il faut broyer pour en tirer quelque chose.

NÉRINE (tendant l'oreille vers le corridor où l'on entend des piétinements furieux). — Le baron s'impatiente.

STELLA (bâillant). — Allons, qu'il entre.

NÉRINE. — Voyons, Stella, réfléchis, comment comptes-tu te tirer de là?

STELLA. — La réflexion ne m'a jamais réussi.

NÉRINE. — Moi, je t'engage à nier imperturbablement.

STELLA. — Mauvais moyen, on se ravale sans convaincre et on obtient un raccommodement douteux au lieu de dicter des conditions.

NÉRINE. — Si tu jouais l'indignation?

STELLA. — Ressource de bourgeoise.

NÉRINE. — Nous avons les larmes!

STELLA. — Il pourrait être tenté de les essuyer.

NÉRINE. — Enfin, que diras-tu?

STELLA. — Rien.

NÉRINE. — Rien?

STELLA. — C'est le moyen de ne pas commettre de maladresse et de jeter au moins le doute dans son esprit; or, le doute, en pareil cas, tourne à notre avantage.

NÉRINE. — Je vais ouvrir.

STELLA. — Va et laisse-nous.

NÉRINE. — On peut écouter?

STELLA. — Pour tout le monde c'est un droit, pour une soubrette c'est un devoir.

NÉRINE (allant ouvrir). — Et je suis esclave du devoir.

(Le baron entre, accompagné de Lorin. — Nérine sort.)

STELLA (avec un calme parfait).—Quelle bonne fortune vous amène chez moi à pareille heure, monsieur le baron?

LE BARON (s'arrêtant en face de Stella et croisant ses petits bras sur sa vaste poitrine). — Je vais vous le dire, madame.

STELLA (se détirant). — Vous m'obligerez, surtout si ce n'est pas long, car je tombe de sommeil.

LE BARON. — Madame, vous êtes allée cette nuit chez M. Horace Chambert, ne niez pas, on vous a vue.

STELLA (d'un air dolent). — Comment, c'est pour cela que vous me dérangez, au moment où j'allais me mettre au lit!

LE BARON (d'une voix tonnante). — Madame, qu'avez-vous à dire pour votre justification?

STELLA. — J'ai à dire... que vous avez la voix forte et le teint animé, ce matin, ce que je considère comme un excellent symptôme. (Elle se met à polir ses ongles avec une petite lime d'acier.)

LE BARON (furieux). — Madame, avez-vous été cette nuit chez le peintre Chambert, oui ou non? répondez!

(Stella contemple attentivement les babouches qui chaussent ses petits pieds.)

LE BARON. — Ainsi, vous refusez d'avouer...

STELLA. — Je ne vous avouerai qu'une chose, c'est que j'ai bien envie de dormir... (Elle se pelotonne dans son fauteuil et ferme les yeux.)

LE BARON (exaspéré). — Madame, où est votre masque?

STELLA. — Je ne sais.

LE BARON. — Il doit être ici?

STELLA. — C'est possible.

LE BARON (après avoir vainement fureté partout). — Je saurai bien le trouver. (Il sort.)

(Lorin se rapproche de Stella.)

STELLA (ouvrant brusquement les yeux). — Tiens, vous êtes-là!

LORIN. — Eh! ne suis-je pas toujours là pour vous sauver!

STELLA. — Ah ça, à vous entendre, mon bel oncle, nous passerions tous deux notre existence, moi à me jeter dans des abîmes, et vous à m'en tirer, ce qui me donnerait tout naturellement le rôle d'une folle et à vous la mission d'un ange gardien.

LORIN. — Quant au rôle de folle, vous ne pouvez nier que vous ne le remplissiez à merveille.

STELLA. — Soit! mais convenez, en revanche, que pour celui d'ange vous laissez beaucoup à désirer.

LORIN. — Stella, songez qu'il y va de votre avenir.

STELLA. — Et quand mon avenir est menacé, le vôtre est bien compromis.

LORIN. — Deux mois de prudence, vous êtes baronne et millionnaire.

STELLA.—Mon bel oncle, mettez-vous bien ceci en tête, c'est que la plus brillante perspective ne vaudra jamais pour moi l'accomplissement d'une fantaisie!

LORIN. — Dites au moins quelque chose pour vous défendre.

STELLA. — Dire quelque chose! je m'en garderai bien!

LORIN. — Mais, vous voulez donc...

STELLA (d'un ton railleur). — Mon bel oncle, laissez-moi faire et pénétrez-vous bien d'une vérité, c'est qu'en matière de ruse et de finesse nous n'avons rien à apprendre, cela naît et se développe chez nous comme l'instinct de la construction chez le castor.

LORIN.—Songez aux charges qui s'élèvent contre vous, à cet Oscar qui vous a vue.

STELLA. — Quand les preuves vous écrasent, on les méprise; c'est la seule ressource qu'on ait en pareil cas.

LORIN. — Allons, suivez votre inspiration; l'essentiel est que vous ayez la ferme volonté de vous tirer de ce mauvais pas.

STELLA. — J'ai cette volonté bien arrêtée, je vous le jure!

(Rentrée du baron. Il a les mains vides et l'air contrit. Quoique lui tournant le dos, Stella a déjà vu cela.)

LE BARON (s'emparant timidement de la main de Stella). — Ma chère amie!

STELLA (retirant sa main sans affectation). — Hein?

LE BARON. — Tenez, Stella, dites-moi seulement que cette histoire du peintre Chambert est fausse, et je m'en rapporte à vous.

STELLA (éclatant de rire).— Monsieur le baron, avez-vous vu jouer l'*Avare*, de Molière?

LE BARON (déconcerté). — Quelle question!

STELLA. — Il y a, au premier acte, une scène dans laquelle Harpagon, après avoir vainement retourné toutes les poches d'un valet qu'il accuse de vol, lui dit enfin: « Voyons, là, je m'en rapporte à ta bonne foi, dis-moi franchement où tu l'as mis. »

LE BARON. — Je ne vois pas le rapport...

STELLA. — Vous renouvelez trait pour trait cette admirable scène en me déclarant, après avoir vainement cherché les preuves de ma faute, que vous voulez bien vous contenter de ma parole.

LE BARON (suppliant). — Stella, j'implore ma grâce!

LORIN (soupirant). — Stella, soyez généreuse!

STELLA. — Si j'étais sûre que son repentir fût sincère!

LE BARON (tombant à ses genoux). — Je vous le jure!

STELLA. — Pauvres dupes, nous nous laissons toujours prendre à vos belles promesses. (Lui donnant sa main à baiser.) Allons, j'oublie tout.

—

DEUXIÈME MANCHE

(La porte s'ouvre et un jeune homme entre comme une bombe.)

LORIN (atterré). — Le neveu!

(Stella tressaille.)

OSCAR (se composant une figure de circonstance). — Eh bien! mon cher oncle, vous avez reçu ma lettre, vous savez la fatale vérité?

LE BARON. — Je sais, je sais... que tu t'es grossièrement trompé, et je te défends de revenir sur cette affaire.

OSCAR (un moment déconcerté). — Soit! mais permettez-moi de vous faire observer que madame me paraît nullement tentée de soutenir en ma présence le petit rôle qu'elle vient sans doute de jouer devant vous.

(En effet, Stella paraît interdite et ne répond rien au défi que lui jette Oscar.)

LE BARON (frappé de ce changement).—Stella, dites-lui donc qu'il vous calomnie indignement!

STELLA (baissant les yeux). — Hélas! je ne le puis.

LE BARON (atterré). — Quoi, vous avoueriez...

STELLA (d'un ton exalté). — Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai rencontré à ce bal un homme qui s'est emparé de mon cœur, qui a jeté le trouble dans mon âme; mais, si vous l'aviez vu, il était si beau, si touchant quand il me dépeignait son oncle à l'agonie, rendant le dernier soupir et lui laissant une fortune qu'il déposait généreusement à mes pieds. — Ah! vous étiez bien séduisant, Oscar!

LORIN (ravi). — C'était lui!

LE BARON (rassuré). — Peste! mon cher neveu, je ne vous savais pas si impatient d'hériter!

OSCAR (balbutiant). — Mon Dieu, mon oncle, vous comprenez, on est jeune, on soupe un peu trop, la tête se monte, et...

STELLA. — La vérité échappe.

OSCAR (d'un ton résolu). — Eh bien! je ne m'en défends pas, oui, j'aime madame, oui, j'ai fait cette nuit des rêves insensés, et j'aurais payé de mon sang le moindre objet qui lui eût appartenu, un seul de ses cheveux; que dis-je! une fleur, un ruban qu'elle eût touchés de ses jolis doigts.

LE BARON (tout joyeux). — A la bonne heure, ne te gêne pas!

OSCAR. — Eh bien! mon vœu a été exaucé; je demandais un objet qui eût effleuré la main de madame, et j'ai la chance d'en posséder un qui s'est posé sur ses traits charmants.

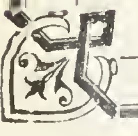
LORIN (avec effroi). — Il a le masque.

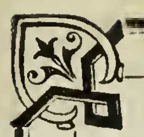
(Stella le comprend, mais elle reste calme et souriante.)

OSCAR (tirant un masque de sa poche). — C'est ce joli petit masque bleu, le seul de cette couleur qu'il y eût au bal.

LORIN (anéanti). — Flambés!

LE BARON (pâlissant). — Et ce masque, où l'as-tu trouvé?





OSCAR (d'un air indifférent). — Chez un artiste du nom d'Horace Chambert.

LORIN. — Mais par quel moyen avez-vous pu pénétrer de nuit...

OSCAR. — Un moyen aussi vulgaire qu'infaillible : trois pièces d'or données à un domestique ; la première pour fureter partout pendant l'absence de son maître, la seconde pour payer ce masque oublié sur un meuble, et la troisième pour obtenir la confidence que la jolie visiteuse avait emporté, comme souvenir, un petit poignard dont le manche, en argent ciselé, représente une Chimère.

LE BARON (s'emparant vivement du poignard que Stella fait tourner entre ses doigts). — Celui-ci ?

OSCAR. — Une Chimère, c'est bien cela.

LORIN. — Pour le coup, je doute que nous parions celle-là.

OSCAR (bas à Stella). — Avouez, belle dame, que je ne suis pas tout à fait un niais, comme vous l'avez cru.

STELLA.—Cela ne m'est pas encore bien prouvé; ne préjugeons rien.

LE BARON (reprenant sa physionomie lugubre). — Madame, qu'avez-vous à répondre ?

STELLA (appuyant coquettement son menton sur la paume rosée de sa main). — Ça, c'est une affaire entre vous et votre neveu ; arrangez-la en famille. Pourtant, si vous tenez à mon avis, voilà ce que je ferais à votre place : sans m'inquiéter de l'espoir un peu inhumain qu'aurait manifesté mon neveu à l'endroit de mon dernier soupir, ni de l'intérêt qu'il aurait à perdre de réputation sa future tante, j'ajouterais une foi entière à sa petite histoire, je lui confierais le soin de mon bonheur et de ma santé, et je condamnerais la malheureuse à s'étioler loin de moi. De cette façon, vous auriez la paix, j'aurais la liberté, votre neveu aurait l'héritage, tout le monde serait content.

(Les traits du baron expriment la plus cruelle perplexité.)

LE BARON. — Un seul mot, madame, et ce sera le dernier : ce masque est-il à vous ?

STELLA. — Si je disais non, vous retomberiez dans une mer d'incertitudes ; il doit être à moi.

LE BARON (frappant du pied avec colère). — Malédiction ! impossible d'en tirer une parole !

STELLA (à voix basse). — Je t'en défie bien.

LORIN. — Eh ! monsieur le baron, examinez donc d'où part cette accusation, d'un homme qui n'aspire qu'après votre héritage, comme il l'a déclaré cette nuit même.

LE BARON (à Oscar).— Il est certain, monsieur, que votre hâte d'hériter ôte beaucoup de poids à votre parole.

OSCAR. — Mais, mon oncle, quand je vous déclare que j'ai vu, quand je fournis une preuve matérielle irrécusable !

STELLA. — De grâce, mon cher baron, veuillez clore les débats. Voyons, décidément, suis-je la plus coupable ou la plus calomniée des femmes ? dois-je me voiler la face ou m'épanouir dans la sérénité de mon innocence ? prononcez, et je courbe la tête sous votre arrêt; mais finissons-en.

LE BARON. — Ah! vous êtes préparée à tout, madame, même à une rupture ?

STELLA. — Hélas ! oui ; entre nous, cette existence cimentée d'honneur et d'ennui commence à me peser, et s'il faut vous l'avouer, eh bien ! là... je ne serais pas fâchée d'être trouvée un peu criminelle.

LE BARON. — C'est à en perdre l'esprit ! mais parlez donc ! dites un mot pour vous défendre !

STELLA. — J'aurais trop peur de vous convaincre.

(Nérine entre sans frapper.)

—

LA BELLE

STELLA. — Qu'est-ce ? je n'ai pas appelé.

NÉRINE. — Une lettre qu'on m'a recommandé de remettre à l'instant à madame.

(Stella décachète la lettre, la lit lentement et paraît très émue.)

LE BARON. — Madame, vous refuseriez-vous à me faire connaître le contenu de cette lettre ?

STELLA. — Positivement.

LE BARON. — Elle paraît vous causer une émotion bien vive.

STELLA. — Vive et agréable.

(Elle serre précieusement la lettre dans sa poche.)

LE BARON. — Vous consentirez bien au moins à me dire qui vous l'envoie ?

STELLA. — Pas davantage.

LE BARON. — Mais, morbleu ! madame, que voulez-vous donc que je pense ?

STELLA. — D'abord, à quoi bon penser ? à votre âge, il est dangereux de changer ses habitudes. Ecoutez plutôt la proposition que je veux bien vous faire. Déclarez que vous ne croyez pas un mot des contes absurdes que vient de vous débiter ce jeune innocent, demandez-moi humblement pardon de m'avoir soupçonnée, et à ces conditions peut-être consentirai-je à oublier toutes vos folies. Voilà mon ultimatum ; vous avez dix minutes pour l'accepter.

LE BARON. — Et si je le repousse ?

STELLA. — Je renonce pour toujours au charme de votre intimité.

LE BARON. — C'est-à-dire que vous me quittez?

STELLA. — Je m'impose ce sacrifice.

LE BARON. — Tenez, madame, je me demande si je suis bien éveillé. Quoi, c'est vous, vous qui prétendez me dicter des conditions !

STELLA. — Et comme vous avez laissé passer les dix minutes, vous n'avez plus le choix. Nérine, préparez-moi un habit de voyage.

LE BARON. — Comment ! vous allez partir ainsi, tout de suite !

LORIN. — Stella, mais c'est de la folie !

(Stella se lève et laisse tomber la lettre de sa poche. Le baron s'en empare rapidement.)

STELLA (après lui avoir laissé tout le temps de la prendre). — Je vous défends de lire cette lettre, monsieur.

LE BARON. — Et moi, je vous déclare que je la lirai.

STELLA (jouant la colère). — C'est un abus de confiance odieux !

LE BARON. — Tout ce qu'il vous plaira; mais je tiens la vérité et je la connaîtrai. (Il ouvre la lettre et la parcourt rapidement.)

LORIN (bas à Stella). — Tout est perdu!

STELLA. — Tout est sauvé.

LE BARON (avec une explosion de joie).—Grand Dieu! qu'ai-je lu!

OSCAR. — Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

LE BARON.— Stella, ma chère Stella, j'ai mérité ta haine, ton mépris, je suis un misérable indigne de pitié, et cependant j'implore mon pardon.

STELLA. — Il est trop tard, monsieur. Nérine, hâtez-vous.

OSCAR. — Ah ça, mon oncle, qu'est-ce que cela signifie ?

LE BARON. — Ecoute, misérable ! (Il lit.)

« Chère Stella, merci mille fois de votre mas-
» que et de votre voiture ; je vous ai rendu vo-
» tre voiture, mais j'ai oublié le masque chez un
» ami. Je vous offre, à titre d'indemnité, le petit
» poignard en argent ciselé que j'ai laissé dans
» le coupé.
» Je vous serre la main.
» *Louisa, comtesse de Sauval, née Navarin.* »

STELLA (bas à Nérine). — Tu as bien contrefait ton écriture ?

NÉRINE. — Je ne la reconnaîtrai pas moi-même.

LE BARON (à Oscar). — Eh bien, malheureux ! comprends-tu maintenant ?

OSCAR. — Vous me voyez tout confus.

LE BARON. — Stella, ne me réduisez pas au désespoir.

STELLA. — Je vous en fais juge vous-même ; méritez-vous quelque pitié ?

LE BARON. — J'en suis indigne, mais vous n'en aurez que plus de mérite à pardonner.

LORIN. — Stella, vous ne resterez pas insensible devant un repentir aussi sincère.

NÉRINE. — Madame, laissez-vous fléchir.

STELLA. — Tenez, monsieur le baron, je suis au désespoir que cette lettre soit tombée entre vos mains ; sans elle, je reprenais ma liberté.

LE BARON. — Chère Stella !

STELLA. — Allons, je pardonne et je reste.

LE BARON. — Vous me rendez la vie.

STELLA. — Nérine, je vous donne mon cachemire vert. (Bas.) Et quand mon oncle sera millionnaire, je te le ferai épouser.

LE BARON. — Je ne demeurerai pas en reste. Lorin, nous signerons ce soir l'acte qui vous assure un quart dans les bénéfices de ma fonderie(

LORIN (s'inclinant). — Ah ! monsieur le baron !

STELLA. — J'aurais bien le droit d'oublier mon futur neveu Oscar, mais je serais généreux, et j'exige, monsieur le baron, que vous lui donniez dix mille francs par an...

OSCAR. — Ah ! madame.

STELLA. — Pour aller tenir votre maison de Calcutta.

OSCAR. — Dans l'Inde ! merci !

STELLA. — Et maintenant, monsieur le baron, il ne reste plus que vous.

LE BARON. — Moi ? n'ai-je pas votre pardon ?

STELLA. — Ce n'est pas assez ; entre nous, convenez que Paris, avec ses bals, ses fêtes, son atmosphère de galanterie, enfin, vous inspire toujours une vague inquiétude.

LE BARON. — Je vous assure...

STELLA. — Que diriez-vous si je vous proposais d'aller passer quelques mois à la campagne?

LE BARON. — J'accepterais... dans l'intérêt de votre santé.

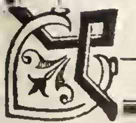
STELLA. — C'est décidé, nous partons pour la campagne ; ah ! mais pas une campagne parisienne comme Auteuil ou Bellevue, non, je veux que mon sacrifice soit complet. Nous irons nous enfouir dans une retraite profonde et inconnue, en pleine Normandie, aux environs de quelque ruine sauvage, comme Jumiéges, par exemple.

NÉRINE (à part).— Résidence de ce cher Horace; parfait !

LE BARON (faiblement). — Non, je n'aurai pas la barbarie...

STELLA. — C'est moi qui l'exige.

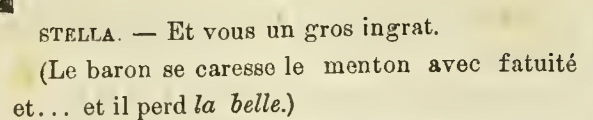
LE BARON. — Stella, vous êtes un ange.



STELLA. — Et vous un gros ingrat.

(Le baron se caresse le menton avec fatuité et... et il perd *la belle.*)

CONSTANT GUÉROULT.



Solus cum sola in loco remoto

—

Viens, ô blonde charmeuse, ô belle aux cheveux
[d'or!
Fuyons Paris, fuyons cette ville malsaine,
Où l'atmosphère est lourde, où l'envie et la haine
Empêchent notre amour de prendre un libre es-
[sor.

Viens, je veux te cacher, comme un rare trésor,
Dans un manoir gothique et dominant la plaine;
D'un peuple de manants tu seras châtelaine,
Et pour ta bienvenue on sonnera du cor.

Nous nous promènerons dans le parc solitaire;
Puis, quand le crépuscule entourera la terre,
— Cependant qu'à tes pieds, couché sur le gazon,

Je dirai quelque idylle ou quelque bucolique, —
Nous verrons s'effacer le lointain horizon
Dans le doux clair-obscur du soir mélancolique.

LOUIS DE GRAMONT.

Les Filles Romanesques

(Suite.)

—

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard.

Oui, tandis que ma mère, craignant pour ma sœur les entraînements romanesques que pouvait, croyait-elle, provoquer la présence d'Olivier à Garlan, m'y rappelait en toute hâte; tandis que, pour mon compte, je l'avoue, autant que pour le sien, je cherchais à détourner ces jeunes filles des enivrants mirages que je déplorais de ne pouvoir moi-même poursuivre; tandis que je te confiais le douloureux poëme de ma vie à jamais perdue, grâce à l'odieux lien que je m'étais laissé imposer au début; il y avait deux enfants qui, au milieu de cette riante nature, et vivant avec un noble et charmant héros de roman, que l'on aurait pu craindre de leur voir aimer toutes deux, n'en rêvaient, n'en méditaient, n'en projetaient pas moins froidement de séduire — car ils ne songeaient pas à elles — l'une, un héros de caserne, aussi inintelligent et aussi brutal que les canons dont il s'occupe; l'autre, une espèce de Don Quichotte, ayant tous les ridicules du pauvre chevalier de la Triste-Figure, sans aucune de ses qualités héroïques et généreuses.

Le premier a soixante ans; le second, cinquante passés. Mais tous deux sont riches! Aussi Mlle Marcelle de Gury épouse-t-elle, dans quinze jours, le général Bonnet; et ma pauvre sœur Renée est-elle en train de se compromettre, pour atteindre le même but, avec le marquis de Coathuel, notre voisin.

Ne ris pas, Aline, car c'est triste; ne nie pas, car Mlle de Gury nous a fait elle-même part de son mariage, en insistant pour que Marcelle y allât avec ma mère, le chevalier ou moi; et j'ai eu avec Renée une explication tardive, mais décisive, où cette double et incroyable intrigue m'a été à peu près révélée par elle-même avec une audace de perversité naïve vraiment effrayante. Que ceci reste entre nous; mais je dois te le dire, afin que tu m'aides, par tes conseils, à ramener à la raison cette pauvre enfant égarée, je veux le croire, par une dangereuse amitié. Oui, je veux le croire; car, si je pouvais penser le contraire, je n'aurais jamais, je le sens, assez de haine pour celle qui, m'ayant frustrée d'un amour dont je puis, sans orgueil, me dire plus digne (j'aurais su au moins le comprendre et ne l'aurais pas trahi), l'a, comme elle, froidement foulé aux pieds pour lui préférer le ridicule hochet qu'ambitionne sa vanité.

Ah! comme elle me venge de ses dédains, à lui! et comme je pourrais être fière de ces cruelles représailles, si le bourreau ne me faisait honte, et la victime pitié!

Certes, Olivier m'a fait bien souffrir: non content de dédaigner un amour qu'il a dû deviner, tant j'étais impuissante à le cacher comme à le vaincre, il m'a depuis imposé, avec des raffinements d'égoïsme que n'aurait pas inventés le plus mortel ennemi, un rôle de confidente, où des larmes brûlantes coulent incessamment sous mon masque; comme si ce n'était pas assez, il me demande aujourd'hui de me faire son avocat près de ma rivale, et il m'accusera peut-être d'avoir mal plaidé sa cause dans l'espoir qu'il revienne un jour à moi, désespéré...

Eh bien! je te le dis avec fierté, quand je songe qu'il va me falloir le réveiller brusquement du rêve qui le berce, le soutient, l'enivre; lui montrer la vanité de son but et la stérilité de ses efforts pour y atteindre, alors je m'oublie moi-même pour ne voir que lui, et je cherche à trouver en mon cœur des baumes salutaires capables d'amortir au moins le coup que je ne puis me dispenser de lui porter; car il ne sait rien encore. Il voit dans Mlle de Gury une malheureuse enfant sacrifiée à l'ambition paternelle, et se représente Renée inconsolable du sacrifice de son amie.

Quand il saura que la première a très gaiement prémédité et recherché son martyre, et que la seconde ne se désespère que de ne pas cueillir assez vite des palmes semblables!... Oh! c'est affreux. Être trahi par son idole, soit! la voir briser, passe encore; on la pleure! Mais s'apercevoir qu'elle est de fange et être forcée de la mépriser!... Mon Dieu! mon Dieu! et c'est ma sœur! Comment faire pour l'accuser? Et si je le fais, il ne me croira pas, lui! Il a si bien foi en elle!... Et pourquoi pas? J'y ai cru moi-même bien longtemps, malgré de graves indices, et il a fallu qu'elle le proclamât elle-même, pour que je soupçonnasse sous ces charmants et candides dehors, je ne veux pas dire une âme vulgaire, mais tout au moins un esprit déplorablement fourvoyé et très délibérément obstiné dans son erreur.

Mes premiers soupçons remontent à une visite que nous fit, voilà dix jours, le marquis de Coathuel. Renée était sortie avec notre oncle Hector; ma mère, à qui l'on n'avait pas nommé le visiteur, s'obstina à ne pas descendre. Le marquis me tint une heure au moins à me faire du madrigal, moitié élégiaque, moitié anacréontique, entremêlé d'allusions à des lettres anonymes, auxquelles je ne compris rien et ne cherchai à rien comprendre. Ce pauvre marquis se croit toujours l'homme à bonnes fortunes qu'il a, dit-on, été autrefois. Enfin, il m'avait débarrassée de lui depuis cinq quarts d'heure environ, lorsqu'un de ses domestiques arriva en voiture, porteur d'un billet de Renée, qui me disait que, s'étant mouillée dan l'étang de Coathuel, elle ne pouvait s'en reveni si je ne lui envoyais de quoi changer. Craignant qu'elle ne dissimulât un accident grave, d'autant plus qu'elle me recommandait de ne rien dire à ma mère, je me décidai à aller porter moi-même ce qu'elle demandait. Je la trouvai couchée dans une des chambres du château, en compagnie de la femme de charge, mais seulement pour ne pas garder ses vêtements mouillés, car elle n'avait été dans l'eau que jusqu'aux genoux. Une fois assurée qu'il n'y avait rien à craindre pour sa santé, je me sentis prise d'une vive impatience à propos de cette aventure.

Quoiqu'il soit, à mon avis et de l'avis général, je crois, peu dangereux aujourd'hui, le marquis a une réputation assez bien établie de Don Juan de province, pour qu'il ne soit pas convenable à une jeune fille de l'âge de Renée d'aller se promener dans son voisinage, sous l'escorte peu imposante et peu rassurante du chevalier. De plus, Renée me parut beaucoup trop expansive dans sa reconnaissance, pour le bain de pieds qu'avait pris M. de Coathuel, afin de la retirer de l'eau.

Le lendemain, le marquis étant venu s'informer de la santé de ma sœur, celle-ci le transforma en sauveur aux yeux de ma mère qui, déjà fort entichée de la noblesse authentique et des 50,000 francs de rente de M. de Coathuel, se prêta naïvement à une petite comédie où Renée se montrait beaucoup moins ingénue que je ne l'eusse voulu. Elle était d'ailleurs, avec ce vieux Lovelace émérite, d'une coquetterie qu'en une autre circonstance j'avais prise pour une plaisanterie un peu déplacée, mais innocente, mais qui ne me paraissait pas compatible, désormais, avec l'amour dont elle devait compte à un absent.

A partir de ce jour, le marquis rapprocha beaucoup plus qu'il ne l'avait fait jusque-là ses visites. Ce n'était pas évidemment pour moi qui, du vivant de M. de Meslay, n'ai jamais daigné m'apercevoir de roulements d'yeux et de poses mélancoliques dont je n'avais que faire. C'était donc pour Renée; mais dans quel but? Et pourquoi, de son côté, Renée l'encourageait-elle? Quelles que fussent les intentions de M. de Coathuel, mariage ou séduction, et les mobiles de ma sœur, trahison ou jeu d'enfant, il était de mon devoir de m'en inquiéter, puisque ma mère laissait sa fille sans défense, et qu'Olivier m'avait confié la garde de son bonheur.

J'attendais, pour répondre à celui-ci, que Renée, en me faisant sa confidence, me donnât une occasion de la sonder sur ses sentiments et ses projets pour l'avenir. Il me semblait tellement impossible qu'elle ne partageât pas un amour qui m'eût rendue, moi, si follement heureuse, que je n'avais pour Olivier aucune inquiétude, et que la réserve de ma sœur à mon égard me semblait le naturel et jaloux égoïsme du bonheur. Lui-même m'exprimait, dans sa première lettre, tant de confiance dans l'avenir et si peu d'impatience de le réaliser, que je ne croyais pas plus nécessaire d'encourager une passion aussi exempte de défaillances, que de l'inquiéter sans sérieux motifs. Il m'eût d'ailleurs été impossible de m'associer, même de loin et en paroles, aux beaux et cruels châteaux en Espagne qu'il fait pour nous trois, et même pour nous quatre; car, non content de vouloir que j'habite avec Renée et lui, il prétend me marier plus tard à un de ses amis... On parle des cruautés des femmes! je



doute qu'une femme soit jamais aussi féroce sans s'en douter. Pourtant, cet optimisme, déjà un peu ébranlé par mon silence, a reçu une rude atteinte à l'annonce du mariage de Mlle de Gury. Tout en considérant celle-ci comme une victime, Olivier laisse entrevoir une certaine inquiétude sur les sentiments de Renée, son amie et sa confidente.

Dans sa seconde lettre, il m'avoue brutalement que ce n'est pas pour me parler de moi qu'il m'a écrit la première, mais afin que je lui parle d'elle dans ma réponse. C'est humiliant pour mon amour-propre ; mais mon cœur est trop endolori pour ressentir les piqûres faites à mon orgueil. Cette lettre me décida à sortir de mon attitude d'observation. J'en avais assez vu et deviné pour être sûre que Renée, tout en aimant peut-être Olivier « à sa manière, » ne respectait pas assez les devoirs qu'impose un véritable amour. Je voulus, en provoquant une explication, arriver à une certitude, afin de ramener ma sœur, si, comme je le pensais, elle n'était coupable que d'étourderie, et d'avertir celui qui l'aimait, si son rêve était sérieusement compromis. En même temps que celle d'Olivier à moi, était arrivée la lettre où Mlle de Gury nous annonçait à tous son mariage et nous invitait à y assister.

Le peu de surprise que témoigna Renée à cette étrange nouvelle me confirma dans l'opinion qu'elle y était depuis longtemps préparée. Je la guettai donc, et l'ayant, une heure après, aperçue seule dans le parc, j'allai la rejoindre et lui demandai ce qu'elle pensait du mariage de son amie.

— Elle est bien heureuse ! me répondit-elle d'un ton de conviction qui m'atterra.

— Heureuse ! m'écriai-je, quand je recouvrai enfin la parole. Tu crois qu'une jeune fille peut contracter une pareille union avec bonheur ?

— Pourquoi pas ? Il me semble qu'elle réunit toutes les conditions de fortune, de position et de convenance désirables. Si M. Bonnet n'est pas noble, Marcelle n'est pas riche, et elle ne pouvait guère espérer mieux.

— J'aurais cru pourtant qu'un homme qu'elle pourrait aimer...

— Je ne vois pas ce qui l'empêche d'aimer M. Bonnet.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

Les représentations extraordinaires du samedi, données en dehors de l'abonnement, vont être reprises à l'Opéra d'une façon régulière à partir du samedi 1er septembre prochain.

Ces représentations seront inaugurées par *Robert le Diable*. Mlle Krauss, absente de Paris depuis deux mois, fera sa rentrée dans le rôle d'Alice.

— M. Volny, l'élève de Talbot, qui a débuté à la Comédie-Française dans *Chatterton*, va aborder le rôle de Fortunio du *Chandelier*, que Delaunay jouait à la dernière reprise de la charmante fantaisie d'Alfred de Musset. Mlle Croizette succèdera à Mme Madeleine Brohan dans le rôle de Jacqueline.

Febvre, Thiron, Coquelin cadet et Mlle Samary compléteront l'ensemble.

— La réouverture annuelle de l'Odéon ne se fera pas avant le mois d'octobre, par suite des travaux de réparations entrepris depuis le mois de juin et non encore achevés.

La salle et les foyers ont été refaits, il y a deux ans ; mais cette année on a dû réparer les services administratifs du théâtre, les loges des artistes, etc., qui en avaient grand besoin, et remis à neuf tous les appareils de chauffage.

La troupe de l'Odéon, pour utiliser ses loisirs, va faire une tournée de province, du 25 août au 30 septembre, en suivant l'itinéraire que voici : Angers, Saumur, Niort, Poitiers, Angoulême, Saintes, Cognac, La Rochelle, Rochefort, Bordeaux, Toulouse, Montauban, Carcassonne, Marseille, Toulon, Béziers, Montpellier et Nîmes.

Le répertoire se composera des pièces suivantes : le *Marquis de Villemer*, les *Danicheff*, le *Mariage de Figaro*, le *Barbier de Séville*, les *Précieuses ridicules*, etc.

Les principaux rôles seront joués par MM. Porel, Marais, Talien, Clerh, Valbel ; Mmes Hélène Petit, Defresne, Crosnier, c'est-à-dire les meilleurs artistes du second Théâtre-Français.

— M. Théodore Barrière a lu à M. Castellano une pièce intulée : la *Centième d'Hamlet*.

— Le même auteur, assisté cette fois d'un collaborateur, M. Victor Bernard, a lu également, au Palais-Royal, une pièce en trois actes qui sera jouée cet hiver.

— *Chanteuse par amour*, que Mme Judic a créée avec beaucoup de succès à Etretat et qu'elle a dû jouer hier à Dieppe, fera partie du spectacle de réouverture des Variétés.

— C'est le 31 de ce mois que le théâtre de la Renaissance fera sa réouverture avec *Kosiki*, un des succès de Charles Lecocq. Viendra ensuite l'opéra-comique de Johann Strauss, de Vienne, dont la lecture a lieu aujourd'hui, et dont Mlle Zulma-Bouffar créera le principal rôle.

— L'Athénée rouvrira avec une pièce en trois actes, intitulée : le *Coucou*.

— Peu de temps avant sa mort, le pauvre Laferrière organisait une belle représentation à son bénéfice ; il avait la promesse du concours de presque tous nos grands artistes : Faure, Capoul, Judic, Théo, Galli-Marié, Paola-Marié, Granier, Peschard, Juliette Girard et les étoiles dramatiques, Fargueil, Marie Laurent, etc.

Cette représentation, si fatalement interrompue, aura lieu : elle sera donnée au profit de la fille du pauvre comédien, que la mort presque subite de son père laisse dans une position voisine de la misère.

Dimanche 2, lundi 3 et mardi 4 septembre 1877, *Fête des Loges*, dans la forêt de Saint-Germain.

Des billets d'aller et retour, de Paris à Saint-Germain, seront délivrés à la gare de Paris-Saint-Lazare.

Trains réguliers d'heure en heure et trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Dernier train de retour, à minuit.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 2 septembre 1877. *Grandes eaux à Saint-Cloud.*

Billets d'aller et retour.

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Train de plaisir de Paris à Cherbourg.

Dimanche 2 et lundi 3 septembre 1877, courses de chevaux.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare) samedi 1er septembre 1877, à 10 heures 25 soir.

Retour : Départ de Cherbourg lundi 3 septembre 1877, à 8 heures 45 soir.

Aller et retour : 2e classe, 18 fr. ; 3e classe, 13 fr.

Les billets spéciaux de Paris à Cherbourg (aller et retour) dits de *bains de mer*, seront, par exception, valables du samedi 1er au mardi 4 septembre inclusivement, aux prix de : 1re classe, 55 fr. ; 2e classe, 42 fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Train de plaisir de Paris à Saint-Malo prenant des voyageurs à la gare de Versailles (Chantiers).

Grandes régates, dimanche 2 septembre 1877.

Aller : Départ de Paris (Montparnasse), samedi 1er septembre 1877, à 9 h 50 soir. ; départ de Versailles (Chantiers), même date, à 10 h. 20 soir.

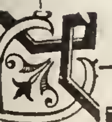
Retour : départ de Saint-Malo, mardi 4 septembre 1877, à 7 h. 45 soir.

Aller et retour : 2e classe, 22 fr. ; 3e classe, 18 fr.

Excursions à faire aux environs de Saint-Malo : Dinan, par La Rance ; Dinard-Saint-Enogat, Saint-Briac, Paramé, Cancale, Mont-Saint-Michel, etc.

JARDIN ZOOLOGIQUE
D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amzans et les animaux qu'ils accompagnent resteront au Jardin d'acclimatation jusqu'en septembre.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COLLECTION du PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Kranss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massiu. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Bondouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris.........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

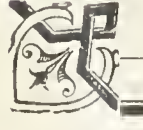
M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.







Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIEBERT.

MARAIS
(Dans les *Danicheff*)

CINQUIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 225

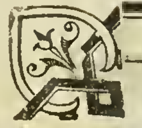
E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 6 au 12 septembre 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.





CCXXV

—

MARAIS

Peu de débuts au théâtre, ont été aussi brillants que celui de Marais. Le jeune artiste fut classé, dès le premier soir, au nombre des meilleurs *jeunes premiers* de Paris. Le succès retentissant du drame où il se produisit contribua puissamment à établir sa réputation, non seulement à l'Odéon, mais en province, où la pièce fit de nombreuses étapes, toutes couronnées d'un éclatant triomphe.

Ce début exceptionnel n'est point uniquement dû à la nature généreuse, au tempérament vraiment artistique de Marais, mais aussi aux excellentes études qu'il a faites au Conservatoire, dont il a été un des sujets les plus distingués, bien qu'il n'y ait point remporté un premier prix.

Je me le rappelle à son premier concours du 28 juillet 1874, où, pour la tragédie, il joua tour à tour les rôles de Pyrrhus et d'Oreste dans *Andromaque*, et celui de François de Paule dans *Louis XI*, et pour la comédie, ceux de Valentin au troisième acte de : *Il ne faut jurer de rien*, et de Clitandre aux scènes 1, 2 et 3, du 4me acte des *Femmes savantes*. Il avait alors vingt et un ans seulement, et laissait déjà voir des qualités de premier ordre dont son professeur Monrose devait tirer, l'année suivante, un excellent parti.

Correct et posé dans Pyrrhus, fougueux à l'excès dans Oreste, d'une tenue parfaite dans Clitandre, passionné dans Valentin, ayant déjà de l'autorité dans François de Paule, il n'était pourtant point encore mûr pour le théâtre ; aussi, bien qu'il eût, en germes, des dons supérieurs à ceux de ses camarades, obtînt-il seulement un premier accessit de Tragédie (récompense unique, il est vrai, cette année-là) et un deuxième accessit de Comédie.

Le 27 juillet 1875, à son second concours, il remportait les deuxièmes prix de Tragédie et de Comédie avec le rôle d'Orosmane de *Zaïre* et celui d'Alceste au 1er acte du *Misanthrope*. Si la richesse de son organe, la sûreté de ses gestes, la justesse de sa diction, sa tenue irréprochable, ne séduisirent pas le jury au point de lui mériter deux premiers prix, c'est plutôt, je crois, parce que, en raison de son âge, on désirait le garder un an de plus au Conservatoire pour continuer des études dont il pouvait rehausser la valeur à son avantage personnel et à l'honneur de cet établissement national.

Toutefois, remarqué par un des jurés, M. Alexandre Dumas fils, qui travaillait en ce moment, avec M. Pierre Newski, pour la mise en scène de la comédie si originale des *Danicheff*, il fut engagé à l'Odéon par M. Duquesnel spécialement en vue de cet ouvrage.

Cependant, c'est comme tragédien qu'il devait débuter au second Théâtre-Français. Il s'y produisit en effet, pour la première fois, par le rôle d'Hippolyte, de *Phèdre*, dans une représentation populaire, le 21 décembre 1875, pour fêter le 236e anniversaire de la naissance de Racine.

Ce début passa inaperçu du gros public, et les critiques de la grande presse qui, à deux ou trois exceptions près, ne prennent qu'une part bien indirecte aux exercices du Conservatoire, ne le signalèrent point comme il le méritait, parce que, n'ayant pas connaissance de ses travaux antérieurs, beaucoup ne vinrent pas assister à cette première épreuve qui permettait pourtant de l'apprécier.

Mais le personnage du comte Wladimir Danicheff, dans les *Danicheff*, que Marais créa le 6 janvier 1876, mit en relief immédiatement ses plus précieuses qualités. Jeune, chaleureux, plein d'impétuosité, il imprima un cachet original à cette étrange physionomie ; sans forcer les effets, il impressionna vivement. La presse fut unanime à reconnaître en lui un vrai tempérament de comédien et constata en même temps la justesse de sa diction et l'élégance de sa tenue au milieu des situations les plus pathétiques, où il dépensait pourtant une ardeur bouillante et une fougue indomptable.

Le succès des *Danicheff* fut tel que, non-seulement il se continua jusqu'à la fermeture du théâtre au commencement de l'été, mais que l'Odéon fit sa réouverture avec cet ouvrage au 4 septembre suivant et le joua jusqu'au 1er novembre.

Tout entier occupé à la représentation de ce rôle important, Marais ne parut dans aucune autre pièce, et sa seconde création se fit le 2 février de cette année, dans l'*Hetman*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Paul Deroulède.

Il montra dans le rôle de Stenko à la fois beaucoup d'énergie et de tendresse et fut encore remarqué aux côtés de Geffroy et de Marie Laurent.

Profitant de la présence, à son théâtre, de cette illustre comédienne, M. Duquesnel résolut de remettre à la scène quelques tragédies, afin d'aller au-devant de l'accusation du public qui pouvait lui reprocher d'avoir négligé l'ancien répertoire pendant les succès prolongés de la *Maitresse légitime* et des *Danicheff*.

Il remonta donc *Britannicus* et *Iphigénie en Aulide*. Dans les deux chefs-d'œuvre de Racine, Marais joua Britannicus et Achille avec Marie Laurent, Agrippine et Clytemnestre. Ces deux rôles lui permirent de faire valoir l'excellence de ses études, sa diction juste et colorée, et lui furent très utiles pour augmenter l'autorité de son talent. Nul ne douta plus qu'il n'y eût en lui l'étoffe d'un premier sujet.

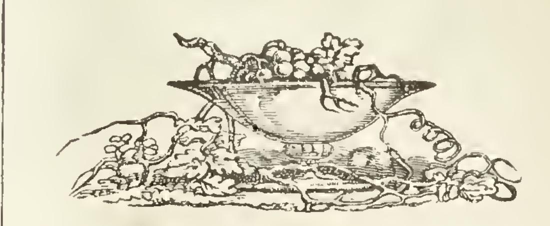
Entre ces deux tragédies, le 23 avril 1877, Marais fit partie de la reprise de *Mauprat*, le célèbre drame de George Sand. Il rendit avec une ardeur juvénile et une fougue impétueuse cette nature attachante et contribua, dans une bonne mesure, au nouveau succès de l'ouvrage.

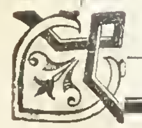
Deux excursions prolongées à travers la province ont consacré la réputation parisienne de Marais dans les principales villes de France. Les *Danicheff* ont été montés presque partout avec la troupe de l'Odéon, et il est peu d'amateurs du théâtre qui n'ait été à même de juger le talent de notre nouveau jeune premier. A Marseille, notamment, on a fortement applaudi son vigoureux tempérament artistique.

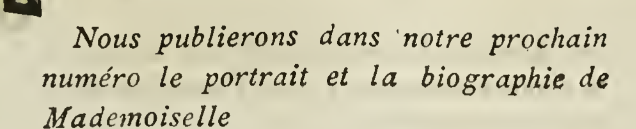
Au mois de septembre 1876, Marais a épousé la charmante Hélène Petit qui avait joué plus de deux cents fois à côté de lui le rôle d'Anna Iwanowa des *Danicheff*, où elle se montrait si touchante et inspirait une si profonde sympathie.

Tous les deux figureront, cette année encore, à la tête de la troupe de l'Odéon avec laquelle ils voyagent actuellement jusqu'à la réouverture de ce théâtre qui aura lieu le 1er octobre. Dans cette tournée qui s'effectue à travers l'ouest et tout le midi de la France, depuis Bordeaux jusqu'à Marseille, ils joueront encore les *Danicheff*, et quelques autres pièces du répertoire.

FÉLIX JAHYER.







Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

ADELINE DUVAL

(des Théâtres des Variétés et du Palais-Royal)

REVUE DES THEATRES

VARIETES

Première représentation de la *Chanteuse par amour*, opérette en 1 acte, de MM. Vibert et Boché, musique de M. Paul Henrion.

Les Variétés ont fait leur réouverture avec un spectacle des mieux composés. Les *Charbonniers* et la *Poudre d'escampette* ont retrouvé leur succès de cet hiver et la nouvelle pièce est encore un triomphe complet pour Mme Judic qui en fait, à elle seule, les frais.

La *Chanteuse par amour* a été créée par la ravissante artiste, lors de son passage dans les villes d'eau. Le succès qui l'a accueillie lui valait bien de se faire ouvrir les portes d'un théâtre parisien. En voici le sujet, en quelques mots :

Une jeune et jolie femme du monde, à la recherche de son mari volage, est descendue dans un hôtel et a pris une chambre précédemment occupée par une *prima-donna*. Le retour imprévu de la chanteuse va la chasser de cet appartement; elle s'apprête donc à partir, mais tout en faisant ses malles elle songe que, peut-être, si elle était une femme de théâtre comme celle à qui elle va céder la place, elle aurait de plus sûrs moyens de séduction pour retenir son mari à la maison.

Comme elle est en train de réfléchir, un coup de sifflet part d'un tube acoustique qui fait correspondre son appartement avec celui de l'étage supérieur. Suzanne est intriguée, elle pense que ce signal est un appel à la locataire habituelle de la chambre. Il lui prend envie de se mettre en communication avec la voix inconnue, et la voilà qui engage une conversation à la suite de laquelle elle éprouve un vif désir de connaître son interlocuteur, qui s'est montré des plus galants. A cet effet, elle lui demande sa photographie, que le monsieur s'empresse de lui faire parvenir. Mais, ô surprise! Suzanne a sous les yeux les traits de son propre mari. Elle a fait sans s'en douter les affaires de sa rivale, car ce sera la chanteuse qui occupera la chambre quand celui-ci viendra répondre à son invitation. Il n'y a qu'un moyen : retarder le départ de la chanteuse et attendre elle-même son mari pour le recevoir comme il le mérite. Aussitôt cette combinaison assurée, la toile tombe, et il reste au public à deviner ce qui se sera passé par la suite.

Sur cette donnée ingénieuse et bien mise en scène, M. Paul Henrion a semé bon nombre de ces gracieuses romances qu'il sait si bien faire. Quant à Mme Judic, il est inutile de dire avec quelle grâce, quel esprit, quelle verve elle a enlevé à la fois le dialogue et la musique! Il suffit de répéter que jamais elle ne s'était montrée plus charmante.

CHATEAU-D'EAU

Reprise de la *Poissarde.*

On doit féliciter les artistes du Château-d'Eau de leurs efforts persévérants. Constitués en Société, ils font de leur mieux pour attirer le public. La reprise de la *Poissarde* est un choix très heureux qui leur portera bonheur. Le drame de MM. Dupeuty, Deslandes et Bourget, bien charpenté, offre plus d'une situation émouvante; la mise en scène du fameux Cortége du roi des Potirons à la Halle est, toutes proportions gardées, bien réussie.

L'interprétation, très suffisante, permet d'espérer un succès.

UN COUP DE CANIF

Personne n'ignore que Robert adorait sa femme, il l'avait épousée par amour, vous le savez comme moi, et il s'était jeté avec un tel enthousiasme dans sa nouvelle vie, que du jour au lendemain toutes ses relations furent brisées comme verre. Il s'enferma dans son sanctuaire, mit la clef en dedans et dégusta son bonheur goutte à goutte. Lorsqu'on le rencontrait, il vous disait un mot à peine : il avait coupé ses favoris, ne portait plus que les moustaches et ne quittait pas les cravates bleues. Il semblait avoir peur de son passé, tant il prenait de soin à éviter ceux qui pouvaient lui en rappeler le souvenir. Il paraissait préoccupé, vous regardait à deux fois avant de vous reconnaître, et vous répondait comme le fait un homme durant l'entracte, lorsqu'il est pressé de regagner sa stalle. Raoul n'était pas le premier chez lequel je remarquais ces façons d'être. Presque tous les jeunes mariés se ressemblent : ils acquièrent tout à coup une circonspection, une dignité particulière aux gens qui ont gagné un gros lot, aux francs-maçons nouvellement initiés, et aux conspirateurs qui viennent de prêter serment.

Ils ne lisent plus les mêmes journaux, changent de tailleur et démoliraient Paris tout entier, — n'était la dépense — pour anéantir sous les décombres toutes les Nana et Nini qui parfois encore leur sourient en passant.

Raoul fut ainsi pendant huit mois environ.

Vers le milieu du neuvième, il y eut un relâchement dans ses habitudes.

On le rencontra plus souvent; ses favoris commencèrent à repousser et les cravates bleues se montrèrent moins fréquemment, il avait repris l'usage du cigare, marchait plus lentement et flânait volontiers. Ce n'est pas qu'il fut moins heureux dans son intérieur ou qu'il aimât moins sa jolie petite femme; car je me souviens qu'à cette époque même, je le rencontrai à une pièce fort en vogue où il était venu seul, et lui ayant demandé des nouvelles de sa femme, il me répondit en confidence, avec un grand accent de franchise :

— Mon cher, c'est un trésor!

Quand un mari dit cela aussi nettement, il y a lieu de croire, n'est-il pas vrai, qu'il est fort amoureux? Eh bien, non; je crois, en y réfléchissant, qu'il y a lieu de croire au contraire à une certaine diminution d'amour de la part du mari. Lorsque j'entends l'un d'eux me dire de sa femme : c'est un trésor, mon cher, il faut la connaître, etc., etc., je crois voir un homme qui souffle sur un tison qui s'éteint. Quand le feu flambe, on se chauffe et on ne dit rien.

Or, pour vous dire toute la vérité, Raoul commençait à souffler son feu. Les douceurs mêmes qui l'avaient enivré, il y a neuf mois, commençaient à lui paraître fades ; il trouvait autour de lui la température tiède, accablante, et lorsque sa femme venait tout doucement par derrière et l'embrassait au front, il commençait à s'apercevoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, que cela le décoiffait, et il en était irrité. — Il ne disait rien, ne se mettait point en colère, mais il était agacé; d'autant plus que la charmante petite femme ne manquait pas, après son baiser, de lui fermer les yeux avec ses deux mains et de rire comme une folle.

— Voyons, Louise, disait-il, je suis en train de lire.

— Alors il faut dire : Ma petite femme, je t'adore, ou sans cela je ne lâche pas.

— Mais je t'ai dit cela cinq cents et tant de fois! — il enrageait au fond — et disait rapidement : Ma petite femme, je t'adore : là, je t'adore ; embrasse-moi ; c'est fini... tu es un ange... ôte tes mains.

— Du tout, du tout, c'est de la contrebande, cela, il faut dire : *Ma pe...ti...te femme*, bien gentiment.

— *Ma pe...ti...te femme*, répétait Raoul, en tapottant sur la table, je t'a...

— Je t'adore, là; je ne me fais pas prier, tu ne diras pas que je me suis fait prier?

— Tu m'aimes donc toujours?

— Parbleu! mais je ne peux pas te le signer tous les quarts d'heure, sois juste?

Et il ramassait son livre qui était tombé par terre en se refermant, de sorte qu'il cherchait pendant cinq minutes la page commencée. Cela le mettait de mauvaise humeur, et un quart d'heure après, en se mettant à table, tout naturellement, il trouvait le potage trop salé.

— Tiens, je ne trouve pas, moi, disait Louise.

— Et moi je le trouve, répliquait Raoul en versant de l'eau dans son bouillon.

Il faut dire que la chère petite, qui croyait voir un parti pris chez son mari, protestait en mettant du sel, de sorte que Raoul haussait les épaules et s'écriait au bout d'un instant de silence :

— Ma chère, votre cuisinière ne sait pas cuire la viandre; celle-ci n'est pas mangeable. Il n'y a qu'au restaurant qu'on trouve un filet présentable; et il poussait une espèce de soupir qui ressemblait à s'y méprendre à un regret continu.

— Il n'y a qu'un mois que vous vous plaignez ainsi, mon ami, je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas... vous ne comprenez pas... D'abord je ne me plains pas; remar-



quez bien... A vous entendre, on croirait que je ne suis content de rien !

— Je ne dis pas cela.

— Vous le laissez supposer du moins...

Il se faisait un silence; mais durant ce temps Raoul pensait que tout à l'heure, après le dîner il irait s'installer dans le salon; n'ayant ce soir-là ni spectacle, ni bal, qu'il ouvrirait son journal et que tout en lisant il verrait le mouvement régulier de l'aiguille de sa femme et l'éternelle tapisserie à dessins rouges et noirs sur fond blanc, et qu'après le journal, il reprendait son livre, et qu'après avoir bâillé trois fois, il regarderait la pendule; que sa femme aurait l'air chagrine en le voyant bâiller, et lui dirait pour l'empêcher de dormir :

— J'ai bien envie de faire ce petit coin-là bien au lieu de le faire noir ; qu'est-ce que tu en penses, petit homme?

Petit homme! une expression qui l'avait fait pleurer de tendresse et lui semblait absurde à présent. Toutes ces pensées venaient une à une, et à mesure qu'elles arrivaient il sentait sa mauvaise humeur croître, de sorte qu'il reprenait tout à coup avec aigreur :

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire à exiger un filet bien cuit.

— Eh bien ! j'ai tort, je veillerai à cela, disait Louise avec un air un peu pincé.

— Vous ai-je dit que vous aviez tort... j'ai tort! Vous avez une singulière manie, ma chère enfant, celle de vous poser en victime continuellement.

Au fond, il se sentait absurde, mais cela était plus fort que lui, et la colère lui montait au cerveau, comme la sueur monte au front dans un endroit trop chaud.

— Voyons, Raoul, calmez-vous, il n'y a pas grand mal dans tout cela.

— Me calmer! suis-je donc en colère? Oh! mais, vous êtes impossible, ma chère!

— Eh bien ! oui, je suis impossible, je vous l'accorde.

— Ce qu'il y a de joli, c'est que vous me l'accordez, mais n'en êtes point convaincue, — au fond, vous vous trouvez parfaite ; votre respectable tante vous le répète assez souvent. Je m'étonne qu'elle ne soit pas venue ce soir vous demander à dîner... Qu'est-ce que vous avez après ce filet ?

— Je ne sais vraiment pas.

Le dîner s'achevait dans le plus profond silence; puis aussitôt après Raoul prenait son chapeau.

— Vous sortez?

— Si vous voulez bien le permettre.

Et il s'en allait d'un pas assuré. Dans l'escalier, il se disait :

— Elle ne m'a pas demandé si je rentrerais tard, c'est extraordinaire. Oh! j'ai été trop faible dans les premiers mois. Une fois dans la rue, il s'arrêtait sur le trottoir, ne sachant où aller. Il respirait à pleins poumons, comme un homme qui sort de l'eau, et marchait au hasard en boutonnant ses gants.

— J'ai besoin d'air, disait-il, ouf!... c'est une excellente petite femme, mais j'ai été trop faible.

Et il entrait chez un marchand de tabac pour allumer son cigare. Sur les boulevards, il voyait les cafés ouverts, une foule étalée sur des chaises, et il réfléchissait que pour flâner à son aise dans Paris, il faut être seul. Il passait devant son ancien cercle tout étincelant de lumière, mais il n'osait point encore y monter, quoiqu'il en eût grande envie; il craignait certains sourires et passait de l'autre côté de la rue. Il se rappelait que, lorsqu'il donnait le bras à sa femme, la jupe lui frottait la jambe d'une façon agaçante; qu'en passant devant les bijoutiers et les modistes, madame s'arrêtait invariablement, ce qui le rendait furieux ; et que lui, de son côté, en face des armuriers et des libraires, il se disait : Si j'étais seul, j'entrerais voir cela de près. Il se rappelait qu'hier encore, en revenant du bois, la conversation s'en allait mourante au roulement de la voiture, puis qu'il s'était tu, ne sachant plus que dire, et avait senti que ses paupières se fermaient. Il était effrayé de se trouver déjà si vieux et si triste, lui qui riait si fort, il y a deux ans à peine. Enfin, au bout de deux heures, il avait un remords et instinctivement rentrait chez lui, où il trouvait sa femme avec les yeux rouges.

— Elle a pleuré!... se disait-il ; si je ne peux pas sortir un instant sans retrouver des larmes, en vérité, c'est à déserter.

Au lieu de l'embrasser comme il en avait eu envie en montant l'escalier, il disait d'un petit air glacial :

— Bonsoir, ma chère, et rentrait chez lui.

Louise, de son côté, sentait que son mari s'ennuyait auprès d'elle; elle devinait que tout en elle, jusqu'au frôlement de sa robe, agaçait Raoul. Elle faisait mille efforts pour rétablir la gaieté, les causeries intimes, les bons petits éclats de rire au coin du feu ; mais l'effort même qu'elle s'imposait la rendait gauche. Elle embrassait à contre-temps, entamait une conversation méditée d'avance, tandis que son mari lisait un livre intéressant, et celui-ci répondait :

— Ah! vraiment! sans même lever les yeux.

D'autre part, elle se sentait blessée dans son amour-propre, et lorsqu'elle avait essayé devant son mari un chapeau sur l'effet duquel elle comptait et que Raoul lui avait dit :

— Il n'est pas mal ce chapeau, seulement je l'aurais pris jaune au lieu de blanc, la pauvre chère petite se sentait des envies de battre quelqu'un et se disait : Que faire, mon Dieu! que faire?

Cet état de choses qu'on appelle, je crois, la lune rousse, durait depuis un mois environ, lorsque Raoul, qui était encore à table, reçut un billet plié menu et parfumé.

— Vous permettez, n'est-ce pas? dit-il, en se tournant vers sa femme, et il déplia la lettre, qui était ainsi conçue :

« Qui sait, mon cher Raoul, s'il ne vous serait » pas agréable de vous trouver dans ce petit res- » taurant du bois de Vincennes qui est au milieu » de l'eau ? N'est-ce pas le numéro 3 dont les fe- » nêtres donnent sur le lac? J'ai idée que, demain » mardi, ce salon sera libre, qu'en pensez-vous ? » c'est à voir dans tous les cas. — Vers sept heu- » res, le soleil s'abaisse derrière les arbres, on est » au frais dans ce chalet, et les filets chateau- » briand y sont exquis.

» AMANDA. »

— Amanda, se dit Raoul, où diable ai-je connu une Amanda ? Il resta un instant pensif.

— C'est une mauvaise nouvelle ? fit Louise.

Il se rappela alors que sa femme était là, et répondit comme un homme interrompu par un indiscret :

— Non, non, c'est de mon tailleur. Seulement, comme il mettait précipitamment du sucre dans son café pour éviter de regarder sa femme en face, il crut voir du coin de l'œil qu'elle le regardait fixement. Au lieu de chiffonner la lettre, il la remit soigneusement dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

Chose assez difficile à expliquer, il fut charmant ce soir-là.

Cette lettre folle, cette Amanda qu'il ne se rappelait pas le moins du monde, faisaient naître en lui les plus riantes idées. Il était en quelque sorte flatté qu'on ne crût pas le mauvais sujet tout à fait mort en lui, et il éprouvait un véritable plaisir à être vertueux, se sentant sous la main un moyen de ne plus l'être.

— Je n'irai certes pas à ce rendez-vous, se disait-il ; mais enfin si j'étais un autre homme!... Il y en a peu qui résisteraient à un moment de folie... Ce n'est pas même un moment de folie, c'est un moment de gaieté qu'il faut dire ; après tout, il ne faut pas se laisser éteindre. Ah! si je n'avais pas un ange pour femme! Elle ne s'en doute pas, la pauvre mignonne! Il la regardait, penchée sur la tapisserie, et ne disant mot.

— Elle ne se doute de rien... si je voulais!

Il se leva d'un air gaillard et marcha de long en large dans le salon, tout en fredonnant, avec la satisfaction de quelqu'un qui est armé jusqu'aux dents et qui se dit : Si je ne tue personne, c'est uniquement parce que je suis bon ; on ne se doute pas combien je suis bon. Il se sentait, en ce moment-là, une véritable supériorité.

— Comme tu travailles avec ardeur ce soir, ma chère! c'est très-gentil ce dessin-là, le filet noir fait bien au milieu du rouge, il fait très-bien ce filet noir ; et il ajoutait à part lui : Ce qu'il y a de particulier, c'est que je ne me rappelle pas cette Amanda. C'est absurde, cette lettre, et il chantonnait : absurde... surde... surde. — Il était heureux comme un roi.

Le lendemain matin, la première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle de ce dîner, et, tout en déjeunant, il ne put s'empêcher d'expliquer à Louise ce qu'est un vrai filet chateaubriand bien cuit.

— En voulez-vous manger ce soir? j'en ferai faire un.

— Non, pas ce soir. Je parle de cela, mais je n'en ai point envie ; d'ailleurs, ce soir, il est possible — il avait plaisir à mettre le pied sur la pente du talus, persuadé qu'il ne glisserait pas.

— Que ferez-vous donc ce soir ?

— Je ne t'ai donc pas dit cela?... J'ai rencontré Paul V., excellent garçon, qui m'a invité à dîner pour ce soir. Son frère revient du Mexique. Je me suis excusé, mais il a mis une telle insistance que j'ai été vraiment touché. Excellent garçon que ce brave Paul!

— Ah! fit Louise.

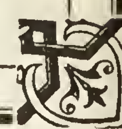
— Oh! mais je n'irai pas... très probablement.

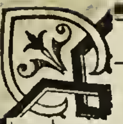
Raoul se leva de table, embrassa sa femme et se dit à lui-même : il est bien clair que si je n'étais pas le modèle des maris, rien ne me serait plus facile que d'aller là bas, d'autant plus qu'au fond c'est fort innocent.

Vers cinq heures et demie il rentra chez lui.

— Bast! dit-il, j'ai peur de fâcher le brave Paul, je vais aller dîner chez lui. Cela ne te chagrine pas, n'est-ce pas, ma petite Louise? D'ailleurs j'ai pensé à une chose : je vais te déposer chez ta tante, tu dîneras avec elle et Jean ira te reprendre. Moi, je vais à pied, cela me fera du bien, je ne fais pas assez d'exercice. Est-ce convenu?

— Comme vous voudrez ; mais ne vous don-





nez pas la peine de me conduire chez ma tante, j'irai de mon côté.

Une demi-heure après Raoul, beau comme un astre, le sourire aux lèvres et cravaté de bleu, montait dans un coupé de louage et se faisait conduire au bois de Vincennes. Il lui sembla qu'il était plus léger de cinquante livres et il monta l'escalier du chalet en se disant : Après tout, elle ne le saura pas !

C'est avec un certain plaisir qu'il retrouvait cette odeur de cuisine particulière aux restaurants, ce bruit d'assiettes, de plats ; qu'il vit les garçons affairés, escaladant les escaliers, la serviette sous le bras et des couverts dans la poche de la veste.

— Monsieur est seul ? lui dit l'un d'eux.

— Oui, mais j'attends quelqu'un. Le n° 3 est libre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Le garcon ouvrit une petite porte et Raoul entra tout joyeux. Il lui sembla que le garçon lui lançait un regard qui voulait dire : Mauvais sujet, va ! et il fut ravi.

— Monsieur ne commande rien d'avance ?

— Non, j'attendrai. Il ôta son chapeau et inspecta la pièce C'était l'éternel cabinet qu'il avait vu cinq cents fois. Papier rouge à ramages d'or, divan à trois coussins et trop mou, pendule en bronze doré représentant une bergère sur une fontaine, et deux pots de fleurs sans fleurs ; un piano droit flétri et sans clef attendait le Désert, comme les ânes de Montmorency attendent leur cavalier. Un tapis où toutes les bottes de Paris ont le droit de laisser leur trace ; puis une petite table ronde sur laquelle le couvert était mis. Les fourchettes et les cuillères lourdes, épaisses, résistantes, étaient déformées et ternies ; on sentait que des centaines d'inconnus s'en étaient déjà servi, et que des centaines d'autres s'en serviraient encore. Sur le bord des assiettes, trop solides, était écrit en toutes lettres le nom du restaurant. Tout cela rappela à Raoul un dégoût qu'il avait éprouvé jadis, mais dont il ne se souvenait plus, et il ouvrit les deux fenêtres pour renouver l'air de la pièce qui sentait le renfermé.

—Je ne me rappelais plus tout cela, se dit-il, et je suis bien aise d'être venu, c'est curieux ; puis il fredonna pour chasser des idées confuses qui lui venaient à l'esprit ; il sentait que sa gaieté s'en allait, il tira sa montre, il était sept heures un quart et il avait faim.

— Au fait, si cette lettre était une plaisanterie, je n'y avais pas songé... après tout ce serait pour le mieux. On était fort gai dans le cabinet voisin, et, au milieu du brut des assiettes et des verres, il distinguait des éclats de rires. Je ne sais pas trop ce qui lui passa par la tête, mais il s'accouda sur l'appui de la fenêtre et regarda fixement le lac qui était tranquille comme une glace ; les arbres s'y reflétaient au loin et une bonne odeur de bois, par intervalles, venait jusqu'à lui.

— Ma pauvre petite femme ! murmura-t-il.

Il allait sonner lorsqu'un bruit de jupe de soie se fit entendre dans le corridor. La porte s'ouvrit, une femme entra avec précipitation, et toute effarée, vint s'asseoir sur le divan. Elle avait un voile si épais qu'il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait dans tous ses gestes l'élégance, et aussi la peur et l'embarras... Raoul resta stupéfait. Il fixait la nouvelle venue et cherchait à distinguer sous le voile. Enfin, il reconnut sans doute des traits qui lui étaient connus, un visage qui lui rappelait des souvenirs bien encore vivaces, car il pâlit extrêmement, et, tout à coup, se précipita dans les bras que la jeune femme lui tendait.

— Dis-moi que tu ne m'en veux pas, s'écria Louise, car c'était elle ; dis-le moi vite. Elle releva son voile ; ses yeux brillaient au milieu de grosses larmes.

— C'est moi qui t'ai trompé, dit-elle tout bas en s'emparant de la tête de son mari. Puis, éclatant de rire malgré les pleurs :

— Vois-tu, je mourais d'envie de manger un filet chateaubriand bien exécuté.

Gustave Z.

Les Filles Romanesques

(Suite.)

Lettre de Jane de Meslay à madame Aline Bernard.

— Ce qui l'en empêche, ma chère Renée ? l'énorme différence d'âge qui existe entre elle et le général.

— Mais la même différence, à peu près, existait entre toi et M. de Meslay, et cependant tu l'as aimé, Jane.

— Non, ma pauvre enfant, jamais !

— Je croyais pourtant qu'une femme bien élevée devait toujours aimer son mari.

— Autant vaudrait dire à une femme laide qu'elle « doit » être belle, et à un sot qu'il « doit » avoir de l'esprit. Mais l'amour ne se commande pas plus que la beauté et l'esprit.

— L'amour ? Je n'ai jamais lu de roman, moi, et il n'est pas question d'amour, mais du mariage de Marcelle. Or, l'on en voit tous les jours de semblables, et qui n'en sont pas moins heureux.

— Ou plutôt qui le paraissent. Tu m'as parlé du mien tout à l'heure, ma chère Renée. Eh bien! laisse-moi t'en parler à mon tour. Lorsque tu venais chez moi, à Rennes, passer tes jours de congé, tu me voyais entourée de luxe, au milieu d'un monde brillant et empressé. Tu voyais M. de Meslay très bon pour moi, et moi toujours souriante avec lui. Tu n'as jamais surpris entre nous une parole vive ou amère, et aucune n'a jamais été échangée en ton absence. Et tu t'es dit peut-être, dans ta naïveté d'enfant, ce que les personnes qui s'en rapportent à la surface des choses se disaient aussi sans doute : « Voilà un heureux ménage ! » Et moi, je pensais souvent que, si je haïssais une de ces femmes qui me portaient envie, je ne lui aurais rien souhaité de pire que mon bonheur !

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que je ne « pouvais » aimer mon mari !

Je lui racontai alors cette existence de quatre années dont tu connais depuis peu seulement, Aline, les amères angoisses. Je lui en montrai au moins, sans nommer celui que j'aimais, les luttes, les dangers, les remords, en regrettant de ne pouvoir insister sur certains points intimes qu'une femme peut, d'ailleurs, seule comprendre. Ces souvenirs sont toujours pour moi si douloureux, que les cris qu'ils m'arrachent doivent être — tu me l'as dit toi-même — éloquents. Eh bien ! sais-tu ce que ma sœur m'a répondu, après m'avoir attentivement écoutée ?

— On a bien raison de nous détourner de l'amour, s'il rend aussi malheureuse que cela. Mais, comme Marcelle n'est pas du tout romanesque, Dieu merci ! je me réjouis pour elle, et je la féliciterai bien sincèrement de ce mariage.

— Et pourtant, tu n'en voudrais pas pour toi-même, Renée, puisque tu aimes..., répondis-je, sans croire beaucoup désormais à mes paroles.

— Moi ? Dieu m'en préserve ! Ce que tu viens de me dire, Jane, m'en donne moins d'envie que jamais.

— Mais... Olivier ?...

— Eh bien ! Olivier ?

— Tu n'es pas engagée avec lui ?...

— Non, certes !

— Il t'a dit cependant qu'il t'aimait...

— Oui, mais comme, ainsi que tu le disais toi-même tout à l'heure, l'amour ne se commande pas, il ne peut pas non plus, j'imagine, se défendre.

— Mais tu lui as laissé espérer...

— Tout ce qu'il a voulu.

— Oh ! c'est mal, Renée.

— Pourquoi donc ? Il m'a dit que son amour pour moi le rendait heureux et lui ferait créer des chefs-d'œuvre. Je ne veux ni détruire son bonheur ni entraver son avenir, à notre excellent cousin. Quant à de l'amour, il ne m'en a même pas demandé.

— Il croit pourtant au tien et travaille pour arriver à t'épouser.

— Oh ! qu'il travaille ; il en restera toujours quelque chose, et il ne sera pas le premier cousin qui se soit consolé, et peut-être même félicité de n'avoir pas épousé sa cousine, dit-elle en riant.

J'étais stupéfaite de cette perversité, naïve au point de n'avoir pas conscience d'elle-même, et indignée de voir traiter avec ce froid dédain un amour qui est, à moi, mon ambition la plus inaccessible. Cela me paraissait tellement étrange que, soupçonnant quelque dissimulation, j'insistai :

— Mais, ma chère Renée, puisque tu admets — ce que je nie — que l'on puisse trouver le bonheur dans un mariage sans amour, pourquoi n'épouserais-tu pas Olivier aussi bien qu'un autre?

— Parce que je ne tiens pas à m'appeler madame Malet et à vivre dans la misère, quand je puis...

— Devenir marquise et riche, n'est-ce pas là ta pensée ?... ajoutai-je en voyant qu'elle s'arrêtait.

Elle ne répondit que par un geste, mais un geste plus significatif que toutes les paroles.

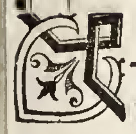
— Pauvre enfant ! C'est donc vrai ? repris je en lui saisissant la main. Voilà quelque temps que je m'en doutais, et je ne voulais cependant pas y croire.

— Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ? répliqua-t-elle d'un ton un peu piqué.

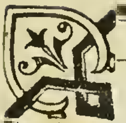
— Cela me paraît non-seulement extraordinaire, mais encore si triste que, ne pouvant te supposer capable d'avoir fait toi même ce calcul, je suis sûr maintenant qu'il t'a été suggéré par ton amie Marcelle, à qui nous avons fait, je le crains, trop d'honneur, ma mère et moi, en la croyant romanesque et susceptible de favoriser ton penchant pour Olivier ou d'en éprouver un elle-même.

JULES KERGOMARD.

(A suivre.)







PETITES NOUVELLES

— Plusieurs théâtres ont fait leur réouverture pendant la huitaine qui vient de s'écouler ; la Renaissance avec *Kosiki*, et les Bouffes-Parisiens avec *Mme l'Archiduc*, ont ouvert la marche.

L'interprétation de ces deux ouvrages étant la même qu'avant les vacances, nous nous bornons à mentionner les reprises.

Les Variétés ayant donné une nouvelle pièce pour la rentrée, nous en rendons compte à notre troisième page.

L'Opéra-Comique a rouvert mardi avec *Zampa*. Ce soir, le ténor Engel débute dans la *Dame blanche ;* nous parlerons de cette représentation dans notre prochain numéro.

Mercredi aussi, le Vaudeville a donné deux premières représentations : *Pierre*, comédie en quatre actes de M. Cormon, interprétée par MM. Delannoy, Parade, Berton, Munié, Moisson ; Mmes Doche, Réjane, Lamare ; et *Chez elle*, comédie en un acte avec Dieudonné dans le rôle de Frédéric et Mlle Kalb dans celui de Geneviève. Nous en rendrons compte également jeudi prochain.

Quant au succès obtenu par la comédie de M. de Calonne au Troisième-Théâtre-Français, nous ne pouvons que le mentionner, n'ayant pas été convoqué à la première représentation.

Si le *Régiment de Champagne* passe cette semaine au Théâtre-Historique, comme l'affiche l'annonce aujourd'hui, nous aurons également à nous en occuper jeudi.

Quant au Théâtre-Lyrique, il ne retardera pas non plus ses représentations au delà de cette semaine. La *Clé d'Or* ouvrira la saison, comme cela était primitivement annoncé, et cela probablement samedi.

Voici la composition définitive du personnel de ce théâtre:

Artistes en représentation : Mmes Marie Heilbron, Marie Marimon ; MM. Bouhy, Lhérie, Frédéric Achard.

Troupe régulière. — *Soprani :* Mmes A. Dartaux, B. Thibault, Vergin, Sablairolles, Girard, Nadaud, Rebel, Boidin-Puisais, Perret, Henry Palavicini.

Contralti : Mmes Engalli et Téoni.

Ténors : MM. Valdejo, Léon Blum, Talazac, Garnier, Caisso, Habay, Girard.

Barytons : MM. X..., Lepers et Troy.

Basses : MM. Gresse, Labarre, Sotto et Meuret.

Comiques : MM. Christian, Grivot et Aujac.

Ballet : Mmes Théodore et Maillard (premiers sujets), MM. Garbagnati, Solari, Vaccaro et Brizzi, etc., etc.

Chef d'orchestre et directeur de la musique : M. A. Maton.

Chef des chœurs : M. Bertringer.

L'*Aumônier du régiment*, *Graziella*, seront joués dans les premiers jours et nous aurons à vous en parler, dès la semaine prochaine peut-être.

On le voit, le théâtre qui nous laissait des loisirs depuis quelque temps va reprendre dans nos colonnes toute l'importance qui lui est due.

—

— Le retour de Mlle Krauss va faire activer les répétitions de l'*Africaine*.

Déjà les décors se montent et se règlent en scène. Rue Richer, on construit le vaisseau, tout un monument élevé sur les plans acoustiques de Meyerbeer, qui s'occupait avant tout de la gradation des ondes sonores. M. Halanzier considère que le montage et surtout le démontage de ce vaisseau équivalent, pour les machinistes de l'Opéra, aux travaux d'Hercule.

Distribution de l'*Africaine :*

Sélika	Mmes	Krauss
Inès		Daram
Vasco de Gama	MM.	Villaret ou Salomon
Nelusko		Lassalle
Don Pedro		Boudouresque
Don Diego		Battaille
Le Grand-Prêtre		Menu
Le Grand-Brahmine		Gaspard
Don Alvar		Laurent

On espère pouvoir représenter l'*Africaine* en novembre prochain.

— Accompagné de M. Halanzier, directeur, et de M. Charles Garnier, architecte, M. Paris, ministre des travaux publics, s'est rendu avant-hier au buffet de l'Opéra pour se rendre compte des travaux à faire terminer dans la grande galerie encore nue.

Les projets de décoration de cette galerie vont enfin être exécutés dans un bref délai. Entre autres se trouvent les panneaux de Mazerolles, représentant la *Pâtisserie*, les *Fruits*, la *Glace*, etc., etc., qui sont exposés en tapisserie au palais de l'Industrie.

— C'est le 3 novembre qu'aura lieu l'ouverture de la salle Ventadour, avec *Boliuto*, dont voici la distribution :

Poliuto	MM	Tamberlick
Severo		Pandolfini
Il Pontifice		E. de Reszké
Paolina	Mlle	Alice Urban

Tamberlick chantera encore *Otello*, *Il Trovatore*, *Don Giovanni* et *Lucrezia Borgia*.

— M. Dupuis, le transfuge du Gymnase, que la Russie nous avait enlevé trop longtemps, va reparaître sur une scène parisienne.

MM. Ritt et Larochelle ont engagé l'excellent comédien pour créer le principal rôle dans un drame nouveau de M. d'Ennery, qui sera représenté cet hiver à l'Ambigu.

— On a commencé, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, les répétitions de la *Tour de Nesle*, le beau drame d'Alexandre Dumas et de M. Gaillardet, destiné à faire la réouverture du théâtre de l'Ambigu. Cette dernière scène étant en ce moment l'objet de grandes réparations, l'administration, pour ne pas retarder l'ouverture, qui est, dès à présent, fixée au 25 septembre, a décidé que les études de la *Tour de Nesle* auraient lieu à la Porte-Saint-Martin. Seules, les répétitions générales se feront à l'Ambigu, et cela aussitôt que MM. les peintres, tapissiers, etc., etc., auront terminé leur besogne, ce qui ne tardera pas, croyons-nous. Les décors et les costumes sont en mains, et il est à présumer que la date fixée pour cette importante réouverture ne sera pas dépassée.

— Les principaux rôles de *Rothomago*, que monte le Châtelet, ont été ainsi distribués :

Rothomago père,	MM.	Tissier
Blaisinet,		Cooper
Rothomago fils,	Mmes	Van Ghell
La princesse,		Tassilly
Isabelle,		Donvé
La fée Rageuse,		G. Rose.

—

— Lundi a eu lieu, au théâtre du Château-d'Eau, la lecture de *le Pont-Marie*, grand drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Gaston Marot.

En voici la distribution :

Capitaine la Raclée		Gravier
Barrabas		Péricaud
Le comte de Lussan		Duchesnois
Le marquis de Souvry		Dalmy
Girard		Arondel
Richon		Fugère
Grimaud		Francis
De Soissons		Georges
La comtesse Alvinzi	Mmes	Lemière
Marie		Duchesnois
Annette		A. Nantier

Ce drame, dont les répétitions ont commencé immédiatement, succédera à *la Poissarde ou les Halles en* 1814, actuellement en cours de représentation.

— A la suite d'une longue discussion, le conseil municipal de Rouen a voté, par 12 voix contre 8, la fondation d'un Conservatoire, à la place de la musique municipale, dont la suppression a été décidée.

— C'est M. Colonne qui a été choisi par la commission musicale de l'Exposition universelle pour diriger les auditions solennelles qui vont y être inaugurées et qui se continueront, on le croit, désormais cette année. Les chefs d'orchestre occupant, dans les théâtres, des emplois qui les eussent empêchés de se consacrer uniquement à cette œuvre gigantesque, ont été tout d'abord écartés, et c'est à l'unanimité que le jeune directeur des concerts du Châtelet a été désigné. Sa nomination ne sera, du reste, officielle qu'après l'approbation qu'y donneront certainement le sénateur commissaire général de l'Exposition et le ministre des beaux-arts.

M. Colonne aura à recruter un orchestre nombreux et de premier ordre, où les plus célèbres solistes devront trouver place, car on désire donner à ces auditions de chefs-d'œuvre français, composés depuis un certain nombre d'années, et de belles œuvres encore inconnues, un éclat digne de l'admiration du public de toutes nations qu'elles attireront certainement dans la splendide salle du Trocadéro, qu'on construit exprès pour elles.

— La question du grand orgue qui doit former le fond de l'orchestre, dans la salle du Trocadéro, est résolue. Cet orgue sortira des ateliers de M. Cavaillé-Coll.

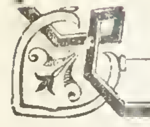
Un heureux concours de circonstances a levé les difficultés résultant du manque de temps nécessaire pour mener à bonne fin une construction aussi considérable.

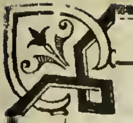
M. l'abbé Lamazou, curé d'Auteuil, bien connu par son goût éclairé pour la musique religieuse et l'orgue, avait commandé à M. Cavaillé un instrument de premier ordre pour sa nouvelle église qu'on construit derrière l'ancienne, à Auteuil.

Mais les piliers de l'église sortent à peine de terre, tandis que l'orgue est presque terminé dans ses parties essentielles.

Ce sont les sommiers de cet orgue qui vont servir de noyau à l'instrument du Trocadéro, où ils seront additionnés d'un sommier supplémentaire pour les jeux à vent fort, et d'une formidable pédale de trente-deux pieds, dont les énormes tuyaux, gros comme des tourelles d'escalier, ont leurs côtés faits d'une seule pièce avec les épaisses planches du tronc d'arbres géants de la Californie.

Le buffet, dont la boiserie sera d'abord sans doute provisoire, portera des tuyaux en métal





poli d'une montre effective de trente-deux pieds, comme à Harlem et à Albert-Hall de Londres.

L'orgue du Trocadéro dépassera sans doute les dimensions du grand instrument dont le même constructeur a doté la salle de concert Sheffield, le cube d'air de la salle étant ici plus que quadruple.

Il laissera à cet égard bien loin derrière lui ses deux prédécesseurs immédiats dans l'atelier Cavaillé, l'orgue du palais de l'Industrie d'Amsterdam et celui qui vient d'être inauguré avec tant de succès dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville de Manchester, une merveille de mise en harmonie, dont la presse anglaise fait en ce moment les plus grands éloges.

— Les si intéressantes *Matinées caractéristiques* de Mlle Marie Dumas émigrent cet hiver de la Porte Saint-Martin au Théâtre-Lyrique.

Quatorze programmes sont déjà arrêtés.

En voici l'ordre :

4 novembre, Matinée anglaise ; — 11 novembre, Matinée italienne ; — 18 novembre, Matinée espagnole ; — 25 novembre, Matinée allemande ; — 2 décembre, Matinée russe ; — 9 décembre, Matinée scandinave ; — 16 décembre, Matinée grecque ; — 23 décembre, Matinée romaine ; — 30 décembre, Matinée moyen-âge ; — 6 janvier, Matinée Louis XIII ; — 20 janvier, Matinée Louis XIV ; — 3 février, Matinée Louis XV ; — 17 février, Matinée Louis XVI.

Il est question d'y ajouter des Matinées de la Révolution, de l'Empire, de la Restauration.

JARDIN ZOOLOGIQUE

D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amzans et les animaux qu'ils accompagnent quitteront le Jardin d'acclimatation le 10 septembre au matin.

On nous prie de publier la lettre suivante :

A M. le Dr BROHON, 7, rue Drouot, Paris.

Mon cher confrère,

Je suis heureux de vous donner de bonnes nouvelles de Mme Oster, 1, rue des Immeubles-Industriels. Grâce à vos bons soins, la surdité dont elle était atteinte depuis si longtemps a disparu complétement.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de ma parfaite considération.

25 août 1877. Dr BILHAUT, 5, Bd Beaumarchais.

Par ces chaleurs, il n'est rien de plus hygiénique que le Phénol-Bobœuf (Prix Montyon) ; c'est le plus puissant désinfectant et le préservatif le plus efficace contre toutes les épidémies.

Beaucoup de personnes que leurs occupations retiennent toute la journée hors de chez elles ne peuvent se soigner lorsqu'elles sont atteintes de rhumes, bronchites, catarrhes, ou autres affections des bronches ou des poumons.

Rien de plus facile maintenant avec les *capsules de goudron de Guyot*, qui remplacent les tisanes, sirops, loochs et pâtes pectorales. Il suffit de prendre deux de ces capsules au moment de chaque repas. Le flacon, du prix de 2 fr. 50, contenant 60 capsules, ce traitement si efficace ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour et dispense de toute autre médication. Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature *Guyot*, imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie GUYOT, 61, rue de Seine, à Paris, et dans la plupart des pharmacies.

MALADIES DE L'ESTOMAC (voir aux annonces).

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 9 septembre 1877, *Fête patronale et grandes eaux à Saint-Cloud.*

Billets d'aller et retour.

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Dernier train de retour à minuit.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dugueret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montalaud. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — hin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Mauhant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Fébvre — Blanche Baretta — Ravel. — lphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargu il. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — esuenr. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duverноy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — ffenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Heléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin. — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris...........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	—	16 *fr.,*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

